



GEORGES TOLIAS

LA MÉDAILLE
ET
LA ROUILLE

L'IMAGE DE LA GRÈCE
MODERNE DANS LA PRESSE
LITTÉRAIRE PARISIENNE
(1794-1815)

CONFLUENCES

EDITIONS
ΚΑΟΞΕΙΣ HATIER

Georges TOLIAS est né à Athènes en 1959. Docteur de l'Université Paris-Sorbonne (1993), il est actuellement chargé de recherches à la Fondation nationale de la recherche scientifique. Il travaille sur des sujets relatifs à la réception de la Grèce moderne par l'Occident européen et en particulier l'histoire de la géographie et de l'archéologie grecques.

Principales publications : *The Cartography of Hellenism (1830-1930)* (1992); *British Travellers in Greece, 1750-1820* (1995); *La Fièvre des Marbres. Témoignages sur le pillage des antiquités grecques, 1800-1820*, [en grec], (1996).

COLLECTION CONFLUENCES

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation pour la Culture Hellénique



© Librairie Kauffmann, 1997

ISBN FRANCE : 2-218-705 11-7

ISBN GRÈCE : 960-7256-32-8

GEORGES TOLIAS

LA MÉDAILLE
ET
LA ROUILLE

L'IMAGE DE LA GRÈCE MODERNE
DANS LA PRESSE LITTÉRAIRE PARISIENNE
(1794-1815)

EDITIONS
ΚΑΘΣΕΙΣ **HATIER**

*Une même vague par le monde,
[...] depuis Troie roule sa hanche jusqu'à nous*

Saint-John Perse

AVANT-PROPOS

« Les gens qui pensent sont toujours assez curieux de connaître l'opinion des étrangers sur ce qui intéresse notre nation : ils y lisent l'opinion de la postérité. Les étrangers sont hors du tourbillon par lequel nous sommes entraînés, et ils échappent à une foule d'influences qui agissent sur les plus fermes d'entre nous, à notre insu. Ce n'est pas qu'ils ne soient jamais soumis à aucun préjugé : quel peuple en est exempt ? Mais ces préjugés ne sont pas les nôtres : nous les apprécions facilement ; et laissant de côté les opinions qui n'ont pas pour base le pur bon sens, nous faisons notre profit de celles qu'il avoue... »

Ainsi s'exprimait le rédacteur anonyme de la « Décade philosophique » au mois de prairial an III de la République (1795) ; et c'est dans une optique voisine que j'ai entrepris la lecture systématique de la presse littéraire parisienne du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Mon objectif était de déterminer l'image que se faisaient de la Grèce les intellectuels français pendant cette période critique pour l'histoire de la culture en Grèce, de définir et analyser les « préjugés » des contemporains et de recueillir les informations historiques enregistrées dans ce corpus.

Le présent ouvrage est à l'origine un exercice, un apprentissage. C'est le résultat du dépouillement et de l'étude d'une source inexploitée, riche en informations de tout genre et de la confrontation du produit de cette enquête à une bibliographie importante et féconde en idées.

Plusieurs études antérieures sur des sujets particuliers ou voisins de mon terrain de recherche, m'ont apporté une aide considérable. Je pense surtout à l'œuvre des historiens de l'hellénisme, aux travaux systématiques d'Émile Egger ou de René Canat ainsi qu'à l'œuvre vaste et précieuse, de C. Th.

Dimaras. Plus récemment, deux colloques tenus à Athènes à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la Révolution de 1789, ont fait une mise au point des recherches actuelles sur l'échange des idées entre la France révolutionnaire et le monde grec. D'autre part, des ouvrages récents, comme les travaux de Chantal Grell ou l'analyse de Dimitris Nicolaidis, qui parurent au moment où j'achevais le présent travail sous sa forme de thèse, ont prouvé que l'hellénisme français de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, est un terrain aux apports multiples et variés, dont on n'a pas suffisamment exploité les possibilités.

Je dois finalement mentionner ma dette envers certaines œuvres de synthèse qui m'ont fourni les outils méthodologiques indispensables à ma recherche. Je me réfère ici surtout à l'œuvre d'Arnaldo Momigliano et de Georges Gusdorf qui m'ont permis d'évaluer l'apport du développement des sciences philologiques, géographiques et historiques à la formation des attitudes qui forment l'objet de ma recherche ainsi qu'à l'œuvre d'Edward Saïd qui ouvre des perspectives intéressantes pour l'étude du système des échanges, des projections et des assimilations culturelles.

J'ai ainsi soumis à l'examen les opinions des divers publicistes tels qu'elles apparaissaient à travers les articles sur la Grèce des revues littéraires post-révolutionnaires ainsi que les évaluations des spécialistes hellénistes, hommes de lettres et voyageurs hellénisants qui ont parcouru la Grèce.

Cette confrontation m'a permis de formuler quelques hypothèses sur la formation et le fonctionnement de certains phénomènes culturels ou idéologiques, comme la naissance de l'intérêt occidental pour la Grèce moderne, et plus précisément les activités culturelles et sociales des Grecs modernes ou l'élaboration d'une certaine forme d'hellénisme en tant que composante majeure du caractère national grec émergent.

Ce travail a commencé il y a quinze ans, lorsqu'en 1978, Madame Catherine Koumariou, alors Directeur de l'Institut Néohellénique de l'université de Paris IV, m'a invité à dépouiller le « Magasin Encyclopédique » et à présenter ce travail au cours de son séminaire. C'est elle qui, depuis cette date, a dirigé mes recherches, me confiant ses notes personnelles

et m'aidant à résoudre les problèmes méthodologiques, historiques ou bibliographiques que j'ai rencontrés dans mes enquêtes.

M. Guy Saunier, nouveau Directeur de l'Institut Néohellénique, a accueilli chaleureusement mon sujet : il a toujours manifesté un intérêt stimulant pour ce travail et je dois beaucoup à ses conseils.

Comme de coutume, j'ai des dettes profondes envers plusieurs spécialistes : le regretté Professeur C. Dimaras m'avait offert plusieurs de ses articles, aujourd'hui introuvables, qui m'ont orienté et secouru tout au long de ma recherche. J'ai eu des conversations nombreuses et enrichissantes avec M. Ph. Iliou : sa connaissance approfondie de l'histoire et de la culture grecques modernes m'a aidé à résoudre de nombreux problèmes. J'ai consulté avec profit M. St. Finopoulos, qui s'est révélé pour moi une mine de renseignements bibliographiques sur les voyageurs français en Grèce. Je suis reconnaissant à M. le professeur R. Baladié de m'avoir informé sur les études de géographie ancienne pendant la période que j'étudiais, à Mme Mireille Pastourau, de m'avoir renseigné sur les activités de Barbié du Bocage à la Bibliothèque Nationale.

J'ai assidûment fréquenté la Bibliothèque Nationale, au personnel de laquelle j'exprime ma profonde reconnaissance : sans la patience des conservateurs, il m'eût été impossible de reconstituer le corpus des revues. Je dois beaucoup aussi au personnel de la Bibliothèque de la Sorbonne, qui m'a permis de travailler dans les magasins.

Je remercie aussi pour leur aimable collaboration Mme Fabienne Vogin, qui a revu mon texte, et M. Georges Miressiotis, qui a pris le soin de suivre de près l'impression de l'ouvrage. Je suis encore redevable envers les membres du Comité de la Fondation pour la Culture Hellénique et plus spécialement envers son ancien Président M. le Professeur M. Sakellariou, de l'Académie d'Athènes, sans le soutien matériel et moral de qui cet ouvrage n'aurait pu être publié.

INTRODUCTION

L'Hellénisme critique et comparé

«... Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechtee, je les exalterai, je les flatterai, j'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts, je me persuaderai, ô Hippias, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle...»

Renan

Prière sur l'Acropole (1884)

En abordant cette étude, notre but était double : définir et analyser, d'une part, à travers le matériel relatif à la Grèce moderne contenu dans la presse littéraire parisienne, le discours des hellénistes et autres spécialistes concernant la Grèce moderne, et d'autre part, rendre, dans les limites des possibilités offertes par notre matériel, l'image de la culture et de la société grecques au moment critique où la Grèce faisait sa réapparition dans l'histoire. Notre enquête nous a ainsi amené à étudier un certain type de discours, constitué par les travaux de spécialistes, érudits et hommes de lettres, pendant une période déterminée : l'hellénisme critique et comparé à l'époque du Directoire, du Consulat et de l'Empire.

Le terme d'hellénisme est un vocable chargé d'une riche variété de nuances et de sens. Les historiens grecs modernes le considèrent plutôt comme un terme à caractère ethnique, chargé d'affectivité; Constantin

Dimaras, dans son effort de regrouper plusieurs de ces sens ethniques, définissait l'hellénisme comme l'«idée de l'existence d'une entité particulière qui réunit à travers le temps et à travers l'espace la totalité des éléments de toutes sortes qui ont émané du peuple hellène»¹. Cette acception hellénocentrique, qui vise surtout à tracer les frontières d'une civilisation, reste proche, sinon héritière, de l'acception du terme élaborée pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, attachée aux théories raciales de l'époque qui l'engendra.

De plus, cette acception de l'hellénisme se trouve en parfait désaccord avec celle qui émane de l'ensemble des discours que nous avons analysés au cours de notre étude. L'hellénisme des années 1794 à 1815, loin d'être limitation étriquée d'une aire culturelle ou nationale, apparaît plutôt comme le terrain commun de plusieurs disciplines convergentes, et en même temps, comme une sorte de «pont culturel» unissant les cultures occidentales. Les correspondances entre les divers spécialistes de la culture grecque partout en Europe, les traductions des récits de voyages en Grèce, les communications relatives aux éditions, aux manuscrits ou aux antiquités, pour ne mentionner que quelques expressions des idées grecques assimilées dans les cultures occidentales, tout cela, et bien d'autres éléments encore, forme un ensemble qui, tout en étant l'un des domaines de l'érudition, reste aussi l'une des parties intégrantes de la culture occidentale.

L'hellénisme serait donc l'approche, la connaissance approfondie et l'assimilation des idées de l'antiquité grecque par l'Occident européen à partir de la Renaissance qui, sous cet angle, est considérée en tant que revalorisation du savoir antique. Les historiens de cette survivance érudite de l'antiquité grecque en distinguent trois étapes². Une première

1. C. Dimaras, «Ambivalence de l'hellénisme», Actes du VI^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, tiré à part, s.l.n.d., p.557.

2. Nous nous référons surtout à Em. Egger, *L'Hellénisme en France. Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, 2 vol., Paris, 1869; R. Canat, *L'Hellénisme des Romantiques*, 3 vol., Paris, 1951.

commencerait avec l'œuvre des humanistes du XVI^e siècle, et serait marquée par une activité linguistique et éditoriale tendant à familiariser le public occidental avec la langue et la civilisation grecques; la deuxième étape serait celle du classicisme des XVII^e et XVIII^e siècles, et serait marquée par l'étude, l'assimilation et finalement l'imitation des œuvres dorénavant considérées comme modèles classiques, tandis que la troisième étape débiterait à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, c'est-à-dire pendant la période que nous étudions; les caractéristiques de cette dernière étape seraient un dépassement du classicisme et une réhabilitation de la civilisation grecque dans sa vérité propre et dans ses dimensions humaines.

C'est précisément à ce moment que le champ épistémologique de l'hellénisme s'élargit jusqu'à englober l'ensemble de l'histoire de la culture grecque. Le fait est que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sans ignorer les expressions tardives de la civilisation en Grèce, les hellénistes n'avaient guère montré qu'un intérêt accessoire pour les savants du Bas-Empire ou pour les érudits de la diaspora byzantine d'après la prise de Constantinople par les Ottomans : ils y cherchaient surtout des informations relatives à la période classique.

L'hellénisme critique et comparé, tel qu'il fut conçu et pratiqué par les divers spécialistes dont nous avons analysé l'œuvre au cours de ce travail, se présente comme une étude globale et critique de la culture grecque ancienne, médiévale et surtout moderne, car c'est essentiellement cette modernité qui attira le plus leur attention, avec toute sa dynamique et ses particularités.

Les sciences naissantes de l'archéologie, de l'ethnologie et de l'« anthropologie culturelle »¹ élargirent la vision des érudits, qui tentèrent d'élaborer dorénavant une approche « philosophique » des activités du

1. Expression proposée par Georges Gusdorf, qui définit les sciences de l'homme dans l'épistémologie des Idéologues : elle comprend la Géographie Humaine, l'Anthropologie, l'Histoire Philosophique des Peuples, la Science Littéraire et la Science Économique : *La Conscience Révolutionnaire, les Idéologues*, Paris, Payot, 1978, p.477.

peuple grec, approche radicalement rénovée, qui suivait d'ailleurs de près l'esprit et les réformes des idéologues¹.

L'hellénisme critique et comparé fut une approche nouvelle de l'histoire et de la culture grecques, qui permettait l'accès simultané à toutes les étapes de l'histoire grecque. Ainsi les expressions modernes de la civilisation en Grèce furent-elles pour la première fois étudiées et comparées sur le mode critique aux étapes précédentes par un groupe de spécialistes provenant de plusieurs branches différentes, mais d'un horizon commun : celui des érudits s'occupant d'histoire et de littérature anciennes. Cette attitude nouvelle de la part des spécialistes et des observateurs ne tarda pas à revaloriser les activités, surtout culturelles, des Grecs, et à investir l'actualité de la Grèce d'un sens nouveau.

De cette manière, les « découvertes » de l'hellénisme critique et comparé, survenant juste au moment du réveil définitif du nationalisme grec, ne furent pas longues à acquérir un sens politique essentiel. C'est ainsi que notre enquête nous a mené à soumettre en premier lieu à l'analyse le discours politique des divers spécialistes qui s'occupaient de l'équilibre fragile dans l'Orient méditerranéen. Ayant constaté la décadence irrémédiable de l'Empire ottoman et l'incapacité de ses structures à supporter une modernisation pourtant indispensable, ces spécialistes entreprirent d'observer la « régénération » de la Grèce et d'estimer ses possibilités de redressement. L'ensemble des évaluations d'ordre politique portant sur le présent et l'avenir de la Grèce, dans lequel les politiques des pays occidentaux étaient invitées à investir, constitue un système homogène et cohérent qui tendait à définir et étudier les points de rupture ou de liaison et de communication entre le peuple grec et l'Occident européen. Dans ce système s'inscrivent précisément les approches des observateurs politiques tels que Volney,

1. Le décret du 7 ventôse an II (1794), qui fixait l'organisation de l'enseignement, prévoyait l'enseignement de « l'histoire philosophique des peuples ». Selon Georges Gusdorf, cette appellation annonçait « une histoire raisonnée plutôt qu'événementielle, histoire de l'humanité et histoire de la culture » : *La Conscience Révolutionnaire, les Idéologues*, op. cit., p. 504.

Eton, Mentelle ou Barbié du Bocage, aussi bien que la propagande des intellectuels républicains grecs tels que Coray, Stéphanopoli ou Daniel Philippidis. Dans le même temps, l'annexion ou occupation des îles Ioniennes par les forces françaises au cours de cette période permit la multiplication des contacts entre la France et le monde grec, tout en offrant un terrain propice à une application positive d'évaluations jusqu'alors abstraites.

L'émergence de la Grèce sur la scène diplomatique européenne fut suivie d'un autre événement, bien plus important dans le cadre de la présente étude : la montée, de plus en plus marquée, d'une conscience culturelle et nationale grecque, qui tendait à s'approprier les éléments divers constituant son caractère original, qui se trouvaient dispersés dans l'espace et dans le temps. Le mûrissement de l'idée nationale grecque, qui s'opéra pendant la dernière partie du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e, fit que cette idée parvint, dans une mesure importante si on la compare aux moyens de la nation grecque de l'époque, non seulement à se définir, mais aussi à assimiler une grande partie de l'apport culturel occidental et à incorporer des éléments ethnologiques étrangers qui, à travers les siècles, avaient pénétré l'espace national grec.

Ainsi le rayonnement de l'élément grec, du point de vue économique, politique et surtout culturel, dans une grande partie des Balkans et des régions côtières de l'Asie Mineure, fut-il aussitôt enregistré et analysé par ces vieux familiers de la Grèce, ces hellénistes qui, en même temps que les diplomates, prêtèrent une oreille attentive aux bruissements des courants souterrains. Les uns comme les autres recoururent aux méthodes de l'hellénisme critique et comparé afin de définir et comprendre la Grèce moderne, qui semblait être un appendice décadent de la civilisation antique.

La « régénération » de la Grèce fut donc sentie comme une réactivation des valeurs antiques ; la politique grecque de la sainte Russie et les réminiscences athéniennes de la République française, dans lesquelles les Grecs modernes se trouvèrent plus ou moins impliqués au moment de leur réveil définitif, ajoutèrent du poids aux espoirs des « beaux esprits » de voir un jour revivre la Grèce.

L'hellénisme critique et comparé, en tant que système global devant permettre une approche érudite et en même temps « philosophique » (historique et raisonnée) des réalités complexes de la Grèce moderne, fut élaboré par la dernière génération des érudits hellénisants de l'Ancien Régime. Les héritiers de leur pensée poussèrent plus avant ce système, élargissant son champ d'application. Ils étudièrent de la sorte la langue et la littérature des Grecs modernes, leurs structures administratives et commerciales et leurs formations sociales, et prirent en quelque sorte le pouls du corps social grec afin de mesurer l'éventualité d'une initiative révolutionnaire nationale. C'est ainsi qu'ils s'intéressèrent spécialement aux régions semi-indépendantes et à la dynamique de la classe bourgeoise grecque : en effet, la classe bourgeoise grecque de Trieste et les commerçants opulents de la diaspora grecque, dès la deuxième guerre russo-turque de 1788-1792, firent pour la première fois montre de leur puissance et de leurs sympathies libérales et occidentales¹. Tout au long de la période que nous avons étudiée, nombreux sont les exemples cités par les hellénistes de l'activité de la bourgeoisie grecque : support financier des éditions, création d'écoles et de bibliothèques, formation de sociétés littéraires, soutien des hôpitaux, financement des études des jeunes intellectuels grecs en Occident.

Les intellectuels grecs libéraux, qui exprimaient les aspirations de cette bourgeoisie prospère et étaient parfois soutenus par elle, s'impliquèrent rapidement dans les discussions des hellénistes. L'hellénisme critique et comparé leur permit de définir le caractère de leur culture : ils se présentèrent comme les héritiers d'une culture antique qui, grâce à leurs efforts, venait reflourir parmi les Grecs.

Les spécialistes et observateurs occidentaux, conscients de l'immensité et de la difficulté de l'entreprise, restèrent toujours critiques envers cette

1. Sur ce point, voir les remarques de G.H. Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman...*, vol.2, p.290-300, et surtout A. Grasset St Sauveur, *Voyage... dans les îles et possessions ci-devant vénitienes du Levant...*, vol.2, p.287 et suiv.

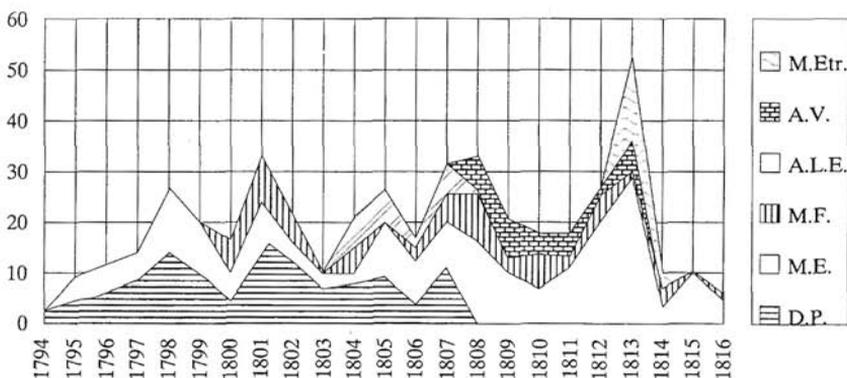
« régénération » de la Grèce. La plupart d'entre eux, motivés par des sentiments philanthropiques et « philhellènes », ou par une sorte de « volontarisme » qui tendait à présenter comme véritable et possible ce dont rêvaient tous les érudits, essayèrent de soutenir autant qu'ils le purent les efforts des intellectuels grecs. D'autres se montrèrent dès le début sceptiques ou même négatifs à l'égard de cette hypothèse, jugeant les Grecs modernes comme irrémédiablement corrompus, et par conséquent incapables de restaurer la splendeur des anciennes républiques.

C'est précisément contre ces derniers que les intellectuels grecs et leurs alliés déployèrent une vaste contre-offensive. La presse littéraire parisienne fut l'un des terrains de ce débat, qui eut des résultats très importants non seulement pour la formation d'une image positive de la Grèce moderne dans l'esprit du public occidental, mais surtout pour la prise de conscience culturelle et nationale de la part des Grecs. En effet, la presse littéraire parisienne semble avoir joué le rôle de véhicule des idées des intellectuels grecs libéraux, au moins jusqu'en 1811, date à laquelle fut publiée la première feuille littéraire mais aussi politique et nationale grecque.

Nous pouvons, de manière assez schématique, présenter la discussion sur la Grèce moderne, sa culture et son état social de l'époque, telle qu'elle se déroule à travers l'ensemble des articles relatifs de la presse littéraire parisienne, comme une évolution menant à l'émancipation d'une expression purement grecque : parallèlement aux opinions des hellénistes et autres spécialistes français, se font entendre au début la voix faible de P. Codrika et celle, anonyme encore mais puissante d'Ad. Coray. Peu à peu, les interventions grecques dans l'hellénisme critique et comparé se différencient et, quittant la dépendance ou la simple reproduction d'un discours élaboré suivant les nécessités multiples du savoir occidental que nous avons essayé de présenter au cours de cette étude, elles élaborent leur propre variante de ce discours, plus appropriée à leurs prérogatives et à leurs besoins. Bien évidemment, les intellectuels grecs dont l'œuvre fut présentée dans la presse littéraire parisienne ou qui prirent eux-mêmes la plume pour y écrire articles, lettres ou communications, ne furent pas tous de valeur égale : si la réflexion de Coray était telle qu'elle pouvait modifier,

voire même doter d'un sens nouveau l'hellénisme occidental, tel ne fut pas le cas de la plupart des autres, dont la pensée resta dépendante des schémas extérieurs du discours de l'hellénisme critique et comparé.

Néanmoins, l'élan exista bel et bien. Les diagrammes qui résultent de l'étude quantitative de la fréquence des articles consacrés à la Grèce, à la Turquie et aux îles Ioniennes montrent assez clairement l'évolution des choses pendant cette période.



Les fluctuations du diagramme s'expliquent par le concours de plusieurs facteurs: la situation internationale et les circonstances diplomatiques ou militaires qui influèrent sur le sort des diverses régions grecques en sont un premier. L'annexion, par exemple, des îles Ioniennes, par le traité de Campoformio ou par celui de Tilsit, eut pour résultat une spectaculaire augmentation du nombre des articles relatifs aux régions grecques entre 1797 et 1798 ou entre 1806 et 1807-1808. De même, le traité de Bucarest de 1813 et la guerre franco-russe eurent-ils sans doute leur part dans la multitude d'articles concernant les régions grecques que l'on remarque pendant l'année 1813.

Nous trouverons un autre facteur de ces fluctuations dans la situation intérieure de l'Empire et dans le contrôle exercé par le pouvoir central sur

la presse. La chute exceptionnelle de 1803 doit être mise en parallèle avec l'organisation de la censure qui, entre autres, imposa au «Magasin Encyclopédique» de se spécialiser dans les sciences exactes et les arts et métiers¹; d'autre part, la conformité des «Annales des Voyages» aux positions adoptées par le pouvoir central fait que la revue suivait de près dans ses articles le mouvement des troupes impériales.

Mais c'est surtout dans les activités culturelles des Grecs qu'il nous faut rechercher l'origine de ces fluctuations. La contre-offensive orchestrée par Coray et ses amis pour le soutien de l'image positive de son pays fit monter de manière remarquable le nombre des articles pendant les années 1807-1808, et les articles relatifs aux régions grecques atteignirent leur maximum en 1813, au moment du plus grand rayonnement du «Mercure Savant», pour chuter visiblement en 1814, lorsque la revue grecque cessa pratiquement de paraître.

Grâce au matériel traité tout au long de cette étude, nous avons assisté à la naissance et à la première constitution d'un phénomène culturel d'une importance déterminante pour l'histoire de la Grèce moderne. Sous l'influence des hellénistes, dont l'œuvre a été analysée au cours de notre enquête, les intellectuels français, et avec eux les intellectuels occidentaux, s'intéressèrent pour la première fois de manière systématique et engagée aux réalités grecques modernes, et assistèrent, tantôt encourageants, tantôt sceptiques, mais toujours stimulants, aux efforts entrepris par les Grecs modernes pour obtenir leur émancipation culturelle et nationale.

Au cours du bref laps de temps qui sépare en France le Directoire de la Restauration du pouvoir monarchique, ce mouvement culturel trouvait déjà ses marques: la langue grecque moderne fut enseignée à l'École Nationale des Langues Orientales, puis au Collège de France; l'Académie Ionienne, fondée par les Français à Corfou, entendit stimuler les études comparatistes entre Grèce ancienne et Grèce moderne et participa de près

1. Sur ce point, se référer à l'ouvrage d'A. Cabanis, *La Presse sous le Consulat et l'Empire*, Paris, Société des Études Robespierriennes, 1975, p.32.

à la multiplication des contacts entre intellectuels français et grecs ; la presse parisienne s'intéressa de plus en plus aux activités culturelles et sociales des Grecs, et ses pages furent bientôt ouvertes à leur collaboration ; les récits de voyage en Grèce se multiplièrent et des comptes rendus en parurent de plus en plus fréquemment dans la presse ; les sociétés savantes s'intéressaient de même à l'état de la civilisation en Grèce : une première société philhellène, clandestine, se créa, la culture et la société grecques furent étudiées en détail, tandis que naissait l'idée d'une expédition scientifique française en Grèce.

Nous nous trouvons donc confrontés aux origines intellectuelles du grand mouvement de la France vers la Grèce qui devait marquer tout le XIX^e siècle et au-delà. Les étapes de ce mouvement ont profondément influencé l'histoire grecque moderne. Nous nous bornerons à signaler ici les plus importantes : le philhellénisme français pendant la Guerre d'Indépendance grecque ; l'expédition scientifique française de Morée (1828-1829) ; la fondation de l'École française d'Athènes (1846) ; l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques (1867) ; les premiers jeux olympiques en Grèce (1896) ; la création de l'Institut Néohellénique à la Sorbonne (1919).

La liste des hommes qui participèrent à ce mouvement est longue et brillante : à côté de savants comme Villoison, Bory de Saint Vincent, Egger ou Legrand, on trouve des gens de lettres tels que Chateaubriand, Lamartine, Edgar Quinet, Renan ou Pierre de Coubertin. Au-delà de leurs divergences et de la diversité de leurs champs d'investigation ou de création, toutes ces approches complémentaires attestent que le mouvement imprimé à la fin du XVIII^e siècle conserva toute sa vigueur. L'hellénisme français constitue un phénomène de longue durée qui ne s'est pas encore lassé d'étudier et d'assimiler les diverses expressions de la culture grecque.

PREMIÈRE PARTIE

LES DOMAINES DE L'HELLÉNISME

CHAPITRE PREMIER

L'HELLÉNISME RESTRUCTURÉ

«...aussi cherchais-je, au milieu de la dégradation que j'avais sous les yeux, à démêler quelques traits héréditaires du caractère des Grecs, comme j'eusse cherché l'empreinte d'une médaille antique sous la rouille qui la couvre et la décore...»

Choiseul-Gouffier,
Voyage Pittoresque de la Grèce (1782)

Le mirage de l'antiquité

L'intérêt des intellectuels et du public français pour la Grèce moderne est un phénomène d'une grande complexité. C'est le résultat d'une multitude de facteurs interdépendants et corrélatifs, d'une lente cristallisation progressive des élaborations mentales et de l'évolution des circonstances sociales, politiques et culturelles, qui se produisent tant en France qu'en Grèce, au cours de la dernière partie du XVIII^e siècle.

La décadence de l'Empire ottoman, la politique de protection et d'expansion dans le Levant, ainsi que la possibilité, simplement éventuelle encore à ce moment, d'un démembrement interne de l'Empire, qui aboutirait par cette explosion, dans le même espace, à la formation de nouveaux États ou à la restauration de schémas plus anciens, tout cela trace, indiscutablement, l'un des multiples chemins qui menaient à la Grèce moderne. En effet, pendant la période que nous étudions, les

premières réflexions concernant ce qui n'allait pas tarder à devenir « la Question d'Orient » avaient été posées. La présence de plus en plus marquée de la Russie et de l'Autriche et les interventions militaires françaises, russes et anglaises modifièrent l'équilibre des forces dans cette partie du monde. En même temps, la formation et la présence de plus en plus active d'une société grecque, commerçante et bourgeoise¹, qui revendiquait une place dans les cercles où se prenaient les décisions, mobilisa l'attention des spécialistes et des intéressés. L'annexion, enfin, à l'Empire français des îles grecques de la mer Ionienne multiplia les contacts entre la France et les réalités grecques.

Mais l'intérêt politique ou diplomatique ne suffit pas à expliquer à lui seul l'attention portée à la Grèce. Sous cet angle, on pouvait s'attendre à ce que la Grèce moderne tînt simplement sa place parmi les autres minorités nationales de l'Empire ottoman, du moins celles qui manifestaient un désir d'indépendance : or, ce n'est pas ce que l'on constate. En effet, à part un faible intérêt pour les activités culturelles des Arméniens², et un autre, limité, pour les entreprises militaires des Serbes³, on remarque qu'aucune autre minorité du vaste territoire sous domination ottomane n'attirait l'attention des feuilles littéraires parisiennes, entre le Directoire et la Restauration⁴.

1. Pour l'image de la société grecque moderne dans la presse littéraire parisienne, voir la deuxième partie du présent travail.

2. Il faut signaler ici que l'intérêt pour les activités littéraires des Arméniens était étroitement lié aux études grecques : « L'Arménie a vécu de bonne heure en étroite familiarité avec les lettres grecques ; elle leur a emprunté par des traductions, ordinairement très fidèles, beaucoup d'ouvrages soit chrétiens, soit profanes », écrivait E. Egger, *L'Hellénisme...*, op.cit., vol.2, p.402. D'où l'intérêt du ME pour l'édition de la version arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe par l'Académie de St-Lazare à Venise, sise dans le cloître arménien des Mékhitaristes (ME, 19^e année, 1813, vol.2, p.194-195). Il faut ajouter à cela les articles sur les travaux du Dr Irignian, de la même Académie, sur la topographie du Bosphore (ME, 19^e année, 1813, vol.3, p.31, 41, 48, 52, 61, 78, 241, 253, 271 et 278).

3. DP, prairial an XIII, 1805, p.190 et 575, juin-septembre 1806, p.59-60 et 551-552, ou octobre-décembre 1806, p.59-60.

4. Le cas de la création et de l'annexion à l'Empire français, entre 1809 et 1813, des « Provinces Illyriennes », sorte d'État-tampon qui s'étendait sur la côte adriatique et permit à la France de commercer avec l'Orient méditerranéen lors du blocus continental, ne provoqua que quelques allusions strictement politiques mais aucun article consistant dans la presse littéraire parisienne.

Certes, l'expédition de Bonaparte en Égypte fit se développer une abondante littérature autour de ce pays. L'Institut d'Égypte mena d'importants travaux sur l'état contemporain du pays, mais leur résultat n'atteignit pas le grand public. Toutes les études que nous avons rencontrées dans la presse littéraire parisienne de la période que nous avons examinée, concernant l'Égypte, portaient sur la période « classique » de la civilisation égyptienne, et surtout sur des sujets touchant à l'archéologie et à la paléographie. Aucun membre de cette nombreuse et laborieuse mission scientifique¹ ne songea à informer le public par la presse littéraire sur l'état contemporain de la civilisation dans le pays, les écoles, les lectures ou les éditions, les mœurs et usages, ou sur les diverses formes du gouvernement. L'intérêt, minime en soi, que portait la « Décade Philosophique » à ce pays, et qui avait un caractère dépassant les préoccupations des archéologues, se limitait à l'économie publique et aux structures de colonisation mises en place par les occupants, d'ailleurs passagers, du pays².

Il faut donc chercher ailleurs les raisons de l'intérêt des intellectuels français pour la Grèce moderne. Au premier abord, l'intérêt pour l'antiquité grecque semble faible comme motif explicatif, parce qu'il aurait aussi, dans ce cas, fonctionné pour l'Égypte ou la Mésopotamie. Volney, qui rêva au milieu des ruines de Palmyre à la grandeur et à la décadence des civilisations de l'antiquité³, ne songea point à rechercher parmi les nomades du désert les restes de la pensée et de la législation des sociétés disparues.

1. Les résultats des travaux de la mission scientifique en Égypte furent publiés entre 1809 et 1822 : *Description de l'Égypte ou recueil des observations et recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, Paris, Imprimerie Impériale, puis Imprimerie Royale, 7 tomes en 9 vol., plus 4 vol. de planches.

2. C'est surtout la DP qui inséra quelques articles relatifs à la géographie, aux antiquités et à l'économie de l'Égypte, entre les années 1800 et 1802 (20 floréal an VIII - 1800, p.520-526 ; 10 messidor an IX - 1801, p.7-14 ; vendémiaire-frimaire an X - 1801, p.511-512). Le ME s'intéressa surtout à la paléographie égyptienne. C'est à travers ses pages que se tint la discussion entre Villoison et Akerblad, discussion très importante pour le déchiffrement des hiéroglyphes.

3. C.-F. Volney, *Les Ruines, ou méditations sur les révolutions des Empires*, Paris 1791. La 10^e édition, celle de 1822, fut réimprimée par Slatkine, coll. Ressources, Genève 1979.

D'autre part, l'état de la civilisation, dans la Grèce moderne, n'était pas tel, aux yeux des observateurs français, qu'il pût expliquer le phénomène qui nous préoccupe. La plupart des témoins, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, et une bonne partie de ceux de la période que nous étudions, semblent en parfait accord sur la dégénérescence de la civilisation et des mœurs en pays grec. Avec son bon sens et son pragmatisme idéologique, Volney expose mieux que quiconque la manière dont les esprits (y compris les plus éveillés) envisageaient les Grecs modernes, leur décadence et la possibilité d'un redressement.

Dans son « chef-d'œuvre d'analyse politique »¹ que sont les *Considérations sur la guerre des Turcs*, parues en 1788², Volney se montre plus que sévère à l'égard des Grecs modernes et de l'état de leur civilisation. Selon lui, les Grecs sont « la race la plus vile de l'univers ». Évoquant la possibilité d'un partage de l'Empire ottoman entre Russes et Autrichiens, qui deviendraient de la sorte les nouveaux maîtres de la Grèce, il estime que l'entreprise de redressement du pays serait une tâche pour le moins difficile. « Mais l'Empereur et l'Impératrice sont trop éclairés sur les vrais principes du Gouvernement pour se livrer à ces illusions dangereuses : devenus maîtres de contrées célèbres, ils ne se laisseront point séduire par l'appât d'une fausse gloire, et parce qu'ils posséderont les champs de la Grèce et de l'Ionie, ils ne croiront pas pouvoir tout à coup en relever les ruines, ni ressusciter le génie des anciens âges : ils savent de quelles circonstances politiques l'état moral que nous admirons fut accompagné ; ils savent qu'alors que la Grèce produisait les Phidias et les Praxitèle, les Pindare et les Sophocle, les Thucydide et les Platon, le petit territoire de Sparte nourrissait quarante mille familles libres, les arides coteaux de l'Attique étaient couverts d'oliviers, les champs de Thèbes de moissons, en un mot, la terre regorgeait de population et de culture : pour rallumer le flambeau du génie et des arts, il faut lui redonner les mêmes aliments : les

1. J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney, 1757-1820, Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, Beyrouth, 1951, p.125.

2. C.-F. Volney, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, Londres, 1788.

arts n'étant que la peinture et l'imitation des riches scènes de l'État social et de la nature, on ne les excite qu'autant qu'on les environne de leurs modèles; et ce n'est pas encore assez que le peintre et le poète éprouvent des sensations, il faut qu'ils les communiquent, et qu'on les leur rende; il faut qu'un peuple poli, assemblé au théâtre d'Athènes ou au cirque olympique, soutienne leur ardeur par les éloges, épure leur goût par sa censure... »¹

La question du redressement de la Grèce se pose donc non pas comme la restauration d'un gouvernement, d'un ordre fondé sur les principes de la liberté et de l'indépendance des peuples, comme tendrait à le suggérer la vignette de la couverture du livre², mais comme l'accomplissement du désir de ressusciter l'antiquité. Volney forme même le plan et élabore la procédure de reproduction de « tous les éléments du génie » antique : une fois repeuplées les campagnes désertes, une fois que les villes ruinées auront retrouvé leur abondance, il faudra « policer ce peuple abâtardi, créer en lui jusqu'au sentiment... Enfin, pour ressusciter les Grecs anciens, il faudra rendre des mœurs aux Grecs modernes, devenus la race la plus vile et la plus corrompue de l'univers... »³

Avec son texte, Volney semble nous donner une clé, l'une de celles qui permettent d'aborder le domaine de l'hellénisme français de la fin du XVIII^e siècle et de comprendre la façon dont les spécialistes envisageaient la Grèce moderne et ses habitants. L'indépendance du pays ne l'intéresse qu'en tant que promesse de la résurrection de la Grèce antique. Il ne s'agit plus d'une solution « pratique » au problème politique concret que l'auteur analyse dans ses *Considérations*. La solution à donner au problème de la décadence ottomane qui allait s'aggravant, ainsi qu'à la puissance russe qui suivait la pente inverse, pouvait, tout simplement, se

1. C.-F. Volney, *Considérations...*, *op.cit.*, p.104-105.

2. Sous la phrase de Leibnitz: « Le temps présent est gros de l'avenir », sont posées deux figures féminines, assises contre un oeuf qui représente l'univers. Celle de droite est une femme vêtue à la grecque, enchaînée, assise sur une colonne brisée devant un fond de ruines antiques. Celle de gauche est armée, assise sur un canon, sous un drapeau qui porte le mot « Indépendance ».

3. Volney, *ibid.*, p.106.

limiter à la restauration d'un ordre et d'un système politiques plus proches des conceptions occidentales, pour la région qui se situait entre les frontières russes et autrichiennes de l'Empire ottoman et les « limites naturelles » que formait la Méditerranée¹.

L'idée de la résurrection de la Grèce antique n'était cependant pas neuve : elle somnolait derrière l'œuvre des artistes et des intellectuels de la Renaissance et depuis, avait pris une forme de plus en plus marquée et affirmée sous le classicisme de la fin du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle². Dacier l'exprimait mieux que quiconque lorsque, en 1826, il se remémorait l'impression faite sur les esprits par l'édition du *Voyage du jeune Anarcharsis en Grèce*, « illusion malheureusement passagère ». A en croire son témoignage, les lecteurs de l'abbé Barthélémy « croyaient enfin accomplis ces temps si souvent promis aux muses et à l'humanité, ces temps si ardemment désirés, de la résurrection de la Grèce... »³. C'est précisément ce rêve que devait exploiter la politique méditerranéenne de Catherine II de Russie, à laquelle souscrivirent plusieurs intellectuels occidentaux tels que Volney, Choiseul-Gouffier, Eton, et même le penseur le plus caractéristique du siècle, Voltaire :

« Puissent ces purs esprits, émanés du Grand-Être,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine ;

1. Aux opinions de Volney exprimées dans les *Considérations* devaient répliquer immédiatement deux personnes : Charles de Peyssonnel, ancien Consul général à Smyrne, par son *Examen du livre intitulé Considérations sur la guerre actuelle des Turcs...*, Amsterdam, 1788, et Louis Brion de la Tour, ingénieur géographe du Roi, par *Du partage de la peau de l'ours...*, Belgrade, 1788. Le premier critiqua surtout les opinions de Volney concernant les Turcs, et le second, celles touchant les Russes.

2. Sur ce point, l'ouvrage qui semble couvrir toutes les études spécifiques reste celui de E. Egger, *L'Hellénisme en France, Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, Paris, 2 vol., Didier et Cie, 1869.

3. Dacier, « Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Barbî du Bocage, lue dans la séance publique du vendredi 28 juillet 1826 », Extrait du « Moniteur » du 18 août 1826, p.4.

Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix !
Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents et ses lois. »

Il ne s'agit pas seulement d'un acte politique : Voltaire, s'adressant en ces termes à l'impératrice de Moscou, exprimait le désir de la majeure partie des intellectuels et du public cultivé occidentaux, nourris de l'esprit classicisant des deux derniers siècles¹. Cette spéculation philosophique, qui trouvait sa forme militante dans l'impérialisme russe (considéré quant à lui comme un motif d'action noble et important par les gens lettrés), était pourtant dépourvue de toute base historique. Voltaire aussi bien que Diderot ou Volney condamnaient ouvertement dans leurs écrits les tentatives de résurrection dans le domaine de l'histoire et la préoccupation excessive des antiquaires et des hellénistes pour tout ce qui concernait l'antiquité. Pour Voltaire, comparée à l'histoire moderne, l'histoire ancienne était « ce que sont les vieilles médailles, en comparaison de monnaies courantes : les premières restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes »².

La réaction du cercle de Diderot fut plus subtile et bien plus « pittoresque » : *Le Singe Antiquaire* de Chardin, exposé au Salon de 1741, révèle le degré de ridicule qu'avaient atteint, aux yeux des philosophes, les études antiquisantes. La légende qui accompagnait l'estampe gravée à partir du tableau est encore plus explicite :

1. Sur la place de l'antiquité grecque dans l'œuvre de Voltaire, se référer à l'importante étude de Michèle Mat-Hasquin, « Voltaire et l'antiquité grecque », *Studies on Voltaire and the eighteenth Century*, vol. n°197/19, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, Oxford, 1981, et plus précisément aux conclusions de l'étude, p.289-294. La remarque de E. Egger sur les rapports de Voltaire avec l'antiquité grecque ne manque pas de piquant : « Voltaire (doit) un peu à ces deux philosophes (Aristote et Platon), qu'il feuilletait, bien rapidement sans doute, mais où son regard distinguait souvent, avec un rare bonheur, la pensée, le fait ou le trait d'éloquence propre à sa thèse de chaque jour » (*L'hellénisme en France, op.cit.*, vol.2, p.276-277).

2. Voltaire, « Remarques sur l'histoire » (1742), in *Œuvres historiques*, éd. Romeau, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1968, p.43.

« Dans le dédale obscur de monuments antiques,
 Homme docte, à grands frais pourquoi t’embarrasser ?
 Notre siècle à des yeux vraiment philosophiques
 Offre assez de quoi s’exercer »¹.

Malgré ses réflexions sur la résurrection de l’antiquité, Volney était loin d’être fasciné par le mirage de la gloire des civilisations antiques : « Guerres éternelles, égorgements de prisonniers, massacres de femmes et d’enfants, perfidies, factions intérieures, tyrannie domestique, oppression étrangère, voilà le tableau de la Grèce et de l’Italie pendant 500 ans, tel que nous le tracent Thucydide, Polybe et Tite-Live... »²

Il est certes difficile d’expliquer les réflexions de Volney sur la résurrection de la Grèce antique, d’autant plus que l’histoire était selon lui « un tableau fantastique de faits évanouis, dont il ne reste que l’ombre... des ombres fugaces qui ont péri, qui ne reviendront plus... »³. Volney se montrait tout à fait catégorique en ce qui concerne la résurrection dans ce domaine : dans les *Leçons d’histoire*, il déclare qu’en cette matière, « les faits n’existent plus, ils sont morts et on ne peut les ressusciter... »⁴

Les causes d’une attitude telle que celle de Voltaire ou de Volney ne peuvent se limiter à la seule approbation des plans politiques de la cour de Saint-Petersbourg, sauf de la part de gens attachés autrement que par les idées aux intérêts de cette puissance. La « Décade » n’hésitait pas à accuser ouvertement ces « beaux esprits de la cour de Versailles » d’avoir travaillé contre les intérêts de leur pays. Volney dut retourner la médaille d’or que Catherine lui avait envoyée, sans pour autant modifier en quoi que ce fût ses *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, réimprimées en 1799

1. Sur ce point, voir Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1987, p.143-161 et 195-211. Voir aussi J. Seznec, *Essais sur Diderot et l’Antiquité*, Oxford, 1957, surtout le chapitre V, « Le Singe Antiquaire », p.79 et suiv.

2. C.-F. Volney, *Leçons d’histoire*, présenté par J. Gaulmier, *Les Classiques de la Politique*, Paris, Garnier, 1980, p.102.

3. *Ibid.*, p.104.

4. *Ibid.*, p.87.

lors de la seconde édition de son *Voyage en Égypte*, alors que l'helléniste Gail conserva la décoration russe, la croix de Saint-Wolodimir, « avec l'agrément de S.M. l'Empereur et Roi »¹.

Plus que dans la philanthropie² et le respect du principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, plus que dans l'ensemble des problèmes de succession que posait à l'équilibre des forces en Europe la décadence ottomane, nous devons rechercher les causes de l'intérêt particulier manifesté à l'égard des Grecs modernes ainsi que des spéculations utopiques de résurrection de la Grèce ancienne, en tant que réalité sociale, économique et culturelle, dans une conjoncture faite de plusieurs facteurs, sans lien entre eux au premier abord. Certes, il y eut la mode, cette loi des sociétés qui donne aux idées un sens nouveau sans pour autant en modifier le sens profond³. La mode influence plus directement le « grand public », mais après l'avoir conquis, elle modifie aussi l'attitude des spécialistes, à travers le réseau de « lieux communs » qu'elle instaure dans la pensée générale. Et ce phénomène s'exprima dans le mouvement de retour à l'antique qui, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, se propagea dans la littérature et dans l'art et qui, loin de se limiter à de petits groupes isolés, gagna presque toute la société pensante.

« Ce mouvement est conforme à l'essence même du classicisme, dont le principe fondamental est l'imitation », définit L. Bertrand⁴, qui suit dans son ouvrage, une à une, les diverses étapes de ce mouvement antiquisant. Depuis ses origines, depuis la renaissance de l'idée païenne, en passant par

1. J.B. Gail notait lui-même en tête de ses ouvrages: « Avec l'agrément de S.M. l'Empereur et Roi, Chevalier de l'Ordre de Saint-Wolodimir de Russie ». Pour ce qui est de Volney, voir J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney, 1755-1820, op.cit.*, p.132 et suiv., et A. Bossange, « Notice sur la vie et les écrits de C.-F. Volney », Préface à la 10^e éd. des *Ruines*, Paris 1822, p.xxxviii-xxxix.

2. Sur la notion de philanthropie et sa place dans la pensée au siècle des Lumières, voir G. Gusdorf, *Les Principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971, 3^e partie, chap. IV: « L'Humanité », p.349-375.

3. Cette définition de la mode dans le domaine des idées est proposée par Balzac dans *La Marquise de Langeais*.

4. L. Bertrand, *La Fin du classicisme et le retour à l'antique*, Paris, Hachette, 1897, p.vii de l'Introduction.

les travaux des érudits, de la critique littéraire, de l'imitation de l'antiquité qui se produisait dans le théâtre, la poésie et la peinture, jusqu'au « travestissement » de la société française sous le Directoire et l'Empire, il affirme que « le retour à l'antique n'est pas une fantaisie éclose dans une cervelle de dilettante ou d'érudit : c'est un besoin qui a travaillé les esprits depuis les fameux *Discours* de Jean-Jacques, dont la rhétorique toute latine et les prosopopées fameuses glorifiant les grands noms et les grands souvenirs de l'antiquité avaient remué si fortement les imaginations... »¹

L'objectif essentiel de ce mouvement était de régénérer par l'étude de l'antiquité aussi bien les mœurs que la littérature et l'art. Ainsi l'imitation de l'antique deviendrait-elle la méthode et le moyen de la « régénération » ; le mouvement dans son ensemble se présentait comme une sorte de « post-classicisme », ou comme une dernière étape, exagérée et rétrograde du classicisme. Les esprits éclairés, comme Voltaire et Volney, même s'ils avaient bien vu les dangers de ce retour en arrière, qui prétendait recommencer toute une évolution historique, ne purent résister au courant qui les emportait.

Les traces de cette « régénération » par le biais du retour à l'antique subsistent dans la presse littéraire que nous avons dépouillée. Plusieurs épigrammes grecques furent publiées soit dans la « Décade Philosophique », soit dans le « Magasin Encyclopédique », tandis que les articles critiquant ou promouvant ces attitudes sont assez fréquents. Nous lisons dans la « Décade Philosophique » de 1797², à l'occasion d'un article sur l'organisation des Théâtres : « A Athènes, tout ce qui concernait les spectacles était prévu et fixé par les lois, et faisait l'objet d'une magistrature importante ; et qui ne sait l'influence majeure que son théâtre exerçait jusque sur les délibérations publiques ? Je persiste donc à penser que le gouvernement doit s'emparer le plus tôt possible des Théâtres, comme de ressorts politiques qu'il ne faut pas dédaigner, etc. ».

1. L. Bertrand, *ibid.*, p.IX.

2. DP, messidor-fructidor an V, 1797, p.299 et suiv.

En même temps, le « Magasin » publiait un article intitulé « Sur la manie d'être Grec ou Romain »¹, et un peu plus tard, le programme d'un prix d'économie civile qui portait sur le sujet suivant : « Déterminer jusqu'à quel point il convient aux Français de se vêtir de costumes à la grecque. La question sera traitée sous le double rapport de la morale et de l'hygiène : il faudra donc avoir égard aux opinions religieuses des peuples modernes, au climat de la France, à l'éducation et aux mœurs de ses habitants »².

Mais le véritable impact de cette mode sur la société parisienne de l'époque apparaît plus nettement dans les titres des pièces de théâtre³. Nous en citons quelques-uns, rencontrés au cours du dépouillement de nos revues : 1798 : *Les Français à Cythère*, au Théâtre du Vaudeville⁴; 1798 : *Palma ou le voyage en Grèce*, au Théâtre lyrique, rue Feydau⁵; 1799 : *Le rocher de Leucade*, à l'Opéra Comique⁶; 1801 : *Flaminius à Corinthe*, au Théâtre National des Arts⁷; 1807 : *La Grécomanie*, au Théâtre du Vaudeville⁸.

Bien évidemment, l'actualité politique alimentait cette mode : *Les Français à Cythère* sont montés au moment même du traité de Campoformio, tandis que *Flaminius* portait le costume de Napoléon, dans le *Flaminius à Corinthe*⁹.

Le mouvement antiquisant de la seconde moitié du XVIII^e siècle eut comme résultat le souci excessif de tout ce qui avait rapport à la Grèce antique. Les découvertes archéologiques d'Herculanum et de Pompéi furent une première approche de la Grande Grèce¹⁰. Le mouvement

1. ME, 3^e année, 1797, vol.I, p.546.

2. ME, 7^e année, 1801, vol.VI, p.380.

3. Sur l'influence de l'hellénisme sur le théâtre français de la période, voir le chap. IV : « Le théâtre et l'imitation de l'antique », dans l'ouvrage de L. Bertrand, *La Fin du classicisme...*, op.cit., p.114-163.

4. DP, 10 germinal an VI, 1798, p.40-41, et ME, 3^e année, vol.6, p.566.

5. DP, 20 frimaire an VI, 1798, p.495-497, et ME, 4^e année, 1798, vol.3, p.243.

6. ME, 5^e année, 1799, vol.6, p.252.

7. DP, 20 ventôse an IX, 1801, p.492-493.

8. ME, 12^e année, 1807, vol.6, p.419.

9. DP, 20 ventôse an IX, 1801, p.493.

10. Sur l'influence et le rôle de la Grande Grèce dans le rêve hellénique sous la Révolution et l'Empire, voir R. Canat, *L'Hellénisme des Romantiques*, vol.1 : *La Grèce retrouvée*, Paris, Didier, s.d. [1951], chap.I, p.20-25.

presque massif vers la Grèce elle-même suivit de très près¹. Les voyageurs en quête de l'antiquité furent confrontés à la réalité moderne de la Grèce, qu'ils n'avaient pu voir pendant longtemps que par rapport à cette antiquité qu'ils recherchaient. L'insurrection de 1774 et les efforts des Grecs modernes de secouer le joug des Turcs firent vive impression dans des esprits si bien préparés par le culte de ce pays. Plusieurs intellectuels de provenance différente se rencontrèrent dans ce « philhellénisme » avant la lettre : Marmontel, Hölderlin, Delille ou Rouchet militèrent par leurs écrits en faveur des Grecs².

Un dernier facteur à avoir réconcilié un nombre important de voyageurs observateurs avec la réalité grecque moderne est l'esprit pastoral et arcadien³ tel qu'il se développa vers la fin du XVIII^e siècle. Certes, les pastorales de Gessner ou les récits de Bernardin de Saint-Pierre pouvaient bien se dérouler n'importe où ; mais les contemporains voulurent voir derrière ces œuvres le Théocrite et l'Homère de leur temps, tandis que les voyageurs se hâtèrent de retrouver sur place, parmi les Grecs modernes des campagnes, la permanence bucolique de l'antiquité.

Un ouvrage donna forme à toutes ces aspirations⁴, les *Lettres sur la Grèce* de l'érudit commerçant Pierre Augustin Guys⁵ qui, à l'issue de

1. Sur l'accélération du mouvement des voyageurs occidentaux vers la Grèce à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, voir M. Devèze, *L'Europe et le monde à la fin du XVIII^e siècle*, Paris 1970, p.8-22; Numa Broc, *La Géographie des philosophes, op.cit.*, p.362-371, et K. Simopoulos, *Voyageurs étrangers en Grèce*, vol.2, Athènes, 1973, p.273-275.

2. Sur la « vulgate » philhellène des années 1770, consulter D. Constantine, *Early Greek Travellers and the Hellenic Ideal*, Cambridge University Press, s.d. [1984], chap.8: « The Insurrection of 1770 », p.168-187.

3. Sur l'arcadisme du XVIII^e siècle, consulter E. Egger, *L'Hellénisme en France...*, op.cit., vol.2, p.243-259.

4. Pitton de Tournefort, tout en entreprenant son voyage avec des objectifs relatifs à l'histoire naturelle, ne manqua pas d'étudier les antiquités ou les mœurs des habitants de son époque. Les parallélismes entre les habitants anciens et modernes de la Grèce, proposés par J. de La Guilletière, publiés en 1676 sous les titres de *Lacédémone ancienne et moderne* et *Athènes ancienne et moderne* manquaient, dès cette époque, d'autorité : des spécialistes compétents, comme J. Spon, ont prouvé que La Guilletière n'avait jamais voyagé en Grèce. Néanmoins, ses textes gardent leur valeur en tant qu'approches critiques et parallèles des deux mondes grecs.

5. P.A. Guys, *Voyage littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs*, troisième éd., revue, corrigée [et] considérablement augmentée, Paris, 1783, 4 vol.

plusieurs décennies d'investigations comparatives en Grèce, aboutit à la conclusion que les habitants actuels du pays étaient les descendants directs des Grecs anciens.

Publié en 1771, juste après la révolte de la Morée qui avait appuyé l'expédition russe des Orloff, à un moment critique de l'histoire de la Grèce, quand les gouvernements et l'opinion publique européens voyaient dans les Grecs un peuple qui luttait pour sa liberté, le voyage littéraire de Guys enflamma les imaginations. Il connut rapidement trois éditions (1771, 1776, 1783), et plusieurs personnalités de première ou de moindre importance se hâtèrent de faire son éloge (Voltaire, Catherine II de Russie, l'évêque d'Agde, Villoison, Madame Chénier, etc.).

Le système de Guys reposait sur une comparaison critique et détaillée de la vie publique et privée des Grecs modernes à celle des habitants anciens du pays. Les danses populaires, les mœurs et les usages, l'amour de la patrie, la curiosité ou les superstitions du peuple qui lui était contemporain lui offraient la possibilité, avec l'appui de textes anciens de plus ou moins grande étendue, de composer un tableau comparé des deux Grèces, l'ancienne et la moderne. Cette démarche visait avant tout à donner une nouvelle vie à l'image jusque là livresque de l'antiquité. Il n'empêche que cette « actualisation » de la Grèce antique revalorisait les Grecs modernes, considérés jusqu'alors comme corrompus et décadents ¹.

Bien que l'ouvrage de Guys, par sa forme et son contenu, fût davantage littéraire que scientifique, il ne fut pas sans influencer plusieurs voyageurs. Les voyages littéraires de Savary, Stéphanopoli, Lechevalier et même Choiseul-Gouffier, s'inscrivent en partie dans le système critique et comparé de Guys.

1. Sur Guys et sa manière comparative d'analyser la réalité moderne de la Grèce, voir D. Constantine, *Early Greek Travellers...*, *op.cit.*, p.147-167. Guys enregistra les quelques étincelles du génie antique qui persistaient çà et là dans les mœurs et les usages des Grecs modernes. Le christianisme recouvrait en Grèce « un fonds de superstition toute païenne » (E. Egger, *L'Hellénisme...*, *op.cit.*, vol.2, p.285), mais il y entretenait en même temps des vertus solides. Nous devons signaler ici, parmi les mérites de l'ouvrage de Guys, l'attention portée aux chants populaires grecs ainsi que sa préférence pour la prononciation grecque moderne.

Le débordement de l'antiquité sur la modernité : l'apport de l'hellénisme

Au fur et à mesure qu'avancait le XVIII^e siècle, la connaissance de l'antiquité se faisait de plus en plus exacte et systématique. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'intéressante histoire de la curiosité de l'homme occidental des temps modernes pour les monuments (souvenirs) de l'antiquité, non plus que celle de leur collection, de leur commerce et de leur étude¹. Nous nous limiterons à constater que ce phénomène culturel, sous son double aspect de curiosité pour les manuscrits et pour les médailles et œuvres d'art, se manifesta surtout, dès le XV^e siècle, par la propagation des collections de manuscrits et d'antiquités. Une prolifération de littérature l'accompagna, très hétérogène au demeurant, consacrée en tout ou en partie à ces collections : guides à l'usage des voyageurs, des amateurs et des curieux ; relations de voyages, description de cabinets et musées privés, catalogues de bibliothèques, listes de prix ou articles dans des revues. Dans cette volumineuse littérature, la Grèce moderne devait gagner de plus en plus de place.

En effet, l'intérêt manifesté envers la Grèce moderne résultait en partie de la curiosité attachée à l'antiquité. La connaissance de la Grèce moderne devenait en effet indispensable à quiconque désirait voir de près les ruines de l'antiquité ou les paysages qui avaient engendré cette civilisation modèle. Tant pour le commerçant chasseur d'antiquités que pour l'érudit désireux de recopier les inscriptions ou de prendre des croquis des ruines, le contact avec la réalité moderne de la Grèce était inévitable ; une connaissance même rudimentaire de la langue s'avérait nécessaire, ou d'avoir à son service un guide interprète du pays ; en dehors même des problèmes pratiques de transport et de nourriture ou de gîte que le voyageur était amené à résoudre avec l'aide des habitants, il était le plus souvent contraint de recourir aux connaissances concrètes de ceux-ci pour

1. Sur la collection, le commerce et l'étude des antiquités du XVI^e au XVIII^e siècle, consulter K. Pomian, *Collectionneurs amateurs et curieux, Paris, Venise XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1987. Pour les antiquités grecques, l'ouvrage classique de H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles. Documents publics*, Paris, 2 vol., 1902.

découvrir les sites et les monuments décrits par les auteurs antiques.

C'est ainsi qu'un bref examen de la presse littéraire française du milieu du XVIII^e siècle nous amène à constater que les maigres informations concernant la Grèce moderne qui parvenaient aux périodiques des savants français étaient incluses, la plupart du temps comme notes, dans des articles traitant de sujets d'archéologie (à l'exception des articles relatifs à différentes questions d'histoire naturelle)¹.

La Grèce moderne semblait donc jouer le rôle d'intermédiaire entre les spécialistes de l'antiquité grecque et le terrain de leurs investigations.

C'est d'autant plus vrai que jusqu'aux travaux de Delisle et surtout de d'Anville, l'érudition géographique ne tenait pas à restituer la réalité topographique des lieux, mais plutôt leur réalité historique et livresque. Gosselin affirmait à ce propos que jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, « les lieux modernes, de même que les lieux anciens auxquels ils correspondaient, n'étaient connus qu'historiquement, et ne l'étaient pas géographiquement... »²

La connaissance de la Grèce constituait le domaine des hellénistes. L'hellénisme, domaine de l'érudition, s'occupait de tous les aspects de la civilisation grecque et recourait aux sciences auxiliaires de la philologie et de l'étude des textes, de l'archéologie, de la mythologie, de l'histoire de l'art, de l'archéographie, de la paléographie, de la numismatique, de l'histoire ancienne et des diverses branches de la géographie ancienne (historique, géométrique, astronomique, mixte et locale)³.

Les diverses approches de la Grèce moderne dérivait la plupart du temps d'un intérêt plus élaboré, visant à faire connaître la Grèce antique. En dehors de l'attention strictement politique pour le pays, alors province du vaste Empire ottoman, et qui procédait de l'intérêt pour cette dernière

1. Étude faite sur une année moyenne du « Journal des Savants » (1749).

2. J. Dacier, *Rapport historique sur les progrès de l'Histoire et de la Littérature Anciennes depuis 1789, et sur leur état actuel*, A Paris, de l'Imprimerie Impériale, MDCCCX-1810, p.228.

3. Pour la ramification des branches auxiliaires de l'hellénisme à la fin du XVIII^e siècle, se référer à J. Dacier, *Rapport historique...*, *ibid.*, et p.212.

puissance, la plupart des voies qui amenaient un intellectuel français à s'interroger sur l'état « actuel » du pays avaient leur point de départ dans une préoccupation pour un ou plusieurs aspects de la civilisation antique¹. C'était le cas des hellénistes professionnels qui s'occupaient de paléographie, de géographie ou d'histoire antique, d'archéologie ou de numismatique ; ce fut aussi le cas de la plupart des voyageurs érudits qui, sur les traces de Spon et de Tournefort², s'intéressaient avant tout aux antiquités, même si leur intérêt débordait plus ou moins fréquemment sur l'histoire naturelle (branche importante qui s'appuyait sur celle de l'antiquité) ou des mœurs et usages du peuple « actuel » (qui étaient toujours comparés à ceux des habitants antiques). La plupart des observateurs de la Grèce, jusqu'à la période que nous étudions, devaient obligatoirement être, au moins pour une part, hellénistes.

La notion d'hellénisme entre dans le vocabulaire français en 1580, dans les *Essais* de Montaigne, avec une double portée : linguistique d'abord, c'est-à-dire comme se référant aux constructions ou emplois propres à la langue grecque ; historique ensuite, comme tendant à couvrir l'ensemble de la civilisation grecque. La spécialisation scientifique qu'implique le domaine de l'hellénisme n'apparut que beaucoup plus tard, vers la fin du XVIII^e siècle, le terme ayant été jusque là réservé aux juifs hellénisants qui parlaient et écrivaient un grec mêlé d'hébraïsmes. Les érudits, savants et lettrés qui s'adonnaient à l'étude des diverses expressions de la civilisation grecque classique ne manquaient pas pour autant : les termes d'humaniste et de philologue (1539 et 1534) désignaient les spécialistes de l'antiquité grecque et latine. Nous pouvons suggérer que ces termes se référaient davantage aux hellénistes qu'à leurs confrères étudiant le latin,

1. Nous excluons bien entendu les rapports des diplomates et agents de commerce : leur intérêt pour les réalités contemporaines du pays ne parvint presque jamais jusqu'aux feuilles littéraires parisiennes.

2. Le voyage de Spon, publié en 1678, et celui de Tournefort, publié en 1717, marquèrent tout au long du XVIII^e siècle l'approche de la Grèce. Les sites archéologiques savamment décrits par le premier et l'étude géographique, historique et naturelle de l'archipel grec entreprise par l'autre formèrent un double modèle pour le voyage savant dans les régions grecques.

puisque le terme spécifique de latiniste fut en usage dès 1464. Il ne nous semble pas superflu de remarquer ici que les études latines ne prirent jamais le caractère d'un domaine d'étude générale d'une civilisation, mais se limitèrent à l'étude des textes et de la langue; le terme même de latinisme est strictement linguistique¹.

Si l'on veut rendre compte de l'hellénisme, il convient de considérer, en même temps que l'hellénisme professionnel, la notion même d'un domaine de recherches fondé sur une unité géographique, culturelle, linguistique et ethnique, qui était la Grèce. Comme tout domaine de recherche et d'étude, l'hellénisme acquit cohérence et solidité au fil du temps, pendant que les travaux des spécialistes, les diverses approches successives et répétées formaient dans l'espace de l'érudition une discipline généralement acceptée.

Pour ce qui est des hellénistes de la Renaissance, leur domaine consistait en une spécialisation linguistique et philologique, consacrée à l'étude des textes de l'antiquité grecque classique. Les hellénistes furent jusqu'au milieu du XVIII^e siècle des érudits classiques, des savants qui étudiaient les idiomes antiques de la langue grecque, alors que les savants qui travaillaient sur les diverses branches de la connaissance, tout en puisant leurs matériaux aux sources grecques, restaient des géographes, des numismates ou des antiquaires.

De la curiosité à la science, le chemin est toujours long. Ce n'est pas le lieu d'entreprendre ici une rétrospective des différentes étapes de la pensée occidentale qui, à travers la querelle des anciens et des modernes, réhabilita entre autres la civilisation grecque, la situant dans sa vérité propre et dans ses dimensions humaines. C'est surtout au cours du XVIII^e siècle que l'attitude envers la culture et la pensée grecques changea. Le passage de l'étude philologique scholastique des textes² à la science

1. Renseignements puisés dans le *Dictionnaire de la Langue Française* de F. Littré, Paris, Hachette, 1877, 4 vol.; pour les dates d'entrée des vocables, nous nous sommes servi du *Dictionnaire de la Langue Française* Robert, Paris, 1986.

2. Sur cette étape fort intéressante du développement de l'hellénisme en France pendant le XVIII^e siècle, se référer à E. Egger, *L'Hellénisme...*, *op.cit.*, vol.2, p.261-357.

critique ou à l'archéologie fut en majeure partie le résultat des travaux des érudits de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, haut lieu de la philologie en France, pour ne pas dire unique lieu, puisque la matière était négligée dans les universités.

L'*Antiquité Expliquée* de Montfaucon (1719), puis le *Recueil d'Antiquités* du comte de Caylus (1750-1767) et, parallèlement, l'*Histoire de l'Art chez les Anciens* de Winckelmann (1764) ouvrirent la voie au monumental *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélémy (1789). Ces ouvrages marquent les principales étapes du virage archéologique effectué par l'hellénisme. Il s'agissait d'une nouvelle manière d'envisager l'antiquité, comme une réalité pragmatique et humaine, dans ses véritables dimensions, son déroulement chronologique et sa diversité intrinsèque selon les espaces et les temps.

L'hellénisme se consolida petit à petit, tout au long du XVIII^e siècle, s'érigeant en science de plus en plus cohérente qui tendait à couvrir systématiquement toutes les expressions de la civilisation grecque. En dépit de la réaction négative des philosophes à ces études érudites qui semblaient se désintéresser presque totalement des problèmes « philosophiques » ardents du siècle (et *le Singe Antiquaire* de Flandrin illustre parfaitement l'une des multiples étapes de cette querelle), l'hellénisme gagna de plus en plus de terrain, au point que les études antiquisantes donnèrent la production la plus importante de l'érudition du dernier tiers du siècle¹.

En 1808, pour nous rapprocher de la période qui fait l'objet de notre étude, Napoléon demanda un rapport à la classe d'Histoire et de Littérature anciennes de l'Institut sur les progrès de l'ensemble des sciences relatives à l'histoire et à la littérature anciennes depuis la Révolution de 1789, et sur leur état actuel. Ce rapport, rédigé par une commission de huit membres de l'Institut et présenté à l'Empereur par le secrétaire perpétuel de la classe, J. Dacier, est d'une importance majeure

1. Sur ce point, se référer à E. Egger, *L'Hellénisme en France...*, *op.cit.*, vol.2, p.262-310.

pour l'histoire de l'évolution des attitudes intellectuelles. La manière dont les érudits se situaient par rapport à l'antiquité grecque ainsi que celle dont la majeure partie des études académiques se situait par rapport à elle y sont plus qu'apparentes. Ce rapport est le résultat de l'examen entrepris par la classe d'histoire et de littérature concernant les ouvrages parus en Europe depuis 1789. Selon les propres termes de Dacier, il s'agissait d'un « exposé des moyens les plus propres à entretenir ou à ranimer chacune des parties dont est composé ce qu'on appelle la littérature ancienne; littérature qui est le modèle primitif et éternel du goût, du grand et du beau dans les lettres, comme les monuments de la sculpture et de l'architecture antiques le seront toujours de tous les arts du dessin »¹. Ce même texte nous enseigne quelles étaient les branches qui composaient cette littérature : Philologie, Antiquités, Histoire, Langues et Littérature Orientales, Géographie ancienne, « la littérature presque entière »². Il ne s'agit pas encore des sciences, du moins pour Dacier et Visconti, qui composèrent le discours préliminaire et la partie concernant la philologie et les antiquités. Dans le discours de Dacier, la formation d'un esprit scientifique n'apparaît que très faiblement, tandis que pour Visconti, les sciences sont seulement les sciences physiques et mathématiques. Elles sont même à l'origine de l'abandon des études philologiques et antiquisantes. « Presque aussitôt, les sciences exactes et les sciences physiques, peu cultivées en France dans un siècle qui paraissait ne trouver de charmes que dans la littérature, ont pris l'essor le plus rapide : leur attrait naturel, la facilité d'acquérir, en s'amusant, quelques connaissances superficielles ; la facilité même d'en acquérir d'assez profondes et d'assez étendues pour se placer au rang des maîtres, dans un âge où, pour l'ordinaire, on commence à peine à balbutier en littérature ; enfin la mode, si puissante sur les Français, ont fait que presque tous les esprits se sont tournés vers les sciences. Au lieu de se borner à croire qu'elles étaient utiles à beaucoup de

1. J. Dacier, *Rapport historique...*, *op.cit.*, p.5.

2. *Ibid.*, p.6.

choses, on s'est persuadé qu'elles étaient nécessaires à tout, et à tout le monde, et que l'étude des langues et des chefs-d'œuvre de l'antiquité était à peu près inutile, si elle ne l'était pas tout à fait; et, si l'on n'a pas osé s'élever contre la littérature nationale, on a du moins cherché à décréditer la littérature ancienne, sans faire attention qu'en tarissant la source du goût, qu'on ne peut remplacer par des théories, quelque ingénieuses qu'elles soient, on éteindrait toute bonne littérature...»¹

Le fait que les sciences humaines n'étaient pas encore formées en tant que sciences², du moins comme la conception épistémologique moderne l'eût défini, est d'une importance critique pour le cadre de notre étude. Le rapport Dacier montre qu'une multitude de recherches de diverses provenances scientifiques faisait l'objet du travail du même groupe d'érudits. La classe d'Histoire et de Littérature anciennes s'occupait des sciences suivantes: Philologie, qui comportait la philologie grecque et la philologie latine; Antiquités, qui comportaient l'étude de l'archéologie, de la mythologie, de l'histoire des arts, de l'archéographie, de l'archéologie «proprement dite», de la dactylographie, de l'iconographie, de la numismatique, de la paléographie, des antiquités topographiques grecques, égyptiennes, gauloises et celtiques; Langues et Littérature Orientales, qui comprenaient les langues et littératures hébraïques, rabbinique et Talmudique, Chaldaïque et Samaritaine, Syriaque, Arabe, Persane, Turque, Copte, Éthiopienne, Arménienne, Indienne, Chinoise et Mantchoue; Histoire, qui comprenait l'histoire ancienne, la diplomatique et l'histoire du moyen-âge, l'histoire moderne; Géographie ancienne, qui comprenait la géographie ancienne historique, géométrique, astronomique, «mixte et locale», ainsi que l'étude de la géographie du moyen-âge, de la géographie renaissante, des portulans, des «écrits des premiers voyageurs».

A ce rapport étaient jointes la Législation et la Philosophie, non pas en

1. *Ibid.*, p.24-25.

2. Le terme «humanités» comprenait les études dispensées dans les collèges et dans les lycées «au-dessus de la grammaire jusqu'à la philosophie exclusivement» (Littré).

tant que composantes de l'édifice de la « bonne littérature », mais « pour acquitter une portion de la dette de la classe des sciences morales et politiques, dont elle a recueilli en partie l'héritage »¹.

L'espace était formé de telle manière que des idées et des chercheurs de provenance différente pouvaient se rencontrer. L'érudit de cabinet, l'antiquaire qui collectionnait des médailles, le voyageur, l'orientaliste, l'archéologue, le cartographe et l'astronome échangeaient leurs observations et participaient à la formation d'un espace érudit que notre rigorisme épistémologique aurait du mal à se représenter.

Son modèle était l'antiquité grecque et romaine, son terrain se définissait comme « la bonne littérature », et sa méthode était la « saine critique », « ce flambeau sans lequel l'histoire se perd dans la fable ou le roman, cette lumière qui éclaire toutes les sciences morales, et sans laquelle la jurisprudence dégénérerait bientôt en chicane, et la théologie en superstitions ridicules et absurdes »².

Néanmoins, cet espace était orienté vers la Grèce ; il était en contact presque permanent avec sa source. La périodisation de l'histoire n'étant pas encore définie, la Grèce était aussi bien dans les poèmes homériques que dans les architectures athéniennes du V^e siècle avant Jésus-Christ ou dans les scholies des érudits de Byzance. Le rapport Dacier énumère sans distinction historique les travaux des érudits européens de son temps, et nous pouvons rencontrer, cités dans les mêmes pages, les noms d'Héliodore, de Nicolas de Damas, d'Isocrate, de Dion, d'Apollonius Dyscolus et de Léon Diaconus³. Dans la même page, le rapport nous informe de la préparation par Chardon de La Rochette d'une Anthologie Grecque « dans laquelle se trouveront réunies toutes les épigrammes écrites dans cette langue »⁴.

La diachronie et la permanence de la Grèce devaient inévitablement

1. J. Dacier, *Rapport historique...*, *op.cit.*, p.6.

2. *Ibid.*, p.23.

3. *Ibid.*, p.33-34.

4. *Ibid.*

amener les chercheurs qui évoluaient dans une telle logique à la Grèce moderne. Les antiquaires informaient que les potiers d'Athènes n'avaient pas abandonné les principes de cet art antique ; les archéologues repéraient dans l'urbanisme de la ville moderne d'Athènes les mêmes défauts que dans celui de l'antiquité ; les divers observateurs rapportaient que les coutumes restaient souvent les mêmes, tandis que les géographes et les linguistes recouraient à la réalité contemporaine de la langue et du sol pour élucider maints problèmes posés par les textes. Villoison rêva de dresser un vaste tableau comparatif qui regrouperait les ressemblances et les différences entre toutes les expressions de la vie et de la civilisation des Grecs anciens et des Grecs modernes.

La voie vers la Grèce moderne était déjà frayée : comme nous l'avons déjà signalé, dès 1771, l'érudit marseillais Guys poussait plus loin les observations sur les mœurs des Grecs en les comparant à celles des habitants antiques du pays. Vingt ans auparavant, l'Académie des Inscriptions manifestait pour la première fois officiellement de l'intérêt pour la géographie moderne de la Grèce et de l'Asie Mineure. Dans un mémoire envoyé au consul de France à Smyrne « pour avoir des éclaircissements sur la géographie ancienne et moderne de l'Asie Mineure » (1749), l'Académie mettait en dernier l'intérêt archéologique : « ...Nous connaissons assez bien la côte de l'Archipel depuis les Dardanelles jusqu'à l'embouchure du Méandre. Au midi de cette rivière, la côte est presque totalement inconnue... M. Peyssonel voudra bien engager (les voyageurs) à observer les montagnes, les plaines, les rivières qui se trouvent sur la route, marquer les distances d'un lieu à l'autre et marquer aussi les rubs (directions) de vent, en se servant d'une petite boussole ; par ce moyen on pourra dresser la carte du pays ; il est important aussi de marquer l'état actuel des lieux, le nombre des habitants, leur religion, le commerce et les vestiges de l'antiquité... »¹

1. Papiers de Ch. Peyssonnel, Muséum d'Histoire Naturelle, MS.44, p.4, rapporté par N. Broc, *La Géographie des Philosophes*, Paris, Ophys, s.d. (1975).

L'intérêt porté à l'antiquité débordait de plus en plus sur la Grèce moderne. Cette extension fut un phénomène de longue durée : née du classicisme de la fin du XVII^e siècle, elle gagna de plus en plus de terrain tout au long du XVIII^e siècle. Au début, la curiosité pour l'état moderne du pays n'apparaissait qu'à titre complémentaire. Le botaniste Tournefort fut envoyé en Grèce et en Turquie en 1700 par l'abbé Bignon, président de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Sciences (1699-1743), afin d'y procéder à des observations non seulement sur l'histoire naturelle et la géographie ancienne et moderne, « mais encore sur ce qui regarde le commerce, la religion et les mœurs des différents peuples » qui y habitaient¹.

La grille de lecture de Tournefort marque le changement dans l'approche de la Grèce. Sa relation demeura jusqu'au début du XIX^e siècle un modèle pour les voyages érudits dans le Levant. Ses observations sur l'état contemporain des mœurs, de l'économie et de la vie sociale des peuples qu'il visita, même si elles ne représentent qu'une petite partie de l'œuvre, ouvraient à l'observation de nouveaux horizons.

L'hellénisme critique et comparé

C'est à travers l'évolution de la pensée des érudits, antiquaires, botanistes, géographes ou philologues, qui étendaient leurs investigations à l'ensemble des périodes de l'histoire grecque, que se consolida l'hellénisme français. Poursuivant sur la voie ouverte par Spon, Tournefort, l'abbé Fourmont² et Guys, l'hellénisme restructuré de la

1. Joseph Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant, fait par ordre du Roi. Contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la Mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie Mineure...*, à Paris, 1717, p.1.

2. L'abbé Fourmont (1690-1746), malgré ses actes de vandalisme et ses ravages uniques dans l'histoire de l'Archéologie, fut l'un des premiers à imaginer le système des fouilles. De plus, il s'appuyait sur les indications des habitants contemporains du pays dans toutes ses recherches. Sur ce point, se référer à la « Relation abrégée du voyage littéraire que M. l'Abbé Fourmont a fait dans le Levant par ordre du Roy dans les années 1729 et 1730 », *Registres des Assemblées de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1730.

dernière partie du XVIII^e siècle s'élabora peu à peu et devint une approche critique et comparée de la diachronie de la civilisation grecque.

Plusieurs facteurs concoururent à la formation de cette dernière étape de l'hellénisme, si caractéristique de toute la période que nous étudions et si décisive pour l'évolution des études grecques et la formation de l'image de la Grèce moderne. Le comparatisme primaire et naïf de Guys, combiné à la science géographique, critique et comparée de d'Anville, ouvrait la voie à une nouvelle approche de la Grèce. Choiseul-Gouffier, élève de l'abbé Barthélémy, devait être la personne qui organiserait le travail monumental d'une multitude de spécialistes ; leur approche devait être la première tentative complexe et globale d'interprétation des réalités de la Grèce, ancienne et moderne.

Le chapitre suivant de cette partie de notre travail traitera de l'œuvre de ces équipes, de l'édition du *Voyage Pittoresque* de Choiseul-Gouffier, ainsi que des rapports entre ces spécialistes travaillant sur place et leurs collègues à Paris. En même temps sera examiné le rôle du maître spirituel de toute cette équipe, l'abbé Barthélémy, et de son œuvre, *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Cette sorte de manifeste des hellénistes français des dernières décennies du XVIII^e siècle eut un impact considérable sur l'élaboration des approches de la Grèce, antique et moderne.

L'ouvrage de l'abbé Barthélémy, *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, véritable bilan de l'érudition classique, fut en même temps un point de départ pour tous ceux qui entretenaient un contact avec la Grèce. Publié l'année même de la chute de l'Ancien Régime et de l'avènement d'une nouvelle manière de gérer les affaires sociales, *Le Voyage du jeune Anacharsis* découvrit une façon nouvelle d'envisager l'antiquité. Le rapport Dacier affirme que cette « histoire de la vie privée des Grecs, de leurs mœurs, de leurs sciences, de leurs opinions, de leur philosophie (avait) glorieusement préparé et ouvert » une nouvelle époque pour les études helléniques¹. L'ouvrage eut un impact important

1. Dacier, *Rapport historique...*, *op.cit.*, p.16.

sur la pensée en Europe, car il fut traduit dans toutes les langues, mais il influença au premier chef l'équipe de Choiseul-Gouffier, qui avait déjà fourni à l'abbé Barthélémy un grand nombre de renseignements sur la Grèce. Bien avant le moment où l'abbé Barthélémy conçut le projet d'Anacharsis (1755), plusieurs intellectuels français avaient entrepris de « restaurer » la vie publique ou privée des Grecs anciens. Le *Télémaque* de Fénelon (1699), les *Voyages de Cyrus* par Ramsay (1738) ou les *Entretiens de Phocion et d'Aristias* par l'abbé Mably (1763) montrent assez clairement, avec leurs nombreuses rééditions et traductions, le besoin du public français de voir « vivre », d'une certaine manière, les beaux jours de la Grèce¹. Mais cette envie de voir « revivre » la Grèce n'était pas strictement française : en Angleterre, le public ressentait le même besoin, si l'on pense aux *Lettres athéniennes, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes pendant la guerre du Péloponnèse*, publiées en 1741 et 1781, composées par « deux gentilshommes anglais ». Le *Voyage du jeune Anacharsis* devait surpasser en érudition et en pittoresque tous ces précurseurs ; il reste néanmoins un important et agréable récit du XVIII^e siècle, où l'on rencontre les idées de Marmontel ou de Fontenelle, de Rousseau, de Mably ou même de Voltaire², et qui, par son érudition et son pittoresque, enflamma l'imagination des contemporains.

1. Le «Mercure de France», lors de la présentation critique de *l'Itinéraire* de Chateaubriand, cite une lettre fort intéressante, adressée par Fénelon à Bossuet, dans laquelle son auteur décrit son vif désir de voir revivre la Grèce : « La Grèce s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule ; déjà le Péloponnèse respire en liberté, et l'église de Corinthe va reflleurir ; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde un Dieu inconnu ; mais le profane vient après le sacré, et je descends au Pirée où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du Parnasse. Je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie, aux beaux arts qui la regardent comme leur patrie ? » (MF, vol.47, avril 1811, p.57-58).

2. Sur les «réminiscences» modernes dans le récit de Barthélémy, consulter E. Egger, *L'Hellénisme...*, op.cit., 2, p.300-301 ; A.F. Villemain, *Cours sur la littérature du XVIII^e siècle*, 1851, et H.J.G. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, Paris 1841-3.

Ce que Barthélémy entreprit en érudit, Choiseul-Gouffier le réalisa en antiquaire, aidé d'un nombre important de spécialistes.

Pour cette équipe laborieuse, que Numa Broc appelle « l'école française de Constantinople », mais qui mériterait surtout le titre d'« école française de Grèce », l'antiquité était dorénavant investie d'une réalité quotidienne et vivante, presque tangible. Cette nouvelle conception devait aboutir d'une part à un nombre important de fouilles, tant en Asie Mineure qu'en Grèce, afin de « restaurer » cette réalité enfouie sous terre, et d'autre part, à une observation minutieuse de la vie quotidienne de la nation grecque d'alors, afin de pouvoir établir une comparaison avec celle des anciens.

L'équipe de Choiseul-Gouffier voulut voir pour ainsi dire l'antiquité à travers le prisme de la modernité. Ce point de vue exigeait une connaissance relativement approfondie de l'état de la Grèce moderne, des mœurs et coutumes du peuple, des chansons populaires, des diverses manières traditionnelles de s'adapter à l'environnement, dans l'habillement et la médecine pratique par exemple. Mais dans le même temps, on s'intéressait à la langue, aux éditions et aux écoles, à la vie intellectuelle du pays. Les observateurs français recherchèrent, dans les premiers temps, le rapport avec les intellectuels grecs. Barbié du Bocage s'était lié d'amitié avec les intellectuels grecs de Vienne, Ant. Gazis et surtout D. Philippidis, tandis que Vilhoison se mit en contact avec la plupart des possesseurs de bibliothèques en Grèce, et une fois de retour en France, il cultiva du mieux qu'il put ses relations avec le monde intellectuel de la diaspora grecque. Pour sa part, Lechevalier se lia avec C. Stamatis, et Choiseul-Gouffier lui-même, après son retour en France en 1803, employa Zalicoglou comme secrétaire¹.

Les troubles politiques que connut la France eurent pour résultat l'important retard de la mise au jour d'une grande partie des recherches menées à la fin de l'Ancien Régime. C'est ainsi que la quasi-totalité des

1. Sur les relations grecques des intellectuels français, voir R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850)*, Paris, Hachette, 1911, p.16-19.

travaux de l'équipe de Choiseul-Gouffier, y compris les deux derniers volumes de son propre récit, ne parurent que beaucoup plus tard. Les quinze premières années de la période que nous étudions dans la presse littéraire parisienne portent donc l'empreinte de l'esprit et des investigations de ce groupe.

Les caractéristiques fondamentales de leur approche sont donc les comparaisons permanentes entre la Grèce moderne et la Grèce antique, une volonté de restaurer la réalité de l'antiquité en procédant à des fouilles dans le but de découvrir les ensembles urbains décrits dans les textes, l'intérêt pour les activités intellectuelles des Grecs, surtout après la chute de Constantinople, et les contacts avec les intellectuels grecs de leur temps.

L'hellénisme critique et comparé tel qu'il s'élabora à travers les travaux des érudits d'Ansse de Villoison et Barbié du Bocage, ainsi que chez les héritiers de leur pensée, est bien plus pénétrant que celui de Guys. Les érudits de «l'école française de Constantinople» et leur disciples étendirent en effet leurs investigations bien au-delà du folklore, et étudièrent la langue et la «littérature» des Grecs modernes. Ce sont eux qui posèrent les premiers de manière documentée les questions de la *régénération* ou *dégénération* de la civilisation en Grèce.

L'Institut National ; Idéologie et hellénisme

Si l'on veut mieux comprendre les travaux des hellénistes, il est nécessaire de connaître le cadre dans lequel se produisaient leurs recherches et l'esprit dans lequel elles étaient menées, pour peu qu'il soit possible de le définir. C'est pourquoi nous allons nous arrêter quelque peu sur l'organisation et le fonctionnement de la principale formation scientifique de l'époque qu'était l'Institut National, autour duquel se rassemblaient la plupart des hellénistes et spécialistes de l'antiquité, dont nous traiterons dans cette partie de notre travail.

«C'est sans doute, citoyens, une belle et grande idée que celle qui

considère toutes les sciences et tous les arts comme formant un ensemble, un tout indivisible, ou comme les rameaux d'un même tronc, unis par une origine commune, plus étroitement unis encore par le fruit qu'ils sont tous également destinés à produire, le perfectionnement et le bonheur de l'homme».

C'est de cette manière que commence le premier de ses douze mémoires, lu par Cabanis à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut vers la fin de l'année 1796, mémoires appelés à former plus tard les imposants *Rapports du physique et du moral de l'homme*¹. Il tente ensuite de définir les précurseurs de ce regroupement systématique des connaissances humaines. L'auteur cite Bacon, au génie duquel «il était réservé d'esquisser le premier un tableau de tous les objets qu'embrasse l'intelligence humaine»². Les autres partisans de cette «belle et grande idée» furent, après Bacon, les encyclopédistes. On n'en saurait donner meilleure définition que celle-ci :

«Vers le milieu de ce siècle, une association paisible de philosophes formée au sein de la France s'est emparée et de cette idée et de ce tableau. Ils ont exécuté ce que Bacon avait conçu : ils ont distribué d'après un plan systématique, et réuni dans un seul corps d'ouvrage, les principes ou les collections des faits propres à toutes les sciences, à tous les arts... En brisant d'une main hardie toutes les chaînes de la pensée, ils ont préparé l'affranchissement du genre humain.

La postérité conservera le souvenir des travaux de ces hommes respectables, unis pour combattre le fanatisme et pour affaiblir du moins les effets de toutes les tyrannies :... et parmi leurs bienfaits, peut-être comptera-t-elle (la postérité) l'établissement de l'Institut National dont ils semblent avoir fourni le plan. En effet, par la réunion de tous les talents et de tous les travaux, l'Institut peut être considéré comme une véritable encyclopédie vivante ; et, secondé par l'influence du gouvernement

1. 1^{ère} éd., Paris, 1802.

2. P.J.G. Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral de l'homme*, rééd. Slatkine, Paris-Genève 1980, de l'édition posthume de 1844, p.59.

républicain, sans doute il peut devenir facilement un foyer immortel de lumière et de liberté»¹.

Ainsi l'Institut apparaît-il, selon Cabanis, comme l'héritier et le continuateur des encyclopédistes, cette « association paisible de philosophes ». Certes, cette définition est déjà fort éloignée du réquisitoire de Robespierre contre la philosophie dominante du XVIII^e siècle, prononcé le 18 floréal an II (7-5-1794) : « Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple ; en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés religieux ; ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les mécontents et des madrigaux pour les courtisans ; ils étaient fiers dans leurs écrits et rampants dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme, qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits... »²

Dans cette perspective, le 8 août 1793, la Convention supprima toutes les académies et sociétés savantes existantes et chargea le Comité d'Instruction Publique de dresser le plan de nouvelles institutions. Finalement, l'Institut National se trouva formé et défini par le décret de l'Instruction Publique du 3 brumaire an IV (25-10-1795) : « L'Institut National des Sciences et des Arts appartient à toute la République ; il est fixé à Paris ; il est destiné : 1^o) à perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes étrangères ; 2^o) à suivre, conformément aux lois et arrêtés du Directoire exécutif, les travaux scientifiques et littéraires qui auront pour objet l'utilité générale et la gloire de la République ».

Il ne s'agissait plus là ni d'une association de philosophes ni d'une

1. *Ibid.*, p.60.

2. Cité dans Jules Simon, *Une Académie sous le Directoire*, Paris, Calmann Lévy, 1885, p.15.

société savante, mais d'un véritable service public, qui devint une « encyclopédie vivante », au moins pendant les dix premières années de son fonctionnement. A l'époque de sa fondation, l'Institut était composé de trois classes. La première, qui correspondait à l'ancienne Académie des Sciences et des Arts, était celle des Sciences Physiques et Mathématiques ; la deuxième était consacrée aux sciences morales et politiques, et constituait la véritable rénovation proposée (et mise en œuvre) par les idéologues. La troisième classe correspondait à l'Académie Française et s'occupait de la Littérature et des Beaux-Arts.

Destutt de Tracy, dans un mémoire qu'il lut à l'Institut en cette même fin d'année 1796, fut le premier à proposer le terme « idéologie » pour définir cette méthode commune, cette « analyse de la pensée ». « Il demandait que la science résultant de cette analyse fût nommée idéologie, ou science des idées, pour la distinguer de l'ancienne métaphysique »¹.

Les idéologues apparaissent et se définissent au sein de l'Institut National d'une manière telle que Gusdorf a pu dire que l'Institut « fut très exactement le lieu de rencontre, le club des idéologues »². Il s'agissait plutôt d'une formation collégiale de savants et de philosophes que d'une école philosophique à proprement parler... Ce qui compte le plus, c'est leur habitude de vivre ensemble, de se communiquer leurs idées et leurs observations, leur manière de voir : « il s'est établi entre nous une sorte de communauté d'opinions, dans laquelle il nous est souvent difficile à nous-mêmes de distinguer ce qui nous appartient plus particulièrement », confia de manière fort révélatrice Lavoisier³.

Les idéologues formèrent un nouvel espace mental, proposant une restructuration du savoir humain. Ceci se constatait déjà dans la constitution même de l'Institut, dans la réorganisation des matières : les sciences historiques et géographiques étaient étudiées parallèlement aux

1. F. Picavet, *Les Idéologues*, Paris, Alcan, 1891, p.306.

2. G. Gusdorf, *Introduction aux sciences humaines*, nouvelle édition, Paris, Ophrys, 1974, p.272.

3. *Traité de chimie*, t.1, p.13, cité dans Gusdorf, *Introduction aux sciences humaines*, op.cit., p.271.

sciences sociales, économiques et juridiques, et non plus la géographie en même temps que la physique ou les mathématiques et l'histoire en même temps que la littérature ou les lettres classiques, comme c'était la règle sous l'Ancien Régime, tant dans les Académies que dans les collèges des Jésuites¹.

Reste à examiner la place que tenaient les hellénistes au sein de cette institution. En fait, ils ne se distinguèrent nettement de nouveau que lors de la réforme de l'Institut en 1803, lorsque la « Littérature Ancienne » se sépara des sciences politiques et morales. Parmi les quarante membres qui composaient la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de 1803, se rencontrent les noms de Choiseul-Gouffier, Edme Mentelle, Gosselin, Villoison, Mongez, La Porte du Theil, et ceux de deux orientalistes, Langlès et Silvestre de Sacy, dont le terrain n'était pas si nettement délimité qu'ils n'aient eu à s'occuper, à l'occasion, des études grecques. Lors de la réforme mise en place sous la Restauration, en 1816, quand l'Institut reprit ses divisions d'Ancien Régime (Académie Française, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), apparurent quinze noms parmi lesquels Ginguené, Quatremère de Quincy, Millin, Gail, Clavier, Amaury-Duval, Barbié du Bocage, Boissonade et Letronne.

Dans son imposante étude du mouvement des idéologues, Gusdorf considère que leur apport épistémologique, en ce qui concerne la littérature, fut ce qu'il appelle « la nationalisation des cultures »², type d'approche renouvelé, proposé par Mme de Staël, Ginguené, Sismondi et Fauriel.

Sans vouloir nier ici le fait que l'épistémologie des idéologues ait été pour une grande part à l'origine des tendances romantiques, nous pensons qu'il serait plus juste de considérer les penseurs isolés par

1. Sur ce point, voir F. de Dainville, « L'Enseignement scientifique dans les collèges des Jésuites », et P. Costabel, « L'Oratoire de France au XVIII^e siècle et ses collèges », dans *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, ouvrage collectif publié sous la direction de R. Talon, Paris, Hermann, 1986, p.27-65 et 67-100.

2. G. Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale, VIII, La Conscience Révolutionnaire: Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978, p.517-520.

Gusdorf comme des avatars du romantisme, plutôt que comme la science littéraire propre des idéologues. Il n'est pas question d'argumenter ici à ce propos ; mais à part dans le «*Mercur*» de la première période, qui confessait un retour aux valeurs traditionnelles de l'Ancien Régime, et en dehors de quelques brèves notices bibliographiques dans la «*Décade Philosophique*», nous n'avons rencontré dans aucune autre de nos revues ou comptes rendus des diverses institutions officielles le moindre indice positif qui tendrait à prouver la prédominance de l'œuvre de Mme de Staël ou de Sismondi. Pour ce qui est de Fauriel, il était encore relativement jeune ; l'œuvre mentionnée par Gusdorf ne devait être composée que plus tard ; à cette époque, il se contentait d'écrire pour la «*Décade*» de brèves présentations des éditions de l'œuvre de madame de Staël¹.

En revanche, l'œuvre de certains hellénistes comme Villoison, Chardon de La Rochette, Millin et même Choiseul-Gouffier nous semble plus «*idéologique*» dans sa conception. Si l'idéologie est la science de synthèse, la théorie destinée à englober toutes les expressions de l'existence humaine, pourquoi ne pas considérer comme «*idéologisants*» des érudits qui essayaient de composer une encyclopédie comparée de toutes les époques de la Grèce comme Villoison, ou de constituer l'archéologie en science à part entière, avec son propre terrain de recherche, pour aller au-delà de ce qui n'était que connaissance dilettante et fragmentaire des antiquités, comme le fit Millin, ou même, pourquoi pas, un Chardon de La Rochette, qui rêva de rassembler dans une anthologie monumentale les épigrammes des auteurs grecs de tous les temps, même si ses efforts restèrent inachevés ? D'autant plus que l'hellénisme n'est pas absent de l'œuvre de Madame de Staël, de Ginguené, de Sismondi et de Fauriel. Madame de Staël fut la première à essayer de répartir historiquement la littérature grecque en trois étapes successives. De plus, Egger a salué en son *De la*

1. DP, prairial an VIII/1800, feuilles des 10, 20 et 30 pr. Sur l'importance de ces critiques : A. Politis, *La Découverte des chansons populaires grecques*, Athènes, 1984, p.205.

littérature l'aurore d'une renaissance de l'hellénisme¹, tandis que R. Canat, après avoir étudié de manière approfondie la pensée de Madame de Staël², apprécie à sa juste valeur l'hellénisme marquant de son œuvre. Pour ce qui est de Ginguené, de Sismondi et de Fauriel, le premier a écrit longuement dans la presse littéraire parisienne sur les activités littéraires et autres des Grecs modernes, tandis que les deux autres ont attaché leur nom à la connaissance et à l'étude des chansons populaires de Grèce³. Mais revenons aux entreprises des hellénistes de l'Empire.

La plupart de leurs tentatives ne donnèrent pas de fruit, comme il fallait certes s'y attendre. En effet, aucune des grandioses entreprises des idéologues ne put dépasser le stade de projet, plus ou moins génial — souvenons-nous de la « langue universelle » de Volney. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est que c'est précisément dans l'espace éclaté de l'épistémologie des idéologues que toutes ces entreprises furent conçues.

Cette volonté d'englober dans une étude générale toutes les manifestations de l'expérience humaine devait influencer tôt ou tard les études des érudits. L'idéologie, ou plutôt la pensée scientifique post-révolutionnaire, appliquée aux études philologiques des hellénistes de cabinet, eut comme effet d'élargir de manière spectaculaire le champ de recherche. L'hellénisme de cette période représente un moment caractéristique de la pensée européenne, juste avant les tentatives de l'historiographie romantique de diviser l'histoire en général, et l'histoire grecque en particulier, en périodes successives bien déterminées. Cet hellénisme teinté d'« idéologie » représente aussi le premier moment où fut pressentie la dynamique interne de l'histoire et de la civilisation grecques.

Cette optique marque aussi la fin de l'approche humaniste, du fait que l'étude des auteurs classiques, sans être abandonnée, devait s'enrichir considérablement de l'étude parallèle et comparée des auteurs modernes.

1. E. Egger, *L'Hellénisme...*, *op.cit.*, Appendice I au 2^e vol.: « D'une Renaissance nouvelle des études grecques et latines au XIX^e siècle », p.397.

2. R. Canat, *Quae Mme de Staël scripserit de Graecis* (thèse latine).

3. A. Politis, *La Découverte des chansons populaires grecques*, Athènes, 1984.

Cette double lecture, résultant de la projection du monde moderne sur le monde ancien, eut comme effet de former une nouvelle image de la Grèce. Les voyageurs érudits de la fin du XVIII^e siècle l'avaient suggérée. Après eux, ce furent les hellénistes de cabinet qui vinrent compléter ce palimpseste, où la réalité contemporaine de la Grèce était projetée sur les strates successives des réalités anciennes, celles d'Homère, d'Hérodote, de Strabon ou de l'impératrice Eudoxie.

A partir de l'œuvre de Barbié du Bocage, helléniste et géographe de cabinet qui essayait de reconstituer avec ses cartes et ses atlas historiques l'ensemble de l'espace historique grec, et surtout de celle de Villoison, qui fut le premier grand spécialiste de la langue et de la culture grecques modernes, les nouvelles frontières de l'hellénisme se dessinèrent, et les travaux de Coray, Boissonade, Thurot, Hase et bien d'autres élaborèrent l'espace de l'hellénisme préromantique, héritier de l'esprit encyclopédique des Lumières.

Cet espace, qui se caractérisait chaque fois différemment, selon les motivations et la méthode de chaque helléniste, avait pourtant plusieurs dénominateurs communs. D'abord, le regard qui était porté sur la Grèce se voulait global, essayait d'embrasser la totalité de son histoire et s'appuyait avant tout sur l'état des choses à ce moment-là. Ensuite, et en cela il se différençait de l'expérience des voyageurs, c'était un espace essentiellement livresque : l'observation directe et l'exploration sur le terrain n'étaient plus que tolérées, dans la seule mesure où elles pouvaient apporter des preuves nouvelles de la « réalité » livresque préconçue. Enfin, le troisième dénominateur commun résidait dans le fait que tous ces savants spécialistes, avides d'informations inédites, essayaient de se mettre en contact avec le plus grand nombre possible d'intellectuels grecs de leur temps. L'apport de ces derniers à l'élaboration finale de l'hellénisme fut plus que décisif.

Ainsi la problématique de ces savants se développa-t-elle autour des deux thèmes majeurs de leur approche : celui du caractère « grec » ou non de la « civilisation » moderne, et celui de la propagation des lumières occidentales en Grèce.

Cette discussion, qui se trouva alimentée par des publications grecques de plus en plus nombreuses, ne tarda pas à se transformer en discussion sur l'hellénisation et l'occidentalisation de la culture grecque. L'hellénisme critique et comparé des érudits français rencontre les tentatives de mieux en mieux organisées de l'intelligentsia grecque de former les bases idéologiques et culturelles de l'émancipation du pays.

Les intellectuels grecs abordèrent les questions complexes concernant l'histoire, la décadence et la « régénération » de la langue et de la culture grecques. La discussion fut fort animée, du fait qu'il se trouvait plusieurs spécialistes lucides pour juger impossible la régénération de la Grèce en tant que régénération de l'antiquité. Cette dernière position irritait hautement les érudits grecs et les hellénistes « philhellènes » qui leur étaient proches et dont le discours devait se développer autour du thème de la régénération des valeurs antiques.

La présence des intellectuels grecs dans la presse littéraire parisienne se fit d'abord sous la forme de la présentation et de la critique de leurs ouvrages ou d'annonces extraites de la presse d'information internationale, surtout allemande et viennoise, concernant leurs activités. Mais elle prit peu à peu davantage d'importance. Des intellectuels grecs se mirent à écrire directement dans les revues pour exprimer leurs positions personnelles, critiquer les ouvrages de leurs compatriotes ou réfuter les critiques qui leur avaient été adressées.

Le rôle joué par les intellectuels grecs dans la formation de l'image de la Grèce pendant la période que nous étudions reste important. Leur manière de considérer leur culture ainsi que les rapports qu'ils entretenaient avec les intellectuels français de l'époque, surtout les hellénistes et les géographes et, à un moindre degré, les orientalistes et autres érudits, sont parmi les facteurs les plus déterminants pour les phénomènes qui nous occupent : une grande partie des pages qui suivent leur est consacrée. Nous nous limiterons pour l'instant à constater que les pages des revues leur furent ouvertes et que, après les investigations de l'équipe de Choiseul-Gouffier, ce sont eux qui attirèrent le plus l'attention du monde littéraire français sur la réalité moderne de leur pays, ne cessant pratiquement

jamais d'exprimer leurs revendications nationales sous le couvert de l'exposé de leurs progrès culturels.

Bien entendu, les intellectuels grecs et leurs « alliés », les hellénistes français, tout en déplaçant le point de gravité de la discussion vers la Grèce moderne, n'abandonnèrent point l'hellénisme critique et comparé comme grille de lecture des phénomènes. Le dépassement de cette approche ne devait être le fait que d'observateurs français idéologues. La curiosité anthropologique des idéologues et des romantiques commençait à influencer de plus en plus les sciences de l'observation. A la fin du siècle, la problématique qui résultait de l'unification du savoir opérée par les encyclopédistes aboutit à une première étude globale de l'homme. L'entreprise fut gigantesque : Lamarck situa l'homme dans le monde biologique de la nature, et Cabanis, Bichat et Pinel, dans l'environnement physique, moral et social. Pour les idéologues et les penseurs influencés par l'approche idéologique, l'homme devenait un agent géographique. Gusdorf définit la géographie des idéologues comme une « mise en relation avec l'étude des rapports du physique et du moral de l'homme ; l'homme ne s'incarne pas seulement dans son corps, il est tributaire de l'environnement qui fixe ses conditions d'existence et d'où il tire sa subsistance. La géographie est l'étude de l'incarnation de l'homme dans le milieu, avec lequel il se trouve constamment en réciprocity d'action... »¹

Deux observateurs idéologues parcoururent la Grèce à la fin du XVIII^e siècle. L'année 1801 vit paraître leurs relations de voyage : à travers les observations de Sonnini² et Olivier³, la Grèce moderne apparaissait dégagée de l'antiquité, investie d'une nouvelle réalité sociale, économique et culturelle.

Le voyage le plus retentissant de la période que nous étudions reste sans

1. G. Gusdorf, *La Conscience Révolutionnaire - Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978, p.478.

2. C.S. Sonnini de Manoncourt, *Voyage en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI et avec l'autorisation de la Cour ottomane*, A Paris, l'an IX (1801), 2 vol.

3. G.A. Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République...*, Paris, l'an IX (1801), 2 vol., plus un *Atlas*, Paris, 1801-1807.

doute celui qu'entreprit Chateaubriand, non seulement à cause des grands mérites littéraires du voyageur, mais aussi pour le sens nouveau que prenait l'hellénisme à travers cette œuvre d'inspiration romantique. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*¹ enchanta le public et lui inspira une vive sympathie pour les Grecs modernes. Après la publication de l'ouvrage, la véritable Grèce, ce fut celle de Chateaubriand, comme le remarquait Sainte-Beuve².

Le public s'intéressa aussitôt à ce voyage³. Mais ce qui semble le plus important dans la perspective de notre enquête, c'est le tournant que prend à travers cette œuvre l'hellénisme français, puisque Chateaubriand «a tissé les liens étroits entre l'exotisme et l'antiquité, ressaisi le passé à travers le présent, créé pour ainsi dire, perfectionné le tourisme littéraire qu'un groupe d'admirateurs commence à pratiquer à sa suite pour la gloire de l'hellénisme»⁴.

Chateaubriand marque ainsi un accomplissement de l'hellénisme critique et comparé et une première tentative de dépasser cette manière érudite d'envisager et d'analyser les réalités grecques modernes : la chose, bien évidemment, ne pouvait se produire sans susciter de réactions. Les hellénistes du «Magasin Encyclopédique» réagirent avec courtoisie et fermeté à cette absence d'érudition critique⁵. Pour un moment, le débat des spécialistes se tint autour de l'authenticité du témoignage de Chateaubriand, puisqu'il ne citait pas les passages des auteurs anciens et ne consultait pas l'autorité des autres voyageurs pour vérifier l'emplacement des sites visités⁶. En revanche, les «romantiques» du

1. Paris, 1811.

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, Calman-Lévy, 1849, vol.1, p.39.

3. Il s'agit de l'article de Chateaubriand publié dans la DP du mois d'août 1807, intitulé «Quelques observations sur les pays qu'il vient de parcourir».

4. R. Canat, *L'Hellénisme des Romantiques*, vol.1: *La Grèce retrouvée*, Paris, Marcel Didier, 1951, p.41.

5. ME, 12^e année, 1811, vol.2, p.445-468; article rédigé par A.L. Millin.

6. Les prétentions de Chateaubriand à vouloir identifier le premier l'emplacement de l'ancienne Sparte lui valurent quelques critiques de la part des érudits; cette tentative montre aussi à quel point l'érudition était indispensable à quiconque songeait à visiter la Grèce.

«*Mercur* de France» saluèrent le talentueux peintre des vives contradictions de l'histoire de la Grèce, avec «la gloire passée et la honte présente; la liberté turbulente et l'abjecte servitude; les descendants des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées, gouvernés par un stupide pacha, ou même par un vil eunuque noir; la patrie d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis, de Phidias, plongée dans l'ignorance et la barbarie»¹.

En même temps, la littérature des voyages se mit à proliférer. Des voyageurs de provenance variée visitèrent la Grèce et entreprirent de décrire, avec une absence de système plus ou moins accentuée, ce qu'ils avaient vu. Il s'agit là d'une littérature qui était dénuée de prétentions scientifiques; mais ce bric-à-brac ethnologique et romanesque, qu'il convient de replacer aux origines du tourisme romantique, ne cessa d'alimenter la curiosité des lecteurs français d'une multitude d'images de la Grèce moderne. Ces textes ne manquèrent pas de préoccuper les revues littéraires parisiennes au cours de notre période. En effet, malgré leurs divergences et leurs contradictions, ils intéressaient le public et la critique davantage que les relations érudites et idéologisantes des missions officielles de Sonnini et d'Olivier. D'ailleurs, ces dernières étaient soumises à une double déontologie, scientifique et politique, alors que les relations littéraires ne dépendaient que des opinions de leurs rédacteurs. Ce sont elles qui furent le plus lues et qui apportèrent la plus grande contribution à la formation de l'image de la culture et de la société grecques. La presse littéraire et spécialisée de l'Empire s'intéressa vivement à cette littérature foisonnante. Plusieurs articles furent rédigés, présentant, critiquant ou regroupant ce nouveau matériel sur la Grèce. C'est à partir de ce matériel, combiné à celui des critiques littéraires des éditions grecques, que nous avons tenté de restituer l'image de la culture et de la société grecques.

1. MF, vol.47, avril 1811, p.56; article signé F.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE CONSTANTINOPLE

Choiseul-Gouffier

Les deux voyages de Choiseul-Gouffier eurent lieu dans la période qui précède celle que nous étudions. Mais la presse littéraire du Directoire, du Consulat et de l'Empire s'occupa largement des investigations du jeune mécène et de ses collaborateurs. Cela résulte principalement du retard de l'entreprise éditoriale non politique, dû à la Révolution française, de l'émigration de Choiseul-Gouffier en Russie, et aussi de l'envergure et de l'importance de l'œuvre entreprise. Au cours de ce chapitre, nous essayerons d'analyser l'impact qu'eurent les divers travaux des équipes organisées par Choiseul-Gouffier sur la manière d'envisager la Grèce, ainsi que celui de la grille de lecture instaurée par les différents écrits de cette « École Française de Constantinople ».

On a pu dire de Choiseul-Gouffier qu'il avait été « le véritable artisan de la renaissance des études helléniques en France »¹. Le fait est que son dévouement aux études helléniques fut tel que ses contemporains le surnommaient « le Grec »². Sa présence et ses travaux marquent une époque décisive dans l'évolution de plusieurs phénomènes, parmi lesquels la fin de la tradition des ambassadeurs mécènes de la France auprès de la

1. Numa Broc, *La Géographie des Philosophes*, Paris, Ophrys, s.d. [1975], p.362.

2. L. Pingaud, *Choiseul-Gouffier et la France en Orient sous Louis XVI*, Paris 1808.

Sublime Porte ou la première connaissance systématique et globale de la Grèce, aussi bien antique que moderne, ne sont pas les moindres. S'il est vrai que sa politique « échoua lamentablement »¹, son œuvre n'en est pas moins à l'origine de plusieurs entreprises scientifiques françaises en Grèce, parmi lesquelles on peut citer les travaux de l'Expédition scientifique de Morée², ou la fondation de l'École Française d'Athènes³, qui ont tant contribué à faire connaître la Grèce ancienne et moderne et à développer les échanges culturels entre les deux pays.

« D'une souche dont les origines se confondent à celles de la famille royale qui gouverne (la France) »⁴, parent du ministre qui fut en même temps le protecteur de Barthélémy⁵, le jeune comte fut formé à l'antiquité par le célèbre abbé Barthélémy, qui ne publia son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* qu'après que son élève lui eut fait parvenir un matériel considérable, enlevant de la sorte « à cet ouvrage le caractère d'une pure élucubration de cabinet »⁶.

Choiseul-Gouffier⁷ accompagna en 1776 le marquis de Chabert, chargé de procéder à des observations astronomiques et nautiques dans l'Archipel et de lever une carte plus exacte de la Méditerranée. Dans le premier

1. A. Bruneau, *Traditions et politique de la France dans le Levant*, Paris, F. Alcan, 1932, p.76.

2. L'Expédition scientifique de Morée, sous la direction de Bory de St-Vincent, ne travailla qu'en 1829, après la libération du pays. Néanmoins, de plusieurs points de vue, elle constitue une expression tardive de l'esprit impérial qui inspira les deux autres grandes expéditions scientifiques françaises en Méditerranée orientale, celle d'Égypte (1799) et celle d'Algérie (1830).

3. L'École Archéologique Française d'Athènes fut fondée en 1846. Elle fut la première d'une longue et importante série d'installations d'instituts archéologiques étrangers au XIX^e siècle en Grèce : l'Institut Allemand fut fondé en 1874, l'École Américaine en 1882, Britannique en 1886 et Autrichienne en 1898.

4. Dacier, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Choiseul-Gouffier*, Paris, 1824, p.3.

5. Le duc de Choiseul est loin d'être absent de la narration élégante de Barthélémy. Les deux amis du jeune Scythe « ressemblent par des traits reconnaissables aux deux protecteurs de Barthélémy, le duc et la duchesse de Choiseul », E. Egger, *L'Hellénisme...*, *op.cit.*, vol.2, p.300.

6. Pingaud L., *Choiseul-Gouffier et la France en Orient sous Louis XVI*, Paris, 1887, p.156-157.

7. Voir Pingaud, *op.cit.*; Catherine Koumariou, « Le Voyage de Choiseul-Gouffier, 18^e s. » (en grec), dans *Voyages dans l'espace grec*, Athènes 1968, p.27-48. Cet ouvrage collectif, dont l'épilogue fut composé par C. Dimaras, est la première étude systématique du phénomène du voyage en Grèce, entreprise par des historiens grecs.

volume du *Voyage Pittoresque de la Grèce*, publié en 1778, l'auteur résumait les activités de l'équipe de Chabert par une boutade spirituelle : « Nos opérations ont enlevé deux cents lieues carrées de domination à l'empereur ottoman, qui probablement n'en a rien su »¹.

Lors de ce premier voyage, Choiseul-Gouffier était âgé de vingt-quatre ans et étalait son goût pour le faste et la pompe. Il emmenait avec lui et à ses frais plusieurs compagnons, entre autres l'architecte Foucherot, le dessinateur Hilair et l'ingénieur Kauffer. La petite troupe visita les côtes occidentales de la Morée, la plupart des Cyclades, Smyrne, et une partie du littoral de l'Asie Mineure. Elle traversa ensuite la Troade pour regagner Constantinople et de là Athènes. Les voyageurs visitèrent ensuite les sites les plus dignes de mémoire de la péninsule hellénique avant de rentrer en France par Salonique, la Bosnie et les États Vénitiens. Les livraisons du *Voyage pittoresque de la Grèce* commencèrent à paraître au cours de l'année 1778.

Cet ouvrage, dont l'édition ne fut achevée qu'en 1822, après la mort de son auteur, est le modèle du voyage « antiquisant » et « encyclopédique ». Numa Broc le considère comme un « recueil de documents »². Il est composé d'un nombre très important de gravures commentées représentant des vues de ports et de villes, des scènes pittoresques de la vie dans les villes ou les campagnes, des costumes, des vues et plans de monuments, des inscriptions et des médailles, dont la beauté et la qualité firent de cet ouvrage l'un des plus recherchés des bibliophiles ; son prix était d'ailleurs fort élevé à l'époque, si l'on en juge par les remarques de la presse³.

Ce que Choiseul-Gouffier avait recherché et recueilli avec passion tout au long de son itinéraire, et ce qui apparaît le plus dans son ouvrage, c'étaient les monuments de l'antiquité, mais aussi des détails des mœurs, de l'histoire et de la géographie contemporaines, le tout ne représentant pour lui que des vestiges de l'antiquité. Son intérêt pour la géographie et la vie

1. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, vol.1, Paris 1782, p.97.

2. Numa Broc, *ibid.*, p.362-363.

3. ME, 14^e année, 1809, vol.3, p.337, et MF, vol.45, décembre 1810, p.467.

contemporaines ne se limitait pas à la recherche d'«un aliment pour la curiosité de ses lecteurs», ni son intérêt pour la vie, l'art et la géographie antiques, à la satisfaction «de sa passion pour les beaux-arts», comme l'affirme L. Pingaud dans son ouvrage sur Choiseul-Gouffier¹.

Pour mieux comprendre l'œuvre de Choiseul-Gouffier et de ses collaborateurs, il est nécessaire de situer celui-ci dans le contexte culturel qui avait nourri le jeune voyageur et la plupart de ses contemporains qui s'intéressaient à l'antiquité.

L'approche de l'antiquité de Choiseul-Gouffier doit être considérée par rapport à la formation qu'il reçut auprès de l'abbé Barthélémy. Ce dernier prêchait un retour à l'antiquité à travers une connaissance «encyclopédique» et détaillée de celle-ci. Nous avons déjà parlé du «besoin» du public français et européen de voir revivre la Grèce ancienne, des précurseurs de l'abbé Barthélémy et du contenu de son ouvrage. Selon Barthélémy, il fallait aimer l'antiquité pour elle-même, avec sa couleur propre et ses différences par rapport au monde moderne. G. Gusdorf fait remarquer que dans l'esprit de Barthélémy, «les modernes sont les gardiens des trésors du passé; l'archéologie constitue le passé en tant que passé; Barthélémy redonne vie à un monde enseveli... C'est un moment de la conscience européenne appelée à se remémorer sous les espèces de son passé le visage de son présent éternel. Le Siècle des Lumières s'achèvera dans une nouvelle alliance avec l'antiquité...»² L'*Anacharsis* influença profondément les esprits: nous pouvons aisément le comprendre à partir non seulement des nombreuses éditions qui eurent lieu tout au long du XIX^e siècle, mais aussi de ses nombreux imitateurs: les *Voyages d'Anténor* par Lantier ou les *Fêtes des courtisanes de la Grèce* par Chaussard, qui complétèrent d'une certaine manière la narration de Barthélémy, offraient au public français tous les détails obscènes ou triviaux de la vie des anciens.

1. L. Pingaud, *La France en Orient...*, *op.cit.*, p.40.

2. G. Gusdorf, *L'Avènement des sciences humaines au Siècle des lumières*, *op.cit.*, p.233.

Mais le véritable complément du *Voyage d'Anacharsis* fut le *Voyage Pittoresque* de Choiseul-Gouffier : ensemble, ces deux ouvrages offrent un panorama de la Grèce à travers les siècles ; la réalité presque tangible de l'antiquité restaurée par l'habile et érudit vulgarisateur se trouvait complétée par le recueil d'images modernes de son élève. Ils s'appliquèrent l'un comme l'autre à décrire les sites et les monuments de la Grèce, le premier en les situant dans leur contexte originel, le second en les présentant dans leur cadre moderne. Pour tous deux, la connaissance des activités humaines avait fait un pas décisif : ni l'un ni l'autre ne demandèrent aux pierres les témoignages d'un art exquis ; ils cherchèrent l'histoire fragmentaire d'une civilisation, le climat et le paysage qui l'avaient engendrée.

L'ouvrage de Barthélémy ne devait paraître qu'après la publication du premier volume du *Voyage Pittoresque*. Aussi ne fut-ce qu'en 1809, lors de l'édition du second volume du *Voyage Pittoresque*, que Choiseul-Gouffier put s'acquitter publiquement de sa dette envers son père spirituel : « Plus de vingt ans se sont écoulés depuis que j'osai publier le premier volume de cet ouvrage. Cette entreprise était d'une témérité de mon âge. Quel talent, et en même temps quelle maturité de réflexion, n'eût-il pas fallu pour parler dignement de ces régions enchantées par la fable, consacrées par l'histoire ; de tous ces lieux jadis si féconds en prodiges, aujourd'hui si riches de souvenirs, et si imposants jusque dans leurs ruines ! Je les avais parcourus avec l'enthousiasme de la jeunesse, et c'était surtout des illusions de cet enthousiasme qu'en écrivant, j'avais à me défendre. Prêt à retracer cette foule d'impressions diverses dont le sentiment était en moi si présent et si vif, je devais craindre qu'on ne m'accusât à la fois d'exagérer ce que j'avais vu et de parler trop légèrement de ce que je n'avais pas su voir. Déjà s'annonçait à l'Europe littéraire le bel ouvrage qui a fait présenter les trésors d'une vaste érudition sous les formes les plus séduisantes (*Le Voyage du jeune Anacharsis*), et qui, à l'aide d'un style pur et noble comme l'âme de son auteur, devait faire revivre l'antique gloire de la contrée que je venais de parcourir. Je ne pouvais donc prétendre qu'au faible mérite de décrire avec exactitude et simplicité les débris encore

existants de la grandeur passée : je le sentis d’abord ; je m’aperçus trop tard que je l’avais souvent oublié. Aussi, tandis qu’on daignait accueillir mes premiers essais avec indulgence, je n’en recevais les témoignages qu’avec embarras, avec une sorte de remords ; je me promettais bien de réparer un jour de nombreuses négligences, et de présenter dans la suite un tableau moins indigne d’un si beau sujet...»¹

Esménard, qui présenta l’édition du second volume au public du «*Mercur de France*»², s’arrêta sur ce point précisément, en louant tous les moments où Choiseul-Gouffier abandonnait son plan d’exactitude et de simplicité dans ses descriptions : «*Pour mon compte*», écrivait Esménard, «*je serais bien fâché qu’un écrivain dont le goût est si pur et l’esprit si juste, dont tous les sentiments sont d’une âme élevée, et tous les tableaux d’une brillante imagination, se fût borné à décrire les ruines de la Grèce avec exactitude et simplicité. Je ne crois point*», ajoutait-il, «*que le bel ouvrage de Barthélémy (et je rends un hommage sincère au talent de l’auteur) dût interdire toute autre ambition à M. de Choiseul ; il me semble, au contraire, qu’après avoir parcouru la Grèce moderne avec lui, le cœur encore ému des souvenirs qu’il rappelle avec un noble enthousiasme à l’aspect des lieux qui les ont conservés, on doit se retrouver avec plus de connaissance dans la Grèce antique, et relire avec plus d’intérêt et de charme le *Voyage du jeune Anacharsis*...»³*

Ainsi, tant par son auteur que par son public, le *Voyage Pittoresque* apparaissait-il comme un appendice ou une introduction au *Voyage du jeune Anacharsis*. Tel était l’impact de l’œuvre de Barthélémy sur les esprits du public français vingt ans après la parution de son ouvrage.

En vérité, le *Voyage du jeune Anacharsis* avait exercé une vive fascination sur l’esprit des contemporains : «*A la même époque (que le *Voyage Pittoresque*), un spectacle inattendu vint frapper et étonner les esprits*», écrivait Dacier en 1826. «*Un Scythe qui avait vu Philippe*

1. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, vol.2a, 1809, p.9.

2. MF, vol.39, juin 1809, p.641-648.

3. *Ibid.*, p.643-644.

montant sur le trône de Macédoine ; l'héroïsme de la liberté luttant, durant vingt-deux années, contre le génie de la politique ; la Grèce républicaine, ensevelie dans sa propre gloire, se jetant entre les bras de ce roi, et son fils Alexandre préludant aux champs de Chéronée à la destruction de l'Empire des Perses, apparut tout à coup au milieu de nous. Vingt siècles séparaient ses opinions des nôtres, mais il n'attira pas moins tous les regards par l'intérêt de ses récits, la grâce tout antique de son langage, la profondeur et la justesse de ses observations ; il ne faisait que raconter ce qu'il avait vu, et tous les esprits entraînés par la grandeur des événements, par la fidélité de leur historien, et cédant à une illusion malheureusement passagère, croyaient enfin accomplis ces temps si souvent promis aux muses et à l'humanité : les temps si ardemment désirés de la résurrection de la Grèce »¹.

Barthélémy composa donc une sorte de roman historique, une espèce de vulgarisation érudite qui combinait savamment les acquisitions les plus sûres de trois siècles de recherche historique et d'enquête d'histoire littéraire et surtout de géographie historique. Cette dernière discipline, qui tâchait de restaurer l'image géographique du monde antique, avait connu un important développement depuis la Renaissance. Par l'étude de l'œuvre des géographes de l'antiquité et les données des calculs et des observations modernes, les érudits étaient parvenus, au XVIII^e siècle, par le travail de d'Anville, à un degré de perfection tel qu'ils se trouvaient en mesure de reconstituer des cartes presque parfaites. La maturité de cette science, depuis lors abandonnée, joua un rôle tout à fait décisif dans la formation de l'approche de l'antiquité par Barthélémy. C'est ainsi que lorsque le conservateur des médailles du roi voulut « ajouter au tableau moral de cette terre natale du génie... le tableau de son état physique, de ses divisions politiques, la représentation de ses monuments »², il s'adressa à l'unique élève de d'Anville, le géographe Barbié du Bocage, qui composa le

1. Dacier, *Notice historique sur la vie et les travaux de J.D. Barbié du Bocage*, Paris, 1826, p.6.

2. Dacier, *Notice sur Barbié du Bocage*, *ibid.*, p.6.

volumineux Atlas qui accompagnait le *Voyage du jeune Anacharsis*. Il traita de la sorte un matériel énorme, rassemblé par d'Anville à la Bibliothèque Royale et par Barthélémy au Cabinet des médailles. De plus il puisa dans les papiers de N. Freret et de l'Abbé Fourmont, déposés à la même bibliothèque. A tout cela furent jointes maintes observations et remarques envoyées par Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur auprès de la Porte, à son ancien maître.

Barbié du Bocage consacra une grande partie de sa vie à perfectionner l'Atlas du *Voyage du jeune Anacharsis*, qui connut ainsi plusieurs rééditions corrigées. En 1808, dans la rédaction du compte rendu des travaux géographiques faisant partie du «Rapport Dacier», Gosselin retrace, dans la curieuse rubrique de «Géographie ancienne, mixte et locale», les liens qui unissaient les recherches dispersées des géographes. «On avait reproduit dans le *Voyage Pittoresque de la Grèce* la carte de d'Anville, intitulée *Graecia antiqua*, mais améliorée quant à la géographie positive. C'était le prélude des services que le zèle aussi éclairé que généreux de M. Choiseul-Gouffier devait rendre à la géographie et à l'histoire de ce pays classique. Les levées et les reconnaissances qu'il avait fait faire dans les parties les plus intéressantes de cette contrée furent communiquées à l'illustre auteur du *Voyage d'Anacharsis* et confiées à un géographe élève de d'Anville, M. Barbié du Bocage, qui, avec ces secours, a formé pour le *Voyage d'Anacharsis* un *Atlas de la Grèce*, plus riche en géographie positive et en détails de toute espèce que la grande carte de la Grèce de d'Anville : à l'aide de nouveaux matériaux qui lui ont été fournis, il a encore porté cet atlas à un plus grand degré de perfection dans la dernière édition. Ces cartes sont accompagnées d'un mémoire dans lequel M. Barbié rend compte des matériaux qu'il a employés...»¹ Nous trouvons dans le «Magasin Encyclopédique» de 1807 et 1811 la mention des rééditions de l'*Atlas d'Anacharsis*².

1. Dacier, *Rapport historique...*, p.236.

2. ME, 13^e année, 1807, vol.2, p.136 et 17^e année, 1811, vol.2, p.207-209.

Les rapports entre le jeune voyageur et le non moins jeune géographe ne furent pas seulement indirects, par l'intermédiaire de l'abbé Barthélémy et du matériel géographique que Choiseul-Gouffier envoyait à son maître et qui était ensuite traité par Barbié du Bocage. Il existait d'autres liens entre ces érudits, qui à notre sens jouèrent un rôle important, voire déterminant, pour la forme finale qu'allait prendre le *Voyage Pittoresque* de la Grèce.

Comme nous l'avons déjà signalé, le jeune antiquaire et ses compagnons voyageaient au sein d'une expédition scientifique dont le but était de procéder à une rectification des calculs géographiques dans l'Archipel. Le marquis de Chabert collaborait depuis longtemps avec le géographe J.B.B. d'Anville, qui avait tracé une magnifique carte de l'Archipel et des côtes de la Grèce après le retour de Chabert, grâce à l'exploitation des nouvelles données. De son côté, dès son retour en France, Choiseul-Gouffier eut recours aux lumières du géographe qui, très âgé et devenu presque aveugle¹, le mit en contact avec son élève Jean-Denis Barbié du Bocage, dont la carrière géographique s'inscrit entièrement entre l'édition du premier et celle du dernier volume du *Voyage Pittoresque de la Grèce*.

D'Anville et Barbié du Bocage représentent le type même du géographe de cabinet. Ils parcoururent le monde entier par personnes interposées, sans jamais quitter eux-mêmes la région parisienne, consacrant tous leurs efforts à un travail de synthèse. Pour eux, l'essentiel est la critique des textes. Leurs papiers, conservés à la Bibliothèque Nationale², consistent en extraits tirés des auteurs classiques, des voyageurs modernes et en correspondances entretenues avec des géographes et des observateurs d'autres pays.

Dacier, qui eut la chance de vivre assez longtemps pour faire l'éloge de d'Anville en 1782 comme celui de Barbié du Bocage en 1826, résuma à deux reprises les principes de « l'érudition appliquée spécialement à la

1. D'Anville était devenu aveugle, comme J.S. Bach, à la suite d'une opération chirurgicale qui avait été pratiquée par le même oculiste.

2. Une part importante des papiers de Barbié du Bocage se trouve aussi dans les collections de la Bibliothèque Gennadion à Athènes.

géographie comparée»¹. Selon lui, il s'agit d'une sorte de passage de la géographie ancienne à la géographie moderne, car elles «s'éclaircissent et se rectifient l'une par l'autre; il faut donc comparer le monde ancien avec le monde moderne, l'état actuel du globe avec son état dans les temps les plus reculés, ainsi que dans les temps intermédiaires»².

Ainsi la géographie ancienne recouvrait-elle la géographie moderne; les connaissances de l'antiquité débordaient sur les connaissances contemporaines et les observations sur l'état actuel du pays rectifiaient l'image qu'en donnaient les textes antiques. A travers les approches de géographes tels que d'Anville et Barbié du Bocage, nous sommes mis en présence de la première étape de la formation de l'hellénisme critique et comparé qui caractérisa l'approche des équipes organisées par Choiseul-Gouffier. Et c'est précisément de cette manière que fut traité le matériel rassemblé par Choiseul-Gouffier en Grèce. Ainsi voit-il, dans l'île de Siphanto, les paysans se rassembler autour de lui et l'interroger avec une curiosité empreinte de naïveté sur ce qui se passe à l'ouest de la Méditerranée: «Je me crus transporté, écrivit-il par la suite, aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire..., tout me rappelait Athènes ou Corinthe, et ces places publiques où un peuple avide de nouvelles interrogeait les étrangers et les voyageurs»³. Ailleurs, à Patmos, il rencontre un moine qui s'empresse de lui demander si Voltaire était encore au nombre des vivants; les habitants de l'île d'Ios lui font imaginer qu'il retrouve la simplicité et la naïveté des temps homériques.

Néanmoins, dans ce premier volume du *Voyage Pittoresque*, Choiseul-Gouffier s'exprime avec une certaine méfiance tant qu'il s'agit d'évaluations générales à l'égard des Grecs modernes. S'il fallait trouver un texte de lui marquant un changement radical des attitudes intellectuelles face à la «question grecque», cela ne serait pas le récit de

1. Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Barbié du Bocage*, 1826, p.1.

2. Dacier, *Éloge à d'Anville*, Paris, 1782, p.17.

3. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t.1, Paris, 1782, p.14.

son voyage, mais le « Discours Préliminaire », qui fut publié une fois achevées les livraisons du premier volume.

Ce texte est le fruit d'une réflexion plus approfondie et le résultat de discussions tenues à Paris bien plus que celui d'observations faites sur place. Il s'agit d'un plaidoyer en faveur de la Grèce moderne. Comme solution à ce problème, Choiseul-Gouffier propose la tolérance totale d'un gouvernement turc éclairé qui, au lieu d'opprimer des esclaves, collaborerait avec des citoyens libres, un gouvernement éclairé qui encouragerait leur goût pour le travail, qui respecterait la propriété et changerait au profit de l'Empire tant de capacités brillantes et tant de motivations que le climat de la Grèce et le caractère de ses habitants ont gardées à travers les siècles¹.

Mais dès la page de titre même du *Voyage*, Choiseul-Gouffier poussait plus loin la discussion qui tournait autour de l'indépendance hellénique inaugurée par la guerre russo-turque de 1770. En effet, une gravure y représentait la Grèce enchaînée, entourée des monuments funéraires de tous ceux qui avaient œuvré pour sa liberté (Lycurgue, Miltiade, Aristide, Épaminondas, et d'autres encore), tandis qu'elle s'appuyait sur la tombe de Léonidas ; sur le rocher, près de la plaque votive, sont gravés les premiers mots du vers de Virgile *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*. Il est clair que la Grèce réclame le vengeur qui la sortira de son esclavage.

Quelques années plus tard, lorsque Choiseul-Gouffier fut devenu ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, ses réflexions, directes ou indirectes, en faveur de l'indépendance grecque devinrent une arme entre les mains de son collègue anglais². C'est pourquoi, dans les nouvelles éditions du « Discours Préliminaire »³, les expressions de

1. Pour ces idées, voir aussi le « Discours Préliminaire » au *Voyage Pittoresque de la Grèce*.

2. Voir le texte de l'abbé Martin dans *Le Voyage à Constantinople, fait à l'occasion de l'ambassade de M. le Comte de Choiseul-Gouffier à la Porte Ottomane par un ancien aumônier de la Marine Royale*, Paris, 1819, p.64 et suiv.

3. S. Finopoulos a eu la gentillesse de m'informer de l'existence de plusieurs rééditions du « Discours Préliminaire ». Cela laisse entrevoir la possibilité d'une nouvelle édition du texte, sorti, probablement, des presses de l'Ambassade française à Constantinople.

Choiseul-Gouffier se modifièrent sensiblement, jusqu'à la «Préface» de l'édition du deuxième volume, en 1809, où l'auteur déclara que ses idées en faveur des Grecs modernes n'étaient autre chose que les manifestations d'un enthousiasme juvénile.

Le succès du premier volume du *Voyage Pittoresque* fut unique et général. Dès 1779, l'Académie des Inscriptions accordait à son auteur une place de membre titulaire; puis, en octobre 1782, il fut nommé membre associé honoraire libre de l'Académie des Beaux-Arts et en décembre de la même année, appelé à remplacer d'Alembert à l'Académie Française. Cependant, on discutait déjà tout bas de la part plus ou moins grande de collaboration demandée par l'auteur à ses amis, écrivains, dessinateurs ou géographes, et certains l'accusaient sous cape de n'avoir donné au livre que sa signature.

Mais bientôt la carrière de Choiseul-Gouffier allait prendre une nouvelle direction, qui devait lui fournir l'occasion d'élargir ses investigations en Grèce et d'accumuler encore les accusations lancées contre lui, d'avoir usurpé le travail de ses collaborateurs: en 1786, il fut nommé ambassadeur de Louis XVI à Constantinople. Alors âgé de trente-quatre ans, notre comte entendit donner à son ambassade un lustre et une pompe dignes d'un roi.

Parmi ses hôtes et collaborateurs figuraient le poète Delille; l'abbé Martin, qui composa une relation de son voyage à Constantinople¹; le dessinateur Cassas; l'archéologue Lechevalier; le peintre Fauvel; l'ingénieur Kauffer; le gentilhomme d'ambassade Blanc d'Hauterive, secrétaire du hospodar de Moldavie²; l'astronome Tondu et le lieutenant de vaisseau Truguet, ingénieurs spécialistes du relevé de plans et de cartes; l'helléniste philologue D'Ansse de Villoison, qui voyageait sur ordre officiel à la recherche de manuscrits grecs; le diplomate antiquaire Cousinery; l'érudit Ferrières-Sauvebœuf, qui publia lui aussi un récit de

1. [Abbé Martin], *Voyage à Constantinople*, *op.cit.*, Paris, 1819.

2. *Le Journal du voyage de Hauterive en Moldavie* a été publié dans la *Revue de Géographie* de 1877, p.120-131 et 274-287.

son périple¹ ; le naturaliste Michaux, en route pour la Perse, pour ne citer que les plus importants.

Les activités de ce groupe s'étendaient géographiquement à l'ensemble du littoral oriental de la Méditerranée, en visant plus spécialement les contrées qui avaient vu fleurir l'art et la pensée grecs. Les investigations concernaient surtout l'antiquité, mais les voyageurs débordaient très souvent sur une multitude de sujets modernes, touchant à la géographie, à l'histoire naturelle, à la vie et à la culture des peuples modernes, spécialement des Grecs. Choiseul-Gouffier et plusieurs des membres de sa compagnie jouissaient de l'amitié du prince Calimachi, alors drogman de la Sublime Porte. Ils entretenaient en outre les liens avec les cours princières du Danube, fournissant à l'hospodar grec un secrétaire français, sorte d'attaché diplomatique dont les fonctions furent remplies durant l'ambassade de Choiseul-Gouffier par d'Hauterive et Lechevalier. Dans son ouvrage consacré à Choiseul-Gouffier, Pingaud affirme qu'on voyait passer par l'ambassade de France à Péra « plusieurs de ces Grecs qui travaillaient, dans la capitale de leurs oppresseurs, à la renaissance intellectuelle de leur patrie... »²

Le palais de l'ambassade française à Péra devint le centre des activités de l'équipe : il ne tarda pas à être doté d'une imprimerie, chose alors rarissime en Turquie, observatoire en communication permanente avec ceux de Paris et de Marseille ; dans les caves s'entassaient des statues, des inscriptions et des manuscrits qui attendaient leur prochain départ pour Marseille. A l'instigation du ministre de la Marine, le marquis de Castries, une petite corvette fut mise à la disposition des astronomes et des ingénieurs qui poursuivaient leurs observations dans l'Archipel.

L'histoire de cette équipe laborieuse reste à écrire : le matériel est dispersé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale,

1. Ferrières-Sauvebœuf, *Mémoires historiques et géographiques des voyages faits en Turquie, en Perse et en Arabie, depuis 1782 jusqu'en 1789*, Paris, 1790.

2. Pingaud, *La France en Orient, op.cit.*, p.166.

dans les fonds des Archives Nationales, dans la Correspondance Consulaire du Ministère des Affaires étrangères. Les historiens ont puisé à ces différentes sources de temps à autre, dans le but de composer une monographie biographique sur l'un des membres de l'équipe ou d'en extraire des correspondances. En dehors de ces fort intéressantes sources manuscrites non exploitées à ce jour, il existe encore une multitude de relations composées par les divers membres de cette équipe, soit sous forme de récit de voyage, soit dispersées dans des introductions ou notes de différentes publications. Malheureusement, les limites chronologiques imposées à notre travail nous contraignent à remettre à plus tard cette recherche, qui donnerait une image intéressante de la Grèce, aussi bien antique que moderne, pendant les dernières années de l'Ancien Régime.

En revanche, la diplomatie de l'ambassadeur avait fait faillite. «L'un après l'autre, les traités de Sistova et de Jassy furent signés sans que la France, écartée des négociations, pût rendre le moindre service à la Porte... Les traités de 1790 et de 1792 furent donc la confirmation publique de la ruine de son influence...»¹

Mais pendant la carrière de l'ambassadeur, la Révolution éclata. Le ministre de Louis XVI embrassa tout d'abord les doctrines républicaines. Toutefois, l'«assemblée de la nation» à Constantinople le considéra bientôt comme un traître. Au mois de septembre 1792, après avoir été remplacé par des députés de l'assemblée, représentant la République auprès du Divan, Choiseul-Gouffier se réfugia en Russie.

Pendant la période qui suivit la clôture de l'ambassade de Choiseul-Gouffier et la dispersion de son équipe, la plupart de ses collaborateurs essayèrent de tirer profit de leurs propres investigations en publiant mémoires et récits. Choiseul-Gouffier se réconcilia avec Napoléon dès 1802, après quoi il rentra en France et en possession du matériel de son ouvrage et de la plus grande partie de

1. A. Bruneau, *Traditions et politique de la France dans le Levant*, Paris, F. Alcan, 1932, p. 76.

ses collections d'antiquités, qu'il installa dans son « musée » près des Champs-Élysées¹.

Barbié du Bocage le soutint dans ses travaux de rédaction du second volume du *Voyage Pittoresque*. C'est sans doute sur sa recommandation que Choiseul-Gouffier employa Grégoire Zalicoglou comme secrétaire. Ainsi se trouva-t-il président de la première société philhellène, l'« Hellénoglosson Xénodoheion », fondée en 1809 par Zalicoglou et Nicolopoulos, société secrète dont on ne trouve pas la moindre trace dans la presse littéraire parisienne².

Les positions que décida d'adopter Choiseul-Gouffier après la chute de l'Ancien Régime, seules, sont susceptibles d'expliquer pourquoi on ne rencontre pas la moindre trace de son *Voyage* dans la « Décade Philosophique ». En outre, en 1809, date de la parution du second volume du *Voyage Pittoresque de la Grèce*, la « Décade » avait été absorbée par le « Mercure de France ».

En revanche, on trouve dans le « Magasin Encyclopédique » une somme de renseignements concernant soit le *Voyage* lui-même soit d'autres travaux de son auteur. Cela tient au fait que cette revue s'intéressait vivement à l'archéologie et qu'elle ressentait en outre, beaucoup plus que les autres revues contemporaines, le véritable apport du *Voyage Pittoresque* pour les études grecques ; de plus, cette feuille comptait parmi ses collaborateurs Barbié du Bocage, responsable de l'édition de l'ouvrage de Choiseul-Gouffier.

Il est donc possible de suivre l'histoire tourmentée de l'édition et du destin de ce livre : « L'auteur émigra avant la parution du second volume. L'épouse de Choiseul-Gouffier, qui est restée en France, a réclamé les planches saisies de deux autres parties de l'ouvrage. Le gouvernement lui a

1. Pour l'importance de sa collection, se référer au catalogue de la vente publique du musée de Choiseul-Gouffier, composé par Jean Joseph Dubois et publié à Paris en 1818, et à E. Espérandieu, *Renseignements inédits sur la collection du comte Choiseul-Gouffier*, Paris, 1899.

2. Sur les activités de Zalicoglou, voir p.447 et suiv. du présent travail ; sur l'« Hellénoglosson Xénodoheion », se référer p. 378 et suiv.

donné l'autorisation de les éditer à condition qu'elle donne des exemplaires à des bibliothèques municipales»¹.

Dans la même revue, nous rencontrons la mention de deux travaux de Choiseul-Gouffier, l'un indépendant du *Voyage*, l'autre extrait du second volume. Pour le premier, l'information vient des comptes rendus de l'Institut: «La classe de l'Institut n'a trouvé aucun ouvrage digne de prix; elle a cru cependant devoir distinguer honorablement le mémoire *Réflexions sur l'origine du Bosphore de Thrace* de Choiseul-Gouffier»².

Le texte extrait du *Voyage* constitue un long article intitulé «Description d'un Kiarvanseraï, avec des observations sur l'hospitalité chez les anciens et chez les modernes, par M. de Choiseul-Gouffier, membre de l'Institut». La rédaction de la revue jugea bon d'ajouter la note suivante: «Nous avons pensé que nos souscripteurs liraient avec plaisir cet intéressant morceau tiré d'un livre que tout le monde n'est pas à même de se procurer»³.

Cet article long de vingt-six pages est un échantillon de la réflexion de Choiseul-Gouffier, une réflexion à la fois érudite et «philosophique» visant à rassembler le maximum de connaissances sur un sujet et à en tirer des conclusions morales: cette attitude «critique», à la manière des Lumières, essaie de systématiser le plus possible les données déjà acquises. Son point faible réside dans le fait que cette systématisation traite ensemble plusieurs peuples (Grecs anciens et modernes, Turcs ou Arabes), sans se soucier de procéder à leur différenciation nationale. Ce qui importe à Choiseul-Gouffier c'est leur affinité culturelle. Choiseul-Gouffier rassemble le maximum de renseignements possible et traite dans un style élégant des questions touchant à la morale: après avoir décrit en détail un

1. ME, 4^e année, 1798, tome VI, p.278. On trouve ensuite trois mentions de l'édition de la deuxième partie aux tomes III, IV et V de la même année (p.395, 117 et 334 respectivement), sous le titre «Vingt ans plus tard».

2. ME, 10^e année, 1805, tome II, p.419. L'article fut aussi traduit en grec et publié dans le «*Mercure Savant*», 1818, p.319-332.

3. ME, 14^e année, 1809, tome III, p.336.

« Kiarvanseraï », il arrête quelques instants sa pensée « sur l'origine et les pratiques diverses de la vertu de l'hospitalité, cette vertu de l'Orient qui semble s'unir à l'enfance du monde »¹.

« On sent bien cependant », constatait-il, « que l'hospitalité, en honneur chez tous les peuples de l'Orient quelle que soit leur croyance, doit recevoir une teinte particulière des mœurs de chacun de ces peuples. Chez les Arabes, elle porte l'empreinte de leur simplicité et de leur indépendance ; celle des Turcs a quelque chose de contraint et d'austère comme eux ; ils laissent trop souvent apercevoir l'embarras qu'ils éprouvent en admettant des étrangers dont ils redoutent l'indiscrétion ; on voit qu'en nous recevant, c'est un devoir qu'ils remplissent. Chez les Grecs, au contraire, c'est réellement une fête qu'ils célèbrent ; et l'on est frappé de ce contraste, surtout dans les îles où ils ont conservé plus fidèlement leurs usages, où ils ne sont pas alarmés par la présence de leurs tyrans et par la nécessité de cacher leur aisance à la rapacité qui les épie... »².

Ce court fragment est représentatif de la pensée de Choiseul-Gouffier : il essaie de systématiser les données qui sont les fruits de sa propre observation. Son analyse vise à une meilleure compréhension des mœurs observées. Il s'intéresse aux structures profondes d'un comportement collectif essentiellement pour en tirer des leçons morales :

« Redira-t-on encore que l'hospitalité est la vertu des peuples sauvages ? Ce mot trop répété cache un sophisme de l'amour-propre, ou de l'indifférence : on se sent étranger à des mœurs qui condamnent les nôtres et l'on voudrait se persuader que nos institutions en dispensent. (...) Regardons au contraire l'hospitalité, chez un peuple neuf encore, comme un premier pas vers l'ordre social. Lorsque nous la retrouvons chez de vieilles nations, c'est un témoignage honorable de leur immuable attachement à des principes que la bonne ou la mauvaise fortune n'ont pu altérer ; et chez celles qui sont réduites à ne plus la regarder que

1. ME, *op.cit.*, p.338.

2. ME, p.344-345.

comme une douce fiction, le charme qui en accompagne l'idée ne prouve-t-il pas que, sans l'avouer, on regrette les temps où ces pratiques furent le plus en honneur, ou que l'on envie les nations qui les retiennent encore ?»¹

C'est précisément à travers ses «souvenirs» de l'antique pureté que Choiseul-Gouffier voulait observer les Grecs modernes. Sa lecture, plus comparée que critique de la réalité moderne de la Grèce, formait en lui un système qui devait le mener vers la Grèce antique. Son hellénisme comparé était bien conscient : dès son «Avertissement» de 1782, il mettait l'accent sur le «beau nom déshonoré» des Grecs : «Aussi cherchais-je», affirmait-il, «au milieu de la dégradation que j'avais sous les yeux, à démêler quelques traits héréditaires du caractère des Grecs, comme j'eusse cherché l'empreinte d'une médaille antique sous la rouille qui la couvre et qui la décore ; je recueillais avec toute l'attention de l'intérêt, les preuves d'intelligence, d'activité, de courage dont le hasard me rendait témoin. Dans ces scènes violentes et passagères, que fait naître quelquefois l'oppression portée à son comble, dans cette chaleur qui souvent fait terminer aux Grecs leurs querelles particulières par des actes de violence, j'aimais à retrouver quelques vestiges de leur ancienne énergie, je la cherchais même jusque dans les emportements d'une grossièreté souvent importune aux voyageurs : en un mot, je leur aurais pardonné d'être féroces ; mais je ne pouvais leur pardonner d'être vils»².

Entre 1782 et 1809, bien des choses avaient changé tant pour la Grèce que pour l'équilibre des forces en Europe ; ainsi l'attitude du jeune «amateur ardent»³ se trouva-t-elle chargée d'un important sens politique. Choiseul-Gouffier, tout en étant président d'une société secrète philhellène qui, entre autres activités, assumait celle d'envoyer

1. ME, p.345-346.

2. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque, op.cit.*, «Avertissement» du vol.1 - 1782, p.3.

3. Réponse de M. le marquis de Condorcet, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. le comte de Choiseul-Gouffier, inséré dans l'édition «Discours prononcés dans l'Académie française, le jeudi XXVI février MDCCLXXXIV à la réception de M. le comte de Choiseul-Gouffier», Paris, Demonville, 1784, p.18.

des armes en Morée¹, dut rectifier publiquement son philhellénisme dans la préface du second volume du *Voyage pittoresque*², en le considérant comme un enthousiasme déplacé.

J.B. Lechevalier

Mais si Choiseul-Gouffier est considéré comme le véritable artisan des études helléniques, cela est surtout dû au fait qu'il encouragea tout un groupe de savants, artistes ou simples curieux qui parcouraient sans se lasser les provinces de ce vaste empire et avaient pour centre de ralliement le palais de l'ambassade française à Péra. Numa Broc remarque avec raison que Choiseul-Gouffier reprit «la tradition des ambassadeurs mécènes, Nointel ou Ferriol, faisant de son ambassade un centre actif des études grecques et orientales»³. Lui-même reprit les voyages et les fouilles en divers endroits de l'Archipel, de l'Asie Mineure et de la Grèce continentale.

L'émigration de l'ambassadeur-mécène en Russie devait permettre à ses collaborateurs plus modestes de publier le fruit de leurs travaux et de recueillir les éloges qu'ils méritaient.

Tel fut le cas du plus important des collaborateurs de Choiseul-Gouffier, l'archéologue géographe Lechevalier, spécialiste d'Homère, dont l'œuvre ne fut qu'une longue tentative d'identifier sur le terrain les lieux cités par le poète. Il publia deux ouvrages qui connurent plusieurs rééditions augmentées, *le Voyage dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie dans son état actuel* (1ère éd., Paris, 1799), et *le Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin* (1ère éd., Paris, 1800).

On peut considérer Lechevalier, en tant que géographe, comme faisant partie de l'école de d'Anville. Il entreprit de visiter Corfou, Zante et

1. Signalé sans aucune documentation bibliographique ni mention de source par T. Vourmas, «*Filiki Etairia*», Athènes, Tolidis frères, s.d., p.11.

2. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque*, vol.2, première partie, p.8.

3. N. Broc, *La Géographie des philosophes, op.cit.*, p.363.

Cérigo, l'*Odyssée* à la main. Puis il concentra finalement son attention sur la Troade. Les voyageurs qui s'étaient précédemment intéressés à cette région (Lady Montague, Pococke, Chandler, R. Wood et Choiseul-Gouffier) ne l'avaient examinée que superficiellement¹. « Au lendemain du jour où l'Anglais Wood avait accusé Homère d'inexactitude dans la description des sites de Troie, à la veille de celui où l'Allemand Wolf devait nier la personne même du poète »², Lechevalier affirma que les descriptions d'Homère correspondaient à la réalité géographique et ne fut pas loin d'identifier le site de Troie.

Lechevalier visita la Troade à plusieurs reprises, se livra à des calculs et observations, entretint de ses trouvailles Choiseul-Gouffier, qui envoya sur place Kauffer et entreprit des fouilles. Les découvertes de Lechevalier eurent pour résultat son renvoi par l'ambassadeur à Yassi, afin qu'il y remplace Blanc d'Hauterive auprès de l'hospodar de Moldavie, en qualité de secrétaire. « L'ambassadeur aurait voulu s'approprier ses découvertes dans la Troade, et ce fut dans ce but qu'il éloigna Lechevalier de Constantinople. "Qu'avez-vous besoin", lui disait-il, "d'aller parler de la Troade chez l'internonce !" »³

Lechevalier resta dix-huit mois en poste à Yassi, et ne rentra à Paris que pour voir éclater la Révolution. Il se mit alors à voyager presque partout en Europe et ne se réinstalla en France qu'à partir de 1798, pour publier les récits de ses voyages.

La presse littéraire parisienne voulut voir en lui le plus grand archéologue de l'époque. La «*Décade*» avait, avant même la parution des ouvrages de Lechevalier, consacré un article assez important aux

1. Ils n'avaient pas entrepris de recherches archéologiques systématiques. Toutefois, tous ceux que nous venons de mentionner avaient reconnu sur les lieux les descriptions d'Homère. Plus précisément, l'Anglais R. Wood, avec son *Essai sur le génie original d'Homère et sur ses écrits* (1775 à Londres), avait soumis à un contrôle détaillé les récits d'Homère, en étudiant la topographie des lieux. Sur ce point, se référer à l'ouvrage de David Constantine, *Early Greek Travellers and the Hellenic Ideal*, *op.cit.*

2. Pingaud, *La France en Orient*, *op.cit.*, p.153.

3. Article du *Dictionnaire Biographique Michaux*, V, p.517.

investigations et aux hypothèses du voyageur. En 1797, elle publia des extraits d'une lettre d'Edimbourg, informant de la sorte ses lecteurs de la grande sensation qu'avaient produites les découvertes de Lechevalier dans les milieux académiques et antiquaires britanniques.

Lechevalier n'avait encore rien publié, mais un mémoire qu'il avait soumis à l'Académie d'Edimbourg fut aussitôt traduit en anglais et en allemand. Par cette même lettre, la « Décade » informait le public français que les croquis des tombeaux de Troie découverts par Lechevalier ainsi que les urnes et les restes d'ossements qu'elles contenaient étaient « arrivés en France, avec plusieurs autres morceaux curieux, en 1793 »¹. Il s'agit sans doute, bien que la revue ne le mentionne pas, des collections de Choiseul-Gouffier, confisquées lors de son émigration.

L'ombre de l'ambassadeur traverse de manière manifeste les récits de Lechevalier, tout comme les articles autour de lui publiés dans la presse. La « Décade », bien que souvent poussée par ses sentiments patriotiques à dévaloriser les travaux en tout genre des Anglais, n'hésita pas à prétendre que le chevalier d'Ainsley, ambassadeur anglais à Constantinople au temps de Choiseul-Gouffier, avait examiné d'une manière plus « scientifique » la plaine de Troie et avait obtenu des résultats bien plus positifs que l'ambassadeur français et son équipe. Elle ajoutait à ce propos que « dans une nouvelle édition des observations de Lechevalier, on (ferait) usage des papiers d'Ainsley »².

Lors de l'édition du *Voyage dans la Troade*, en 1799, le « Magasin Encyclopédique » mit l'accent sur le rôle prépondérant joué par Choiseul-Gouffier. Il ajouta que les fouilles entreprises dans la plaine de Troie avaient été l'œuvre de ce dernier, lorsque Lechevalier était en voyage en Moldavie « auprès de Maurocordato, hospodar de ce pays ». D'ailleurs, le matériel rassemblé par Lechevalier, provenant des fouilles des tombeaux et que l'archéologue n'avait pas vu avant son retour en France, était déjà

1. DP, vendémiaire-frimaire an VI-1797, p.240.

2. *Ibid.*, p.242.

étudié par l'érudit allemand Lenz : ce dernier avait publié ses remarques d'après les dessins du comte de Choiseul-Gouffier.

Pour le « Magasin Encyclopédique » aussi bien que pour la « Décade Philosophique » qui voulut réfuter l'article trop tiède de Millin, le travail de Lechevalier était le résultat de recherches entreprises par toute une équipe. La « Décade » mentionnait l'ingénieur Tondu¹, le peintre Cassas², le médecin Jumelin et le capitaine Truguet³, l'ingénieur Kauffer⁴, le « savant artiste » Fauvel⁵.

Malgré cela, la « Décade » semble déconcertée par la reconnaissance manifestée par l'auteur envers tous ceux qui l'ont aidé à accomplir son œuvre. Elle prétend que tous ces détails « n'ont qu'un intérêt secondaire pour le lecteur ; ...ils distraient trop de l'objet principal »⁶.

« Nous sommes loin cependant de lui reprocher le peu de lignes où il reconnaît que Choiseul-Gouffier protégea et encouragea de tous ses moyens les recherches qui furent faites dans la Troade », ajoute le

1. « Un astronome français, élève de Méchain et de Cassini... », *ibid.*, vendémiaire-frimaire an VIII, 1799, p.264.

2. « Compagnon et collaborateur » de Lechevalier dans l'examen des poèmes d'Homère et de la *Géographie* de Strabon, *ibid.*

3. Jumelin et Truguet accompagnèrent Choiseul-Gouffier lors de sa visite sur les lieux ; Jumelin composa en outre une sorte de journal des fouilles entreprises après le départ de Lechevalier pour la Moldavie, texte que ce dernier reproduisit plus tard dans son *Voyage dans la Troade*.

4. « Qui fut envoyé dans la Troade pour y faire les plus exactes perquisitions sur les récits du juif Gormenzano, responsable des fouilles, et sur les travaux de la fouille qu'il avait dirigée... Le même ingénieur est entré dans les détails curieux des moyens par lesquels les Grecs avaient cherché à rendre ces monuments durables », DP, *ibid.* Ce point particulier semble intéresser spécialement la revue : elle publie une gravure représentant une coupe du tombeau supposé d'Achille et se répand en minutieuses explications concernant sa construction ; il s'agissait d'expliquer comment ces monuments avaient pu résister aux intempéries de trois millénaires. A ce moment de l'archéologie naissante, les attitudes adoptées face aux œuvres antiques montrent le passage de la sublimation des arts et techniques antiques à l'approche historique et systématique d'une civilisation.

5. Parmi les trouvailles archéologiques figurait « une barre de cuivre que l'on prit d'abord pour une poignée d'épée, mais qu'un savant artiste français, Fauvel, qui s'est depuis fixé à Athènes, a reconnue pour être l'intérieur d'une petite statue égyptienne drapée à la grecque. Les formes de cette statue et celles des vases de terre cuite, ingénieusement rétablies par l'artiste qu'on vient de nommer, sont gravées dans l'ouvrage du c. Lechevalier ».

6. DP, *ibid.*, p.271.

rédacteur de l'article ; la libéralité d'esprit et de caractère de Choiseul-Gouffier, dont Lechevalier fut le bénéficiaire, est explicitement reconnue, ainsi que tous les grands services que l'ambassadeur rendit aux Arts et aux Lettres, « avant de passer dans le parti de l'ignorance et de la barbarie »¹.

« Il portait alors les couleurs de la philosophie »². Selon la « Décade », Choiseul-Gouffier semblait ne vouloir fouiller les ruines de la Grèce que pour y chercher « des étincelles de la liberté qui l'illustra et pour la rallumer »³. La « liberté » en question n'était autre que celle des Grecs modernes. La « Décade » cite à ce propos le premier frontispice du *Voyage Pittoresque de la Grèce*. Puis encore, dès la vignette du premier chapitre, les vengeurs étaient là : l'Europe, suivie de ses guerriers, apportait la liberté aux Grecs. Mais depuis, l'attitude de Choiseul-Gouffier avait changé : « par sa lâche désertion, il a mérité la honte »⁴, d'autant plus que l'ex-ambassadeur avait « été plus que soupçonné de s'être quelquefois approprié au-delà de ce qui lui appartenait »⁵. Le rédacteur de l'article constate, non sans raison, que le degré d'instruction de l'ambassadeur et l'emploi honorable de l'influence du nom, de la richesse et d'une grande place le distinguaient assez de la plupart des hommes de son rang « pour qu'on n'ait pas besoin de prendre sur la gloire des autres afin d'en accroître sa considération »⁶.

La « Décade » voyait dans le cas des découvertes de Lechevalier « une portion de gloire littéraire nationale à défendre », et c'est la raison pour laquelle elle accusait le « Magasin Encyclopédique » de créer « une confusion de droits », du fait que ce « journal estimable » n'avait « point précisé le mérite qui est particulier à chacun des voyageurs ou des érudits dont il annonce les écrits sur la Troade »⁷.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p.272.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p.273.

6. *Ibid.*

7. DP, *ibid.*, p.272-273.

Le «*Mercur*e de France», qui venait d'être relancé sous la direction de Fontanes, ne semble pas avoir été intimidé outre mesure par la réfutation relativement vive de la «*Décade*». «*La description de la Troade est un épisode très intéressant du fameux Voyage pittoresque de la Grèce, l'un des plus beaux monuments élevés par la richesse et le pouvoir à la gloire des lettres...*», affirme Esménard dès le début de son article sur le *Voyage* de Lechevalier.

La question de la propriété intellectuelle étant pour ainsi dire réglée, le rédacteur poursuit sa critique: ce qui l'intéresse le plus, c'est l'aspect littéraire de la narration. Les découvertes archéologiques ne l'occupent que très peu, et il se contente de parcourir les matières. Il ne s'arrête que pour citer des détails pittoresques sur les transports dans l'Hellespont ou sur les souvenirs poétiques de Lechevalier concernant les divers personnages historiques et littéraires qui franchirent cette frontière entre Europe et Asie.

En 1802, le *Voyage dans la Troade* connut une nouvelle édition augmentée: du volume unique de l'édition précédente, l'auteur tira trois volumes, dont le premier était le récit de son voyage proprement dit, tandis que les deux autres enrichissaient le dossier, déjà très important, de la véracité des récits homériques. Lechevalier était devenu une autorité en la matière.

Le «*Magasin Encyclopédique*» consacra à cette nouvelle édition le grand article qui était en tête de chaque tome, sorte d'hommage et d'éditorial à la fois, dédiant en même temps l'ensemble du tome à Lechevalier: «*A Jean-Baptiste Lechevalier, Voyageur Homérique, Restaurateur de la Troade*»¹.

En dépit de ces signes extérieurs de respect et d'estime, le «*Magasin*» semble ne pas apprécier l'aspect littéraire de la narration de Lechevalier. La nouvelle édition comprenait, outre la description de la Troade, le récit de l'ensemble du trajet du voyageur, de Venise à Alexandria-Troas. Selon

1. «*Magasin*», 1802, t.II. L'article, signé A.J.D.B., occupait les pages 7 - 16.

le « Magasin », le voyageur n'a rien vu de ce que ses précurseurs ont décrit. Son ouvrage est le produit d'une imagination exaltée et non pas fruit d'observations savantes.

« Je me transporte en idée à ces époques brillantes où les montagnes et les collines de l'Attique étaient illustrées par la présence des habitants de l'Olympe ; je vois les muses et les nymphes danser avec grâce et légèreté sur les bords de l'Illissus et j'y cherche l'endroit où Borée enleva la belle Orithyie. Euripide me rappelle que Vénus se désaltéra dans les eaux du Céphise, et que cette déesse toujours reconnaissante envoya aux Athéniens le souffle le plus doux des zéphyr, et l'haleine même des amours qui forment son cortège... »¹

Non sans esprit, le rédacteur de l'article juxtapose les observations mêmes de l'auteur concernant le mauvais plan urbain de la ville d'Athènes, attesté par des autorités anciennes et qui s'était perpétué à travers les siècles, rendant l'air de la ville malsain. Guidé par le même esprit, l'auteur de l'article, qui signe A.J.D.B., cite encore la description rapportée par Lechevalier, de l'étrange spectacle que devait offrir l'abbé Delille, aveugle, qui, accompagnant Choiseul-Gouffier, se fit conduire sur l'Acropole pour y embrasser en pleurant les colonnes du temple de Minerve : « On voit que le c. Lechevalier a su jouir de ce qu'il ne voyait pas, et ses souvenirs l'ont mieux servi que ce qu'il cherchait... »².

Lechevalier était un vulgarisateur aux récits agréables, mais dont le savoir semblait avoir des lacunes telles que les sarcasmes subtils des érudits du « Magasin Encyclopédique » pouvaient facilement les railler. Il fut l'un de ces abbés itinérants, chers aux salons du XVIII^e siècle finissant ; dès son retour en France et jusqu'à la Restauration, Talleyrand, alors ministre des Affaires étrangères, l'attacha à son département avec un traitement de 4.000 francs, « sans autres fonctions que celles de faire les honneurs de son salon et de Paris aux étrangers »³.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.II.

3. Article biographique dans le *Dictionnaire de Michaux*, « Lechevalier », vol.47, p.517.

Le récit que publia la «Décade» sous forme d'extrait, lors de la présentation de la nouvelle édition du *Voyage dans la Troade*, faisait sans doute partie de son répertoire de conteur mondain exigé par les circonstances. Il s'agit du récit d'événements qui se déroulèrent quinze ans après sa visite en Grèce et plus précisément, au cours des hostilités qui opposèrent alors les troupes françaises qui occupaient la place forte de Prévéza et les troupes d'Ali, pacha de Jannina. L'extrait occupe cinq pages, dans lesquelles Lechevalier n'épargne aucun détail susceptible de mieux montrer l'héroïsme dont firent preuve les soldats français lors de cette sanglante défaite. Les habitants de Prévéza sont dépeints sous les couleurs les plus sombres : selon l'auteur, les soldats français « n'avaient derrière eux que la mer et une peuplade disposée à s'unir à eux s'ils étaient vainqueurs, à les assassiner s'ils étaient vaincus »¹. Une fois la défaite assurée, les habitants massacrèrent presque tous les soldats qui cherchaient refuge dans la cité : « (les habitants), pour plaire aux vainqueurs, crurent devoir se montrer plus barbares envers les vaincus. Des papas, ou prêtres grecs, se firent surtout remarquer par leur zèle inhumain. Ces prétendus ministres d'un Dieu de paix et de charité furent les premiers à tremper leurs mains criminelles dans le sang de ces généreuses victimes de l'honneur »². Une telle attitude de la part de membres du clergé orthodoxe ne doit pas étonner, même si elle paraît exagérée étant donné la politique contre-révolutionnaire du patriarcat de Constantinople : dans les « circulaires paternelles » du Patriarcat, les Français républicains étaient présentés comme la dernière incarnation du diable³.

Cette nouvelle édition augmentée du *Voyage dans la Troade* contenait quelques considérations sur l'état contemporain des choses en Grèce. Le « Magasin Encyclopédique », qui ne s'intéressait qu'à l'aspect érudit de la publication, les négligea ; de même la « Décade », qui donnait la priorité

1. DP, nivôse-ventôse an X, 1802, p.156.

2. *Ibid.*, p.158.

3. Sur la « Circulaire Paternelle » et sa réfutation, la « Circulaire Fraternelle » de Coray, voir p. 409 et suiv. du présent travail.

aux événements militaires et aux récits qui seyaient aux circonstances. Par contre, le «*Mercure de France*» centrait son article sur ces «*détails*» du voyage, évitant de la sorte soigneusement tant l'aspect érudit qui lui échappait que l'aspect politique auquel il n'adhérait pas.

C'est ainsi que nous apprenons que les compagnons de voyage de Lechevalier¹ étaient le Baile de Venise, le chevalier Zuliani, «*ambassadeur qui réunissait l'amour des sciences et des arts aux talents d'un négociateur habile*»², le célèbre naturaliste L. Spallanzani, chargé par Joseph II de faire des observations sur l'histoire naturelle de l'Orient, et «*un compatriote d'Ulysse, officier du vaisseau, enthousiaste d'Homère, qu'il sait par cœur dans sa langue, toujours prêt à appliquer à chaque lieu, à chaque objet, le passage descriptif, le vers propre du poète géographe et historien; voilà en quelle compagnie Lechevalier s'embarque pour la Troade... Sous la conduite de tels guides, rien n'échappe*»³.

Toute la topographie des lieux qu'ils parcoururent attestait donc la véracité des poèmes antiques. C'est ainsi que «*les bords de l'île de Zante sont encore renommés par l'abondance des phoques, à la chasse ou à la pêche desquels ses habitants sont toujours périlleusement adonnés*»; «*les habitants de Calamata sont désignés par les autres peuples de l'Archipel sous le nom de Mavra Matia, passent pour être les dignes successeurs des brigands de Lacédémone*». Lechevalier faillit faire naufrage au même endroit, au sud du promontoire Malée, que Ménélas, trois mille ans plus tôt, quand il revenait de Troie. Suivant les traces d'Homère, Lechevalier recueillit de nombreux témoignages en faveur du «*véridique vieillard*»: il les rechercha partout, dans la configuration du sol, dans la silhouette des

1. Lechevalier n'avait pas accompagné Choiseul-Gouffier lors de son départ. Ayant entendu vanter les mérites de Lechevalier par Talleyrand, Choiseul-Gouffier avait proposé au jeune littérateur de l'emmener à Constantinople en qualité de secrétaire d'ambassade ou au moins à un poste consulaire. Lechevalier ne put cependant partir avec lui, car il dut aller passer quelque temps à Londres pour les intérêts de son nouveau patron; puis, sur le chemin de Londres à Constantinople, il fut retenu à Venise par une grave maladie. Il ne s'embarqua que sept mois plus tard sur le navire qui emportait le Baile à Constantinople.

2. MF, pluviôse an X, 1802, p.252.

3. *Ibid.*

îles et des montagnes, dans les mœurs des habitants, dans la flore et la faune du pays. Il alla jusqu'aux racines naturelles probables de la mythologie : « Spallanzani, dit-il, observa que l'île de Cérigo était une production toute volcanique, et même qu'elle a dû sortir du sein des eaux, par l'action des volcans. La naissance de Cythère, son union avec Vulcain, telles que les rapportent les mythologistes, ne seraient-elles qu'une allégorie physique ? »¹

Lechevalier, cherchant partout la Grèce d'Homère, la découvrit dans la Grèce moderne. Son apport se situe, à proprement parler, dans le fait que la géographie historique, à travers ses travaux, cessa d'être une science de cabinet : elle nécessitait désormais un travail sur place, s'appuyant sur une connaissance solide du terrain. Mais notre voyageur ne se limita pas à la géographie historique : il fut le premier à dresser le plan exact de Constantinople, chose jusqu'alors défendue aux chrétiens. Cette carte, qu'il réalisa en 1786 avec l'aide et la collaboration de l'ingénieur Kauffer, fut publiée dans le troisième volume du *Voyage Pittoresque de la Grèce*, en 1822.

Constantinople fut en effet, après Homère, le second domaine de ses investigations. Dès le *Voyage dans la Troade*, Lechevalier exprimait son intérêt pour cette métropole du monde chrétien oriental, devenue « la capitale d'une nation stupidement barbare et étrangère à l'Europe, et qui, changeant tout au milieu d'elle et s'accordant pour effacer jusqu'à d'antiques royaumes chrétiens, n'est plus choquée de cette inconcevable alliance de mots : Turquie européenne »². Esménard, regrettant les beaux jours de l'entente cordiale entre la France et la Turquie, devait consacrer un récit de cinq pages à Constantinople, qu'il n'avait vue que dans les récits des divers voyageurs qu'il avait lus. Esménard ne manque pas de style ; son texte acquiert une valeur supplémentaire pour l'observateur des mentalités, car il représente certains aspects de l'imaginaire préromantique

1. *Ibid.*, p.256.

2. *Ibid.*, p.259.

français de l'époque, tel que le promouvait le groupe des jeunes littérateurs du «*Mercury*». La description de l'ambiance exotique de la capitale ottomane est entremêlée de divers renseignements recueillis dans les journaux parisiens concernant les tentatives de modernisation menées en Turquie, la construction des casernes régulières, la nouvelle ville de Scutari ou les activités des chantiers navals. Le tout se mêle de manière plaisante à la description de diverses scènes à l'orientale, des jardins du sultan ou du bazar de Constantinople. Pour ce qui est des habitants de la ville, s'il n'a pas eu l'occasion d'être un témoin oculaire, Esménard a l'avantage de représenter l'opinion française la plus largement répandue. Les lieux communs qu'il nous propose ont à ce titre plus de valeur que les évaluations du plus subtil des observateurs. «*Ajoutez à ce tableau*», écrivait-il, «*les costumes des hommes du nord et du midi, de l'Occident et de l'aurore ; rappelez-vous la mollesse asiatique et l'activité européenne, la superbe indolence des Turcs, la vanité misérable des Grecs, l'industrie timide des Arméniens, l'avare patience des Juifs, l'ambition ingénieuse des Francs, et vous aurez une faible idée de ce qu'un seul regard embrasse au milieu du port de Constantinople*»¹.

Mais pour le moment, la guerre entre la France et la Sublime Porte interdisait aux Français l'accès de cette capitale du commerce : Lechevalier était donc libre de présenter les Ottomans sous les couleurs les plus sombres : «*Détruire est leur ouvrage*», résumait avec amertume Lechevalier : dans le temple de Minerve à Athènes, ils avaient érigé une mosquée, de même que dans l'hippodrome de Constantinople. «*Le plus souvent, on trouvera les Turcs dans le cours de cet ouvrage (Le Voyage dans la Troade), ou brisant ces marbres animés pour en faire de la chaux ou transformant un chapiteau corinthien en un mortier à broyer, ou l'arrondissant d'un ciseau grossier pour en faire un boulet*»². Lechevalier

1. MF, thermidor an VIII, 1800, p.255. Ce passage devait être une nouvelle fois publié par Esménard dans le MF, octobre 1808, p.120-128, comme «*Extrait d'un Voyage inédit en Italie, en Grèce et à Constantinople*».

2. *Ibid.*

porte toujours des jugements assez sévères : le despotisme du gouvernement central, l'anarchie des provinces, le manque de culture et d'humanité constaté chez les Turcs, mais aussi chez les autres habitants de l'Empire ottoman, sont globalement condamnés. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'ensemble est observé d'une manière assez superficielle, de l'extérieur.

La presse parisienne ne devait pas manquer de faire remarquer cette distance lors de la publication du deuxième ouvrage de Lechevalier sur la même région : *Le Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, œuvre entièrement consacrée à Constantinople et sa région, publiée en 1800, ne présentait pas l'intérêt du *Voyage dans la Troade*. Plusieurs autres voyageurs avant lui avaient visité et décrit la capitale ottomane. Aussi la presse parisienne attendait-elle de la part du « restaurateur de la Troade » un ouvrage plus complet que ceux de ses prédécesseurs. Pourtant, bien que l'objectif principal de cet ouvrage eût été la description des monuments de Constantinople, les remarques et considérations sur le système politique et religieux, sur les mœurs et coutumes des habitants ne sont pas totalement absentes.

Lechevalier attire l'attention aussi bien sur la sagesse que sur la tyrannie absurde des Turcs. Le « *Mercur de France* » cite ses observations sur la tolérance religieuse vis-à-vis des vaincus : les Turcs « n'eurent pas l'imprudence de briser la seule digue qui protège les empires contre l'aveuglement de la multitude et contre le caprice des tyrans. Ils traitèrent avec le patriarche Gennadius comme avec une puissance ; ils l'admirent dans leur conseil ; et en lui rendant sa dignité, ils s'assurèrent l'obéissance du peuple entier qu'ils venaient de conquérir »¹.

C'est pourtant aux caprices de ce despotisme que Lechevalier eut le plus souvent affaire au cours de son voyage. L'absurdité de ce gouvernement autoritaire avait laissé des traces partout, mais surtout dans la capitale de

1. MF, vendémiaire an IX, 1800, p.91. Cette remarque du « *Mercur* » visait surtout la déchristianisation de la République.

l'empire : les capitales sont le plus souvent à l'image des pouvoirs qu'elles abritent. Ainsi celle de l'Empire ottoman était-elle une vaste ville sale et tassée sur elle-même ; les rues étaient étroites, les maisons sans éclat, les couleurs sombres. Le despotisme ottoman, alors « plus ignorant que cruel » s'opposait toujours aux embellissements de la cité et de ses environs. Ce n'était pourtant pas faute de gens disposant des moyens et animés de la volonté de construire des palais. Cette capitale, affirme Lechevalier, était remplie de riches négociants arméniens et juifs. Les chefs de la nation grecque, élevés à la dignité temporaire de princes de Moldavie et de Valachie ou à celle de drogman de la Porte, trouvaient dans ces emplois de grands moyens de fortune. Mais aucun sujet ottoman ne pouvait sortir de l'humiliation attachée à son état ni frapper les yeux de la multitude « par ce luxe extérieur qui décore les cités, vivifie le commerce, augmente l'industrie et crée les prodiges des arts. Ils sont tous soumis à des formes avilissantes jusque dans la construction de leurs maisons. On les force à les couvrir d'une couleur obscure, symbole de la bassesse où les a plongés la jalousie de leurs maîtres. Malheur au Grec insensé qui, cédant à la vanité naturelle de sa nation, ose se distinguer un moment par le faste et l'opulence ! Il apprend tôt ou tard, aux dépens de sa tête, que ses pareils ne doivent jamais quitter les livrées de l'esclavage et de la misère »¹. Quant aux Turcs, leur éloignement volontaire des sciences et des techniques ainsi que leur crainte superstitieuse du « cativochio » leur interdisaient tout ce qui était éclatant ou singulier.

Le dernier chapitre du *Voyage dans la Propontide et le Pont-Euxin* était consacré aux modernisations de l'armée et de l'administration ottomanes, thème majeur de toute réflexion tournant autour de la Turquie moderne à ce moment-là. Lechevalier était assez bien placé pour traiter cette matière du fait des postes diplomatiques qu'il avait occupés pendant l'ambassade de Choiseul-Gouffier. Cependant, la plupart de ses réflexions à ce propos sont fondées sur des événements postérieurs à ses fonctions. De fait,

•

1. *Ibid.*, p.93.

comme nous le faisons remarquer dans l'annexe spécialement consacré à cette matière, c'est surtout après 1792 que s'accélérent les efforts de modernisation.

Le «*Mercur*e de France» et la «*Décade Philosophique*» consacrent plusieurs pages aux considérations de Lechevalier sur ce sujet. Le «*Mercur*e» mettait l'accent sur les tentatives de réorganisation sociale et économique : la proposition d'affranchissement de la propriété des rayas, faite dans le but de ranimer l'industrie et le commerce de ces derniers, était présentée comme la cause principale de la dissolution du conseil réformateur. «Ce plan, qui paraissait une inspiration de la sagesse même, a été détruit par le fanatisme populaire. La commission qui l'avait proposé n'existe plus ; l'espérance qu'elle avait fait naître s'est évanouie et le Divan a dû se convaincre qu'il est plus facile de faire tomber des têtes que de les faire penser»¹.

Avec son *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, Lechevalier avait surtout composé une œuvre de circonstance. En dehors de la description minutieuse de chaque monument, tant byzantin qu'ottoman, de la capitale, le reste de son ouvrage n'était qu'une longue réflexion, des points de vue politique et militaire, sur l'avenir de la puissance des sultans. Mais sa manière d'envisager les phénomènes culturels était loin d'être dépourvue, elle aussi, d'une sorte de réflexion née des circonstances : il est difficile, à la lecture de ses pages sur la construction de Constantinople, sur les matériaux précieux rassemblés par Constantin dans toutes les contrées de l'univers connu, sur la mise à contribution de «la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, et de Rome même», de ne pas songer au pillage systématique des trésors artistiques de l'Italie et de l'Égypte organisé par Bonaparte.

Les réflexions de Lechevalier sur ce qui allait devenir la question d'Orient n'avaient pas la portée de celles de Volney ou Eton en la matière : elles étaient toujours et strictement guidées par les circonstances du moment, par les événements politiques et militaires qui s'étaient déroulés

1. *Ibid.*, p.96.

lors de la guerre, encore d'actualité, entre la France et la Turquie, ainsi que par l'étrange alliance provoquée à cette occasion entre Russes, Turcs, Autrichiens et Anglais.

Reste à signaler un fragment de la réflexion politique de Lechevalier, qui déborde d'une certaine manière sur le champ que nous étudions. « La Turquie », affirmait Lechevalier à propos de la nouvelle alliance russo-turque, « fut traitée en province conquise. L'ambassadeur russe à Constantinople a pris le ton impérieux d'un vice-roi qui commande au nom de son maître... Ses agents, choisis avec adresse parmi les sujets transfuges de la domination ottomane, inondent toutes les parties de l'Empire. Il n'existe pas un rocher dans l'Archipel où l'on ne trouve un Grec, revêtu de l'uniforme russe, qui y exerce une autorité despotique sur les chefs turcs et insultante pour les agents mêmes des autres puissances »¹. Mais Lechevalier avait appris à l'école de Choiseul-Gouffier à se montrer favorable à l'égard des Grecs modernes. Même si ceux-ci semblaient plutôt tournés vers les Russes qui avaient su exploiter leur espoir de libération, même s'ils avaient pris part à la chasse sanglante des troupes françaises à Prévéza, Lechevalier constatait que les Grecs du Fanar « (annonçaient), ainsi que les Transtévérins de Rome, qu'avec des écoles et un peu de liberté, ils pourraient redevenir ce que furent leurs aïeux »².

Nous avons pu voir, dans les pages qui précèdent, la part plus ou moins importante des différents membres de l'équipe de Choiseul-Gouffier dans l'élaboration du récit archéologique de Lechevalier. Ainsi sommes-nous en mesure de dire que ce dernier fit en l'absence de Choiseul-Gouffier ce que celui-ci eût fait s'il avait eu le loisir de publier un livre sur la Troade : il aurait exposé sous son nom les résultats de multiples travaux entrepris par toute une équipe de spécialistes. C'est cependant Choiseul-Gouffier lui-même qui rassembla, inspira, organisa et finança l'ensemble des

1. DP, vendémiaire-frimaire an IX, 1800, p.28.

2. *Ibid.*, p.27.

travaux de cette laborieuse compagnie de savants, scientifiques et artistes.

Néanmoins, la pensée de Lechevalier ne se différencie pas de celle de son ancien patron, ni du point de vue archéologique, ni dans sa manière d'envisager les Grecs. L'hellénisme critique et comparé, en tant que grille de lecture de la réalité moderne de la Grèce, reste omniprésent : aussi bien la nature que les mœurs et les usages des habitants du pays lui permettent de restaurer et de mieux comprendre le monde enseveli des anciens.

Jumelin

Lechevalier ne fut pas le seul membre de l'équipe de Choiseul-Gouffier à intéresser le public de la presse littéraire parisienne au cours de la période qui nous occupe. Trois autres voyageurs, directement attachés à la personne de l'ambassadeur, soit pour une mission relative au rassemblement du matériel des volumes du *Voyage Pittoresque* en préparation, soit par une fonction relative à l'ambassade, attirèrent l'attention des revues : il s'agit de Jumelin, médecin de l'ambassade, Cousinery, diplomate et numismate, et Fauvel, peintre et antiquaire.

Jumelin, dont le récit des fouilles de la Troade faisait partie de l'édition de Lechevalier, avait déjà manifesté son intérêt pour la Grèce : le 2 messidor an VIII (1799), il fit lecture, devant la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut, d'un mémoire sur la découverte de l'arsenal maritime des Lacédémoniens. La « Décade » en publia un large extrait¹.

Le point de vue de Jumelin en 1799 se distingue sensiblement des approches de la Grèce par les autres membres de l'équipe. Médecin idéologisant, Jumelin refusait de considérer la réalité moderne du pays à travers le prisme de l'antiquité. La rupture des relations d'amitié franco-turques d'une part, la propagande de l'expansion républicaine de l'autre le menèrent, comme la plupart de ses collègues idéologues de la classe des Sciences morales, à prendre part au grand combat national. Ainsi Jumelin

1. DP, messidor-fructidor an VII, 1799, p.17-22.

se rappela-t-il les circonstances de son voyage de retour en France, lorsqu'il eut quitté l'ambassadeur vers la fin de l'année 1788. Le navire qui le ramenait à Marseille faillit faire naufrage au large du cap Matapan, au pays des Maniotes.

Les circonstances imprévues de son voyage lui permirent d'observer d'assez près les rivages de ce pays redouté par les voyageurs. Il eut donc la possibilité de remarquer les vestiges de ce qu'il considéra par la suite comme l'arsenal maritime des Lacédémoniens. A cette occasion, Jumelin avance quelques réflexions sur les Maniotes, leurs coutumes de brigandage et leur niveau de civilisation. Son opinion, telle qu'elle apparaît à travers l'extrait de son discours publié par la «*Décade*», ou plutôt la grille de lecture qu'il adopte pour les différents phénomènes sociaux et culturels qu'il interprète, est celle des idéologues, en ce sens qu'il considère les diverses particularités sociales et ethniques à travers le prisme de l'évolution de la machine morale qui régit les sociétés. Pour Jumelin comme pour Volney, les Grecs devaient être comparés non pas à leurs illustres ancêtres mais plutôt aux couches sociales occidentales qui n'avaient pas encore atteint un degré avancé de civilisation et qui continuaient à évoluer dans les systèmes régis par les coutumes et les traditions. Dans cette optique, Volney ne semblait pas choqué de constater que les œuvres d'art ne produisaient pas d'effet sur l'esprit des habitants modernes de la Grèce et remarquait que ceux des campagnes françaises avaient la même réaction, tandis que Jumelin établissait un parallèle entre le cas du brigandage accepté et honoré même dans le Magne et les «*prières atroces pour solliciter des naufrages*» adressées à Dieu par les prêtres et dont les formules subsistaient encore dans les rituels des provinces maritimes de France¹.

1. Pour Volney, voir le *Voyage en Égypte et en Syrie*, 6^e éd., Paris, Bossange, 1823, p.342-434 : dans ce texte, Volney trace le plan du redressement de la Grèce : c'est ainsi que, après avoir exposé brièvement les conditions économiques et sociales qui avaient permis aux Grecs anciens d'atteindre leur haut degré de civilisation, il déclare que «*tous les éléments du génie sont à reproduire dans la Grèce : il faudra repeupler ses campagnes désertes, rendre l'abondance à ses villes ruinées, policer son*

Cousinery

Cousinery se lia à Choiseul-Gouffier grâce aux circonstances. Diplomate de carrière, il était déjà nommé à Salonique quand Choiseul-Gouffier accepta la charge d'ambassadeur de France auprès de la Porte ottomane. Leur goût commun de l'antiquité grecque permit à une étroite collaboration de s'engager. Fidèle à l'Ancien Régime, comme Choiseul-Gouffier, Cousinery fut révoqué en 1793, non sans avoir eu largement le temps auparavant de se dédommager amplement par la vente de la maison consulaire.

Tant que durèrent le Directoire, le Consulat puis l'Empire, Cousinery voyagea en Asie Mineure, Macédoine et Égypte, se constituant une collection de médailles riche de plus de dix milles pièces, qu'il tenta de vendre sans succès au gouvernement français en 1803. C'est à cette période que la «*Décade Philosophique*» publia une «*Notice d'un Voyage de Smyrne, près du Méandre, fait en 1801 par M. Cousinery, ex-consul de France à Smyrne*»¹.

Ce texte inédit fut communiqué à la «*Décade*» par M. Heindenstam, ancien envoyé de la Suède auprès de la Porte. Sa teneur permet de comprendre qu'Heindenstam avait accompagné Cousinery lors de son voyage archéologique : il s'attribuait même la découverte du tombeau d'Andrémon, «*un tumulus situé près de Sedikoi*»².

Les remarques de Cousinery, qui s'appuient sur les textes anciens et la découverte de plusieurs médailles, essayaient d'éclaircir plusieurs points obscurs de l'histoire du cours du Méandre, dans le but de situer un grand nombre de villes antiques de la région. La géographie ancienne était son

peuple abâtardi, créer en lui jusqu'au sentiment ; car le sentiment ne naissant que de la comparaison de beaucoup d'objets déjà connus, il est faible ou nul dans les hommes ignorants et grossiers : aussi peut-on observer dans notre propre France que les chefs-d'œuvre de nos arts, présentés aux esprits vulgaires, n'excitent point en eux ces émotions profondes qui sont le signe distinctif des esprits cultivés... ». Pour Jumelin, voir DP, vendémiaire an VIII, p.18.

1. Cousinery n'avait jamais été consul à Smyrne, mais bien à Salonique, entre 1783 et 1793. A Smyrne, il avait assumé les fonctions d'élève vice-consul, entre 1779 et 1783.

2. DP, messidor-fructidor an X, 1802, p.465-470.

principal souci, mais il ne se montra pas pour autant indifférent à l'état contemporain des contrées qu'il parcourait, nous offrant ainsi des renseignements exacts sur les lieux qu'il visitait : « Bayendir, au sud-est du mont Tmolus, n'offre aucun reste d'antiquité. Elle a une population d'environ vingt mille âmes, et fournit une récolte de dix mille balles de coton et d'environ vingt mille quintaux d'huile. C'est un apanage du capitán-pacha. La plaine arrosée par le Caïstre est ravissante et bien cultivée ; elle fournit une grande variété de riches productions »¹.

Ce récit de six pages est la seule trace du diplomate antiquaire dans la presse littéraire parisienne : nulle mention de ses importantes collections de médailles, qui finirent pour la plupart vendues aux cabinets de Vienne ou de Munich. Ce n'est d'ailleurs qu'après la Restauration, lorsque Cousinery récupéra son poste à Salonique, qu'il acquit la renommée de grand spécialiste de la Grèce, renommée qui devait se trouver confortée par l'édition de son important *Voyage en Macédoine* en 1831.

L.F.S. Fauvel

Louis François Sébastien Fauvel² en revanche, autre émule de Choiseul et compagnon de Cousinery, occupa largement le public parisien. Plusieurs articles parurent à son sujet dans la presse littéraire, tandis qu'une grande partie de sa correspondance avec divers érudits et hellénistes de la capitale était publiée.

Fauvel avait commencé sa carrière comme peintre, et dut acquérir à ce titre une certaine réputation en son temps, car plusieurs de ses œuvres furent gravées. En 1780, Choiseul-Gouffier l'adjoignit à Foucherot, chargé

1. *Ibid.*, p.469.

2. Sur Fauvel, consulter Ph.E. Legrand, *Biographie de L.F.S. Fauvel, antiquaire et consul, 1753-1838*, Paris 1897, qui s'appuie surtout sur la correspondance de Fauvel ; Catherine Koumariou, « Fauvel et Athènes », dans *Lieux et Images* (en grec), vol.7, Athènes 1985, p.9-73, qui s'appuie sur les papiers inédits de Fauvel déposés à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Gennadion d'Athènes.

de réunir des documents pour le deuxième tome de son *Voyage*. Fauvel voyagea en Grèce deux années durant en compagnie de Foucherot, dessinant paysages et monuments, prenant des notes, levant des plans. En 1784, Choiseul-Gouffier l'emmena dans son deuxième voyage en Grèce. Fauvel resta à Constantinople jusqu'en 1786, date à laquelle il fut envoyé en Grèce afin de prendre des moulages, collectionner des antiquités et repérer les lieux propices aux fouilles. Il demeura en Grèce jusqu'en 1789 ; pendant ces trois ans de pillages et ravages à Athènes, Olympie, Bassae, Vervitza, Sparte et Santorin, le peintre Fauvel se fit antiquaire, pour ne pas dire vandale. L'un de ses biographes, F. Marouis, le décrit en ces termes : « Sans méthode comme sans respect pour les monuments antiques, il se livrait au pillage le plus éhonté, arrachant les bas-reliefs, les fragmentant, détachant les chapiteaux de leurs socles, coupant les têtes des statues pour en faire des bustes, utilisant les cercueils antiques pour en faire des amusettes, violant les tombeaux d'où il ne retirait que les objets de valeur marchande, volant tout ce qu'il ne pouvait acquérir »¹.

La peste contraignit Fauvel à quitter la Grèce et à aller « porter ses ravages en Égypte »². En 1792, il perdit le protecteur qui l'encourageait dans ses méthodes et s'associa à Cousinery qui cherchait lui aussi à gagner sa vie en faisant le commerce d'antiquités. C'est à partir de ce moment que nous sommes en mesure de suivre d'assez près ses faits et gestes, à travers les diverses publications de la « Décade » ou du « Magasin Encyclopédique ».

Dans son numéro de décembre 1795, la « Décade Philosophique » publia une « Lettre d'un voyageur sur de nouvelles fouilles à faire en divers lieux de la Grèce, et surtout à Olympie », écrite à Athènes le 6 prairial an III (20 mai 1795) par un voyageur qui avait résidé à plusieurs reprises en cette ville et qui signait D. Longue de sept pages³, cette lettre visait à informer son destinataire des activités de Fauvel et à signaler l'extrême importance pour la France de commencer la première des fouilles en

1. F. Marouis, *Biographie Nationale de Michaux*, tome 48, p.805.

2. *Ibid.*

3. DP, n° du 30 frimaire an IV, 1795, p.531-537.

plusieurs sites de la Grèce, et principalement à Olympie. Le destinataire en question, qui communiqua le texte à la «*Décade*», devait être un personnage qui comptait sur la scène publique, car l'auteur lui demandait «*de se donner quelques soins pour accélérer la décision*» qu'attendait Fauvel concernant les projets qu'il avait présentés au gouvernement français par l'intermédiaire de l'ambassadeur à la Porte.

Le document contenait une relation succincte des voyages accomplis par Fauvel depuis 1780, évoquant ses «*recherches*» en Grèce et dans les îles de l'Archipel, ses parcours en Asie Mineure, ses «*études*» en Égypte. Selon son auteur, Fauvel s'était montré dans toutes ces entreprises «*géographe, antiquaire et artiste*». Il avait levé des cartes de toute l'Attique, puis une carte particulière de la ville d'Athènes. Il était capable de rectifier les cartes de l'ensemble du Péloponnèse, après avoir reconnu la véritable situation de plusieurs cités antiques. Il avait levé la carte de l'île de Santorin, dessiné les cratères de ses volcans. Mieux encore, il avait fouillé Délos, Naxos, Ios, Kimolos, Éleusis, la plaine de Marathon, plusieurs endroits d'Athènes jusque dans la citadelle même, chose interdite par les autorités turques qui siégeaient alors sur l'Acropole.

Mais le plus remarquable de ses exploits était la découverte des ruines d'Olympie. Selon l'auteur, «*aucun lieu ne pouvait fournir plus d'antiquités en tout genre*». Le gouvernement français devait donc se hâter afin de prévenir les Anglais «*dans les recherches qu'ils ne (tarderaient) pas à y faire. Déjà deux voyageurs de leur nation (avaient) visité ces ruines, et se (proposaient), (disait)-on, d'y revenir*»¹.

Les Anglais n'étaient cependant pas le seul péril: les Turcs, qui semblaient «*prendre plaisir à détruire ce que le temps (avait) respecté*»² en constituaient un autre, bien plus pressant. C'est ainsi qu'il donnait l'exemple d'un aga qui avait bâti sa maison, à deux miles d'Olympie, avec des matériaux soustraits au temple de Jupiter. Et cela ne représentait pas

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

un cas isolé. Fauvel, qui avait résidé assez longtemps à Athènes, était en mesure de constater les « dégradations nouvelles » des monuments qui n'étaient pas le fait de son intervention.

Le reste du texte était une dissertation relativement détaillée portant sur les possibilités de découvrir des antiquités transportables. Le seul souci de l'auteur, comme de tous ses contemporains, n'était pas l'étude et la restauration de l'antiquité grecque, mais l'enrichissement des collections publiques et privées. Fauvel, résidant sur place et disposant, sinon d'une compétence en la matière, du moins d'une expérience assez fructueuse, était la personne la plus indiquée pour organiser l'éventuelle mise à sac d'Olympie.

Nulle mention n'est faite dans cette lettre des collections de Fauvel, du « muséum » qu'admiraient ses invités. Il vendait à ceux-ci des pièces isolées, des cartes ou des dessins qu'on voit gravés et imprimés dans plusieurs éditions de récits de voyages. Une partie de cette collection, à savoir vingt-quatre caisses d'antiquités, fut vendue au gouvernement du Directoire pour la somme de 2.000 piastres ; à la suite de cette vente, au mois d'août 1797, Fauvel fut associé à la section IV de l'Institut de France, en qualité d'archéologue.

Le soutien officiel à ses « recherches », interrompu par la fuite de Choiseul-Gouffier en Russie, ne tarda pas à se rétablir. Un an après la publication de la lettre ci-dessus, la « Décade » informait son public des mesures prises par les autorités françaises :

« Le gouvernement a donné au ministre de la République près la Porte ottomane des notes très étendues sur un artiste français (le peintre Fauvel) qui est en Grèce depuis douze ans et qui, par les découvertes qu'il a faites et peut faire en objets d'antiquités, enrichira le Muséum de la République. Le ministre de l'intérieur a vivement engagé Aubert Dubayet, lors de son départ pour Constantinople, à procurer tous les moyens qui dépendraient de lui à cet artiste précieux »¹.

1. DP, vendémiaire-frimaire an VI, 1797, p.42.

Le texte est suffisamment éloquent en lui-même. Fauvel exerça ses activités jusqu'à la guerre d'Égypte, qui le ruina. Il se trouva prisonnier à Constantinople, à l'instar de tous les Français résidant en Turquie. Il fut renvoyé en France, fin 1801, les mains vides. Sa réception n'en fut pas moins brillante. Dès l'arrivée de « l'artiste antiquaire », à l'automne 1801, le « Magasin Encyclopédique » informait son public de l'événement¹ et dans le numéro suivant, insérait un assez long article de Fauvel sur les cérémonies funébres des temps héroïques², résultat des fréquentes visites qu'il avait faites aux sépultures antiques violemment excavées.

Entre temps, en Grèce, les Anglais poursuivaient de manière plus systématique l'œuvre entreprise par Fauvel. Un article de la « Décade » montre assez clairement l'inquiétude des spécialistes. Lord Elgin ordonnait des fouilles à Athènes. Les Anglais « avaient déjà découvert (sic) presque tous les bas-reliefs qui ornaient le temple de Minerve », annonçait la revue, qui ne manquait pas de mentionner « les recherches fructueuses » déjà entreprises par Fauvel avant que l'expédition d'Égypte « irrite les Turcs contre la France ». L'article concluait sur un élan de générosité patriotique, concédant aux Anglais le droit de posséder eux aussi quelque chose, puisque la République française avait déjà acquis tous les chefs-d'œuvre³.

Le 5 avril 1802, Fauvel était reçu à l'Institut avec tous les honneurs. Il communiqua à cette occasion à la classe de Littérature et des Beaux-Arts

1. ME, 7^e année, t.V, 1801, p.244.

2. *Ibid.*, t.VI, p.523.

3. DP, 20 frimaire an X, 1801, p.502-503. L'histoire de la mise à sac du Parthénon et des autres temples de l'Acropole, fort intéressante non seulement pour le côté romanescque de l'entreprise, mais aussi pour le côté archéologique et historique, étant donné qu'elle illustre une phase de l'antagonisme politique et culturel de la France et de l'Angleterre, est racontée par plusieurs observateurs et historiens. Parmi ces témoignages, nous nous bornerons à citer ici ceux de E.D. Clarke (*Travels in Various Countries of Europe, Asia and Africa*, London 1816-1818, 2e éd., vol.VI, p.223 et suiv.), et de E. Dodwell (*A Classical and Topographical Tour through Greece during the Years 1801, 1805 and 1806*, London 1819, p.352 et suiv.); parmi les nombreux historiens de cette déplorable affaire, pour ce qui est des marbres, nous ne citerons que l'étude de I. Genadios, *Lord Elgin*, Athènes, Estia, 1930 (en grec), ouvrage qui contient une riche bibliographie sur le sujet (p.130-133).

le précis de tous ses voyages en Grèce continentale et en Basse Égypte. Les *Mémoires* de l'Institut National des Sciences et des Arts ne consacèrent qu'une seule page aux récits du correspondant de l'établissement à Athènes¹. En revanche, le « Magasin Encyclopédique » lui consacra un article de huit pages, traçant assez minutieusement les aventures de ce chasseur d'antiquités². Ce texte est assez intéressant parce qu'il donne en détail l'itinéraire de Foucherot et Fauvel depuis Paris jusqu'en Grèce³.

L'objectif de leurs premières recherches était de vérifier le cours du Pénée. Après avoir traversé l'Adriatique, ils débarquèrent à Corfou, île regorgeant d'antiquités que décrit Fauvel. L'île de Zante n'offrait rien qui fût digne d'intérêt du point de vue archéologique, non plus que celle de Céphalonie. Ici, Fauvel s'attarde un peu à décrire le golfe et le port d'Argostoli, « patrie de l'illustre et malheureux comte Carbury, qui depuis y fut assassiné pour avoir voulu enrichir sa patrie de plantations de sucre d'indigo »⁴. Puis, par le port de Samé, les deux compagnons passèrent à Ithaque, qui se trouvait alors à la merci des pirates.

Le récit de leur parcours en Grèce montre assez clairement leur inexpérience. Mal renseignés et mal reçus, ils rapportèrent des dessins, des plans et des notes qui ne furent jamais utilisés par Choiseul-Gouffier. Le second voyage de Fauvel devait être plus fructueux : jouissant cette fois de la haute protection de l'ambassadeur, il s'adonna au pillage avide des antiquités, entreprenant des fouilles à Marathon, en Béotie, à Platées, à Orchomène, fouilles qu'il dut

1. Mémoires de l'Institut, tome 5, fructidor an XII, 1804, p.53-54.

2. ME, 8^e année, 1802, t.2, p.237-244.

3. A la Bibliothèque Gennadion d'Athènes est déposé le journal de ce voyage de Fauvel, « Papiers de Barbié du Bocage », mss 133 et 132. Une partie de ce journal a été publiée par C.G. Lowe, « Fauvel's first Trip through Greece », *Hespéria*, vol.5, 1936, n^o 2, p.206-224.

4. *Ibid.*, p.239. Le comte Carbury fut un des premiers ingénieurs Grecs. Il transporta un monumental rocher pour servir de support à la statue de Pierre le Grand. Il fut assassiné par les ouvriers de sa ferme, à Céphalonie, en 1782.

interrompre lors de la guerre franco-turque, du fait de son arrestation¹.

La « découverte » du site d'Olympie s'avéra par contre infructueuse, car malgré les pressions du gouvernement français et de son ministre à Constantinople, les autorités ottomanes ne lui octroyèrent jamais l'autorisation de mener des fouilles : « Que de richesses, disait-il aux membres de l'Institut, ne doit pas renfermer cette mine d'antiquités encore toute vierge... »²

La classe de l'Institut lui confia le soin de mettre de l'ordre dans les papiers de Choiseul-Gouffier. Mais Fauvel désirait retourner en Orient. Il se fit donc nommer agent commercial à Athènes le 16 juillet 1802 et embarqua pour la Grèce à la fin de la même année. Mais avant de quitter la France, il reproduisit en plâtre le monument chorégique de Lysistrate. La « Décade » lui consacra un bref article qui ne manque pas d'intérêt parce qu'il apporte des informations qui nous permettent de compléter notre connaissance de la mentalité dite néoclassique. Il s'agit là d'un exemple d'un autre usage de l'antiquité.

Sur ordre de Choiseul-Gouffier, Fauvel avait pris le moule de plusieurs monuments d'Athènes. Soit que ces moulages fussent arrivés à Paris après la fuite de Choiseul-Gouffier en Russie, soit que Fauvel en ait reconstitué d'autres à partir de notes et de dessins, le fait est qu'avant de quitter la France, il put effectuer quelques copies du monument chorégique de Lysistrate. Les architectes Legrand et Molinos eurent l'idée de reproduire le monument en terre cuite, grandeur nature, dans la manufacture de Trabuchi. Grâce à l'article de la « Décade », nous savons qu'une copie fut érigée en guise de fontaine « au nouveau marché, rue Saint-Honoré », tandis qu'une brève notice historique communiquée au « Mercure de

1. Dans une lettre de Choiseul-Gouffier, datée de Constantinople, le 14-1-1789, et adressée à Fauvel, l'ambassadeur, non sans cynisme, incite Fauvel au pillage systématique des antiquités : « Ne négligez aucun moyen, mon cher Fauvel », lui écrit-il, « de piller dans Athènes et son territoire tout ce qu'il y a de pillable » : Lettre rapportée par Catherine Koumariou, *Le voyage de Choiseul-Gouffier...*, *op.cit.*, p.18-19.

2. Cité par Ph. E. Legrand, *op.cit.*, p.199.

France», qui ne mentionne pas le nom de Fauvel, nous apprend qu'une autre copie fut dressée «au milieu de la cour du Louvre»¹.

Durant les trois premières années qui suivirent la nomination de Fauvel à Athènes, nous perdons ses traces dans la presse littéraire parisienne. Les relations franco-turques étaient fort tendues ; l'étroite collaboration anglo-turque avait pour résultat que la plupart des objets antiques de quelque importance prenaient la route de Londres. Fauvel vit mettre à sac le Parthénon, tenta d'en arrêter le pillage, mais fut réduit à l'impuissance.

Dans les lettres qu'il adressa à Barbié du Bocage et à Mongez, nous pouvons discerner de plus en plus nettement son impuissance à devancer les fouilles des Anglais ainsi que son inquiétude face à la tournure que prenaient les événements. La tension qui allait s'aggravant dans les relations franco-turques, la faiblesse du soutien économique qu'il percevait de la part du gouvernement français, l'extrême difficulté des communications et l'hostilité des indigènes constituaient autant de facteurs qui ne pouvaient aider à débloquer la situation.

Le dernier voyage archéologique qu'il entreprit semble avoir eu lieu au printemps 1805. Dans une lettre adressée à Barbié du Bocage, datée d'Athènes, à la fin de cette même année 1805, Fauvel décrit son voyage à Thèbes et son retour à Athènes par la plaine de Platées. A Thèbes, il rencontra le voyageur anglais W. Gell, qu'il présente comme un ami de Lechevalier. Fauvel et Gell étaient censés effectuer le voyage de retour vers Athènes ensemble, mais aux dires de Fauvel, une attaque de goutte retint sur place son compagnon.

La description du voyage qui suit cette information est singulièrement semblable aux itinéraires publiés par Gell quelques années plus tard. Dans un style concis, voire télégraphique, Fauvel énumère à la manière future de

1. MF, tome 10, 1802, p.31-34. L'auteur de cet article, communiqué donc à la revue, se présente comme «un amateur qui veut s'instruire» et ne paraît pas très satisfait de l'exécution de la copie : il estime que le monument «a l'air ginguet d'un petit temple de jardin anglais» (p.33). Pour ce qui est des autres moulages de Fauvel, aujourd'hui déposés à la Bibliothèque Nationale, voir Catherine Koumarianou, *Fauvel... op.cit.*, p.33-34.

Gell les principales étapes du trajet (Athènes, rivière de Kiphissos, Dafni, Eleusis, Platées, Thèbes, Égine, Mont Parnès, Athènes, Salamine), en indiquant les heures de marche d'un endroit à un autre ainsi que les principaux points de repère topographiques tels que les ponts, églises, ruines, etc¹.

En dehors de cette courte relation d'un voyage que Fauvel entreprit personnellement, la plupart des nouvelles intéressantes qu'il put désormais communiquer à ses correspondants à l'Institut Impérial étaient le résultat de recherches dues à d'autres voyageurs. Pouqueville, consul général à Jannina, lui écrivait qu'il avait fait lever un plan de la plaine de Jannina et une topographie du pays de Souli, et qu'il conservait soigneusement le détail de tous ses itinéraires dans le Pinde, en Albanie et jusqu'en Macédoine. Il avait en outre collecté des médailles et des pierres gravées. Jaubert, sur la route du retour d'un voyage en Perse, lui écrivait de Varsovie pour lui communiquer une foule de renseignements importants concernant la topographie de l'Asie Mineure².

Dans une lettre à Mongez en date du 11 novembre 1806, Fauvel exprimait plus ouvertement ses inquiétudes : « Je vous enverrai, écrivait-il, ce que vous me demandez par la première occasion, si toutefois la guerre qui entrave tout ne vient ici une seconde fois me priver de ma liberté et du fruit de mes travaux. Sans nouvelles, toujours incertain de notre sort, je me couche libre au milieu de mes travaux, de mes antiquités, de médailles, incertain si demain j'en serai encore le possesseur. Jugez, mon ami, si cette situation est celle qui convient à l'artiste, à l'amateur ? Cette position est telle que je ne regarde comme sauvé que ce que je confie au papier... »³.

Quinze jours plus tard, Fauvel écrivait de nouveau à Mongez pour se plaindre de l'indifférence du général Sébastiani à qui il était « recommandé sous le rapport des arts et des antiquités ». Ce dernier ne répondait même pas aux demandes de subsides de la part de Fauvel, qui se voyait donc

1. Lettre publiée dans le ME, 1806, vol.5, p.116-122.

2. ME, 13^e année, 1807, vol.2, p.360.

3. ME, 13^e année, 1807, vol.3, p.136-139.

géné par « la prépotence des Anglais, qui était due à leur argent »¹.

La paix de Tilsit soulagea quelque peu Fauvel, pour ce qui concernait la liberté de sa personne et la possession de ses collections. Mais cela ne semble pas l'avoir encouragé à reprendre ses recherches. Ses lettres de 1808 annoncent les découvertes de Gell en Arcadie et une rectification de l'emplacement de l'ancienne ville de Smyrne proposé par Cousinery, rectification due aux recherches de Gropius, ancien compagnon de Bartholdy qui ne tarda pas à s'installer à Athènes au service des voyageurs et antiquaires anglais installés ou de passage dans cette ville.

Fauvel semble avoir conscience du fait. Dans une autre lettre, écrite dans l'automne de la même année à Athènes et adressée à Barbié du Bocage, il souligne : « Vous y avez vu que je tire parti de tout le monde : je puis dire que les voyageurs à leur tour me mettent à contribution ; au moins ne me reprochera-t-on pas de me donner les gants de leurs découvertes. Ce n'est que par une communication mutuelle que l'on peut agrandir le cercle des connaissances... »².

Fauvel n'a jamais essayé d'exploiter à son propre profit le travail scientifique ou les découvertes des autres. Et sa moralité faisait sur ce point une étrange exception. Car l'étude des papiers de Fauvel conservés à la Bibliothèque Nationale nous informe qu'il prêtait de l'argent à la petite semaine, et les comptes infinis conservés au département des manuscrits confirment le fait³. Mais pour ce qui est des propriétés intellectuelles, il se montrait très délicat : cela seyait mieux à son rôle de diplomate français, représentant de la France à Athènes, guide élégant et vénérable de toutes les personnalités de passage, hôte magnanime, homme de lettres et grand collectionneur.

C'est ainsi que par la correspondance qu'il échangea avec Barbié du Bocage et Mongez, publiée dans sa quasi-intégralité par le « Magasin

1. *Ibid.*

2. ME, 14^e année, 1808, tome 6, p.366.

3. Catherine Koumariou, *Fauvel et Athènes*, 7^e vol. des *Lieux et Images* (en grec), Olkos, Athènes, 1986, p.31.

Encyclopédique», Fauvel se présente comme la connexion athénienne, l'homme qui était au fait de tout ce qui se passait dans la petite ville et ses environs, et même dans l'ensemble de la Grèce. Il constitue une source importante de renseignements sur le progrès des découvertes archéologiques, le commerce des antiquités et la vie des voyageurs antiquaires à Athènes au cours des deux dernières décennies qui précédèrent le déclenchement de la Guerre d'Indépendance.

Ainsi Athènes était-elle présente à Paris. Les détails concernant la topographie de l'Attique y arrivaient sans discontinuer, modifiant sans arrêt les plans de Barbié du Bocage pour l'*Atlas du Voyage du Jeune Anacharsis*, de même que des nouvelles des découvertes archéologiques, des remarques plus ou moins judicieuses ou pertinentes concernant l'histoire et l'usage des objets mis au jour, des nouvelles des voyageurs qui parcouraient de plus en plus densément la Grèce. Dénudé de formation scientifique à proprement parler, Fauvel ne se limitait jamais à une description sèche. Ses lettres fournissent des détails pittoresques de la vie athénienne. Dans une lettre envoyée à Mongez, par exemple, il informait celui-ci de la découverte de plusieurs objets antiques, de vases usuels, de médailles et de petites figurines de marbre, sans omettre de raconter minutieusement les circonstances de l'événement : «Le 10 juillet 1808, M. Roque, négociant français établi ici, voulant faire nettoyer son puits, situé près de l'entrée de l'Agora (du Marché), trouva...»¹

Mais c'était surtout des grandes découvertes de son temps qu'il tenait informés les hellénistes et archéologues de l'Institut, et des recherches entreprises par Gropius, Gell ou Dodwell, et surtout Haller et Linckh. Il transmet un écho plus ou moins exact de la découverte et de la mise à sac qui s'ensuivit du temple d'Aphaia sur l'île d'Égine ou de la découverte et de la vente de la frise du temple d'Apollon Épicurien en Arcadie. La mention de ces deux découvertes, dues aux travaux d'une association

1. ME, 15^e année, 1809, tome 2, p.132.

internationale de chasseurs d'antiquités¹, constitue la dernière trace laissée par Fauvel dans la presse littéraire parisienne de la période que nous étudions.

Le baron Haller et Linckh avaient découvert à Égine dix-sept ou dix-huit statues de marbre de Paros que les tremblements de terre avaient fait chuter du temple de Diane: «à cette nouvelle, le Consul de France à Athènes, M. Fauvel, s'est aussitôt transporté sur les lieux»². Fauvel s'était déjà rendu à Égine quelques mois auparavant «pour y acheter, si faire s'était pu, deux statues, un buste et un bas-relief votif, le tout en marbre; ces objets ont été trouvés dans un puits, aux ruines de l'ancienne ville d'Égine, à peu de distance du port. Cette ville abandonnée depuis fort longtemps commence à se rebâtir. Les insulaires descendent de la ville que la peur des corsaires leur avait fait bâtir dans les montagnes et paraissent vouloir s'adonner à la marine. Les nouvelles constructions donnent lieu à des découvertes de statues et de monuments»³.

Les trouvailles du baron Haller ne tardèrent pas à prendre le chemin de Zante. Il faut noter à cette occasion une circonstance tout à fait particulière: deux annonces successives⁴ informaient le public du «Magasin Encyclopédique» du transport des trésors d'Égine et de Phyalie à Zante. La première disait que les antiquités n'étaient que de

1. Dans les lettres de Fauvel publiées dans le ME n'apparaissent que Haller et Linckh comme «découvreurs» du temple d'Aphaia et de la décoration de celui d'Apollon Épicurien. En vérité, il s'agissait d'une association de plusieurs jeunes chasseurs d'antiquités, formée en Italie et installée à Athènes en 1811, composée du baron Haller von Hallerstein, envoyé du roi de Bavière Louis I^{er}, des architectes Charles Cockerell et John Foster, du peintre wurtembourgeois Jakob Linckh, du baron et peintre estonien O.M. von Stackelberg et de deux archéologues danois, Peter Oluf Brondsted et G. Koës. Sur leurs activités, se référer à l'ouvrage séduisant de Catherina Philippa Bracken, *Antiquities acquired*, London, 1975, qui, en dépit de ses lacunes méthodologiques, offre des renseignements importants sur la chasse des antiquités grecques pendant les premières années du XIX^e siècle, et à l'étude de G. Henny, «Otto Magnus von Stackelberg», aux p.75-106 du vol.7 de *Lieux et Images* (en grec), Athènes, Olkos, 1986, où l'on trouvera de riches notes bibliographiques; voir aussi Catherine Koumariou, *Fauvel et Athènes*, *op.cit.*, p. 13-20.

2. ME, 17^e année, 1811, tome 6, p.397.

3. ME, 1811, tome 2, p.138.

4. ME, 18^e année, 1812, tome 5, p.76 et 19^e année, 1813, tome 2, p.177 et 183.

passage dans l'île et qu'elles y attendaient leur embarquement pour la France, tandis que la seconde, concernant la frise d'Apollon Épicurien, expliquait que les découvertes seraient « exposées pour quelques années dans un local propre et bien éclairé de (notre) ville de Zante, ou S.E.M. le Major-Général Airay les (avait) assurées de sa protection ».

La réalité était toute différente, non seulement pour ce qui est des antiquités, qui ne furent jamais exposées dans aucune sorte de musée mais vendues aux enchères, mais aussi pour la ville et l'île de Zante, qui étaient depuis quelques années déjà occupées par les forces britanniques¹. On pourrait suggérer que la censure napoléonienne, ne permettant pas l'annonce des défaites, obligea la presse à garder le secret sur le changement de fortune des îles pendant presque six ans.

Ces deux lettres de Fauvel adressées à Barbié du Bocage, à propos de la vente des antiquités d'Égine et de Bassae, contiennent en outre des renseignements intéressants sur les activités archéologiques de Veli, pacha de Morée et fils d'Ali, pacha de Jannina. Veli pacha, « à force de voir des voyageurs curieux, tant anglais que français », remarquait Fauvel, « l'est devenu lui-même, autant du moins que peut l'être un musulman »². Mais ce n'était pas par pure curiosité que Veli entreprenait des fouilles. Tout comme son père, qui avait vendu les antiquités de Nikopolis, Veli s'associa avec plusieurs chasseurs d'antiquités ou entreprit seul des recherches archéologiques fort lucratives³.

Pour ce qui est de Fauvel et des informations qu'il transmettait sur les activités des antiquaires en Grèce, ses remarques n'étaient pas toujours correctes ; d'ailleurs, Barbié du Bocage ne cessait de rectifier, dans d'abondantes notes, les appréciations erronées de son correspondant.

1. Voir J.O. Hanson, « Private Journal of a Voyage from Smyrna to Venice », *The Annual of the British School of Archeology at Athens*, vol.66, Athènes, 1971, pour la vente aux enchères, et Yérassimos Mavroyannis, *Histoire des Iles Ioniennes*, 1797-1815, Athènes, 1876 (en grec), pour l'occupation des îles Ioniennes du sud par les Anglais en 1807.

2. ME, 16^e année, 1811, vol.2, p.142.

3. Sur ce point, se référer à C. Ph. Bracken, « Antiquities acquired », *op.cit.*, au chapitre relatif au Péloponnèse.

Fauvel n'était pas helléniste et ne devint même pas archéologue. Mais sa longue résidence en Grèce le mena à contracter en quelque sorte la vieille maladie de Guys : il ne tarda pas à succomber aux charmes faciles de l'hellénisme comparé : « Ma caverne sous mon temple, écrivait-il, un puits antique, de belles ruines ioniques, des chapiteaux brisés, mes myrtes antiques à la porte de l'enceinte sacrée, sacrée encore aujourd'hui, puisqu'elle est dédiée à la Vierge, et le nom de Kipous (Ambélo-Kipous) qui signifie encore les jardins, tout cela parle plus haut que nos livres et a plus de poids que l'autorité de Chandler... »¹

Ainsi ne tarda-t-il pas à laisser de côté les livres qu'il n'avait jamais pu consulter sur les mœurs et les usages antiques, et se complut-il à voir ceux-ci reproduits dans le temps : les Athéniens de son époque se livraient à des courses de vitesse, et ils couraient nus, un simple vêtement noué autour de la taille, là même où les anciens organisaient leurs jeux athlétiques : la Porte Hippades d'Athènes serait la Porte des Courses ; ils se battaient toujours nus, après s'être enduit le corps d'huile et de sable. Fouillant les vieilles tombes, il trouvait des feuilles d'olivier posées sur les corps des défunts et remarquait que ses contemporains athéniens remplissaient les tombes de feuilles d'oranger et jetaient dans la tombe même la chandelle de l'église encore allumée².

En dépit de ce que pourrait laisser croire cette tentative d'identification des deux mondes grecs, Fauvel n'éprouvait aucune sympathie pour les Grecs modernes. Lors de l'explosion de la Guerre d'Indépendance, il se réfugia avec tout ce qu'il possédait de transportable à Kéa, puis à Smyrne. Jusqu'à la fin de ses jours, il essaya en vain de récupérer son « muséum », qui avait été en grande partie perdu au cours des vicissitudes de la guerre³. Ce qui reste étrange avec ce personnage qui offrit si peu à l'archéologie,

1. ME, 13^e année, 1807, tome 2, p.361.

2. ME, 18^e année, 1812, tome 2, p.91-93.

3. Sur les tentatives de Fauvel et du gouvernement français de récupérer ses collections, ainsi que sur les réactions des autorités, dorénavant grecques, voir Catherine Koumariou, *Fauvel...*, *op.cit.*, p.21-22.

c'est le fait qu'il ne soit pas tombé dans l'oubli ; ce n'est certes pas grâce à ses œuvres, mais grâce aux témoignages de ses hôtes illustres que furent Chateaubriand et Lamartine. Fauvel — et cela constitue une histoire que nul ne pourra rectifier —, gardera toujours les traits d'un élégant connaisseur, vénérable érudit entouré des pièces de sa collection dans sa belle maison hospitalière au pied de l'Acropole, tel que l'a peint Dupré ou que l'a si brillamment décrit Chateaubriand, ou le « Nestor des antiquaires » que rencontra le comte de Marcellus en 1820, « le seul débris encore debout en Orient de la célèbre ambassade à laquelle avait présidé M. le comte de Choiseul-Gouffier »¹.

Mais l'élaboration critique de l'hellénisme comparé fut surtout l'œuvre des érudits de cabinet indirectement attachés à l'équipe de Constantinople. À leur tour, ceux-ci devaient constituer en système cohérent les informations éparses rassemblées par les investigateurs opérant sur le terrain et regrouper autour d'eux les jeunes savants ou les érudits de moindre envergure, formant ainsi pour une grande part cette sorte de support idéologique et savant qui s'exprimait dans la presse littéraire et les autres récits de la période que nous étudions.

J.D. Barbié du Bocage

Nous en venons donc à présent à un personnage d'arrière-plan, sorte de coordinateur discret qui semble avoir inspiré et dirigé de manière substantielle l'évolution des choses. Il s'agit de Jean-Denis Barbié du Bocage², géographe et helléniste, que nous avons déjà souvent rencontré dans nos enquêtes. Nous l'avons vu collaborer avec Barthélémy à la composition de l'*Atlas* destiné à servir au *Voyage du Jeune Anacharsis*,

1. Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, 2^e éd., Paris 1854, p.148.

2. Sur Barbié du Bocage, voir [Funérailles de M. Barbié du Bocage], Paris 1826; Catherine Koumariou, *Correspondance D. Philippidis - Barbié du Bocage - Anth. Gazis*, op.cit., p.226-233.

puis avec Choiseul-Gouffier, pour la partie cartographique et géographique en général du *Voyage Pittoresque de la Grèce*; nous l'avons vu entreprendre avec Letronne l'édition des derniers volumes de cet ouvrage, et nous avons mentionné ses rapports avec Cousinery et surtout Fauvel, dont il semble avoir dirigé à partir d'un moment les recherches.

L'intérêt de Barbié du Bocage pour la réalité moderne de la Grèce restera toujours étroitement lié à ses tentatives constantes de restauration de l'espace historique grec. A quelques exceptions près (comme une carte de la Chine ou une autre de l'Espagne au temps de la conquête de César), la majeure partie de son œuvre y est consacrée. Sa carrière de cartographe débuta à l'occasion de sa collaboration avec Choiseul-Gouffier, lors de la mise au point et de l'édition du premier volume du *Voyage Pittoresque de la Grèce*. Le succès de cette édition, dû en partie aux solides connaissances de Barbié du Bocage concernant les écrivains antiques ainsi qu'à un esprit méthodique et systématique qui l'amena à identifier correctement les ruines mentionnées par le jeune voyageur et ses collaborateurs, lui ouvrit les portes du cabinet des médailles de la Bibliothèque alors Royale et de la collaboration avec le personnage le plus illustre parmi les hellénistes de la fin du XVIII^e siècle, l'abbé Barthélémy.

Ce dernier lui confia l'énorme matériel qu'il avait rassemblé au cours de longues années d'études et de recherches, et s'en remit à lui, comme nous l'avons vu, pour la composition du monumental *Atlas* qui devait servir de guide illustré au *Voyage du Jeune Anacharsis*.

Ces deux travaux, le *Voyage* de Choiseul-Gouffier et le *Voyage du Jeune Anacharsis*, furent les deux axes essentiels autour desquels devait évoluer sa carrière. Nous pouvons suivre de près les progrès de l'œuvre de Barbié du Bocage à travers les différents articles du «Magasin Encyclopédique» et les «Mémoires» de la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut. Mais dans le même temps, nous sommes également en mesure d'observer une multitude de travaux de moindre envergure, touchant toujours à la Grèce: les cartes de Barbié du Bocage accompagnent la plupart des éditions de son temps qui avaient affaire à la Grèce. Ce furent d'abord des récits de voyages, source

importante de nouveaux renseignements géographiques qui l'aidaient à perfectionner ses cartes : Chardin en 1797 ; le premier voyage de Pouqueville en 1805 ; Chandler, dont il effectua lui-même la traduction et qu'il enrichit de notes substantielles, en 1806 ; Castellan en 1808 ; le deuxième volume du *Voyage Pittoresque* de Choiseul-Gouffier, qui contient la première reproduction parallèle des toponymes anciens et modernes, en 1809 ; le *Voyage à l'île de Tinos* de Zalony en 1809, et d'autres encore. Pour ses éditions, Barbié du Bocage traçait des cartes géographiques modernes, portant les toponymes contemporains des villes, mais offrant en même temps de riches informations archéologiques. Quelquefois, par exemple dans le cas des éditions de Chandler ou de Pouqueville, il insérait dans l'ouvrage des notices savantes qui l'enrichissaient. Puis il alimenta avec un appareil cartographique efficace plusieurs éditions des auteurs classiques. Nous nous limiterons à signaler ici, parmi les plus importantes, les éditions de Pausanias en 1795, celle d'Hippocrate par Coray en 1800 et celle de Thucydide par Gail en 1810.

L'œuvre géographique et cartographique de Barbié du Bocage se développa autour de son intérêt essentiel et constant, qui fut celui de capter et représenter le monde grec au cours de son histoire. Pour parvenir à ses fins, il se mit en contact avec tous ceux qui étaient en rapport avec la Grèce : érudits, géographes, artistes, archéologues et simples observateurs, et plus particulièrement tous ceux qui résidaient ou avaient résidé en Grèce, diplomates, voyageurs, médecins, marchands, interprètes et surtout intellectuels grecs. Grâce à ce vaste réseau d'informateurs dont il était le centre, il se mit en mesure de collecter toutes sortes de renseignements concernant le monde grec, le progrès des recherches archéologiques, le mode de vie grec, les travaux des intellectuels grecs modernes, spécialement ceux qui s'occupaient d'études géographiques.

Letronne, qui fut son ami et collaborateur pour la traduction commentée du *Voyage* de Chandler et pour l'édition du troisième et dernier volume du *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier, prononça aux funérailles de Barbié un discours qui nous offre une belle image du rôle central que tenait celui-ci dans les études relatives à la Grèce ainsi que

dans son réseau d'information sur ce pays : «...On peut dire que la géographie de la Grèce était devenue son étude principale et favorite. Dans plusieurs savants écrits, il déposa les notions précieuses qu'il avait recueillies ; ses conseils firent entreprendre plus d'un voyage intéressant et contribuèrent à plus d'une découverte utile dans cette terre classique ; son cabinet était devenu comme une espèce de centre auquel venaient aboutir tous les renseignements nouveaux sur cette contrée célèbre. A voir l'empressement des voyageurs à lui communiquer leurs notes et leurs observations, on eût dit qu'il avait acquis sur la géographie de la Grèce un droit de propriété qui lui en assurait presque à son insu la possession exclusive »¹.

Sa profonde connaissance de la réalité moderne, mais aussi de l'antiquité grecque, était devenue légendaire. S'il y avait un spécialiste pour « connaître le sol de la Grèce de tous les âges, et ses révolutions historiques de toutes les époques », c'était bien lui. « Cette confiance conduisait dans son cabinet l'étranger prêt à partir pour la Grèce », affirmait l'un de ses biographes², « et l'engageait à demander un itinéraire à qui ne l'avait jamais parcouru. Dans une discussion géographique entre des savants allemands, elle faisait dire à l'un d'eux, comme pour trancher la difficulté : « Il faut bien que cela soit ainsi, puisque M. Barbié du Bocage l'a vu à Athènes... »

La méthode de Barbié du Bocage, à l'instar de celle de son maître d'Anville, fut définie par Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut. Selon lui, tous deux marquent le passage de la géographie ancienne à la géographie moderne, puisque « la géographie ancienne et la géographie moderne aident et se corrigent l'une l'autre »³. Dacier caractérisait leur méthode comme une

1. [Funérailles de M. Barbié du Bocage], Paris 1826 : Discours de M. Letronne, prononcé le 30 décembre 1825, p.7.

2. M. de Larenaudière, « Éloge de M. Barbié du Bocage... lu dans l'Assemblée générale de la Société de Géographie du 1^{er} décembre 1826 », *Bulletin de la Société de Géographie*, n°43-44, p.258.

3. Dacier, « Éloge à d'Anville », Paris 1782, p.17-18.

«érudition appliquée à la géographie comparée», du fait que le monde ancien devait être comparé au monde moderne, l'état présent de la planète à celui qu'elle présentait dans les temps anciens et durant les périodes intermédiaires.

De cette manière et à travers les cadres de la géographie ancienne, les études historiques des géographes ne se limitaient pas à une seule période concrète; la géographie ancienne débordait sur le domaine de la géographie moderne et la connaissance du monde ancien se mêlait à celle du monde moderne, les observations concernant l'état contemporain d'un pays se superposaient à l'image qu'en donnaient les auteurs anciens.

L'œuvre de Barbié du Bocage est surtout cartographique, cette discipline constituant par ailleurs la préoccupation majeure des géographes de cabinet. En dehors de l'appareil cartographique des éditions mentionnées plus haut ainsi que des cartes qu'il traça pour le Dépôt de la Guerre au moment où il assumait les fonctions de Géographe des Relations Extérieures (1802-1803), dont la carte militaire de la Morée gravée en 1807 et publiée en 1811, la partie la plus importante de son œuvre se concentre dans les éditions successives du monumental *Atlas* qui accompagnait le *Voyage du Jeune Anacharsis*¹.

Cet *Atlas* est un gros volume in-4^o qui contient, outre les cartes et plans de la Grèce au IV^e siècle, une longue introduction dans laquelle Barbié du Bocage rend compte de ses sources, de la manière dont il a procédé à la confection des cartes, des erreurs des cartes précédentes qu'il est parvenu à corriger ainsi que de celles qui pouvaient éventuellement exister là où il jugeait ses sources incomplètes.

Pour combler ces lacunes, Barbié du Bocage se servait de sa multitude d'informateurs, rassemblant de la sorte un riche matériel géographique dont il présentait de temps à autre au public des fragments sous forme de notices insérées dans les ouvrages d'autres auteurs, comme le *Voyage en*

1. *Recueil de cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'Ancienne Grèce, relatifs au Voyage du Jeune Anacharsis*, Paris 1788, 1789, 1790, 1799, 1817, 1822.

Morée de Pouqueville en 1805 ou le *Voyage Pittoresque* de Choiseul-Gouffier, pour ne mentionner que les plus longues; ou bien il les publiait dans la presse, et surtout le «Magasin Encyclopédique» mais aussi le «Mémorial Topographique» du Dépôt de la Guerre¹.

Le «Magasin Encyclopédique» contient, en dehors des présentations critiques de son œuvre cartographique², deux de ces notices signées de sa main, ainsi qu'une grande partie de sa correspondance avec Fauvel et d'autres personnes installées dans le Levant, comme Charles Tricon, attaché à l'ambassade française à Constantinople, qui lui fournissait des détails sur la topographie du Bosphore, ou Martin, consul de France aux Dardanelles³. Mais d'après la correspondance qu'il entretenait avec des intellectuels grecs comme Coray ou Philippidis, nous sommes en mesure de conclure qu'une grande partie des petites notices sur la Grèce qu'on rencontre surtout dans la dernière décennie du «Magasin Encyclopédique», notices qui n'étaient jamais signées, étaient fournies à Millin par Barbié du Bocage. Nous traiterons de cet abondant matériel dans la dernière partie de notre travail. Pour le moment, nous nous limiterons aux

1. Le «Mémorial Topographique et Militaire», rédigé au Dépôt Général de la Guerre et imprimé par ordre du ministre de la Guerre, fit paraître six numéros, entre mars 1802 et août 1803. Il fut repris régulièrement en 1825. Dans sa première et brève parution, Barbié du Bocage publia une «Notice historique et analytique sur la construction des Cartes Géographiques», n° 1, p.11-24. Nous trouvons en outre dans le n° 2, p.194-196, dans le cadre d'un rapport présenté aux Consuls de la République, une assez longue analyse des progrès de la confection de la Carte de Morée commandée par le Ministère.
2. Barbié du Bocage dressa une Carte Générale de la Grèce et d'une grande partie de ses colonies, tant en Europe qu'en Asie, pour le *Voyage du Jeune Anacharsis*. Cette carte fut dressée en 1798 et connut plusieurs révisions et corrections de la part de son auteur, dans les éditions successives du *Voyage*. L'information que nous fournit le ME (16^e année, 1811, tome 2, p.207) concerne la première éd. de 1811.

L'œuvre cartographique de Barbié du Bocage concernant la Grèce comprend encore une grande carte de Morée. On peut lire dans les comptes rendus de la Classe de l'Institut publiés par le ME (20^e année, 1815, tome 4, p.325), entre autres choses: «Des circonstances particulières ont retardé la publication d'une grande carte de la Morée, dressée en 1802 par M. Barbié du Bocage, corrigée et perfectionnée par lui en 1804 et 1805, gravée en 1807. L'auteur en a fait hommage à la Classe en 1815. Elle comprend, avec la Morée, une partie considérable de la Grèce proprement dite et représente d'ailleurs des plans particuliers de certains détails».

Sur l'œuvre grecque de Barbié du Bocage, voir G. Toliás, *L'œuvre géographique et cartographique grecque de J.D. Barbié du Bocage, premier répertoire bibliographique* du «Tetradia Ergasias» 17, C.R.N./C.N.R., 1984. Athènes, tiré à part.

3. Une partie de ces lettres a été publiée par C. Koumariou, *Correspondance...*, *op.cit.*, p.243-244.

deux grands articles du «Magasin Encyclopédique» écrits et signés par Barbié du Bocage.

Son premier grand article parut en 1796¹ sous le titre de «Notice d'une Géographie en grec vulgaire intitulée «Νεωτερική Γεωγραφία», imprimée à Vienne, en Autriche en 1791, en un volume in-8°». C'est l'un des premiers articles du «Magasin Encyclopédique» à considérer les Grecs comme des gens qui «sont très polis, cultivent les belles-lettres et les sciences, et il n'y a pas de doute qu'ils y feraient de grands progrès s'ils n'étaient sans cesse arrêtés dans leurs études par les difficultés que leur oppose la jalouse inquiétude des Turcs»².

L'importance de cet article de quinze pages réside dans le fait que nous y trouvons une approche toute nouvelle de la Grèce moderne et du monde des intellectuels grecs modernes jusqu'alors ignoré des spécialistes français. En effet, avec cet article, Barbié du Bocage s'intéresse à la Grèce moderne et non à son passé. Il est curieux de savoir quelles sont les activités des Grecs, ses contemporains. Et surtout, en bon géographe de cabinet qu'il est, il veut connaître les progrès qu'ils font dans la science géographique, autrement dit les informations nouvelles qu'il peut en obtenir.

Ainsi apprend-il au public français qu'en Grèce existent des écoles, des collèges et des universités³, et que la Grèce moderne produit des savants. Parmi ceux-ci, il cite Mélétius⁴, le prince Démétrius Cantemir⁵, Dosithée et Chrysanthe⁶, Nikolas et Alexandre Mavrocordato et leur célèbre bibliothèque en Valachie. «Enfin, on pourrait encore citer beaucoup

1. ME, 2^e année, 1795, tome 4, p.76.

2. *Ibid.*

3. «La ville de Jannina est comme leur principale université», *ibid.*, p.77.

4. «Cet auteur a écrit dans sa langue une Histoire ecclésiastique très estimée dans le pays, et une Géographie qui a été imprimée à Venise en 1728, en un volume in-folio», *ibid.*

5. Qui «tient lui-même une place distinguée parmi ces savants; outre son Histoire de l'Empire Ottoman, écrite en latin et traduite en français, il a fait une Description de la Moldavie, également en latin, qui se trouve dans le Magasin allemand de Busching», *ibid.*

6. Qui «a fait une description de la Terre Sainte et de la ville de Jérusalem, également en grec et pareillement imprimée à Venise en 1728», *ibid.*, p.78.

d'autres Grecs modernes très savants; mais on aime mieux les passer sous silence...», conclut-il¹.

Présentant la *Géographie moderne* de Philippidis-Constandas, il attribue l'ouvrage au seul Philippidis, ne connaissant personnellement que lui; d'ailleurs, comme il l'affirme, la page de titre manquait à son exemplaire. Barbié du Bocage s'étend sur les études françaises d'auteurs et l'influence qu'elles ont exercée sur lui.

Ce que Barbié du Bocage trouve digne d'intérêt dans cet ouvrage de géographie, ce n'est pas les renseignements que fournit Philippidis sur l'Europe et le monde, « qui sont tout simplement traduits de la *Méthode de géographie* de Nicole de la Croix, sauf quelques additions tirées de différents ouvrages »², mais la description de la Turquie d'Europe: « Mais ce qu'il y a de plus intéressant et qui rend cette géographie aussi complète pour nous qu'elle peut l'être, c'est la description de la Turquie d'Europe, qui est en général très peu connue, et sur laquelle on ne saurait rassembler trop de matériaux. Nous avons dit que cette géographie avait été composée à Vienne, en Autriche, et que son auteur avait profité de toutes les connaissances que le grand nombre de marchands grecs qui est établi en cette ville avait pu lui procurer. En effet, on y trouve la description de beaucoup de lieux dans la Grèce et dans le reste de la Turquie qui nous étaient tout à fait inconnus auparavant; mais les parties les plus circonstanciées et les mieux détaillées sont celles que l'auteur a vues lui-même ».

Barbié du Bocage analyse la méthode de la *Géographie* de Philippidis. Il la compare à la *Géographie ancienne et moderne* de Mélétius, qu'il juge vieillie: « Toute son érudition est en pure perte... et on ne peut plus se reconnaître »³. Au contraire, Philippidis décrit clairement, d'une manière

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.80-81. Sur les sources françaises et autres de la *Géographie Moderne*, considérées comme modèles méthodologiques, voir Catherine Koumariou, « Introduction à l'édition de la *Géographie Moderne* », Athènes, Hermis, 1988, p.38-44.

3. *Ibid.*, p.82.

simple et détaillée, chaque lieu dans son état actuel : « Il nous parle de ses productions, de son commerce, et ensuite il nous dit quel nom il portait autrefois ; souvent même il assaisonne son récit de traits d'histoire tirés de Pausanias, de Strabon, d'Eustache et d'autres. On ne pouvait pas suivre une marche plus claire et plus simple »¹.

Plusieurs points, dans la géographie moderne de Philippidis, sont complètement nouveaux pour le géographe français. C'est le cas du mont Pélion, de la montagne de Zagora, du Mont Athos, de quelques îles de l'Archipel et de plusieurs lieux en Thrace, Bulgarie, Valachie et Moldavie.

Les six dernières pages de l'article contiennent la traduction de la *Description du Pays des Maniotes*. « Cette description, à la vérité, est écrite avec un peu plus d'enthousiasme que le reste du volume : l'auteur paraît compter excessivement sur la bravoure et l'intrépidité des Maniotes pour contribuer au rétablissement de la liberté en Grèce ; mais, en général, cette description s'accorde avec ce que le comte Comnène a rapporté des Maniotes dans son *Précis historique de la Maison Impériale des Comnènes*, imprimé à Amsterdam en 1784 en un volume in-8°, et on y trouve même des choses dont le comte Comnène n'a pas fait mention ».²

Le Magne est décrit en tant que pays presque indépendant, « une espèce de démocratie »³ qui résiste aux Turcs. Les Maniotes sont séparés en deux parties, ceux du Magne Extérieur et ceux du Magne Intérieur. Les habitants de la première sont doux, actifs, s'adonnent au commerce, tandis que ceux de l'autre partie sont des brigands et des pirates. Ces Maniotes sont féroces : « en effet, ce peuple fait trembler les Turcs, et surtout ceux de Mistra »⁴.

Ce peuple de cent vingt mille âmes est un peuple ignorant : « à peine y a-t-il deux ou trois personnes qui connaissent leur illustre origine. Cependant, on n'en a pas moins de plaisir à apprendre qu'il existe

1. ME, 2^e année, 1795, tome 4, p.82.

2. *Ibid.*, p.84-85.

3. *Ibid.*, p.87.

4. *Ibid.*, p.88.

encore un petit gouvernement, une juridiction, et enfin une petite République grecque, seul reste de la gloire de cet ancien peuple, autrefois si célèbre, et maintenant malheureux »¹.

L'intérêt du public français pour cette « petite République grecque » était relativement marqué. C'est là sans doute la cause du choix de Barbié du Bocage. Dans le but de donner à ses contemporains un échantillon du savoir-faire des Grecs modernes en matière de géographie, il transmet des renseignements sur la « petite République » du Magne, région largement connue du public avisé du « Magasin Encyclopédique », et non un extrait d'une description *de visu* appuyée sur une solide connaissance du terrain comme celle de la Magnésie ou de la Moldavie, bien plus intéressantes du point de vue géographique, mais aussi bien moins populaires.

La *Géographie Moderne* est un texte important pour l'histoire de l'évolution des idées en Grèce. Elle est conçue dans un esprit radicalement libéral, composée, comme le faisait déjà remarquer Barbié du Bocage lui-même, sur le schéma des textes géographiques modernes, et écrite dans une langue non moins moderne, pleine de dynamisme et de spontanéité. Le choix de Barbié du Bocage ne pouvait être meilleur. Mais, dans sa bienveillance, il n'insiste pas sur le fait que la plus grande partie de la description de la plupart des régions de la Grèce ainsi que des autres pays de l'Europe méditerranéenne qui forment ce volume sont des assemblages savants² des traductions de la *Géographie Moderne* de Nicole de la Croix et de la *Géographie Moderne et Ancienne de l'Encyclopédie Méthodique* qui venait de paraître au moment de la composition du livre. Bref, la modernité du contenu du livre doit beaucoup à ces emprunts³.

Barbié du Bocage avait connu Philippidis au cours du séjour que ce dernier fit à Paris entre 1790 et 1794. Les deux géographes restèrent ensuite en contact épistolaire jusqu'en 1819. Dans une lettre de Paris datée du 16

1. *Ibid.*, p.89.

2. En effet, Philippidis et Constandas présentaient leur ouvrage comme une compilation.

3. Sur les emprunts de la *Géographie Moderne*, voir Catherine Koumariou, « Introduction à la *Géographie Moderne* »..., op.cit., p.38*-44*.

juin 1797, Barbié du Bocage informait Philippidis de son article sur la *Géographie Moderne* : « J'ai ajouté à tout cela, et pour vous, mon cher ami, un numéro du « Magasin Encyclopédique », Journal littéraire, dans lequel j'ai rendu compte de votre *Géographie* en grec vulgaire et dans lequel j'ai donné la traduction d'un petit coin de cette *Géographie*. Vous verrez si je l'ai bien rendu. Vous verrez aussi ce que j'y dis de vous... »¹.

Cinq ans plus tard, Barbié du Bocage revenait avec une nouvelle notice sur la géographie grecque. Mais cette fois, il ne traitait plus d'ouvrages originaux tels que l'ouvrage précédent : avec cette nouvelle « Notice abrégée des derniers travaux des Grecs modernes sur la géographie »² il informait le public de la traduction de cartes, faite à Vienne par Anthime Gazis : « Le choix de ce qu'ils ont fait passer dans leur langue prouve en général leur goût et donne l'assurance qu'ils pourront faire des progrès dans cette science », affirmait-il. Il s'agissait d'une adaptation de la grande carte de la Grèce et de la Turquie d'Europe de Delisle, ainsi que d'une mappemonde allemande faite par Georges Goleski et de la carte d'Europe de Robert de Vaugondy.

L'intérêt que présente ce texte est de prouver que le public français était informé des activités éditoriales des Grecs modernes établis à Vienne, ainsi que de l'effervescence culturelle qui régnait dans les Principautés Danubiennes, gouvernées depuis un bon moment déjà par des dignitaires grecs. A travers la correspondance échangée entre Barbié du Bocage et Daniel Philippidis qui résidait à Jassy d'une part, Anthime Gazis qui demeurait à Vienne d'autre part, apparaît très nettement cette nouvelle société grecque avide d'instruction et de tous les bienfaits de la civilisation occidentale. Philippidis, ami de longue date de Barbié du Bocage, employé par le propriétaire foncier Georgaki Balsa à l'instruction de ses enfants et professeur au Collège de Jassy, dépensait des sommes considérables en achat de livres, d'instruments d'optique, de physique et de « chymie », pour

1. Daniel Philippidis - Barbié du Bocage - Anthimos Gazis, *Correspondance, 1794-1819*, édition par Catherine Koumariou, Athènes, Estia, 1966, p.23.

2. ME, 7^e année, 1801, tome 4, p.247.

ne pas parler des articles de luxe, bijoux en platine et quantité de tabac à priser. Tous ces articles lui étaient fournis par Barbié du Bocage qui était à son tour amplement récompensé de sa peine par une commission de 10% sur chaque envoi.

De son côté, Anthime Gazis, archimandrite et curé de la paroisse grecque de Vienne, commandait lui aussi à Barbié des livres précieux (les deux cents volumes de l'*Encyclopédie Méthodique*, qu'il ne pouvait trouver enluminée sur place) et le tenait informé de ses travaux en lui faisant parvenir des exemplaires des traductions qu'il faisait imprimer à Vienne ou de ses éditions de cartes.

Barbié du Bocage ne se limitait pas, à son tour, à une simple présentation de ces travaux dans le «Magasin Encyclopédique», mais les diffusait auprès de tous les hellénistes susceptibles de s'y intéresser, devenant de la sorte l'un des principaux propagateurs de cet esprit «philhellène» avant la lettre que nous remarquons dans une partie considérable des cercles d'hellénistes parisiens de l'époque. De même, il s'imposa vite comme l'intermédiaire naturel et obligé entre divers hellénistes et les cercles de Jassy et de Vienne, fournissant aux premiers le fruit des travaux des Grecs modernes et informant les seconds des activités parisiennes qui avaient affaire aux études grecques, et plus précisément aux études néohelléniques naissantes.

Ainsi Barbié apparaît-il comme un centre d'information à double fonction sur la Grèce moderne : il était le point où aboutissaient tous ces renseignements en même temps que le point de diffusion et de contact entre les gens intéressés. « Je vous remercie, écrivait-il à Gazis¹, de vouloir bien me faire connaître les ouvrages nouveaux que vous produisez. Ils me sont d'autant plus intéressants qu'on est très curieux ici en France de voir se propager les connaissances ... »

Mais à travers cette correspondance apparaît un autre élément encore qui nous semble très important, du fait qu'il révèle très clairement la

1. Lettre n°35 de l'édition Catherine Koumarianou, du 18-1-1802, p.67.

position affective de Barbié du Bocage face à la Grèce moderne. Au mois de novembre 1801, écrivant à Philippidis et lui annonçant l'éventualité de son départ pour la Grèce au sein d'une expédition scientifique en Méditerranée et donc de leur rencontre éventuelle, il s'exprime en ces termes : « C'est alors que nous jouirions d'un double plaisir, celui de nous embrasser, vous dans votre pays natal et moi dans celui que je chéris le plus après le mien, et dans lequel j'aurais volontiers émigré si les malheurs de ma patrie eussent continué. D'ailleurs, l'histoire de ce pays me retrace de si agréables souvenirs que mon esprit est souvent chez vous, tandis que mon corps est en France... »¹

J.B.G. d'Ansse de Villoison

Si tels étaient les sentiments de Barbié du Bocage pour la Grèce, ce n'était certainement pas le cas d'un autre émule de Choiseul-Gouffier, qui fut son compagnon de voyage et son invité à Constantinople en 1784 : il s'agit de l'helléniste Jean-Baptiste-Gabriel d'Ansse de Villoison, personnage dominant dans le monde des érudits philologues jusqu'à sa mort survenue en 1805, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Villoison avait acquis assez rapidement une notoriété certaine dans les milieux des philologues européens, grâce au mérite de ses travaux d'une part, mais aussi à sa capacité à entretenir constamment l'intérêt des cercles restreints intéressés aux études philologiques.

Il poursuivait soigneusement une dense relation épistolaire avec la plupart des érudits européens, se présentant comme le protecteur des hellénistes français tels que Coray ou Chardon de La Rochette, dont il savait exploiter au mieux les lumières. Il voyagea beaucoup en Europe, où il tenta de s'introduire dans les diverses cours princières et royales, et à travers un dense réseau de correspondants, essaya d'entretenir l'intérêt de ces derniers ainsi que celui de leurs souverains sur sa propre personne. Son

1. *Ibid.*, p.62.

biographe, Charles Joret¹, guidé la plupart du temps dans la composition de son ouvrage par une profonde sympathie envers son personnage, ne peut cacher son étonnement face à l'inépuisable capacité de sa mémoire, lorsqu'il s'agissait des personnes illustres qu'il avait connues ou simplement rencontrées.

Villoison avait été dans sa jeunesse une sorte d'enfant prodige : à l'âge de quinze ans, il connaissait par cœur la totalité des écrivains grecs et latins et se trouvait souvent contraint de changer d'école afin de trouver des enseignants plus savants que lui. A vingt-deux, grâce à une dispense d'âge spéciale, il avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (en 1772) et un an plus tard, il publia un manuscrit qu'il avait découvert à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, celui d'un recueil inédit d'Apollonius des lexiques grecs sur Homère. L'Europe savante fut éblouie par la mise en valeur des scholies obscures du texte et la sagacité et l'érudition des notes qui accompagnaient cette édition, et toutes les sociétés savantes s'empressèrent d'élire le jeune prodige membre correspondant de leurs associations.

C'est précisément à cette époque que Villoison entra en contact épistolaire avec la plupart des savants français et étrangers, trouvant là « le moyen le plus prompt, le plus facile et le plus sûr » d'établir et consolider sa réputation de philologue².

Sa double carrière d'éditeur et de scholiaste se poursuivait parallèlement. En 1778, il donna une édition très savante de l'œuvre pastorale de Longus, chargée d'un encombrant bagage de commentaires érudits. Déjà, Dacier était parvenu à lui en faire supprimer la moitié, mesure qu'il jugeait insuffisante puisqu'il remarquait en 1806 qu'« on pourrait peut-être en retrancher encore la moitié sans faire aucun tort à Longus »³.

1. Charles Joret, *D'Anse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle*, Paris, 1910.

2. *Ibid.*, p.41.

3. Dacier, « Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Villoison, membre de la Classe d'Histoire et de Littérature Ancienne de l'Institut National et de presque toutes les Académies de l'Europe, lue dans la séance publique du vendredi 11-4-1806 ».

Villoison se persuada à cette époque qu'une recherche dans les bibliothèques italiennes, et plus précisément dans celle de Saint-Marc à Venise, lui fournirait la possibilité de faire des découvertes littéraires importantes. En 1781, il fut envoyé par ordre du Roi et aux frais du gouvernement à Venise, où il résida pendant quatre ans.

Les fruits de ses recherches ne tardèrent pas à apparaître: la même année, il publia deux grands volumes sous le titre d'*Anecdota Graeca*, qui contenaient l'«Ionie» de l'impératrice Eudocie pour le premier, et quelques opuscules de Jamblique, Porphyre, Procope de Gaza, Choricus, Diomède et Hérodien le Grammairien pour le second.

Les hellénistes n'accueillirent pas cet ouvrage aussi chaleureusement que les précédents: ils le jugèrent d'un goût moins sûr, étant donné qu'il ne s'agissait plus d'auteurs de l'antiquité la plus prestigieuse, mais surtout de personnages mineurs du Bas-Empire. Il convient de signaler que c'est grâce à ces travaux de Villoison que les études byzantines, jusqu'alors dépréciées et considérées comme inutiles, faisaient leurs premiers pas, encore bien hésitants. Les temps n'étaient pas encore mûrs pour l'étude et l'appréhension de cette civilisation particulière, et si les érudits et savants divers se montraient davantage prêts à étudier les travaux des Grecs leurs contemporains, cela se faisait sous la couverture des études classiques, la «régénération» de la Grèce apparaissant comme une tentative de renaissance et de restauration de l'antiquité.

Ainsi l'édition «byzantine» de Villoison ne connut-elle pas l'accueil qu'il espérait. «Séduit sans doute par la réputation littéraire de cette princesse, par la beauté du manuscrit», écrivait Dacier en 1806, «et par l'éloge qu'avaient fait de l'Ionie des écrivains qui vraisemblablement ne l'avaient pas lue, M. de Villoison ne consulta point sa mémoire et s'aperçut trop tard que cet ouvrage vanté ne contenait à peu près rien qui ne nous eût été transmis par de plus anciens compilateurs...»¹.

Pour Dacier comme pour tous les hellénistes de la fin du XVIII^e siècle,

1. *Ibid.*, p.11-12.

seule comptait l'antiquité. Le jugement porté sur la compilation érudite de Villoison était sévère : l'ouvrage fut considéré comme du « matériel mal choisi et mal disposé » ; le temps des études byzantines n'était décidément pas encore venu.

Villoison comprit que pour redorer son blason, il devait produire un ouvrage de la plus haute antiquité. La chance l'aida une fois de plus : il découvrit à la Bibliothèque Saint-Marc un manuscrit de l'*Iliade* datant du X^e siècle, qui contenait en outre un grand nombre de scholies provenant d'ouvrages antiques perdus. Par leur nombre et leur étendue, ces scholies offraient l'histoire critique de ce texte la plus importante et la plus complète conservée jusqu'alors. Le texte, accompagné des scholies antiques et des notes de Villoison, ne parut qu'en 1788. Aucune des éditions antérieures ne pouvait tenir tête à cette savante étude, qui suffit à elle seule à assurer à Villoison « des droits éternels à la reconnaissance des amateurs de l'antiquité »¹. Dacier, de son côté, qui s'était montré si sévère à l'égard de son collègue épris d'études obscures sur des personnes et des œuvres inconnues du Bas-Empire, caractérisa cette édition de l'*Iliade* comme « l'un des plus beaux présents que l'érudition ait fait aux lettres dans le XVIII^e siècle »².

Le succès de ses recherches dans les bibliothèques d'Italie en fit entrevoir d'autres à Villoison, plus éclatantes encore. Il pensa qu'en visitant les bibliothèques monastiques et privées de la Grèce, jusqu'alors inexplorées, il pourrait arriver à des découvertes de manuscrits importants, qui enrichiraient les lettres et sa propre réputation. C'est ainsi qu'il sollicita et obtint sa place dans la suite de l'ambassade de Choiseul-Gouffier à Constantinople et qu'il s'embarqua à Toulon avec l'ambassadeur et ses compagnons, le 4 août 1784. Il ne devait revenir en France que le 18 novembre 1786.

Villoison ne publia pas de récit de son voyage. Tout le matériel qu'il

1. *Dictionnaire Biographique Michaux*, article « Villoison », tome 26, p.526.

2. Dacier, « Notice historique sur... Villoison... », *op.cit.*, p.15.

rassembla en Grèce devait lui servir à la composition d'un autre ouvrage, d'une envergure bien plus importante, une histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne; mais elle ne fut toutefois jamais achevée. En revanche, à son retour en France, il communiqua à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues ou publiées inexactement, extrait de la relation du voyage littéraire fait par l'auteur dans le Levant*. Ce mémoire fut publié dans le tome XLVII, deuxième partie, des *Mémoires de l'Académie*, qui ne virent le jour que cinq ans après la mort de Villoison, en 1809, au milieu donc de la période que nous traitons ici. Nous donnons ici un aperçu sommaire de ce long mémoire, qui n'a pas jusqu'à ce jour attiré l'attention des chercheurs.

« La relation de mon voyage », écrivait-il, « que je publierai un jour en plusieurs volumes, est trop étendue pour que j'en puisse renfermer l'abrégé dans un seul Mémoire: elle me fournira une suite nombreuse de dissertations. Je ne parlerai dans celle-ci que des inscriptions que j'ai eu le bonheur de découvrir; les autres rouleront sur le Mont Athos, sur le singulier genre de vie de ses habitants, sur les monastères grecs, sur leurs bibliothèques, sur les différents monuments que j'ai vus dans le Levant, sur la langue, les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses, les habillements, l'agriculture, le commerce, la marine, les maladies des Grecs modernes comparés avec les anciens, sur les Tzaconiens, chez lesquels j'ai trouvé en partie la langue des anciens Doriens, le dialecte de Pindare et de Théocrite... »¹

Lu au cours de plusieurs séances successives de l'Académie, ce mémoire devait donc être suivi de plusieurs autres sur tous les aspects de la vie grecque, ancienne, médiévale et moderne. Mais le travail concernant les inscriptions était seul destiné à voir le jour. Néanmoins, celui dont nous disposons contient une multitude de renseignements précieux sur le voyage

1. *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues ou publiées inexactement, extrait de la relation du voyage littéraire fait par l'auteur dans le Levant*, Mémoires de l'Académie Française, vol. XLVII, Paris, 1809, p.284.

de Villoison. Tout d'abord, il donne sous forme de liste son itinéraire¹ ainsi que des informations non négligeables sur les conditions et les modalités des voyages, en mer Égée surtout, à la fin du XVIII^e siècle. Il renseigne ses collègues sur les moyens de transport, sur le danger que représentaient pirates et brigands, sur les divers problèmes d'alimentation et d'hygiène que posait un voyage en ces contrées. Il donne en outre des détails intéressants sur les échelles, sur le rôle des consuls et des médecins installés en Grèce.

Le premier mérite de ce mémoire était de restituer une multitude d'inscriptions inconnues ou inexactly publiées par les voyageurs précédents, mais cela ne diminue pas pour autant l'importance des renseignements fournis sur plusieurs points de la géographie de la Grèce moderne, sur l'architecture, surtout religieuse, l'administration, l'enseignement, la vie publique et privée des Grecs modernes. En même temps, Villoison proposait une vue très étendue de toute l'histoire littéraire grecque, en citant à côté des auteurs classiques leurs scholiastes du Bas-Empire ou même les opinions des divers savants grecs des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne fut pas la seule bénéficiaire des remarques de Villoison concernant son voyage en Grèce. Dans les « Prolégomènes » à l'édition de l'*Iliade*, composés en latin, nous rencontrons plusieurs allusions à ce voyage et surtout des détails touchant

1. «... Voici le nom des pays que j'ai parcourus : Constantinople et ses environs, Scutari (l'ancienne Chrysopolis), Callipoli, les Dardanelles, les îles Naxie, Patmos, Leros, Cos, Amorgos, Mételin, Scio, Tenedos, Lemnos, Salonique, Mont Athos, Cariès, Sciatho, Négrepont, l'Aulide, Thèbes, Mégare, Koulouri et Ampélachie (les deux villes de Salamine), Corinthe, Argos, Naple de Romanie, Tripolitza, Misitra, Magoula (Sparte), Sclavochori (ancienne Amyclès), la Tzaconie (le pays des Eleutheri-Lacons), Ligourio, Gero, Épidaure, Égine, Athènes, le Mont Saint Georges ou Anchesmus, le Mont Hymette, Corydalus, Éleusis, les ports Pyrée, Munichie et Phalère, Kerata, Laurium, Thoricie, les îles Zia ou Keos, Thermia ou Cythnos, Andros, Syra ou Syros, Nio ou Io, Santorin ou Théra, Nanfi ou Anaphé, Sicino, Policandro ou Pholegandros, l'Argentière ou Cimolo, Siphanto ou Siphnos, Antiparos ou Oléaros, Stampalie ou Astypalée, Adikeria, Kouphonisi, Smyrne, Éphèse, Bournaba, Bournabachi, Chagilar, Narlikui, etc », *Mémoire sur quelques inscriptions*, *op.cit.*, p.283.

aux bibliothèques monastiques et privées de Grèce, dont la visite et l'inspection étaient le but principal de ce voyage.

A la fin de ces « Prolégomènes », Villoison revenait plus précisément sur son projet de composer une histoire comparée de la Grèce dans les temps anciens et modernes. Il n'était plus question cette fois de « nombreuses dissertations », mais du plan d'un tableau comparatif des mœurs et des usages de la Grèce aux diverses époques de son histoire. L'influence de Guys est indiscutable, mais Villoison poussait à l'extrême un système qui restait avant tout théorique, en voulant conférer aux paradigmes presque philosophiques de Guys toute l'envergure d'un traité historique.

Seul Villoison était en mesure de concevoir un projet si audacieux. Tout d'abord, il n'était spécialiste à proprement parler d'aucune branche particulière de l'histoire littéraire grecque : ses connaissances s'étendaient à toutes les périodes de l'histoire grecque, et seule sa mémoire, « qui tenait du prodige »¹, lui permettait d'envisager sérieusement une telle perspective. En outre, il connaissait les matières modernes : pendant son séjour à Constantinople, il avait pris soin d'apprendre le grec vulgaire, et les deux années passées à mener des investigations minutieuses dans l'Archipel lui avaient dévoilé une bonne part de la réalité moderne.

Cette connaissance approfondie de la Grèce moderne se révèle dans un long article publié dans les « Annales des Voyages » de 1809, sous le titre *Observations faites pendant un voyage dans la Grèce et principalement dans les îles de l'Archipel par feu M. Dansse de Villoison*. Il s'agit d'extraits puisés dans les papiers inédits de Villoison que la Bibliothèque Impériale venait d'acquérir.

Ce texte de plus de quarante-cinq pages in-8° est divisé en chapitres d'étendue variable : « Remarques générales », « Femmes grecques », « Langage », « Aspect des îles - Climat - Maladies dominantes », « Remèdes », « Productions », « Habitations - Meubles », « Culte - Clergé - Missions Catholiques », « Bibliothèques - Monuments », « Festins -

1. Dacier, « Notice historique sur...Villoison », *op.cit.*, p.14.

Sociétés - Noces ». Le texte s'avère d'une remarquable précision et dévoile un souci de critique approfondie, fruit de longues et minutieuses observations. Bien entendu, il ne s'agit que de notes et nul ne saurait dire si l'auteur, dans une édition éventuelle, les eût laissées dans l'état où elles apparaissent dans les « Annales de Voyages ». Mais hormis quelques exagérations de style et quelques expressions relativement dures à l'égard des Grecs modernes, expressions souvent dénuées d'ailleurs de sens profond et aussi superflues à l'ensemble de la narration que gratuites, le texte est le produit d'un esprit pénétrant, élégant et érudit.

Dans les *Remarques générales*, Villoison expose d'emblée la manière dont il conçoit les Grecs modernes, sa grille de lecture de la civilisation grecque. Le point de référence est la période classique, à la fin de laquelle commence la décadence : « Sous les empereurs romains, les Grecs sont déjà dépeints par leurs propres écrivains comme un peuple dégénéré », affirme-t-il ; et il ajoute : « On retrouve, dans ces siècles reculés, jusqu'aux ridicules qui règnent aujourd'hui parmi les Grecs modernes »¹. L'idée de la décadence permanente chez les Grecs, qui débute avec la domination romaine, voire même macédonienne, est une idée générale partagée par la plupart des hellénistes. Même Coray, qui fut le plus ardent défenseur de ses compatriotes et le principal théoricien et propagateur de la « régénération » de la civilisation en Grèce, partageait pleinement cette opinion.

Après Guys, Savary et tant d'autres, Villoison disserte à son tour sur ces lieux communs du « long voyage de la mémoire en Grèce » que fut le voyage littéraire des hellénistes.

Après la courte introduction, Villoison entreprend de comparer Grecs anciens et modernes, signalant un grand nombre de points communs dans leurs attitudes et comportements : les uns comme les autres sont avides de nouvelles et de changements. La mésentente et la jalousie règnent entre eux. Ils sont toujours capables de tout sacrifier à l'intérêt du moment, sans

1. AV, 1^{ère} année, 1809, tome 2, p.139.

songer jamais à l'avenir. En revanche, ils se montrent dans le même temps bon pères et bons maris. Ils s'avèrent aptes à supporter fatigues et souffrances, sont sobres quand il le faut, légers et dispos. Ils ont de beaux yeux, et leurs traits gardent l'austère beauté antique. En retour, leur paresse est sans limites; mais dans le cas inverse, ils sont extrêmement industriels. Les Grecs des îles sont réputés pour leur sens de l'hospitalité : « Passez dans les villages de Tine, entrez dans la maison d'un paysan, il vous forcera d'accepter ce qu'il a de pain, de fromage, d'excellent vin : qu'un homme poursuivi par la Porte se réfugie chez lui, il aimera mieux s'exposer que de le déceler... »¹

Entre autres défauts des Grecs, Villoison insiste surtout sur le fait qu'ils sont « fort querelleurs ». Lui-même dit avoir assisté à des scènes où le père poursuivait le fils en brandissant un couteau; nul n'osait les séparer : Villoison ne peut s'empêcher de penser ici au père de Polydecte, assassiné pour avoir voulu séparer des gens qui se battaient.

Ces *Remarques générales* concluent sur deux points qui constituaient plus ou moins des clichés dans les récits de la plupart des observateurs : le désir d'autonomie régionale des Grecs et l'amour passionné du pays natal.

Viennent ensuite les remarques particulières. Villoison n'était certes pas la personne la plus indiquée pour juger de la beauté des femmes grecques. Il les jugea en dilettante et les jugea mal. Il trouva que leur sang avait été gâté par celui des Turcs et que leur charme naturel avait été effacé par les aliments salés dont elles se nourrissaient et par leur malpropreté. En revanche, la mémoire de Villoison lui fournit plusieurs exemples de parallélismes, surtout en ce qui concerne les pratiques relatives aux accouchements et aux enlèvements précédant le mariage.

Si l'on écarte les considérations dépourvues de fondement sérieux², le texte de Villoison se révèle intéressant à maints égards, surtout sur les

1. *Ibid.*, p.142.

2. « Elles n'aiment guère leur mari que tant qu'il est dans la prospérité, et presque jamais sincèrement », *ibid.*, p.150.

points qui concernent les pratiques et les comportements sexuels et le rôle et la place des femmes dans les sociétés insulaires de l'Archipel : « Les femmes mariées se permettent beaucoup plus de faiblesses, surtout dans les îles où les Turcs ont séjourné, comme à Paros, Micone, Tine, Naxie et Thermie ; elles sont plus libres qu'ailleurs, et leurs maris beaucoup moins jaloux. Les papas poussaient l'hospitalité au point de me forcer d'embrasser leurs femmes, de leur prendre la gorge et danser avec elles à un bal où je me trouvais. D'ailleurs, dans l'église grecque, elles ont la facilité de changer de mari presque autant qu'elles veulent ; et elles se servent de ce privilège, surtout à Stampalie. Les plus décentes, honnêtes et retirées sont les Santoriniotes catholiques : un homme qui rendrait deux fois visite chez elles serait suspect et ferait du tort à leur réputation ; un jeune homme qui parlerait à une jeune demoiselle dans la rue serait déshonoré.

Jamais une Grecque ne s'abandonne dans la semaine sainte, ni immédiatement avant la communion, ni après l'avoir reçue...

Les insulaires les plus immodestes sont celles de Scio, qui sont toutes à leurs fenêtres, appellent les étrangers sous le prétexte de leur vendre des bonnets et dansent pêle-mêle avec les Turcs, dont plusieurs en entretiennent. Au reste, un étranger ne doit pas se laisser tromper par la facilité apparente des femmes grecques... »¹

L'étude du langage ramena Villoison sur un terrain plus familier. Au cours de son long séjour, il avait remarqué plusieurs façons de parler qui appartenaient « à l'antiquité la plus classique »² et il en rapporte quelques-unes dans ses notes. Mais la langue grecque moderne parlée dans les îles reste très éloignée du grec ancien ; de plus, elle est altérée par l'italien et le vénitien ; à Constantinople, elle l'est par le turc : « Il ne faut pas croire », insiste-t-il, « que les habitants du Fanal soient plus instruits, ni que leur langue soit plus pure ; elle est farcie de mots turcs, ce qu'ils regardent

1. *Ibid.*, p.147-148.

2. *Ibid.*, p.150.

comme une grande élégance ; ils ont inventé une nouvelle espèce d'écriture que tous les autres Grecs, qui se piquent de singer les gens du Fanal, se sont empressés d'adopter. Elle est indéchiffrable, et ressemble autant à du grec qu'à du chinois : point d'accents, point d'orthographe. Il leur est très difficile d'apprendre l'orthographe parce que la prononciation moderne les trompe »¹.

Dans les chapitres qui traitent de la vie économique et sociale ainsi que de la configuration des îles, l'esprit qui préside au récit de Villoison est la disposition dont il fait preuve à présenter la vie et les activités d'une société qui continue à fonctionner selon les schémas antiques traditionnels et patriarcaux. Mais l'élément le plus manifeste, au-delà des critiques sévères du narrateur, est que l'ensemble des îles de l'Archipel constitue une société complète, avec ses lois et la vie économique qui lui convient, une grande indépendance administrative et religieuse et un caractère spécifique en ce qui concerne les mœurs et les usages. Certes, Villoison juge cette société décadente et superstitieuse, mais en même temps, il n'omet pas de présenter toutes ses structures.

Ainsi parle-t-il des *proesti*, des *archontes* et des *épitropoi* qui assuraient l'administration des affaires communes des îles², des gens lettrés qui avaient la charge de chancelier dans les communautés insulaires³, ainsi que de l'autorité des prélats orthodoxes, qui disposaient d'un tribunal compétent pour juger les délits en première instance⁴, systèmes administratifs que Villoison considère comme des résidus de l'organisation et des lois du Bas-Empire.

L'organisation de cette société insulaire constitue souvent l'arrière-plan des critiques de Villoison, comme dans le cas des mesures prises contre la piraterie, au moyen de fortifications élevées loin des côtes, ou encore contre la peste. La façon dont il parle de la quarantaine est assez explicite :

ΔΙΔΑΧΟΝΙΚΗ Ε.Π.Ε.
ΚΒΕ - ΚΝΕ

1. *Ibid.*, p.151.

2. *Ibid.*, p.143.

3. *Ibid.*, p.170.

4. *Ibid.*, p.166.

«La peste vient rarement dans l'Archipel. On y fait, mais avec peu de soin, la quarantaine pendant quelques jours dans une misérable chapelle, à quelque distance de la ville. La quarantaine est plus rigoureuse à Syra qu'ailleurs parce qu'en 1728, il y eut une peste qui enleva sept cents personnes. Faute de lazarets, on place dans des grottes, à l'abri d'un rocher, les personnes qui viennent d'un lieu suspect et elles payent vingt paras par jour pour un garde»¹.

Les résurgences de l'antiquité dans la Grèce moderne constituent le point vers lequel convergent toutes les recherches de Villoison. Il les rencontre à chaque pas de son voyage : dans les paysages, la conformation des collines, la sécheresse des rivières, mais surtout dans la vie et les mœurs des habitants, dans leurs vêtements, leurs danses, leurs manières de vivre, dans la musique et les cérémonies observées dans les mariages et les enterrements.

De retour en France, et après avoir mis au point l'édition d'Homère, il songea sérieusement à la composition du grand tableau historique et comparatif des mœurs et des usages de la Grèce aux diverses époques. La Révolution l'obligea à quitter Paris : il était noble, sa famille était venue d'Espagne avec la suite d'Anne d'Autriche. Comme séjour pour son exil, Villoison opta pour Orléans, dont la grande bibliothèque publique, qui renfermait les collections d'Henri et Adrien de Valois, devait lui permettre de réaliser son *Voyage dans la Grèce ancienne*. Il se retira du monde, au point que ses correspondants, habitués à sa fréquente correspondance, craignirent pour sa vie. A vrai dire, l'isolement studieux de Villoison avait commencé avant même son exil à Orléans : dès 1788 et cela jusqu'en 1793, date à laquelle il partit pour Orléans, il s'était enfermé dans sa bibliothèque, rue de Bièvre, afin de «rassembler tous les matériaux de son histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous les points de vue»².

1. *Ibid.*, p.154. Le «garde» devait être un garde-malade, chargé de la surveillance mais aussi de l'approvisionnement de la personne isolée.

2. Lettre de Wolf du 20 juillet 1791, citée par Joret, «Villoison», *op.cit.*, p.349-350.

D'Orléans, il rompit son silence d'écrivain qui durait depuis presque dix ans en reprenant sa collaboration au « Magasin Encyclopédique ». Cette collaboration démarrait sous les auspices de son ancien ami, Chardon de La Rochette : les trois premiers articles de Villoison dans la célèbre revue étaient en fait des lettres adressées à Chardon¹. En même temps, il enrichissait la deuxième édition du *Voyage dans la Troade* de Lechevalier d'une « Notice » de quarante-sept pages sur la Troade au temps du Bas-Empire². Enfin, après six années d'exil volontaire et studieux, au début de l'année 1799, Villoison revenait à Paris, au 22 rue de Bièvre, où il devait rester jusqu'à sa mort.

« Rentier et par conséquent ruiné (c'est synonyme) », écrivait-il lui-même à Hennin³, il ne possédait plus comme seule fortune que son importante bibliothèque et les quinze énormes volumes in-4° contenant les notes qu'il avait conservées pendant les quinze dernières années. Ces notes, déposées actuellement à la Bibliothèque Nationale, consistent en extraits et observations tirés des auteurs grecs anciens, du Bas-Empire et modernes, sur toutes les expressions de la vie en Grèce et plus spécialement dans les îles de l'Archipel. L'ouvrage dont rêvait Villoison ne devait jamais voir le jour : il ne dépassa pas le stade de l'élaboration du matériel. Cela résulte de ce que Villoison n'entendait pas se limiter à rédiger un voyage littéraire en Grèce, dont il avait déjà tracé le plan dans son *Mémoire* lu à l'Académie des Inscriptions, mais se perdit dans le labyrinthe d'une composition sans limites ni cadre systématique qui, de plus, s'avérait utopique.

Si Villoison avait vécu un peu plus, s'il n'avait pas disparu juste au moment où il était parvenu à résoudre ses problèmes de survie, peut-être eût-il pu mener à terme cette fastidieuse tâche, qui aurait cependant été

1. « Sur la correction d'un passage d'une des odes philosophiques de Synésius », ME, 3^e année, 1797, tome 5, p.428-431; « Sur l'explication d'un vers d'Horace », ME, 4^e année, 1798, tome 1, p.589; « De quelques usages de l'antiquité », ME, 4^e année, 1798, tome 4, p.187.

2. *Voyage dans la Troade*, 2^e éd., 1^{ère} partie, p.90-125 et 3^e éd., tome 2, p.103-150, in-8°.

3. Lettre du 27-10-1799, citée par Joret, « Villoison », op.cit., p.387.

rapidement dépassée par les grands travaux historiques du XIX^e siècle.

Afin de subvenir à ses besoins, Villoison se décida à tirer profit de ses connaissances en donnant des cours privés de langue grecque. La presse littéraire annonça la nouvelle. La « Décade Philosophique » se borna à un simple avis de quelques lignes¹, tandis que le « Magasin » y consacrait une page entière. Nous la reproduisons ici parce qu'elle résume bien les circonstances :

« Jean-Baptiste-Gaspar d'Ansse de Villoison, ancien membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et des douze plus célèbres de l'Europe, telles que celles de Londres, Berlin, Göttingue, Manheim, Upsal, Copenhague, Madrid, Cortone, etc., auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature grecque ; rentier et ainsi totalement ruiné par une force majeure ; né dans l'aisance, et ayant toujours joui d'un patrimoine assez considérable, et se glorifiant maintenant d'une honorable pauvreté, après avoir longtemps lutté contre la mauvaise fortune, sans se plaindre ni murmurer, se trouve réduit à tirer parti des connaissances qu'il ne cultivait auparavant que pour son plaisir et qu'il a tâché d'acquérir dans la langue grecque, ancienne et moderne, par un travail opiniâtre de quarante ans, par ses voyages en Allemagne et en Italie et par un séjour de trois ans dans la Grèce... Il ne veut ni solliciter, ni accepter aucune place qui l'empêche de se livrer à sa passion dominante, l'amour de la littérature grecque (qu'il préfère à la vie) et l'obligation de renoncer à sa bibliothèque (l'unique bien qui lui reste) et d'abandonner un ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous les rapports, dont il s'occupe exclusivement depuis quinze ans. En conséquence, incapable d'être à charge à ses amis et désirant, au contraire, être utile à ses concitoyens, il offre de donner un cours de langue et de littérature grecque ancienne et moderne »².

Après quelques indications sur les horaires, le prix (24 francs par mois et par personne), et les modalités d'inscription au cours, l'article conclut en

1. DP, 30 vendémiaire an VIII, 1799, p.184.

2. ME, 5^e année, 1799, tome 3, p.122.

indiquant l'aspect littéraire et mondain qu'allait prendre le cours de Villoison :

« Nous connaissons plusieurs hommes de lettres, même des savants distingués, qui s'empresseront de suivre le cours du c. Villoison, qui doit nécessairement offrir un grand intérêt par sa solidité et l'étendue de son érudition ; nous savons même que la plupart des hellénistes qui existent encore à Paris ont l'intention d'y être assidus. Ce cours peut ranimer l'étude des lettres grecques »¹.

Ce cours privé, qui n'eut pas beaucoup de succès malgré la présence de plusieurs hellénistes et autres humanistes distingués, du fait que Villoison se limita à examiner quelques passages obscurs et difficiles de Pindare, se transforma l'année suivante en cours public. L'enseignement en fut réduit à la seule étude de la langue grecque moderne et fut intégré dans le programme de l'École des Langues Orientales vivantes, constituée en 1796. Cette École avait son siège à la Bibliothèque Nationale et offrait, outre le cours de grec moderne de Villoison, un cours de persan assuré par Langlès, un cours d'arabe par Silvestre de Sacy, un cours de turc par Jaubert et un cours d'arménien par J. Cirbied².

L'annonce du cours de grec moderne par Villoison parut dans la presse littéraire, inclus dans le programme de l'enseignement des langues orientales vivantes : « Cours de grec moderne. Le c. d'Ansse de Villoison développera l'origine et les principes du grec vulgaire, dictera des dialogues pour enseigner à parler cette langue et expliquera ensuite le « Γεωπονικόν » ou *Traité d'Agriculture* d'Agapius et l'« Αραβικόν Μυθολογικόν », *Contes Arabes* traduits en grec vulgaire... »³

L'année suivante, en 1801, le cours de Villoison se poursuivit.

1. *Ibid.*

2. Grâce aux articles du ME, nous sommes en mesure de reconstituer dans ses grandes lignes l'enseignement des langues orientales à la Bibliothèque Nationale : en 1797, Langlès y enseignait le persan et Silvestre de Sacy l'arabe ; en 1798 fut adjoint l'enseignement du turc, qui devait être assuré par Venture de Paradis et le fut en fait par Ambroise « en l'absence » du premier, et un cours d'arménien assuré par Cirbied.

3. ME, 6^e année, 1800, tome 4, p.534.

L'annonce insérée dans le «Magasin Encyclopédique»¹ informait très brièvement le public du fait que Villoison développerait l'origine et les principes du grec vulgaire «comparé avec l'ancien» et expliquerait différents morceaux choisis des auteurs grecs modernes. Ce cours n'attira pas davantage le public; en 1802, il fut suspendu.

Bien que les cours de Villoison n'eussent pas rencontré le succès espéré auprès du public, un petit cercle de spécialistes s'était formé autour du maître: Gaillard, Brinckmann, Paul-Louis Courier, Le Page, Firmin Didot, Gail, Millin, Winckler, Alexandre Vassiliou, auxquels vinrent s'ajouter Codrika, Hase, Jules David, Casimir Rostan et Étienne Quatremère de Quincy. La plupart d'entre eux étant étrangers et ne résidant pas de manière permanente à Paris, l'auditoire de Villoison se clairsema au lieu de s'accroître. «Rien ne prouve mieux l'indifférence de nos concitoyens pour la plus belle et la plus riche des langues», écrivait Chardon de La Rochette au «Magasin Encyclopédique» en 1799, «que le petit nombre de ses auditeurs, composé en partie d'étrangers. Cependant, on parcourrait en vain les plus savantes universités de l'Europe pour trouver une connaissance profonde, je ne dis pas d'une, mais de toutes les branches de la littérature grecque»².

En même temps, sa collaboration avec le «Magasin Encyclopédique» se poursuivait. L'année de son retour d'Orléans, Villoison communiquait au «Magasin Encyclopédique» un article sur Malmignati, auteur d'une *Henriade* italienne du XVI^e siècle³, et en 1800, il livrait deux autres articles, le premier sur une inscription grecque d'Égypte communiquée par Sonnini⁴, le second sur une plaisanterie littéraire⁵. En 1801, le «Magasin»

1. ME, 7^e année, 1801, tome 4, p.385.

2. Chardon de La Rochette, «Remarques sur une Inscription Grecque publiée à Aix l'an VII de la République Française», ME, 5^e année, 1799, tome 5, p.26-27.

3. ME, 5^e année, 1799, tome 1, p.299-318.

4. ME, 6^e année, 1800, tome 2, p.477-489.

5. Othon Reiz, copiant un manuscrit du code justinien à la Bibliothèque Impériale de Vienne, y ajouta une lettre en grec adressée à son père par Godefroy Van Swieten, ME, 6^e année, 1800, t.4, p.342-346.

contenait deux autres articles de la main de Villoison portant sur quelques inscriptions grecques en forme de dialogue¹ et sur la prononciation, l'accent, la prosodie et la mélodie de la langue grecque².

Ce dernier article est l'un des plus consistants et des mieux composés de Villoison : le texte en était destiné à l'origine au *Manuel de la langue grecque* de Fl. Lecluse, qui parut à la fin de la même année. « Mais comme ces recherches savantes sur des objets importants pourraient paraître déplacées et se perdre dans un livre élémentaire, uniquement réservé aux enfants »³, la rédaction du « Magasin » jugea bon de reproduire cet opuscule, auquel Villoison venait de faire des additions considérables.

Dans cet article, après avoir démontré par des dissertations savantes ce que devait être la prosodie du grec ancien et les lois sur lesquelles elle devait reposer, Villoison remarque que toutes les règles de la prosodie antique ne sont pas respectées dans la prononciation du grec moderne, fixée exclusivement sur l'accent.

Les observations de Villoison sur la corruption de la prononciation du grec s'adressent aux hellénistes « imitateurs » des erreurs des Grecs modernes, et sont le résultat d'une longue et savante recherche. Selon lui, cette corruption se remarque dès le IV^e siècle avant J.-C., lorsque la prédominance des Macédoniens facilita la « légalisation » d'un parler moins pur, qui devait devenir la *koinè*. Il s'appuie sur une multitude d'auteurs classiques et leurs scholiastes (on s'interroge sur les possibilités réelles des enfants qui lisaient le *Manuel de la langue grecque* de suivre les digressions en grec et en latin de Villoison); il cite Philostrate, qui reprochait « à l'éloquent Pausanias, qu'on croit être l'auteur de la description de la Grèce, et à tous ses compatriotes, les Cappadociens », d'avoir prononcé le grec d'une manière incorrecte, « ce qui faisait

1. ME, 7^e année, 1801, tome 2, p.451-509. L'article contient des renseignements sur les habitants des îles de l'Archipel, par exemple p.500: « C'est près de la maison de la belle Catherine (à Paros), épouse de ce Franceschi, qu'un Grec de Paros, nommé Georges Picouli, me montra cette inscription gravée ».

2. ME, 7^e année, 1801, tome 5, p.456-481.

3. ME, 7^e année, 1801, tome 2, p.451.

comparer ce disciple d'Hérode Atticus à un cuisinier qui accommodait mal d'excellents mets».

Dans cet article, Villoison ne se soucie pas de ménager ses expressions à l'égard des Grecs modernes. Il termine même par la citation et traduction de la remarque de Jean Gottlob Linder¹, qui comparait leur prononciation « au gloussement des petits poulets nouvellement éclos »².

Sa remarque selon laquelle « les Grecs ont corrompu leur prononciation, de même que leur langue »³ lui offre le prétexte d'une longue digression en note sur Codrika, « ingénieux Athénien, secrétaire-drogman de l'ambassadeur de la Porte ottomane à Paris, qui a fait connaître l'état présent de la littérature chez les Grecs, dans sa curieuse et intéressante préface de sa traduction en grec moderne des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle »⁴.

Villoison rapporte les assertions de Codrika sur la corruption du grec moderne, idiome qui « renferme à peine assez d'expressions pour rendre les idées les plus communes et les plus familières ». Pour pouvoir s'exprimer en grec moderne, Codrika fut contraint d'emprunter la majeure partie de ses expressions à des étrangers, « sans savoir se les approprier et les naturaliser »⁵. « Le grec vulgaire », conclut Villoison en citant Codrika, « est un avorton barbare, fruit de l'union de l'ancien grec et de la langue latine, et encore altéré depuis par l'alliance du dialecte vénitien... C'est un mélange monstrueux d'une foule d'expressions et de tournures étrangères ».

Villoison ne se livre à aucun commentaire sur les remarques de Codrika, laissant croire qu'elles sont justifiées et correctes. En effet, l'helléniste est au fait des différentes étapes de l'histoire de la langue grecque et sait parfaitement que le grec moderne n'est pas « l'avorton barbare » évoqué

1. *Profusio de vera vocalium Graecae linguae pronunciatione*, Arnstadii, 1772.

2. ME, 7^e année, 1801, tome 5, p.469.

3. *Ibid.*, p.467.

4. Vienne, 1794.

5. ME, 7^e année, 1801, tome 5, p.473.

par Codrika. Dans son propre texte, il parle déjà de la formation de la *koinè*, puis remarque dans une autre note, quelques pages plus loin, qu'«un très grand nombre de monuments de la Grèce nous prouve que, si la prononciation vicieuse des Grecs modernes n'est pas à l'antique, elle est du moins beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense communément... Les Grecs anciens ont prononcé différemment à différentes époques»¹. Un peu plus loin, il mentionne les fautes d'orthographe commises par des artistes de l'antiquité et notamment un sculpteur, qui a utilisé un mot impropre et l'a mal orthographié dans l'inscription figurant sur le socle de l'une de ses œuvres, chose que Villoison considère comme la preuve de la corruption de la langue ; il signale la multitude d'erreurs commises par les copistes, dès l'époque alexandrine, ou encore la présence de mots relevant du vocabulaire moderne dans les commentaires des scholiastes des premiers siècles de notre ère, qui ont posé tant de problèmes aux hellénistes occidentaux.

Si l'on considère cette prise de position envers la langue qu'il devait enseigner, ajoutée au fait qu'il choisissait des textes tels que celui d'Agapius Landos, ouvrage expliquant des pratiques médicales populaires presque médiévales et contenant les superstitions et élucubrations d'un moine du XVII^e siècle sachant à peine s'exprimer, on ne s'étonnera ni de la réaction des intellectuels grecs à son égard, ni de l'indifférence du public français envers ses cours.

C'est précisément pendant cette période critique pour sa carrière, quand il sentit que son cours de grec moderne à la Bibliothèque Nationale était condamné à la fermeture du fait du peu d'intérêt qu'il suscitait auprès de son auditoire, que Villoison se mit à écrire des articles sur des sujets portant sur la «littérature» grecque moderne. Nous estimons que c'est sous cette lumière qu'il convient d'envisager les trois essais tentés entre 1801 et 1803 pour ranimer d'une certaine manière l'intérêt du public, et non comme de

1. *Ibid.*, p.475.

« nouvelles preuves du penchant naturel que Villoison avait à rendre service »¹.

De fait, grâce à la correspondance échangée entre Barbié du Bocage et Daniel Philippidis et Anthime Gazis, nous sommes en mesure de déduire que Barbié du Bocage prit l'initiative de communiquer à Villoison les diverses nouvelles concernant l'activité éditoriale des Grecs de Vienne. « M. de Villoison, écrivait-il à Gazis, « a eu la bonté de traduire lui-même votre prospectus grec en français, et il va être imprimé dans le “Magasin Encyclopédique”. Je lui ai laissé l'original et je vous prie de m'en envoyer d'autres par la première occasion pour les distribuer à ses élèves »².

Nous pouvons affirmer, grâce à une autre lettre de cette correspondance, qu'il s'agissait d'un court article de deux pages et demie inséré dans le volume V de 1801 du «Magasin Encyclopédique»³ sous le titre : « Traduction littérale du prospectus en grec vulgaire, d'une traduction du cours des sciences philosophiques, composé en italien par M. François Soave, auteur des *Novelle Morali ad uso de' fanciulli* ; c'est-à-dire *Nouvelles Morales à l'usage des enfants* ». Cet article n'étant pas signé et ne figurant pas parmi les papiers de Villoison, il échappa à l'attention de Joret. Le prospectus s'adresse à « tous les Grecs qui aiment leur nation et les bonnes choses » et a pour but de les inciter à contribuer à l'édition de l'ouvrage. Après avoir expliqué les circonstances dans lesquelles le livre avait été traduit, l'auteur du prospectus donne le plan détaillé et l'organisation du livre, dont la traduction était destinée à l'usage des élèves de Constandas à Millies. Il s'agit bien entendu de l'édition des « Στοιχεία της Λογικής, Μεταφυσικής και Ηθικής », parue à Vienne en 1804.

Écrit et publié par Anthime Gazis, « prêtre à l'église des Grecs à Vienne », ce prospectus apporte quelques renseignements sur la langue ainsi que sur les modalités de souscription aux éditions grecques de

1. Joret, « Villoison », *op.cit.*, p.439.

2. *Correspondance Philippidis - Barbié du Bocage - Gazis, op.cit.*, p.70, lettre du 15-2-1802.

3. ME, 7^e année, 1801, tome 5, p.556-559.

l'époque. Pour la première fois dans la presse littéraire, apparaissent des commentaires sur la langue littéraire moderne, qui se différencie nettement du grec vulgaire: «la traduction a été faite de l'italien dans la langue moderne des Grecs, non pas celle qui est réservée au vulgaire, mais dans celle qui est fille de l'ancienne langue littérale, et qui tient beaucoup de la noblesse de sa mère»¹.

Le seul nom qui apparaisse dans cet article est celui de Gazis, «qui se (chargerait) de l'édition et de la distribution de cet ouvrage»². Ni le traducteur du livre (Constandas) ni celui du prospectus (Villoison) n'y figurent. En revanche, lorsque Villoison voulut informer le public du «Magasin Encyclopédique» d'un nouveau projet éditorial de Gazis, à savoir l'édition d'un dictionnaire grec ancien et moderne, il ne se limita pas à la publication anonyme de la simple traduction du prospectus, mais donna un long article de neuf pages sous le titre: «Extrait du Prospectus, écrit en grec vulgaire, d'un Dictionnaire grec, ancien et moderne; avec des observations: par d'Anse de Villoison, membre de l'Institut National de France».

C'est de nouveau par la voie de Barbié du Bocage que ce prospectus arriva entre les mains de Villoison. Sans doute Gazis visait-il à donner de la publicité à son projet éditorial, car sa correspondance avec Barbié du Bocage ainsi que quelques allusions faites par Villoison dans cet article montrent qu'il sollicita la recommandation de son projet auprès de Villoison par le célèbre helléniste autrichien Alter³.

Cette fois-ci, Villoison composa un article «curieux et intéressant» (pour reprendre l'une de ses expressions favorites). Présentant Anthime Gazis au public français, il rapportait les réflexions de ce dernier sur la nécessité pour la nation grecque de disposer d'un dictionnaire grec ancien et moderne. L'objectif essentiel de cette édition était de faciliter le contact des Grecs modernes avec la langue et les écrits anciens sans passer par

1. *Ibid.*, p.558.

2. *Ibid.*, p.559.

3. ME, 8^e année, 1802, tome 1, p.214-222.

l'intermédiaire des « mauvaises » et innombrables grammaires grecques.

Après avoir traduit un extrait de ce prospectus concernant les délais de l'édition et les modalités de souscription, Villoison se livre à des « observations » sur les grammaires grecques du XVIII^e siècle, jusqu'aux plus récentes : le commentaire du quatrième livre de la grammaire de Théodore de Gaza par Néophyte (Bucarest, 1768), un autre commentaire du même livre par Daniel Cérameus, « professeur de la langue grecque dans l'université de Patmos » (Venise, 1780), une « mauvaise » grammaire de grec littéral, par Alexandre Helladius (Nuremberg, 1722), le livre sur les particules de la langue grecque de Mathieu Devari (Lipsiae, 1775), ainsi que les deux ouvrages d'Ananias, de l'île d'Antiparos, « professeur à l'université de Constantinople » (Venise, 1760), et la grammaire grecque en grec vulgaire (Venise, 1770). Notons que ces œuvres sont toutes sévèrement jugées, sauf celles de Devari et d'Ananias, que Villoison juge « indispensables ».

L'autre moitié de l'article de Villoison, à savoir les trois dernières pages, n'est qu'une longue digression très curieuse qui contient un appel aux éditeurs du dictionnaire grec afin qu'ils rendent « leur travail complet et utile » : il leur propose ni plus ni moins de composer « un glossaire de toutes les expressions et de toutes les phrases de Platon »¹, en attendant la « collection des vocabulaires de tous les auteurs grecs ». Il admet cependant que ce travail « n'aurait pu être exécuté que par les Bénédictins » et que si quelqu'un était capable de le faire à ces débuts du XIX^e siècle, c'était les membres des *Seminaria Philologica* d'Allemagne. Pour ce qui est de la collection des vocabulaires de tous les auteurs grecs, dont, en plus du titre, il donne aussi le plan de mise au point détaillé, il estime que seul Coray pourrait entreprendre « l'exécution de ce vaste projet »².

Cet article, qui est l'un des plus extravagants que nous ayons rencontré

1. *Ibid.*, p.219.

2. *Ibid.*, p.219-220.

au cours de notre recherche, ne peut s'expliquer que par rapport au système critique et comparé sur lequel travailla Villoison pendant les vingt dernières années de sa vie. En vérité, les rapports entre la langue et la culture grecque anciennes et modernes, en passant par les périodes obscures du Bas-Empire, ne seraient élucidés que par un travail érudit de ce genre : un dictionnaire qui enregistrerait toutes les étapes successives de l'élaboration du sens des mots et de leurs altérations linguistiques et sémantiques à travers les siècles.

Pour ce qui est de la mention élogieuse de Coray comme étant la seule personne capable d'entreprendre une telle œuvre, cela ne peut s'expliquer que dans la perspective des relations personnelles entre Villoison et Coray¹, qui réagissait de plus en plus aux remarques désobligeantes de son collègue et à ses opinions concernant la langue et la nation grecque : Villoison les considérait en effet dans l'optique d'un processus de décadence ininterrompue.

Le dernier article de Villoison sur les activités éditoriales des Grecs modernes est plus conséquent. La « Notice de quelques ouvrages nouveaux des Grecs modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la philosophie chymique du conseiller d'État Fourcroy ; par d'Ansse de Villoison, de l'Institut National de France », est un article bibliographique de douze pages, qui renferme plusieurs notes et observations dignes d'intérêt².

Villoison tenait la plupart des informations figurant dans cet article de Barbié du Bocage, intermédiaire entre Gazis et plusieurs hellénistes de Paris. Par la correspondance de Barbié du Bocage avec l'infatigable prêtre et éditeur de Vienne, nous apprenons que trois des six titres mentionnés par Villoison dans son article lui étaient parvenus par l'intermédiaire de Barbié du Bocage : il s'agit de la traduction de la *Philosophie chymique* de Fourcroy par Th. M. Éliadès, éditée par Gazis et publiée à Vienne chez

1. Voir sur ce point le travail d'Emm. Franghiskos, « L'amitié de Coray-Villoison et ses problèmes », *Eranistis*, n° 3, 4 et 5, 1963.

2. ME, 8^e année, 1803, t.5, p.482-493.

Schrämbel en 1782; de la *Grammaire des sciences philosophiques, ou analyse abrégée de la philosophie moderne, appuyée sur les expériences*, de Benjamin Martin, traduite et éditée par Gazis, comprenant (p.654 et suivantes) un traité de la fermentation par Manuel Sari, et publiée à Vienne chez Schrämbel en deux volumes, en 1799; de la *Dissertation sur Thucydide et abrégé de son histoire*, par le même Manuel Sari, Vienne, Schrämbel, 1799. Le quatrième ouvrage présenté dans cet article est la traduction du *Télémaque* de Fénelon par D.P. Govdelas (sic), jeune érudit grec recommandé à Barbié du Bocage et à Villoison par Gazis, l'ouvrage ayant été publié à Bude en Hongrie, en deux volumes, en 1801.

Après une brève référence bibliographique au traité de mythologie publié à Vienne par les frères Makridès Pouliou en 1795, Villoison disserte largement de l'édition des lettres de Synésius de Cyrène par Grégoire Constandas, édition qui comprenait les notes savantes de Néophyte (Vienne, Vendotis, 1792).

La présentation de cet ouvrage offre à Villoison la possibilité de rédiger plusieurs notes contenant des renseignements sur l'œuvre grammaticale de Néophyte, sur son enseignement et sur sa mort: «Je tiens de quelques anciens élèves de Néophyte», écrit-il¹, «que la fin de ce docte moine scandalisa beaucoup les prêtres grecs de Bucarest et qu'ils firent d'abord difficulté de l'enterrer parce que, dans les accès de la fièvre qui l'enleva, il ne cessait de s'écrier qu'il allait rejoindre les âmes de Platon, de Démosthène, etc.»

L'article de Villoison se termine sur quelques notes détaillées concernant diverses villes de Thessalie, Platamon, Rapsanie et surtout Ambélakia, dont il donne une description sommaire incluant le nombre d'habitants, l'aspect architectural et quelques détails sur l'école publique.

1. Villoison parle ensuite de la préface de Constandas en insistant sur les renseignements d'ordre linguistique qu'elle fournit ainsi que sur les erreurs commises par les copistes des épîtres de Synésius. Les troubles provoqués par l'enseignement progressiste de Néophyte apparaissent également dans cet article. Villoison cite les expressions de Constandas, qui traitait de «chiens de jardinier qui n'y touchent pas et ne veulent pas qu'on y touche» les personnes qui lui interdisaient l'accès aux notes manuscrites de Néophyte qu'il voulait faire copier.

« La richesse de cette ville », ajoute-t-il, « qui existait à peine il y a quelques années, vient du trafic du fil qu'on y fabrique, teint en rouge, et débité dans toute l'Allemagne. Les négociants d'Ambélakia forment des compagnies et ont des maisons de commerce à Smyrne, à Constantinople, à Vienne, à Leipzig, et dans les autres places de l'Allemagne, où ils vendent leur fil avec d'autres objets de la Turquie. Les pauvres d'Ambélakia gagnent leur vie dans les manufactures de cette ville, que la nature avait placée sur des précipices et au milieu des abîmes. Les habitants d'Ambélakia, et en général ceux du mont-Pélion, sont de tous les Grecs ceux qui désirent le plus la renaissance des lettres »¹.

Signalant de la sorte les rapports étroits unissant les activités économiques et culturelles, Villoison conclut que les Muses, filles du luxe, ont toujours habité les pays fertiles et riches : elles ne manqueraient pas de s'installer de nouveau en Thessalie².

Sa longue digression, si curieusement favorable aux Grecs modernes, ne manque pas de finir sur une remarque qui dut troubler tous ceux qui soupiraient en songeant à l'esclavage de leur patrie et tenaient les regards fixés sur la résistance des habitants de Souli à Ali Pacha. Après avoir insisté sur la distinction à faire entre Thraces et Thessaliens, que plusieurs érudits semblaient confondre, Villoison essaie d'élucider le problème de l'origine des Souliotes, qu'il considère comme Albanais, et qui n'avaient ni la langue ni la religion des Grecs. Il affirmait qu'il s'agissait de musulmans parlant l'albanais³.

Mais en dehors de ces courts articles sur les activités éditoriales et culturelles des Grecs modernes, que Villoison considérait peut-être comme un passe-temps qui lui permettait cependant d'exercer une activité professionnelle rémunératrice, il reste encore l'œuvre du grand helléniste, celui qui restaura le texte de l'*Iliade*, et qui étudia le premier la civilisation byzantine.

1. *Ibid.*, p.488.

2. *Ibid.*, p.492.

3. *Ibid.*, p.492-493.

Peu avant sa mort, Vilhoison donna une nouvelle preuve de perspicacité, de sa profonde érudition, des vastes possibilités de sa critique savante et de son art souvent unique de traiter les textes: ce fut à l'occasion de l'une des découvertes archéologiques les plus importantes de son temps, celle de la pierre de Rosette, en 1799. Cette inscription égyptienne était composée en trois langues, hiératique, grec démotique et grec, et son étude comparative, qui devait durer longtemps, mena finalement au déchiffrement des hiéroglyphes et à la connaissance détaillée de toute la civilisation égyptienne.

Dès la découverte de l'inscription de Rosette, le monde savant discerna les perspectives qu'allait ouvrir le déchiffrement de ce monument. Linguistes, philologues et érudits cherchèrent aussitôt à l'interpréter. Le «Magasin Encyclopédique» publia en 1802¹ le fac-similé de la partie grecque de l'inscription, établi par la Société des Antiquaires de Londres, tandis que l'Institut chargeait Ameilhon (qui remplaça La Porte du Theil, premier désigné mais absent à ce moment-là) de l'examiner. L'inscription comportait plusieurs noms, comme Alexandre, Alexandrie, Ptolémée, Arsinoé, Isis, Osiris, etc., susceptibles de fournir les clés du décryptage. Mais il ne s'agissait pas que du déchiffrement des hiéroglyphes: il fallait aussi bien retrouver le sens du texte composé en démotique grecque.

Silvestre de Sacy adressa le premier une «lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur..., au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette»², dans laquelle il essayait de rétablir l'alphabet démotique à partir des noms cités dans le texte grec. Akerblad, savant danois spécialisé dans les langues orientales, résidant à Paris en tant que chargé d'affaires, écrivit une lettre à Silvestre de Sacy, lui proposant un système destiné à localiser les noms dans le texte en démotique³. C'est ce système que Vilhoison voulut corriger par les trois lettres qu'il adressa à Akerblad dans le courant de l'année 1803, lettres

1. ME, 8^e année, 1802, t.2, p.568.

2. Paris, an X, 1802, 47 p.in-8^o.

3. ME, 8^e année, 1802, t.3, p.141 et suiv.

qui furent toutes publiées dans le «Magasin Encyclopédique»¹.

En dehors du déploiement impressionnant d'une érudition exceptionnelle, cette série d'articles offre une dissertation critique sur les usages et le langage des Grecs à la fin de la période classique de leur civilisation. Les possibilités offertes par les deux étapes successives de la langue grecque mises en parallèle sur la pierre de Rosette furent exploitées et présentées d'une manière unique. Villoison était sans aucun doute la personne la plus appropriée pour disserter sur les transformations de la langue grecque, dont l'évolution le préoccupait depuis plus de vingt ans. Une grande partie de ses papiers en dépôt à la Bibliothèque Nationale consiste précisément en études particulières sur la prononciation, les altérations, les emprunts et l'histoire de cette langue.

Ainsi l'inscription trilingue de Rosette apparut-elle à ses yeux comme «un monument précieux pour l'antiquité et pour la langue grecque, pour le dialecte alexandrin-macédonien de Polybe, des Septante, etc.»²

Villoison met de l'ordre, par ses remarques linguistiques et historiques, dans la confusion qui régnait chez les divers interprètes de l'inscription, qui ne parvenaient pas à distinguer auquel des cinq Ptolémées se référait l'inscription. Puis il se livre à des réflexions intéressantes, que nous savons depuis correctes, sur les rapports qui existaient entre la civilisation grecque des derniers siècles avant J.-C. et celle des premiers empereurs chrétiens, apportant des détails significatifs sur leurs appellations communes et sur les ressemblances apparaissant dans leurs fêtes solennelles. Mais la partie la plus importante de ces lettres reste celle qui concerne le dialecte macédonien et l'ancienneté du grec vulgaire.

C'est précisément dans le dialecte «macédonien-alexandrin» que Villoison voit l'origine du grec vulgaire. «Barbare dès sa première

1. Première lettre d'Ansse de Villoison à M. Akerblad, ME, 8^e année, 1802, t.6, p.70-85 et Supplément à la lettre, ME, 8^e année, 1802, t.6, p.378-379; Deuxième Lettre, ME, 9^e année, 1803, t.2, p.174-214; Troisième Lettre, 9^e année, t.2, p.313-364.

2. Lettre de Villoison à Millin, s.d., mais qui dut accompagner l'envoi de l'un de ses articles sur l'inscription de Rosette, Ms fr 24701 fol.144, rapporté par Joret, «Villoison», *op.cit.*, p.444.

origine», apporté en Égypte et en Syrie par des soldats illettrés et d'origine multinationale, ce dialecte s'écarta de plus en plus de sa source, s'altérant de mots égyptiens, hébreux, syriaques, etc. Puis il fut stabilisé par les philologues alexandrins, qui formèrent les bases de l'idiome moderne: la «version des Septante», affirme Villoison, «a eu la même influence sur le style des Grecs que la vulgate sur celui des écrivains latins du moyen-âge, et la traduction de Luther sur celui des Allemands»¹.

Puis il suit l'évolution de la langue au cours de l'antiquité tardive, où il distingue les premières traces du grec vulgaire, dans «les élans spontanés des conciles grecs», et surtout dans les enregistrements des expressions populaires: il cite le dialogue entre Justinien et le peuple de Constantinople en révolte, où le peuple parle en grec vulgaire et où il lui est répondu au nom de l'empereur en grec ancien.

Ainsi le grec vulgaire apparaît-il comme une langue dont l'ancienneté remonte aux frontières incertaines entre l'antiquité classique et tardive, langue héritière du grec ancien dont il conserve des expressions, surtout non littéraires, que les hellénistes ne trouveront pas dans les dictionnaires. Plusieurs expressions de l'inscription de Rosette sont indéchiffrables si l'on ne tient pas compte de l'évolution particulière de la langue grecque.

Ces idées devaient être reprises par l'élève de Villoison, C.B. Hase, qui devait être le nouveau professeur pour la langue grecque moderne lors de la réorganisation de l'École des Langues Orientales Vivantes, en 1816. Le «Magasin Encyclopédique» publia l'intégralité du discours prononcé par Hase lors de l'ouverture de son cours: nous y retrouvons mot pour mot les conceptions de Villoison.

Mais revenons à Villoison et à la dernière année de sa vie. Après la fermeture de son cours de grec moderne à l'École des Langues Orientales, il sollicita plusieurs places sans succès, malgré le soutien et les recommandations d'une multitude de personnes de premier rang, tant

1. ME, 9^e année, 1803, t.2, p.332.

dans le domaine des lettres que dans celui de l'administration de l'Empire. Mais les efforts de ses protecteurs et amis finirent par porter leurs fruits : au début de l'année 1805, comme l'annonçait le « Magasin Encyclopédique »¹, l'empereur décidait la création de la chaire de langue grecque moderne, « créée au Collège de France en faveur du savant helléniste d'Ansse de Villoison ». Fort de ce poste honorable et lucratif, Villoison pourrait s'adonner dorénavant à ses études favorites et mettre au point son grand ouvrage sur la Grèce, tant attendu par le public.

Mais rien ne se produisit de tout cela : une maladie « mal connue et par conséquent mal traitée » emporta Villoison le 26 avril 1805.

Villoison fut un personnage assez controversé, et pas seulement par les spécialistes grecs. La réaction négative de ces derniers face à ses remarques et prises de position est aisée à comprendre : l'amitié qui le liait à Coray n'avait pas tardé à dégénérer en antipathie profonde ; ses jugements sévères et fréquemment sarcastiques à l'égard des Grecs modernes, à une époque si critique pour leur émancipation, et surtout la menace permanente, pendant les vingt dernières années de sa vie, de la publication prochaine de son histoire comparée des Grecs anciens et modernes, qui risquait de reproduire un nouveau *Corneille de Pauw*, parmi les hellénistes français cette fois-ci, tout cela eût suffi, sans y ajouter son caractère léger et complaisant, à le rendre dangereux aux yeux de tous ceux qui travaillaient pour la « régénération » de leur pays.

Ses contemporains occidentaux, en dépit des brillants éloges qu'ils faisaient de son érudition, n'avaient pas de véritable respect pour lui. Nous possédons un témoignage assez précoce de l'image sociale de Villoison : il date de son voyage en Grèce, et il s'agit d'une lettre que le poète Wieland adressait à son amie, Mme de la Roche, l'informant des activités de Villoison :

« Notre merveilleux ami V. a dernièrement adressé au duc régnant une

1. ME, 10^e année, 1805, t.1, p.186.

lettre de trois grandes feuilles in-folio, uniquement remplie des remarques qu'il a faites dans son voyage et pendant son séjour à Péra et à Constantinople. Cet homme étrange a aperçu et noté tout ce que tout le monde avait vu avant lui et ce que nous avons lu dans toutes les descriptions de voyage. En ce moment il part pour le mont Athos, afin de voir si dans les bibliothèques moisis des monastères dont est couverte cette montagne, il n'y aurait pas moyen de découvrir de quoi dédier, comme ses notes sur Nonnus, à quelque princesse d'en-deçà ou d'au-delà de l'Hellespont. Malgré tout, c'est une bonne âme que ce V. ; je connais peu d'hommes plus heureux qu'il ne l'est, grâce au nuage enchanté qui, constamment, lui fait voir toutes choses et lui-même sous la forme la plus agréable ou du moins sous une forme qui lui plaît ; avec cela, il est doux comme un agneau, et par dessus tout, *Grec jusqu'aux dents*»¹.

Dacier lui aussi, à l'occasion de l'«éloge» habituel consacré par l'Institut à son membre défunt, se montra excessivement sévère envers Villoison : son discours se terminait en ces termes : «la nature l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant ; mais sa mémoire qui tenait réellement du prodige, et qu'il avait peut-être trop exercée, paraît avoir arrêté, jusqu'à un certain point, le développement de ses autres facultés intellectuelles et les avoir empêchées de parvenir à une maturité parfaite. Insatiable de savoir, il n'avait jamais trop de temps pour apprendre, et il en prenait rarement assez pour penser et pour réfléchir : de là l'incohérence, les écarts, les digressions, le manque de mesure et d'ensemble qu'on remarque dans quelques-unes de ses compositions ; de là encore l'inconséquence et la légèreté dans sa conduite et dans ses discours...»²

1. Lettre du 15 décembre 1784, citée par Joret, *ibid.*, p.279. Les mots en italique sont en français. Pour ce qui est de la dédicace des notes sur Nonnus, nous citons la réaction de Dacier, qui «fut un peu étonné de voir dans le XVIII^e siècle un Français adresser, comme un hommage flatteur, à une jeune princesse qui ne se piquait pas de savoir le latin et moins encore le grec, une longue épître latine, remplie de textes, de citations, de discussions critiques, et consacrée tout entière à l'examen des *Dionysiaques* de Nonnus, dont l'objet ne lui était pas moins étrange que la langue», p.16-17 de la *Notice Historique sur la vie et les ouvrages de M. de Villoison*, Paris, Imprimerie Impériale, 1806.

2. Dacier, *Notice sur Villoison, op.cit.*, p.32.

Son vieil ami Chardon de La Rochette voulut réparer le tort causé à la mémoire de Villoison par la trop sévère critique de Dacier. Dans les *Mélanges Littéraires*, publiés un an avant sa mort, en 1812, il lui consacre un long article biographique. Il met l'accent sur l'œuvre philologique de son ami, sans pour autant apporter de renseignements plus consistants que ceux de Dacier. Il essaie de revaloriser l'image de Villoison et de son œuvre, convaincu qu'une seule de ses éditions aurait pu faire d'un helléniste de la Renaissance un immortel.

La personnalité de Villoison n'était pas telle qu'elle pût exercer une influence concrète sur ses contemporains. Il ne sut ou ne put former une école, ni même un petit groupe de disciples qui eût travaillé sur son idée de l'unité de la civilisation grecque. Néanmoins, certaines de ses opinions ne se perdirent pas entièrement : vingt ans après sa disparition, Pouqueville devait élaborer cette histoire de la Grèce de tous les temps, avec la deuxième édition de son *Voyage en Grèce*. Mais chose étrange, dans le cas de Pouqueville aussi, les honneurs académiques et l'estime du public ne purent effacer le rejet des scientifiques.

L'héritage de l'école française de Constantinople

Numa Broc donne à l'ensemble de ces travaux le nom d'«École Française de Constantinople»¹ et considère le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélémy comme le manifeste de cette école.

Si l'on compare les opinions du maître spirituel de Choiseul-Gouffier sur la Grèce et surtout la façon dont il traite le sujet à celles de tous les géographes et voyageurs de la fin de l'Ancien Régime en ce qui concerne cette région, on constate que l'optique commune consiste en une approche similaire de l'antiquité «vivante», une absence manifeste de tout intérêt

1. N. Broc, *La Géographie des philosophes...*, *op.cit.*, p.364.

pour la réalité ottomane, une admiration sans limites de l'antiquité grecque et une tristesse devant le sort funeste des Grecs modernes.

D'autre part, la réflexion de Numa Broc est juste, si l'on pense que cette active équipe de Constantinople était organisée comme une véritable école. On a vu qu'à l'instigation du ministre de la Marine Royale, le marquis de Castries, une petite corvette fut mise à la disposition des astronomes et des ingénieurs de l'« école » qui faisaient des observations dans l'Archipel. Les résultats de ces observations étaient coordonnés à Paris par l'astronome Méchain. En même temps, une imprimerie française et une autre arabe se montèrent sous la direction de Choiseul-Gouffier.

Les activités de Choiseul-Gouffier et de sa petite équipe de savants ne cessèrent de se développer au cours des dernières années de l'Ancien Régime. Mais dans l'ensemble, les jugements portés sur l'Empire ottoman sont assez sévères. L'amour qu'ils manifestaient pour l'antiquité grecque ne leur laissait guère le loisir de s'intéresser aux structures profondes de la société turque. Leur jugement n'était en rien marqué du souci d'examiner les causes de la décadence et de la désorganisation de l'Empire. En revanche, ils s'intéressaient à la réalité de la Grèce moderne. Ils prêtaient une oreille attentive au moindre mouvement, « ressentaient le bruissement du fleuve souterrain »¹ : ils recherchaient partout les signes d'une régénération de la Grèce et contredisaient ceux qui soutenaient que les Grecs étaient irrémédiablement submergés par la barbarie.

L'apport de l'école française de Constantinople sur l'évolution des études concernant la Grèce moderne fut déterminant : l'ensemble de ces études connut un renouveau spectaculaire, à travers le réseau interdépendant du petit groupe d'intellectuels, de techniciens et d'artistes que Choiseul-Gouffier avait su rassembler autour de lui et dont il guidait, inspirait ou facilitait les recherches.

L'archéologie était devenue une science de terrain, grâce aux travaux de gens plus ou moins spécialisés, installés sur place, qui ne se limitaient pas à

1. Kyriakos Simopoulos, *Voyageurs étrangers en Grèce*, op.cit., vol.2, p.7.

la seule «chasse au trésor», mais restaient en relation constante avec les institutions officielles, les informant de toute évolution des recherches. Peintures, dessins et moulages, cartes, plans et divers autres documents devaient dorénavant accompagner l'étude des antiquités; l'antiquaire devint peu à peu un archéologue, un érudit spécialisé itinérant.

La géographie ancienne échappait elle aussi au cabinet soigneusement documenté et clos, pour mener ses investigations sur place. Grâce à Lechevalier, ce «voyageur homérique» comme l'appelait non sans grandiloquence le «Magasin Encyclopédique», la géographie ancienne allait devenir une science de terrain, de même que toutes les disciplines relatives à l'étude de la civilisation grecque: cartographie, histoire, histoire littéraire, philologie.

Mais là où le renouveau fut le plus manifestement ressenti, c'est dans le domaine des études relatives à l'état actuel de la Grèce. Tous, à commencer par Choiseul-Gouffier et jusqu'à Barbié du Bocage, en passant par Jumelin, Lechevalier, Fauvel, et surtout Villoison, s'intéressèrent aux réalités contemporaines de la civilisation qu'ils étudiaient, essayant de la comprendre. C'est eux surtout qui, suivant les traces hésitantes encore de Guys, allaient donner les premières interprétations globales de la Grèce moderne, élaborant des théories d'ensemble sur le caractère et la nature du petit peuple qui survivait sur la terre de ses grands ancêtres.

Antiquaires actifs qui s'étaient lancés dans une recherche effrénée des fragments de la civilisation antique, ces savants voyageurs, dans leur effort de restaurer la réalité de l'antiquité grecque, étudiaient l'état présent des contrées qu'ils visitaient afin d'y puiser des informations concrètes sur l'antique splendeur cachée, selon eux, derrière les voiles épais de la décadence.

Certains d'entre eux ont composé des ouvrages, d'une érudition inégale, certains n'ont pas eu le loisir ou le cœur de s'enfermer dans un cabinet afin de donner une forme plus complète et plus durable à leurs observations; d'autres, comme par exemple Fauvel ou Cousinery, ne possédaient pas la formation nécessaire pour accomplir une telle tâche. Mais même en ce cas,

les résultats de leurs recherches ne furent pas tout à fait perdus pour la science : leurs correspondants, savants spécialistes et érudits de cabinet surent profiter de leurs découvertes.

L'un des principaux apports des investigations de ces hellénistes, de ces savants antiquaires et voyageurs, fut la constitution d'une image nouvelle de la Grèce. L'ensemble de leurs travaux apportait une somme considérable d'informations originales sur tous les aspects de la vie des Grecs ; en même temps, et c'est là que se situe le renouvellement majeur, ils proposèrent une lecture nouvelle des phénomènes, l'hellénisme critique et comparé, qui consistait, comme nous l'avons déjà fait remarquer, en une approche parallèle des étapes successives de la civilisation grecque, qu'ils considéraient comme unies, faisant partie intégrante du même corps historique et géographique.

Bien évidemment, il faut se garder de conclure trop rapidement qu'il y ait eu une sorte de fabrication, d'invention d'une Grèce moderne, gardienne inconsciente des traditions antiques. Certes, certains voulurent confondre leurs rêves ou leurs intuitions aux réalités qu'ils essayaient d'interpréter, Guys le premier, et les Stéphanopoli après lui. Mais si les intellectuels français admirèrent la manière savante du premier de disserter sur les mœurs des antiques habitants de la Grèce, lui pardonnant volontiers ses digressions sur les modernes, ils n'en firent pas de même pour les seconds qui, sans disposer du bagage scholastique de Guys, essayèrent de convaincre leurs contemporains que les pasteurs aux mœurs bucoliques n'avaient jamais quitté l'Arcadie, tout en se trompant sur l'emplacement de la région¹.

1. Sur ce point, les remarques de Barbié du Bocage sur les fausses interprétations et les erreurs de géographie historique des Stéphanopoli restent significatives : « Je n'ai point lu le voyage de Barba Dimo [Stéphanopoli] et je vous avouerai franchement qu'on n'en fait pas grand cas à Paris. Il nous a raconté des aventures dignes de figurer dans un roman, qu'on ne croit pas, et qui annoncent peu de connaissances. Il dit entre autres qu'en passant devant la ville d'Arcadia, il a vu sur la côte les bergers d'Arcadie. Il a pris la ville d'Arcadia pour l'ancienne Arcadie, tandis que c'est l'ancienne Cyparissie en Messénie » : lettre de Barbié du Bocage datée de Paris, le 22-11-1802, et adressée à Daniel Philippidis à Jassy. *Correspondance de D. Philippidis - Barbié du Bocage - Anthime Gazis*, éd. Catherine Koumariou, *op.cit.*, p.104.

S'il est vrai que Voltaire aimait à passer les longues nuits de l'hiver 1773 en compagnie de Guys, à bavarder en sa compagnie sur les usages des Grecs anciens, cela ne veut pas dire que les hellénistes et autres spécialistes des études grecques étaient prêts à accepter la moindre théorie qui ne fût pas conforme à tout ce qu'ils avaient lentement rassemblé.

Mais les changements profonds opérés au sein de la société grecque tout au long du XVIII^e siècle, et surtout pendant sa dernière partie, avaient radicalement modifié le rythme de l'évolution de cette société, surtout dans les domaines relatifs à l'économie et à la culture. Les nouvelles conditions de vie de certains groupes sociaux, dans certaines régions de Grèce, permettaient la mise au point d'une « politique » culturelle, étroitement liée aux aspirations d'une classe commerçante aisée qui étendait la sphère de ses activités bien au-delà des frontières de l'Empire ottoman. Cette « politique » culturelle ne fut bien entendu pas la même pour toutes les régions. Des réactions, venues la plupart du temps de l'Église grecque, entravaient l'évolution normale des choses, et les différences radicales dans les conditions de vie des Grecs dans diverses régions donnaient à cette « politique » un aspect différent. En revanche, les communautés grecques installées dans diverses villes d'Italie, Autriche, France ou Pays-Bas jouissaient d'une prospérité économique confortable, due surtout aux structures administratives saines de leur pays d'adoption. Ces nationaux rêvèrent d'établir en Grèce même des conditions d'enseignement et de culture « à l'européenne ».

Cette nouvelle réalité sociale, économique et culturelle ne touchait que des portions restreintes de la population grecque, et surtout dans les villes commerçantes, les îles ou quelques régions dont les productions particulières rendaient possible le contact marchand avec le monde « éclairé ». En même temps, le contrôle administratif des Principautés Danubiennes permettait aux Grecs dirigeants de mettre en pratique certaines idées, surtout celles relatives à l'éducation dont jouissaient des groupes limités de la société grecque dominante dans ces régions.

Ces « politiques culturelles » ne prirent jamais l'envergure d'une politique nationale, concrète dans sa conception et durable dans sa

pratique; les résultats des tentatives d'émancipation culturelle, donc sociale, se firent sentir surtout au sein même des couches des administrateurs et intellectuels qui promouvaient ces idées, et ne paraissent pas avoir touché la grande masse de la population. De telles pratiques nécessitent le concours de facteurs bien plus complexes pour prendre racine au sein d'une société, d'autant plus que la «révolution culturelle» grecque du XVIII^e siècle ne répondait qu'aux seuls besoins d'une partie très restreinte de la société, qui tenait à se transformer afin d'assumer un rôle hégémonique dans la société.

Les observateurs ont tenu bon compte de cet ensemble de tentatives : ils ont fait remarquer l'émergence de ce nouvel élément grec, tout en critiquant la léthargie permanente dans laquelle la majeure partie de la population était immergée. Ces observateurs se mirent en contact avec les quelques représentants éveillés du nouvel esprit et les spécialistes français commencèrent à parler des intellectuels grecs modernes, vivant dans les parties de la Grèce «où les lumières n'étaient pas complètement éteintes»¹.

Les contacts s'établirent donc ainsi. Nous avons vu Barbié du Bocage et Villoison correspondre avec quelques membres actifs de l'intelligentsia grecque de l'époque, lire et présenter leurs travaux, étudier leur langue, critiquer leurs sources et leurs opinions comme s'il s'était agi des ouvrages de leurs collègues européens. Une fois ces contacts établis, de nouvelles évaluations devenaient nécessaires. Les hellénistes et autres spécialistes français de l'aube du XIX^e siècle allaient soumettre à leur critique l'ensemble des nouvelles données concernant la vie culturelle grecque moderne.

1. Chardon de La Rochette, «Préface» au 1^{er} volume des *Mélanges de Critique et de Philologie*, Paris 1812, note a.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONNAISSANCE DE LA GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

CULTURES ET SOCIÉTÉS GRECQUES A LA FIN DE LA PÉRIODE OTTOMANE

En cette fin du XVIII^e siècle l'élément grec vivait dans des conditions particulières. On ne peut bien évidemment nier l'existence d'une société spécifique dans chaque région où les Grecs s'étaient installés ; mais cette société n'était pas partout régie par les mêmes lois internes, à l'intérieur du vaste Empire ottoman ou ailleurs. En effet, la société grecque s'était développée différemment dans chaque région, selon les privilèges spéciaux dont jouissait l'élément grec et les conditions diverses qu'imposaient l'environnement ou les circonstances politiques. Ainsi des structures identiques ou quasiment identiques donnèrent-elles naissance à une multitude de « sociétés » distinctes, marquées, au-delà de leur caractère national commun, par des mentalités différentes, résultat de conditions de vie et d'intérêts différents¹.

1. La bibliographie concernant la grande question des privilèges dont jouissait l'élément grec de chaque région au sein de l'Empire ottoman est inépuisable. Nous nous bornons à citer ici quelques ouvrages généraux : K. Laméras, « Sur l'institution des Démogéronties pendant la période ottomane », *Mikrasiatika Chronika* 3 (1940), p.1-73; N.G. Moschovakis, *Le Droit Public en Grèce pendant la période ottomane*, Athènes, 1882; D.A. Zakythinos, « La commune grecque. Les conditions historiques d'une décentralisation administrative », tiré à part de l'*Hellénisme Contemporain*, Athènes, 1948. Sur la vie des communautés grecques des grandes villes de l'Empire ottoman, consulter B. Lewis, « The Islamic Guilds », *Economic Historic Review* VIII/1 (1937), p.20-37; K. Délicanis, « Anciennes querelles communales à Thessalonique » (en grec), *Makedonika* 2 (1941-1952), 1953, p.1-24; B.A. Mystakidis, « Les esnafia ou Roufetiia de Salonique » (en grec), *Hemerologion Thessalonikis*, 1932,

Ainsi la société grecque de la période ottomane se développa-t-elle différemment dans chaque région particulière : entre les Grecs des grandes villes de l'Empire, qui cohabitaient d'une certaine manière avec les Turcs, les juifs ou les Arméniens, et les Grecs des régions strictement helléniques ; entre les insulaires des îles Ioniennes attachées aux destinées de l'Occident européen et les marins adroits de la mer Égée ; entre les peuplades semi-indépendantes du Magne ou de Crète et les habitants privilégiés de Chios ; entre les commerçants et les « industriels » de Zagora ou du Mont Pélion et les dirigeants de Moldavie et de Valachie, la diversité était grande.

Tous ces éléments, et bien d'autres encore, qui formaient la nation grecque, avaient développé les structures sociales exigées chaque fois par leur environnement, donnant ainsi naissance à une société dispersée qui, sans être unie, demeurait toutefois en contact permanent.

L'absence de structure étatique grecque empêchait l'unification de ces sociétés éparpillées. Certes, l'Église orthodoxe joua en partie le rôle que lui avait confié le pouvoir ottoman, de gérant non seulement des affaires des Grecs, mais de toutes les populations chrétiennes de l'Empire¹. Mais même si elle ne se limita pas aux affaires spirituelles, cette structure religieuse d'administration interne ne remplaça jamais le pouvoir ottoman.

Qui veut donc étudier la culture grecque de la période ottomane devra ne se servir que très précautionneusement de ses instruments méthodologiques, en tenant toujours compte de la particularité des phénomènes. Les groupes sociaux existent (commerçants, intellectuels, armateurs, etc.), qui nourrissent des intérêts et des aspirations qui se concrétisent au fur et à mesure qu'il gagnent davantage de terrain au sein de la nation grecque, formant une sorte de société civile et gérant de plus en plus les domaines

p.266-282; N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956; K.S. Papadopoulos, « Informations sur la communauté et la démogérontie de Smyrne », *Mikrasiatika Chronika* 9 (1961), p.1-41; D. Salamagas, « Les *isnafia* et les professions à Jannina pendant la domination ottomane », tiré à part de l'*Épirotiki Estia*, Jannina 1959.

1. Sur le rôle et les fonctions de l'Église Grecque Orthodoxe de Constantinople, voir St. Runciman, *The Great Church in Captivity: A Study of the Patriarchate of Constantinople from the Era of the Turkish Conquest to the Greek War of Independence*, London, Cambridge University Press, 1972.

culturels. En même temps, certaines couches privilégiées préexistantes — Phanariotes et dignitaires de l'Église orthodoxe — conservent et stabilisent leurs acquis, assurant leur position en tant que partie intégrante de la société politique ottomane, ce qui ne les empêche pas de représenter d'une certaine manière et de soutenir la nation grecque.

Pour ce qui est des domaines culturels, ils furent gérés, pendant la période, par cette société aux nombreuses facettes, avec un consensus qui n'avait pour tout fondement que le caractère national commun¹. Les idées et les formes culturelles qui semblent avoir prédominé furent celles de l'«hellénisme» en tant que recherche d'une identité nationale, et les «Lumières», en tant que mise à niveau avec l'Occident européen, héritier et continuateur du savoir antique².

Cette double conception constitue un dénominateur commun dominant des activités culturelles de la société grecque de la fin de la période ottomane. La prédominance de cette nouvelle forme culturelle devait s'accroître de plus en plus nettement au fur et à mesure que se rapprochait le moment de l'indépendance hellénique. Dans le même temps, l'argument traditionnel de la différenciation de la nation grecque par rapport à l'occupant, par le christianisme orthodoxe, semblait perdre du terrain³. C'est ainsi que l'Église grecque qui, pendant «le stade de l'humanisme religieux...», donna des œuvres qui étaient destinées à l'avancement général des fidèles⁴, réagit face à ce nouvel équilibre qui remettait en question sa

1. Nous ne pouvons parler d'aspirations nationales communes, étant donné que la majeure partie des Phanariotes s'accommodait de la domination ottomane.

2. Pour la place de l'antiquité et de l'Occident dans l'espace mental grec de la période que nous étudions, nous nous contenterons de citer ici les ouvrages de C. Th. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, Athènes, Ermis, 1977, p.53-73, et P. Kondylis, *Les Lumières grecques modernes, les Idées philosophiques*, Athènes, Themelio, 1988, p.213-244.

3. «L'idée nationale se détache au début de l'idée impériale byzantine, et puis, pendant le XVIII^e siècle, de l'idée de l'Orthodoxie, pour arriver vers la fin du siècle dans sa pleine maturité et pureté», N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Themelio, Athènes, 1981, p.58. Voir aussi dans C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, *op.cit.*, les chapitres relatifs aux éditions grammaticales parues au cours du XVIII^e siècle, ou au changement des noms chrétiens en noms grecs, p.53-55 et 58-60.

4. C. Dimaras, «Le schéma des Lumières», dans *Les Lumières...*, *op.cit.*, p.31.

nature et ses fonctions. Cette réaction fut parfois violente, surtout quand il s'agissait de réfuter celles des tendances idéologiques qui éloignaient les Grecs de son giron. Nous nous référons ici surtout aux dirigeants de l'Église orthodoxe, et plus précisément à ceux qui appartenaient aux cercles du patriarcat de Constantinople, qui dépendaient directement du pouvoir ottoman.

L'abandon du christianisme orthodoxe en tant qu'argument de différenciation vis-à-vis de l'occupant musulman ne signifie nullement qu'une « déchristianisation » quelconque, idéologique ou culturelle, eût été à l'œuvre, même si les détracteurs du renouveau l'ont souvent affirmé¹. La plupart des agents du renouveau idéologique grec furent des hommes d'Église qui ne doutèrent quasiment jamais de leur foi.

En même temps, nous n'avons rencontré au cours de notre enquête aucun indice nous permettant de suggérer que le sentiment religieux des Grecs fût altéré. Les rédacteurs des articles sur la Grèce, dans la presse littéraire parisienne, soulignaient fréquemment le rôle rénovateur des gens de l'Église orthodoxe, tandis que la *Circulaire Fraternelle* de Coray, comme nous le verrons par la suite, tenait avant tout à tranquilliser les esprits devant les menaces de l'Église et à prouver que la réaction des cercles patriarcaux aux « Lumières » ne pouvait être animée d'un esprit chrétien.

En dehors de cette réaction de l'Église officielle, plus ou moins prévisible, l'ensemble de la société pensante grecque sembla consentir à la double idée dominante « hellénisme / Lumières ». Les effets de ce consensus créaient déjà une nouvelle réalité, une sorte de régénération culturelle et morale, profondément ressentie dans plusieurs milieux.

Le phénomène fut aussitôt enregistré par la presse littéraire occidentale, et surtout française. Plusieurs articles furent publiés sur la multiplication des éditions grecques, sur l'accroissement sensible des établissements

1. Par exemple Ath. Parios, dans son *Jeune Rhapsakis* (1805), ou l'*Encyclique* du patriarche Grégoire V contre la culture française (1798).

d'enseignement de toute sorte, sur la mobilité impressionnante du mécénat, sur la création de nombreuses sociétés littéraires et savantes, sur la littérature naissante des Grecs et enfin, sur la création et l'essor remarquable de la presse grecque moderne, politique ou littéraire.

Cette élaboration socio-culturelle ne se fit que lentement. Coray analysa de manière pertinente et savante les origines et la dynamique des transformations « intellectuelles » et « morales » de la société grecque qui s'étaient produites au cours des cinquante dernières années du XVIII^e siècle, dans son *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*. Coray voulut voir dans cette effervescence culturelle une régénération de l'antiquité ; mais cette lecture des phénomènes par Coray n'empêche pas que l'image de la société et de la culture donnée par le *Mémoire* soit l'une des plus vraisemblables.

En effet, la société civile grecque avait pu se constituer lentement, dès la fin du XVII^e siècle, en se consolidant au fur et à mesure que s'aggravait la décadence ottomane. La caste des Phanariotes, politiquement et économiquement puissante, avait su monopoliser tout au long du XVIII^e siècle les postes importants et lucratifs de « Grands Interprètes » auprès de la Sublime Porte, ainsi que les titres de Princes, gouverneurs au pouvoir absolu des Principautés Danubiennes¹. En même temps, le commerce, l'industrie et surtout les transports maritimes en Méditerranée orientale étaient passés en très grande partie sous le contrôle de nationaux grecs², si bien que plusieurs communautés grecques avaient commencé à connaître une prospérité sans précédent sous la domination ottomane.

1. Sur les Phanariotes, voir M. Zallony, *Essai sur les Phanariotes*, Marseille, 1824 ; C. Papadopoulos, *Les Privilèges du patriarcat Œcuménique*, Paris, 1924 ; N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971 ; Actes du Symposium « L'Époque des Phanariotes », Thessalonique, IMXA, 1974 ; P. Argyropoulos, « Grecs au service de l'Empire ottoman, 1453-1953 », Le cinq centenaire de la prise de Constantinople, *L'Hellénisme contemporain*, Athènes, 1953, p.153-182 (en grec) ; V. Sfyroéras, *Les Drogmans de la flotte*, Athènes, 1965 ; N. Camariano, *Alexandre Mavrocordato, le Grand Drogman. Son activité diplomatique (1673-1709)*, Thessalonique, 1974 ; R. Florescu, The Fanariot Regime in the Danubian Principalities, *Balkan Studies* 9 (1968), p.301-318.

2. C'est le traité de Kioutsouk Kainardgi qui, à partir de 1774, permit aux Grecs la libre navigation dans la Méditerranée et le Pont-Euxin, sous drapeau russe.

En dehors des régions traditionnellement habitées par les Grecs, se fondèrent, en plusieurs endroits d'Europe, d'importantes colonies grecques qui augmentèrent considérablement le nombre de celles qui existaient déjà. Ce sont les difficultés des conditions de vie sous le régime ottoman, les vexations qui suivaient les guerres et les révoltes, mais aussi et surtout le commerce, qui incitèrent les Grecs à émigrer et à s'établir dans différents pays occidentaux. Les habitants de la Macédoine se dirigèrent vers l'Italie ou les pays du nord des Balkans, et de là vers l'Autriche-Hongrie ou la Russie. Ceux de Grèce centrale suivirent le même chemin, tandis que les insulaires ou les habitants des régions côtières se rendirent plus volontiers en Italie ou à Marseille.

Les colonies les plus importantes furent fondées en Russie et en Europe centrale ; les vieilles colonies installées sur la péninsule italique ne connurent qu'un accroissement limité. Des colonies de moindre importance du point de vue du nombre de « colons » se formèrent en Angleterre, dans le nord de la France ou en Hollande. C'est par ce réseau très dense que des parties relativement importantes de la société grecque se mirent en rapport étroit avec l'Occident européen et tout ce qu'il représentait¹.

S'il est vrai que les Phanariotes entretenaient des relations avec l'Occident, c'était dans un cadre assez restreint. Leur existence précaire, qui exigeait de permanentes manipulations diplomatiques, les obligeait à s'informer constamment de la situation en Europe centrale et occidentale. Par la même voie, bien entendu, leur parvenaient aussi des renseignements sur les acquisitions culturelles de l'Occident. Constantin Dimaras parle d'une diffusion abondante des idées élaborées en Occident, depuis Machiavel et Balthazar de Castiglione jusqu'aux encyclopédistes et Voltaire². Mais cette caste restait toujours

1. Parmi les divers témoignages de contact entre commerçants grecs et Occident européen, l'un des plus significatifs est celui de Stamatis Pétrou, employé à la maison commerciale de la famille de Coray à Amsterdam. Dans ses lettres, envoyées à Smyrne, il raconte la « transformation du jeune Coray en Européen ». Se référer à St. Pétrou, *Lettres d'Amsterdam*, éd. Ph. Iliou, Athènes, Hermis, 1976 (en grec).

2. C. Dimaras, *Les Lumières...*, op.cit., p.266-267.

fermée sur elle-même, alors que le renouveau social opéré en Grèce créait des réalités qui ne tardèrent pas à la dépasser. Pendant la période que nous étudions, les Phanariotes ne figurent plus à l'avant-garde, pour ne pas dire qu'ils sont, sur plusieurs points, sensiblement repliés sur des positions nettement conservatrices, et avec eux les cercles proches du patriarcat de Constantinople, auxquels les Phanariotes étaient étroitement liés.

La société moderne naissante était bien plus ouverte aux progrès de la civilisation occidentale, quoique d'une manière éventuellement moins critique. Jeune, avide de se développer, curieuse de ce nouvel environnement, elle absorbait avec aisance les nouveautés, parfois sans se soucier de savoir si le vieil organisme auquel elle devait son existence était capable de les assimiler.

Les représentants de cette société ne laissèrent donc pas d'être très actifs : au cours des dernières années du XVIII^e siècle et des premières du XIX^e, les éditions se multiplièrent, leur contenu se diversifia, des entreprises presque systématiques de transfert du savoir occidental en Grèce se développèrent et des polémiques se déclenchèrent sur la manière de s'exprimer et sur le contenu des livres. En même temps se créèrent de nouvelles écoles, tandis que les anciennes se restructuraient sensiblement ; des sociétés littéraires se fondèrent, la presse grecque moderne naissait, politique ou littéraire, et de nombreux jeunes gens se formaient à la culture des choses de l'esprit. Ils s'intéressaient à tout, aux sciences comme aux arts, à la médecine, à l'archéologie, à la littérature, au théâtre. Certains entreprirent même des fouilles, d'autres publièrent des récits de voyage en Grèce¹ !

Ils avaient souvent derrière eux le soutien du mécénat des dignitaires et surtout des commerçants : même si parfois « leurs caresses (étouffaient) les

1. Il s'agit entre autres du *Voyage à Tine...* par Marcaky Zallonis, Paris, 1810 ; des « Études sur les inscriptions de Kéa et Tine » publiées dans le *Mercur de Savant* de mai 1818, n° 10, p.236-238 ; des « Découvertes archéologiques d'Anthime Gazis dans la Thessalie », ME, *op.cit.*, ou des activités érudites antiquisantes de Michaelis à Smyrne ou de G. Sacelarios à Jannina.

muses »¹, ils proposaient une solution acceptable au financement de toute entreprise éditoriale, au moment où le public était si limité².

1. Courier J.P., Lettre à Coray, *Correspondance, op.cit.*, vol.2, 18-10-1808, p.479.

2. Le système de l'édition par souscription, inauguré par Vortolis dès 1749, semble aussi jouer un rôle important dans le système éditorial grec de la période. En outre, la souscription rendait les éditeurs plus indépendants vis-à-vis des mécènes. Sur ce point, consulter Catherine Koumariou, L. Droulia et Ev.Layton, *Le Livre Grec*, Athènes 1986, Banque Nationale de Grèce, p.206 (en grec).

CHAPITRE DEUXIÈME

LA SOCIÉTÉ ET LA CULTURE DES PHANARIOTES

Images de la société des Phanariotes

L'opposition idéologique entre la caste des Phanariotes et les nouveaux groupes sociaux s'exprima très tôt. En effet, dès la publication de la *Circulaire Fraternelle* de Coray par Chardon de La Rochette dans la «*Décade Philosophique*»¹, parut dans la presse littéraire la première attaque violente contre les Phanariotes. Il s'agit d'une «note curieuse» de Coray, qui affirmait ne pouvoir s'empêcher de rire à la pensée «que tous ces prétendus Archontes des Grecs peuvent être comparés à ces chefs de troupeaux que l'on engraisse dans les étables du boucher. Ils se donnent des coups de pied, se mordent, se déchirent les uns les autres, jusqu'à ce que l'heure fatale sonne pour chacun, et que le Sultan-Boucher les livre indistinctement entre les mains du bourreau, afin que l'argument irrésistible du glaive leur prouve qu'ils n'étaient rien d'autre chose qu'un vil bétail». Chardon a jugé bon d'informer les lecteurs de la «*Décade*» de la nature de ce corps social. Il explique, en note², que le titre d'Archonte, «c'est le nom que se donnent tous les Grecs notables de Constantinople; ceux surtout qui rampent devant la Sublime Porte; les Interprètes du

1. DP, messidor-fructidor an VII, 1799, p.218 et suiv.

2. *Ibid.*, p.221.

Grand Seigneur, du Capitan Pacha, du Vizir, des Ambassadeurs; les chargés d'affaires des Princes de Moldavie, de Valachie, et ceux qui intriguent pour obtenir ces Principautés. La plupart de ces Archontes ne sont même pas de véritables Grecs. Ils sont originaires de la Thrace, de la Bulgarie, de la Cappadoce, etc. La nation grecque, qui les déteste, voit tomber leurs têtes avec plaisir. Ils composent à peu près 150 ou 200 familles».

La même image en est donnée quelques années plus tard, lors de la publication dans les «Archives Littéraires de l'Europe» d'un long essai intitulé «Sur la Valachie et la Moldavie» par un voyageur qui signe S...y¹ : «La Porte ne laissa aux Valaques et aux Moldaves que le privilège de nommer leurs Princes; et cette bienveillance n'eut même qu'un temps: elle cessa, pour les Valaques, en 1714, lorsque Constantin Brancovani fut décapité à Constantinople. Les Moldaves perdirent ce droit en 1711, époque de la révolte du prince Cantemir et de sa fuite en Russie. Ici commença la dynastie des Princes grecs: Nicolas Mavrocordato, fils d'Alexandre, le plénipotentiaire de la Porte à la paix de Carlovitz, fut le premier Grec qui régna en Valachie; il en fut le Néron. Tel est ce trône, patrimoine des Grecs du Fanal, prix de leurs intrigues, récompense de leur adresse, châtiment de leur ambition et de leurs perfidies, espèce de ferme qui, presque d'année en année, se vend sur les marchés du Sérail au plus offrant»².

Plus loin dans le même article, il est question de la tyrannie exercée par le prince Phanariote sur toutes les classes sociales du pays. «On a vu le plus souvent un Grec sans naissance et sans talent s'élever par l'intrigue, l'argent ou la faveur, au rang d'hospodar; les mêmes moyens le renversent

1. Il s'agit du voyageur Irumberry, comte de Salaberry, qui avait publié son récit sous couvert de l'anonymat en 1799, sous le titre *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie, à Paris l'an 7*. La comparaison entre le texte publié par les «Archives Littéraires de l'Europe» et ce récit de voyage montre qu'il s'agit d'une autre version de la même narration. Plusieurs détails ont été ajoutés au texte publié dans la revue. Je remercie ici M. Eust. Finopoulos, qui a eu la gentillesse de m'indiquer ce récit.

2. ALE, 1807, vol.14, p.60-61.

et le replongent dans son obscurité. Ces saturnales ne durent quelquefois que trois jours : est-il surprenant que ce souverain éphémère les passe dans l'ivresse de l'insolence et de l'orgueil ? Les boyards ne l'approchent qu'en tremblant ; les plus distingués sont rarement admis à l'honneur de lui baiser la main ; les plus hardis, quand ils paraissent en sa présence, font le signe de la croix, se recommandant à leur bon ange, et se courbent pour baiser ou ses pieds ou le bas de son vêtement ».

Mais si précaire que fût leur souveraineté, elle n'en était pas moins environnée de tout l'appareil du pouvoir absolu : le prince, à part sa cour, avait des pages, des chambellans, une garde de deux cents Albanais ou Serbes, « milice très brave et magnifiquement habillée »¹. Il jouissait en outre de certains privilèges auxquels seul le Grand Seigneur avait droit par ailleurs : « une musique turque vient jouer deux fois par jour devant son palais, comme cela se pratique à Constantinople pour le Grand Seigneur, à la porte du Sérail ; aussi est-ce de tous ses privilèges celui que sa vanité estime le plus »².

Le revers de la médaille était pour le moins douloureux pour le hospodar. « Son orgueil s'humilie, toute cette grandeur s'abaisse, ce faste même devient une honte de plus devant le moindre des officiers turcs »³. Des officiers et des dignitaires de tout rang passaient fréquemment en Valachie et en Moldavie pour y recevoir les présents d'usage. « Mais les visites les plus sinistres que puisse recevoir le prince sont celles des capidgis-bachis, qui ne viennent guère que pour le déposer ou pour lui demander sa tête. Depuis quatre-vingt ans, il y a eu tant en Valachie qu'en Moldavie, plus de soixante hospodars déposés, et plus de vingt-cinq décapités⁴, noyés, pendus, assassinés, empoisonnés par ordre de la Porte.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.170-171.

3. *Ibid.*

4. Chiffres exagérés, car même si le pouvoir avait changé quatre-vingt-deux fois dans les deux Principautés entre 1709 et 1821, vingt-sept princes seulement avaient été nommés. Voir sur ce point la liste des princes de Valachie et Moldavie dans *l'Histoire de la Nation Grecque*, Ekdotiki Athinon, Athènes, 1975, vol.11, p.122.

Les capidgis-bachis porteurs de ces ordres qu'on nomme firmans les exécutent comme ils peuvent, vu qu'ils courent bien quelque danger d'être gagnés de vitesse par celui dont ils sont chargés de se défaire»¹.

Pour le reste, cet article offre un aperçu fort intéressant de plusieurs aspects de la vie économique et sociale des Principautés Danubiennes sous la dynastie des Phanariotes. Les observations relatives aux classes dirigeantes forment un tableau assez vraisemblable de cette société mêlée, qui combinait, tantôt maladroitement, tantôt de manière très réussie, les éléments ottomans aux occidentaux. La tyrannie des hospodars, à l'image de leur pouvoir, contrastait avec la liberté des femmes ; le despotisme se heurtait à la galanterie dont la présence était si frappante dans les innombrables palais des deux capitales, de même que les richesses de ces pays contrastaient avec la misère paysanne.

Une description bien plus systématique de la société et de l'administration de la Moldavie nous est offerte par un long passage des *Mémoires pour servir à la description historique et statistique de la Moldavie* d'Andreas Wolf, publié dans les « Annales de Voyages » de la fin 1809². Le rédacteur de l'article est Depping.

Dans une note préliminaire, Depping présente l'auteur, docteur en médecine et correspondant de la Société Royale de Göttingen ; son ouvrage était le résultat de recherches menées au cours de quatre voyages en Moldavie, effectués entre 1780 et 1797. L'image générale que laisse la relation de Wolf est, selon Depping, celle de la misère et de l'abandon d'un pays pourtant « comblé par la nature de richesses de plusieurs espèces » ; cette situation est le résultat de la position géographique d'un pays pris entre trois puissances en état quasi permanent de guerre, mais aussi à la mauvaise administration des Princes grecs : « La plupart des Princes ne peuvent parvenir aux dignités qu'en dépensant des sommes immenses, le

1. *Ibid.*, p.172.

2. Publiés en deux volumes en 1805, à Hermanstadt. AV, 1809, vol.5, p.48-67. Dans la réédition de la revue entreprise à l'intention des nouveaux abonnés, le volume porte la date de 1810.

plus souvent empruntées à des usuriers, et doivent toujours s'attendre à être supplantés auprès des avides ministres de la Porte par ceux qui offrent davantage ; par conséquent, ils traitent ce pays comme un domaine qu'ils ont à exploiter et qui doit les dédommager non seulement de ce qu'ils ont sacrifié pour parvenir, mais encore de ce qu'ils craignent de perdre à tout moment. C'est ainsi que les oppressions continuelles des puissants rendent le peuple indolent et lâche, en étouffant en lui tout esprit d'industrie et de patriotisme, sources si fécondes en grandes entreprises dans les États bien gouvernés !»¹

Les pages qui suivent donnent un tableau bien sinistre de l'administration des Phanariotes : les ressources du pays sont négligées « pour ne pas (l)'exposer aux effets de l'avidité des Turcs »² ; chaque canton est administré différemment, les campagnes sont plongées dans la misère la plus absolue ; personne ne tient de registres de la population, et les autorités cachent scrupuleusement tout renseignement statistique relatif au pays.

Le prince possède un pouvoir absolu ; sa cour se compose d'un Divan de dix membres, disposant du pouvoir législatif. Le prince peut abroger à tout moment les lois du Divan. « La justice est variable comme toute forme d'administration »³. Les revenus du prince s'élèvent officiellement à un total de 2.430.800 piastres, prélevé par impôt. A ces impôts s'ajoutent « le tribut à la Porte, les présents extraordinaires au Sultan, à sa mère, à ses ministres, les frais de transport et la solde des fonctionnaires »⁴. Tous les Princes sont riches à leur départ. Le commerce est nul.

Le clergé grec semble être un fléau supplémentaire. Il y avait un archevêque à Jassy et deux évêques à Roman et Husch. Les deux cents couvents, très riches, « font beaucoup de tort au commerce du pays, en retirant de la circulation des sommes considérables qu'ils envoient aux

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.53.

3. *Ibid.*, p.60.

4. *Ibid.*, p.61.

couvents du Mont Athos, de Jérusalem et du Sinaï. Les moines étrangers qui y vendent des chapelets et des reliques emportent également beaucoup d'argent, ainsi que les Patriarches de Jérusalem, qui y font une tournée de temps en temps »¹.

L'un des rares éléments positifs que découvre Wolf dans le gouvernement des Phanariotes est la tolérance religieuse : la majorité catholique du peuple n'était pas opprimée. Néanmoins, le clergé grec ne se montrait pas aussi tolérant : le prince Grégoire Alexandre Ghika avait établi en 1764 une colonie de protestants allemands près de Jassy, « afin d'y faire prospérer une manufacture de draps ; mais sous les successeurs de Ghika, les moines grecs s'emparèrent de la terre et de l'église que celui-ci avait fait bâtir pour les colons »².

Pour ce qui est de la vie des couches privilégiées, Wolf se montre bien plus sévère que Salaberry. Les palais somptueux de Jassy, qui étaient selon le dernier plus de cent cinquante, deviennent cinquante maisons à un seul étage ; la capitale qui faisait les délices de Salaberry est pour Wolf « un séjour malsain, qui manque de mesures hygiéniques »³. En revanche, il trouve excessif le luxe des vêtements et des repas. « Une femme riche porte habituellement des bijoux d'une valeur de vingt à trente mille piastres, sans compter les pelletteries précieuses ; l'image de marque des membres de la classe dirigeante se noircit par l'état misérable de leurs équipages et le manque de vins fins étrangers ». Ce tableau si peu riant est complété par des observations sur la grande quantité de mendiants : « Tout le pays, et particulièrement la capitale, fourmille de mendiants ».

Wolf envisageait en dernier lieu le domaine de l'éducation dont, comme nous le verrons par la suite, s'enorgueillissaient les Phanariotes : « L'éducation et l'instruction sont très négligées en Moldavie », affirme-t-il. « A l'école de Jassy (l'Académie princière), on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, l'ancien grec, le latin et la théologie ; et malgré cela, il

1. *Ibid.*, p.64.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p.66.

n'y a peut-être pas un élève qui sache bien expliquer un ancien auteur classique»¹.

Images de la culture des Phanariotes

En dehors de ces deux longs articles des «Archives Littéraires de l'Europe» et des «Annales de Voyages», le reste des informations dont nous disposons sur les diverses activités des Phanariotes dans la presse littéraire de l'époque est relativement limité. On rencontre en 1808 un article qui parut simultanément dans le «Magasin Encyclopédique» et les «Archives Littéraires de l'Europe», concernant l'édition en grec moderne de l'*Histoire politique et géographique de la Valachie*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1774². Selon ces deux sources, l'auteur et la langue originale du texte restent inconnus, «mais on croit que celui-ci était en langue valaque et qu'il fut composé par quelque prêtre ou boyard, vers l'an 1775, sous le gouvernement du prince Ypsilanti»³. Toujours selon ces sources, l'ouvrage traite de l'origine du peuple valaque et de son nom, de la Constitution ancienne et moderne des Valaques, des productions, du commerce, des écoles publiques, des hôpitaux, des finances. «Un chapitre particulier est destiné à la constitution du pays sous le gouvernement russe en 1771; aux articles du traité de Kainardgi concernant la Valachie et la Moldavie; et à l'organisation du pays, faite après cette paix par le prince Ypsilanti»⁴.

Le prince Ypsilanti fut en effet, après la famille Mavrocordato, l'un des plus grands réformateurs des Principautés et l'un des principaux moteurs du renouveau culturel. Il organisa l'instruction et la justice, publia une législation importante et introduisit l'enseignement du français comme langue obligatoire dans l'enseignement. C'est également sous son

1. *Ibid.*, p.65.

2. Le ME, 13^e année, 1808, vol.1, p.400-401, et ALE, vol.17, janvier 1808, «Gazette Littéraire», p.III.

3. *Ibid.* Le livre fut imprimé par les frères Tunusli, imprimeurs à Vienne en Autriche.

4. *Ibid.*

gouvernement que l'académie princière de Bucarest connut son plus grand éclat¹.

La culture des Phanariotes, tout comme leur société, était elle aussi formée d'éléments inégalement appréciés. Dans la période de leur éclat, les intellectuels dignitaires de cette caste, animés d'un esprit moderne et réformateur, élaborèrent un nouveau système théorique qui procédait des nouvelles valeurs sociales et morales. A Constantinople aussi bien que dans les capitales des Principautés Danubiennes, ils créèrent des académies, rassemblèrent des bibliothèques, introduisirent le savoir occidental, l'enseignement des langues étrangères, notamment l'italien et le français, utilisèrent même des spécialistes occidentaux à la propagation des connaissances, surtout en matière de langues. Au cours de cette période s'accomplit une œuvre considérable du point de vue culturel : entre Nicolas Mavrocordato et Dimitrakis Photiadis-Katardgis, période qui couvre l'ensemble du XVIII^e siècle, les Phanariotes élaborèrent leur propre variante du despotisme éclairé. Accordant une importance plus grande au renouveau culturel qu'à la réforme sociale² qui devait l'accompagner, ils créèrent une situation qui finit par échapper à leur contrôle. Daniel Philippidis ou Rhigas Velestinlis, pour ne citer que les plus radicaux des intellectuels grecs du tournant du XIX^e siècle, avaient bien été formés auprès des Phanariotes.

Les hellénistes de l'« École française de Constantinople » s'étaient mis en contact avec les Phanariotes : un léger souvenir en subsiste à l'arrière-plan de leurs articles. Barbié du Bocage le premier parla « des Grecs du Continent », de « ceux qui habitent les grandes villes ; ceux-ci sont très

1. Sur l'administration des Phanariotes, outre les ouvrages déjà cités, se référer aussi à D. Photinos, *Histoire de l'ancienne Dacie*, ouvrage qui contient une multitude de renseignements précieux sur la vie des Principautés sous les Phanariotes. Sur l'enseignement supérieur dans les Principautés, se référer à l'étude détaillée d'Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974.

2. Les réformes sociales n'étaient pas complètement négligées : D. Photinos, *op.cit.*, met souvent l'accent sur le renouveau des structures sociales apporté par les Phanariotes.

polis et cultivent les belles-lettres et les sciences»¹. Dans ce texte, qui traite surtout des Grecs de Constantinople et des Principautés, Barbié du Bocage évoque «l'académie ou école publique pour l'instruction de la jeunesse grecque»² de Constantinople, fondée à la fin du XVII^e siècle par Manolakis Kastorianos, Dosithée et Chrysanthe, patriarches de Jérusalem et hommes de lettres, le prince Cantemir et surtout les Mavrocordato. «On sait que le prince Nicolas Mavrocordato, fils du célèbre Alexandre Mavrocordato, passait pour un prodige de science parmi ses compatriotes, et qu'il avait réuni en Valachie une superbe bibliothèque, dont l'abbé Sevin eut l'art de lui tirer quelques manuscrits pour la bibliothèque générale de France»³.

D'Ansse de Villosion, lors du séjour qu'il effectua à Constantinople, connut entre autres «le feu prince de Moldavie, Constantin bey Morusi, homme de premier mérite», qui lui fit présent d'un livre «curieux et utile, dans son superbe palais de Chourouchismé, près de Constantinople»⁴. Il s'agit du long commentaire du quatrième livre de la grammaire de Théodore de Gaza par Néophyte, moine au Mont Athos. «Cet énorme commentaire, imprimé à Bucarest, en Valachie, en 1768, remplit 1298 colonnes in-folio très serrées, pleines de digressions déplacées sur la logique, sur l'optique, sur l'astronomie, etc.»⁵

Les trésors rassemblés dans les bibliothèques des Phanariotes attirèrent tous les grands chasseurs de manuscrits grecs. Tel fut le cas d'Edward Clarke, l'un des plus grands voyageurs anglais du début du XIX^e siècle. «La recherche des manuscrits grecs n'est pas non plus aussi infructueuse que beaucoup de personnes se l'imaginent», affirme-t-il⁶. «En employant

1. «Notice d'une *Géographie* en grec vulgaire», ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.76.

2. *Ibid.*, p.77. Il s'agit du «Paidagogeion», fondé dans les années 1760 : G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris, Leroux, 1881, p.36.

3. *Ibid.*, p.78.

4. Extrait du *Prospectus* écrit en grec vulgaire, ME, 8^e année, 1802, vol.1, p.221.

5. *Ibid.*, p.217.

6. AV, vol.22, 1813, p.107. Les extraits des observations de Clarke cités dans la revue ont été sélectionnés et présentés par Depping.

un prêtre grec très intelligent, j'eus l'occasion d'examiner une grande quantité de volumes apportés de l'île des Princes et des bibliothèques particulières des princes grecs du Phanâr¹. Il est vrai qu'il y en a beaucoup d'insignifiants, et qu'il y en a d'autres plus importants, que les possesseurs ne veulent pas vendre. Ce n'est pas l'argent dont ces personnes ont besoin ; elles préfèrent souvent d'échanger leurs manuscrits contre de bonnes éditions imprimées des classiques grecs, surtout des orateurs. Le prince Alexandre Bono Hontzali² avait une magnifique collection de manuscrits grecs et il entretint longtemps une correspondance avec moi, après mon retour en Angleterre. Je lui envoyai de Paris l'édition originale de l'*Encyclopédie*. On ne peut juger que favorablement du goût de personnes qui, dans une position telle que celle des familles grecques à Constantinople, cherchent sérieusement à augmenter leurs connaissances par des ouvrages semblables. C'est ce prince qui possédait autrefois divers manuscrits grecs qui se trouvent maintenant à la bibliothèque bodléenne»³.

En effet, tout au long du siècle de leur prospérité, les Phanariotes prirent grand soin de l'éducation aussi bien que de leur propre instruction, chose qui leur permettait d'assurer les hautes fonctions auxquelles ils aspiraient. En même temps, ils encourageaient l'édition des œuvres relatives à l'enseignement de la langue et la traduction des ouvrages scientifiques ou littéraires occidentaux. Même pendant la période que nous étudions, lorsque les principaux agents du renouveau scientifique et littéraire appartiennent directement ou indirectement aux classes sociales ascendantes, ou du moins en expriment les besoins et aspirations, les Phanariotes continuèrent leur politique éclairée, encourageant l'enseignement et la diffusion du savoir. En 1803 encore, Villoison

1. Dans une note insérée dans son texte, Villoison écrit : «Phanâr est la partie orientale de Constantinople, située du côté de la mer. C'est là que demeurent plusieurs grandes familles grecques, telles que les Callimachie, les Ipsilanti, les Maurocordato, etc.».

2. Hantzeris ?

3. *Ibid.*

informait le public du « Magasin Encyclopédique » du mécénat des princes phanariotes.

Le travail grammatical énorme et empreint de pédantisme du moine Néophyte du Mont Athos sur le quatrième livre de la *Grammaire* de Théodore de Gaza avait été commandité par le prince de Valachie Jean-Grégoire, fils d'Alexandre Ghika¹ ; le *Dictionnaire grec vulgaire, italien et français* de Vendotis (Vienne, 1790), par le prince de Moldavie Alexandre Mavrocordato ; la *Diatrise sur Thucydide* et l'abrégé de son *Histoire* par Manuel Sari, par les Princes Panayiotis et Constantin Mourousi, « l'espoir et l'ornement de leur nation »² ; la traduction du *Télémaque* de Fénelon, publiée à Bude (2 vol.in-8°, 1801), fut imprimée aux frais « de quelques Grecs jaloux de la gloire de leur nation, et dédiée à Jean-Constantin Ypsilanti, fils d'Alexandre et prince de Moldavie »³.

D'autres informations parvenaient jusqu'à la presse littéraire parisienne, transmettant le climat intellectuel qui régnait dans les Principautés. Les princes et autres dignitaires phanariotes occupent toujours l'avant-scène. Dans les « Archives Littéraires de l'Europe », qui tenaient la plupart de leurs informations des gazettes allemandes — d'où un intérêt particulier pour les Principautés quand le reste des activités des Grecs semble les avoir laissées indifférentes —, nous rencontrons quelques brèves nouvelles concernant la vie culturelle en Moldavie ou Valachie : « L'hospodar de Moldavie, prince Morusy, a fait remettre en présent à M. le Professeur Campe, de Brunswick, une boîte en or, d'une valeur considérable et fort bien travaillée, comme un témoignage de l'estime que lui ont inspirée ses

1. ME, 9^e année, 1803, p.489. En note, Villoison signale quelques détails sur la mort de Néophyte, que nous citons ici parce qu'ils sont significatifs de l'esprit en général et de l'hellénisme en particulier des Principautés vers la fin du XVIII^e siècle : « Je tiens de quelques anciens élèves de Néophyte que la fin de ce docte moine scandalisa beaucoup les prêtres grecs de Bucarest, et qu'ils firent d'abord difficulté de l'enterrer, parce que, dans les accès de la fièvre qui l'enleva, il ne cessait de s'écrier qu'il allait rejoindre les âmes de Platon, de Démosthène, etc. ».

2. *Ibid.*, p.486.

3. *Ibid.*, p.487.

écrits»¹. Le «*Mercurus Ætrangerus*» consacrait de même parfois quelques lignes à la grandeur et à la munificence des dignitaires phanariotes : «*M. Michail Schinas, premier secrétaire du nouveau prince régnant de Valachie, été nommé il y a quelque temps Directeur Général de l'Instruction Publique. M. Schinas, qui est lui-même un homme de lettres plein de savoir, montre déjà un zèle ardent pour la propagation des Lumières. C'est un élève distingué du célèbre Dorotheos Proios, ci-devant professeur des sciences physiques et mathématiques à Constantinople, et aujourd'hui archevêque de Philadelphie dans l'Asie Mineure*». Dans la même notice, nous lisons que l'archevêque Ignatios, «*fondateur du lycée grec, qui avait acheté la riche bibliothèque de feu Sonnini, célèbre naturaliste de France, en a fait présent à la ville de Bucarest*»².

Dans «*le Magasin Encyclopédique*» de 1813³, nous rencontrons deux brèves notices qui nous informent de l'existence d'une société littéraire fondée en Valachie, la Société Hellénodacique, ainsi que de diverses autres activités littéraires dans cette Principauté : «*Parmi les membres de la Société Hellénodacique, on remarque des personnages d'un rang élevé, tels que le prince Scarlatos Guikas, et le prince Grégorios Brancovanos. Ce dernier a traduit et publié en grec ancien, dans un style très pur et très élégant, les *Éléments de Logique et de Philosophie Morale* du célèbre Heineccius*»⁴. La Société Hellénodacique, qui devait, entre autres activités, financer le lancement du «*Mercurus Savantus*», première feuille littéraire grecque à paraître à Vienne⁵, constitue une illustration exemplaire de l'esprit rénovateur des Phanariotes dans le domaine culturel, esprit qui, parfois, allait à l'encontre de leurs intérêts. Dans la liste des membres fondateurs de la Société, publiée dans le «*Mercurus Savantus*»⁶, nous rencontrons, après les noms de plusieurs dignitaires de

1. ALE, vol.7, Gazette littéraire, août 1805, p.XLI.

2. MEtr, vol.2, 1813, n° X, p.253.

3. 18^e année, vol.2, p.175.

4. *Ibid.*

5. 1811-1821:

6. MS, vol.1, 1811, p.63-64.

l'Église et de hauts fonctionnaires, ceux de plusieurs médecins, professeurs, et quelques autres sans mention de qualité professionnelle, probablement des commerçants. En outre, parmi les membres correspondants, nous lisons les noms de Coray, Gazis et Vassiliou.

Le patronage de la culture par la classe dirigeante constituait une pratique culturelle et sociale permanente dans les Principautés. En outre, la prééminence de la culture grecque tout au long du XVIII^e siècle avait progressivement écarté les langues et cultures locales, au point qu'il ne serait pas exagéré de dire la langue grecque «lingua franca» dans ces régions. En dépit des tentatives réitérées de certains princes phanariotes, inspirés par un esprit libéral, d'introduire dans les écoles l'enseignement du roumain, l'hégémonie de la langue et de la culture grecques resta l'un des instruments de la consolidation du pouvoir des Phanariotes dans ces régions. C'est ainsi que nous voyons des princes d'origine roumaine encourager les éditions grecques, comme le fit le prince Ghika, ou même traduire en grec ancien des ouvrages occidentaux, comme le prince Brancoveanu.

La deuxième notice du «Magasin Encyclopédique» donnait à son public l'information suivante : «M. Nicolaos Sava, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de notre ville, et membre de la Société Hellénodacique, va publier sa traduction en grec moderne de *L'Émile ou de l'Éducation*, du philosophe de Genève»¹.

Il faut ici signaler le fait qu'au collège de Bucarest, qui devint Université, étaient enseignées la langue et la littérature françaises et que la Société Hellénodacique comprenait, à côté des dignitaires, des intellectuels et des enseignants². Ces deux notices, ainsi que d'autres sources de renseignements rencontrées au cours de notre recherche, nous permettent de formuler quelques réflexions sur les traductions des œuvres majeures de la culture occidentale entreprises sous le patronage des Phanariotes.

1. *Ibid.* Il s'agit de N. Pikkolos (1792-1865).

2. Sur ce point, voir MS, vol.1, 1811, p.5-10.

En effet, comme l'ont démontré plusieurs études¹, le choix de noms d'auteurs bien sonores, comme Molière, Heineccius, Fontenelle ou Rousseau, ne doit pas tromper. Si nous prenons en considération le fait que la plupart de ces œuvres étaient soit dépassées par des approches plus radicales, soit tout à fait incorporées à l'ordre des valeurs traditionnelles de l'Occident, on admettra que la publication de ces traductions n'ait rien eu de réellement progressiste. D'ailleurs, ces œuvres étaient déjà connues des cercles pensants des Phanariotes, soit dans leur version originale, soit dans des traductions qui circulaient sous forme manuscrite dans ce monde clos. La nouveauté serait donc surtout dans la volonté de rendre publiques des connaissances jusqu'alors limitées à l'usage des « nobles ». Car dès la publication de la *Géographie* de Moisioudax en 1781, destinée à l'usage des « nobles » et du « vulgaire », ce changement d'ambiance culturelle était sensible dans les Principautés².

La même atmosphère régnait dans le domaine de l'éducation. Dans un article publié dans le « Magasin Encyclopédique », nous pouvons suivre la procédure d'examen que subirent les élèves du gymnase de Jassy le 5 septembre 1814. Nous reproduisons ici quelques fragments de l'article dont la source est, selon le « Magasin Encyclopédique », une lettre privée expédiée de Jassy, alors qu'il s'agit en fait de la traduction abrégée d'un long article du Journal Littéraire grec « Le Mercure Savant »³. Selon ce texte, qui donne une idée très claire de l'atmosphère culturelle en Moldavie, l'examen se déroula « en présence du prince de Moldavie, Charles Callimachi, de l'archevêque, du clergé et de toute la noblesse du pays. Ce prince ami des lettres, à la munificence duquel l'école de Jassy doit tout son lustre, considérant que la véritable noblesse consiste dans la

1. C. Dimaras, « Le schéma des Lumières », dans *Les Lumières grecques modernes, op.cit.*, chapitre relatif aux traductions, p.68-71 ; du même, « Portrait de Codrika », dans *Phrontismata, op.cit.*, p.70-72 ; Anna Tabaki, « Molière dans la culture phanariote », *Cahiers de Travail du Centre des Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche*, n°14, Athènes, 1988.

2. Sur ce point, voir aussi Catherine Koumariou, « Introduction à l'édition de la Description de la Grèce, extraite de la *Géographie Moderne* de Philippidis - Constandas », Athènes, Hermis, 1970, p.18.

3. MS, 4, 1814, n°5, p.81-92.

supériorité que la culture de l'esprit nous donne sur le vulgaire, ordonna à son fils de suivre les cours publics de l'école. Cet exemple ne resta pas longtemps sans être suivi par toutes les premières familles, et dès lors les études prirent un nouvel essor. Aussi était-ce un spectacle propre à produire la plus grande émotion que celui de voir des jeunes gens, pris indistinctement parmi toutes les classes, et animés d'une égale ardeur, paraître tous dans la même lice, et se disputer glorieusement la palme de la victoire. Cependant, ce sentiment d'émulation ne nuisit en rien à la contenance que les élèves devaient avoir devant un si respectable auditoire : ils eurent le bonheur de répondre d'une manière satisfaisante et avec la décence requise, non seulement aux problèmes d'arithmétique et d'algèbre qui étaient le but principal de l'examen, mais aussi à différentes autres questions étrangères à ce sujet, dont ils donnèrent la solution avec la même facilité et de la manière la plus méthodique »¹.

La suite de cette cérémonie comprenait les discours d'Étienne Doungas, professeur du gymnase, et de M. Démétrius, son élève, « auxquels nous renvoyons nos lecteurs, pour qu'ils y prennent une idée de la manière dont on écrit encore le grec ancien »², ainsi que le discours « plein de bonté que le prince adressa à l'archevêque et à toute la noblesse, pour les encourager à se concerter ensemble sur ce qui concerne la perfection de cet établissement »³.

Les félicitations du prince au professeur et aux élèves furent généreuses : « le professeur fut revêtu, en présence du prince et de toute sa cour, d'une superbe pelisse de martre zibeline, comme une marque de satisfaction particulière »⁴.

Ce texte est très éloquent. La culture y est présentée en premier lieu comme le domaine de la noblesse, qui reste généreusement ouvert à toutes les classes sociales. Puis elle sert à prouver la majesté du prince : il est

1. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.315-316.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

éclairé puisqu'il la soutient ; sage, puisqu'il est capable d'examiner les connaissances des étudiants et les capacités des professeurs ; magnanime et généreux, puisqu'il récompense si richement les uns et les autres ; et enfin homme de lettres, puisqu'il s'exprime si élégamment dans la langue morte de ses ancêtres.

Ce qu'il faut souligner ici, c'est que les examens portaient essentiellement sur les connaissances des étudiants dans le domaine des sciences exactes, élément indispensable de tout enseignement « à l'occidentale » ; l'événement décrit dans cet article aurait pu tout aussi bien se dérouler dans l'une des petites cours allemandes voisines, dont le modèle n'était point ignoré des Phanariotes.

La presse littéraire parisienne reçoit fréquemment les échos de l'ambiance culturelle si caractéristique des Phanariotes. Les bibliothèques, les éditions grammaticales, les traductions et l'enseignement forment une image en fort contraste avec les informations relatives à l'administration despotique et aux intrigues sanglantes qui formaient l'autre aspect de leur politique. Cette image contradictoire est complétée par quelques renseignements diffus sur la littérature des Phanariotes.

La littérature est la plus exigeante des formes de culture : pour qu'elle puisse exister et s'épanouir, le concours d'une multitude de facteurs, sociaux et culturels, est indispensable. C'est pourquoi, en dehors de la littérature populaire, si florissante, la littérature grecque de la période ottomane n'exista que de manière fragmentaire, là où l'élément grec vivait sous l'influence bienfaisante de la société et de la culture occidentales : les cas les plus significatifs sont ceux de la littérature crétoise du XVII^e siècle, des îles Ioniennes ou de la colonie grecque de Venise. Les Phanariotes, qui entretenaient des contacts culturels avec l'Occident, se soucièrent eux aussi de littérature, sans pour autant réussir à en produire. Les quelques rares exceptions d'œuvres littéraires originales, dotées en même temps de solidité structurale et de cohérence stylistique, comme c'est le cas de « Philothéou Parerga », ne sont pas suffisantes pour que l'on puisse véritablement parler de production littéraire d'envergure.

La littérature des Phanariotes est, dans sa majeure partie, un fatras de

contes et de poésies fades qui, néanmoins, étaient très appréciés des contemporains. Quelques échantillons de cette jeunesse de l'art du langage grec moderne, qui n'est pas encore devenu une littérature, parviennent à la presse littéraire parisienne.

L'un de ces échantillons de la poésie phanariote parut dans le « *Mercur* Étranger » de 1813 et 1814. Il s'agit de la traduction de quelques fragments inédits d'une poésie de Michail Perdicaris, intitulée la *Diomidiade*, œuvre inconnue par ailleurs, pour autant que nous sachions. Malheureusement, Duval-Destains, qui est le rédacteur de l'article, ne donne que la traduction du poème, qui, par son style par trop oriental, défigure sans doute l'art déjà insignifiant de Perdicaris.

La *Diomidiade*, si elle fut jamais achevée, devait être un long poème épique dans le goût de l'*Iliade* ; Duval-Destains affirme ignorer si le projet de Perdicaris, « conçu il y a quelques années, ... a été terminé. Je n'en connais que le fragment dont je vais donner la traduction », avoue-t-il ; « si quelque chose m'a déterminé à publier ce morceau tout imparfait qu'il est », poursuit-il, « c'est l'espoir qu'il pourrait faire plaisir, en promettant un ouvrage tracé sur le plus beau modèle que nous ait laissé l'antiquité, et écrit dans une langue encore peu connue des littérateurs, et qui me semble trop dédaignée, malgré les morceaux curieux qu'elle renferme »¹.

De ces brèves remarques et de l'idée que donne la traduction, nous pouvons déduire que Perdicaris, sans oublier son mode d'expression favori, la poésie érudite chère aux Phanariotes, composée dans une langue moderne inspirée des modèles anciens², adopte comme sujet de sa narration un trait de la légende homérique, le voyage de retour de Diomède après la prise de Troie. Cette nouveauté thématique ne nous éloigne toutefois pas des normes esthétiques des Phanariotes. « Dans la

1. MÈtr, 1813, vol.2, n° XI, p.258.

2. *Hermelus*, seule œuvre publiée de Perdicaris, qui s'étend sur 360 pages, imprimées en 1817, est inspiré de Lucius : un érudit transformé en âne parcourt les milieux phanariotes. Cette composition à clefs dont s'est servie la recherche actuelle pour y puiser des renseignements sur les divers caractères et personnages historiques de l'époque, révèle un esprit conservateur ennemi des idées libérales venues d'Occident et des positions sclérosées de l'Église.

poésie des Phanariotes, quand la sentimentalité folklorique ne préside pas, c'est les imitations classicisantes et archaïsantes qui prédominent, si ce n'est pas les versifications légères ou les décapendasyllabes didactiques et maladroits», a-t-on pu résumer fort justement¹.

Les petites poésies de Codrika, tant appréciées des hellénistes, comme celle composée en l'honneur de Lalande, publiée dans la «*Décade Philosophique*» de 1800, s'inscrivent précisément dans ce cadre, comme d'ailleurs une bonne partie de sa théorie linguistique telle qu'elle sera développée par la suite. Ses idées concernant la langue des «nobles», en contraste avec celle du vulgaire, ne pourraient se concevoir ailleurs que dans cet environnement social et culturel phanariote².

Dans la même ambiance littéraire pourrait éventuellement s'inscrire une autre poésie publiée dans le «*Mercure Étranger*» par le même Duval-Destains³. Cette fois-ci, l'original est publié à côté de la traduction française. Ce texte, écrit en décapendasyllabes, dans un style mi-érudit mi-populaire, d'une sentimentalité niaise, est accompagné de plusieurs remarques relatives aux rapports entre le grec moderne et le grec ancien.

La prose, en tant que création imaginaire de récits narratifs, fait ses premiers pas, hésitants. Elle devra attendre l'entrée en scène de la classe bourgeoise pour produire des œuvres achevées. Le récit existe toutefois sous des formes variées, dénuées de prétentions littéraires. Tout ce qui pourrait être appelé prose avant la fin du XVIII^e siècle «a un rapport plus grand avec l'instruction qu'avec le plaisir, et caractérise un stade d'évolution où les fonctions de la prose s'attachent directement à des

1. P. Moulas, «La littérature grecque entre 1669 et 1821», dans l'*Histoire de la Nation Hellénique*, *op.cit.*, vol.11, p.302 (en grec).

2. Descendant de grandes familles athéniennes, Codrika n'était pas né Phanariote. Sa vie et sa conduite le rapprochèrent des cercles dirigeants des Principautés. Il fut secrétaire du prince Soutso. Il vint en France en tant qu'interprète de l'ambassade ottomane. Nous ne devons donc pas être surpris des problèmes qui apparurent aussitôt dans sa relation avec Coray: l'un aspirait aux dignités et à la noblesse des Phanariotes, tandis que l'autre écrivait qu'ils n'étaient que «vil bétail».

3. MEtr, vol.2, 1813, n° VIII, p.67-69.

adaptations pratiques comme l'éloquence, l'épistolographie, les maximes ou la chronique»¹.

Ainsi rencontrons-nous dans la presse littéraire parisienne la mention d'œuvres telles que *L'Histoire politique et géographique de Valachie*, édition déjà citée ici, composée sous le gouvernement d'Ypsilanti; ou encore, mention simultanée dans le «Magasin Encyclopédique», le «Mercure de France» et les «Archives Littéraires de l'Europe», celle de l'édition d'un *Épistolaire* publié par l'Imprimerie Patriarcale de Constantinople.

Le caractère pratique et instructif de l'ouvrage est souligné. Selon ces brèves annonces, il s'agit d'une «collection de modèles de lettres pour se former au style épistolaire en grec moderne»².

En même temps, le contenu annoncé de l'édition sous-entend que les Phanariotes avaient formé une assez longue tradition dans cette forme d'expression littéraire. En effet, les noms les plus importants des princes et prélats grecs y apparaissent: l'éditeur «y a fait entrer plusieurs lettres d'Alexandre Mavrocordato, ministre de la Porte, qui a eu une si grande influence sur la guerre et la paix de 1653 et 1699. Ces lettres, qui sont les plus intéressantes du recueil, sont suivies de quelques autres de Nicolas Mavrocordato, fils du ministre, qui fut alternativement prince de la Valachie et de la Moldavie. Cette collection est encore enrichie de quelques notices sur des savants grecs, tels que Jacques Manas d'Argos, Gérasimus, Dosithéus, patriarche de Jérusalem»³.

Ces lettres, rédigées dans une langue archaïsante chère à plusieurs prosateurs phanariotes, proches de la mentalité humaniste, constituent

1. P. Moulas, *ibid.*, p.303.

2. ME, 13^e année, 1807, vol.1, p.156-157; «Mercure de France», janvier 1807, p.228, et ALE, vol.12, 1806, Gazette Littéraire du mois de novembre, p.XXV. Étant donné que les «Archives Littéraires de l'Europe» furent les premières à publier l'annonce de l'édition, nous pouvons suggérer que sa source d'information devait être quelque feuille allemande. La quasi-identité, mot pour mot, de l'annonce dans les trois revues nous fait entrevoir un aspect du mécanisme de distribution des informations littéraires.

3. *Ibid.*

l'un des aspects de la culture phanariote. Menée directement par les représentants de cette caste, guidée et le plus souvent produite par leur propre initiative, la prose des Phanariotes reste utilitaire dans sa majeure partie, soumise aux nécessités de cette société particulière.

Nous trouverons un côté plus littéraire et moins utilitaire de cette prose dans des formes littéraires plus simples, comme les contes. Le genre connut une sorte de renaissance dans la culture occidentale, surtout française, au XVIII^e siècle.

A l'imitation de Voltaire, les princes phanariotes s'essayèrent à la composition de contes moraux qui, pour la plupart, restèrent inédits. La presse littéraire parisienne en sauva, pour ainsi dire, une petite partie qui, sans être doté d'une quelconque valeur littéraire, demeure assez significatif.

Il s'agit d'un conte « écrit par S.A. le Hospodar de Valachie, sur sept mots donnés d'avance : Satan, sultan, amour, éléphant, diamant, vase, absinthe », et publié dans le « Mercure de France » de 1801¹. Une note du rédacteur apporte quelques éléments intéressants sur la vie culturelle dans les Principautés : « Pendant que la France devenait barbare, il y avait des pays barbares qui devenaient français ; et quand le plus pur de notre sang rougissait tous les ruisseaux des rues de Paris, la cour de Bucarest jouait à toutes sortes de petits jeux d'esprit : le Hospodar lui-même, élevé par un Français, ami des Français, parlant notre langue presque aussi facilement que nous, entouré d'une demi-douzaine de nos compatriotes expatriés, dont il avait fait sa société intime, leur donnait l'exemple de mêler de la réflexion et de la morale jusque dans les plus frivoles amusements. On en verra la preuve dans ce petit conte que son altesse a trouvé moyen d'arranger de manière que le fil de la narration passe à travers sept mots dont chacun avait été donné d'avance par un membre de sa société. Le conte est peu de chose, mais ce sont des mots donnés, c'est une récréation ; et c'est la récréation d'un Hospodar ! »²

1. « Mercure de France », vol.6, p.197-201.

2. *Ibid.*

Le conte est véritablement « peu de chose ». Il s'agit d'un pauvre musulman qui, las de l'indifférence de Mahomet à ses prières, s'adresse à Satan, qui lui apparaît sous la forme de l'Amour et qui le récompense de sa dévotion en le faisant sultan. Mais l'un de ses rois tributaires, qui prétend que son grand éléphant est aussi beau que celui du sultan, arrive à sa cour, apportant un diamant en présent. Le sultan, jaloux, tue l'animal, qui, dans sa chute, fait tomber sur la tête du sultan l'énorme diamant, qui le tue. A ce moment-là, apparaît un ange entre deux vases, dont les bords sont frottés, l'un de miel, l'autre d'absinthe. Ils représentent le vice et la vertu : celui qui est frotté d'absinthe contient du miel, et inversement. Celui qui a eu le courage de goûter l'absinthe trouve le miel, tandis que le sultan, ayant goûté au miel, doit boire l'absinthe.

Indépendamment de sa valeur littéraire, ce conte, qu'il convient d'attribuer à Alexandre Mourousi, prince de Valachie entre 1793 et 1796 — donc pendant la Terreur —, et personnage ayant reçu une éducation française, contient, sous le couvert d'une allégorie moraliste, plusieurs éléments de la pensée progressiste des Phanariotes : une sorte de libéralisme religieux, pour ne pas dire d'athéisme latent, et de mépris pour le pouvoir despotique. La première idée est suggérée par la phrase la plus réussie peut-être du récit, lorsque le diable apprend à son néophyte que « les prières sont des lettres de change à long terme et qui même, assez souvent, se trouvent protestées à l'échéance », tandis que la critique du despotisme se trouve derrière la définition indirecte qu'en donne le pauvre mendiant : « Très-chaud et très-puissant seigneur », dit-il au diable, « comme naturellement j'aime la femme d'autrui, que je suis très orgueilleux, très haineux, très jaloux, très arrogant, et surtout, que je hais les affaires, autant que les devoirs..., je vous serai très obligé de me donner un grand peuple à gouverner, parce qu'alors personne n'aura rien à me dire, et que je pourrai faire impunément toutes les folies, toutes les sottises, toutes les niaiseries qui me passeront par la tête et ailleurs ».

Tels apparaissent les Phanariotes, leur gouvernement et leur culture, par la presse littéraire parisienne. Certains aspects de leur conduite avaient été embellis, tandis que d'autres avaient été présentés sous un jour moins favorable. Néanmoins, l'ensemble reste du domaine du vraisemblable. Les contradictions frappantes caractérisent davantage le sujet que les observateurs; seuls les Phanariotes parvenaient à les réconcilier et purent gérer pendant plus d'un siècle ce monde indéfinissable qui portait les empreintes tant de l'Occident que de l'Orient, situé entre les Lumières et le despotisme le plus absolu, entre la richesse fabuleuse et la misère générale, entre un monde en faillite et un autre qui s'annonçait.

Cependant, les Principautés furent le terrain où l'élément grec tâta pour la première fois depuis la chute de Byzance, des possibilités du pouvoir et de tout ce qu'il comportait. Les quelques données rassemblées et exposées jusqu'ici révèlent leur effort, surtout dans le domaine de la culture, de protéger, d'encourager et de stabiliser la présence grecque dans ces régions frontalières.

En effet, au siècle des Phanariotes, les Principautés furent un terrain propice au développement de toutes les entreprises grecques, et cela sous bien des rapports. Membres du clergé, marchands, intellectuels, tous ceux, en général, qui cherchaient une fortune différente, se dirigeaient, de plus en plus nombreux, vers les Principautés afin d'y solliciter le soutien de leurs dirigeants, augmenter leurs chiffres d'affaires ou trouver une place dans l'administration, l'enseignement public ou encore dans les maisons des courtisans, le plus souvent comme précepteurs ou secrétaires. De ce climat si favorable à l'élément grec sortirent plusieurs intellectuels nouveaux, si bien qu'il ne serait pas exagéré de considérer les Principautés comme une véritable pépinière de la culture grecque.

Le domaine des Phanariotes se définit plus aisément dans les Principautés, puisque c'étaient eux qui y assumaient le pouvoir et donnaient le ton de la vie sociale et culturelle. Néanmoins, même dans les Principautés, nous rencontrons plusieurs éléments de l'esprit radical de

la bourgeoisie ascendante. Les cas de la Société Hellénodacique de Bucarest ou de Daniel Philippidis, qui enseignait à Jassy les sciences exactes¹, illustrent bien cette ambiance mitigée.

Si le domaine des Phanariotes reste plus facile à cerner dans les Principautés, il n'en est pas de même pour Constantinople. Les cercles proches du patriarcat géraient bien entendu les affaires des Grecs, et les Phanariotes y avaient une grande influence. Mais l'ascension économique de certains groupes grecs au cours du XVIII^e siècle ne fut pas sans influencer sur les choses : dès le milieu du XVIII^e siècle, les dirigeants des corporations professionnelles de Constantinople participaient à l'élection du patriarche et à l'administration de l'Église².

Ainsi, dans la capitale de l'Empire, les Phanariotes qui assumaient les fonctions de Grand Interprète auprès du Sultan, équivalentes à celles d'un ministre des Affaires étrangères, puis celles d'Interprète de la Flotte, correspondant à celles de gouverneur des îles de l'Archipel grec³, ne géraient-ils pas exclusivement les affaires de leurs concitoyens. En outre, certains d'entre eux semblaient pressentir les changements qui étaient dans l'air ; leur despotisme éclairé nourri d'humanisme ne répondait plus aux nouvelles réalités sociales et économiques de la nation à la tête de laquelle ils se trouvaient. Certains réagirent⁴, d'autres encouragèrent ce mouvement de renouveau qui devait, entre autres choses, causer leur déclin. Parmi ces derniers, qui partageaient « le goût généreux du suicide »⁵, nous distinguerons le cas du prince D. Mourousi⁶.

1. Sur ce point, consulter Catherine Koumariou, *Correspondance Philippidis - Barbié du Bocage - Gazis*, *op.cit.*, p.256-259.

2. Sur ce point, voir N. Svoronos, *Histoire...*, *op.cit.*, p.54.

3. Voir sur ce point V. Sfyronéas, *Les Drogmans de la Flotte*, Athènes, 1965 (en grec).

4. Voir ici C. Dimaras, *Les Lumières...*, *op.cit.*, chap.«Les réactions», p.86-91.

5. L'expression est de F. Piétri. Elle est citée en ce sens par C. Dimaras, «Épilogue à la recherche collective», *Étapes vers la société grecque moderne*, Athènes, 1965, p.224.

6. Dimitrios Mourousi (1768-1812), fils de Constantin, Grand Interprète à partir de 1808 et plénipotentiaire de la Porte au traité de Bucarest (1812), fait qui causa sa ruine : la paix ayant été conclue au détriment des intérêts français, il fut accusé par l'ambassadeur Sébastiani et décapité sur ordre du Sultan.

Nous avons déjà mentionné les éléments relatifs à la nomination du prince D. Mourousi au poste de « Directeur Général des hôpitaux de l'Empire ottoman, et Inspecteur des écoles de médecine, mathématiques et belles lettres, que S. H. (le Sultan Sélim III) (voulait) qu'on fonde dans le plus bref délai »¹. En fait, le firman du Sultan Sélim III nommait le prince Mourousi directeur des hôpitaux et des collèges grecs seulement, les séparant ainsi des institutions du même genre fondées et gérées par les Turcs ou les Arméniens. Le firman² contient en outre d'importantes remarques du Sultan sur l'inefficacité de l'apprentissage médical ottoman et sur la bonne organisation des collèges de sciences grecs, surtout celui de Courou-Tchechmé.

Ce collège, devenu fameux sous l'appellation de Grande École Nationale de Constantinople, et qui avait été fondé dès la prise de Constantinople par les Ottomans, était justement considéré comme « le gardien des vertus antiques et comme l'arche sainte des traditions nationales »³. A Courou-Tchechmé, nom turc du site de Xirocrini, résidence estivale du patriarche et refuge du patriarcat de Constantinople en temps de peste, l'École fut transportée et installée en 1804, à l'initiative du prince Mourousi, dans la vaste et solide demeure d'Al. Mavrocordato achetée par l'École à cette fin. La famille Mourousi contribua matériellement à ce nouvel établissement. L'École devait connaître à Courou-Tchechmé l'un des moments les plus brillants de son histoire. Elle y fut dirigée par des personnalités majeures parmi les intellectuels grecs de l'époque: Dorothee Proïos de Chios et Platon de Chios (1799-1809), puis Étienne Doungas (1809-1810), Jean Palamas (1810-1812) et Constantin Coumas (1813-1815).

De cette période importante de la vie de la Grande École Nationale, un

1. DP, 3 thermidor an XIV, 1805, p.376.

2. Publié d'abord par M. Gédéon, *Zoodohos Pighi et ses dépendances sacrées*, Athènes, 1886, p.247-251 (en grec) et par A. Stavropoulos, *Les hôpitaux et la politique hospitalière de la communauté hellénique de Constantinople (1453-1838)*, Athènes, 1984, p.524-527 (en grec).

3. G. Chassiotis, *op.cit.*, p.34.

seul fragment arriva jusqu'à la presse littéraire parisienne : il s'agit de l'examen public des élèves de l'École, qui eut lieu le 21 janvier 1810. Les renseignements, puisés dans une « correspondance particulière », furent présentés par François Thurot dans le « Mercure de France »¹, et montrent un aspect fort intéressant de la modernisation et de l'occidentalisation du système éducatif grec. Bien évidemment, la Grande École Nationale, avec son histoire longue de cinq siècles, dépasse de loin celle des Phanariotes ; néanmoins, en ces débuts du XIX^e siècle, elle était sous la protection de certains d'entre eux, comme le prince Mourousi, qui comprirent et encouragèrent le développement des sciences aussi bien que de la marine et du commerce des Grecs, participant ainsi activement à la consolidation de la classe bourgeoise en pleine ascension.

1. MF, août 1810, vol.43, dans l'article relatif à l'édition des *Vies Parallèles* de Plutarque par Coray, p.483 et suiv.

CHAPITRE TROISIÈME

SOCIÉTÉS ET CULTURES EN GRÈCE

Particularités de la société grecque pendant la période ottomane; l'apport des voyageurs

Il nous reste donc à examiner ce que fut l'image de cette « patrie » des Grecs dans la presse littéraire parisienne, espace affectif mais aussi ethnologique et historique qui couvrait l'ensemble des régions habitées par des Grecs au sein du vaste Empire ottoman, c'est-à-dire une grande partie des territoires bordant la mer Égée et les mers limitrophes, au nord comme au sud.

Nous avons exposé sommairement, en introduisant cette partie de notre travail, les conditions particulières dans lesquelles vivait l'élément grec à la fin de la domination ottomane : la société grecque semble avoir été alors éparpillée en noyaux plus ou moins autonomes, développant une impressionnante diversité de structures sociales, en fonction des conditions particulières imposées par l'environnement physique, politique, économique et surtout administratif.

L'administration ottomane, qui ne tenait pas à assimiler les diverses populations dont était composé l'Empire, avait conservé nombre de structures administratives existant dans chaque région de l'Empire, formant de la sorte un réseau d'administrations régionales « privilégiées » qui revenait à accorder un régime de semi-autonomie aux différentes provinces. Cette absence de structure étatique susceptible d'unifier les éléments multiples qui composaient l'Empire ottoman fut

considérée comme la cause principale de la décadence ottomane¹.

C'est cette attitude qui fut observée à l'égard des régions grecques, si bien que l'on voit se développer, dans des régions voisines, des systèmes administratifs différents. Après le démembrement de l'empire grec qui avait suivi la IV^e croisade, l'unité administrative avait été abolie ; ainsi les îles de l'Archipel héritées des seigneurs latins, le Péloponnèse hérité de Venise et la Grèce continentale héritée des derniers princes ou despotes byzantins connurent-ils sous la domination des Ottomans des « privilèges » différents qui leur permirent de se développer dans des directions divergentes.

Il est toutefois possible de distinguer dans cette société dispersée des indices d'unification. Le renouveau qui caractérise le XVIII^e siècle grec se fit sentir dans la plupart des régions grecques ; la bourgeoisie naissante élargit le champ de ses intérêts et de ses activités à l'ensemble du territoire grec et bien au-delà même, au point que l'élément grec finit par être considéré comme « une classe bourgeoise interbalkanique »², tandis que les Phanariotes et l'Église grecque orthodoxe exerçaient « une sorte d'impérialisme » sur toute la région balkanique³.

Les spécialistes occidentaux de tout genre qui visitèrent les pays ottomans, diplomates, voyageurs, géographes, techniciens de l'armée, commerçants ou érudits, furent les premiers à s'intéresser au renouveau social, économique et culturel qui s'opérait en Grèce et à essayer de décrire les nouvelles réalités qui régissaient la vie des Grecs modernes. L'édition de leurs observations fut présentée par la presse littéraire parisienne. Par l'intermédiaire de cette critique littéraire ou politique, nous sommes en mesure de reconstituer au deuxième degré l'image que le public occidental se faisait de la Grèce moderne.

A côté de la présentation critique des récits de voyage, la presse

1. Se référer sur ce point aux opinions d'Eton, d'Olivier ou de Volney, p.28-32, 208 et 222 et suiv.

2. N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, p.58.

3. *Ibid.*, p.54.

littéraire publia un nombre considérable d'articles sur les ouvrages géographiques relatifs à la Grèce, ou encore les comptes rendus de lecture de divers rapports lus devant les sociétés savantes, les grandes écoles ou les académies. Cet ensemble d'informations s'enrichit de la publication d'autres renseignements provenant de sources variées comme la presse internationale, la presse grecque moderne ou les correspondances privées. C'est ainsi que l'ensemble du matériel que l'on trouve dans la presse littéraire constitue une source d'un vaste éventail pour l'histoire de la vie des Grecs au cours des dernières années de l'occupation ottomane, source qui, par ailleurs, présente une double valeur : information à l'état brut, et miroir de la forme dont cette information était investie en arrivant au public intéressé. Les choix ou les silences de la presse deviennent de la sorte doublement significatifs.

Il ne s'agit pas ici de reconstituer l'histoire, fort intéressante au demeurant, des voyageurs qui parcoururent la Grèce au tournant du XIX^e siècle : ce chapitre sort du cadre de ce travail. Ce qu'il importe de signaler ici, c'est la force de l'impact que connut la littérature des voyages. Le tiers du matériel utilisé ici correspond à des articles traitant de sujets relatifs à des questions de géographie et de littérature des voyages. En effet, pendant cette période, la Grèce et les régions avoisinantes furent plus que jamais au centre de l'intérêt du grand public et des spécialistes : plusieurs facteurs contribuèrent à cette curiosité et eurent pour résultat le « philhellénisme » primaire des érudits de « l'École de Constantinople » et des hellénistes du cercle de Coray.

Néanmoins, l'ensemble de travaux des observateurs qui succédèrent à l'« École Française de Constantinople » se différencie de l'approche proposée par les antiquaires et les hellénistes des dernières années de l'Ancien Régime. Les écarts concernent plusieurs points, si bien que l'on pourrait parler d'un véritable nouveau regard porté sur la Grèce, dont, en schématisant, on distingue trois caractéristiques fondamentales :

- a. Les motifs du voyage en Grèce ou de l'intérêt porté à la Grèce cessent progressivement d'être avant tout archéologiques ;
- b. l'intérêt se déplace graduellement de l'Archipel vers le continent ;

c. la manière d'approche se modifie, et, abandonnant les observations générales qui découlaient pour la plupart d'un système préconçu ; sans rompre les rangs de l'«hellénisme critique et comparé», les nouveaux observateurs s'orientent vers un examen plus détaillé, plus concret et plus pragmatique.

Le changement ne se produisit toutefois pas en un jour ; l'élaboration fut lente et n'arriva à sa pleine maturité que vers la fin de la deuxième décennie du siècle, avec l'œuvre de Pouqueville, et des Britanniques Gell et Leake. Pour le moment, nous suivrons cette période intermédiaire, si fréquente dans l'histoire, où coexistent les deux options, souvent dans l'œuvre de la même personne.

On comprend facilement les difficultés éprouvées par les rédacteurs de la presse littéraire au cours de cette période de transition. Certains intellectuels d'avant-garde même, qui collaborent à ces revues, ne parviennent pas à s'adapter : la «Décade Philosophique» passe sous silence le *Voyage* de Scrofani¹, qui constitue l'une des premières études de l'économie de la Grèce continentale, et le «Magasin Encyclopédique» ne sait pas saisir l'étendue de l'apport anthropologique des observations de Sonnini². Cette même revue semble incapable de comprendre le renouveau apporté par le romantisme à l'hellénisme et à la littérature des voyages et juge de la valeur de l'*Itinéraire* de Chateaubriand en fonction de l'exactitude des informations archéologiques qu'il renferme. Pour leur part, les «Annales des Voyages», spécialisées en ce domaine et manifestant une arrogance et un sentiment de supériorité très nets vis-à-vis des autres nations, sentiments qui procèdent de leur appartenance aux cercles proches de l'Empereur, taisent les renseignements susceptibles,

1. X. Scrofani, *Voyage en Grèce de Xavier Scrofani, Sicilien, fait en 1794 et 1795; traduit de l'italien par J.F.C. Blainville, traducteur du Paul et Virginie. Avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne et dix tableaux du commerce des Iles dites Vénitiennes, de la Morée et de la Romélie méridionale*, Paris et Strasbourg, an IX (1801).

2. Sonnini, C.N.S. de Manoncourt, *Voyage en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour ottomane*, 2 vol., Paris, an IX (1801). L'absence d'intérêt pour le récit de Sonnini de la part du «Magasin Encyclopédique» apparaît bien plus étrange du fait que Millin, tout comme Sonnini, était membre fondateur de la Société des Observateurs de l'Homme, qui encourageait les approches anthropologiques.

selon elles, de nuire aux intérêts de l'Empire. Enfin, jusqu'en 1808, le «*Mercur de France*» critique l'ensemble de la politique napoléonienne et s'attache surtout aux qualités littéraires des récits¹.

L'érudition, composante de la quasi-totalité des feuilles de l'époque et caractéristique d'une grande partie de la société pensante qui se nourrit toujours des valeurs encyclopédiques du XVIII^e siècle, est la justification essentielle de la présence d'un grand nombre d'articles portant sur des textes géographiques ou des récits de voyages des temps passés. On relève un intérêt particulier pour les textes géographiques islamiques du XII^e au XVIII^e siècle ainsi que pour les voyageurs occidentaux au Levant, du XV^e à l'aube du XVIII^e siècle, qui complète l'image que nous avons de la curiosité manifestée pour le Levant en matière de géographie.

Nous rencontrons en outre un certain nombre d'articles concernant des éditions géographiques ou des récits de voyage qui, tout en décrivant les régions grecques, n'offrent pas de renseignements sur la vie quotidienne de leurs habitants. Les Lettres de Lady Montague, par exemple, parues pour la première fois en 1717, connurent dans leur traduction en langue française trois éditions différentes au cours de notre période² et firent l'objet d'un grand nombre d'articles publiés dans toutes nos revues. Son cas n'est pas unique. En effet, la plupart des récits de voyage ayant eu lieu avant que le «*réveil*» des Grecs fût constaté et décrit par les observateurs occidentaux,

1. Il faut néanmoins remarquer ici que le «*Mercur de France*», à travers soit ses constantes attaques contre le despotisme ottoman, soit une critique littéraire nourrie des valeurs helléniques, reste l'une des feuilles littéraires les plus favorablement disposées envers les Grecs modernes.

2. En 1795, 1797 et 1805, ME, 1^{ère}, 3^e et 10^e année, vol.1, 1 et 4, p.548, 431 et 213 respectivement. L'interprétation que l'on y trouve de la société ottomane du début du XVIII^e siècle — l'ère des tulipes — fut très importante et influença profondément les attitudes occidentales envers la civilisation turque. Par contre, Lady Montague ignorait sciemment les Grecs. Dans l'une de ses compositions versifiées — l'une de ses «*turqueries*», comme les appelle Numa Broc —, elle déclare :

"Oublions ces débris de leurs grandeurs passées ;

Sur les usurpateurs promenons nos pensées.

Quelle variété d'armes, d'habillements,

De fourrures du Nord, de perles, de turbans !

Je vois se déployer la pompe orientale..."

Cité par DP, 20 messidor an XIII, 1805, p.99.

ils ne contiennent que peu d'informations sur les Grecs. De plus, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, la plupart du temps, lorsqu'un voyageur traitait des Grecs, ses informations se limitaient à l'Église orthodoxe¹.

L'image de la société et de la culture grecques apparaît dans les textes de plusieurs manières, dont la principale reste la critique littéraire des récits de voyage ou la publication de fragments plus ou moins étendus de ces relations. Pour l'époque que nous étudions, il convient de signaler que le récit de voyage dans les régions traditionnelles subsiste au moins jusqu'aux premières années du XIX^e siècle. Ces régions traditionnelles pour l'intérêt du monde occidental sont les îles et les côtes de l'Archipel grec.

Sociétés et cultures sur les côtes et les îles de l'Archipel

La prise de l'île de Crète par les Ottomans à la fin du XVII^e siècle fit de la mer de l'Archipel un lac turc, et en même temps le ventre mou de leur empire. Les Ottomans, puissants sur terre mais vulnérables sur mer, devaient subir les fréquentes provocations des pirates et corsaires occidentaux dans ces eaux si voisines de leur capitale.

Dès la fin du Moyen-Age, l'Archipel grec avait attiré l'attention de l'Occident européen; la conquête des îles par les croisés créa dans l'Archipel un « appendice exotique du féodalisme européen. »² Le « voyage en Grèce » fut, plusieurs siècles durant, le voyage dans cette région insulaire, qui unissait les côtes de la Grèce européenne à celles de l'Asie Mineure et servait de pont entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Telle

1. Nous devons ajouter à ces éditions les éditions « Pittoresques », qui ne comprenaient que des gravures représentant monuments, costumes et scènes publiques ou privées.

La presse littéraire passait souvent des notices bibliographiques dans des éditions de ce genre, comme la *Galerie Antiquaire* de Legrand, le *Voyage pittoresque* de Melling ou les *Costumes orientaux* de Manzoni.

2. J. Pitton de Tournefort, *Voyage d'un botaniste, I. L'Archipel Grec*, Introduction de Stéphane Yérasimos, Paris, Maspero, 1982, p.9.

fut la Grèce de Buondelmondi et de Thévet, de Thévenot, de Tavernier et de Tournefort, de Guys, de Savary et de Choiseul-Gouffier. Suivant les itinéraires antiques tracés par les géographes voyageurs de la Renaissance, auteurs de séduisants *Insulaires*, les voyageurs occidentaux sillonnèrent tout au long du XVIII^e siècle les eaux familières de la mer Égée, voyant en elle le berceau et le centre du monde grec.

De cette manière, les derniers voyageurs du siècle renouvelèrent pour une dernière fois la tradition. Villoison, Olivier et Sonnini furent parmi les derniers occidentaux à limiter leurs courses en Grèce aux côtes et aux îles de l'Archipel.

D'Ansse de Villoison dut fixer à son insu l'image de la vie des Grecs dans les côtes et les îles de l'Archipel, juste après la conclusion de la guerre russo-turque de 1770, conclusion qui devait s'avérer si avantageuse pour les maritimes et surtout pour leur commerce transitaire.

Dans ses notes de voyage, derrière les piailleries et les sarcasmes qui faisaient tant souffrir Coray, le public intéressé pouvait entrevoir l'émergence d'une réalité sociale et économique nouvelle, qui constituait le fond de plus d'une observation de l'helléniste français. Sa vaste érudition et son système d'hellénisme critique et comparé le menaient à détecter dans les réalités contemporaines qu'il enregistrait toute réminiscence possible et recherchée de l'antiquité grecque. En outre, l'image générale et le ton de la narration étaient sciemment négatifs : sur ce point, nul ne se méprenait. Et Villoison ne se bornait pas à mener une comparaison entre la Grèce au temps de sa visite et celle de la soixante-seizième olympiade, mais comparait systématiquement les diverses expressions de la société côtière et insulaire grecque à celles des régions hautement organisées d'Europe occidentale. Il se complaisait en outre à médire, chose qui ne doit pas surprendre, compte tenu de son caractère : si l'on excepte son éloge systématique du moindre dignitaire phanariote, le reste de ses remarques concernant le « commun » des habitants grecs touchait invariablement à l'offense.

Néanmoins, derrière tous ces voiles se dessinait un peuple actif et éveillé, un peuple qui commerçait habilement d'île en île, fréquentait les

grandes foires marchandes d'Italie, exportait davantage qu'il n'importait, possédait des livres, connaissait même l'opulence et le luxe. « Les femmes grecques ont beaucoup d'or », affirme-t-il à l'occasion ¹, « d'or, de perles et de diamants, de bagues et de croix ; j'en ai vu, dans les îles, qui avaient pour deux mille piastres de bijoux ».

Six pages de ce long article sont consacrées aux productions de l'Archipel. Bien que Villoison ait tenu à souligner l'ignorance de diverses pratiques occidentales par les insulaires, ou la maladresse qu'ils mettaient à les utiliser, il laisse toutefois apparaître une activité agricole relativement importante : « Presque toutes les îles produisent de très bons vins »² ; la culture des agrumes semble également très développée : Cos est couverte de bois de citronniers, et Chio d'orangers. « Les gens riches ont des tours à la campagne, au milieu de leurs terres, à l'ombre des oliviers ; ils s'y retirent dans l'été »³ ; pour ce qui est des moutons, chèvres et porcs, « on les trouve à chaque pas »⁴. La récolte d'huile et de vin est aussi abondante : en Attique, on conserve le vin dans des puits ; « dans l'île de Naxie, la récolte de vin fut si abondante une année, qu'on se vit obligé de la mettre dans la citerne des capucins »⁵. Le commerce des mulets est florissant : à Stampalie, « on en vend deux cents par an »⁶. Les insulaires semblent préférer le commerce, « les habitants des îles exportent la plus grande partie de ce qu'ils produisent à Constantinople ou à Smyrne ; aussi ces productions sont-elles très chères dans l'Archipel même »⁷.

Mais l'image de la société grecque de l'Archipel donnée par Villoison est surtout d'ordre anthropologique⁸, il s'intéresse aux comportements des individus et non aux lois qui régissent leurs sociétés. Les insulaires sont

1. AV, *ibid.*, p.148-149.

2. *Ibid.*, p.157.

3. *Ibid.*, p.158-159.

4. *Ibid.*, p.160.

5. *Ibid.*, p.160.

6. *Ibid.*, p.161.

7. *Ibid.*, p.162.

8. Parmi ses diverses observations anthropologiques, les plus curieuses sont sans doute celles qui se réfèrent aux pratiques sexuelles des Grecs.

ainsi dépeints comme un peuple léger, ignorant et frivole, hospitalier, aimant sa patrie, orgueilleux. Les structures sociales percent toutefois de temps à autre sous une description superficielle : le drogman de la flotte, poste occupé par des Grecs tout au long du XVIII^e siècle, responsable des îles, sorte d'intermédiaire entre les administrations locales et le gouvernement, semble être aussi la juridiction suprême dans ces îles¹. Villoison ne peut davantage occulter l'existence de systèmes administratifs indépendants qui s'élaborèrent dans la plupart des îles de l'Archipel dès le XVI^e siècle². Le prisme de l'hellénisme critique et comparé est de nouveau mis en œuvre : l'administration des îles de la fin du XVIII^e siècle est mise en parallèle avec celle du II^e siècle avant J.-C., déviant la lente évolution en ce domaine signalée dès les débuts de la domination latine des îles : « Les Grecs dans les îles sont presque comme sous les Romains *autonomoi*, c'est-à-dire qu'ils se gouvernent par leurs propres lois, ont des magistrats tirés de leur sein. Non seulement ces magistrats, mais aussi toutes les personnes moins misérables que les autres s'appellent archontes, princes, et même leurs enfants à Naxie *archontopouloi*, fils de princes³. Ordinairement, dans chaque île, on choisit tous les ans deux primats, *proestoi*, qui gouvernent. Ils ont deux *épitropoi* pour faire exécuter leurs ordres ; ces sortes de charges s'appellent veschiards. Dans quelques îles, le titre *épitropos* est le plus honorable, et c'est celui qu'on donne à ceux qui gouvernent. Dans les îles pauvres, ce sont des patrons de barque, des vigneron, de misérables laboureurs qui sont *proestoi*. »⁴

Plus loin, lorsque Villoison traite du culte du clergé et des pratiques religieuses des insulaires, il remarque l'autonomie juridique qui existe dans les îles : « Les évêques grecs ont plus d'autorité que les prélats latins, sont plus respectés de leurs diocésains, ont un tribunal, jugent les causes en

1. *Ibid.*, p.141.

2. Sur ce point, voir St. Yérasimos, *Voyage d'un botaniste, op. cit.*, p.43.

3. Tournefort, qui voyagea dans la même région au début du XVIII^e siècle, avait fait la même remarque et expliquait ces particularités fort judicieusement comme étant des restes de la domination latine des îles. Sur ce point, voir St. Yérasimos, *ibid.*, p.11 et suiv.

4. AV, p.142-143.

première instance et font même donner la bastonnade; tout cela est un reste des lois du Bas-Empire»¹.

De la même manière, dans son *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues ou publiées inexactement, extrait de la relation du voyage littéraire fait par l'auteur (Villoison) dans le Levant*, publié seulement en 1809 dans le volume XLVII des «Mémoires de l'Académie des Inscriptions»², Villoison laissait entrevoir l'existence d'une société organisée et relativement polie, sachant apprécier les fragments de l'antiquité et en ornant jardins et églises.

Malte-Brun omet de publier plusieurs extraits des observations de Villoison, pourtant très importants parce qu'ils montrent qu'en dépit de sa position hostile, Villoison tenait à demeurer objectif. C'est ainsi que dans l'édition des notes manuscrites de Villoison par Renata Lavagnini³, nous trouvons maints passages qui avaient été altérés ou omis, pour ne pas mentionner les nombreuses erreurs commises, en grec comme en français, lors de la transcription du manuscrit. Ce qui nous semble significatif, c'est que la plupart des omissions de Malte-Brun ne paraissent pas dues à un souci de sa part d'adoucir les expressions de Villoison hostiles aux Grecs, comme il le notait dans l'introduction de l'article. Il s'agit plutôt des fragments concernant la présence russe dans l'Archipel lors de la visite de Villoison⁴, ou bien d'autres fragments, capitaux, sur la marine des Grecs :

1. *Ibid.*, p.166.

2. P.283-344.

3. *Villoison in Grecia, note di viaggio 1784-1786*, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, Palermo, 1974.

4. Par exemple, les constructions militaires à Naoussa, dans l'île de Paros, Lavagnini, *ibid.*, p.65-66; la quantité de marbres anciens emportée par les Russes, *ibid.*, p.65, ou des passages comme le suivant, intitulé « Russes »: « Les Grecs n'espèrent que dans la Russie, qu'ils regardent comme leur libératrice, et à cause de la religion. Cependant, Spiridof a fait donner cent coups de bâton au frère du Drogman du Capitan Pacha, feu Mavrogéni de Paros, a fait mettre pendant trois mois aux fers le *logiotatos* et le primat de Stampalie Francescachi d'Almadoro, parce que, par crainte des Turcs, ils n'étaient pas venus assez tôt lui présenter leur hommage. Il les a fait enchaîner dans son vaisseau à Drio, ne leur donnait pour toute nourriture que du biscuit pourri et de l'eau qu'on leur apportait dans leur calpach. Les 10 premiers jours, ils étaient exposés aux injures de l'air, ensuite il les fit mettre à fond de cale. Les Russes ont fort corrompu les mœurs de l'Archipel, ont couché avec presque toutes les

« La marine des Grecs est plus considérable maintenant qu'elle n'a jamais été, surtout depuis les patentes que M. et le Vicaire de Mycono donnent aux Grecs de la part du grand Maître de Malte... Ces patentes... détruisent la caravane et le commerce des Français... Il n'y a guère d'île à présent qui n'ait plusieurs caïques, saccolèves, au moins six à sept. La petite Hydra seule en a 200. Ce sont les meilleurs mariniers de la Grèce et ceux qui connaissent le mieux l'Archipel, vont le plus vite, perdent le moins de temps. Ce qui fait d'ailleurs que les capitaines français ne peuvent pas soutenir la concurrence, c'est qu'ils dépensent beaucoup plus pour leur nourriture et pour celle de leur équipage que les Grecs, qui ne mangent que de mauvais biscuit gâté et des olives pourries et point de vin. Hydra est un rocher aride qui ne produit rien et où on ne vit que par le commerce. Il y a deux baratères¹ français fort riches, Éleuthériaki et Lazaraki. De toutes les îles, on y porte de l'argent à 30 pour cent avec le risque maritime, en plaçant 50, au plus 100 piastres sur chaque karavokyris². Ceux d'Hydra font à présent le commerce d'Ancône, de Naples, de Venise, de l'Égypte, de la mer Noire, vont jusqu'à Marseille »³.

Le fait est que la société grecque insulaire, qui s'était éveillée dès la fin du

filles et femmes de Paros, Tine, Mycono, ont apporté une maladie contagieuse et la désolation à Nausa, ont rendu les Grecs suspects aux Turcs et les ont ensuite abandonnés, ont joué les Grecs et en ont été joués, ont à Myconie un consul général, le comte Johann, mettent actuellement des consuls dans toutes les îles, même des catholiques comme à Scio, Coronello de Naxie, se gardent bien d'exposer leurs sujets dans ces places de peur d'une révolution, viennent de faire une pension de 1200 piastres à la baronne de Vigoureux de Naxie, dont le mari avait sacrifié son bien pour recevoir les Russes, sont très respectés au Mont Athos. On y prie dans quelques couvents pour l'Impératrice, qui y distribue des pensions et de l'argent, reçoit les taxidiotes, ou quêteurs, a deux Igouméni, de Vatopédi et de Zografou. Les Russes prennent une grande partie du vin des îles, beaucoup de jus de limon de Cos. Depuis leur arrivée, le prix des vivres est quadruplé dans l'Archipel. Ils ont accoutumé à vendre cher.» (*ibid.*, p.68-70).

1. Consuls ou représentants d'une nation européenne.

2. Villoison fait ici allusion aux systèmes d'association qu'avaient élaborés les marins grecs au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle afin de subvenir à l'absence de grands capitaux. Sur ce point, voir D. Georgiadès, *Les associations coopératives helléniques à la fin du XVIII^e siècle et les sociétés par actions modernes en Grèce*, Athènes, 1907.

3. *Ibid.*, p.77-78.

XVII^e siècle¹, devait connaître un véritable épanouissement après les guerres russo-turques de 1768-1774. Par le traité de Kioutsouk Kaïnardgi (1774), la convention d'Aïnali-Kavak (1779) et le pacte commercial de Constantinople (1783), les navigateurs-marchands grecs purent naviguer sous pavillon russe en toute liberté non seulement le long de l'ensemble du littoral méditerranéen, mais aussi dans le Pont-Euxin, qui leur était jusqu'alors interdit. Ainsi la prépondérance des commerçants français, anglais ou hollandais dans l'Archipel était-elle appelée à décliner, tandis que les nouvelles conditions permettaient au commerce maritime grec de se déplacer des côtes occidentales de la Grèce² vers l'Archipel. Le commerce maritime grec devait de la sorte connaître une extraordinaire expansion : en 1783, date du voyage de Villoison, les ports de l'Archipel exportaient à Ancône plus de 1,5 million de livres de marchandises³, ce chiffre ne représentant lui-même que le cinquième des exportations grecques. Au cours de cette période, les commerçants et armateurs grecs surent mettre sous leur contrôle le commerce maritime austro-hongrois, qui passait en majeure partie par le port italien de Livourne, nuisant ainsi au commerce des Anglais en Méditerranée, qui avait ce port pour centre. C'est essentiellement ce remarquable essor du commerce grec que prenait en considération Eton lorsqu'il proposa à son gouvernement l'idée de remplacer l'Empire ottoman par un « Empire grec ». En effet, le commerce maritime des Grecs à la fin du XVIII^e siècle contrôlait la majeure partie des transports marchands en Méditerranée orientale et dans le Pont-Euxin⁴.

1. St. Yérasimos, *ibid.*, p.39-42; voir V. Sfyroéras, « La mer Égée après le XV^e siècle », Introduction au volume *Cartes et Cartographes de la mer Égée*, Athènes, Olkos, 1985, p.9-21.

2. De Galaxidi ou Missolonghi, ports importants aux frontières de l'Empire, dont les flottes marchandes alarmaient les observateurs français dès 1776 : voir Tr. Stoianovich, *L'Économie balkanique*, thèse dactylographiée, Paris, 1952, p.197 et suiv. Voir aussi Tr. Stoianovich, « Conquering Balkan Orthodox Merchant », dans *Journal of Economic History* 20 (1960), p.234-313; Sp. Asdrachas, « L'Archipel Grec, ville dispersée », *op.cit.*, p.235-248.

3. Tr. Stoianovich, *ibid.*, p.197.

4. Consulter à ce propos les importantes études de N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956 et de G.B. Leon, « La marine marchande grecque », dans le volume du même titre publié par la Banque Nationale de Grèce, Athènes, 1972, p.13-56.

La culture des insulaires est également présentée sous les couleurs les plus sombres. Villoison évoque sans le moindre ménagement « la crasse ignorance des Grecs », leurs superstitions, leur littérature « ridicule », leur complet avilissement. Mais comme c'était le cas dans la description de la société, celle de la culture laisse entrevoir au lecteur bien intentionné que les choses n'étaient pas si négatives. Lorsque par exemple l'auteur veut parler des punitions infligées en Grèce, il parle de celles que pratiquent les maîtres d'école¹ sans avoir jamais auparavant mentionné l'existence de ces derniers ; ailleurs, lorsqu'il critique la corruption totale de la langue ancienne, il se voit bien obligé d'admettre que les insulaires parlent plusieurs langues étrangères : « L'italien sert beaucoup plus dans le Levant que le français... Presque tous les catholiques de Scio, Syra, de Naxie et de Santorin le savent, surtout les hommes... A Syra, quelques-uns parlent le français ; à Naxie, les filles l'apprennent »².

Les études ne semblent nullement abandonnées, puisque « à Patmos, on voit les étudiants et les notaires se promener avec une écritoire suspendue à la ceinture ». A cette occasion, Villoison se souvient de *l'Histoire* de Nicétas Choniate, dans laquelle il est rapporté que « les Français, après la prise de Constantinople, pour tourner en ridicule les Grecs, portaient à la main une écritoire »³.

Quelques renseignements sur les bibliothèques existant en Grèce figurent dans un chapitre spécial qui traite surtout des vers qui rongent les livres, « un des plus grands fléaux du Levant »⁴. Nous pouvons déduire de ces remarques que la plupart des monastères grecs possédaient une bibliothèque, que certains particuliers possédaient des livres et que le grec ancien n'était pas totalement ignoré, puisque les moines se servaient de vieux manuscrits pour le chœur et qu'il était enseigné à Patmos comme à Constantinople. Même Malte-Brun se sent obligé de souligner dans une

1. AV, « Observations... », op.cit., p.140.

2. *Ibid.*, p.152.

3. *Ibid.*, p.177.

4. *Ibid.*, p.168.

note l'esprit de contradiction dont fait preuve Villoison : lorsque ce dernier assure que les bibliothèques de Grèce sont pleines de « Képos Adonidos », de Suidas, d'Homère ou de Démosthène, Malte-Brun remarque que ce trait « modifie beaucoup les assertions générales de notre auteur sur l'ignorance des Grecs modernes »¹.

Barbié du Bocage, en dépit de toute sa bonhomie et de son « philhellénisme » avant la lettre, allait s'accorder avec Villoison sur l'ignorance des Grecs de l'Archipel. Il admet que les habitants des îles sont grossiers, que leur esprit « n'est pas susceptible de culture »² et qu'ils ne s'occupent que de commerce ou de piraterie : « En effet, les Grecs des îles vivent dans la plus grande ignorance, et leurs prêtres même, qui partagent leurs occupations ou leurs larcins, se font un honneur de ne pas savoir lire »³.

La première année du XIX^e siècle, an IX de la République, vit paraître deux récits de voyage en Grèce, qui devaient clore l'ère des voyageurs dans l'Archipel grec. Ces éditions étaient le fruit de longs voyages entrepris à la fin du XVIII^e siècle, et sont en quelque sorte complémentaires. Il s'agit du *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du Gouvernement*, de G.A. Olivier, et du *Voyage en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI*, de C.N.S. Sonnini de Manoncourt. Ces deux récits présentent plusieurs points communs : les missions étaient officielles, le commanditaire étant le gouvernement français ; Sonnini aussi bien qu'Olivier étaient des naturalistes appréciés en leur temps et appartenaient en outre à des cercles proches des idéologues (Olivier devait être élu membre de l'Institut dès son retour d'Orient et Sonnini, entre autres, membre de la Société des Observateurs de l'Homme, et était le futur éditeur de Buffon).

Pendant, leurs récits donnent des images différentes de la Grèce

1. *Ibid.*, p.170.

2. *Notice d'une géographie en grec vulgaire...* dans : ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.76.

3. *Ibid.*

moderne. Sans faire partie des antiquaires de l'École Française de Constantinople, Sonnini reste plus attaché à l'esprit « philhellénique » officieux des derniers voyageurs français en Grèce, émissaires de l'Ancien Régime, auquel l'ambassadeur lui-même donnait le ton, tandis qu'Olivier, plus pragmatique et plus « philosophe », s'intéresse davantage aux structures réelles, économiques et sociales des pays qu'il visite, sans se laisser entraîner par aucune espèce d'enthousiasme.

Sonnini effectua sa visite en Grèce au cours des années 1779 et 1780, après avoir parcouru l'Égypte deux années durant. C'est l'expédition d'Égypte menée par Bonaparte qui occasionna l'édition et le succès de son récit égyptien¹. Les réalités économiques et surtout commerciales dans l'Archipel grec le préoccupaient bien avant l'entreprise d'édition de ses observations faites sur place : en 1797, il composa et publia une brochure de 28 pages intitulée : *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'Archipel du Levant par C.S. Sonnini, ancien Officier et Ingénieur de la Marine, à présent cultivateur et correspondant du Gouvernement pour l'Agriculture et les Arts*. Dans cet opuscule, Sonnini proposait au gouvernement français d'installer des colons dans les îles de l'Archipel pour y cultiver certaines denrées exotiques. Les raisons de cet établissement n'étaient pas uniquement d'ordre économique : elles étaient aussi politiques, car l'auteur voyait dans cette entreprise une manière de renforcer la présence française au Levant, présence naguère importante mais qui s'affaiblissait de jour en jour du fait de l'activation du commerce britannique et grec dans la région. Sonnini devait revenir sur ces chimères dans son récit de voyage en Grèce, en prétendant même que le gouvernement s'était emparé de certaines de ses idées en établissant des cultures coloniales dans les îles Ioniennes.

En fait, Sonnini était un personnage très curieux. Fils d'un Italien qui prétendait descendre des Farnèses, conseiller et receveur particulier des finances du roi Stanislas de Pologne, C.N.S. Sonnini de Manoncourt avait

1. Sonnini, *Voyage dans la Haute-Égypte*, Paris 1799.

été fait docteur en philosophie en 1766, à l'âge de quinze ans. Il se lia à Buffon avant de choisir le parti des armes. En tant qu'officier de marine, il explora entre 1772 et 1775 l'intérieur de la Guyane, d'où il chassa les belliqueux nègres marrons. En 1777, parti à la suite du baron de Tott, il explora la Haute-Égypte puis visita la Grèce. De retour en France en 1780, il s'installa dans sa ferme de Manoncourt et s'adonna au jardinage expérimental pendant près de dix ans. Sous la Révolution, il se trouva administrateur du département de la Meurthe, fonction qui lui valut cinq mois de prison en 1793. Il reprit ses occupations agricoles, mais la crise économique de 1795 causa sa ruine. Il songea à aller s'établir à Naxos afin d'y fonder un grand établissement commercial, mais finit par s'installer à Paris pour s'y occuper de travaux littéraires. Au cours des quinze années qui suivirent, il publia la nouvelle édition de l'*Histoire Naturelle* de Buffon (24 vol.), les récits de ses voyages en Égypte et en Grèce, un *Grand Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, plusieurs traités d'agriculture, le *Cours* de Rozier et collabora à plusieurs éditions de voyageurs naturalistes. Pour des raisons obscures, le 25 octobre 1810, « il se força à s'expatrier ». A l'âge de soixante ans, il reprit la route du Levant pour se rendre en Moldavie. Six semaines plus tard, il vendit sa bibliothèque à l'archevêque Ignace et quitta Jassy pour Paris. Parcourant les Principautés, victime pour la dernière fois de sa curiosité, il fut atteint de la fièvre endémique en ces contrées et mourut après son retour à Paris en 1812¹.

Le «Magasin Encyclopédique» devait rester méfiant envers ce personnage original, partagé entre la science, les spéculations et l'aventure. Ainsi ne trouvons-nous nulle trace de son œuvre dans les pages de cette feuille érudite, en dehors d'un article extrêmement bref sur l'édition de son *Voyage en Haute-Égypte*.

La «Décade Philosophique», en revanche, voyait en lui un modèle de citoyen républicain, malgré la noblesse de ses origines et l'émigration de

1. Informations extraites de l'«Éloge historique», oraison funèbre empreinte de tendresse de son ami Thiébaud de Berneaud, publiée en 1812.

son frère. Cette revue présenta même la brochure de 1797 sur le projet commercial de colonisation de l'Archipel¹ en soulignant son utilité pour tous ceux qui voulaient commercer dans cette région.

Lors de l'édition du récit de voyage en Grèce, la «*Décade Philosophique*» publia un article élogieux² composé de deux longs extraits de ladite édition, le premier sur les motifs et la méthode du voyage et le second sur l'île de Polivo, située à l'est de l'Argentière, que Sonnini songea à acheter, suivi de quelques remarques sur les ruines de Délos.

Cet article est un éloquent échantillon de l'art parfois paresseux des journalistes, capables de s'étendre sur quinze pages successives sans parvenir à donner une idée même vague du sujet. Les fragments de Sonnini qui y sont cités sont insignifiants, tandis que les observations du rédacteur³ montrent clairement qu'il n'a pas lu l'ouvrage⁴. Les remarques concernant le contenu, qui reste un texte empreint d'un esprit philanthropique ardent et fourmillant d'informations importantes sur le commerce, la piraterie, les mœurs et la société grecque, se limitent à quelques platitudes, présentées toutefois avec un esprit «*philosophique*»⁵.

Les deux descriptions de Sonnini citées sont prises au hasard ; la première, qui n'est autre chose qu'une rêverie sur les possibilités de spéculation et de vie tranquille dans une petite île privée de l'Archipel, montre bien plus les influences de Voltaire et de Rousseau qu'une image de l'Archipel. La deuxième description est celle des ruines de Délos, mouillage solitaire des pirates et source inépuisable pour les «*méchants*

1. DP, messidor-fructidor an V, 1797, p.499.

2. *Ibid.*, messidor-fructidor an IX, 1801, p.408-415.

3. Il signe A.; peut-être s'agit-il d'Amaury-Duval.

4. «*On y trouve un ton de loyauté, un abandon noble et touchant, une sensibilité vraie et profonde, qui lui donnent une physionomie particulière*».

5. «*Il est triste de voir l'ignorance et la superstition, sa compagne ordinaire, habiter ces belles contrées et y répandre leur funeste influence. Ces peuples sont encore à plusieurs siècles de la civilisation de nos contrées... Mais que disons-nous ? Beaucoup d'habitants de nos campagnes ne sont guère plus avancés que les Grecs ; ils croient aux diables, aux sorciers, aux enchantements. Faut-il les entretenir dans ces illusions, ou doit-on chercher à les en guérir ?*»

sculpteurs turcs»¹, qui enlèvent chaque année des morceaux précieux pour en faire ces petites colonnes montées d'un turban que les mahométans font élever à la tombe des morts».

De son côté, le «*Mercur de France*» devait publier sur le récit grec de Sonnini un article critique bien plus avisé et réfléchi. «*La plupart des voyageurs dans la Grèce n'ont parlé que de ses ruines et de sa gloire antique*», constatait le rédacteur de l'article en question². «*Leurs relations étaient lues avec intérêt; mais on y cherchait en vain la Grèce actuelle. L'ouvrage que nous annonçons pourra suppléer à cette omission. Il nous montre la Grèce telle qu'elle est; ce point de vue n'offre pas moins d'utilité pour le lecteur, ni peut-être le moins de difficulté pour l'écrivain, car il est toujours plus aisé d'imaginer que de bien voir. Il me semble même qu'en parcourant la terre des Grecs, devenue le domaine des Turcs, il faut un excellent esprit pour se défendre à la fois de ses préventions et de ses illusions, d'un mépris chagrin ou d'un enthousiasme indiscret. Des voyageurs très estimables d'ailleurs n'ont pas su éviter ces excès: témoin Savary, qui s'obstinait à ne voir que des merveilles, ou bien l'auteur des *Recherches Philosophiques* (M. Paws) (sic), qui assimilait les Grecs aux sauvages les plus stupides*».

Pour le rédacteur de l'article, Sonnini n'a aucun système préconçu: il demeure un observateur objectif. De toutes les informations contenues dans le récit de Sonnini, notre rédacteur semble apprécier en particulier celles qui concernent le déclin du commerce français au Levant, ce qui lui permet de critiquer une nouvelle fois la politique extérieure du Consulat. Même pendant la guerre de 1778 entre la France et l'Angleterre, ce commerce s'était poursuivi paisiblement: «*Une seule frégate de Toulon suffisait pour y conduire en sûreté un convoi de 60 ou 70 voiles. De nombreux navires partis des ports de la Provence et destinés à vivre pendant trois ans aux dépens des Turcs n'avaient point ralenti leur*

1. *Ibid.*, p.415.

2. MF, 1801, vol.5, p.16; il signe G.

cabotage»¹. Cette situation était due aux privilèges quasi exclusifs dont jouissait la France dans le Levant jusqu'à l'expédition de Bonaparte en Égypte et «à l'ignorance des Turcs dans l'art de naviguer»². Sonnini affirmait que peu d'entre eux connaissaient l'usage de la boussole et que nul n'avait la moindre idée de géométrie ou de géographie: il cite à ce propos l'anecdote de la surprise des dirigeants turcs, lors de la guerre russo-turque, à la vue de la flotte russe arrivant en mer Égée en provenance de la Baltique, périple qu'ils croyaient impossible.

Sonnini semble rendre le gouvernement français responsable du déclin du commerce du Levant. C'étaient des charpentiers et des ingénieurs français qui avaient élevé la marine ottomane «au degré de perfection» où on la voyait à ce jour³; en outre, le gouvernement français «négligeait des consuls vieillissés dans les affaires, pour entretenir des agents diplomatiques dans un pays où il n'y a point de politique»⁴; enfin, il déplorait «la manière peu intelligente et par conséquent peu lucrative avec laquelle les négociants de Marseille (trafiquaient) au Levant»⁵.

Sonnini propose donc des moyens de relever le commerce français dans l'Archipel, moyens déjà exposés dans son «Essai» de 1797.

Pour le rédacteur de l'article, tout lecteur devait trouver son compte dans la relation de Sonnini: «Ce qu'il dit des accouchements des femmes grecques et des divers traitements de la peste qui n'abandonne jamais ces belles contrées s'adresse au médecin. Le naturaliste trouvera la description de plusieurs animaux qui jusqu'à présent n'ont jamais été ou n'ont été que très imparfaitement décrits; enfin notre agriculture pourra s'enrichir de plusieurs remarques faites en Turquie».

Bien que Sonnini n'ait traité que rarement de l'antiquité grecque et de ses rapports avec la réalité contemporaine du pays, notre auteur ne se

1. *Ibid.*, p.17.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

prive pas de faire des digressions comparatives entre Grèce moderne et Grèce ancienne : « Les rives qui inspirèrent l'Odyssée seront toujours chères à l'imagination », affirme-t-il. « On retrouve mieux l'ancienne Grèce dans les détails de la vie privée. Ici, les mœurs n'ont point changé comme dans notre Occident. Elles faisaient autrefois la force du gouvernement ; elles sont aujourd'hui comme les derniers appuis du corps social. Les danses guerrières, les cérémonies funèbres, les enchantements rappellent aussi plusieurs croyances antiques ; ces croyances se mêlent plus ou moins à la religion qu'elles défigurent ; l'ignorance et le mépris où vit le clergé grec ne contribuent pas peu à affermir les superstitions populaires ».

Le clergé grec est présenté sous des couleurs sombres : il vit dans l'ignorance et la crainte des Turcs ; les moines sont « fort sales » et « forts laids » ; leur culte « est sans décence » ; « tout y est petit et mesquin » ; « tout s'y sent de la misère et du rétrécissement des esprits »¹.

Toutes les responsabilités sont rejetées sur la jalouse tyrannie des Turcs : partout dans l'Archipel, ils ont apporté la désolation : « Des terres incultes ou couvertes de moissons avortées, des villes entières dépeuplées par la peste, des forts dépossédés, des ports encombrés, etc., voilà leurs arts, leur politique. Sous de tels maîtres, les Grecs ne conservent plus que leur nom et ces traits de noblesse que la servitude n'a pas pu effacer. Si l'on remarque en eux une certaine aptitude aux arts, un amour vif pour l'indépendance, quelques saillies d'une éloquence naturelle, ces dispositions heureuses ne sont plus que des souvenirs inutiles, et le voyageur qui reconnaît encore la Grèce appelle par ses vœux cette époque nouvelle, où les prédictions prononcées depuis si longtemps contre la puissance ottomane seront enfin accomplies »².

Le « Mercure » cite enfin un bref fragment du récit de Sonnini, un morceau curieux relatant les réactions du peuple de Santorin lors de l'apparition de la nouvelle île au cours de l'éruption du volcan sous-marin

1. *Ibid.*, p.20.

2. *Ibid.*, p.20-21.

du 23 mars 1707 : « Des Grecs de Santorin ayant vu, de grand matin, les premières pointes de l'île naissante, s'imaginèrent que ce pouvait être les restes de quelque naufrage que la mer avait amenés là pendant la nuit. Dans l'espérance d'être les premiers à en profiter, ils se hâtèrent de s'y rendre ; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottants, c'étaient des rochers calcinés, ils revinrent, tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venaient de voir. La frayeur fut générale dans l'île de Santorin. L'on y savait que ces sortes d'apparition de nouvelles terres avaient toujours été accompagnées de grands désastres. Néanmoins, deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques habitants de Santorin prirent la résolution d'aller observer sur les lieux mêmes. Ayant mis pied à terre, la curiosité les fit aller de rocher en rocher. Ils trouvèrent partout une espèce de pierre blanche qui se coupait comme du pain et qui en imitait si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'aurait prise pour un véritable pain de froment. Ce qui leur plut et les étonna davantage fut une quantité d'huîtres fraîches, attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin. Pendant que les Grecs s'amusaient à manger ces huîtres, ils sentirent tout à coup les rochers se mouvoir et le sol trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leurs bateaux et s'éloigner à force de rames. Cet ébranlement était un mouvement de l'île qui croissait et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très peu de jours près de vingt pieds de hauteur et le double environ de largeur »¹.

Ce texte, d'une grande valeur ethnologique au sens actuel du terme, nous introduit dans l'ambiance de certains des intérêts anthropologiques de Sonnini. Le membre de la Société des Observateurs de l'Homme se penche sur cette histoire, qui lui a été racontée ou qu'il a lue au cours de ses études documentaires sur les pays qu'il avait visités² ; il la reproduit

1. *Ibid.*, p.21-22.

2. Le père Tarillon avait décrit cette scène, dont il avait été le témoin oculaire, dans les *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant. Relation en forme de journal de la nouvelle isle de la mer dans le golfe de Santorin*, à Paris, 1714.

dans son propre récit, conscient qu'il s'agit là d'un témoignage de la valeur de la description de l'éruption du Vésuve par Pline.

Sonnini visita l'Archipel à un moment critique, juste après les guerres russo-turques. Son récit fourmille de renseignements sur la grande révolte des Grecs, mais tout cela n'apparut pas dans la presse. Observateur des mutations rapides dans l'histoire de la région, Sonnini devait témoigner de l'image des sociétés autonomes des îles, de leur dynamisme, mais aussi de leur attachement aux traditions encore vivantes. Ce riche témoignage de la décadence du pouvoir ottoman dans l'Archipel¹ et de l'éveil d'une société grecque qui restait en même temps attachée à des traditions millénaires² fut défiguré dans la presse littéraire. Le mirage du souvenir de l'antiquité devait y couvrir cette description détaillée de la réalité vivante de l'Archipel, frémissante de vœux précurseurs d'une libération prochaine.

En août 1810, quelques mois avant son départ pour la Grèce, Sonnini reprit la plume pour écrire sur l'Archipel. Ce ne fut qu'un article relativement bref sur le *Voyage à Tine* de Markaky Zallony³.

Avec ce texte, Sonnini réapparaît en quelque sorte dans les milieux des spécialistes de la Grèce. L'hellénisme critique et comparé teinté d'une sorte de « philhellénisme » est mis en œuvre à cet effet : « ... C'est principalement lorsqu'on veut mettre en parallèle la nation grecque de l'antiquité avec les Grecs de notre âge que des sentiments de pitié viennent se mêler à l'admiration dont l'âme est remplie au seul nom de la Grèce », affirme-t-il⁴. « Les arts ont reculé jusqu'à la faiblesse de leur enfance, les sciences sont négligées, le génie n'a plus d'essor, les talents sont étouffés,

1. Les chapitres concernant l'activité des corsaires grecs et maltais, leur puissance et leur liberté d'action à la fin du XVIII^e siècle, restent parmi les plus significatifs de son récit.

2. Ses observations sur la pratique des accouchements et sur la médecine préventive offrent de précieuses informations sur l'ethnologie de la vie insulaire pendant les dernières années de l'occupation turque.

3. *Voyage à Tine, l'une des îles de l'Archipel de la Grèce, suivi d'un Traité de l'Asthme*, par Markaky Zallony, docteur en médecine, médecin de S.A. le Prince Alexandre Suzzo, élève de l'École Pratique et membre de la Société d'Instruction Médicale de Paris, avec la carte générale de l'île de Tine, dessinée par Barbé du Bocage, Paris, Arthus-Bertrand, 1809.

4. MF, vol.43, août 1810, p.477.

l'esprit a perdu sa subtilité et sa pénétration, l'éloquence a dégénéré en un babillage fatigant, enfin l'urbanité et l'enjouement sont changés en une gravité sombre, opiniâtre, et quelquefois un peu dure; déplorables effets d'une longue servitude, de l'oppression la plus humiliante».

« Quoique dégénérés de leurs ancêtres », poursuivait-il, « quoiqu'avilis par la tyrannie de l'ignorance et du fanatisme, les Grecs actuels forment néanmoins une nation intéressante, non seulement par ses malheurs, mais encore par ses qualités physiques et morales. La nature, qui a versé à pleines mains ses faveurs sur le sol de la Grèce, ne s'est pas montrée moins généreuse envers les hommes de ces belles contrées. Ils sont, en général, bien faits, nobles dans leur maintien et dans leur démarche, actifs, industriels, intelligents, habiles dans le commerce et la navigation, amis des arts, mais contraints de déguiser ces heureuses dispositions, de peur de fournir des prétextes aux vexations du plus inepte et du plus farouche des gouvernements. A la beauté héréditaire, à la dignité du port, à la douce gravité de la physionomie, à la décence des vêtements, la plupart des femmes grecques joignent la pratique habituelle des vertus privées, un dévouement sans bornes pour l'objet de leur tendresse, l'exactitude et la fidélité dans les devoirs, le goût des soins domestiques, la simplicité des habitudes et des manières, enfin tous ces attributs qui font la paix et le bonheur des ménages, l'union des familles, le soutien des mœurs publiques »¹.

Ce portrait élogieux du caractère physique et moral des Grecs modernes est suivi de celui des femmes de l'île de Tinos tracé par Markaky Zallony, bien moins flatteur. Sonnini accuse à ce propos Zallony d'avoir « quelque motif de se plaindre des femmes de son pays »².

Cependant, le témoignage de Markaky Zallony sur ce sujet reste d'une certaine importance, du fait qu'il présente certains aspects de la crise morale de la société insulaire, qui résultait du luxe excessif qu'avait

1. *Ibid.*, p.477-478.

2. *Ibid.*, p.478.

apporté à cette région sa soudaine opulence ; les interventions de l'évêque de l'île, d'autre part, témoignent à leur tour de l'authenticité et des véritables proportions du phénomène¹.

Les observations de Zallony sur les voyageurs occidentaux « qui ne parcourent la Grèce que pour y visiter de vieux temples et y chercher des statues mutilées »² offrent à Sonnini l'occasion de parler de son propre récit : après avoir cité les *Voyages* de Tournefort et de Choiseul-Gouffier, il présente son propre récit comme le résultat de l'observation des hommes bien plus que des antiquités : « mon *Voyage en Grèce et en Turquie* », affirmait-il, « est à peu près entièrement rempli de remarques sur les productions et les habitants de sa patrie »³.

La description sommaire de l'île de Tinos qui suit offre un aperçu intéressant de cette étape intermédiaire du développement de la société insulaire grecque. L'épanouissement économique de l'île, résultat des activités de ses habitants, contraste avec le manque absolu de toute infrastructure et avec les vexations permanentes de la part des autorités : « De nos jours, Tine, sans port, sans villes, sans commerce, sans liberté, est cependant l'une des îles de l'Archipel les plus peuplées et les plus florissantes. Ses riches campagnes sont ornées de toute l'opulence de la fertilité et de l'industrie, embellies encore par les charmes de l'hospitalité et de la bienfaisance »⁴.

Après avoir cité les observations de Zallony sur le caractère hospitalier des habitants de Tinos, Sonnini s'adresse « à ceux qui seraient tentés d'aller chercher à Tine le bonheur le plus pur qu'il soit permis à l'homme de goûter » : « Ne vous pressez pas de partir pour cette île de félicité ; vous n'avez vu que le beau côté de la médaille ; mais au revers, qu'en partisan enthousiaste de sa patrie, M. Zallony cache autant qu'il le peut, vous trouverez de vilains Turcs qui se sont arrogé le droit d'insulter, d'outrager,

1. M. Zallony, *Voyage à Tine*, *op.cit.*, p.104-113.

2. MF, août 1810, *op.cit.*, p.479.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p.480.

de frapper les insulaires ; un capitán pacha, arrivant chaque année pour lever des tributs avec la même violence que dans un pays ennemi, ordonnant au moindre caprice des avanies ruineuses et faisant distribuer la bastonnade et sauter les têtes ; des agas, des commandants de vaisseaux armés et même de felouques, exerçant leur tyrannie particulière et multipliant à leur gré toutes les sortes d'exactions ; enfin des corsaires qui, usurpant sur les Grecs, toujours tremblants, la même autorité que les Turcs, les tourmentent et les rançonnent sans égards comme sans pitié »¹.

L'attitude de Sonnini envers la société grecque se modifie sensiblement dans cet article. Dans son récit, dix ans auparavant, tous les éléments de ce discours existaient, mais dans une autre proportion : son « philhellénisme » n'y était que latent et sa critique du despotisme ottoman bien moins violente. Le projet d'un départ prochain pour la Grèce, s'il était déjà formé dans son esprit, pourrait éventuellement expliquer ce nouvel engagement ; mais, et cela nous paraît plus probable, ce sont les attitudes envers la Grèce et la Turquie en général qui semblent s'être modifiées durant cette première décennie du XIX^e siècle : l'essor économique grec d'une part, l'accélération frappante des activités culturelles, la défense permanente de la cause grecque dans la presse internationale et surtout française, et en même temps les sanglantes révolutions réactionnaires en Turquie eurent pour résultat que le « *Mercur de France* » ouvrit de nouveau ses pages au vieux témoin de la révolte des Grecs pendant les guerres russo-turques.

Personnalité originale, esprit excentrique et narrateur inégal, Sonnini ne sut pas mettre ses talents à profit pour trouver sa place au sein de l'intelligentsia française.

Il n'en fut pas de même de G.A. Olivier. Celui-ci et son compagon J.G. Bruguière furent les premiers savants français à revoir les rivages grecs après la Révolution de 1789. Tous deux naturalistes, médecins issus de la

1. *Ibid.*, p.481.

faculté de Montpellier, ils furent chargés tout d'abord par le ministre Rolan puis par le Comité de Salut Public de voyager dans le Levant afin de procéder à une évaluation des forces russes en Turquie et de conclure une alliance avec la Perse. Mais en même temps, ils reçurent mission de recueillir, aussi bien dans l'Archipel qu'en Perse, « les moissons échappées à Tournefort »¹.

La presse littéraire parisienne suivait de loin les courses de nos deux naturalistes dans le Levant : leur voyage promettait d'être le plus important depuis celui de Tournefort en ces contrées. Dès 1795, le « Magasin Encyclopédique » publiait une lettre d'Olivier adressée d'Alexandrie à l'érudit naturaliste Manuel. Dans cette lettre, datée du 1^{er} prairial de l'an III, Olivier rend brièvement compte à son ami de son itinéraire sur les côtes et les îles de l'Archipel avant d'arriver en Égypte : « Vous voyez, mon cher Manuel », concluait-il notamment, « que nous parcourons des contrées jadis célèbres, mais où l'on n'aperçoit qu'à peine quelques vestiges de leur ancienne splendeur. Nous avons vu un peuple fier, ignorant, paresseux, qui nous a méprisés parce que nous n'adressons pas à leur manière notre prière à l'éternel. Nous avons plus particulièrement vécu parmi les descendants de ces fameux Grecs, plus ignorants, plus superstitieux encore que le seraient ceux qui les tiennent dans la servitude, mais qui laissent entrevoir cependant les germes des grands hommes qu'ils ont produits autrefois. Nous avons vu des juifs encore plus abrutis que ceux d'Europe ; des Arméniens qui ont conservé dans l'esclavage le génie mercantile, et quelque sorte d'industrie ; l'Arabe voleur, courageux et indompté... Il nous tarde de quitter un pays où le despotisme détruit toute sorte d'industrie »².

Les vestiges que recherchaient Olivier et ses compagnons étaient surtout ceux du « génie humain »³ ; il figurait d'ailleurs dans les instructions que le

1. G.A. Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du Gouvernement pendant les six premières années de la République, Paris l'an VIII (1801)*, avant-propos, p.7.

2. ME, 1^{ère} année, 1795, vol.5, p.106-112.

3. *Ibid.*, p.110.

gouvernement lui avait données, de comparer les pays qu'il devait visiter à ce qu'ils avaient été par le passé. Olivier devait revenir sur ce sujet dans une autre lettre, écrite trois ans plus tard, sur le chemin du retour. Cette lettre, datée de Constantinople, le 18 frimaire an VI, et adressée à A.L. Millin, fut publiée dans son intégralité par le «Magasin Encyclopédique»¹.

Après avoir évoqué les problèmes de communication posés par des déplacements constants et l'absence de soutien et de contact avec les autorités diplomatiques françaises, Olivier parle de ses efforts «pour rendre le voyage que le gouvernement (l') a chargé de faire, le plus intéressant qu'il fût possible»². C'est ainsi qu'il parle des collections de plantes, d'insectes, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles rassemblées, des médailles en or, en argent et en bronze, des momies égyptiennes et des échantillons de productions volcaniques. «Mais l'histoire naturelle n'a pas été le seul objet de notre voyage», devait-il ajouter. «Il était essentiel de connaître ces contrées sous les rapports politiques et commerciaux; d'observer leur gouvernement; d'étudier le caractère et les mœurs des habitants; de voir l'influence de la religion; de comparer l'état actuel de l'Empire ottoman et de la Perse avec les siècles des Grecs, des Romains, des Perses, des Parthes et des Mèdes, avec les règnes des empereurs chrétiens, des califes, des premiers sultans, des seferis ou sophis, etc»³.

Ainsi la France révolutionnaire, consciente des profonds changements qui se préparaient dans le Levant, avait-elle envoyé ses savants émissaires afin d'observer le malade de près. Leurs conclusions sommaires, telles qu'elles se présentent dans cette lettre, ne contenaient rien de bien encourageant pour l'Empire ottoman : «J'espère prouver que, quoique la France étende une main protectrice sur l'Empire ottoman, elle ne pourra pas même retarder la chute très prochaine de cet Empire. Elle peut empêcher sans doute l'invasion de la Turquie européenne que deux

1. ME, 3^e année, 1797, vol.6, p.381-384.

2. *Ibid.*, p.382.

3. *Ibid.*, p.383.

grandes puissances convoitent ; mais elle ne pourra remédier à la révolte de la plupart des pachas et de quelques simples seigneurs ; à la mutinerie et à l'indiscipline des janissaires. La dépopulation sera bientôt au point que les revenus ne pourront suffire aux besoins de l'État. Les vexations s'accroissent chaque jour par l'impunité des pachas ; le peuple déserte les campagnes et se sauve dans les villes. Vous ne vous douteriez pas que les plus beaux pays de la terre sont déserts, que le Pachalic d'Alep a perdu près de quatre cents villages, que la Mésopotamie n'offre presque plus d'habitants, que l'Asie Mineure même, si fertile, si variée, si voisine de la capitale, n'a plus le dixième de la population qu'elle avait autrefois »¹.

Une troisième lettre d'Olivier, datée cette fois de Gênes, le 8 brumaire an VII, et adressée à André Thouin, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle et membre de l'Institut, devait être publiée par la « Décade Philosophique ». Elle contenait la nouvelle de la mort de Bruguière à Ancône et relatait les pénibles circonstances du voyage des deux naturalistes, circonstances qui avaient fini par causer la mort de l'un d'eux « à la porte de son foyer »².

Dès son retour, Olivier s'attacha à la rédaction de sa relation, et l'imposant *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse* commença de paraître dès 1801 ; le cinquième et dernier tome parut en 1807. Il s'agissait d'un véritable nouveau regard porté sur ces contrées. Sa relation lui permet de composer un tableau comparatif très détaillé des deux grands empires orientaux de la fin du XVIII^e siècle, le turc et le persan. Bien entendu, la partie la plus importante de son récit est celle qui traite de la Perse, avec tous les nouveaux matériaux qu'il contient pour la connaissance de cette région. Dès le préambule de sa narration, Olivier se déclare partisan des idées de Volney sur la manière d'envisager un récit de voyage : « Un auteur célèbre a

1. *Ibid.*

2. DP, 10 floréal an VII, 1798, p.385-388. Cette lettre rapporte en outre l'ensemble de leur itinéraire. De plus, une note insérée dans la « Décade Philosophique » avait déjà informé le public des aventures vécues par les deux naturalistes lorsque, à leur arrivée en Turquie, ils s'étaient trouvés sans le moindre soutien financier ni autre de la part du gouvernement qui les avait envoyés.

dit que le genre des *Voyages* appartenait à l'histoire et non pas aux romans » (Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*)¹. Tant par son propre récit de voyage que par ses *Leçons d'histoire*, Volney avait suggéré un genre nouveau pour la littérature des voyages et les sciences historiques et géographiques : il s'agissait de rassembler des éléments pour une « histoire biographique d'un peuple, et l'étude des lois physiologiques d'accroissement et de décroissement de son corps social »².

Olivier semble avoir suivi de près ces instructions : « Pénétré, comme lui (Volney), de cette vérité, je me suis interdit, dans cette relation, toute anecdote singulière, tout récit plaisant, plus propre à amuser qu'à instruire »³.

En dehors de la référence directe faite par Olivier aux opinions « philosophiques » de Volney concernant la littérature des voyages et leur adoption par lui, nous pouvons sans grand risque d'erreur avancer ici l'hypothèse que notre auteur s'est également inspiré, lors de la rédaction de sa relation, des *Questions de Statistique à l'usage des voyageurs*, texte rédigé par Volney en 1795 sur ordre du ministre des Affaires étrangères et qui fut diffusé auprès des voyageurs et des agents diplomatiques français. Ces instructions invitaient les observateurs français à l'étranger à étudier la vie physique et morale de chaque nation. Plus précisément, ils étaient incités à étudier le sol, le climat et la population de chaque région, puis les ressources, le commerce et l'industrie du peuple qui y résidait, et enfin les cadres administratifs, juridiques, religieux, et le réseau des mœurs et coutumes qui régissaient la vie privée et publique, dans le but de définir en fin de compte les traits saillants du caractère ethnique et socio-économique

1. Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse*, p.1.

2. Volney, « Leçons d'histoire », présentées par Jean Gaulmier, *Les Classiques de la Politique*, Paris, Garnier, 1980, p.130.

3. Cette conjonction de l'histoire et de la géographie, qui dégage la première des anecdotes et la seconde de la description strictement technique d'une contrée, devait devenir une investigation raisonnée de la réalité humaine en tant qu'établissement de l'homme dans un milieu.

de tout établissement d'un peuple dans une région donnée¹.

Parcourant les côtes et les îles de Grèce, il ne s'intéresse qu'à la réalité vivante, à mener une étude scientifique et « positive » du milieu et des hommes, écartant tous les sujets érudits ou littéraires : « j'ai souvent considéré sans étonnement des chapiteaux écornés, des tronçons épars de colonnes... »².

Des cinq volumes dont se compose l'ouvrage, les deux premiers parurent en 1801 (un in-4° et un in-8°), et furent les seuls à bénéficier d'une présentation par la presse littéraire. Ils étaient consacrés à Constantinople et ses environs pour le premier, et à l'Archipel grec pour le second. Le « Magasin Encyclopédique » fut le premier à développer un assez long article critique sur le récit du voyageur³.

« Encore un voyage en Turquie », avoue le rédacteur, embarrassé de la prolifération impressionnante des récits relatifs à la Turquie depuis près d'un quart de siècle. « Que nous apprendra-t-il ? Rien de plus que ce que les voyageurs du dernier siècle nous ont dit d'une nation dont les mœurs, les usages, les habitudes, les préjugés sont les mêmes que lorsqu'elle parut en Europe ; d'une nation qui préfère son ignorance à des connaissances qu'elle devrait à des nations qu'elle méprise, dont la paresse entretient une incurie à laquelle la superstition applaudit et dont le despotisme profite. Savary, Volney, Dallawai, Salaberry, Lechevalier, Sonnini ont bien voulu nous communiquer leurs observations sur ce peuple dégradé dont tout semble annoncer que la destruction n'est pas éloignée »⁴.

Sans méconnaître les mérites de cette nouvelle description de la Turquie, l'article du « Magasin Encyclopédique » critique son auteur de « s'occuper toujours et peut-être trop de ce qui tient à son goût dominant. Aux objets qui lui avaient fait entreprendre son voyage, et qui étaient sa

1. Les *Questions de Statistique de Volney* furent rééditées par Numa Broc, en appendice à son étude sur *La Géographie des Philosophes*, p.486-489, déjà citée.

2. Olivier, *Voyage...*, op.cit., p.2.

3. ME, 7^e année, 1801, vol.3, p.337-353, article signé des initiales A.J.D.B.

4. *Ibid.*, p.337.

destination»¹. La revue, plus érudite que scientifique, plus attachée aux conceptions littéraires et antiquisantes du voyage en terres grecques, constate de plus «quelques négligences de style», qui devaient toutefois être pardonnées «à un savant plus accoutumé à observer qu'à écrire»².

L'article porte presque exclusivement sur les informations concernant Constantinople et les lois, les usages et l'administration des Ottomans. Plusieurs pages sont consacrées à la révolte de Pasvan Oglou, pacha de Widine, qui fut à l'origine de l'un des plus grands ébranlements apportés à la domination ottomane dans les Balkans pendant les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e³. Les renseignements relatifs aux conditions de vie des Grecs sont bien pauvres. Le public intéressé pouvait cependant apprendre que les Grecs de Constantinople, tout comme les juifs et les Arméniens, appartenaient à des corporations professionnelles organisées dont les chefs faisaient entendre les plaintes des opprimés : «mais ils sont rarement écoutés : l'argent seul ou une protection puissante peuvent préserver les infortunés de la vexation qu'ils éprouvent»⁴.

Quelques renseignements sur les marins grecs sont inclus dans les passages dans lesquels l'article traite de la marine des Turcs : «Les Turcs en général n'aiment pas la mer ; ils ne peuvent se plier à la vie active d'un marin ni aux privations que souvent elle exige. Aussi emploie-t-on de préférence des Grecs, qui montrent dans cet état, comme dans tous les autres, une intelligence et une activité dont les Turcs sont bien éloignés : ils n'ont cependant aucune idée théorique, mais ils naviguent avec beaucoup d'adresse dans les mers qu'ils connaissent... Les Grecs sont uniquement destinés à la manœuvre. La défense d'un vaisseau est réservée aux musulmans ; ils ne confieraient pas des armes à des hommes qu'ils oppriment ; et, d'un autre côté, les Grecs ne seraient pas disposés à se faire tuer pour une nation qu'ils méprisent»⁵.

1. *Ibid.*, p.353.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p.343-347.

4. *Ibid.*, p.340.

5. *Ibid.*, p.342-343.

En dehors de quelques remarques curieuses sur la prostitution masculine des jeunes Grecs de Constantinople, résultat d'une crise morale et d'une restriction rigoureuse et violente de la prostitution féminine, cet article ne contient pas d'autres détails sur la vie des Grecs¹. Après avoir suivi Olivier dans toute sa description politique, administrative et morale des musulmans, il passe sous silence le second volume de la narration, qui renfermait les observations d'Olivier sur l'Archipel.

La «Décade Philosophique» présenta également l'ouvrage. Sans omettre de mentionner les riches observations faites par Olivier sur les Ottomans, elle consacre quelques pages à son itinéraire grec. Dans les îles les plus proches de la capitale, là où la population n'était pas strictement grecque, la tyrannie des Turcs se faisait lourdement sentir. C'était notamment le cas de l'île de Lesbos, «courbée complètement sous le joug du despotisme»², ou de celle de Ténédos : «Les Grecs n'ont point à Ténédos cette gaité qu'on leur voit dans les autres îles : silencieux et mornes dans les rues, ils osent à peine se récréer chez eux ; ils évitent les plaisirs bruyants qui attireraient infailliblement sur eux l'attention des Turcs et réveilleraient toute leur cupidité ; mais lorsqu'ils le peuvent sans danger, ils se livrent à une sorte d'abandon et de délire»³.

Les habitants de Chio jouissaient d'une ombre de liberté⁴, due à la protection de Validé Sultane, qui leur accordait des privilèges : les habitants de Chio étaient en effet les fournisseurs du harem en mastic. Les cent dix mille Grecs de cette île, en dehors de la culture du précieux mastic, s'occupaient également de celle des citronniers et des orangers. «On nourrit de plus des vers à soie avec les feuilles du mûrier noir, ou mûrier d'Espagne... Le commerce des différentes étoffes fabriquées à Scio est évalué à plus de 6 millions de livres»⁵.

1. *Ibid.*, p.351.

2. DP, nivôse-ventôse an X, 1802, p.409.

3. Texte d'Olivier, cité par DP, *ibid.*, p.408.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

Aux renseignements importants fournis par la narration d'Olivier sur la vie économique et sociale insulaire, le rédacteur de la « Décade » préfère ses remarques sur l'histoire naturelle de la région. C'est ainsi qu'il évoque la composition de la terre de Cimolos et de Polino (l'île que Sonnini avait tenté d'acheter, et qui porte aujourd'hui le nom de Polyegos), les exhalaisons volcaniques de Milo et l'action du volcan dans l'île de Santorin, qui causa « l'affreux déchirement de toute la côte intérieure » de l'île¹. Il ajoute que la population de l'île dépasse les douze mille âmes, principalement occupées à la culture de la vigne et du coton.

Pour ce qui est des trois chapitres consacrés par Olivier à la Crète, le rédacteur de la « Décade » choisit de rapporter l'intérêt tout particulier manifesté par le voyageur pour les caractéristiques ethnographiques de l'île : « Parmi les peuples qui habitent aujourd'hui l'île de Crète, on remarque les Abadiotes, musulmans de religion, arabes d'origine, et restes de ces Sarrasins dont nous venons de parler... On regarde les habitants des hautes montagnes situées au midi de la Canée et de Réthymno comme les véritables descendants de ces fameux Crétois si longtemps les maîtres du pays. Connus aujourd'hui sous le nom de Sphaciotes, on les distingue des autres Grecs par leur taille élevée, par leur bonne mine, par leur amour de la liberté, par leur courage, leur adresse, et surtout par la haine qu'ils ont vouée aux usurpateurs de leur île »². Sur ce point, le rédacteur ajoute qu'Olivier poursuit par l'historique des guerres que les Sphaciotes soutinrent contre les Turcs, et que la description de l'île s'achève sur l'histoire de la révolte des Grecs lors de la dernière guerre russo-turque, révolte menée par Lambro Catsoni³.

« Nous pensons que ce précis sommaire doit suffire pour faire pressentir le mérite particulier et l'intérêt général attaché à ce *Voyage*, au moment surtout où l'Orient ouvre de nouveau toutes ses portes au commerce et aux

1. *Ibid.*, p.410.

2. Texte d'Olivier, cité par DP, *ibid.*, p.410-411.

3. Son nom est défiguré en Cansiani.

sciences, pour enrichir également, l'un, de ses productions, les autres, de ses ruines»¹.

Sur ces considérations prometteuses se conclut la présentation du *Voyage* d'Olivier par la « Décade Philosophique ». Malheureusement pour le commerce et les sciences français, la concurrence britannique devait se faire de plus en plus forte. En même temps, le blocus continental qui suivit la défaite navale française à Trafalgar eut pour résultat que les portes de l'Orient ne s'ouvrirent plus alors qu'au commerce et aux sciences britanniques. Ainsi la nouvelle image de l'Archipel grec serait-elle celle donnée par l'un des plus grands voyageurs anglais du début du XIX^e siècle, Edward Daniel Clarke, qui, par les immensités terrestres qu'il parcourut, la durée de ses voyages et le volume de ses narrations, rappelle les infatigables voyageurs de la Renaissance, qui portaient à la découverte des terres sises au-delà des limites de la connaissance de leur temps.

Son voyage en Europe commença au mois de mai 1799 et se prolongea jusqu'en 1804. Il parcourut les pays scandinaves et baltes, la Russie, la Turquie et l'Égypte. Sur son chemin de retour, il visita l'Archipel et l'Attique, traversa la Macédoine et regagna Londres par Vienne et Paris. L'importance de ce voyage réside surtout dans les riches collections d'œuvres d'art, de manuscrits, de médailles et d'antiquités qu'il rassembla sur son parcours, acquisitions précieuses qui allèrent enrichir les collections de Cambridge et de la Bodleian Library. La plus précieuse de ses acquisitions reste la statue de Déméter Cistophore, qu'il déroba à Éleusis, en dépit des vives réactions des habitants de la bourgade, qui vénéraient encore la déesse païenne².

La presse littéraire parisienne s'intéressa de bonne heure à ce voyage exceptionnel, pendant lequel des fortunes furent dépensées pour des

1. *Ibid.*, p.411.

2. Sur ce point, se référer à sa propre narration : D.E. Clarke, *Travels in various Parts of Europe...*, Londres, 1812, vol.2, p.771-790, et à C. Ph. Bracken, *Antiquities acquired*, Londres, David and Charles Ltd, 1975. La statue de Déméter Cistophore s'avéra être une cariatide romaine sévèrement mutilée, dont la sœur, bien mieux conservée, fut trouvée sur place ultérieurement.

collections¹. C'est ainsi que nous y rencontrons, avant même le retour de Clarke à Londres, des articles sur les manuscrits qu'il avait réunis au cours de son périple en Grèce, et plus précisément dans les îles de Naxos et de Patmos, à Constantinople ou au Mont Athos². Dès la parution du récit de son voyage, l'Institut Impérial s'intéressa à lui³, tandis que Depping présentait sa narration en détail dans les pages des «Annales des Voyages», au fur et à mesure qu'elle sortait des presses britanniques.

Le premier volume de la relation de Clarke traitait de l'Empire russe. Il parut en 1810, mais «les relations amicales qui subsistaient alors entre la France et la Russie», comme devait l'avouer Malte-Brun dans les «Annales des Voyages»⁴, «nous faisaient un devoir de ne pas donner d'extrait d'une relation dans laquelle les Russes (étaient) excessivement maltraités. Libres à présent de toute entrave», les «Annales» présentèrent le récit russe de Clarke sans essayer davantage de voiler les sarcasmes de l'auteur⁵.

En revanche, la conjoncture internationale n'opposa pas d'obstacle à la présentation du récit grec de Clarke. Ainsi possédons-nous dans la presse littéraire plusieurs précieuses remarques concernant le rapide développement que devaient connaître les régions de l'Archipel grec au cours des premières années du XIX^e siècle. Les insulaires s'adonnaient au commerce de leur propre production, mais s'enrichissaient énormément en assurant le transport maritime des marchandises orientales ou européennes. L'expédition de Bonaparte en Égypte avait fait monter les prix des biens dans le Levant : le vin de Ténédos, par exemple, avait doublé⁶.

«En approchant de l'île de Chio, on jouit d'un coup d'œil magnifique

1. Les dépenses du voyage de Clarke étaient couvertes par Crips, jeune gentilhomme anglais que Clarke accompagnait dans son Grand Tour.

2. DP, 10 floréal an X, 1803, p.446-447.

3. ME, 17^e année, 1812, vol.6, p.146.

4. AV, 1812, vol. 18, bulletin 54, p.347-366.

5. Des déclarations telles que : «l'Empereur russe est un énorme crapaud», ou «un russe est un cochon bipède». *Ibid.*, p.348.

6. De 4 paras l'oka à 8, AV, 1813, vol.22, bulletin 64, p.103-113, et bulletin 65, p.224-240, ici p.224.

sur la côte de cette île : ce sont des jardins, des parterres de fleurs, des champs couverts de plantes odoriférantes, puis des bois de citronniers, d'orangers, de limoniers, de mûriers et d'arbres à mastic, au milieu desquels se présentent la ville de Chio, des montagnes, de belles vallées, des précipices ; en un mot, s'est dit M. Clarke, le paradis de la Grèce. Les délices de cette île entrent dans les contes et dans les chansons des Grecs modernes. La soie et le mastic en sont les principales productions »¹. Le paradis était d'ailleurs bien préservé : « Celui qui vend une seule once de mastic avant que le tribut ait été levé encourt la peine de mort »².

« Les femmes de la petite île de Syène³ viennent à Rhodes pour y faire l'état de porte-faix et de porteurs d'eau ; elles se coiffent de turbans blancs ; le reste de leur costume ressemble à celui des Bohémiens vagabonds »⁴. Les insulaires de Syène et de Nyzary étaient renommés pour être de bons plongeurs. Ils s'adonnaient à la récolte et au commerce des éponges⁵.

La persistance de l'antiquité était présente dans les coutumes des îles. A Rhodes tout comme à Chios, les habitants conservaient un reste de l'ancienne fête de Silène : « A Pâques, les enfants couronnés de guirlandes traînent par toute la ville un char sur lequel est assis un vieillard »⁶. Clarke signale une autre influence encore de l'antiquité grecque sur la vie des insulaires : à Macri, autrefois Glaucus, sur la côte asiatique, en face de l'île de Rhodes, « il règne, pour me servir d'une expression répandue dans la Méditerranée, un mal-aria général. J'ai remarqué dans mes voyages que partout où il y a des ruines d'anciennes villes, l'air est corrompu par les eaux stagnantes provenant de la destruction des aqueducs et du comblement des canaux et égouts »⁷.

Les Grecs apparaissent aussi comme s'adonnant au trafic des

1. *Ibid.*, p.225.

2. *Ibid.*

3. Il s'agit de l'île de Simi.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p.228.

6. *Ibid.*, p.227.

7. AV, vol.22, 1813, bulletin 65, p.228.

antiquités. La chose devait être très répandue, puisque Clarke finissait par douter de l'authenticité des découvertes archéologiques survenues au cours des fouilles entreprises sans surveillance : en Troade, la plus grande des tombes avait été ouverte par Choiseul-Gouffier : « J'ai connu le juif qui fut employé dans cette entreprise », déclare Clarke. « Il avait l'air d'un honnête homme ; mais j'ai quelques doutes sur les découvertes qu'on prétend avoir faites dans cette tombe. Aucune personne de confiance n'a surveillé les fouilles. On les fit la nuit, presque sans témoin. Le désir de plaire à l'illustre étranger qui faisait les frais de l'entreprise et de ne pas tromper son espoir après d'aussi grandes dépenses ont probablement engagé les juifs des Dardanelles à produire quelques antiquités à la place de celles qu'on s'attendait à trouver dans cette tombe. Les ruines de Pavium et d'autres villes anciennes du voisinage, et le trafic d'antiquités que font les Grecs en traversant l'Archipel dans tous les sens, leur donnaient assez de facilité pour cette fraude »¹.

Dans le choix de textes et observations de Clarke présentés par Depping dans les « Annales des Voyages », se rencontre une allusion relativement brève au système de collaboration entre le capital et le travail pratiqué par les marins-commerçants grecs dès la fin du XVIII^e siècle. Ce système d'association coopérative, parmi les premiers en Europe, fut en effet largement pratiqué par la bourgeoisie grecque naissante, dans le but de subvenir à l'absence des grands capitaux indispensables à cette activité². En effet, Depping citait dans les « Annales des Voyages » de 1813 les réflexions de Clarke sur les associations maritimes des insulaires grecs : « Les vaisseaux grecs sont en général occupés par un grand nombre de Grecs, qui ont tous une part plus ou moins grande dans le navire et les marchandises. Les grands bénéfices que les Grecs ont tirés, il y a une dizaine d'années, du transport du blé depuis la mer Noire et la Grèce, surtout depuis la Thessalie et la Caramanie, jusqu'aux ports de France et

1. *Ibid.*, p.111.

2. Sur ce point, voir D. Georgiadès, *Les Associations coopératives helléniques à la fin du XVIII^e siècle et les sociétés par actions modernes en Grèce*, Athènes, 1907.

d'Espagne, leur ont donné beaucoup de goût pour les entreprises. Les petites îles de Spezzia et de Tydra¹, situées sur la côte orientale de la Morée, ont construit seules des centaines de navires. On voit naviguer des vaisseaux grecs portant vingt-deux canons. J'ai rencontré (en 1806) un de cette espèce, accompagné d'autres plus petits, dans l'Archipel; ils déployaient tous leurs voiles de coton blanc, ce qui formait un beau spectacle»².

Pour ce qui est de la culture des Grecs, Clarke se montre bien moins sévère que les observateurs précédents. Nous avons mentionné ses réflexions sur les Phanariotes, qui possédaient dans le quartier du Phanal et dans leurs résidences dans les Iles des Princes des bibliothèques imposantes. Nous avons déjà parlé du jugement favorable émis par le voyageur anglais sur les dignitaires grecs qui acceptaient d'échanger leurs vieux manuscrits byzantins contre de bonnes éditions imprimées des classiques grecs ou contre l'*Encyclopédie*.

Mais outre les Phanariotes, les gens du commun eux aussi semblaient conscients de l'utilité des auteurs anciens. Dans l'île de Cos, raconte Clarke, «le consul français nous indiqua un pauvre mercier comme étant possesseur de quelques vieux livres très curieux. Nous allâmes le voir. En entrant chez lui, nous fûmes surpris de le trouver assis au milieu de ses marchandises, ayant un bonnet rouge sur la tête, et lisant l'*Odyssee* d'Homère en manuscrit; elle était bien écrite sur du papier, avec des remarques critiques entre les lignes, et un commentaire sur les marges. Il avait d'autres manuscrits contenant des ouvrages de rhétorique, de poésie, d'histoire et de théologie. Rien ne put l'engager à se défaire de quelques-uns de ces livres: c'étaient, disait-il, des copies des originaux conservés dans la bibliothèque de Patmos. Son père les avait apportés dans Cos, et ce marchand voulait les laisser à son fils, qu'il se proposait de faire élever dans le monastère de Patmos»³.

1. *Sic.* Il s'agit de l'île d'Hydra.

2. AV, vol.22, bulletin 64, p.108.

3. *Ibid.*, p.226-227.

Même si le cas du petit commerçant de Cos était relativement isolé — il nous rappelle toutefois quelques cas similaires, détectés au cours de cette même génération de Grecs : le capitaine de vaisseau de Lechevalier, qui connaissait l'*Odyssée* par cœur et appliquait les citations d'Homère aux lieux mêmes ; l'épicier que rencontra Winckler, ou le moine de Patmos qui demandait à Choiseul-Gouffier si Voltaire était toujours vivant, il n'en constitue pas moins un indice supplémentaire d'une sensibilité différente : l'héritage antique semble accepté, et les rares copies manuscrites des œuvres anciennes deviennent un patrimoine dans la famille du pauvre mercier qui tenait à ce que son fils fasse ses études dans l'école grecque de Patmos. Ce que Depping omet de traduire, c'est la réaction spontanée de Clarke, qui suit la description de cette scène : le voyageur se demanda ce que pourrait apprendre un jeune homme du début du XIX^e siècle auprès de moines scholastiques et pédants¹.

Cette remarque nous amène à l'un des plus grands chapitres de l'histoire de la culture grecque moderne, à savoir l'instruction publique dans la Grèce pendant la période ottomane, et plus précisément telle qu'elle se développa pendant les dernières décennies qui précédèrent la Guerre d'Indépendance.

Quand on parle d'instruction publique grecque pendant la période ottomane, il s'agit de collèges d'enseignement secondaire, plus ou moins importants, créés et entretenus soit par l'Église orthodoxe, soit par les dirigeants de la communauté grecque de la ville où se situe l'établissement. L'instruction primaire dut rester à cette époque bien négligée : « les moines et les évêques s'en étaient très peu occupés ; les instituteurs, mal payés, étaient fort peu instruits : c'étaient tout simplement des gardiens d'enfants, prêtres, huissiers ou artisans »².

L'instruction secondaire fit au contraire l'objet de davantage de soins.

1. D.E. Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa, Part the second, Greece, Egypt and the Holy Land, Section the first*, London, 1812, p.215 ; sur l'histoire de l'école de Patmos, *ibid.*, p.346, note 3.

2. G. Chassiotis, *L'Instruction publique chez les Grecs...*, Paris 1881, p.22.

L'humanisme religieux du XVII^e siècle dota les régions habitées de Grecs d'un dense réseau de collèges. Dans la préface du *Dictionnaire* de Georges Constantinou, nous lisons qu'en 1757 existaient déjà 35 collèges grecs¹ ; de son côté, Cosmas Étolos, animé d'un ardent patriotisme dont il fut la victime, voyagea partout en Grèce continentale, entre 1760 et 1779, et contribua « à la fondation de trente écoles helléniques et deux cents écoles élémentaires »².

Sous le règne du sultan Sélim III, les écoles et les collèges grecs furent officiellement autorisés par le gouvernement turc. La nomination, par ordre du sultan, de Démètre Mourousi comme inspecteur général des écoles et hôpitaux grecs parvint jusqu'aux feuilles littéraires parisiennes légèrement déformée : la « Décade Philosophique » informa son public que « D. Mourousi (était) nommé directeur des Hôpitaux et des Écoles de Médecine »³.

Cependant, l'enseignement grec devait connaître de ce moment un essor considérable. Bien que la plupart des institutions éducatives grecques se soient alors développées en Grèce continentale, et notamment en Épire, Thessalie et Macédoine⁴, la presse littéraire ne suivit de près que la réorganisation des vieilles institutions situées sur les côtes ou dans les îles de l'Archipel, ou la formation de nouveaux collèges dans cette même région.

Les premières informations fournies par la presse littéraire parisienne de la période que nous étudions sont celles de l'article de Barbié du Bocage sur la *Géographie Moderne* de Philippidis et Constandas⁵. Dans ce texte, Barbié du Bocage apporte quelques maigres renseignements concernant l'existence des écoles de Jannina et de l'« académie » de Constantinople, « fondée par un certain Manolaki »⁶. T.F. Winckler

1. Georges Constantin, *Lexicon Tétraglosson*, Venise 1786, p.8.

2. G. Chassiotis, *ibid.*, p.32.

3. DP, thermidor an XIII, 1805, p.376-377.

4. G. Chassiotis, *ibid.*

5. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.76.

6. Manolakis Castorianos avait effectivement fondé « Le Paidagogeion » à Constantinople vers le milieu du XVIII^e siècle : voir G. Chassiotis, *ibid.*, p.36-37.

devait lui aussi parler de quelques écoles grecques dans son article publié au « Magasin Encyclopédique » de 1798¹. Selon ses dires, Codrika avait « bien voulu » lui « donner quelques détails » au sujet des collèges grecs : le « paidagodeion » de Manolakis Castorianos subsistait toujours à Constantinople ; en outre, « dans chacune des îles grecques de l'Archipel, il y (avait) des écoles de littérature ; surtout Patmos (était) célèbre par ses écoles »².

Dans ce même article, Winckler expose certains détails fort intéressants sur le fonctionnement et le programme éducatif de l'école d'Athènes. Codrika, étant Athénien, était sans doute la personne la plus appropriée pour informer le jeune helléniste sur cette matière. L'école d'Athènes était entretenue par des fonds déposés à Venise. « Il se pourrait », ajoute Winckler, « que la destruction de cette république et la cession de son territoire à la maison d'Autriche eût une influence funeste sur cet établissement littéraire que la domination ottomane avait toujours respecté »³.

L'école d'Athènes était organisée en deux sections, celle des sciences et celle de la littérature. Cette dernière était en outre fréquentée par douze écoliers nés de parents pauvres ou dont les parents n'étaient pas domiciliés à Athènes ; ces douze enfants recevaient une sorte de bourse. La section des sciences accueillait au total trente élèves et celle de littérature, quatre-vingt.

« L'objet principal de l'enseignement dans les écoles de littérature est le grec littéral ou ancien, d'où le grec vulgaire ou moderne est évidemment dérivé... Tout Grec qui veut donc bien savoir sa langue est obligé d'étudier à fond, et par principes, le grec littéral : de là la nécessité de ces écoles de littérature »⁴.

Apparemment, les Grecs qui sortaient de ces écoles de littérature

1. Vol.6, p.289.

2. *Ibid.*, p.293.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

devaient connaître le grec ancien ; Winckler remarque qu'«il n'est pas rare de voir Hérodote, Thucydide, etc., dans les mains des Grecs de ce pays, qui communément ont fait leurs études dans une des écoles dont j'ai parlé»¹.

L'argument de l'organisation des collèges grecs à l'euro péenne devait connaître une brillante carrière dans les discours des propagandistes de la régénération des esprits en Grèce. Coray s'en servit de manière systématique, soit dans le *Mémoire sur l'État actuel de la Civilisation dans la Grèce*, soit dans ses «Discours Préliminaires» à ses éditions des auteurs classiques, les «Réflexions Improvisées». Les hellénistes qui lui étaient proches firent de même. François Thurot, lors de la présentation critique du deuxième volume des *Vies de Plutarque*², ne se limita pas au seul exposé des opinions de Coray sur l'éducation : les dernières pages de son article contiennent des informations sur les collèges de Constantinople et de Smyrne, puisées dans «des lettres écrites par des témoins oculaires»³.

«Déjà même à Constantinople, sous les yeux d'un gouvernement autrefois si ombrageux, et rappelé apparemment aujourd'hui à des vues ou à des principes plus tolérants, il existe depuis quelque temps une école publique des Grecs, située à Courou-Tezmer, faubourg hors de la ville⁴ et le 21 janvier de cette année (1810), M. Étienne Dunce, né à Tyrnave en Thessalie, qui professe à Constantinople les mathématiques et la physique, de manière à mériter les applaudissements des plus éclairés de ses compatriotes, a invité tous les grands, les ecclésiastiques et les premiers de la nation, à assister à un examen public de ses élèves. Le concours des spectateurs fut, dit-on, immense : le patriarche et les archévêques composant le synode, des curieux de tout rang et de tout état, se rendirent

1. *Ibid.* Winckler parle ici des Grecs qu'il rencontra lors de son séjour en Hongrie.

2. «MF, août 1810, vol.43, p.274 et suiv.

3. *Ibid.*

4. Il s'agit du vieux collège supérieur de Phanari, la «Grande École Nationale», qui fut transporté en 1804, grâce à l'initiative de D. Mourousi, à Courou-Tchehme, dans la maison d'Al. Mavrocordato, achetée par l'école à cet effet : voir G. Chassiotis, *ibid.*, p.40-41.

de toutes parts à cette intéressante cérémonie. La mer, sur les bords de laquelle l'école est bâtie, était couverte de bateaux qui amenaient des lieux les plus éloignés de Constantinople des citoyens avides d'un spectacle aussi touchant que nouveau. Les élèves examinés sur l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, non pas sur des questions particulières auxquelles on les eût préparés à l'avance, mais suivant que le sort les appelait à répondre sur telle ou telle partie du cours, s'en tirèrent à la plus grande satisfaction de l'assemblée, qui ne pouvait contenir l'expression de sa joie et de son attendrissement. L'archevêque de Nicomédie, l'un des directeurs de l'école, prononça le discours de clôture et des prix furent distribués, au nom de la nation, à ceux des élèves qui s'étaient le plus distingués. Le patriarche témoigna, dans les termes les plus expressifs, sa satisfaction aux maîtres et aux disciples, et leur donna sa bénédiction...»¹.

Ainsi la clôture de l'année scolaire 1810 fut-elle fêtée comme un événement important de la vie nationale par les habitants de Constantinople et des régions avoisinantes : « Spectacle touchant », « joie et attendrissement » de la part de l'assemblée, bénédictions du père spirituel de la nation : cette cérémonie montre clairement le sens dont l'éducation des jeunes Grecs était investie. L'ensemble du corps social semble l'avoir aussi embrassé : « des gens de tout rang et de tout état » partageaient cette nouvelle sensibilité nationale.

Quelques semaines plus tard, des cérémonies du même ordre se déroulèrent à Smyrne, « où les élèves de M. Coumas furent interrogés publiquement sur les différentes parties des mathématiques, sur la logique et la géographie »² : de nouveau, l'examen fut public et de nouveau, il porta sur les sciences exactes ; il se prolongea cette fois pendant toute une semaine et fut « constamment suivi par une affluence si nombreuse de spectateurs de toutes classes que les bâtiments de l'école pouvaient à peine les contenir »³. Les représentants de l'Église orthodoxe étaient sur place,

1. ME, août 1810, vol.43, p.274.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

l'évêque et son clergé, et encourageaient de leur présence et de leurs applaudissements les talents et les efforts du maître et des élèves. « Il a prouvé ainsi que le véritable amour de la religion s'allie dans les âmes honnêtes avec celui de la science, parce que l'une et l'autre sont des bienfaits pour l'humanité »¹.

L'assistance réagit aussi chaleureusement que celle de Constantinople : « La joie de voir les lumières rappelées enfin dans leur antique séjour se manifestait tantôt par de bruyants applaudissements, tantôt par un silence d'attendrissement, où tous les yeux mouillés de larmes exprimaient d'une manière encore plus vive les sentiments dont on était animé ; c'est dans un de ces moments qu'un vieillard, frappé des avantages qu'offrait cette intéressante institution, s'écria avec enthousiasme : « O Dieu ! C'est une seconde raison que tu donnes à l'homme ! »²

Cet article de François Thurot révèle aussi quelques aspects des problèmes que rencontra le premier directeur de l'école, Constantin Coumas, lors de la fondation. « Contrarié d'abord par les obstacles que lui avaient suscités quelques hypocrites et quelques fanatiques, il est parvenu à en triompher par l'ascendant que donne presque toujours un caractère ferme, un zèle ardent et reconnu pour le bien public, et des lumières supérieures ». Le rédacteur de l'article donne en note quelques renseignements supplémentaires sur les difficultés en question : « Il paraît que les agents diplomatiques du gouvernement anglais n'ont pas rougi de jouer dans cette petite circonstance le rôle de délateurs, et qu'ils ont cherché à alarmer les Turcs sur cette espèce d'essor que prend la nation grecque. A quel degré de bassesse la fureur de nuire peut faire descendre des hommes qui pourtant sont sans doute fiers de leur rang et de la civilisation de leur patrie ! »³

Le fait est que, au cours de son existence (1809-1819), le collège de Smyrne connut plusieurs aventures et persécutions. Il fut fondé à

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.286.

3. *Ibid.*

l'instigation de Coray, dans le but de remplacer le vieux collège évangélique qui, après quatre-vingts ans de fonctionnement progressiste, était tombé dans une décadence scholastique. Les réactions auxquelles la nouvelle institution enseignante eut à faire face ne constituent pas une exception : c'est là un phénomène caractéristique du renouveau social et culturel grec pendant le XVIII^e siècle et au début du XIX^e, qui se produisit chaque fois que des intellectuels « éclairés » essayèrent de moderniser et occidentaliser l'enseignement¹. Pour ce qui est des accusations de François Thurot envers les Anglais et du rôle obscur qu'ils jouèrent dans cette affaire, il suffira de rappeler que la vieille École Évangélique, dont le prestige était directement mis en question par la création du collège, était depuis 1747 sous la protection de la Grande-Bretagne².

Dès l'installation du Collège de Smyrne, D. Mourousi, inspecteur des écoles grecques, dut intervenir auprès du patriarche de Constantinople afin d'apaiser les esprits, inquiétés par l'enseignement des sciences exactes et de la philosophie. Quelques mois plus tard, la communauté grecque de Smyrne cessa de subventionner le collège ; or, l'initiative et le soutien financier privés devaient alterner avec la communauté de la ville pour assurer le financement de l'école. En 1812, les autorités grecques de la ville se montrèrent favorables à l'esprit rénovateur du collège. Ainsi rencontrons-nous dans le « Magasin Encyclopédique » un article qui lui est relatif, qui suggère que la concorde la plus parfaite régnait alors autour de l'établissement : « Le Collège public de cette ville est maintenant dans un état très florissant, et mieux organisé que toutes les autres écoles de la Grèce. Amis zélés de la gloire de leurs ancêtres, les Grecs de Smyrne n'épargnent rien pour faire prospérer les bonnes études. Ils ont appelé de

1. Sur les péripéties vécues par le nouveau collège de Smyrne, voir St. Caradjas, *Tragédies de Smyrne*, Athènes, 1958, ouvrage qui comporte une bibliographie détaillée sur le sujet. Voir aussi Catherine Koumariou, « L'Éducation dans deux villes d'Asie Mineure, Smyrne et Cydonie, au début du XIX^e siècle », dans *Actes du Colloque sur L'hellénisme en Asie Mineure, offerts à la mémoire du Professeur M. Anastassiadis*, Athènes, 1986, p.47-66, où l'on trouvera l'histoire détaillée de la formation et du fonctionnement de ces écoles.

2. St. Caradjas, *Tragédies...*, *op.cit.*, et G. Chassiotis, *ibid.*, p.66.

Vienne un savant d'un grand mérite, M. Coumas, de Thessalie, auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences et la littérature, à qui ils ont confié la direction du collège. A peine arrivé à Smyrne, M. Coumas a fait établir une chaire de littérature latine et augmenter le nombre des professeurs dans les différentes branches des sciences et des arts. On a déjà fait venir de l'Europe savante tous les instruments nécessaires d'astronomie et de physique. On a aussi établi un laboratoire de chimie, qui est sous la direction du Dr. Stéphanos Iconomos, qui possède à fond cette science. M. Coumas, de concert avec M. Anthimus, archevêque de Smyrne, a tellement enflammé les esprits des Grecs de cette ville opulente, que déjà on compte dans le collège des professeurs de mathématiques, d'astronomie, de physique, de physiologie, d'anatomie, de chimie appliquée aux arts, d'histoire naturelle, et particulièrement de botanique, de philosophie morale, d'éloquence, de poésie, des langues grecque, latine, française, italienne, d'histoire générale, de géographie, etc. Les professeurs principaux sont MM. Coumas, doyen et directeur, les frères Stéphanos et Constantinos Iconomos, Apostolios de Smyrne, Anastasios d'Ithaque, Nicolaos de Smyrne, Christodoulos de Thessalie, Constantinos d'Ithaque, etc. Parmi les élèves qui sont déjà en nombre considérable, on remarque une foule d'ecclésiastiques. L'archevêque lui-même suit exactement plusieurs cours de hautes sciences. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est qu'il inspire à tout le clergé de son grand diocèse de l'ardeur et de l'émulation pour l'étude des sciences. La générosité des Smyrnéens envers tous les professeurs est extrêmement grande : les élèves ne payent rien ; un certain nombre d'étudiants pauvres sont entretenus aux frais de la ville. En outre, les revenus du collège sont considérables et bien employés. Enfin, l'impulsion de tous les cœurs est si forte que cette antique patrie d'Homère, de Bion, de Théon, etc., ne tardera pas à produire un grand nombre de vrais savants, dignes de tant de grands hommes qu'elle a vus naître»¹.

1. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.410.

Cet article est le résultat d'informations directes, et ne semble pas provenir de la presse grecque, littéraire ou politique. En effet, dans les articles relatifs au collège de Smyrne et publiés dans le « Télégraphe Grec » ou le « Mercure Savant », nous ne rencontrons nulle mention du soutien moral de l'Église de Smyrne et de l'archevêque à l'enseignement scientifique et rénovateur du collège. De plus, nous savons que l'archevêque Anthimus avait énergiquement combattu les efforts rénovateurs du collège en se mettant à la tête de la fraction « réactionnaire » de la ville¹.

La société civile grecque de Smyrne semble avoir été très soucieuse de promouvoir le renouveau qui s'opérait alors en Grèce. Outre l'encouragement et le soutien financier apportés à un collège organisé à l'européenne, cette société de commerçants s'orientait vers des attitudes sociales nouvelles. Le bon fonctionnement du collège, en dépit des vicissitudes et de la réaction des vieilles institutions organisées de la commune, dut apporter la preuve aux bourgeois de Smyrne de l'efficacité de leur action coordonnée. C'est ainsi que quelques mois plus tard, ils établirent une Société pour l'encouragement des lettres et des arts, qui avait pour but le financement des éditions d'ouvrages élémentaires et modernes. Une lettre de Smyrne, publiée dans le « Mercure Étranger » de 1813, nous informe de la fondation et des activités de cette association culturelle :

« Il vient de s'établir dans cette ville (Smyrne) une société grecque d'encouragement pour les lettres et les arts, composée de savants distingués et d'un grand nombre de négociants. On assure que les fonds de cette société sont déjà considérables. Son but est de faire imprimer, à ses frais, les ouvrages les plus importants, et de propager ainsi les Lumières

1. K. Skalioras, « La Vie et l'œuvre de C. Iconomos », in : *L'Avare*, Athènes, Ermis, 1987, p.11 ; St. Caradjas, *Tragédies...*, *ibid.* ; sur l'évolution de la situation dans la ville de Smyrne touchant aux problèmes du collège, voir Ph. Iliou, « Lutttes sociales et mouvement des Lumières à Smyrne en 1819 », dans *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^e-XVIII^e siècles, Actes du Colloque interdisciplinaire... tenu à Venise, 27-30 mai 1971*, Bucarest, A.I.E. Stt, 1975. La traduction grecque est parue en édition indépendante, Athènes, Mnimon, 1981.

dans toute la Grèce. A peine s'est-elle établie qu'il a paru une traduction en grec moderne de la fameuse *Grammaire* de Buttmann, professeur de littérature grecque en Allemagne, et une *Rhétorique* complète, d'après les rhéteurs anciens et modernes. Ces deux excellents ouvrages ont été imprimés à Vienne, sous la direction du savant et laborieux Alexandre Basili. On en est redevable aux frères Iconomos, tous deux professeurs de premier ordre au collège grec de Smyrne, et à la Société d'encouragement qui a fourni les fonds nécessaires pour les frais de l'impression.

Plusieurs membres de cette Société s'occupent déjà d'une histoire universelle, dont le premier volume va paraître. Nous donnons tous ces détails dans la persuasion que les amis de la Grèce littéraire les apprendront avec satisfaction»¹.

Constantin Nicolopoulos, dans la même revue, devait faire la présentation critique de l'édition de la *Rhétorique* de Constantin Iconomos, «professeur de philologie au gymnase Philologique de Smyrne, ouvrage publié à l'usage des élèves de cet établissement». Dans son style lyrique et parfois ridicule, Constantin Nicolopoulos souligne les conditions dans lesquelles fut composée la *Rhétorique*.

Dans cette présentation critique, Nicolopoulos décrit la composition du livre, qui entendait remplacer la foule d'éditions du même genre qui avaient paru en langue grecque depuis la prise de Constantinople et «qui (étaient alors) réprochées par le goût qui (renaissait) depuis trente ans dans la Grèce moderne»².

Comme il s'agissait d'une édition destinée à l'enseignement, Nicolopoulos se laisse entraîner dans une vision enthousiaste de l'éducation

1. MEtr, 1813, vol.1, n° V, p.323-324. Le «Mercure Savant», vol.2, 1812, 1-3-1812, p.75-80, avait publié une lettre de C. Coumas, écrite à Smyrne le 11-11-1811 et adressée à Anthime Gazis, dans laquelle il relatait l'historique de la fondation et du fonctionnement du collège de Smyrne, ainsi que le rôle qu'y avaient joué la protection du Prince D. Mourousi et la formation de la Société Littéraire dans cette ville. Sans exclure la possibilité que cette lettre ait été la source des renseignements publiés dans le MEtr, il nous paraît plus probable que l'article du MEtr ait puisé à une autre source.

2. MEtr, 1813, vol. 2 n° IX.

grecque moderne: «Tout conspire aujourd'hui à la propagation des Lumières. Des Gymnases et des Lycées s'élèvent de toutes parts; les négociants et tous les hommes riches font de grands sacrifices pour la prospérité des bonnes études; le nombre de professeurs augmente tous les jours; celui des bons élèves devient prodigieux, et la lumière de la sagesse luit heureusement sur notre horizon», etc¹.

Pour ce qui est du collège de Smyrne, Nicolopoulos mentionnait les principaux professeurs (Coumas et St. Iconomos) et soulignait le rôle capital de Stéphanos Rhalis, riche négociant et «mécène fondateur d'une Société pour l'encouragement des sciences et des arts dans cette ville gréco-européenne»², à qui était dédiée l'édition de la *Rhétorique*.

Le «Magasin Encyclopédique» de la même année (1813) compléta par une petite annonce l'image de la société grecque de Smyrne, qui semble s'être organisée activement dans les domaines administratif et culturel. Sous la rubrique «Grèce Asiatique-Smyrne», qui constitue une distinction géographique aussi nouvelle qu'intéressante, le «Magasin Encyclopédique» publia un court article sur les travaux archéologiques et géographiques du «savant antiquaire M. Ioannis Mikélis, conseiller intime du Sénat Grec». Selon ce texte, le savant Smyrnéen était sur le point d'achever un grand ouvrage sur la géographie et les antiquités de l'Asie Mineure, produit de ses longues observations sur place³.

«Les amis de la Grèce littéraire», forme primaire d'un philhellénisme érudit, s'intéressaient à la réorganisation de l'enseignement grec, qui devait rapatrier, selon la rhétorique qui leur était familière, les sciences et les arts dans leur pays natal. Près de Smyrne, dans le petit bourg de Cydonie, Benjamin de Lesbos enseignait les «sciences physiques et mathématiques»⁴ et se proposait de publier «un grand traité de physique»⁵. Ce

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p.147.

3. ME, 18^e année, 1813, vol.2, p.175.

4. MEtr, 1813, vol.1, n^o V, p.324.

5. *Ibid.*

savant, le « plus grand physicien de la Grèce, ...ancien élève de l'École Polytechnique de Paris »¹, se trouvait, tout comme le collège de Cydonie, sous la protection du grand archevêque d'Éphèse, Dionysios Kalliarchis.

Si les activités culturelles des Grecs d'Asie Mineure faisaient l'objet d'une couverture fréquente dans la presse littéraire parisienne, il n'en était pas de même de leurs activités sociales et économiques. En dehors d'une brève allusion à la technique utilisée par les Grecs de Smyrne pour teindre le coton en rouge², les seules informations rencontrées dans cette presse proviennent de la critique littéraire du récit de voyage d'Ignatz von Brenner, intitulé *Ausflug von Konstantinopel nach Brussa in Kleinasien im Jahre 1793*, Vienne et Trieste, 1808, 102 p. in-12°. Le «Magasin Encyclopédique»³ et les «Annales des Voyages»⁴ rendirent compte de cet opuscule et signalèrent les accusations lancées contre le despotisme sauvage des Turcs et leur manière arbitraire de persécuter les paysans grecs de la région, qui devaient acheter chaque année l'autorisation de faire les vendanges.

Dans les régions habitées majoritairement par une population grecque, les dirigeants des communautés grecques et de l'Église orthodoxe semblent chargés de l'enseignement grec.

Dans certains cas, l'Église orthodoxe paraît bien se retirer face au dynamisme des classes ascendantes qui soutenaient de toutes leur forces le renouveau de l'enseignement en Grèce. La même chose se produisit à Chio : le collège de cette île avait connu sous la direction d'Athanasios Parios (1723-1813) un exceptionnel épanouissement⁵. Cet important grammairien était un ennemi farouche de l'introduction dans l'enseignement grec du savoir occidental et particulièrement des sciences

1. *Ibid.*

2. Article de Chaptal, ME, 12^e année, 1807, vol.4, p.513-516.

3. ME, 13^e année, 1808, vol.5, p.188-194.

4. AV, 1809, vol.6, p.110-119.

5. C. Sathas, *Littérature grecque moderne*, Athènes, 1868, p.635.

mathématiques¹. Le départ d'Athanasios Parios ouvrit pour le collège de l'île une nouvelle carrière: «Le Collège des Grecs de Chios vient d'être organisé tout à fait à l'européenne», lisons-nous dans le «Magasin Encyclopédique» de 1813². Cela put se produire «grâce à la démission d'Athanasios de Paros. Parmi les nouveaux professeurs que l'on vient de nommer, on distingue le respectable diacre Néophyte Vamvas de Chios, littérateur et mathématicien fort habile, élève du Collège de France, résidant encore à Paris»³.

Le collège de Chio, qui devait devenir de la sorte l'une des plus importantes institutions éducatives grecques⁴, fut équipé d'une riche bibliothèque, constituée en partie grâce aux donations d'hommes de lettres grecs et étrangers. C'est précisément à ce sujet que le «Magasin Encyclopédique» de 1815 publia une brève notice. Il s'agit d'un fragment d'une lettre adressée à Coray par les administrateurs de l'école de Chios, par laquelle ils chargeaient leur compatriote de remercier les «savants de l'Europe» des livres qu'ils avaient envoyés à la bibliothèque de cette institution. Dans une note du rédacteur de la revue, nous lisons les noms et les qualités des donateurs en question: «Ce sont M. Kopitar, conservateur à la bibliothèque impériale de Vienne; M. Prévôt, professeur à Genève; M. Clavier, membre de l'Institut; M. Thurot, professeur à l'école normale de Paris»⁵. Le fragment était conçu en ces termes: «Nous ne parlons point des ouvrages que vous et M. Vamvas avez déjà offerts: vous êtes des nôtres; mais comment pourrions-nous nous dispenser de proclamer à tout le monde, s'il était possible, notre reconnaissance envers les savants étrangers qui s'empressent d'éclairer notre nation? Oui, respectable

1. «Quiconque mettait le pied en Europe était athée sans second examen; les mathématiques étaient source d'athéisme et son premier résultat était l'abolition du jeûne», cité par M.I. Gédéon, dans *Le Mouvement culturel national*, Athènes, Hermès, 1976, p.105.

2. ME, 18^e année, 1813, vol.2, p.176.

3. *Ibid.*

4. Sur le rayonnement du collège de Chios en 1820, voir les *Souvenirs de l'Orient* du comte de Marcellus, Paris, 1854, seconde édition, p.111 et suiv.

5. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.314-315.

compatriote, notre voix est celle de la nation : l'école et la bibliothèque de Chio, ouvertes à tous les Grecs, proclameront toujours leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs »¹.

L'occidentalisation de l'enseignement grec ne semble pas être la première priorité en Grèce. La modernisation de la culture et de la société semble passer bien plus par le canal de l'hellénisation. Dans certains cas, les Grecs, surtout dans les parties du centre de l'Asie Mineure semblent avoir perdu jusqu'à leur langue. Un peu plus à l'intérieur des terres bordant la mer Égée, à Césarée de Cappadoce, existait un autre collège grec. Le « Mercure Étranger » de 1813² publia quelques détails concernant son rôle et son fonctionnement. Ce collège semble avoir existé depuis les dernières années du XVIII^e siècle ; l'enseignement y comprenait la philosophie, l'histoire, la géographie, le grec ancien et moderne, le français, etc. « On sait que les chrétiens de Cappadoce, après avoir perdu leur langue naturelle, qui était celle des Grecs, tombèrent dans la barbarie, et que pendant plusieurs siècles, ils n'ont parlé que le turc. Les prêtres mêmes ne célébraient la messe qu'en langue turque. Mais depuis que notre archevêque, homme très savant et vrai patriote, a engagé les chrétiens de son diocèse à établir des écoles grecques dans presque tous les cantons et toutes les villes, et particulièrement dans Césarée, lieu de sa résidence, le grec moderne est devenu langue dominante, et on le parle déjà dans toute sa pureté. Le directeur du grand collège de Césarée est un ecclésiastique fort instruit, qui jouit par ses vertus et ses talents d'une estime générale. Le patriarche de Constantinople protège nos écoles de la manière la plus généreuse. Les ouvrages de saint Basile, notre patron, ne sont plus des énigmes pour les ecclésiastiques de Cappadoce. Les bonnes études ont en fort peu de temps adouci nos mœurs et éclairé notre raison »³. Mais même là où l'élément grec semble majoritaire ou exclusif, les efforts semblent s'orienter surtout vers l'hellénisation de l'enseignement.

1. *Ibid.*

2. MEtr, 1813, vol.1, n°V, p.323-324.

3. *Ibid.*

La presse littéraire enregistre ce genre de phénomène presque partout en Grèce. Au centre des Cyclades, dans l'île de Paros, la fondation et la réorganisation de l'école avec des fonds privés provoquent l'enthousiasme et l'émotion : « Ile de Paros. Un de nos concitoyens qui parcourt depuis plusieurs années l'Europe savante vient de nous annoncer, par une lettre, qu'il offre à sa patrie une rente de 15.000 piastres par an, pour servir à mettre notre collège en état de rivaliser avec ceux de Smyrne et de Chios. Ce généreux concitoyen ajoute dans sa lettre que nous ne tarderons pas à le voir de retour. Nos jeunes gens, que l'étude peut polir tout aussi bien que nos beaux marbres, bénissent déjà leur bienfaiteur avec l'émotion la plus vive et la plus sensible »¹.

Sur la côte septentrionale de l'Archipel, à Silymno² de Thrace, un riche négociant du nom de Basilios légua sa maison et toute sa fortune à l'école publique, et recommanda à ses compatriotes, dans son testament, « l'étude approfondie de la littérature grecque ancienne comme le principal moyen de former le goût de la jeunesse studieuse »³.

En même temps, du côté occidental de l'Archipel, de la ville d'Athènes, arrivaient des nouvelles de même ordre. La vieille école, celle que Winckler avait décrite en fonction des renseignements que lui avait fournis Codrika, était fermée. Comme le notait Winckler dans son article et comme l'observa le voyageur R. Chandler en 1765, cette institution avait « droit à une pension annuelle que lui avait faite sur Venise un charitable Athénien, mais qui n'est pas toujours payée régulièrement »⁴. M. Le Docteur Rhasis, « parcourant la Grèce, vint aussi à Athènes », où il apprit qu'il n'y avait plus d'école : la pension ayant tout à fait cessé d'être payée suite à la dissolution de la banque de Venise dans laquelle avaient été placés les fonds, on s'était trouvé dans la triste nécessité d'interrompre les études

1. ME, 18^e année, 1813, vol.2, p.176.

2. Actuellement Sliven en Bulgarie.

3. MEtr, vol.2, 1813, n^o8, p.120.

4. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.318.

dans cette école. « Informé de ce contre-temps, le docteur Rhasis n'eut rien de plus pressé que de convoquer les principaux habitants de la ville d'Athènes, et, après avoir délibéré avec eux et arrêté les moyens d'y établir une école, il accepta le titre d'Éphore, ou directeur principal de cette école qu'ils lui offrirent. A son retour à Constantinople, il la fit consolider par des titres qu'il réclama auprès du gouvernement et du patriarche, et l'école d'Athènes fleurit aujourd'hui sous son inspection »¹.

Le même article se poursuit par l'extrait d'une lettre adressée à Rhasis par le professeur de l'école d'Athènes, M. Jean Palama, datée du 27 mai 1814, dans laquelle il rend compte de la distribution solennelle des prix dans cet établissement: « J'ai ouvert un concours littéraire, et réuni dans l'école les habitants de la première et seconde classe, pour entendre la lecture des différents morceaux de prose et de poésie composés en grec ancien et en grec moderne par les élèves. Les applaudissements ont été unanimes, non seulement de la part des Grecs, mais aussi de la part des Français et des Anglais qui y ont assisté, et qui ne tarissaient point sur les éloges des élèves et du professeur qui les avaient rédigés. Les élèves couronnés furent récompensés par la Société des Philomuses qui vient d'être nouvellement formée. Les uns par des bagues d'or ou d'argent, chacun selon son mérite, et les autres par des gratifications pécuniaires; l'on donna même aux plus pauvres des vêtements »².

Cet article est très intéressant, tout d'abord parce qu'il donne quelques précieux renseignements sur les diverses activités de Dimitrios Rhasis, dont les détails biographiques nous sont mal connus; ensuite, des informations que cet article contient, nous déduisons que la « consolidation » d'une nouvelle école grecque au début du XIX^e siècle exigeait des « titres », réclamés auprès du gouvernement ottoman et du patriarcat de Constantinople.

La société particulière de la petite bourgade d'Athènes apparaît

1. Ibid., p.318-319.

2. Ibid., p.319-320. Voir aussi MS IV (1814) p.92-93.

clairement dans cet article : première et seconde classe d'habitants grecs, et les « fashionables of Athens », cette étrange association d'étrangers résidant ou de passage dans la ville d'Athènes, riches héritiers, militaires, archéologues et artistes qui ont, les uns plus que les autres, ravagé les antiquités de la Grèce¹. La Société des Philomuses² semble encourager les activités de l'école : elle récompense élèves et professeurs, distribue des vêtements aux élèves démunis. Une note au bas de l'article informait le public du « Magasin Encyclopédique » que « le but de cette Société (était) de fournir les fonds nécessaires à la propagation des études dans la Grèce, à la publication des ouvrages classiques, à l'entretien de la jeunesse indigente qui se consacre aux sciences, enfin à la recherche des antiquités de tout genre »³. Le « Mercure Étranger » de 1816⁴ annonça à son tour l'établissement de la nouvelle société littéraire à Athènes en se bornant à mentionner qu'« elle se (composait) des Grecs les plus savants et de littérateurs étrangers résidant dans la ville ».

L'histoire importante des associations culturelles grecques pendant les dernières années de l'occupation ottomane, leur rôle dans la formation des esprits en Grèce et leurs rapports avec l'élément étranger toujours présent en leur sein, tout cela n'a pas encore fait l'objet d'une étude globale. À côté des sociétés « littéraires » des Principautés phanariotes et de Vienne, celles des régions occupées (Smyrne, Corfou ou Athènes), ou même les associations qui, sous couvert d'activités culturelles, élaboraient des plans politiques (comme l'Hellénoglosson Xénodoheion de Paris), composent les différents volets d'un phénomène culturel et idéologique qui caractérise le comportement de la société civile grecque à la veille de la

1. Sur leurs activités et sur leur mode de vie particulier, leurs voyages et leurs pillages, voir le témoignage de J.O. Hanson, *Private Journal of a Voyage from Smyrna to Venice*, éd. Alkis Angelou, *op.cit.*

2. Sur la société des Philomuses, se référer à l'ouvrage de T. Th. Velianitis, *La Société des Philomuses d'Athènes*, Athènes, Vassilopoulos, 1993 (en grec).

3. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.319.

4. MEtr, vol.4, n^o 21, p.274.

révolution de 1821. L'élan de cette société fut si grand qu'il semble avoir entraîné parfois avec lui certaines parties de la société politique. Nous avons déjà évoqué les innovations idéologiques des Phanariotes, qui causèrent en partie leur ruine¹ ; de la même façon, les abbés ou supérieurs des couvents d'Athènes, entraînés par le courant réformateur qui paraît inspirer et traverser l'ensemble des classes sociales de la ville, exprimaient leur désir de créer et entretenir une chaire de philosophie : « considérant la grande utilité que répandrait dans leur pays la renaissance de la philosophie, ils ont ouvert spontanément une souscription pour créer une chaire de philosophie, dont le professeur sera payé à leurs dépens. C'est donc le clergé lui-même qui tend la main à la jeunesse pour l'aider à parcourir la carrière des lettres. Ainsi », concluait le rédacteur du « Magasin Encyclopédique » (Duval-Destains ?) « toutes les classes des Grecs, prêtres ou laïcs, n'ont d'autre ambition que celle d'éclairer leur nation en augmentant, pour ainsi dire, son domaine littéraire, et de triompher par des faits réels des lâches calomnies dont elle est l'objet »².

Le pays semi-indépendant du Magne était bien connu en Occident³. Néanmoins, pendant les années que nous étudions, le petit pays du Magne devait réapparaître sur la scène internationale, ceci étant dû en grande partie à la publication du récit de Dimo et Nicolo Stéphanopoli sur cette région.

Ce voyage constitue la seule mission envoyée en partie par Bonaparte afin de se mettre en contact avec les habitants du Magne d'une part, et de s'informer des dispositions des Grecs d'Épire d'autre part. Les Stéphanopoli rencontrèrent Bonaparte à leur retour à Paris, trois jours avant que ce dernier ne s'embarque pour l'Égypte, mais cela ne les empêcha pas de

1. C. Dimaras parle du « goût généreux du suicide » dans ses « Notes sur l'évolution des idées du XVI^e au XIX^e siècle dans le domaine culturel grec et sur les doctrines qui l'ont enregistrée », *Zeitschrift für Balkanologie*, Wiesbaden, 1967, p.165.

2. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.320.

3. Le catalogue de l'exposition, *Travellers to the Mani 15th-19th cent.*, Athènes, 1993, montre toute l'ampleur de l'intérêt des Occidentaux pour ce petit pays belliqueux.

publier leur relation, dévoilant leurs entrevues avec le jeune général.

A vrai dire, le voyage des Stéphanopoli en Grèce manque de sérieux. Le médecin Dimo Stéphanopoli avait fait une découverte médicale, en remarquant les propriétés vermifuges d'une plante qui poussait en abondance dans les îles Ioniennes et en Morée. Après avoir communiqué sa découverte à la Société Médicale de Paris, il décida d'aller chercher ces plantes lui-même, en compagnie de son jeune neveu Nicolo. Passant par Milan, ils rencontrèrent Bonaparte qui les chargea de remettre une lettre au bey du Magne, et peut-être une autre aux chefs militaires de Souli.

Plusieurs dizaines de pages de leur relation sont consacrées à leur entrevue avec le jeune général et aux plans de ce dernier pour la Grèce. Le reste de leur récit est une sorte de spéculation sur la vie des Maniotes, calquée, selon eux, sur celle des anciens Spartiates. Ils décrivent des choses que personne avant eux n'avait remarquées, concernant les lois républicaines de ce peuple aussi bien qu'un grand nombre d'activités « athlétiques », sorte de survivance des jeux olympiques à laquelle il semble que les Stéphanopoli aient assisté.

La « Décade » passa sous silence la publication de l'œuvre, tandis que les « Annales des Voyages » ne purent retenir leurs sarcasmes¹. La conformité de la feuille aux nécessités politiques de l'heure, qui exigeaient le silence le plus équivoque sur la Grèce, et d'autre part l'extravagance et le manque d'esprit scientifique de la relation poussèrent Malte-Brun à suggérer même que ce voyage n'avait jamais eu lieu.

Le « Magasin », quant à lui, ne publia rien concernant le voyage au moment de sa parution². En 1802 en revanche, date de la mort de Dimo

1. AV, t.3, bul.8, 1808, p.130

2. Les Stéphanopoli publièrent leur relation sous la date supposée de Londres et sous le titre de : *Voyage en Grèce pendant les années V et VI (1797 et 1798) d'après deux missions, dont l'une du Gouvernement français et l'autre du général en chef Bonaparte, rédigé par un des professeurs du Prytanée, avec figures, plans et vues levés sur les lieux – A Londres, 1800*. Bien qu'il eût été lié à Barbié du Bocage, Dimo Stéphanopoli ne parvint pas à convaincre les spécialistes de la véracité de ses dires. Sur ce point, voir la *Correspondance de Philippidis, Barbié du Bocage, Gazis*, éd. C. Koumarianou, Athènes, 1966, p.104.

Stéphanopoli, le « Magasin » publia un article sur leur mission, article qui avait pour prétexte la présentation critique d'une compilation de plusieurs ouvrages sur l'Empire ottoman¹. Selon le rédacteur du « Magasin », cet ouvrage est une supercherie tout à fait inutile et un abus du nom de Bourlet de Vauxcelles, qui n'a donné son avis que sur certains points de philologie.

« Mais ce qu'on trouve de plus intéressant dans ce recueil, c'est précisément ce que son titre énumératif n'annonce pas », ajoute le rédacteur. « Après la conquête de Venise, le général Bonaparte envoya dans la Morée deux hommes observateurs pour connaître les mœurs et les usages des vrais Maniotes, descendants des Spartiates. Une lettre de M. Julien Le Roi, qui avait parcouru ce pays pour y découvrir les restes des anciens monuments qui y avaient existé, avait donné quelque détail sur l'ancienne et nouvelle Sparte. Les voyageurs ont examiné ce peuple sous le rapport de la civilisation actuelle, et nous font connaître le Maniote depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort »².

Le précis de l'état contemporain de la civilisation dans le Magne occupe dix pages, au cours desquelles nous suivons l'analyse relativement détaillée des mœurs et des usages des Maniotes, mais surtout de leur système économique, social et administratif particulier. L'accent est mis sur l'absence presque totale de procédures bureaucratiques dans tous les domaines, le système d'équité qui existe entre eux, et surtout leur indépendance par rapport à la Porte. L'auteur fait bien noter que les habitants du Magne ne paient pas de dîme aux Turcs ni aucune sorte d'impôt, et qu'ils choisissent eux-mêmes leurs chefs. Malheureusement, nous n'avons pu trouver l'ouvrage en question au cours de notre enquête.

1. Selon A. Barbier (II, 1290, b), la compilation fut faite par les soins d'Ant. Serieys ce qui explique la présence du fragment des Stéphanopoli. Ant. Serieys fut le « professeur du Prytanie » qui rédigea la relation du voyage de Dimo et Nicolo Stéphanopoli dans le Magne. Je remercie Mme Polycandriotti de m'avoir indiqué cette voie.

2. ME, 8^e année, 1802, t.2, p.183.

Ainsi ne sommes-nous pas en mesure de savoir quelle est la part de la relation des Stéphanopoli, et quelle est celle de l'intervention du compilateur sur le texte original.

Pour toute conclusion, le rédacteur de cet article (qui signe A.J.D.B.) se borne à constater la permanence de l'indépendance et de la vertu antiques, cas presque unique dans l'histoire de la Grèce que représentent les Maniotes : «...Un peuple qui a su conserver sa liberté au milieu des vexations d'un despotisme barbare, chez lequel on trouve quelque reste des mœurs et des usages de ces Spartiates dont il descend »¹.

Ce qui est intéressant, c'est l'attention différente portée par une partie des intellectuels français de l'époque aux déplacements et à la fermentation qui se produisaient au sein de la société grecque. Le pays sauvage et indomptable du Magne était bien connu, et depuis longtemps, par les récits des voyageurs européens. Mais jusqu'à ce moment-là, il ne s'agissait pas d'une survivance des mœurs austères et républicaines de l'ancienne Grèce. La « Décade » avait déjà publié le récit de C. Jumelin, extrait d'un mémoire lu dans la seconde Classe de l'Institut national, le 2 messidor de l'an VIII (1799), sur la découverte de l'arsenal maritime des Lacédémoniens, dans lequel il était question des habitants du Magne et de leur civilisation².

Jumelin raconta à la classe ses aventures, lorsqu'il quitta Choiseul-Gouffier en 1788, pour rentrer en France. Le 8 juin 1788, son navire faillit faire naufrage près du cap de Matapan, le Tainaron actuel. Plus que la mer, les passagers redoutaient les Maniotes, ces brigands qui s'emparaient des débris laissés par les naufrages, qu'ils provoquaient assez souvent au moyen de gros rochers qu'ils précipitaient depuis le haut de leurs montagnes sur les navires que le vent poussait suffisamment près.

«...Déjà une centaine d'hommes armés de fusils étaient descendus de la

1. *Ibid.*, p.192.

2. DP, vendémiaire an VIII/1799, p.17-22.

montagne dans l'espérance de s'emparer des débris d'un naufrage qu'ils regardaient comme certain», racontait-il. «Lorsqu'ils s'aperçurent que leur féroce espoir allait être frustré, ils poussèrent des cris de rage et lâchèrent une fusillade qui heureusement ne blessa personne à bord»¹.

A l'occasion de ce récit, Jumelin ne songea nullement à la survivance de l'esprit belliqueux des Spartiates, mais au manque de civilisation. Il établit une comparaison entre l'état des Maniotes et celui dans lequel se trouvaient les habitants des provinces maritimes de la France au Moyen-Age, quand les hommes n'avaient qu'une «demi-civilisation» et n'étaient «pas même détournés de leurs superstitions»².

«Que les ministres des autels ont encouragé ce brigandage, quand il leur a été profitable; que les temples des chrétiens ont retenti de prières atroces pour solliciter des naufrages, (c'est) ce qui est prouvé par une formule que l'on trouve dans les anciens rituels des provinces maritimes de France»³.

Les attitudes observées à l'égard du Magne constituent un moyen de se repérer assez intéressant. La position de la «Décade» et des intellectuels idéologues devant cette particularité ethnique consistait en une lecture sociale et morale, qui ne considérait les choses qu'à travers le prisme de l'évolution de la civilisation. Parallèlement, l'approche du «Magasin» et des hellénistes qui y collaboraient diffère sensiblement: elle est, elle aussi, «philosophique», dans la mesure où elle cherche à faire apparaître les structures administratives, économiques et sociales du pays. Mais en même temps, elle vise à détecter les survivances de l'antiquité. Les hellénistes qui avaient suivi la civilisation grecque de sa naissance à sa décadence, tout au long de son histoire, arrivaient à expliquer les phénomènes selon le chemin inverse.

La «Décade» et le «Magasin» constatent le même phénomène: la «demi-civilisation» des brigands du Magne. Mais pour les uns, la moitié manquante n'a pas encore existé, tandis que pour les autres, elle n'était

1. *Ibid.*, p.18.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

qu'enfouie dans le passé et dans la mémoire de ce peuple: elle survivait dans leurs coutumes et dans leurs usages, dans leur langue et dans leurs institutions.

A travers ce prisme, le « Magasin » s'était intéressé assez tôt à cette région: dès 1796, il avait informé ses lecteurs de l'existence de cette « petite république grecque »¹, de ce « petit gouvernement », cette première « juridiction », avant que Bonaparte éveillât le rêve d'une éventuelle libération de la Grèce par les armes victorieuses de la République.

L'engagement de Malte-Brun dans la querelle de la « régénération » et la « dégénération » de la Grèce, fut le pivot de sa critique du voyage entrepris chez les Maniotes par Dimo et Nicolo Stéphanopoli. Soit qu'en 1808, l'alliance franco-turque et l'antagonisme qui régnait entre la France et la Russie dans l'Europe du sud-est n'eussent plus permis de mentionner certaines étapes de la politique grecque de Bonaparte, dont l'envoi des Stéphanopoli en Grèce avait été un des résultats, soit que la description élogieuse des Maniotes entreprise par les voyageurs corses eût peu convenu à l'image de la Grèce que tenaient à propager les « Annales des Voyages » pendant les toutes premières années de leur parution, le fait est que Malte-Brun arriva au point de quasiment nier l'authenticité du voyage: « Les badauds de Paris, et l'on peut ajouter ceux de l'Europe, ont été attrapés d'une manière singulière par l'obscur éditeur du prétendu *Voyage chez les Maniotes*, publié au nom de MM. Dimo et Nicolo Stéphanopoli: ces deux Grecs ne sont que des prête-noms, et toute la relation est un tissu de contes compilés d'après quelques récits vagues qu'on les avait engagés à faire verbalement sur leur séjour à Magne, qui, selon des témoignages authentiques et respectables, n'a duré que très peu de jours »². Les hellénistes et géographes parisiens n'avaient pas apprécié le récit de Dimo et Nicolo Stéphanopoli. Barbié du Bocage, qui semble avoir été lié d'amitié avec Dimo, écrivait, nous l'avons vu, à ce sujet à

1. ME, 2^e année, 1796, t.IV, p.90.

2. AV, vol.3, 1808, p.130.

Daniel Philippidis : « Je n'ai point lu le Voyage de Barba Dimo et je vous avouerai franchement qu'on n'en fait pas grand cas à Paris. Il nous a raconté des aventures dignes de figurer dans un roman, qu'on ne croit pas, et qui annoncent peu de connaissances. Il dit entre autres qu'en passant devant la ville d'Arcadia, il a vu sur la côte les Bergers d'Arcadie. Il a pris la ville d'Arcadia pour l'ancienne Arcadie, tandis que c'est l'ancienne Cyparissie en Messénie »¹.

Pour revenir à l'article d'A.J.D.B., il convient de signaler qu'il retient du texte des Stéphanopoli les passages qui examinent « ce peuple sous le rapport de la civilisation actuelle, et nous font connaître le Mainotte depuis le moment de sa naissance »². Ainsi le « Magasin Encyclopédique » mettait-il l'accent sur le caractère traditionnel et coutumier de cette société isolée, présentée sous les couleurs les plus idylliques : les mères se chargeaient des enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de sept ans ; puis c'était le père qui prenait en charge l'éducation corporelle et spirituelle des garçons, tandis que les filles restaient auprès de leur mère ; les coutumes et festivités qui accompagnaient naissances et mariages étaient ensuite présentées en détail, puis les cérémonies funèbres. Cette société est présentée comme une association paisible et totalement libre de l'ensemble des citoyens : nulle bureaucratie, pas d'impôts, rien de consigné par écrit, et chacun respectant son honneur chaque fois qu'il était engagé ; les prêtres n'étaient pas payés et gagnaient leur vie en travaillant aux champs comme tout un chacun, ainsi que les médecins pratiques, qui sauvegardaient un

1. *Correspondance de Philippidis - Barbié du Bocage - Gazis*, édition Catherine Koumarianou, *op. cit.*, p.104.

2. ME, 8^e année, 1802, vol.2, p.182-192; le titre complet de la compilation est le suivant : *Lettres sur Constantinople, de M. l'abbé Sevin, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au comte de Caylus; suivies de plusieurs lettres de M. Peyssonel, de la même Académie, et d'autres savants, écrites au même; contenant des détails curieux sur l'Empire ottoman: on y a joint la Relation du consulat de M. Anquetil à Surate, adressée à M. Vergennes, un mémoire du savant Beschi, sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde, revu par Jérôme de Lalande, de l'Institut National, etc., le tout imprimé sur les ouvrages inédits, et revu par M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles*. 1 vol. in-8^o, Paris chez Obre, rue Mignon n^o1 et Buisson, impr. libr., rue Hautefeuille. L'omission des Stéphanopoli dans le titre de cette compilation est sans doute due au caractère « secret » et propagandiste de l'édition.

savoir antique ; le divorce était simplifié, il suffisait qu'un couple ne vécût pas ensemble pour une durée de sept ans pour que les époux fussent déclarés divorcés. En un mot, il s'agissait d'un peuple libre et heureux qui vivait selon des lois coutumières respectées et chéries de tous.

Ce peuple était partagé en 360 villages, qui comptaient 45 000 habitants. Leurs occupations agricoles leur fournissaient blé et orge en suffisance ; le gibier semblait abonder, et la production de soie et d'huile était excédentaire, si bien qu'ils en exportaient le surplus contre du vin.

Le rédacteur de l'article, comme on l'a déjà dit, clôt cet exposé de la vie isolée, champêtre et guerrière des Maniotes en disant qu'il s'agit d'« un peuple qui a su conserver sa liberté au milieu des vexations d'un despotisme barbare, chez lequel on trouve quelques restes des mœurs et des usages de ces Spartiates dont il descend »¹.

Sociétés et cultures en Grèce continentale

Nous avons signalé dans l'introduction de ce chapitre le déplacement de l'intérêt des spécialistes occidentaux, des côtes et des îles de l'Archipel vers les régions continentales de la péninsule grecque et de l'Asie Mineure. Ce phénomène, qui caractérise d'une manière générale la géographie et la cartographie occidentales au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, avides qu'elles étaient de renseignements concernant l'intérieur des terres, devait s'amplifier pour ce qui est des régions européennes de l'Empire ottoman, du fait de l'ignorance géographique des régions continentales de la Turquie d'Europe et du caractère politique de l'émergence des revendications serbes et grecques ou de l'éveil, encore timide et hésitant, de l'élément slave.

Ainsi les spécialistes devaient-ils orienter leurs recherches vers les régions continentales de la Grèce, des Balkans et de l'Asie Mineure, afin de

1. *Ibid.*, p.192.

construire une image conforme à la réalité de l'état physique de ces régions et des conditions de vie de leurs habitants. De leur côté, les voyageurs dirigèrent leurs investigations bien plus vers le continent que vers la zone insulaire ou côtière. Les géographes comme Barbié du Bocage et Edme Mentelle, Malte-Brun ou Depping, tâchaient, chacun à sa manière, de combler les lacunes du savoir géographique pour les régions continentales de la Grèce. La géographie ancienne, étape préliminaire indispensable à une connaissance approfondie des régions continentales grecques, pour lesquelles aucun travail d'envergure n'avait encore été effectué¹, rassemble le matériel disponible en vue de poser les bases de tout travail moderne. Edme Mentelle, au Lycée Républicain, fait ses cours sur le Péloponnèse², textes empreints d'idées républicaines qui furent aussitôt publiés dans la presse littéraire; Barbié du Bocage, comme nous l'avons déjà vu, travaille à l'*Atlas d'Anacharsis*, trace des cartes sur la plupart des *Voyages* en Grèce, publie les renseignements géographiques et archéologiques que lui envoie Fauvel d'Athènes et du Péloponnèse et ajoute en appendice au voyage de Pouqueville³ un «Précis historique et géographique sur l'ancienne Épire» dont la presse rendit compte⁴.

En même temps, ces deux géographes, qui furent les plus reconnus de leur temps (l'étoile de Malte-Brun commence à peine à se lever à la fin de l'Empire), s'intéressent à la géographie «positive» de la Grèce continentale: Mentelle communique à la Classe des Sciences Morales et Politiques de l'Institut, le 30 germinal an VI (1798), deux mémoires qui

1. Sur la connaissance géographique de l'espace grec, le rôle de la géographie ancienne et les premiers travaux topographiques, voir G. Toliaas, «The Cartographer Barbié du Bocage and the Approach to the Greek World in the late 18th and early 19th Centuries», *op.cit.*, et «1830-1930, the People and the Territory», introduction au catalogue de l'exposition *The Cartography of Hellenism: one hundred Years, 1830-1930*, Athènes, 1992, p.24-33.

2. «Description des territoires d'Épidaure et de Trézène», ME, 4^e année, 1798, vol.6, p.9-20, et «Sur quelques points particuliers de la géographie d'Argolide», ME, 5^e année, 1799, vol.5, p.372, ou bien «Étude géographique de la Grèce», *ibid.*, vol.4, p.390 et suiv.

3. *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie...*, Paris, 1805.

4. AV, 1808, vol.2, p.129, et «Archives Littéraires de l'Europe», 1805, vol.5, gazette littéraire n°77, mars.

avaient pour objet, le premier la statistique du Mont Athos, «de ses nombreux couvents, ses 500 chapelles et ses 4 000 moines»¹, et le second «la description des pays compris dans le département du Consulat de Salonique. L'intérêt de ce mémoire, rédigé depuis quelque temps, a été accru par le rapprochement que la Classe a été à portée d'en faire avec cinq mémoires sur la même contrée, qui lui ont été adressés par le c. Félix, Consul de France à Salonique»²; de son côté, Barbié du Bocage, en tant que géographe des Relations extérieures, rédige la *Grande Carte de la Morée* et s'intéresse aux travaux géographiques des Grecs modernes.

Les géographes furent donc les premiers à fixer leur attention sur les régions continentales grecques, conscients que les travaux géographiques de l'avenir seraient appelés à combler les lacunes du savoir géographique concernant ces régions³. C'est Barbié du Bocage qui parla le premier des Grecs du continent et de la différence qui les séparait des Grecs des îles : «On ne connaît guère, en France, les Grecs modernes que par le rapport des voyageurs qui, pour la plupart, n'ont vu que quelques îles de l'Archipel... Mais il n'en est pas de même des Grecs du continent, ou du moins de ceux qui habitent les grandes villes; ceux-ci sont très polis, cultivent les belles-lettres et les sciences, et il n'y a pas de doute qu'ils y feraient de grands progrès s'ils n'étaient sans cesse arrêtés, dans leurs études, par la difficulté que leur oppose la jalouse inquiétude des Turcs»⁴.

Dans cet important article, qui inaugure les discussions «philhelléniques» des hellénistes français dans la presse littéraire, Barbié du Bocage parle des activités culturelles des intellectuels grecs de Macédoine, d'Épire

1. DP, germinal an VI, 1798, p.136.

2. *Ibid.* Il s'agit de Félix de Beaujour, auteur du *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1789 jusqu'en 1797*, Paris, 1800, et du très important *Voyage militaire dans l'Empire ottoman*, Paris 1829.

3. En 1876, Élisée Reclus devait prouver que les Balkans étaient traversés d'un réseau complexe de montagnes différentes, et non d'une seule montagne, comme le croyaient jusqu'alors les géographes, erreur qui était due, selon Reclus, à la confusion de la description de Ptolémée.

4. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.76.

et de Thessalie. En effet, un certain déplacement des activités économiques de l'Empire ottoman vers ses régions continentales avait eu pour résultat que les grandes villes maritimes de Smyrne et de Salonique étaient devenues les capitales économiques de la Méditerranée ottomane¹. Une classe bourgeoise s'était donc créée, qui ne tarda pas à « participer activement aux affaires administratives de la nation »². En même temps, l'essor des activités commerciales contribuait à l'accroissement de la production du pays : accroissement relatif de la production agricole, avantageuse pour les propriétaires fonciers ottomans mais aussi pour les grands monastères grecs et certains propriétaires grecs du Péloponnèse surtout, et accroissement plus remarquable de la production industrielle, qui se détachait progressivement de l'économie domestique et donnait naissance à des associations d'industriels et de commerçants. Ces associations, parmi les premières dans l'économie européenne, pratiquaient la collaboration entre le travail et le capital afin de résoudre les problèmes posés par l'absence de grands capitaux³. Parmi elles, celle d'Ambélakia en Thessalie avait attiré l'attention des voyageurs et des spécialistes.

En 1810, les « Annales des Voyages » publièrent un long extrait de la *Géographie Moderne* de Philippidis-Constandas. De cette édition, le « Magasin Encyclopédique » avait déjà publié un extrait concernant la région du Magne⁴. Cet ouvrage est d'une importance capitale pour

1. Parallèlement se développèrent de nouveaux centres économiques sur le continent, tels que Patras, Arta ou Jannina. Les commerçants grecs surent profiter presque exclusivement de ce nouvel équilibre, leurs seuls concurrents restant les juifs et les Arméniens de Constantinople.

2. N. Svoronos, *Histoire...*, Athènes, Thémelio, 1981, p.54 : « Les dirigeants des associations professionnelles de Constantinople participent dès le milieu du XVIII^e siècle à l'élection du patriarche et à l'administration de l'Église, tandis que dans certaines régions de la Grèce du Nord, les associations professionnelles avec l'Église ont sous leur contrôle l'administration des communautés ».

3. Sur ce point, consulter N. Svoronos, *ibid.*, p.52; Sp. Asdrachas, « Réalités du XVIII^e siècle grec », dans *Étapes vers la société grecque moderne* (en grec), Athènes, 1965, p.1-47, et N. Todorov, « Sur quelques aspects du passage du féodalisme au capitalisme dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman », *Revue des Études Sud-Est Européennes*, I/1-2 (1963), p.103-136.

4. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.76-90; l'extrait est aux pages 85-90.

l'introduction de la pensée des idéologues, aussi bien politique que scientifique, en Grèce¹. Cet extrait concernait la région de Magnésie et avait été choisi et traduit par le géographe Depping, collaborateur de la revue. Dans une note, Depping faisait quelques remarques sur le style trop populaire des rédacteurs et sur le caractère subversif du texte, qui l'avait obligé à supprimer « les fréquents passages dans lesquels les auteurs, dont le seul but était de faire un ouvrage pour le peuple, harangent presque chaque village pour en exhorter les habitants à ouvrir les yeux sur la situation présente de leur patrie et à s'unir tous contre les Turcs, leurs maîtres »².

Ce long extrait, intitulé « Description Topographique de la Magnésie, traduite du grec moderne par M. Depping », s'étend sur 35 pages et donne une image complète du renouveau économique et social qui s'est opéré dans la région du Mont Pélion vers la fin du XVIII^e siècle :

« Au milieu de ces forêts épaisses, on trouve vingt-quatre villages situés, pour la plupart, sur des rivières d'une eau extrêmement claire. On divise ces villages en bacouphies et en chasies³. Les bacouphies sont au nombre de quatorze, sans compter les machalades...

L'administration de ces bacouphies est excellente, puisqu'ils ressortent immédiatement de la ville et ont partout de puissants protecteurs. Les Turcs n'ont point de pouvoir d'y entrer ni d'y exercer quelque acte d'autorité. Ils établissent des églises où ils le veulent ; leurs impôts sont très modiques et ne grèvent point les individus, puisqu'ils ne paient que le dixième seulement.

1. *Νεωτερική Γεωγραφία*, Vienne, 1791. Voir Catherine Koumariou, « Introduction à la *Géographie Moderne* », Athènes, Hermis, 1988, p.51-56 (en grec).

2. AV, 1810, vol.3, p.191-225.

3. Les « bacouphies » correspondaient à l'origine aux terres qui appartenaient aux monastères, tandis que les « chasies » étaient des propriétés privées. Sur la propriété foncière en Grèce pendant la période ottomane, voir l'*Histoire économique de la Grèce moderne*, (en grec) ouvrage collectif composé par G. Katsoulis, M. Nikolinos et V. Filias, vol.1: 1453-1830, Athènes, Papazissis, p.79-86 ; voir aussi l'importante étude de Vera Moutafchieva, *Agrarian Relations in the Ottoman Empire in the 15th and 16th Centuries*, East European Monographs, Boulder, Distributed by Columbia University Press, New York, 1988.

Les biens communs appartenant à tous les bacouphies sont administrés par les préfets de Makrinitza, les uns plus, les autres moins, d'après les divers degrés de leur autorité. Ils prennent un bastanza de Constantinople qu'ils établissent à Makrinitza pour qu'il y fasse faire les corvées, punir les coupables et présider le conseil.

Du reste, le gouvernement des bacouphies est un des plus ressemblants à ceux des autres États d'Europe, et les habitants seraient certainement très heureux si l'ignorance et la dureté des préfets et la division qui règne entre les divers endroits ne remettaient pas ces endroits au niveau des autres cantons de la Turquie...

Quant aux mœurs des habitants, elles annoncent en général une civilisation parfaite ; il y a dans presque tous les villages des écoles de grec, et l'on y trouve des hommes fort instruits, surtout parmi les prêtres, qui s'adonnent avec beaucoup de zèle aux fonctions de leur état... »¹

L'examen minutieux des vingt-quatre villages de la Magnésie montre très clairement la justesse de ces observations. Partout régnait la prospérité due au commerce, à l'industrie et à la saine administration des affaires communes.

« L'endroit le plus remarquable de tous ceux de la Magnésie, tant par son étendue que par la prééminence dont il jouit sur les bacouphies, est Makrinitza, éloigné de deux lieues du port où est la forteresse. Situé dans un terrain rocailleux, à l'entrée de la presqu'île, à l'ouest, et entouré de montagnes des deux côtés, ce lieu sert de boulevard à toute la Magnésie et l'a souvent garantie des invasions des ennemis, qui n'osaient y pénétrer avant d'être maîtres de Makrinitza. Il contient environ 1 000 habitations, sans compter celles de deux machalades qui y appartiennent et qui renferment ensemble 150 à 200 habitations. La plupart des maisons, grandes et belles, sont bâties en pierre, comme celles des autres endroits de la Magnésie, et jouissent d'une vue admirable.

Les objets de commerce à Makrinitza sont la soie, le blé, le vin et le

1. *ibid.*, p.195-197.

miel; les environs ne produisent que peu d'huile et point de figes. L'agriculture n'y est pas considérable à cause du manque de bêtes de somme, qu'on est obligé de faire venir de la Haute-Thessalie et de la Macédoine: les habitants sont presque tous fabricants ou artisans; les hommes font des souliers, des besaces, des bonnets, des sacs, dont ils pourvoient tous les autres cantons, et les femmes filent du coton à la manière des femmes de Golos, de Portaria et des autres villages voisins. Les habitants de Makrinitza aiment la bonne chère et sont presque tous gais et contents; ils aiment la liberté et ont un penchant naturel à vouloir dominer; c'est pour cela qu'ils sont fiers d'être habitants de Makrinitza qui a, comme on a dit plus haut, la prééminence sur tous les bacouphies de la Magnésie»¹.

Tout comme Makrinitza, qui servait en quelque sorte de capitale à cette région prospère et bien gérée, les autres villages grecs de Magnésie connaissaient un essor économique exceptionnel: «les habitants de Portaria exercent tous des métiers; et les hommes aussi bien que les femmes travaillent à l'apprêt des fils et des lisières de soie, des ceintures, etc. Ce travail leur fournit une subsistance honnête»²; ceux de Drakia «trafiquent par terre avec Larisse, Phersale, Trikkala et les environs». Ils sont «très laborieux et sobres»³. Les habitants de Saint-Laurent s'adonnent à l'agriculture et «sont presque tous à leur aise»⁴, tandis que ceux de Méliès «cultivent avec soin leur terrain et possèdent beaucoup d'oliviers et de mûriers. Les productions dont ils font le plus de commerce avec l'étranger sont la soie, l'huile, les figes et les olives»⁵.

Le contact établi grâce aux relations commerciales incitait les habitants des villages pauvres à aller chercher fortune à l'étranger, comme ce fut le cas des habitants de Zankarade⁶ ou de Zagore, dont «la plupart... vont

1. *Ibid.*, p.201-202.

2. *Ibid.*, p.204.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p.205.

5. *Ibid.*, p.207.

6. *Ibid.*, p.212.

gagner leur vie dans l'étranger, et ils y réussissent d'autant mieux qu'ils sont laborieux et honnêtes de leur naturel. L'école grecque qui existe à Zagore était anciennement très réputée pour les bonnes études; et les élèves qui en sortaient allaient en répandre la renommée jusqu'à Constantinople, à Smyrne et en Égypte, soit qu'ils se livrassent aux sciences, soit qu'ils exerçassent le commerce ou un art quelconque... Le village de Zagora a donné naissance à deux hommes illustres, qui ont rendu de grands services à leur patrie: l'un est Constantin Maurice, qui fut premier médecin des princes Nicolas Maurocordate et de son fils Constantin; l'autre, Johannes Princos, qui, après voir acquis par son commerce en Hollande une grande réputation et beaucoup de richesses, en employa une grande partie à faire du bien à ses compatriotes. Il envoya entre autres de la Hollande à sa ville natale une belle bibliothèque composée de presque tous les auteurs grecs et de beaucoup d'ouvrages en d'autres langues; il fonda en outre un salaire annuel pour le maître de l'école grecque et fit l'acquisition de plusieurs maisons pour servir de logement aux maîtres et aux disciples étrangers»¹.

Si les choses étaient telles pour les villages grecs de Magnésie relevant du système administratif autonome des bacouphies et des chasies, il en allait autrement des villages mixtes, là où la population était mêlée de Grecs et de Turcs: Golos, village situé dans une région fertile et naturellement protégée, ne connaissait aucun des avantages économiques dont jouissaient les bourgs grecs de Magnésie: «Sous un autre gouvernement que celui des Turcs, Golo pourrait jouer, parmi les villes de la Grèce, un rôle très important, étant tellement située qu'elle forme l'échelle de toute la Haute-Thessalie; mais ces barbares ne jugent point à propos d'augmenter la population dans les contrées soumises à leur domination, ni même de stimuler l'activité et l'esprit d'industrie et de commerce parmi les habitants. Tout se réduit aux affaires qui se font chaque samedi à une foire qui se tient dans cet endroit»².

1. *Ibid.*, p.214-215.

2. *Ibid.*, p.203.

En revanche, la stimulation de l'activité et de l'esprit d'industrie et de commerce parmi les Grecs, dans le but de regrouper des petits capitaux afin de subvenir aux besoins d'un commerce international, avait su élaborer des systèmes de production et de commerce coopératifs¹.

« Ampélakie, village chrétien sur les confins septentrionaux du mont Ossa, dans un terrain escarpé et abondant en sources, à une demi-heure de la rive droite du Pénée, et à trois lieues de la mer, vers l'ouest. Cet endroit renferme environ 550 maisons, dont quelques-unes sont belles et bâties à l'euro péenne. Il a beaucoup gagné par le commerce des cotons, que les habitants filent en quantité : c'est là leur principal moyen de subsistance. Ils en expédient beaucoup en Allemagne : plusieurs d'entre eux font ce commerce en grand, ont des établissements et des dépôt dans les grandes villes telles que Smyrne, Constantinople, Vienne, Leipzig, etc. Ils font aussi des envois d'autres marchandises de Turquie. Les marchands d'Ampélakie jouissent d'un grand crédit dans l'étranger, ayant la réputation d'être en général fidèles, sincères et fortunés. Ampélakie a une école de grec classique, fondée par l'évêque actuel de Thessalonique

1. Sur ce point, remarqué et admiré par les voyageurs occidentaux en Grèce dès le milieu du XVIII^e siècle, voir Jacob Jonas Bjørnstahl, *Briefe auf seinen ausländischen Reisen an den Königlichen Bibliothekar C.C. Gjørwell in Stockholm, Rostock und Leipzig 1777-1783*, p.245 et suiv. ; Félix de Beaujour, *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1797*, Paris, 1800, p.251-271; Edward Daniel Clarke, *Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, part the second, Greece, Egypt and the Holy Land, section the first*, London, 1812, p.270 et suiv. ; Edward Dodwell, *A classical and topographical Tour through Greece during the years 1801, 1805 and 1806*, London, 1819, p.104 et suiv. Même Bartholdy, qui réfuta énergiquement les panégyristes de la régénération grecque, admira à son tour le haut niveau économique, social et culturel d'Ambélakia, dans son *Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804*, Paris, 1807, vol.1, p.112 et suiv. Les voyageurs occidentaux surent aussi observer la décadence économique d'Ambélakia, sensible dès la deuxième décennie du XIX^e siècle. William Martin Leake fut le premier à analyser les mécanismes de cette décadence économique, dans *Travels in Northern Greece...*, London, 1838, vol.4, p.365 et suiv. ; de même, Henry Holland, *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc.*, London, 1815, p.285 et suiv. L'histoire de l'industrie coopérative d'Ambélakia, de son épanouissement et de sa décadence devait être écrite par F.C.H. Pouqueville, dans le vol.3, p.70 et suiv., du *Voyage dans la Grèce...*, Paris, 1820-21. La décadence d'Ambélakia fut consommée en 1820, avec l'arrêt définitif des exportations vers l'Europe : voir Chr. G. Anagnostidis, *Structure économique et forme légale de la coopérative d'Ambélakia* (en grec), Athènes, 1974, et Katsoulis-Nikolinakos-Filias, *Histoire économique...*, *op.cit.*, p.124 et suiv.

(de Platamon, dans le texte grec), qui a rendu des services importants à ce village comme à plusieurs autres endroits de son diocèse. C'est de cet évêque qu'Ampélakie dépend relativement au spirituel ; pour le temporel, ce village, comme celui d'Agée et les autres lieux de l'Éparchie d'Agée, sont sous la juridiction de Larisse, qui est éloigné du premier de six lieues vers l'est »¹.

Ce que Depping omet de traduire, ce sont les informations relatives au système actionnaire élaboré à Ambélakia, fondé sur le principe de la collaboration entre travail et capitaux : « Ce pays, il y a quelques années, n'était rien du tout, tandis que maintenant il est riche et réputé, par les fils excellents qui y sont teints et par le commerce de ces fils que les habitants font eux-mêmes dans toute l'Allemagne. Les Turcs de Larissa et des environs respectent Ambélakia à cause du profit qu'ils ont, parce que c'est à travers Ambélakia qu'ils arrivent à vendre leurs fils et à vivre ; la vie et la raison de la prospérité d'Ambélakia sont les fils ; les gens riches mettent leur argent et les gens pauvres leur travail et ils s'associent ; le commerce des fils est fait, comme je viens de dire, par eux-mêmes ; plusieurs se rassemblent et forment des coopérations. Les coopérations les plus importantes tiennent des maisons de commerce à Smyrne, à Constantinople, à Vienne, à Leipzig et dans les autres villes commerciales de l'Allemagne »².

L'exemple d'Ambélakia fut bientôt suivi par les villages voisins, et notamment par les habitants de Rapsianè³, « village chrétien vis-à-vis du précédent (Ambélakia)... Les habitants de Rapsianè, depuis quelque temps, se livrent beaucoup à la fabrication et à la vente des cotons rouges ; et c'est uniquement à cette branche de commerce que ce village, autrefois pauvre et obscur, doit sa prospérité croissante. Il y a, comme à Ampélakie, une école d'ancien grec, due également à la munificence de l'évêque Platamônos Dionysios, dont le nom mérite un des premiers rangs dans la

1. AV, *ibid.*, p.217-218.

2. *Géographie Moderne*, éd. Catherine Koumariou, *ibid.*, p.193.

3. La ville s'appelle actuellement Rapsani.

liste des grands hommes qui, dans les temps modernes, ont illustré leur patrie, la Grèce...»¹

Les fameux cotons rouges filés à Ambélakia ou à Rapsianè étaient donc la raison principale de la prospérité constatée dans ces régions. Dès le milieu du XVIII^e siècle, les tisserands industriels d'Angleterre et de France essayèrent sans succès d'apprendre le secret de cette résistante et belle teinture, qui était le résultat d'une technique empirique complexe et de l'emploi d'une substance extraite de la racine d'erythrodanus, plante qui poussait dans la région de Smyrne. Dans le «Magasin Encyclopédique» de 1807², sous la rubrique «Arts industriels-Chimie», nous lisons le compte rendu d'un mémoire publié par A.J. Chaptal sur cet art mystérieux de la teinture du coton en rouge : «L'on tirait autrefois du Levant les cotons d'un rouge bon teint, parce qu'on ignorait en Europe l'art de lui appliquer solidement cette belle couleur. Vers le milieu du dernier siècle, l'on avait été obligé de faire venir de Smyrne des teinturiers grecs qui faisaient un secret de leur rouge d'Andrinople. Bien que l'on connût qu'ils employaient de la garance, ils se tassaient sur l'art très difficile et très compliqué d'en imprégner le coton d'une manière durable. Quoique les moyens en aient été divulgués depuis cette époque, ils n'étaient connus que d'une manière imparfaite et obscure ; mais M. Chaptal les publie aujourd'hui avec toutes les circonstances nécessaires pour les employer avec succès»³.

Mais ce n'est pas la divulgation du secret de la teinture des cotons qui causa la ruine des associations d'Ambélakia et de Rapsianè : l'industrialisation des tisseries britanniques, la découverte de l'aniline, substance qui permettait l'application solide des couleurs, les vexations

1. *Ibid.*, p.219. L'école de Rapsianè fut effectivement fondée par l'évêque Dionysios de Platamôn en 1767. En revanche, celle d'Ambélakia le fut en 1749, avant que Dionysios ne fût nommé évêque de Platamôn (1763-1793) : Il. Georgiou, *Histoire de l'association d'Ambélakia* (en grec), Athènes, 1951, p.86-87.

2. ME, 1807, vol.4, p.513-516.

3. *Ibid.*, p.514.

constantes d'Ali Pacha et surtout la peste de 1812-1814 concoururent au marasme de la région ¹.

Néanmoins, la traduction, même mutilée, de ce fragment mettait le public des « Annales des Voyages » en face d'une autre réalité grecque : celles des commerçants actifs qui inventaient des systèmes de production et d'exploitation radicalement modernes, qui jouissaient d'une autonomie qui n'était pas conquise par la force des armes mais était le résultat du pouvoir de leur argent, et qui, soit par le mécénat de ceux d'entre eux qui vivaient expatriés soit par la protection de dignitaires de l'Église, avaient accès à une éducation solide, centrée sur la connaissance et l'étude du grec ancien.

Ces villages, sortis de leur torpeur par le commerce et l'industrie des cotons rouges dans un monde classicisant, se préoccupèrent davantage de la langue de leurs ancêtres que de la technologie en plein essor de l'Occident ; leur souci d'occidentaliser leur éducation par l'introduction de l'enseignement des sciences, au moment même de leur développement économique, eut pour résultat le grand succès de l'École de Méliès, fondée un peu tard, au moment où la décadence économique de la région était définitive ; l'École de Méliès proposait un enseignement à l'occidentale, plus technique et plus orienté vers l'apprentissage des langues européennes.

Le « Magasin Encyclopédique » de 1815 publia l'annonce, faite par Anthime Gazis à ses compatriotes, de l'établissement de l'École de Méliès, texte qui comprend, au-delà des renseignements sur l'organisation du nouveau collège, quelques vues de l'auteur sur l'enseignement en Grèce.

« Plusieurs personnes », dit-il, « ont souvent parlé d'établissement d'écoles ; mais leurs discours n'ont produit que très peu d'effet ou point du tout ; la cause en est que ceux qui donnent le conseil se trouvent hors de leur patrie. Que notre nation ait une grande inclination pour les études, et qu'elle mette en œuvre pour les faire fleurir tous ses moyens, c'est une vérité de fait qui n'exige aucune preuve ; mais il faut également avouer

1. K. Simopoulos, *Voyageurs...*, *op.cit.*, vol.C2, p.355-359.

qu'elle aurait besoin d'écoles régulières, organisées comme les collèges de la chrétienté. C'est à cet effet que MM. Grégoire Constantas, Daniel Philippidis et moi, tous trois parents et compatriotes, nous avons résolu d'établir, à Méliès, notre patrie, un collège régulier ou gymnase. La première base de l'enseignement sera fondée sur la morale du Saint-Évangile, sans laquelle on n'est point véritable homme dans le monde ; viendra ensuite la philosophie morale de Socrate. Le grec, ancien et moderne, y sera également enseigné dans tous ses rapports philologiques, ainsi que les langues allemande, française et italienne, en faveur de ceux qui se destinent au commerce. Pour les sciences, elles seront professées selon l'ordre adopté dans les lycées européens. Les élèves seront répartis en quatre classes : les commerçants, les cultivateurs, les professeurs et les ecclésiastiques ; chacune de ces classes sera instruite dans ce qui concerne la profession qu'elle doit exercer ; ces règlements seront d'ailleurs consignés dans un écrit spécial qui ne tardera point à paraître »¹.

Anthime Gazis expose ensuite l'histoire de la fondation de l'école de Méliès. Selon ses dires, l'origine de cette institution remontait à 1770, un habitant du pays nommé Anthimus en ayant été alors le premier fondateur. A sa mort, il avait légué son héritage à l'école. Constandas et Gazis résolurent alors d'ériger à leurs propres frais une école plus vaste, parce que le bâtiment de 1770 ne suffisait plus à contenir les nombreux élèves. Le nouveau collège comprenait « deux grandes salles pour faire les cours, une bibliothèque avec un antichambre ou cabinet de lecture, un conservatoire pour les différents instruments des sciences, etc., et des chambres pour loger les élèves étrangers. La bibliothèque (renfermait) déjà plus de huit mille volumes, et (voyait) augmenter chaque jour ses richesses »². L'école était placée sous la protection du patriarche et du synode de Constantinople. Au moment même où Gazis rédigeait cette annonce, Constandas était le premier professeur, et était assisté dans sa

1. ME, 20^e année, 1815, vol. I, p.310-312.

2. *Ibid.*

tâche, quant au grec littéral, par Georges Papa Basile, « habitant du pays, et Thimothée, curé du petit couvent »¹. Gazis affirmait en outre sa volonté, ainsi que celle de Daniel Philippidis, d'aller s'installer à Méliès, « espérant y attirer aussi d'autres bons et savants compatriotes »².

Seul Gazis devait revenir à Méliès, quelques années plus tard, après 1817. Pour ce qui est de Philippidis, il était destiné à s'égarer dans des voies détournées, comme d'ailleurs plusieurs autres représentants de la dernière phase des « Lumières ». Mais pour l'heure, Gazis, Philippidis et Constandas rêvaient d'accomplir quelque chose de plus important qu'une « école régulière » : déjà, la répartition des élèves en quatre classes dont l'enseignement correspondait aux choix professionnels des élèves montrait la volonté de créer un établissement qui ne se limitât pas à la seule éducation secondaire, mais inclût également un apprentissage professionnel. Georges Chassiotis signale l'effort de certains hommes de lettres grecs, résidant à Vienne dès 1803, qui désiraient fonder une sorte d'université ou d'académie sur le Mont Pélion, et qui avaient envoyé à Zagora des livres, des instruments de physique et de chimie « et d'autres objets nécessaires à cet enseignement »³. La Sublime Porte refusa son autorisation à cette création, mais les trois érudits ne se découragèrent point : « C'est donc pour donner à l'école de Méliès toute la perfection désirable, et pour y former, par la suite, une espèce d'Institut (d'ailleurs, le local en est très propre à cela, et nous jouissons de beaucoup de privilèges de sécurité par le Gouvernement) », poursuivait leur annonce, « que nous prions instamment tous nos compatriotes d'y concourir selon leurs moyens ; ils seront inscrits, dans ce cas, sur le registre de l'école au nombre de ses fondateurs, et leurs enfants, ainsi que ceux de leurs compatriotes, jouiront de l'avantage de s'y instruire gratuitement »⁴.

Avant de clore leur annonce, ils adressaient une requête aux « savants et

1. *Ibid.*, p.313.

2. *Ibid.*

3. G. Chassiotis, *ibid.*, p.45.

4. ME, *ibid.*, p.313.

philhellènes de la chrétienté»¹, afin qu'ils agissent selon les principes de philanthropie et de libéralité, et qu'ils «enrichissent la bibliothèque de leurs savants écrits».

Cette annonce avait été publiée tout d'abord dans le «*Mercur*e Savant», d'où elle fut traduite. Selon le traducteur², cette feuille grecque renfermait des articles «sur l'empressement des Grecs à ne rien négliger de ce qui pourrait accélérer le retour des temps heureux pour un pays envers lequel la civilisation a tant de motifs de reconnaissance»³. A son sens, les Grecs n'avaient pas oublié «leur noble et antique origine» et travaillaient «à effacer chez eux jusqu'à la dernière trace de l'ignorance».

La critique littéraire des récits de voyage dans la Grèce continentale

Si tel était le sentiment des intellectuels grecs et des hellénistes de cabinet, plus ou moins chargé d'enthousiasme selon le cas, les observateurs qui avaient vu les choses de près étaient d'un avis différent. La littérature des voyages en Grèce au cours des premières années du XIX^e siècle fut certes prolifique et variée; avant toute chose même, elle se renouvela au point de constituer, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un nouveau regard porté sur le pays et ses habitants. Les voyageurs des premières années du XIX^e siècle rendaient une image plus proche de la réalité, plus pragmatique et par conséquent, bien plus complexe. A part Bartholdy, qui fut pratiquement le seul d'entre eux à vouloir lire la réalité moderne de la Grèce sous un angle de vision unique et précis, les autres se bornèrent à une observation attentive des mutations qui étaient à l'œuvre au sein de la

1. *Ibid.*

2. Qui pourrait bien être, éventuellement, Duval-Desteins, collaborateur du «*Mercur*e Étranger» en des matières relatives à la littérature grecque. Nous avançons cette hypothèse parce que l'article se termine sur des schémas rhétoriques identiques à ceux dont il se sert dans le «*Mercur*e Étranger», et du fait que les seules informations supplémentaires qu'il fournit, par rapport au texte du «*Mercur*e Savant», concernent Rhazi, dont Duval-Desteins fut l'élève.

3. *Ibid.*, p.309.

culture et de la société grecques, sans essayer de porter de jugements d'ensemble. En outre, cette image reproduisait les contradictions de la réalité qu'elle essayait de représenter ; ainsi leurs relations, à l'image de la réalité qu'elles décrivaient, contenaient-elles une foule de contradictions que la critique, même superficielle, pouvait aisément exploiter à ses fins.

A l'occasion d'une intéressante présentation critique de plusieurs récits de voyage en Grèce, publiée dans les « Annales des Voyages », Malte-Brun soulignait la difficulté pour le voyageur de donner l'idée générale des contrées qu'il avait parcourues : « Il est bien difficile pour le voyageur de donner une idée générale des pays et des peuples qu'il a visités. Comment observer, comment juger cette foule d'objets qui passent rapidement sous les yeux ? Pour observer, il faut du temps, il faut des recherches ; pour juger, il faut du calme et des études. Or, le voyageur, quels que soient ses moyens, sa fortune, son zèle, est toujours trop pressé pour pouvoir examiner à fond toutes les matières qui doivent être traitées dans le tableau général d'un pays. Je voudrais que les voyageurs modernes, persuadés de cette vérité, se missent au niveau de leur siècle, en ne donnant, dans leurs relations, d'autres observations que celles qu'ils auront réellement faites ni d'autres réflexions que celles qui découlent nécessairement de leurs observations »¹.

S'il est vrai que la chose se présentait de cette manière pour tout voyage, la difficulté prenait une ampleur inhabituelle dans le cas des régions grecques, mosaïque diversifiée qui essayait de restaurer peu à peu son identité et son unité interne. L'hellénisme critique et comparé empêchait Malte-Brun de comprendre et analyser les affinités et liaisons nouvelles que la société grecque s'efforçait d'établir. La diversité qui caractérise la société grecque de la période ottomane restait pour lui un écho de la division de l'ancienne Grèce en plusieurs « nations » indépendantes et concurrentes :

« Je pense », écrivait-il, « que dans un pays aussi varié que la Grèce l'est

1. AV, vol.3, 1808, bulletin n°8, p.128.

sous les rapports du sol et du climat, il a dû régner de tout temps une grande variété entre les caractères de chaque petite nation. Les spirituels Athéniens étaient voisins du stupide habitant de la Béotie ; l'austère Sparte et la voluptueuse Corinthe étaient renfermées dans la même péninsule. De cette variété de caractère résultent aussi les préjugés d'une peuplade contre l'autre, les plaisanteries, les anecdotes, les calomnies pour ainsi dire provinciales. Les insulaires de l'Archipel grec ont de tout temps eu soin de dire du mal les uns des autres. Les anciens auteurs en fourniront des exemples sans nombre. Il est possible que les voyageurs en Grèce se soient souvent rendus les échos de ces opinions populaires, comme il est quelquefois arrivé à des Anglais de prendre à la lettre les reproches que les Normands, les Champenois et les Gascons s'adressent mutuellement »¹.

Ainsi les nouveaux voyageurs, se hissant « au niveau de leur siècle », mais parcourant aussi des régions plus vastes, donc plus variées, du territoire grec, tâchaient-ils de rendre par leurs récits la réalité complexe de la société grecque. La presse littéraire parisienne, pour sa part, ne manqua pas de suivre avec attention, comme elle l'avait fait par le passé, leurs « découvertes ».

Néanmoins, le nombre accru des relations de voyage en Grèce, pendant les premières années du XIX^e siècle dut saturer le public ; la saturation fut exprimée franchement par A.C. Millin lors de la présentation critique du récit d'Olivier.

Sonnini et Olivier furent les derniers voyageurs en Grèce dont les récits préoccupèrent l'ensemble de la presse littéraire.

Le récit du voyageur sicilien Xavier Scrofani ne devait être commenté que dans le « *Mercur de France* » : la « *Décade Philosophique* » et le « *Magasin Encyclopédique* » semblent bien l'avoir ignoré, et les « *Annales des Voyages* » ne lui consacrèrent que quelques lignes. Son récit fut pourtant très important, tant par le style nouveau de narration qu'il inaugurerait que par l'étude analytique du commerce et des finances des

1. *Ibid.*, p.135.

régions grecques, étude qui constitue le troisième volume de l'édition de ses observations¹.

Émerard, qui écrit la brève présentation critique de l'ouvrage pour le «*Mercur* de France», s'occupa surtout du style littéraire de l'ouvrage, tout en signalant que celui-ci n'apportait rien de neuf à la connaissance du pays: «*Le c. Scrofani décrit en poète, plutôt qu'en observateur...; la douceur de cette géographie hellénienne prête un charme de plus à l'expression de ses idées, rarement neuves, mais presque toujours ingénieuses et brillantes*». Selon Émerard, Scrofani «*effleure tout et n'approfondit rien. Son livre ne formera ni des antiquaires, ni des historiens, ni des géographes, ni des savants, ni des philosophes; mais il doit plaire un moment à chacun d'eux*»².

Pour ce qui est du troisième volume, c'est-à-dire du tableau de l'état économique des régions que Scrofani inspecta sur ordre du gouvernement vénitien, Émerard se contente d'affirmer que cette «*étude particulière de l'économie politique*» de la Grèce méridionale a «*un caractère qui appelle la confiance*»³.

Pour sa part, Malte-Brun ne retint que le côté positif du récit de Scrofani; par ailleurs, il trouvait le reste de la narration «*un peu enthousiaste*»⁴. Le moment choisi par Malte-Brun pour publier cet article sur plusieurs voyageurs en Grèce dont les récits avaient paru dès le début du siècle coïncide avec les démêlés qui l'opposèrent aux hellénistes «*panégyristes de la régénération de la Grèce*». C'est pourquoi Malte-Brun ne perdit pas l'occasion de sélectionner dans le récit de Scrofani toute remarque désobligeante concernant les Grecs qu'il avait vus: «*Ce voyageur spirituel, instruit et enthousiaste s'exprime sur les Grecs modernes avec moins de ménagement que Bartholdy: «ils n'ont conservé*

1. Xavier Scrofani, *Voyage en Grèce de Xavier Scrofani, Sicilien, fait en 1794 et 1795..., avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne et dix tableaux du commerce des Isles Vénitienes, de la Morée et de la Romélie méridionale*, Paris et Strasbourg, an IX, 1801.

2. MF, 1801, vol.3, p.115.

3. *Ibid.*, p.116.

4. «*Sur quelques nouveaux voyages en Grèce*», AV, 1808, vol.3, bulletin n°8, p.129.

de leurs pères que la vanité, la souplesse et la mauvaise foi (tome 1, p.108). Ils haïssent toute application qui n'a point de rapport au commerce et au gain. Ils sont aussi jaloux que leurs femmes sont coquettes (tome 2, p.61). En général, ce peuple est courbé sous la superstition » (*ibid.*, p.48) ». Mais dans la narration de Scrofani, ces « accusations », qui ne semblent pas si exagérées pour les Grecs de la fin du XVIII^e siècle, sont accompagnées de bien d'autres remarques : la mère de Lambro Catsonis à Livadia lui rappelle celle de Thémistocle ; le seigneur de la même ville était l'homme le plus hospitalier du monde, et le lyrisme exubérant du voyageur Sicilien ne paraît plus connaître de limites lorsqu'il doit s'exercer à propos de la beauté éternelle des femmes grecques¹.

Malte-Brun devait encore retenir quelques détails sur les conditions de l'agriculture et l'état économique du Péloponnèse : « Selon Scrofani, le sol et le climat de la Morée en feraient de nouveau le séjour de l'abondance, du commerce et des arts, si un gouvernement réparateur y rétablissait l'ordre social, successivement troublé et anéanti par les irruptions des Turcs, des Russes et des Albanais. Les cultivateurs grecs ne sont point paresseux, mais ils sont attachés à une mauvaise routine. Les impositions levées par les Turcs ne sont pas onéreuses par leur quantité, mais seulement par la manière arbitraire dont elles sont perçues. Enfin, les riches productions de la péninsule, ses blés, ses fromages, ses bœufs, ses huiles, ses raisins de Corinthe, ses vins, ses soies et cotons sont, ou de la meilleure qualité, ou susceptibles de le devenir »².

Le récit des Stéphanopoli sur les Maniotes fut presque occulté pour des raisons politiques et réfuté pour manque de fiabilité scientifique ; la presse littéraire parisienne réagit de la même manière à l'égard du récit du voyage en Grèce de Pouqueville. Bien que l'édition en eût été supervisée par Barbié du Bocage, qui l'avait enrichie non seulement de belles cartes

1. X. Scrofani, *ibid.*, p.36 du vol.1 pour la mère de Catsonis, *ibid.*, p.34 pour l'hospitalité de Logothétis et *ibid.*, p.80, 129-137 pour la beauté antique des femmes.

2. *Ibid.*, p.130.

géographiques qui donnaient une image bien plus complète de la partie continentale de la Grèce, mais aussi d'un long « Précis historique sur l'ancienne Épire », la presse littéraire parisienne ne consacra à ce récit, qui n'était pas dénué de mérite, que quelques lignes, publiées dans les « Annales des Voyages » : « Le docteur Pouqueville a trouvé plus de grâce devant ces risibles tribunaux qui, à Paris, exercent une critique aussi bruyante qu'inutile. C'est que ce voyageur avait semé sa relation de détails piquants, quoique souvent très superficiels, sur les mœurs et les usages des Grecs, des Albanais et des Turcs »¹.

En effet, le récit de Pouqueville², qui relatait les circonstances de sa captivité à Constantinople, après l'arrestation des citoyens français résidant en Turquie lors de la guerre franco-turque³, resta ignoré de la presse littéraire parisienne, en dépit du succès commercial unique de l'édition⁴.

1. AV, vol.3, 1808, p.129. Une mention favorable du récit de Pouqueville devait paraître dans le « Mercure de France ». Lebrun, lors de la présentation critique du récit de Castellan, parle en termes positifs de Pouqueville, le considérant comme bien supérieur à Castellan. Néanmoins, Lebrun n'a pas dû lire le *Voyage de Pouqueville*, sinon il aurait su que ce dernier n'était pas « un docteur anglais » et qu'étant prisonnier, il n'était pas « muni de toutes les études, de tous les moyens propres à l'exécution de ce projet » : MF, vol.45, décembre 1810, p.417.

2. *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman, pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*, 3 vol., Paris, 1805.

3. Pouqueville, alors chirurgien de galère et futur membre de l'Institut, prit part à l'expédition en Égypte. Il y tomba malade et s'embarqua pour rentrer en France. Des corsaires s'emparèrent de son navire, mais, étant disposés amicalement envers les républicains, débarquèrent les otages français à Navarin, où ils furent arrêtés par les Turcs. Ils furent ensuite emmenés à pied à Nauplie, traversant toute la Morée ; de là, à Constantinople, où ils furent incarcérés au château des Sept-Tours, en compagnie de la fine fleur de la diplomatie française au Levant. Pendant ces trois années, Pouqueville apprit le grec, des détails précieux sur la politique, l'administration et les finances de l'Empire ottoman, ainsi que sur la politique de la France à l'égard de cette puissance. Ces « études » et ses relations lui valurent le poste de consul général de France à Jannina, à la cour d'Ali Pacha (1806-1815). Il ne tarda pas à devenir le grand spécialiste de la Grèce, avec son *Voyage en Grèce* (1820-1821), son *Voyage de la Grèce* (1825-26, version philhellénique du précédent ouvrage), son *Histoire de la régénération de la Grèce* (1824-25) ; il finit en spécialiste de la Grèce ancienne, composant en 1824, pour la série « Univers » de la maison Didot, le volume consacré à la Grèce.

4. L'ouvrage connut plusieurs rééditions successives, sous la même date, de l'édition originale ; traduction hollandaise en 1806, deux traductions anglaises (1806 et 1813), deux traductions allemandes (1805 et 1807), une traduction italienne (1816).

Néanmoins, dans sa courte notice, Malte-Brun signale comme la partie la plus intéressante de l'ouvrage celle dans laquelle il décrit le climat, les productions et les cultures de la Morée: «M. Pouqueville confirme en général tout ce que Scrofani dit sur la fertilité naturelle de cette péninsule, sur la beauté de son climat, et sur les facilités qu'un établissement européen y trouverait. La partie centrale de la Morée, l'ancienne Arcadie, est encore une contrée tout à fait pastorale: c'est là qu'une colonie européenne trouverait une température analogue à celle de la Toscane ou de la Lombardie». Cette curieuse fixation de Malte-Brun sur les possibilités d'établissement de colons européens en Morée ne peut être qu'un écho de certaines tendances officieuses de la politique française concernant cette région, dont la mission des Stéphanopoli chez les Maniotes fut la seule réalisation.

En 1808 parut un autre récit de voyage en Morée, celui de A.L. Castellan, dessinateur de l'équipe d'ingénieurs français chargés d'accomplir de grands travaux dans le port de Constantinople en 1796. Les «Lettres sur la Morée et les îles Hydra, Cérigo et Zante» restent parmi les narrations françaises les plus intéressantes et les plus détaillées concernant la Grèce à l'aube du XIX^e siècle. Malte-Brun devait publier dans les «Annales des Voyages» l'une de ses rares critiques enthousiastes à propos de cette narration:

«Les «Lettres sur la Morée et les îles Hydra, Cérigo et Zante», par M. Castellan, un vol. in-8°, donnent, dès les premières pages, une idée favorable de la justesse d'esprit qui distingue ce voyageur. Il ne prononce aucun jugement général, il ne parle que de ce qu'il a vu. Quoique les circonstances n'aient pas permis à M. Castellan de pénétrer dans tous les recoins mal connus de la péninsule, cet habile voyageur n'en a pas moins fait une riche moisson d'observations nouvelles; il nous trace un portrait intéressant de cette peuplade courageuse qui a su se soustraire presque entièrement au joug des Turcs, et qui fait fleurir le commerce et les arts au milieu des arides rochers de l'île de Hydra». Selon Malte-Brun, la plupart des remarques et observations de Castellan sont exactes et ingénieuses, qu'il s'agisse des positions géographiques des sites anciens, d'hypothèses

sur des constructions antiques, ou de l'état contemporain du pays. Les plans topographiques tracés par Barbié du Bocage sous la direction et à partir des informations du voyageur offrent une image fiable des cités grecques, des costumes ou des scènes de la vie quotidienne. De la riche iconographie de l'ouvrage, Malte-Brun semble apprécier surtout les gravures relatives à Navarin, Coron, celles qui représentent les costumes des habitants de Zante et de Cérigo, et l'une, restée unique en son genre, montrant un chantre grec ambulante.

« Les Morâites nomades, représentant modernes des anciens pasteurs d'Arcadie..., tels qu'ils sont dépeints dans les *Idylles* de Théocrite ou sur les bas-reliefs », amènent Malte-Brun à se livrer à quelques réflexions sur la survivance des traits et du physique des Grecs anciens. Après avoir comparé les costumes et le mode de vie, qu'il trouve identiques, ou presque, il avance l'hypothèse selon laquelle la race antique n'a dû survivre qu'à l'intérieur inaccessible des terres, là où Castellán avait rencontré des habitants blonds. Sur ce point, Malte-Brun s'interroge : « Cette race dans laquelle Homère place son Achille et son Ménélas ne serait donc pas éteinte ? Comme cette différence de teint et de cheveux peut jeter du jour sur cette fameuse question de l'origine des Grecs ou Hellènes et des Pélasges... »

Bien que Castellán eût pris soin de ne prononcer aucun jugement d'ordre général, Malte-Brun n'en essaie pas moins de tirer quelques conclusions : « Il semble résulter des observations de notre voyageur que tous les reproches de bassesse, d'avarice, de perfidie et de vanité adressés aux Grecs modernes par Tournefort, Villoison, Bartholdy, Scrofani et autres, ne doivent leur origine qu'à la conduite de quelques individus, habitants des villes, et corrompus tant par l'oppression dans laquelle les musulmans les retiennent, que par leurs fréquentes communications avec les marins européens. Du moins M. Castellán paraît croire que les habitants de l'intérieur de la Grèce, sous des vêtements de sauvages, conservent encore le germe des grandes qualités qui font admirer leurs ancêtres. Dans les villes au contraire, M. Castellán paraît avoir rencontré quelques-uns de ceux qui ont servi de modèles aux détracteurs de la Grèce moderne. Il a même tracé

une scène fort plaisante qu'il eut à Navarin avec un Grec décoré d'un titre : morgue et insolence, crainte servile et humilité excessive »¹.

Nous ne serons peut-être pas dans l'erreur en formulant l'hypothèse que les deux articles d'Auger parus dans le « Mercure de France » de décembre 1810 et février 1812 constituaient des réponses à l'article de Malte-Brun dans les « Annales des Voyages ». Cette hypothèse est d'ailleurs renforcée par le fait que le récit sur la Morée de Castellan avait déjà été présenté dans le « Mercure » par Lebrun². Cette double critique d'un texte est un cas exceptionnel pour la presse littéraire parisienne : les revues littéraires ne publiaient que rarement une seconde critique pour le même texte, même en cas de réédition.

Pour ce qui est du premier article, Lebrun semble s'intéresser davantage aux scènes pittoresques décrites par le voyageur. Il cite le passage de sa rencontre avec le musicien grec ambulant³ ou l'impression profonde que la musique liturgique grecque avait produite sur lui⁴ ; il s'attarde sur quelques observations concernant les rites mortuaires grecs et turcs ; mais à la narration d'un « Moraïte nomade », « sur l'oppression où les Turcs tiennent les Grecs, sur la descente des Russes en 1770, l'invasion des Albanais qui en fut la suite et désola le pays pour un demi-siècle », Lebrun ne trouve que peu d'« intérêt dramatique »⁵.

Ce texte superficiel⁶ était loin de donner une image consistante du récit de Castellan. Ainsi, deux ans et demi plus tard, à l'occasion de l'édition des *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople* de Castellan, Auger entreprit-il de présenter à nouveau dans les pages du « Mercure » le récit péloponnésien de l'auteur.

1. AV, *ibid.*, p.136.

2. MF, vol.32, mai 1808, p.313-318.

3. *Ibid.*, p.315.

4. *Ibid.*, p.316.

5. *Ibid.*, p.317.

6. Il contient en outre quelques détails pittoresques sur les réactions des ministres ottomans face à la technologie moderne de l'occident.

La majeure partie de son article porte sur les révolutions des Janissaires de 1808 et 1809, qui suivirent les efforts de modernisation mis en œuvre par Sélim III, ainsi que sur l'impossibilité de toute occidentalisation en pays ottoman. De la Grèce, il parle longuement, décrivant l'« oppression morale sous laquelle gémissent les habitants actuels de l'antique patrie de la philosophie, de la littérature et des arts »¹.

L'article d'Auger est tout entier un ardent plaidoyer pour la Grèce moderne, considérée presque exclusivement par rapport à ce qu'elle fut par le passé : « Pour l'homme sans lettres et sans souvenirs, c'est un triste pays que la Morée ; mais celui qui la parcourt en songeant qu'il foule la terre de l'antique Péloponnèse, le théâtre de cette guerre fameuse dont le récit a immortalisé Thucydide, celui-là voit la Morée avec d'autres yeux, je dirais presque qu'il y voit d'autres objets »².

Le prisme de l'antiquité illustre est toujours présent. Ainsi les habitants actuels sont-ils « des troupeaux d'hommes dégénérés ». Le pays entier « étale dans les ruines toute la perfection des beaux-arts, toute la splendeur d'une longue civilisation, et montre dans l'état actuel de l'industrie et de la manière de vivre de ses habitants toute l'impéritie, toute la misère d'une nation abruti par l'esclavage ».

L'hellénisme critique et comparé est de nouveau à l'œuvre. Les reminiscences anciennes dans les mœurs et dans le caractère des habitants contemporains sont recherchées et mises en évidence : « Cependant, de même que les mœurs de cette nation retracent plusieurs coutumes de l'antique patrie, son caractère et son esprit ne sont pas encore tellement dénaturés, qu'ils ne conservent quelques restes de cette humeur indépendante et capricieuse, de cette conception facile et prompte qui distinguaient les anciens Grecs, et qu'on pourrait comparer à ces plantes indigènes, produit spontané du sol et du climat, que tous les efforts de la destruction ne réussiraient pas à faire disparaître entièrement de la terre

1. MF, vol.45, décembre 1810, p.467.

2. *Ibid.*, p.466.

natale et qu'on y verrait ressusciter de toutes parts, lors même qu'on serait parvenu à en éteindre la race. Mais le sabre du Bey et le bâton du cadi», poursuivait encore Auger, «sont toujours prêts à réprimer les moins indiscretes saillies du caractère national. Ces pauvres Grecs, jadis si célèbres et quelquefois si malheureux par l'excessive mobilité de leur humeur, ne pouvaient pas tomber sous des maîtres plus disposés à les en corriger ou les en punir»¹.

Après avoir exposé sous les couleurs les plus sombres le caractère de la culture et de la mentalité des Ottomans, Auger présente le trajet grec de Castellán comme une expédition d'érudit hellénisant qui «a parcouru ce pays peuplé de souvenirs et de ruines, avec les yeux d'un artiste à qui les écrits de l'antiquité sont presque aussi familiers que ses monuments; il a comparé les lieux tels qu'ils existent avec les descriptions qu'en donnent Thucydide, Strabon, Pomponius Méla, Pausanias et Ptolémée... Enfin, il s'est appliqué à démêler dans le caractère et dans les usages des Grecs modernes, qui sont aussi des ruines plus dégradées encore que les édifices, tout ce qui peut y subsister encore de l'esprit national et des mœurs si élégantes, si voluptueuses et si pittoresques de l'ancienne Grèce...»

Ainsi l'hellénisme critique et comparé faisait-il une de ses plus conscientes réapparitions, dans le «*Mercur* de France» cette fois, en s'appliquant au texte lucide et pragmatique de Castellán qui, tout au long de son récit, se limita scrupuleusement à la seule description des choses qu'il avait vues. Néanmoins, le texte propagandiste d'Auger, tout en répliquant à la lecture radicalement opposée qu'en avait faite Malte-Brun, ne manqua pas de ramener le public du «*Mercur*» à l'ambiance philhellénique des textes de Clavier ou de Thurot, et de réactiver sa sympathie pour les «malheureux Grecs».

Le revers de la médaille, une description peu flatteuse de ces Grecs des

1. *Ibid.*, p.467.

grandes villes, corrompus par l'oppression musulmane, devait être publié dans le « Magasin Encyclopédique » de 1807. Elle provenait d'une lettre adressée à T.F. Winckler par Louis Franck (il ne signe que de ses initiales), premier médecin d'Ali Pacha de Jannina¹.

Dans cette lettre datée de Jannina, le 15 mai 1806, après avoir donné une image très flatteuse d'Ali Pacha et relaté des détails concernant son itinéraire de Corfou à Jannina, qui avait duré trois jours et lui donnait la possibilité de procéder à une description rapide de « cette partie de l'Albanie », Louis Franck ajoute quelques remarques sur le caractère des habitants du pays : « Jannina est situé dans la partie de l'ancienne Épire qu'on appelait le pays des Molosses ; mais les habitants d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec l'ancien peuple. Ils ont reçu successivement l'empreinte du caractère des Romains, des Espagnols, des Normands, des Turcs, et ce qui est pire encore, celle d'une religion mêlée de beaucoup de superstitions². Les Grecs de ce pays sont un peuple ignorant, léger, inconstant et souvent de mauvaise foi. Ce n'est guère que dans les villes que l'on rencontre des hommes instruits et de probité ; ils se livrent plus volontiers au commerce qu'à toute autre branche d'industrie. Le Grec est naturellement gai ; il aime la danse, la bonne chère, etc. Les femmes sont belles, et si elles étaient aussi libres qu'en France, il paraît qu'elles sauraient bien profiter de cette liberté ».

Barbié du Bocage, un peu mieux informé que Louis Franck bien qu'il n'ait jamais quitté son cabinet de travail, parlait tout autrement de la vie culturelle des Grecs à Jannina : « Mais la ville de Joannina, en Épire, en renferme plusieurs (collèges) où les Grecs vont depuis longtemps puiser les principes de la littérature tant ancienne que moderne ; et cette ville, qui est comme leur principale université, a elle-même produit plusieurs personnages qui se sont distingués par leurs écrits »³.

1. ME, 13^e année, 1807, vol.1, p.396-400.

2. Les Molosses ne devaient guère avoir de comportement rationnel face au sacré : Thucydide (II, 68,1) et Strabon (7, 321) les considéraient comme des barbares.

3. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.77.

Quelques faibles échos des activités culturelles des Grecs de Jannina parvinrent jusqu'à la presse littéraire parisienne. Il s'agit de deux brèves annonces insérées dans le « Magasin Encyclopédique » de 1812, dont la première concernait l'édition en latin du *De marasmo senili* de Constantin Philitis, et la seconde, la « préparation d'un grand ouvrage sur les antiquités grecques, qui formera, dit-on, plus de 10 volumes in-4° ». L'auteur en était « le célèbre Georgios Sakellarios, médecin d'Ali Pacha, auteur de plusieurs ouvrages et particulièrement d'une excellente *Archéologie Élémentaire*. Le nouveau travail de Sakellarios allait s'imprimer à Vienne, sous la direction du savant et infatigable archimandrite Anthime Gazis »¹.

Les voyageurs de la deuxième décennie du XIX^e siècle devaient fournir de plus amples renseignements sur les activités sociales et culturelles des Grecs de Jannina. Cette ville devint la proie des flammes le 25 août 1820, lorsqu'Ali Pacha, pendant la guerre qu'il était en train de perdre contre les Turcs, craignant que sa capitale ne servît d'abri à ses ennemis, préféra la détruire par le feu. Pouqueville, décrivant le désastre, nous livre une image impressionnante des divers établissements grecs de la ville : « le donjon de Litharitzza vomissait des torrents de fumée et de flammes qui réduisirent en cendres la partie septentrionale de la ville. Du consulat de France au cimetière des juifs, l'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bibliothèque encore plus précieuse des frères Balanos, qui y avaient rassemblé une foule de manuscrits rares et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire, le collège, le cabinet de physique furent réduits en cendres »².

1. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.409. La petite histoire veut que Louis Franck, premier médecin d'Ali Pacha, ait été en très mauvais termes avec Georgios Sakellarios, deuxième médecin du même Pacha, traducteur d'*Anarcharsis* et auteur d'un volumineux ouvrage sur les antiquités grecques, ce qui expliquerait le mauvais traitement réservé aux Grecs dans cette lettre. Si l'érudition de Sakellarios le mettait bien au-dessus de L. Franck, il n'en était pas de même en matière de connaissances médicales. En effet, c'est L. Franck qui fut l'un des premiers à introduire dans l'espace grec les opinions médicales modernes de Brown. Voir le « Mercurio Letterario » de Corfou, n°54, août 1808, p.194-200. Je remercie Ar. Stavropoulos d'avoir eu la gentillesse de me renseigner à ce sujet.

2. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, 1824, vol.5, p.461.

Nous terminons cette description rapide de l'image de la société et de la culture grecques telles qu'elles apparaissent à travers la critique littéraire des récits de voyage en Grèce dans la presse littéraire parisienne, par le récit qui fut peut être le plus important de la période que nous étudions. Son importance ne réside pas dans la justesse ou la nouveauté des renseignements qu'il apporte sur la Grèce, ni dans le renouvellement de la manière de considérer le pays et sa culture. Elle est due au fait que cette narration introduit un nouveau style de récit de voyage, suggéré par Savary ou Scrofani, mais consciemment entrepris ici pour la première fois. Il s'agit de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et rentrant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, de Chateaubriand.

La «*Décade Philosophique*» publiait dès le retour de Chateaubriand en France un texte intitulé «*Quelques observations de M. de Chateaubriand sur les pays qu'il vient de parcourir*»¹. Ce texte, comme d'ailleurs les trois lettres d'Olivier publiées dans la presse littéraire parisienne, nous semble important d'une manière différente : si les critiques expriment la manière dont le public et les spécialistes recevaient un ouvrage, les brefs textes des voyageurs publiés dans la presse, avant que le récit de leur voyage fût composé, donnent parfois le condensé de leur pensée. C'est pour cette raison que nous nous proposons de citer le fragment suivant :

«*Dans ces pays jadis célèbres (la Grèce), le cœur du voyageur est flétri à chaque pas ; les ruines vivantes détournent votre attention des ruines de marbre et de pierre. C'est un enfant tout nu, le corps exténué par la faim, le visage défiguré par la misère, qui nous a montré, dans un désert, les portes tombées de Mycènes et le tombeau d'Agamemnon (en note : Nous avons découvert un autre tombeau à Mycènes, peut-être celui de Thyeste ou de Clytemnestre (Voyez Pausanias). Nous l'avons indiqué à M. Fauvel). En vain, dans le Péloponnèse, on veut se livrer aux illusions des Muses : la triste vérité nous poursuit. Des loges de boue desséchée,*

1. DP, 1807, n° du 7 septembre.

plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes ; des femmes et des enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire ; les chèvres mêmes effrayées se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlements ; voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs. La Morée est déserte : depuis la guerre des Russes, le joug des Turcs s'est appesanti sur les Moraïtes ; les Albanais ont massacré une partie de la population ; on ne voit de toutes parts que des villages détruits par le fer et par le feu ; dans les villes, comme à Mistra (en note : Mistra n'est point Sparte. Cette dernière ville se trouve au village de Magoula, à une lieue et demie de Mistra. Nous avons compté à Sparte dix-sept ruines hors de terre, la plupart au midi de la citadelle, sur le chemin d'Amyclée), des faubourgs entiers sont abandonnés ; nous avons souvent fait quinze lieues dans les campagnes sans rencontrer une seule habitation. De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces achèvent de détruire dans la patrie de Léonidas l'agriculture et la vie. Chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfants, le tuer sur le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village. Le Moraïte, parvenu au dernier degré du malheur, s'arrache de son pays, et va chercher en Asie un sort moins rigoureux ; mais il ne peut fuir sa destinée : il retrouve des cadis et des pachas jusque dans les sables du Jourdain et les déserts de Palmyre.

Nous ne sommes point un de ces intrépides admirateurs de l'antiquité, qu'un vers d'Homère console de tout. Nous n'avons jamais pu comprendre le sentiment exprimé par Lucrèce : *Suave mari magno, turbantibus aequora ventis*

E terra magnum alterius spectare laborem.

Loin d'aimer à contempler du rivage le naufrage des autres, nous souffrons quand nous voyons souffrir des hommes. Les Muses n'ont alors sur nous aucun pouvoir, hors celle qui attire la pitié sur le malheur. A Dieu ne plaise que nous ne tombions aujourd'hui dans ces déclamations sur la

liberté et l'esclavage, qui ont fait tant de mal à la patrie ! Mais si nous avons jamais pensé avec des hommes, dont nous respectons d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur des gouvernements possibles, quelques mois de séjour en Turquie nous auraient bien guéri de cette opinion (en note : M. de Chateaubriand s'est chargé, comme on le voit, de la réfutation du système de M. de Bonald sur les avantages du despotisme).

Les monuments n'ont pas moins à souffrir que les hommes de la barbarie ottomane. Un épais Tartare habite aujourd'hui la citadelle remplie des chefs-d'œuvre d'Ictinus et de Phidias, sans daigner demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la mesure qu'il s'est bâtie sous les ruines des monuments de Périclès. Quelquefois seulement le tyran-automate se traîne à la porte de sa tanière : assis les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et la mer d'Épidaure. Nous ne pourrions peindre les divers sentiments dont nous fûmes agités lorsqu'au milieu de la première nuit que nous passâmes à Athènes, nous fûmes réveillés en sursaut par le tambourin et la musette turque, dont les sons discordants portaient des combles des Propylées : en même temps, un prêtre musulman chantait en arabe l'heure passée à des Grecs chrétiens de la ville de Minerve. Ce derviche n'avait pas besoin de nous marquer ainsi la fuite des ans, sa voix seule dans ces lieux annonçait assez que les siècles s'étaient écoulés.

Cette mobilité des choses humaines est d'autant plus frappante pour le voyageur qu'elle est en contraste avec l'immobilité du reste de la nature : comme pour insulter à l'instabilité des peuples, les animaux même n'éprouvent ni révolution dans leurs empires, ni changements dans leurs mœurs. Le lendemain de notre arrivée à Athènes, on nous fit remarquer des cigognes qui montaient dans les airs, se formaient en bataillon, et prenaient leur vol vers l'Afrique. Depuis le règne de Cécrops jusqu'à nos jours, ces oiseaux ont fait chaque année le même pèlerinage et sont revenus au même lieu. Mais combien de fois ont-ils retrouvé dans les larmes l'hôte qu'ils avaient quitté dans la joie ! Combien de fois ont-ils cherché

vainement cet hôte, et le toit même où ils avaient accoutumé de bâtir leurs nids.»¹

Si nous avons pris la liberté de citer l'ensemble de l'impression grecque de Chateaubriand telle qu'elle se présente dans ce texte presque spontané², ce n'est pas uniquement parce qu'il constitue la rare exception d'un texte bien écrit qui se distingue du fatras ennuyeux et pédant du journalisme littéraire postrévolutionnaire. C'est surtout parce que dans ce texte, Chateaubriand résume diverses attitudes adoptées envers la Grèce moderne : la position libérale, tout d'abord, qui stigmatise l'absurdité et la barbarie du despotisme ottoman ; l'attitude du chrétien occidental, qui voit le sol de la Grèce chrétienne profané par l'islamisme turc ; celle de l'helléniste qui, même s'il ne peut se consoler d'un vers d'Homère, n'en truffe pas moins son discours d'images antiques, s'intéressant aux « ruines de marbre et de pierre » autant qu'aux « ruines vivantes » ; enfin, celle du « philosophe » et du philanthrope qui réfléchit sur l'instabilité des choses humaines, sur les désastres de la guerre ou sur le comportement des hommes réduits en esclavage.

La densité et l'ardeur qui caractérisent ce fragment devaient être atténuées, lors de la publication de *l'Itinéraire* en 1811, par le message chrétien que tenait à apporter l'auteur. Le « Magasin Encyclopédique », attaché aux valeurs rationnelles des Lumières, semble loin d'avoir admis la résurrection du christianisme proposée par le pèlerin, précurseur ou annonciateur du romantisme. C'est ainsi que dans le long article qu'il consacra à ce nouveau récit³, il se borna à dresser la liste détaillée des endroits par lesquels était passé l'écrivain.

Le rédacteur de l'article n'ose pas s'attaquer ouvertement à un écrivain distingué, estimé dans les milieux littéraires et politiques de l'époque. C'est

1. *Ibid.*, p.107-110 ; le texte qui relate les impressions de Chateaubriand sur les autres contrées de l'Empire ottoman qu'il venait de visiter se poursuit jusqu'à la page 117.

2. Plusieurs fragments sont compris dans l'édition de *l'Itinéraire*, mais ce qui n'y figure pas, ce sont les critiques du despotisme en général et du despotisme turc en particulier, ainsi que les passages relatifs aux images discordantes de la présence turque sur l'Acropole.

3. ME, 16^e année, 1811, vol.2, p.445-468.

pourquoi il se contente de corriger dans une longue note la multitude d'erreurs et de fausses interprétations commises par Chateaubriand, surtout sur des sujets relatifs à la géographie ancienne. Non sans une légère touche d'ironie, le « Magasin Encyclopédique » accuse de toutes ces fautes les « typographes et imprimeurs incapables » qui ont déformé tant de dates et de noms de personnes ou de lieux.

Malte-Brun devait rédiger pour les « Annales des Voyages » l'une de ses rares critiques généreuses, qui faisait preuve d'une ouverture d'esprit remarquable et d'un goût raffiné, prêt à accueillir la nouveauté. Au début de son article, il déclare que la narration de tout voyageur correspond à ce que celui-ci cherchait dans son voyage; dans le cas de *l'Itinéraire* de Chateaubriand, il juge que la chose la plus intéressante est le voyageur lui-même, qui était parti en quête d'images pour son nouvel ouvrage, *les Martyrs*, dont le récit se situait dans les régions du Levant.

Pour Malte-Brun, Chateaubriand est un historien fidèle de l'état passé et présent des régions qu'il a parcourues; il critique les sentiments anti-turcs du voyageur, ne les trouvant « ni charitables, ni, surtout, prudents »¹. Son récit n'est pas savant, et les quelques erreurs géographiques n'enlèvent rien à la valeur de la narration. Pour ce qui est de la critique systématique des érudits, Malte-Brun craint que ces « savants, étant à deux ou trois exceptions près des écrivains faibles, lourds, barbares même, ne fussent jaloux du style »² de Chateaubriand.

L'ensemble de l'article des « Annales des Voyages » n'est qu'une apologie du romantisme naissant: Malte-Brun semble apprécier « les rêveries mélancoliques » et « l'âme élevée » de l'auteur. Les fragments qu'il cite sont des réflexions faites par l'auteur au cours de ses visites aux cimetières turcs ou grecs, qui éveillent « la mémoire des deux peuples dont la poussière reposait en ces lieux »³.

La critique de Malte-Brun s'achève sur des réflexions intéressantes

1. AV, 1812, vol.17, bulletin n°49, p.110-127.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

concernant l'objectivité des narrations des voyageurs: «Puisque la conquête de la vérité est si difficile», dit-il, «il faut tenter par plus d'une route et par différentes espèces d'armes. L'imagination nous trompe en riant, dit-on, mais la raison ne nous trompe-t-elle jamais d'un air triste et grave? Hélas!», conclut-il «nous n'avons peut-être que le choix des illusions»¹.

Les raisons pour lesquelles voyage Chateaubriand sont donc d'ordre littéraire: il veut stimuler son imagination en retraçant les routes abandonnées des pèlerins. Ce qui le pousse, c'est le goût de l'aventure spirituelle, de l'exotisme des contrées qui représentent la combinaison d'un Orient mystique et du berceau de la civilisation occidentale et chrétienne.

Une critique très intéressante de *l'Itinéraire* devait paraître dans le «Mercure de France»: Fontanes y présente le voyage comme le circuit d'un «célèbre écrivain», d'un «illustre voyageur... au cœur noble et généreux», dans des contrées tout aussi célèbres, nobles et illustres². C'est ainsi que «l'attrait universel pour les voyages se joint de si rares et de si heureuses circonstances, et les lieux les plus célèbres de l'univers ont été parcourus par un des hommes les plus dignes de les peindre»³.

Fontanes met l'accent sur «les grandes pensées et les rapprochements frappants» de Chateaubriand qui résultent de la comparaison de ce que furent ces contrées dans le passé à ce qu'elles sont alors: «Athènes, Sparte, Jérusalem, Alexandrie, Carthage; le Parnasse, l'Olympe, l'Eurotas, le Nil, le Jourdain; les monuments de Périclès, ceux des Pharaons, ceux des Maures ou des Arabes; la gloire passée et la honte présente; la liberté turbulente et l'abjecte servitude; les descendants des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées, gouvernés par un stupide pacha, ou même par un vil eunuque noir; la patrie d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis, de Phidias, plongée dans l'ignorance et la barbarie»⁴.

1. *Ibid.*

2. MF, vol.47, avril 1811, p.55-67.

3. *Ibid.*, p.56.

4. *Ibid.*

Fontanes dresse ainsi, à l'instar de Chateaubriand, un réquisitoire contre le despotisme, inspiré de l'esprit de *l'Itinéraire*, critique indirecte du pouvoir absolu de Napoléon. Le passage où Chateaubriand s'adonne à une comparaison des ruines de Sparte et d'Athènes est une manière de comparer l'esprit libéral de la république athénienne à l'esprit austère de l'oligarchie militaire de Sparte : « Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion, non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé, jusque dans leurs ruines, leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes ; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir ; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel ; les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la liberté et de la patrie n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur le goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi ; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès »¹.

Les funestes effets du despotisme sur ces contrées célèbres sont présentés en un tableau de l'« illustration perdue et de la dégradation de la Grèce, jadis si florissante, si libre, si polie, aujourd'hui humiliée, avilie, presque aussi barbare que ses barbares dominateurs »².

Fontanes cite encore une fois les mots de Chateaubriand, où nous retrouvons quelques fragments des impressions premières publiées dans la « Décade » : « Le Péloponnèse est désert... Les Albanais ont massacré une

1. *Ibid.*, p.61.

2. *Ibid.*, p.60.

partie de la population ; on ne voit que des villages détruits par le fer et par le feu... De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces achèvent de détruire de toutes parts l'agriculture et la vie ; chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme, le tuer sous le plus léger prétexte est un jeu pour le plus petit aga du moindre village »¹.

Tout en critiquant violemment le despotisme des Ottomans, le jugeant comme principal responsable actuel de la désolation de la Grèce, Chateaubriand ne semble pas nourrir de grands espoirs quant au présent et à l'avenir du peuple grec : « Toutefois, je crains bien que les Grecs ne soient pas sitôt disposés à rompre leurs chaînes », affirmait-il à la fin de ses parcours sur le sol grec. « Quand ils seraient débarrassés de la tyrannie qui les opprime, ils ne perdront pas dans un instant la marque de leurs fers. Non seulement ils ont été broyés sous le poids du despotisme, mais il y a deux mille ans qu'ils existent comme un peuple vieilli et dégradé »².

Ainsi, à part les lamentations fréquentes sur le sort de la Grèce et de ses habitants, ni l'*Itinéraire*, ni les articles sur l'*Itinéraire* contenus dans la presse littéraire parisienne ne s'intéressent à la culture et à la société des Grecs. La « légère esquisse »³ de la société internationale et polie de Smyrne, dernière étape « grecque » du circuit de Chateaubriand, telle qu'elle fut transmise par les pages du « *Mercure de France* », montre clairement la manière dont le « célèbre voyageur » envisageait l'état présent des contrées qu'il parcourait : « Je trouvai chez eux (les habitants de Smyrne) des femmes élégantes qui semblaient voir reçu le matin leurs modes de chez Leroy. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris, où j'étais arrivé sur un bateau grec et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage : c'était une espèce d'oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement

1. *Ibid.*, p.61-62. Le même fragment fut publié dans le D.P. voir p.287.

2. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. J. Mouro, Paris Garnier-Flammarion, 1968, p.175.

3. MF, vol.47, avril 1811, p.64.

un peu sauvage, ce n'était pas la société que j'étais venu chercher en Orient; il me tardait de voir des chameaux, et d'entendre le cri du cornac»¹.

En Grèce, Chateaubriand ne fit pas preuve du « philhellénisme » qui a fait l'objet de tant de travaux. Ce philhellénisme devait apparaître plus tardivement, et se déclarer nettement en 1825, par la fameuse *Note sur la Grèce*². Pour l'heure, le texte du voyage suscita un grand nombre de critiques de la part d'une opinion publique accoutumée aux relations précédentes, soucieuse d'exactitude scientifique, critiques parmi lesquelles il faut compter l'article du « Magasin Encyclopédique » déjà cité.

D'autre part, les opinions de Chateaubriand sur les Grecs, qu'il juge décadents et ignorants de leur culture et de leur histoire, provoquèrent la réaction de plusieurs lettrés grecs, dont la plus détaillée fut celle d'Avramiotti, médecin qui avait reçu Chateaubriand à Argos³, et la plus caustique celle de Codrika. Le premier publia un livre en italien (en 1817), dans l'intention de corriger la multitude de fautes commises par le voyageur, tandis que le second écrivit à Fauvel (en avril 1811) en ces termes : « J'ai été de même étonné pour la première fois en arrivant à Paris, lorsque j'ai vu que mon domestique ne savait pas m'indiquer ni l'emplacement du camp de César ni celui du Palais de Julien »⁴.

Les archéologues n'approuvèrent pas davantage les méthodes de cet écrivain préromantique. Nous devons à Lamartine⁵ ce précieux

1. *Ibid.*

2. F.A. de Chateaubriand, *Note sur la Grèce*, Paris, Le Normand, 1825. Il faut souligner ici le fait que Chateaubriand, en 1825 semble conscient des limites que l'hellénisme critique et comparé pose à l'observation objective de la Grèce.

3. *Itinéraire...*, *op.cit.*, p.109. Gian Dionisio Avramiotti, *Alcuni cenni critici sul viaggio in Grecia che compone la prima parte dell'itinerario da Parigi a Gerusalemme del Signor F.A. de Chateaubriand*, Padova, 1817; voir aussi Alice Poirier, *Les Notes critiques d'Avramiotti sur le voyage en Grèce de Chateaubriand*, Paris 1929.

4. Cité par Outrey, « Une lettre de Codrika à Fauvel sur l'itinéraire de Paris à Constantinople - Jérusalem », dans la *Revue de Littérature Comparée*, IZ (17), 1937, p.375-385.

5. *Cours familier de littérature*, Paris, 1862, tome 13, p.224-225.

témoignage de l'attitude de Fauvel à l'égard de Chateaubriand : « Pendant que M. Fauvel ramassait ses pierres à Athènes, il me parlait souvent (des voyageurs) ; mais il levait les épaules au nom de Chateaubriand visitant le Parthénon avec un chaudronnier de Smyrne qui lui servait de guide à quinze sous par jour. « Ne m'en parlez pas, me disait-il, celui-là n'est qu'un faux prêtre de notre culte pour le marbre ; il fouille du bout de sa canne à pomme d'or, qu'il appelle son bâton blanc, les cendres du foyer des terres dans l'Acropole. Mais il n'y cherche que des mots, des images, de la gloire, et non des collections sacrées comme ces vestiges. Pèlerin de la gloire, il ne veut faire adorer que son nom. Qu'on l'adore à Paris, non à Smyrne... »

CHAPITRE QUATRIÈME

LES ILES IONIENNES

A deux reprises au cours de la période que nous étudions, les îles de la mer Ionienne furent annexées à la France. La première annexion fut accomplie au profit de la République en 1797 et ne dura que quelques mois ; la seconde, d'une durée plus importante (sept ans pour l'île de Corfou), profita à l'Empire napoléonien à partir de 1807.

Ces deux phases de possession constituent le lien le plus étroit qui ait existé dans les relations entre la France et la Grèce dans les temps modernes. Elles se sont toutes deux produites conformément aux volontés de Bonaparte, et ne résultaient pas d'une conquête militaire : elles furent le produit d'aménagements diplomatiques entre la République française et la maison d'Autriche en 1797, pour ce qui est de la première occupation, lors du partage de Venise et du traité de Campoformio, tandis que la seconde eut lieu en application d'un article secret signé lors des arrangements conclus entre l'empereur Napoléon I^{er} et le tsar Alexandre I^{er} à Tilsit.

La possession de ces îles semble avoir tenu un rôle important dans les plans orientaux de Bonaparte. En 1797, le 16 août, le jeune général écrivait à ce propos au Directoire : « Les îles Ioniennes sont plus intéressantes pour nous que toute l'Italie ensemble. Je crois que si nous étions obligés d'opter, il vaudrait mieux restituer l'Italie à l'empereur et garder ces îles qui sont une source de prospérité et de richesse pour notre commerce. L'Empire des Turcs s'écroule tous les jours. La possession de ces îles nous mettra à même de le soutenir autant que cela est possible, ou d'en prendre notre part. Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que pour détruire

véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte. Le vaste Empire ottoman qui dépérit tous les jours nous met dans l'obligation de penser de bonne heure à prendre des moyens pour conserver notre commerce du Levant»¹.

La possession des îles par la France semblait indispensable à l'exécution des plans de Bonaparte. D'ailleurs, la politique orientale de celui-ci, telle qu'elle apparaît dans sa lettre au Directoire, ne sortait pas du cadre de la politique traditionnelle de la France à l'égard de la Porte. Bonaparte résumait bien le dualisme diplomatique de la France au Levant : soutenir la Turquie autant que possible d'une part, et de l'autre, se tenir prêt à profiter d'un partage éventuel. Le motif restait toujours le même : la conservation du commerce du Levant. Tant que la Porte serait en mesure de tenir les engagements qu'elle avait contractés, régis par les vieilles capitulations, la France la soutiendrait ; si elle s'écroulait, la France devait être en mesure d'arracher un domaine important. Son rôle prépondérant au Levant ne devait en aucun cas être remplacé par l'Angleterre.

Les îles présentaient bien des avantages. Leur occupation n'était pas censée inquiéter la Porte, et en même temps, elles constituaient une étape stratégique sur le chemin qui menait à Malte et en Égypte ; de plus, elles offraient la possibilité de négocier avec divers facteurs de moindre importance mais susceptibles de s'avérer d'une grande utilité : le jeu d'équilibre demeurait toujours fragile en Grèce depuis les derniers exploits des Russes. Les Souliotes ne cessaient d'accrocher le pouvoir du pacha de Jannina, et les esprits étaient loin de s'être calmés dans le contexte de la rébellion belliqueuse des Maniotes.

Plusieurs historiens ont essayé d'établir un rapport entre l'occupation des îles par les Français et l'attribution constante de la libération de la Grèce aux Français ; bien que vraisemblable, cette hypothèse est loin d'être prouvée. Les rapports de Bonaparte avec les mouvements séparatistes grecs se limitaient à une échelle si étroite que nous ne pouvons considérer

1. Cité par E. de Marcère, *Une ambassade à Constantinople*, t.2, Paris, 1927, p.355.

cette supposition comme allant de soi. Comme nous l'avons déjà dit, le «rêve» de la libération de la Grèce était un rêve russe, depuis longtemps élaboré, qui avait déjà fait son chemin dans la conscience de l'ensemble du monde occidental, et surtout du monde grec. «Les Oracles d'Agathagelos», composés par Théoclyte Polyidis autour de 1750, qui connurent une remarquable diffusion sous forme manuscrite avant d'être imprimés, probablement par Rhigas, encouragèrent les Grecs et confortèrent leurs espoirs en la «nation blonde»¹. De leur côté, les intellectuels français et anglais comme Choiseul-Gouffier, Volney ou Eton participaient pleinement à ce rêve «philosophique». Bonaparte, si capable par ailleurs d'apprécier le rôle de sa propre propagande, était sans doute en mesure de calculer le poids d'une telle aspiration dans la conscience des hommes. D'autre part, s'il allait en Grèce, il devrait affronter non seulement une réaction turque et une autre, russe, mais éventuellement, aussi, celle d'un peuple nourri des rêves de Catherine II, qui demeurait attaché par les liens de l'orthodoxie à l'empire des tsars et qui commençait à prospérer commercialement sous la protection que lui assuraient les Russes. Et puis, en occupant l'Égypte au nom du sultan, Bonaparte porterait un coup décisif au commerce oriental de la Grande-Bretagne, tout en assurant la prépondérance française au Levant. Pour ce qui nous concerne, nous ne pouvons envisager l'occupation des îles Ioniennes que par rapport à ce dernier plan.

Lorsqu'après le traité de Tilsit, la France s'empara pour la seconde fois des îles, Napoléon ne songeait pas à la Grèce. Dans le plan de partage de l'Empire ottoman mis au point entre la France et la Russie, la Grèce arrivait la dernière. Le 7 février 1808, quand Napoléon donna des ordres visant à l'occupation de la Sicile et au ravitaillement de Corfou², il préparait une nouvelle expédition en Égypte.

Dans les pages qui suivent, nous essayons de rassembler tous les

1. Sur ce point, se référer à C. Dimaras, *Essais Historiques*, Athènes, Poreia, 1992, p.213.

2. Voir Bruneau, *Traditions*, *op.cit.*, p.103.

renseignements fournis par la presse littéraire parisienne de l'époque sur les îles Ioniennes. Notre hypothèse de départ semble se vérifier: rares sont les allusions rattachant les îles à la Grèce, si ce n'est à la Grèce antique. Elles sont toutes le fait de quelques hellénistes, du cercle de Coray, qui n'exprimaient que leur désir personnel de voir la Grèce libérée par le même moyen que les îles.

En revanche, nous avons ainsi recueilli une multitude d'informations précieuses concernant l'administration et la situation économique, sociale et intellectuelle des îles, que nous nous proposons de retracer.

La première occupation française

A la différence d'autres États italiens, la vieille République de Venise n'avait pas su se réformer politiquement au cours du XVIII^e siècle. Elle avait conservé son antique Constitution, qui donnait la totalité du pouvoir à une quarantaine de familles patriciennes. Elle avait progressivement perdu toutes les bases territoriales qu'elle contrôlait dans le Levant (Chypre, Crète, Morée), qui lui apportaient d'énormes bénéfices commerciaux, et elle s'était orientée vers la terre d'Italie: au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, Venise avait connu des mutations qui, d'empire aristocratique et mercantile, l'avaient réduite à un petit État dont les ressources étaient les denrées agricoles du Veneto et des côtes et îles Adriatiques ou Ioniennes¹ et les sommes considérables que des visiteurs cosmopolites, attirés par les jouissances de festivités presque permanentes, venaient y dépenser.

Néanmoins, Venise continuait à contrôler l'Adriatique, dont elle tenait les débouchés méridionaux, par les îles grecques de Corfou, Céphalonie et Zante, ses établissements de crédit et son sequin, qui servait de monnaie internationale dans tout l'Orient: tout cela faisait d'elle une proie convoitée.

1. Georgelin, dans sa très importante étude sur *Venise au siècle des Lumières*, Paris-La Haye, Mouton, 1978, trace un tableau fidèle de la décadence de cette République.

D'autre part, le fait qu'elle ne disposât plus, pour défendre son statut social et ses territoires, d'une armée ni d'une marine dignes de ce nom, en faisait aussi une proie facile.

«C'est l'armée française qui devait jouer le vilain rôle de provocatrice dans toute cette révoltante affaire du partage de la Sérénissime»¹. Le 15 mai 1797, les troupes françaises entraient dans la ville, où était élue une municipalité de soixante «patriotes», en même temps que s'établissait un comité de Salut Public.

Conformément aux clauses de Léoben, ce même été, les Autrichiens occupaient l'Istrie et la Dalmatie, tandis que l'armée française s'installait dans les îles Ioniennes.

Entre ce moment et la signature de la paix franco-autrichienne de Campoformio, une multitude d'événements majeurs se produisit au sein du gouvernement français, événements qui aboutirent au coup d'État du 18 fructidor (4-9-97), qui approuva les conquêtes et la politique de Bonaparte.

La paix de Campoformio (8 octobre) confirmait les décisions prises à Léoben. L'Autriche abandonnait la Lombardie et la Belgique et, en vertu d'articles secrets seulement, la rive gauche du Rhin, au sud d'une ligne allant du fleuve, en aval de Coblençe, à Venlo, sur la Meuse. En échange, elle recevait la République de Venise moins les îles Ioniennes — annexées à la France — et les provinces de Brescia et de Bergame, qui allèrent grossir la République Cisalpine.

Bonaparte se trouva confronté à une violente campagne anti-impérialiste. Aux Conseils, les modérés prononcèrent des diatribes contre lui, réclamèrent une enquête sur sa conduite, déclarant qu'«une tache souillait l'honneur du gouvernement»: si la création de la République Cisalpine ou de la République Ligure entraînait dans la ligne du «droit des peuples à disposer d'eux-mêmes», par contre, le partage de la République de Venise contrevenait directement à ce droit de libre disposition et

1. J. Godechot, *La Grande Nation*, Paris, Aubier, 1980, p.195.

déshonorait la France révolutionnaire, qui avait recouru « aux procédés les plus décriés de la diplomatie de l'ancien régime »¹.

Ces événements ne rencontrèrent qu'un faible écho dans les feuilles politiques de la « Décade ». La censure qui leur était imposée ne leur permettait pas de s'aventurer dans des évaluations et des critiques politiques. Mais pendant que les troupes autrichiennes occupaient l'Istrie et la Dalmatie, « le gouvernement turc (s'inquiétait) de ce voisinage » et les Français (leurs fidèles alliés) « ne (permettraient) pas pour longtemps cette offense »².

Ainsi le premier rapport publié dans la « Décade » après le coup d'État du 18 fructidor et la signature de la paix de Campoformio, sur les acquisitions de la France, est-il plein de sarcasmes envers les intellectuels et leur attitude à l'égard des conquêtes militaires.

L'article, extrait de la « Clef du Cabinet des Souverains », comporte des réflexions telles que les suivantes : « ... Nos hellénistes vont se réconcilier avec nos conquêtes, et pardonneront sans doute à l'armée d'Italie et à Bonaparte d'avoir donné une terre classique à la République française... »³.

En dépit de ses préoccupations hellénistes et antiquisantes, le « Magasin Encyclopédique » ne publia pas le moindre article concernant les acquisitions grecques de la République. Les temps étaient difficiles et sans doute la rédaction du journal n'était-elle pas disposée à affronter l'aspect politique du problème. C'est précisément cet aspect qui faillit coûter la vie à la « Décade »⁴.

Cette revue consacra à ces nouveaux territoires français cinq longs articles comprenant des descriptions géographiques, dont quatre pendant les trois premiers mois qui suivirent la paix de Campoformio.

Le premier est l'article de la « Clef du Cabinet des Souverains » que

1. *Ibid.*, p.198.

2. DP, vendémiaire - frimaire an VI, 1797, p.526-529.

3. *Ibid.*

4. M. Regaldo, *Un milieu intellectuel...*, *op.cit.*, p.153.

nous avons déjà mentionné, « article d'un officier-général, aussi recommandable par les vastes connaissances qu'il a acquises dans ses voyages que par un attachement sans bornes à son pays et à la liberté », publié vers la fin de l'année 1797¹.

Les informations concernant les possessions auparavant vénitienes que fournit l'officier-général sont sommaires et parfois inexactes. L'esprit de l'article est républicain, arrogant et anticlérical : on en verra un exemple dans cette évocation des Strophades, « petites îles où les mythologues placent les harpies, après leur expulsion de Bythinie. Des moines leur ont succédé ».

Si les renseignements donnés sur les îles ne sont pas satisfaisants faute de spécialisation géographique de l'auteur, en revanche, la perspicacité politique de celui-ci s'avère profonde. « On dispute sur les noms à donner à ces nouvelles parties de la République française », dit-il, malgré le fait que l'administration de Bonaparte eût d'ores et déjà séparé les nouvelles possessions en trois départements, à savoir Corcyre, Ithaque et Mer Égée. « Je ne repousserai que celui de département de la Mer Égée », ajoute-t-il, « parce qu'il est ambitieux, quand on n'y possède que Cérigo, et qu'il affiche une prétention à s'étendre qui pourrait alarmer la Porte ottomane ». Prenant pour exemple la « tartufferie anti-républicaine » qui consiste à ne pas changer le nom de Saint-Domingue en celui de Colombo, il propose pour le département de la Mer Égée l'appellation de département de Cythère, lui restituant de la sorte son nom ancien et pratiquement anodin.

Le 18 février 1798 (30 pluviôse an VI), la « Décade » publiait un deuxième article, beaucoup plus détaillé, dont l'auteur, qui signait par les initiales B.l.v.d., semble avoir acquis ses connaissances géographiques d'une manière plus systématique que l'officier-général « formé au cours de ses voyages ».

Cet article, long de dix pages, apporte nombre de renseignements sur les

1. DP, vendémiaire-frimaire an VI, 1797, p.526.

lieux et les habitants, les fortifications, la population, les cultures, les mœurs et le commerce des régions. Ce qui semble retenir davantage l'intérêt de l'auteur, c'est l'état et la sûreté des ports ainsi que les ressources économiques des îles. Il donne souvent le nombre exact des cargaisons annuelles des divers produits : dix vaisseaux de sel de Sainte-Maure, quinze chargements de raisin sec de Céphalonie, achetés par les Anglais, plus trois cargaisons d'Ithaque, plus trente à quarante de Zante, cent barils de poix noire de Zante. Autre produit d'exportation des îles, l'huile, partout en grande quantité : Corfou est, après Candie, celle qui est la plus productive en huile, mais on en recueille aussi à Sainte-Maure et à Zante. Il ajoute qu'« avant la conquête des Français, cette denrée ne pouvait être vendue à l'étranger. Les propriétaires étaient obligés de l'envoyer en totalité à Venise »².

Selon les sources de B.l.v.d., la population des établissements des côtes d'Albanie et des îles pouvait être évaluée à deux cent mille âmes (cent cinquante pour les îles).

Les revenus que Venise tirait de ces possessions s'élevaient à plus de deux millions de livres tournois. Ils provenaient de l'impôt territorial, des douanes, des droits sur les huiles et raisins de Corinthe, de la ferme du tabac et du droit d'ancrage.

Mais l'intérêt le plus important que la République française pouvait tirer de ces nouvelles possessions semblait être leur état maritime. Les habitants de Parga s'adonnaient « à la navigation », ceux de Sainte-Maure avaient « des bâtiments avec lesquels ils (faisaient) la caravane, et beaucoup de barques employées à leur trafic ». « Les Céphaloniens s'adonnent beaucoup à la navigation. Ils possèdent environ cent cinquante bâtiments de commerce qu'ils envoient par convois ; ils ont en outre beaucoup de bateaux. Leur navigation s'étendait jusqu'à la mer Noire, au moyen du pavillon russe qu'ils arboraient. Leurs navires voguent désormais sous un pavillon encore plus respectable. Ce sont

1. *Ibid.*, 30 pluviôse an VI, 1798, p.324.

d'intrépides marins. Les équipages des vaisseaux russes, dans la Méditerranée, n'étaient presque composés que de ces insulaires.

L'arsenal de Corfou est un des plus importants. La nature a donné à l'île de Zante une chose remarquable : c'est une fontaine de poix noire qu'on emploie à calfater les vaisseaux. Prévéza et Parga sont des entrepôts de bois. Une des forêts de Céphalonie était un domaine particulier de la République de Venise, qui en tirait des mâts et autres bois pour ses arsenaux ».

L'auteur achève son compte rendu de la manière suivante : « Corfou donne à la France un arsenal de marine militaire très bien entretenu. Les vaisseaux et les frégates qu'on pourra y faire construire coûteront beaucoup moins qu'à Toulon et à Brest, soit à cause des bois placés dans le voisinage, soit à cause du bas prix de la main-d'œuvre.

Les salaisons pour la Marine peuvent s'y faire avec le même avantage, au moyen des bœufs d'Albanie et de la Morée où ils sont à bon marché.

La République trouvera dans ces îles, pour l'équipement de ses flottes, plus de trente mille matelots, braves, adroits et vigoureux.

Elles lui fourniront un moyen d'échange avec les nations du Nord, pour lesquelles le raisin de Corinthe est devenu une denrée de première nécessité.

Les huiles qu'elles produisent donneront une nouvelle activité aux fabriques de savon de la ci-devant Provence.

Enfin, avec la possession de ces îles et l'entretien de l'arsenal de Corfou, la France pourra protéger d'une manière plus prompte et plus efficace ses établissements du Levant, et accroître beaucoup sa considération auprès de la Porte ottomane »¹.

Bien évidemment, la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes n'est mentionnée nulle part dans ce texte lucide. L'auteur constate que la population des îles penche en faveur de la Russie, du fait de la similitude des convictions religieuses, tandis que la noblesse et les propriétaires

1. *Ibid.*, p.330.

fonciers inclinent vers les Anglais, acheteurs exclusifs des raisins de Corinthe en vertu d'une convention signée avec Venise. « Ces sentiments s'affaibliront », affirme-t-il, « par les avantages que ces insulaires retireront de leur réunion à la République française »¹.

Un mois plus tard (mars 1798), la « Décade » faisait paraître un article du célèbre biologiste italien Lazzaro Spallanzani sur les observations qu'il avait faites sur l'île de Cythère. Spallanzani avait visité l'île en 1795 et publié alors ses observations dans les mémoires de la Société Italienne, où les rédacteurs de la « Décade » allèrent les chercher.

La « Décade » semble tenir à ramener les Français à la réalité strictement matérielle de leur nouvelle acquisition en publiant les observations de Spallanzani, qui assuraient qu'il ne restait plus la moindre trace de l'antiquité sur l'île. En effet, l'occupation par les Français de l'île de Cythère constituait un événement qui excita grandement l'imagination des Parisiens et des Français cultivés. Davantage qu'Ithaque, Cythère était un lieu mythique par excellence, presque archétype dans la mentalité de cette fin de siècle. Patrie de l'amour, temple de Vénus, elle avait été chantée par presque tous les poètes galants du XVIII^e siècle et immortalisée par les peintres comme Watteau et par les musiciens. Au moment même où la « Décade » publiait l'article sur l'histoire naturelle de l'île, les Parisiens allaient au théâtre du Vaudeville voir « Les Français à Cythère » : nous trouvons les critiques de la pièce dans le « Magasin » ou la « Décade ». Elle avait, paraît-il, du succès, le sujet comme la musique étant « des plus heureux ».

Le titre de la pièce n'offrait qu'un aperçu de l'argument. Ce que les Français faisaient à Cythère consistait (ni plus ni moins) à aider Vénus, exilée puis ayant retrouvé sa patrie, à rebâtir le temple des amours. Et la « Décade » de commenter :

« L'île de Cythère, si célèbre (...) était (...) au pouvoir des Vénitiens (...)

1. *Ibid.*, p.329.

Ils la possédaient même sous le nom de Cérigo, comme si la dépravation eût voulu effacer jusqu'au nom... Le traité de Campoformio a rendu les Français maîtres de ce nouveau territoire, et nulle nation ne pouvait mieux que la nôtre lui restituer son nom»¹.

La présentation d'une brochure in-8° de 104 pages, écrite par les citoyens Darbois frères, officiers d'état-major de l'armée d'Italie, division du Levant, constitua l'article suivant de la «Décade» consacré aux îles Ioniennes.

L'intérêt se trouvait cette fois axé sur l'état économique et administratif dans lequel les Français avaient trouvé les îles. Les auteurs de ce mémoire, qui avaient été spécialement employés par le général Gentilly à organiser l'administration publique des îles, étaient par excellence les personnes indiquées pour traiter un tel sujet.

«L'on ne pouvait pas se faire idée du dénuement où cette Venise réputée si sage laissait et ses arsenaux dont les noms étaient encore imposants en Europe, et les îles qui lui servaient de boulevard, qui fournissaient à sa marine des chantiers, des ports, des moyens de construction et des matelots, qui formaient une partie considérable de son territoire, de ses revenus et le principal aliment de son commerce. Les détails donnés à cet égard par les frères Darbois, ainsi que ceux relatifs au régime d'administration, démontrent avec évidence que cet État oligarchique se mourait d'impuissance, de corruption et d'inertie, quand les circonstances l'ont dissous...»²

Après un bref exposé de la situation maritime internationale qui servait de support à l'idée qu'il revenait à la France seule d'occuper et de contrôler les îles Ioniennes, l'auteur de cet article³ en vient au sujet essentiel de ce texte, à savoir la décadence et la régénération des Grecs modernes habitant les îles.

1. DP, germinal an IV, 1798, p.40.

2. *Ibid.*, messidor an VI, fin juin 1798.

3. Qui signe L.B. (Lebrun).

La cause de la décadence était l'esclavage, et celle de la régénération résidait dans une administration sage et humaine. Les premières tentatives de réorganisation sociale et économique mises en œuvre par le gouverneur général Gentilly avaient produit, aux dires des frères Darbois, « d'excellents effets sur l'esprit des habitants ».

Entre temps, le général Gentilly démissionnait et était remplacé par le général Chabeau, qui arriva le 22 décembre 1797, accompagné des commissaires Rouillé, Corvigny et Pochol, « vaniteux et jacobins obstinés »¹, qui instituèrent par leur comportement une ambiance de désordre². C'est sans doute à eux que s'adressaient les dernières lignes de cet article :

« Mais ce qui doit principalement fonder toutes les espérances, c'est le choix des délégués que le gouvernement enverra dans ces nouveaux départements. Il ne suffit pas, pour de semblables missions, d'avoir fait preuve d'attachement à la Révolution. Il faut des caractères éminemment libéraux, des âmes profondément pénétrées de l'amour de l'humanité, qui fassent chérir par leurs mœurs, et surtout par leur intégrité, l'Empire de la République. Les conséquences des choix sont ici d'une importance presque incalculable. Qu'elle est belle la tâche d'inspirer de la reconnaissance, de la confiance et de l'attachement aux descendants des Grecs en travaillant en même temps à la prospérité de son propre pays ! »³

Adamantios Coray, l'érudit républicain grec installé à Paris, ne pouvait voir sans en éprouver une vive satisfaction les armées républicaines se rapprocher de la Grèce. L'annexion des îles Ioniennes constitua pour lui le signe précurseur de la libération définitive de son pays.

Pendant le court laps de temps de la première occupation française des îles, et tandis que les feuilles publiques avaient déjà fait connaître la prise

1. *Diario del ablocco*, manuscrit du prêtre Voulgaris, cité par Mavroyannis, Yérasimos, *l'Histoire des Isles Ioniennes (1797-1815)*, Athènes, 1889, I, p.120.

2. Voir Mavroyannis, *ibid.*, p.120-126.

3. DP, *ibid.*, p.10.

de Cythère par les Russes (par exemple, la « Décade », nivôse an VII), Coray publia les *Caractères* de Théophraste avec leur traduction française et dédia l'ouvrage « aux Grecs libres de la Mer Ionienne ».

Dans le présent chapitre, nous nous limiterons au commentaire de cette dédicace, qui représente un acte de propagande révolutionnaire spontanée¹.

Le « Magasin »² comprend le compte rendu de cette publication, sans mentionner la dédicace. Chardon de La Rochette, qui composa l'article, ne parla que des mérites littéraires de Coray, ainsi que des efforts de celui-ci, comme de plusieurs autres, d'éclairer leur patrie. Il insistait sur le rôle des commerçants, disant avoir connu personnellement à Paris « l'un des plus jeunes (...), qui (lui avait) inspiré la plus grande estime, par son aménité, son amour pour la patrie et surtout par le vif désir qu'il (lui) témoignait de voir les lumières se répandre dans la Grèce »³.

Le fait que, dans cet article, la dédicace propagandiste de Coray ne fût pas mentionnée n'était sûrement pas le résultat des intentions de Chardon de La Rochette lui-même, mais plutôt de la politique latente de Millin, d'essayer d'éviter tout article et toute opinion susceptibles d'attirer l'attention du gouvernement et de la censure, ce qui permit d'ailleurs au « Magasin » de connaître une longévité exceptionnelle, pour ne pas dire unique en son temps⁴.

1. « Tous les hommes », écrivait le 20 mars 1797 le *Giornale dei patrioti d'Italia* de Milan, « sont des propagandistes. Le propagandisme consiste à faire tous nos efforts pour que nos semblables jouissent du même bonheur, adoptent les mêmes principes, les mêmes opinions que ceux que nous avons adoptés : si cet esprit n'est pas accompagné par la raison, modéré par la vertu, il devient du fanatisme ». Sur ce point, voir J. Godechot, *La Grande Nation, op.cit.*, p.91-92.

2. ME, 5^e année, 1799, t.I, p.360.

3. Il s'agit d'Alexandre Bassiliou.

4. Cette attitude du « Magasin », d'essayer de passer le plus inaperçu possible, lui coûta également : au cours de nos recherches bibliographiques sur la presse littéraire parisienne de cette période, nous n'avons trouvé que quelques rares et vagues références à son existence. M. Regaldo remarque à ce propos : « Le « Magasin Encyclopédique » était sans doute plus savant, mais ce qu'il gagnait en profondeur, il le perdait en étendue et en rayonnement. Il resta toujours un périodique pour hommes de cabinet. En outre, quoique assez « philosophique » lui-même, Millin se tint soigneusement à l'écart de l'arène idéologique. Qui lirait le seul « Magasin » ignorerait presque qu'il y ait eu en France une révolution politique et un affrontement d'où devait sortir le monde moderne » : *Un milieu...*, *op.cit.*, vol.1, p.141.

La « Décade », par contre, devait publier à deux reprises le texte même de la dédicace de Coray : une première fois, lorsqu'elle inséra un article, signé de F. Thurot, sur l'édition des *Caractères* de Théophraste¹ et la seconde, lorsqu'elle présenta la publication du *Traité* d'Hippocrate par le même Coray².

« L'esprit dans lequel cet ouvrage a été conçu et exécuté rend l'auteur encore plus recommandable aux yeux de ceux qui savent apprécier les idées généreuses et le noble amour de la liberté », assure Thurot, commentant la dédicace aux Grecs libres de la mer Ionienne :

« Une grande nation (...) vous offre avec la Liberté tous les moyens de devenir les émules, peut-être même les rivaux des anciens Grecs. Un de ces moyens est de vous familiariser avec la connaissance de la langue de ces derniers, et celle que parlent vos libérateurs. L'une, qu'on peut à juste titre appeler la langue des Dieux, éclaira l'ancien continent ; l'autre, appelée la langue de la raison et de la philosophie, ne tardera pas à instruire tout l'univers. En vous offrant dans ces deux langues une partie de mes faibles travaux, loin de vouloir vous flatter par une dédicace banale, mon dessein est de vous rappeler ce que vous fûtes dans les beaux jours de notre commune patrie, ce que vous pouvez redevenir pour votre propre bonheur et pour celui de nos frères qui gémissent encore sous un sceptre de fer. Puisse votre exemple les consoler de leurs maux, en offrant à leurs yeux mouillés de larmes la perspective d'un avenir plus heureux ! »

C.B.N.³, qui commentait deux ans plus tard l'édition d'Hippocrate, citait à son tour la dédicace, sans omettre cette fois-ci la réflexion de Coray

1. DP, germinal - prairial an VII, 1799, p.339-343.

2. *Ibid.*, messidor - fructidor an IX, 1801, p.325-332.

3. Ces initiales étaient ordinairement celles qu'utilisait Cabanis, et l'historien Ph. Iliou attribue bien à Cabanis cette présentation critique de l'édition de Coray. Il nous paraît néanmoins étrange que l'auteur des *Rapports du physique et du moral* n'ait fait que des remarques philologiques sur l'édition d'Hippocrate, tant attendue par les idéologues et les hellénistes, d'autant plus que Cabanis lui-même s'était occupé des doctrines d'Hippocrate, tant dans ses *Leçons d'histoire de la médecine* professées à la faculté de Paris que dans un cours entièrement consacré à la médecine d'Hippocrate : le discours d'ouverture et celui de la clôture de ce dernier cours furent publiés dans le 5^e volume de ses œuvres complètes par Thurot en 1823-25.

sur la Grande Nation : elle était « conduite par les lumières », et elle marchait « sur les pas de (leurs) ancêtres ».

L'objectif de Coray était fort éloigné d'un effort intrigant accompli dans le but de se ménager une réputation de républicain. Nous trouvons dans sa correspondance une lettre adressée à Chardon de La Rochette¹, qui nous apporte la preuve, entre autres renseignements d'importance concernant la diffusion du livre, que Coray destinait cette édition aux Grecs des îles Ioniennes : « Il est possible (quoiqu'extrêmement difficile à croire) que le débit de cet ouvrage rencontre quelques obstacles dans le Levant. Pour prévenir ces obstacles, je ne vois que deux moyens. Le premier est de l'y faire débiter par un marchand européen, pour empêcher qu'on ne pende le libraire grec qui voudrait s'en charger ; l'autre moyen est de le faire couler doucement dans ce pays par des ventes journalières faites à Venise même, où l'affluence des Grecs est toujours considérable, auxquelles on peut ajouter les ventes annuelles de la foire de Sinigaglia à Ancône, foire composée pour les trois quarts de Grecs. Ces moyens seront un peu longs ; mais l'ouvrage se vendra à la fin... »

En 1800 (germinal), la « Décade » publia la dernière description des îles Ioniennes contenue dans ses pages. Il s'agit d'une critique, longue de dix pages, du *Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles et possessions ci-devant vénitiennes du Levant... par A. Grasset Saint-Sauveur jeune, ancien consul de la France, résidant à Corfou, Zante, Sainte-Maure, etc.*

Rien de cet ouvrage ne trouve grâce, aux yeux de l'auteur de l'article². Tout d'abord, il ne s'agit pas d'un voyage, « car (le lecteur) n'apprend ni d'où vient l'auteur, ni où il va, ni quels sont les lieux qu'il a parcourus »³. Le fait que Grasset Saint-Sauveur ait été un habitant des îles pendant dix-sept ans semble être un grand désavantage. Puis, le côté historique du

1. *Correspondance*, I, 1774-1798, lettre s.d. (1798) n°194, p.528-529.

2. Il signe Y. Il s'agit de Ginguené.

3. DP, germinal-prairial an VIII, 1800, p.24-33.

récit, côté d'ailleurs mis en tête du titre de l'ouvrage, le dérange profondément : « Le lecteur se demandera peut-être comment il est possible d'écrire soixante-neuf chapitres sur l'histoire d'une île collée aux côtes d'Albanie, qui n'a jamais joué qu'un rôle fort secondaire dans les annales du monde »¹.

Néanmoins, quelques mois plus tôt, la même « Décade » écrivait sur cette même île de Corfou : « ... Sous quelle puissance le Gibraltar de l'Adriatique et les autres îles gardiennes ou protectrices de cette mer allaient-elles passer ? La Russie, dont les flottes ont déjà dominé dans l'Archipel et qui a su faire mouvoir, selon ses vues ambitieuses, la plus grande partie des Grecs qui l'habitent, ne renouvellerait-elle pas ses tentatives ? Les Anglais, à peine sortis des ports de Corse, de Livourne et de Naples, n'accourraient-ils point à Corfou, laissée sans résistance, et qui leur offrirait tout à la fois une rade et des ports capables de recevoir les plus nombreuses escadres et un établissement qui peut être facilement rendu imprenable ? La maison d'Autriche, dont le désir ardent est de devenir puissance maritime, en laisserait-elle échapper l'unique occasion ? La cour de Naples elle-même, qui a des prétentions en réserve sur ces îles, ne trouverait-elle pas moyen d'être admise au partage ? » Et pour ce qui était de la France et de ses vues : « Toutes ces hypothèses, dont il était comme impossible que quelqu'une ne fût pas réalisée, étaient plus ou moins redoutables pour notre commerce. Les trois premières menaçaient jusqu'à notre existence dans les échelles du Levant »².

Tout le matériel rassemblé par Grasset, mais exposé sans système ni structure solide, ne sert, selon Ginguené, qu'à remplir les pages de ces trois volumes, « d'où l'on pourrait à peine tirer de quoi en faire un seul bien nourri »³. L'auteur pousse encore plus loin cette hypothèse. Il s'égaré dans des considérations générales sur la conduite des auteurs, voyageurs ou autres : « Puissent-ils enfin se convaincre qu'il ne faut imprimer que ce qui

1. DP, *ibid.*

2. DP, messidor an VI, 1798, p.9.

3. DP, germinal-prairial an VIII, 1800, p.24-33.

mérite d'être dit, et respecter assez leurs lecteurs pour ne pas leur faire acheter des pages et des volumes qui causent une perte de temps plus regrettable encore que celle de l'argent qu'ils coûtent. Je sais bien que les libraires ont intérêt à vendre du papier, etc.»¹

Au sujet de l'*Atlas* qui accompagnait l'édition, Ginguéné fait preuve d'une mauvaise foi exemplaire quand il déclare que les vues « n'inspirent pas plus de confiance » que le reste du livre. La raison en est que l'une des plus belles vues de l'*Atlas* est celle de la ville d'Argostoli, capitale de l'île de Céphalonie : Ginguéné ne veut y voir qu'un petit hameau d'aspect sinistre, ceint de marécages, alors que la gravure de Grasset annonce « une jolie ville située au bord de la mer et couronnée par des collines riantes ». « Or », ajoute Ginguéné, « comment accorder cette représentation avec la description qu'on en trouve dans l'ouvrage ? Argostoli, y est-il dit, est environnée de tous côtés de montagnes élevées... Sa situation est aussi peu saine que désagréable. On ne peut comparer cette petite ville qu'à un de nos villages ; la vue ne se porte que sur des maisons basses et mal construites, la plupart endommagées par des tremblements de terre, etc. »²

La raison véritable du rejet complet de l'ouvrage de Grasset s'exprime dans le texte même de la critique, d'une manière cependant latente. « L'ouvrage contient encore des détails assez curieux sur les moyens mis en usage par la Russie, dans ses dernières guerres contre la Porte, pour soulever la Grèce contre les Turcs. Elle excitait ces Grecs malheureux et abâtardis à reprendre leur ancienne énergie, et rétablissait parmi eux toutes les institutions et tous les noms célèbres dans l'antiquité ; c'est-à-dire qu'elle faisait précisément ce qu'ont fait les Français quelques années seulement plus tard, et ce qui a motivé la guerre cruelle que ce même gouvernement de Russie leur a faite... »³

Cette « guerre cruelle », donc, qui avait eu comme résultat la perte des îles Ioniennes, nous paraît être un argument valable pour expliquer

1. DP, *ibid.*

2. DP, *ibid.*

3. DP, *ibid.*

l'attitude de l'auteur de cet article. Cette perte, assez mal ressentie par l'opinion publique, dictait sans doute à l'auteur ses contradictions et sa mauvaise foi, qui déconseillait de la sorte ces lectures à ses concitoyens. Ginguéné n'hésite pas à conclure, à l'issue de sa lecture du *Voyage* de Grasset : « cela peut faire craindre qu'en supposant que la possession de cette île fût confirmée à la France par la paix, la République n'en tirât qu'un faible parti, à moins qu'un excellent système d'administration, que des innovations importantes dans la culture, telles que l'introduction de celle des denrées coloniales, ne changeassent tout à fait la nature et la masse de ses produits. Quant à l'utilité militaire, la possession de Malte est infiniment plus importante »¹.

Entre le moment où les troupes de la France révolutionnaire quittèrent les îles Ioniennes et celui où la paix de Tilsit restitua ce territoire à l'Empire français, rares sont les nouvelles qui parvinrent aux lecteurs de la « Décade » ou du « Mercure ». Ginguéné avait très clairement démontré dans son dernier article que cette possession était superflue, sinon coûteuse et problématique. En conséquence, l'intérêt porté à cette contrée allait diminuant.

De toutes les aventures que vécurent les îles Ioniennes sous le protectorat russo-turc, de leur indépendance et de leur occupation, en fin de compte, par les Russes, rien n'arriva aux lecteurs des revues littéraires parisiennes. Pourtant, au cours des sept années qui s'écoulèrent entre les deux occupations françaises des îles, plusieurs événements d'importance se produisirent. Tout d'abord, la création d'une république grecque, la « République Septinsulaire », avec le grec comme langue officielle et l'orthodoxie comme culte dominant ; puis, plusieurs tentatives intéressantes de création d'un système fédératif², qui combinerait le

1. DP, germinal an VIII / 1800, p.24-33.

2. Le régime fédératif ne réussit point aux îles Ioniennes. Dès que les Russes eurent quitté Corfou, en juillet 1801, Ithaque et Céphalonie se déclarèrent totalement indépendantes, Zante arbora le pavillon anglais tandis que dans la capitale de la fédération, les paysans se révoltaient contre les nobles, formant leur propre assemblée, l'Onoranda, qui devait produire la Constitution républicaine de 1803.

pouvoir des nobles à celui du peuple ; puis le système subtil et quelque peu extravagant élaboré par un despote éclairé à l'usage de cette petite république méditerranéenne : le tsar Alexandre I^{er} fabriqua « une machine si savante qu'elle semblait avoir en elle-même le principe de son mouvement et qu'elle ne pouvait aller si la main de l'ouvrier n'était sans cesse occupée à la faire mouvoir, à la diriger, à la modifier »¹.

La seconde occupation française, 1807-1814

Le traité signé à Tilsit contenait deux articles secrets concernant le sud de la mer Adriatique. Le premier rendait les Français maîtres du « pays connu sous le nom de Bouches de Cattaro », tandis que le second stipulait que « les sept îles Ioniennes seraient possédées en toute propriété et souveraineté par S.M. l'Empereur Napoléon »².

Nous nous trouvons à l'époque du contrôle quasi absolu de la presse par Napoléon. Bien entendu, pas un détail touchant aux îles n'apparaît dans les revues littéraires. La « Décade » et le « Mercure », d'autre part, se sont unis à une feuille de propagande officielle qui n'a rien de commun ni avec l'un ni avec l'autre de ses composants. Dans le cas du « pays connu sous le nom de Bouches de Cattaro » uniquement, la « Décade » laisse percer un léger sarcasme envers ses vieux principes démodés. « Les Bouches de Cattaro (...) sont enfin au pouvoir des Français. Ils y ont abordé sur les vaisseaux russes. En vain les Monténégrins et quelques habitants ont voulu opposer de la résistance ; ils ont été obligés de mettre bas les armes. L'archevêque a fait la remise formelle du pays »³. Il n'est plus question, assurément, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

1. Rapport adressé au gouvernement français par l'un de ses agents, cité par E. Rodocanachi, *Bonaparte et les îles Ioniennes*, Paris, 1899, p.188.

2. « Convention particulière arrêtée à Tilsit le 9 juillet 1807 entre le Prince de Neuchâtel pour l'Empereur et Roi et le Prince Lobanoff pour S.M. l'Empereur de toutes les Russies, au sujet de l'évacuation des îles Ioniennes », Correspondance de Napoléon, citée par Rodocanachi, *ibid.*, p.191.

3. DP, juillet-septembre 1807, p.574.

Les lecteurs de la « Décade » apprirent donc la nouvelle de la seconde occupation des îles Ioniennes une fois les manœuvres achevées. Dans un article strictement formel, la revue annonçait comme « certaine l'entrée des troupes françaises dans les Sept-Isles. Ce beau pays va sans doute reflleurir sous la protection du Gouvernement français »¹.

Au cours de leur longue histoire, les îles Ioniennes semblent avoir joué le rôle d'un lien, d'un lieu de communication entre l'Orient et l'Occident, le nord et le midi. Frontière de la chrétienté sous la domination vénitienne, elles conservèrent ce rôle lors de l'occupation française ou russe. En même temps, durant le blocus continental, établi dès novembre 1806, la présence des Anglais, tolérée par leurs alliés russes, formait à cet endroit un point de contact entre la mer anglaise et le continent français. C'est dans un article archéologique des « Archives Littéraires de l'Europe » que nous rencontrons, une fois seulement, des observations de cet ordre. M. Paroletti, dans son article sur les jardins du roi Alcinoüs², déclare que ce qui accroît l'intérêt que présente Corfou, « c'est que cette île, qui paraissait fournir autrefois un lieu de communication entre la Grèce et l'Italie, peut devenir aujourd'hui un point d'observation entre les nations du Nord et celles du Midi »³.

Une chose, au moins, demeure certaine : les îles Ioniennes furent un point de communication assez important pour le trafic et le transport des antiquités recueillies en Grèce et en Asie Mineure. Lord Elgin envoyait par Zante le produit de la mise à sac du Parthénon. En outre, une de ces précieuses cargaisons avait sombré au large de Cythère. L'intérêt suscité

1. *Ibid.*

2. « De l'île de Corfou, de la fontaine de Cressidas et des jardins du roi Alcinoos », ALE, t.V, p.119-123. Cet article essaie de confronter la thèse de Lechevalier sur la topographie ancienne de Corfou à celle de Botta, selon laquelle l'ancienne ville devait se situer près de la rivière de Messongi. Paroletti tire ses informations de l'œuvre de Botta, *Histoire naturelle et médicale de l'île de Corfou*, ouvrage très important pour les remarques qu'il contient sur la constitution naturelle des îles du Levant, et qui présente un tableau complet et raisonné des maladies qui ravagèrent le pays pendant le séjour de l'armée française.

3. *Ibid.*, p.119.

par les antiquités était tel que lorsque les Anglais eurent de nouveau accès aux territoires ioniens, ils parvinrent à récupérer cette cargaison : « Selon les gazettes allemandes », informait le « Magasin »¹, « on apprend que le vice-consul anglais est parvenu, à l'aide de deux célèbres nageurs de Calimo, et après un travail de deux ans, à retirer du fond de la mer la collection précieuse d'objets d'art de l'ancienne Grèce, que lord Elgin avait faite pendant son séjour à Constantinople, et qui avait coulé à fond en 1802, dans les parages de Cérigo ».

De même, durant l'occupation impériale ou britannique, les îles constituaient-elles un entrepôt plus sûr que les palais des ambassades à Péra. L'expérience de 1799, qui avait vu les collections amassées au prix de tant de sacrifices par les Français passer du jour au lendemain aux mains des Anglais, rendait les amateurs et les chasseurs d'antiquités plus circonspects. Ainsi les statues enlevées à Égine furent-elles immédiatement expédiées à Zante, où elles furent vendues au plus offrant, et elles prirent le chemin de l'Occident². Une année plus tard, le « Magasin » révélait encore à ses lecteurs l'existence d'un local spécial à Zante, sorte d'entrepôt destiné à abriter les antiquités expédiées. « Tout cela » (la frise complète de l'intérieur du temple d'Apollon sur le Mont Cotylius en Arcadie, ainsi que diverses œuvres d'art découvertes à Phigalie) « est exposé pour quelques années dans un local propre et bien éclairé de notre ville de Zante, où S.E.M. le major-général Airay l'a assuré de sa protection »³.

Mais les contacts intellectuels entre les occupants français ou anglais et les habitants des îles Ioniennes ne se limitaient pas au transport des antiquités. Un intérêt relativement vif était porté aux activités intellectuelles des îles, et s'attacha plus particulièrement à deux sujets

1. ME, 10^e année, 1805, t.II, p.169.

2. Lettre de Fauvel à Barbié du Bocage, ME, 17^e année, 1812, t.V, p.76 et suiv. Les antiquités finirent à la Glyptothèque de Munich.

3. ME, 18^e année, 1813, t.II, p.177-183. L'île de Zante était dès 1809 passée sous le contrôle des Anglais. Des îles Ioniennes, seule Corfou restait aux Français en 1814.

principaux : l'Académie Ionienne à Corfou et l'historiographie des îles.

A quatre reprises, le « Magasin » publia des notes sur l'Académie Ionienne. Il s'agissait essentiellement d'annoncer les prix proposés par l'Académie, dont le but était l'amélioration de la vie, tant économique que sociale, des îles. Étant donné que l'Académie se trouvait sous le patronage direct des Français, le contenu des divers prix offerts constitue un précieux témoignage sur les activités d'amélioration mises en œuvre par les agents du pouvoir impérial, en même temps que sur le type de problèmes qu'essayaient de résoudre les Français dans les îles Ioniennes¹.

La première annonce publiée dans le « Magasin » date de 1808, année même de la constitution de l'Académie. Le texte de l'annonce est le suivant :

« L'Académie Ionienne offre un prix de 600 fr. qui ont été mis à sa disposition par S.Ex. le commissaire impérial, à l'auteur du meilleur ouvrage qui traitera des branches importantes de la statistique des îles Ioniennes.

M. Théotochi, président du Sénat Ionien, et membre de cette Académie, propose aussi un autre prix de 600 fr., en faveur des écrivains qui traiteront le mieux les deux propositions suivantes :

1) Pourquoi les habitants des îles Ioniennes, quoique doués de talents et de force d'esprit, s'occupent-ils d'objets vains et frivoles, et négligent-ils les choses les plus importantes et les plus utiles à leur bien-être ?

2) Quel serait le moyen de tourner leur esprit et leurs intérêts vers le but qui leur convient davantage ? »² Les réponses devaient être remises à Joseph Agrati, secrétaire de l'Académie.

Le sujet proposé par le commissaire impérial n'a rien de surprenant, étant donné que le pouvoir avait besoin, pour s'exercer, d'un maximum de

1. Un témoignage parmi les plus intéressants du gouvernement français des îles Ioniennes durant la deuxième occupation des îles reste celui de F.V. Lamare-Picquot : *Souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquot*, Paris, 1918.

2. ME, 13^e année, 1808, t.V, p.163.

données statistiques, portant aussi bien sur la démographie que sur l'agriculture, l'industrie ou le commerce. En revanche, le prix offert par le président Théotochi révèle la vérité des observations de Grasset et des autres voyageurs français lors de l'annexion des îles par la République. La crise économique et morale qui caractérise la décadence vénitienne au XVIII^e siècle n'avait que trop atteint les îles¹.

Les « Annales des Voyages » publièrent en 1810 des extraits de quelques lettres de Stamatis Voulgaris, de Corfou, dont le sujet portait sur la mauvaise administration des îles par les autorités vénitiennes, et plus particulièrement sur les répercussions de cette administration dans le domaine des mœurs et de la vie sociale des îles².

Selon Stamatis Voulgaris, « les Vénitiens qui se trouvaient dans les Sept-Îles (pouvaient) se flatter d'avoir contribué à l'ignorance et à la corruption des habitants »³. Il citait l'exemple des guerres civiles qui avaient opposé entre eux les habitants du canton Alefchi à Corfou, et qui duraient depuis deux siècles. Il accusait les autorités vénitiennes d'avoir trouvé dans ce conflit une source de profit. Chaque provéditeur n'étant nommé que pour trois ans, n'avait devant lui que cette courte période pour s'enrichir : « les provéditeurs aimèrent mieux laisser un libre cours aux troubles (d'Alefchi), afin d'en faire le sujet d'un procès qui se terminait, à chaque renouvellement du tumulte, par des amendes pécuniaires, et surtout par des cadeaux considérables pour le provéditeur ». Ainsi les habitants avaient-ils opté pour une solution de leurs problèmes qui se situait en dehors des possibilités offertes par l'administration. La chose n'avait pas tardé à évoluer en une guerre civile permanente.

Par ses lettres, Stamatis Voulgaris essayait de flatter les autorités françaises, dont dépendait à présent le sort de son pays. Il attestait que

1. Sur la décadence administrative et morale des îles pendant le dernier siècle de la domination vénitienne et sur l'émergence de la société bourgeoise, voir G. Toliás, « Transformations de la société septinsulaire pendant la fin de la domination vénitienne » (en grec), *Actes du 5^e Congrès Panionien International*, vol.1, Argostoli, 1989, p.293-304.

2. AV, 1810, t.9, p.368-371.

3. *Ibid.*, p.371.

«ces terribles querelles n'(avaient) cessé qu'avec le monstrueux gouvernement de Venise»¹. Il convient cependant de noter ici que St. Voulgaris, le futur collaborateur de Capodistria, était ingénieur du génie français, formé aux écoles militaires françaises et en mission secrète dans les îles Ioniennes.

Cette même année, le «Magasin» publiait l'annonce de deux nouveaux prix proposés par l'Académie. Le premier, de 600 fr., offert par S.E.M. Lesseps, commissaire impérial, toujours «pour le meilleur ouvrage de quelque branche de la statistique des îles Ioniennes»², et le second par le président Théotochi, toujours de 600 fr. Si le commissaire impérial n'avait pas reçu l'ouvrage de statistique qu'il escomptait en 1808, comme nous pouvons le présumer par la répétition du prix, le président Théotochi, par contre, semble avoir eu la réponse aux questions qu'il se posait deux ans plus tôt. Cette fois-ci, la question posée était beaucoup plus pragmatique, et les réponses qu'elle appelait devaient être le fruit «de nouvelles recherches et de faits remarquables par le philosophe observateur»³. La question était la suivante: «Quels sont les moyens les plus faciles à pratiquer, pour rendre, dans le plus court espace de temps, le plus abondant qu'il est possible, le produit des grains et celui des pommes de terre dans l'île de Corfou?»

La même annonce passa encore l'année suivante, et seulement pour ajouter au lustre de l'Académie, puisque cette annonce parut en même temps que la clôture du concours. Cette fois-ci, la procédure revêtait un caractère plus officiel. Les réponses devaient être adressées au nouveau secrétaire de l'Académie, Stélio Doria Prossalendi, qui signait l'annonce, datée de Corfou, le 23 juillet 1810⁴.

Entre temps, l'Académie Ionienne se renforçait. Elle devenait peu à peu

1. *Ibid.*, p.370.

2. ME, 15^e année, 1810, t.V, p.336.

3. *Ibid.*

4. Selon l'annonce précédente du ME, en juillet 1810, le secrétaire de l'Académie était Joseph Agrati, ME, 16^e année, 1810, t.III, p.141-142.

une institution sérieuse, susceptible de faire progresser les études helléniques d'une part, et d'établir un lien intellectuel solide entre les cultures française et grecque, d'autre part. C'est dans ces deux directions qu'allaient les deux dernières annonces que nous avons rencontrées dans le «Magasin»: d'abord, l'élection, comme membre correspondant, de Barbié du Bocage; Millin fut également élu à cette Académie, comme nous pouvons le constater dans l'en-tête du «Magasin» à partir de 1811, où, parmi les dizaines d'académies avec lesquelles correspondait Millin, figurait «celle de Corfou»¹; et surtout, la dernière annonce du «Magasin» concernant l'Académie Ionienne.

Il s'agit cette fois d'un sérieux et profond intérêt pour la civilisation de la nation grecque moderne. L'Académie paraît dépasser les étroites limites du territoire ionien et se comporter comme une institution culturelle plus vaste, essayant d'embrasser l'ensemble des activités intellectuelles grecques depuis la chute de Constantinople jusqu'au XIX^e siècle.

«L'Académie Ionienne, désirant avoir quelques renseignements sur l'état de la civilisation et des connaissances dans la Grèce, depuis la chute de l'Empire d'Orient jusqu'à nos jours, propose les questions suivantes. L'Académie désire la plus scrupuleuse exactitude, et les détails les plus minutieux, toutes les fois qu'il sera question des faits historiques.

Questions. - 1. Quels sont les écoles, les bibliothèques et autres établissements d'instruction publique, fondés dans les différentes provinces de la Grèce, depuis la chute de l'Empire d'Orient (1453) jusqu'à nos jours?

2. Quels sont les établissements d'instruction publique fondés par les Grecs, hors de la Grèce, pour l'éducation de leurs nationaux?

3. Les typographies de Moscopolis, de Iassi et de Bucharest sont-elles les seules qui existent dans la Grèce? Est-il vrai qu'il y en avait une dans le fanal de Constantinople? Quelle fut la durée de celle qui existait dans le Patriarcat de Constantinople, à l'époque de la guerre entre la France et la Turquie?

4. La notice biographique de la vie et des ouvrages des savants grecs qui ont fleuri depuis la chute de l'Empire d'Orient jusqu'à nos jours»¹.

Cette tentative de reconstitution de la culture grecque moderne est d'une importance majeure pour l'histoire de la formation de la conscience culturelle et nationale grecque. L'unité culturelle de l'hellénisme pendant l'occupation ottomane est entièrement circonscrite à travers ces quatre questions. Les institutions pédagogiques et les bibliothèques figurent les premières : ici, l'attention se porte sur l'enseignement dispensé aussi bien en pays grec que dans la diaspora. Ensuite viennent les imprimeries : cette fois, le rôle de la diaspora est négligé, malgré l'énorme apport des imprimeries grecques de Venise et de Vienne. En dernier lieu, viennent les intellectuels : l'accent est mis tant sur leur vie que sur leurs ouvrages.

L'acception géographique de la Grèce est un sujet très intéressant. Elle dépend d'une multitude de facteurs corrélatifs, dont les opinions classicisantes ou religieuses sont les plus déterminantes. Selon ce texte de l'Académie Ionienne, la Grèce s'étend à l'ensemble de la superficie occupée par l'empire byzantin d'avant les croisades, puisque les villes de Jassy, de Bucarest et de Moscopolis y sont comprises.

D'autre part, la terminologie géographique concernant les îles Ioniennes et leur Académie est assez variable dans le «Magasin». L'annonce de 1808 figure dans la rubrique «Grèce», tandis que celle de 1811 se trouve dans celle de l'«Empire français». La dernière annonce, de 1812, apparaît dans la rubrique «Turquie» et en constitue la seule annonce. L'une des raisons susceptibles de fournir ici une explication pourrait être celle de l'état des communications de l'endroit où arrivait le courrier. Nous avançons cette suggestion parce que les modalités d'envoi des réponses sont toujours minutieusement décrites dans l'annonce même. Dans le cas de celle de 1812, elles précisent que «les paquets devront être adressés aux consulats généraux de France à Jannina et à Patras, ou à Monsieur le Chargé d'affaires de l'Empire français à Constantinople, avec

1. ME, 17^e année, 1812, t.VI, p.155-156.

une seconde adresse au Secrétaire de l'Académie Ionienne». Sans aucun doute, la présence des Anglais dans la mer de Zante et de Céphalonie ne permettait-elle plus la libre communication entre Corfou et Marseille ou Toulon.

L'historiographie des îles constitue l'autre domaine d'intérêt particulier des revues littéraires. Il ne s'agit pourtant pas d'un travail original, si l'on excepte l'article déjà cité de Paroletti, paru dans les « Archives Littéraires ». Il est ici question des articles de critique littéraire concernant les éditions historiques d'Andréa Mustoxidi et de Démétrios Pétrizzopoulos, sur les îles de Corfou et de Leucade respectivement.

Le « Magasin », tout d'abord, publia un article non signé, mais qui pourrait bien être de Constantin Nicolopoulos, à en croire le style¹, sur l'ouvrage *Illustrazioni Corcyresi*, d'André Mustoxidi, « Istoriografo dell'Isole dell'Ionio », tome I, publié à Milan en 1811. L'auteur de l'article mentionne le travail historiographique précédent de Mustoxidi, les « Notices pour servir à l'histoire de Corcyre, depuis les temps héroïques jusqu'au douzième siècle », publié en 1805, ouvrage qui reçut un accueil favorable en Italie et qui valut à son auteur « la distinction flatteuse que lui accordèrent ses concitoyens, en le nommant historiographe de la République des Sept-Iles ». Pour le reste, l'article se limite à une description analytique du contenu de l'ouvrage, dont il ne cesse de vanter les multiples mérites. Le seul renseignement qu'il fournit à propos de Mustoxidi est que cet auteur n'est pas seulement un historien accompli, parce qu'il ne se borne pas à disserter : il raconte ; mais en outre, « il appartient à une des familles les plus illustres de Corfou (l'ancienne Corcyre) ».

En revanche, Ginguené, présentant le même ouvrage dans le « Mercure Étranger »², donnait de plus amples renseignements sur le titre

1. ME, 17^e année, 1812, t.IV, p.212-216.

2. MEtr, t.I, 1813, n°5, p.279-286.

d'«Historiographe des îles Ioniennes»: «La République Ionienne, occupée du projet de faire écrire l'histoire des sept îles qui la composent, chargea M. Andréa Mustoxidi, par un décret spécial du Sénat Ionien (décret du 8 septembre 1806) d'écrire l'histoire de l'île de Corfou...»

Ce projet de la République des Sept-Iles, de faire écrire l'histoire des îles qui la composaient, ainsi que la création de l'institution d'historiographe de la République, constituaient une première étape, une tentative d'unification historique ou nationale locale. L'historiographe de la République fut donc chargé par le Sénat Ionien d'entreprendre cette énorme tâche en commençant par composer l'histoire de la principale des îles. En fait, le projet se limitait à la rédaction de sept histoires locales parallèles, écrites probablement par des historiens différents.

Ainsi l'histoire de Corfou rédigée par Mustoxidi, lequel n'avait même pas la prétention de l'appeler «histoire», n'était-elle qu'une œuvre d'érudition, une compilation de renseignements savants, recueillis chez Montfaucon, Muratori, Passeri, Corsini, Paciaudi et consorts, ou puisés dans les écrivains de la Grèce antique.

Le côté érudit de l'ouvrage, qui constitue sa valeur propre, est souligné par les divers critiques, tant du «Magasin» que du «Mercure Étranger». Les érudits du «Magasin Encyclopédique» s'intéressent à la publication de plusieurs inscriptions jusque là inédites, ainsi qu'au soin apporté à la rédaction des notes et des appendices. Les *Illustrations* de Mustoxidi constituent une œuvre à la fois d'érudition et de vulgarisation. Le style de l'auteur reste toujours assez simple, sa narration est plutôt agréable. Ginguéné constatait que les travaux de ce genre présentent une utilité qui «ne se concentre pas dans un seul pays, mais s'étend à la république des lettres tout entière»¹. L'auteur de la critique parue dans le «Magasin Encyclopédique» poussait plus loin l'utilité de l'ouvrage. «Malgré l'érudition qui s'y trouve répandue, il est propre à intéresser toutes les classes de lecteurs»², affirmait-il.

1. MÉtr, t.II, 1813, n°10, Gazette Littéraire, p.253-256.

2. ME, 17^e année, 1812, vol. IV, p.212-216.

Mustoxidi était un savant qui jouissait d'une grande réputation tant pour ses recherches historiques que pour ses activités philologiques. Parmi ces dernières, c'est l'édition du discours d'Isocrate *Sur l'Échange*, publié à Milan chez de Stéfanis en 1812, d'après des manuscrits jusqu'alors ignorés de la recherche, qui assit sa renommée. Membre de l'Académie Ionienne, il fut élu membre correspondant de l'Institut Impérial en 1813.

L'autre ouvrage portant sur l'histoire des îles Ioniennes qui occupa les critiques littéraires des revues parisiennes pendant notre période avait été composé par un personnage d'une importance bien moindre à celle de Mustoxidi. Démétrios Petrizzopoulos, natif de Leucade, publia à Florence en 1814 une sorte de récit historique sur l'antique Leucas, intitulé *Saggio storico sulle prime età dell'isola di Leucadia nell'Ionio, compilato dal dottor Démétrio Petrizzopoulo*.

Cet ouvrage fut accueilli par la presse littéraire française de manière fort variée. Constantin Nicolopoulos, dans le «*Mercure Étranger*»¹, malgré un zèle patriotique qui l'incitait souvent à présenter les affaires grecques sous un jour bien plus clément que ne l'eussent permis la réalité et l'amour de la vérité, constatait en effet «*quelques incorrections*», trouvait que les inscriptions antiques étaient copiées «*avec peu de soin*», pour finir en déclarant qu'il ne se permettrait aucune réflexion concernant les explications des monuments antiques proposées par Petrizzopoulos avant d'avoir vu les monuments originaux.

Cette idée d'une histoire locale, particulière à chaque «*pays*» de la Grèce, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, séduisait fort Petrizzopoulos, qui souhaitait «*que chacun des savants de la Grèce s'occupe en particulier de l'histoire de son pays, et qu'il offre au public le résultat de ses travaux pour l'utilité générale*». Saisissant l'occasion, Petrizzopoulos mentionnait Mustoxidi pour Corfou,

1. MÉtr, t.IV, 1814, p.16-19.

Pignatorre pour Céphalonie, et l'abbé Remondini pour Zante¹.

Millin présenta l'opuscule de Petrizzopoulos (XXII et 81 pages in-8°) aux lecteurs du « Magasin Encyclopédique » en août 1815². Sa critique fut beaucoup plus sévère que celle de Nicolopoulos. « J'ai lu cet ouvrage avec toute la bienveillance que mérite son auteur » assurait-il. « Mais je vois avec regret que M. Petrizzopoulos a confondu les époques en réunissant des passages d'auteurs de différents temps ». Par la suite, Millin contrôla les sources de l'ouvrage : Petrizzopoulos semblait fonder son récit historique sur des œuvres qui n'avait pas de caractère strictement tel. Le *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, tout en étant une lecture hautement instructive, n'était pas pour autant une source de référence pour l'histoire, non plus que les divers voyageurs cités par Petrizzopoulos, comme Bordone, qui publia son *Insulaire* en 1537. Mais là où l'entreprise de Petrizzopoulos échouait lamentablement, c'était lorsqu'il citait des ouvrages inexistant, tels que les supposées *Lettres sur la Grèce* de Norden, ou *Le saut de Leucas* de Chardin.

1814. Collaborateurs ioniens à Marseille

La chute de Napoléon et le retour à l'ancien équilibre des forces en Europe modifia une fois de plus le sort de Corfou. Selon le traité de Paris signé par Talleyrand le 23 avril 1814, les Français devaient évacuer la plupart des territoires occupés (parmi lesquels Corfou), pendant que les forces coalisées se retireraient des territoires français.

Les nouvelles suivirent leur chemin habituel pour parvenir à Corfou, étroitement assiégée par la flotte anglaise. Ce n'est que vers la fin du mois de juin 1814 que les Français quittèrent l'île, en la confiant à la haute surveillance britannique. Ainsi les Anglais devenaient-ils maîtres

1. Il faisait aussi mention de Constantin Valsamakis, de Céphalonie, qui « (préparait) une histoire ancienne de cette île », *ibid.*, p.17.

2. ME, 20^e année, 1815, t.IV, p.453-457.

de toutes les îles Ioniennes, le reste ayant été occupé dès 1809.

Les maigres nouvelles politiques qui parvenaient aux pages du «*Mercure de France*» avaient bien entendu des sujets bien plus graves à traiter que la perte d'une île au sud de l'Adriatique. Par contre, le «*Magasin Encyclopédique*» publia le 1^{er} octobre 1814 un curieux article, qui illustre assez bien la fin des aventures françaises à Corfou.

Selon ce texte, il semblerait que la flotte française avait ramené, en même temps que les troupes d'occupation de Corfou, un certain nombre d'habitants grecs de l'île, qui avaient plus ou moins étroitement collaboré avec les Français et qui ne désiraient pas affronter sur place la réalité nouvelle créée par le traité de Paris.

Parmi les personnes nommées figurent Arsène Yannoukos, archimandrite de Monemvassia, et Antonio Vraclioti, érudit, qui, investis de la confiance d'un grand nombre de leurs compatriotes «*dévoués à la France*», demandaient «*à leur patrie adoptive*» la permission de s'y établir.

Ils apportaient avec eux plusieurs collections d'antiquités ioniennes ; ils avaient également rédigé un opuscule à propos de quelques inscriptions qui faisaient partie des collections emportées, et ils présentaient le tout, ainsi que leur requête d'établissement, à l'Académie de Marseille.

La flotte française appareilla le 26 juin, et ce n'est qu'après le 10 juillet qu'elle dut toucher Marseille. Le temps de rédiger le mémoire, de présenter l'ensemble à l'Académie de cette ville, le temps, pour un membre de l'Académie, de composer l'inventaire des collections, qui comprenait dans sa forme résumée sept pages imprimées, et c'est toujours avec une étonnante célérité que le 11 août de la même année, Casimir Rostan présentait à ses collègues son «*Rapport sur les collections d'Antiquités Ioniennes, importées en France par M. Arsène Yannoukos, Archimandrite de Monovassia en Laconie*»¹.

En dépit du peu d'importance que peuvent avoir ces événements, nous

1. ME, 21^e année, 1814, vol.V, p.241-251.

nous attarderons quelque peu sur ce texte, parce qu'il met en évidence les attitudes tant françaises que grecques concernant leurs rapports et les intérêts communs pour cette phase de l'histoire des îles Ioniennes.

«M. Arsène Yannoukos», nous informe le rapport, «ce digne ecclésiastique grec, vient d'importer en France ses collections d'antiquités dans l'intention d'en enrichir nos musées»¹.

Il avait rassemblé ces collections alors qu'il remplissait à Corfou «les fonctions d'aumônier d'un régiment albanais au service de la France». Il suivait «avec assiduité les travaux des fortifications nouvelles de cette place», et c'est ainsi qu'«il a pu, en n'épargnant ni soins ni dépenses, former des collections intéressantes qui sans lui auraient été infailliblement disséminées ou détruites, et qu'il a conservées pour les progrès de l'art de l'antiquité et pour l'honneur de sa patrie»².

Le rapport, sur ce point, n'est pas très clair. Il ne précise pas quelle est la patrie de Yannoukos : est-il question de l'honneur de sa patrie natale ou de sa patrie adoptive ? Quoi qu'il en soit, le rapport insistait sur la différence à faire entre Yannoukos et le reste de ses compatriotes :

«Il a été aussi nouveau que satisfaisant pour nous, de voir un habitant de la Grèce moderne apprécier avec justesse et sagacité le mérite des restes précieux de l'antiquité, que jusqu'à présent la plupart de ses malheureux compatriotes semblaient fouler aux pieds avec le dédain et l'insouciance que l'esclavage entraîne toujours à sa suite»³.

Casimir Rostan avertissait ses collègues, à propos de Yannoukos, sur un autre sujet encore : il ne s'agit pas d'un de «ces marchands d'antiquités que le commerce amène quelquefois dans nos murs, et qui trop souvent, se permettent de débiter sans scrupule et sans délicatesse les objets qu'ils ont accumulés et rassemblés de toutes parts sans discernement et sans choix»⁴. Arsène Yannoukos était un savant qui s'était constamment occupé en Grèce

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

« de l'investigation et de l'étude des monuments de l'antiquité ». Il en avait même fourni la preuve : un opusculé de M. Antonio Vraclioti, écrit en italien, dans lequel l'auteur « se (plaisait) à rendre hommage à la générosité avec laquelle M. Arsène Yannoukos lui (avait) donné communication de tous les trésors archéologiques qu'il avait rassemblés » ; cet opusculé contenait l'interprétation de quelques inscriptions grecques trouvées à Corfou. Rostan remarquait : « Cet opusculé est peu important par lui-même ; M. Vraclioti ne s'est pas livré à de grandes recherches pour interpréter les inscriptions récemment découvertes dans sa patrie ».

Les sentiments qui animaient ces deux personnages étaient « des plus nobles et des plus désintéressés ; ayant donné depuis longtemps à la France des preuves du plus grand dévouement », ils ne demandaient en échange à leur « patrie adoptive » que les moyens de la servir encore.

Le texte s'achevait comme suit, après une énumération, longue de sept pages, des diverses collections d'inscriptions, de médailles, d'ustensiles, de figurines et de manuscrits : « En un mot, soit à cause des richesses littéraires qu'il a importées, soit par égard pour ses qualités personnelles, M. l'Archimandrite Arsène Yannoukos, investi de la confiance d'un grand nombre de ses compatriotes dévoués à la France, où ils sollicitent la permission de s'établir, ne peut manquer d'être accueilli comme il le mérite par tous les savants français et par un gouvernement éclairé, juste appréciateur de tous les services rendus à la patrie. A la vérité, les liens qui semblaient unir la France à la Grèce viennent d'être rompus ; mais jamais la France et la ville de Marseille en particulier ne resteront entièrement indifférentes au sort des infortunés Grecs »¹.

La presse ionienne (1816)

La seconde occupation française restaura le calme dans les îles Ioniennes. La République des Sept-Iles, qui se limita assez vite à la seule

1. ME, 20^e année, 1814, vol.V, p.251.

île de Corfou, prospéra. Selon le témoignage de E. Rodocanachi, des routes furent tracées, des travaux publics entrepris, et l'argent se mit à affluer de la métropole¹.

Les activités intellectuelles, comme les travaux de l'Académie Ionienne ou la recherche historique, ainsi que les fouilles archéologiques, démontrent assez clairement certains aspects des occupations des insulaires dans un cadre au moins plus favorable qu'auparavant. Hormis le fait que les insulaires étaient entièrement privés de leur liberté (liberté qui leur avait posé de graves problèmes sous le régime de la République de 1800-1803), ce qui les tourmentait le plus était le fait que le blocus continental leur ôtait toute activité commerciale, ce qui avait des effets importants sur leur économie. Les Anglais, qui possédaient les îles du sud de l'archipel, empêchaient le libre passage des navires corfiotes.

La présence des Anglais en mer Ionienne n'est mentionnée qu'une seule fois dans les revues littéraires, à l'occasion d'un court article, une notice du «Magasin Encyclopédique» sous la rubrique «Grèce», concernant les activités journalistiques en langue grecque. «Sous Bonaparte, il y avait dans les îles Ioniennes deux gazettes entièrement opposées l'une à l'autre : la «Gazette de Corfou» paraissait dans cette île sous l'influence du Gouvernement français d'alors, et avec une traduction française ; elle était, comme les «Moniteurs» westphalien et napolitain, un écho de celui de Paris.

Le «Journal de Corfou» était très répandu dans le Levant, et n'a pas peu contribué à faire connaître le nom de Buonaparte aux Orientaux. Lorsque, par la suite, les Anglais s'emparèrent d'une partie des îles Ioniennes, ils firent paraître à Zante, outre les gazettes italiennes qui s'y imprimaient déjà, une nouvelle feuille en grec moderne, sous le titre d'«Éphémérides des îles Ioniennes délivrées». Elle y paraît encore une ou

1. E. Rodocanachi, *ibid.*, p.220-221. Selon cette même source, de 1807 à 1814, soixante millions de francs furent investis par le Trésor français dans les îles. Pour la seule année de 1812, les charges budgétaires furent réparties de telle sorte que la somme à la charge du gouvernement des îles Ioniennes représentait 28% des dépenses extérieures de l'Empire.

deux fois par semaine, et est rédigée par un jeune homme instruit, de Corfou, nommé Zerévo. Elle est bien supérieure à celle de Corfou pour les caractères, le papier, la correction et le style, qui n'est que rarement mêlé d'expressions étrangères »¹.

Cet article, qui est tout à fait dans l'esprit du « Magasin Encyclopédique », offre de la manière la plus concise le résumé de la situation telle qu'elle s'était élaborée dans les îles Ioniennes au cours des dernières années de l'Empire. Une étude de la feuille napoléonienne, le « Journal de Corfou », qui visait à orienter l'opinion publique tant en Grèce que dans les autres contrées de la Méditerranée orientale, nous donnerait la possibilité d'évaluer au plus juste ce qu'était la part de la Grèce dans les plans orientaux de Napoléon. En outre, la confrontation de cette feuille aux « Éphémérides », sous contrôle anglais, nous fournirait une assez bonne image du jeu d'influence et du rapport de forces dans la région pendant cette période, ainsi que du rôle central conservé par les îles Ioniennes tout au long de l'antagonisme franco-anglais dans le Levant.

1. ME, 22^e année, 1816, t.II, p.383-384. Malheureusement, ces deux feuilles ne font pas partie des collections de la Bibliothèque Nationale, ni des autres grandes bibliothèques parisiennes, si bien que nous n'avons pu les étudier. En revanche, elles figurent dans les fonds de la British Library.

TROISIÈME PARTIE

«HELLÉNISATION» ET «OCCIDENTALISATION»
DE LA CULTURE GRECQUE MODERNE
(Activités culturelles de la diaspora grecque)

CHAPITRE PREMIER

LA DIASPORA GRECQUE EN EUROPE CENTRALE

Commerce et éditions

Même si les Phanariotes conservent leur pouvoir et leur éclat culturel au cours de la période qui précède la Guerre d'Indépendance, ils se retirent nettement de l'avant-garde sociale et culturelle grecque. Comme le résume très justement C. Dimaras, «ils ont manqué de cœur face aux conséquences de leur premier élan réformateur, et la conscience bourgeoise, puissante, vigoureuse, impétueuse, continuera leur œuvre et la mènera vers l'accomplissement»¹.

En effet, la plupart des manifestations culturelles grecques au cours de la période que nous étudions proviennent des intellectuels qui représentent et tendent à satisfaire les besoins de la classe bourgeoise. Comme nous l'avons déjà souligné, la présence de ces nouveaux éléments sociaux devient de plus en plus nettement marquée dans les régions grecques de l'Empire ottoman, et surtout dans les colonies importantes et prospères des nationaux grecs en Occident. Ces nouveaux éléments sociaux ne revendiquent pas le pouvoir à la manière des Phanariotes, étant en partie formés en dehors des structures sociales de l'Empire ottoman et restant,

1. C. Th. Dimaras, *Épilogue à la recherche collective : Étapes vers la société grecque moderne*, tiré à part (en grec), Athènes, 1965, p.228.

dans la majeure partie de leurs activités, étrangers au contexte traditionnel ottoman. Inspirés en revanche d'une vision civile différente, ils entendent instaurer leur hégémonie dans les domaines de la culture et remplacer celle de l'Église orthodoxe et des Phanariotes.

Cette culture, gérée par la société civile grecque, ne diffère pas de manière radicale de celle des Phanariotes. L'hellénisme et l'occidentalisation resteront les dénominateurs communs de leurs entreprises culturelles. La différence se situe plutôt dans la forme et l'intensité de leur action. Il ne s'agit plus d'une culture courtisane, mais de la formation des esprits en vue de revendications nationales, lesquelles, déjà, s'expriment ouvertement.

Cette conscience nationale, au sens moderne du terme, est l'une des caractéristiques les plus frappantes des groupes pensants de la bourgeoisie grecque ascendante. Les Phanariotes, bien entendu, avaient profonde conscience du fait qu'ils étaient Grecs et orthodoxes, qu'ils appartenaient à une nation distincte, et ils protégeaient à leur manière les traits nationaux caractéristiques. Mais leur mentalité et leurs intérêts leur interdisaient souvent d'accéder à un comportement plus actif. Dans la pensée, même des plus « avancés » parmi les intellectuels phanariotes, nous détectons aisément le sentiment du confort qu'ils goûtaient dans leurs privilèges¹.

La classe bourgeoise ascendante ressentait par contre le besoin de structures étatiques nouvelles, plus saines, et ses rapports plus étroits avec un Occident mieux organisé et plus éclairé fortifiaient en elle la conviction que la « régénération » de la Grèce constituait une priorité urgente.

Ainsi, pendant toute la période que nous étudions et jusqu'à l'éclatement de la Guerre d'Indépendance, remarquons-nous une vive

1. La thèse de N. Iorga, selon laquelle les Phanariotes représentent l'une des dernières expressions de l'idée impériale byzantine, reste très intéressante, malgré sa schématisation quelque peu arbitraire et le fait que le point de vue de l'auteur est influencé par sa position nationale. En tout cas, que l'Empire ottoman se présentât comme l'héritier de l'Empire byzantin permettait aux Phanariotes, dont la majorité était composée de commerçants originaires de l'île de Chios installés à Constantinople, de participer activement à l'administration sans pour autant altérer leur conscience nationale. Consulter N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1972, chap. IX : Le Phanar.

accélération des procédures culturelles en tout genre, qui a lieu parallèlement à des élaborations idéologiques intenses.

Cette fermentation se produisit partout où l'élément grec était devenu par son commerce et son industrie cette « force active et commerçante » dont parlait Eton¹ et qui souhaitait ne plus « croupir dans l'inaction et la barbarie »². Parallèlement aux villes maritimes d'Asie Mineure et aux centres actifs d'Épire, de Thessalie et de Macédoine, les communautés grecques, hors de l'Empire ottoman, participèrent de manière dynamique tant à l'élaboration des idées qui exprimaient le renouveau qu'à la réalisation du redressement de la nation grecque.

Au cours de notre période, les communautés grecques les plus importantes étaient établies en Autriche-Hongrie³. Celle de Vienne était, parmi elles, la plus nombreuse et la plus ancienne. Située aux confins de l'Empire ottoman, l'Autriche entretenait avec celui-ci des relations commerciales relativement denses. Après le traité de Passarowitz (1718), certains Grecs bénéficièrent des privilèges commerciaux accordés à l'Autriche et profitèrent de la possibilité que leur octroyait le gouvernement autrichien de s'installer librement dans ses états et même d'acquérir la nationalité autrichienne, nationalité qu'ils pouvaient conserver même en cas de retour en Turquie.

Dès 1723, les Grecs de Vienne possédaient leur propre église⁴. Les privilèges accordés, combinés à la décadence économique de Venise et à l'importance prise par la bourse de Vienne, contribuèrent à une manière

1. DP, germinal prairial an VII, 1799, p. 31.

2. *Ibid.*

3. Sur ce point, se référer à Sp. Lambros, « Pages de l'histoire de l'hellénisme macédonien en Autriche-Hongrie », *Néos Hellenomnemon* (en grec) 8 (1911), p.257 et suiv.; N.B. Tomadakis, « Les Communautés helléniques en Autriche », *Festschrift für 200-Jahrfeier des Österreichischen Haus-Hof- und Staats-Archiv*, II (Wien 1952), p.482 et suiv.

4. Sur la communauté grecque de Vienne, voir Sp. Loucatos, « La Vie civile des Grecs de Vienne pendant la période ottomane et les privilèges impériaux qui leur étaient accordés », *DIEEE* 15 (1961), p.287-291 (en grec), et An. Pallatidis, « Mémoire historique sur les origines, le progrès et le florissement actuel de la communauté grecque de Vienne », Vienne, 1845.

d'émigration en masse des commerçants grecs les plus opulents. Ces derniers, « craignant pour leur vie et leur fortune », comme l'attestent Philippidis et Constandas dans leur *Géographie*, vinrent « s'installer dans les pays voisins, là où règnent les lois et les droits de vie et de propriété... En Autriche, il y a plus de 80 000 familles de Grecs venant de Turquie »¹.

Le fait est que, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, Vienne et l'ensemble de l'Autriche-Hongrie attiraient les marchands grecs. La navigation sur le Danube reliait directement le pays aux Principautés, ainsi qu'un réseau routier relativement sûr, qui allait de Jannina, Thessalonique et Constantinople² à la capitale et aux autres grandes villes austro-hongroises.

La présence marquante des Grecs en Autriche-Hongrie fut enregistrée dans la presse littéraire parisienne dès 1798. Winckler, lors de son retour du Bannat, déposait ses impressions : « Dans beaucoup de villes de la Hongrie, les négociants les plus riches appartiennent à cette nation : dans le Bannat principalement, tout le commerce se fait presque exclusivement ou par des Grecs ou par des Juifs. Toutes les fois que j'ai eu à faire avec quelques-uns de ces Grecs », continuait-il, « je n'ai eu qu'à me louer de leur politesse et de leur honnêteté ; ceux d'entre eux qui sont un peu à leur aise ne manquent pas de connaissances : on trouve ordinairement dans leurs bibliothèques les bons auteurs de l'ancienne Grèce, et il n'est pas rare de voir Hérodote, Thucydide, etc., dans les mains des Grecs de ce pays, qui communément ont fait leurs études dans une des écoles (grecques)... A Szabadszalos, village de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, à 15 lieues à peu près de Pesth, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un épicier très instruit, Grec de nation, qui possédait une bibliothèque assez nombreuse, composée de livres grecs, latins, allemands, italiens et français »³.

1. D. Philippidis et C. Constandas, *Géographie moderne*, 1791, éd. Catherine Koumariou, Athènes, Hermis, 1988, p.116.

2. Sur ce point, on pourra se référer à l'ouvrage de Melitta Pivec-Stelè, *La Vie économique des provinces illyriennes*, Paris, Bossard, 1930, et plus précisément à la carte n° III des routes du commerce du Levant en Europe.

3. ME, 3^e année, 1798, vol.6, p.294. Il s'agit probablement de G. Zaviras.

L'augmentation considérable du nombre de Grecs qui vinrent s'installer dans les États austro-hongrois au cours des dernières décennies du XVIII^e siècle ainsi que leur désir de s'adapter rapidement à leur nouveau milieu sont attestés par un livre présenté par Winckler dans ce même article. Il s'agit d'une «grammaire destinée aux Grecs qui veulent apprendre la langue allemande»¹, selon Winckler, mais qu'il serait plus juste de considérer comme une méthode d'apprentissage des notions de la langue allemande, d'un vocabulaire et de dialogues élémentaires. Nous sommes en mesure de déduire du titre complet que fournit Winckler qu'il s'agit d'une deuxième édition, faite à Pesth, du *Πρόχειρος καί εὐπόριστος διδάσκαλος τῶν πρωτοπειρῶν ρωμελιτῶν τῆς γερμανικῆς γλώσσης* de Michel Papageorgiou de Siatista. C'est le négociant G.C. Pélégas, de Kastoria, qui avait pourvu aux frais de l'édition.

Le souci des commerçants grecs de voir leurs compatriotes installés en Autriche-Hongrie apprendre rapidement la langue allemande, sensible dans le fait qu'ils subvenaient aux frais d'édition de ce genre, apporte la preuve de la sensibilité et de l'organisation des communautés grecques. En effet, Legrand répertorie plusieurs éditions de ce type, parmi lesquelles celles de Michel Papageorgiou: *Εἷσδος ραδία εἰς τὴν γερμανικὴν*, publiée à Vienne en 1767 aux frais de Théodore Doka Lazarou, «très honnête et très gracieux parmi les négociants»; la première édition du *Οἰκιακός καί πρόχειρος διδάσκαλος τῶν ἀρχαρίων τῆς ἐλληνικῆς*, faite à Vienne en 1772 aux frais des deux fils de Papageorgiou, les «très honnêtes MM. Constantin et Jean»; il s'agit, chose surprenante, d'une méthode de grec ancien imprimée à Vienne en 1783 aux frais des très honnêtes et savants frères germains, MM. Naoum et Constantin Moscha, «pour le bien commun de tous les jeunes Grecs»². En combinant les calculs publiés par C. Th. Dimaras, qui se fondent sur les chiffres des tirages des éditions de Papageorgiou, nous pouvons déduire qu'entre 1772 et 1793, plus de 4 500

1. *Ibid.*, p.295.

2. Legrand, *Bibliothèque Hellénique*, 18^e s. vol.2, n°658, 769 et 1115.

exemplaires de ces méthodes et grammaires gréco-allemandes furent diffusés¹.

Les informations qui parvenaient à la presse littéraire parisienne concernant la société grecque qui vivait dans les communautés de l'Empire autrichien se rapportaient essentiellement au domaine culturel, dans lequel les Grecs d'Autriche, et surtout de Vienne, étaient actifs au point que Coray appelait Vienne « le laboratoire de la culture grecque moderne »².

Ainsi rencontrons-nous dans les « Archives Littéraires de l'Europe » une note rédigée à l'occasion de la disparition de Georges Zaviras, survenue le 19 septembre 1804, à Szabadzallas : « Il était né à Siatista en Macédoine. Son père, apothicaire et négociant, qui avait voyagé en Italie, le fit élever à Thessalonique, d'où il vint en Hongrie, il y a quarante ans, pour entrer dans le commerce. Mais au milieu de ses occupations mercantiles, Zaviras se livra avec ardeur à l'étude des langues vivantes de l'Europe, et à celle du latin. Il établit à Colotscha une école pour les Grecs de sa communion, et en fit servir les profits à augmenter sa bibliothèque. A Szabadzallas, il partagea également son temps entre la littérature et le commerce. En 1795, il fit imprimer l'ouvrage de Cantemir sur les Cantacuzènes. Il laisse beaucoup de manuscrits importants, et entre autres, un *Théâtre hellénique*, contenant le catalogue et la biographie des écrivains grecs depuis la prise de Constantinople. Il a légué ses manuscrits, ainsi que ses livres, à l'église grecque de Pesth ; et son neveu, qui a hérité de toute sa fortune, est tenu de faire une pension de 100 florins au bibliothécaire de cette église et de lui fournir une somme, aussi annuelle, de 50 florins, pour acheter des livres. On désire beaucoup que ces manuscrits soient publiés »³.

Cette notice, qui couvre l'ensemble d'une vie de commerçant et érudit grec du XVIII^e siècle, révèle plusieurs aspects intéressants de cette vie, partagée entre les soucis des spéculations mercantiles et ceux de la

1. C. Th. Dimaras, « La Présence de Herder dans les Lumières grecques modernes », *Les Lumières grecques modernes, op.cit.*, p. 287.

2. Ad. Coray, *Correspondance, op.cit.*, vol.2, p.243, lettre du 6-3-1805.

3. ALE, vol.7, juillet 1805, Gazette littéraire, p.V.

bienfaisance publique : fondation d'une école, don d'une bibliothèque, pension accordée au bibliothécaire afin d'assurer la conservation du legs ; en même temps, un travail d'érudit, une première tentative de composer une sorte d'histoire des idées en Grèce après la chute de Constantinople, autrement dit la recherche d'une identité culturelle grecque. Zaviras pourrait être « l'épicier très instruit » qui impressionna Winckler par sa bibliothèque et ses connaissances. Lors de son passage à Szabadzallas, Winckler ne vit aucune de ces œuvres publiées. *Le Théâtre hellénique*, tentative précoce de retracer l'histoire d'une pensée vivante sous l'occupation ottomane, ne devait l'être qu'en 1872¹.

L'attitude de Zaviras ne constituait pas un cas isolé : bien d'autres négociants s'occupèrent, au gré de leurs possibilités et de leur talent, de l'éducation de la jeunesse grecque et des affaires littéraires. Nous avons évoqué le cas d'Alexandre Vassiliou, ami de Coray qui, à Paris, partageait son temps entre les études et le commerce, avant d'aller s'installer à Vienne où ses occupations mercantiles l'absorbèrent.

Selon une autre information parue dans le « Magasin Encyclopédique » de 1806, Hadsi Niku « avait fondé à Crostandt une école pour les Grecs modernes »². Selon cette notice, qui laisse présumer qu'il s'agissait d'une donation, l'école de Crostandt était déjà en activité : elle comptait 34 élèves, qui suivaient des cours « de religion, de lecture, d'écriture, d'arithmétique et de grec ancien ou littéral d'après la grammaire de Lascaris » ; les professeurs étaient des moines du Mont Athos³.

La figure du négociant grec protecteur des lettres ou érudit semble être relativement fréquente, au moins dans la société grecque commerçante d'Autriche-Hongrie. Constantin Nicolopoulos devait tracer le portrait d'un autre cas, très représentatif, dans le « Mercure Étranger ». Il s'agit de Démètre Darvaris, commerçant et auteur

1. G. Zaviras, *Néa Hellas, Théâtre Hellénique* (en grec), éd. Krémos, Athènes, 1872.

2. ME, 2^e année, 1806, vol.4, p.380.

3. *Ibid.*

prolifère. De ses nombreuses éditions, une seule parvint à la presse littéraire parisienne, le *Guide de la Vie*, publié à Vienne en 1812.

Nicolopoulos présente Darvaris comme un homme très laborieux, « possédant des connaissances aussi variées que profondes, qui est regardé en Grèce comme le Berquin de cette terre classique. Il travaille depuis trente ans, avec assiduité, pour l'instruction de la jeunesse. Négociant riche mais généreux, nourri dans les sentiments les plus nobles, il consacre une partie de ses veilles et de sa fortune à la propagation des bonnes études. Il a déjà publié un très grand nombre d'ouvrages de littérature, de philosophie morale, etc¹.

Zaviras, Vassiliou, Hadsî Niku, Darvaris : appartenant déjà, pour la plupart d'entre eux, à la deuxième génération de solides entreprises familiales, ils prennent conscience que les temps changent pour leur nation. Leurs activités vont bien au-delà de l'apport déjà important du mécénat. Ils entreprennent la fondation d'écoles et de bibliothèques, composent des histoires de la littérature grecque moderne, publient les maximes des anciens et travaillent intensément à l'instruction de la jeunesse grecque. On ressent chez tous un vif espoir dans la génération à venir.

Les commerçants grecs des États austro-hongrois ne furent pas les seuls à soutenir avec empressement la culture grecque moderne : nous avons déjà parlé du mécénat des Phanariotes, des travaux érudits de la petite noblesse ionienne et du mécénat des marchands de Livourne et des communautés grecques de la Russie méridionale : les frères Zossima par exemple, qui finançaient les grandes entreprises éditoriales de Coray et d'autres. Mais ce qui différencie leurs activités culturelles de celles des autres groupes sociaux grecs résidant en Europe ou dans l'Empire ottoman, c'est la densité et le dynamisme exceptionnels de leur apport.

1. MÉtr, vol.1, 1813, p.265-266.

Vienne: le laboratoire de la culture grecque moderne

L'ambiance du joséphisme, politique de tolérance et de liberté d'expression, facilita beaucoup cette effervescence culturelle. A partir de 1781, date de l'instauration de la libre circulation des livres étrangers en Autriche, Vienne devint un véritable centre de l'édition grecque¹, presque aussi important que Venise, foyer traditionnel de l'imprimerie grecque. Nous devons noter sur ce point qu'en Autriche, il n'existait pas de liberté de la presse. Nous rencontrons très souvent dans la presse littéraire parisienne des listes de livres interdits en Autriche, parmi lesquels plusieurs ont un rapport avec la Grèce et l'Empire ottoman. Nous sommes en mesure de déduire de ces notices que les censeurs impériaux publiaient chaque mois une sorte d'index; il ressort aussi du fait que l'helléniste Alter remplissait les fonctions de censeur pour les éditions grecques², ainsi que des aventures de la première édition du *Voyage du Jeune Anacharsis*, traduit en grec, sur lequel nous reviendrons par la suite, que la liberté de l'édition grecque en Autriche n'était qu'une liberté surveillée.

Malgré cette surveillance, le fait est que l'imprimerie grecque connut un essor remarquable à Vienne pendant les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e.

La communication entre les hellénistes français et les intellectuels grecs résidant à Vienne, qui passait surtout par le biais de la correspondance échangée entre Anthime Gazis et Barbié du Bocage, déjà évoquée, et qui avait pour fruits, entre autres, plusieurs articles relatifs à l'édition d'œuvres

1. Les activités éditoriales grecques de Vienne étaient si intenses au début du XIX^e siècle qu'elles modifiaient le profil de la ville. En 1810, les « Annales des Voyages » publièrent un « Tableau de Vienne en Autriche » (vol.8, 1810, p.5-42), dans lequel la présence des éditeurs grecs était soulignée: « Vienne, grâce à ses liaisons commerciales avec la Turquie, est devenue l'asile de la littérature grecque moderne; elle occupe jusqu'à trois presses. Des écrivains de cette nation traduisent nombre d'ouvrages allemands, français et italiens; ils publient même dans leur langue des calendriers, des gazettes, etc. » (*ibid.*, p.35).

2. Daniel Philippidis, *Barbié du Bocage, Anthime Gazis, Correspondance*, éd. Catherine Koumariou, *op.cit.*, p.289 (INDEX).

géographiques, scientifiques et grammaticales, publiées dans le « Magasin Encyclopédique », était l'un des moyens de faire parvenir des informations sur les éditions grecques de Vienne à la presse littéraire parisienne; mais il en était d'autres encore.

Les orientalistes furent l'une de ces voies. L'intérêt de Vienne pour l'Orient était net : il se concrétisa assez tôt par la création de l'Académie Impériale des Langues Orientales de Vienne qui, en 1804, fêtait déjà son 50^e anniversaire¹. Ainsi n'y a-t-il rien d'étonnant au fait qu'il était dispensé à Vienne un enseignement de grec littéral et vulgaire au moment où, à Paris, l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes n'existait pas encore. L'orientaliste et helléniste Franz Karl Alter (1741-1804), qui enseignait le grec à l'Université de Vienne, était selon Winckler l'un de ces hommes qui « tâchent de répandre les lumières parmi les Grecs et de réveiller de plus en plus chez eux le goût de la lecture, soit en publiant des ouvrages grecs, inédits ou publiés seulement par fragments, soit en traduisant de bons ouvrages en grec moderne »².

En 1796, Alter avait donné une édition de la *Chronique* de Georges Phrantzis, publiée par l'imprimerie grecque des frères Markidès Puliu. Le « Magasin Encyclopédique » consacra en 1797³ une brève notice à cette édition, précisant que le texte de Phrantzis était inédit dans sa totalité : avant l'édition d'Alter, seule la « réduction latine de Jacques Spanmuller » (Jacobus Pontanus), datant du XVII^e siècle, présentait au public occidental ce récit des dernières heures de Constantinople. Winckler, qui, vraisemblablement, n'avait pas vu l'édition, traduisait pour le public du « Magasin Encyclopédique » une analyse donnée par le « Journal de Littérature de Iéna »⁴. Le rédacteur de cet article apporte plusieurs renseignements sur le contenu de l'édition, en mettant l'accent sur les articles de diplomates qui y étaient inclus, parmi lesquels une lettre du

1. ME, 2^e année, 1805, vol.4, p.449-453.

2. ME, 4^e année, 1798, vol.6, p.302.

3. ME, 3^e année, 1797, vol.5, p.626.

4. ME, 4^e année, 1798, vol.6, p.302-309.

cardinal Bessarion adressée au pédagogue des héritiers du trône de Constantinople expatriés, et une autre du protonotaire Th. Zygomalas adressée à Martin Crusius, « dont tous ceux qui connaissent Constantinople et la Grèce des anciens temps seront vivement touchés »¹.

Mais ce qui paraît le plus intéressant dans cet article du « Journal de Littérature de Iéna », ce sont les informations qu'il donne sur la collaboration de F.K. Alter avec les imprimeurs grecs Markidès Puliu. En effet, les frères Publius et Georges Markidès Puliu dirigèrent l'imprimerie de Baumeister à partir de 1792, lorsque ce dernier eut été nommé précepteur des enfants de l'Empereur, et conservèrent cette imprimerie jusqu'en 1798, année de la fermeture de l'établissement et de l'exil des imprimeurs hors des États austro-hongrois².

La collaboration entre F.K. Alter et les frères Puliu semble bien être ignorée de toutes les études qui portent sur les activités éditoriales ou autres des frères Puliu. G. Laïos³ mentionne un changement d'adresse de l'imprimerie Baumeister-Puliu en 1797, alors qu'elle était dirigée par le seul Georges Puliu, Publius s'étant rendu en Moldavie et Valachie « afin d'y vendre certains livres français ».

Pour ce qui est de la fermeture de l'imprimerie et de l'exil de Georges Puliu hors des États austro-hongrois à la suite de l'exécution de Rhigas, il nous semble important de noter ici que parmi les accusations portées par la justice autrichienne contre Georges Puliu, l'une concernait le fait que celui-ci était responsable de l'envoi à Constantinople de la « Décade Philosophique »⁴.

Ainsi les informations du « Journal de Littérature de Iéna » rapportées par Winckler dans le « Magasin Encyclopédique » montrent-elles sous un

1. *Ibid.*, p.308.

2. Sur ce point, se référer à l'ouvrage de G. Laïos, *La Presse grecque de Vienne*, Athènes, 1961, p.26-71 (en grec).

3. G. Laïos, « Les Frères Markides Puliu, Georges Théocharis et autres compagnons de Rhigas », (en grec), tiré à part du *Bulletin de la Société Historique et Ethnographique*, vol.12 (1957), p.202-270, Athènes, 1958, p.211.

4. Voir sur ce point l'ouvrage de P. Ênépékidès, « Contributions à l'histoire des compagnons de Rhigas », documents inédits du Ministère de la Police de Vienne, (en grec) *Thessalika Chronika*, Athènes, 1955, p.65.

jour différent l'entreprise éditoriale des frères Puliu : « On verra avec plaisir la publication de pareils ouvrages, qui répandront un nouveau jour sur l'histoire de la Grèce moderne », y lisait-on. « Les excellents établissements qui viennent de se former à cet effet à Vienne, sous l'inspection active de M. Alter, mériteront sûrement bien de la nation grecque, en publiant les ouvrages inédits de ce genre : car l'esprit des Grecs commence à se débarrasser des entraves de tous les genres qui l'enchaînaient jusqu'à présent ; ils commencent à reprendre du goût pour la littérature et à s'en occuper avec une certaine activité, et Zygomalas n'avait pas tort sans doute de les nommer « δεκτικώτατοι », c'est-à-dire très susceptibles et très capables d'être instruits »¹.

La collaboration de F.K. Alter et des frères Puliu devait porter des fruits nombreux, sinon importants. Dans ce même article du « Magasin Encyclopédique », Winckler publia une notice insérée par Alter dans le « Allgemeiner Litterarischer Anzeiger »² de Leipzig concernant certains manuscrits envoyés de Thessalie et destinés à être publiés par les frères Puliu. La fermeture de l'imprimerie, quelques mois plus tard, fit que la quasi-totalité de ces ouvrages demeurèrent dans leur forme manuscrite. Les sept titres mentionnés³ montrent

1. ME, 4^e année, 1798, vol.6, p.308-309.

2. Janvier 1798, p.68.

3. ME, *ibid.*, p.312-314. Il s'agit de :

1. « Les aventures de Bépcha et de Méchrès, rois de Perse, traduites du turc. Ce manuscrit est en grec vulgaire ou moderne, écrit dans le dix-huitième siècle. La reliure est en parchemin, et consiste en un fragment d'un Menologium grec, écrit, selon toute apparence, dans le treizième siècle ».

2. « Les amants généreux, comédie. On ne dit pas si cette pièce est originale ou traduite ».

3. « La bergère des Alpes, traduit du français de Marmontel ».

4. « L'Écossaise, comédie de Voltaire. Cette comédie de Voltaire est traduite en grec vulgaire, car Marmontel et Voltaire sont deux auteurs favoris des Grecs de nos jours ».

5. « Épistolaire à l'usage des élèves pour les langues (*sic*). C'est une instruction en grec vulgaire, pour enseigner à écrire des lettres ».

6. « Ἀγάπη ομογενής... παρά τοῦ Σαμουήλ Γεωργιάδου ».

7. Ce sont vingt-sept lettres de l'archevêque Daniel en grec moderne (...). M. Alter a annoncé encore une *Grammaire nouvelle de la langue grecque*, par Démétrius Polyzu, qui devait paraître chez les frères Puliu, à Vienne. Selon ce qu'il en dit, elle surpassera toutes les précédentes en clarté, autant qu'en facilité ».

certains aspects des lectures favorites des Grecs pendant cette période.

Ainsi l'entreprise éditoriale des frères Puliu, « sous l'inspection active de M. Alter », se présente-t-elle comme un projet plus commercial qu'érudit, qui vise surtout à couvrir les besoins du large public lettré grec en cette fin de XVIII^e siècle. Malgré la présence de l'helléniste autrichien, nous ne voyons pas dans cette liste d'ouvrages d'érudition, mais plutôt un assemblage de sujets qui semblent intéresser les lecteurs grecs : littérature populaire, traductions d'œuvres littéraires françaises, surtout poésie et théâtre, et édition d'ouvrages usuels comme les épistolaires ou les livres didactiques. L'érudition paraît absente. Sur les sept titres mentionnés, deux sont ceux de pièces de théâtre, *L'Écossaise* de Voltaire et les *Amants généreux* : cette dernière, comme le suggère Winckler, pourrait éventuellement être une traduction de la pièce de même titre de Rochon de Chabanne, elle-même imitée de *Mina von Barnheim*, de Lessing. Cela ne doit pas étonner car, comme le remarque Winckler en note, « les Grecs modernes traduisent plutôt des ouvrages français que des ouvrages allemands »¹.

Dans sa forme textuelle sinon scénique, le théâtre semble être l'une des expressions du renouveau culturel grec moderne². Plusieurs textes sont cependant restés manuscrits, comme ce fut le cas des deux pièces dont nous venons de parler. D'autres furent publiés et le « Magasin Encyclopédique » leur consacra une brève notice : « Dans le courant de l'année 1801, on a publié, à Vienne, en Autriche, des traductions en grec moderne de trois ouvrages dramatiques de M. Kotzebue, savoir : *Misanthropie et Repentir*

1. *Ibid.*, p. 312. Pour ce qui est des traductions en langue grecque et le rôle qu'elles ont joué dans la transmission du savoir occidental en Grèce, outre les ouvrages déjà mentionnés, les résultats du programme de recherche entrepris par le Centre des Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche, sous la direction de Em. Franghiskos, quand ils seront publiés, éclaireront maints problèmes liés à ce phénomène caractéristique et dominant de la culture grecque moderne de l'époque.

2. On pourra consulter sur ce sujet les études de Anna Tabaki, « Les dominantes idéologiques et esthétiques du discours théâtral au temps des Lumières en Grèce », *Studies on Voltaire and the 18th century, Transactions of the Seventh Congress on the Enlightenment, Budapest, 26 juillet-2 août 1987*, Oxford, 1989, p.1317-1321.

(*Menschenhass und Reue*); *Le Sacrifice volontaire (der Opfertodt)*; *les Corses (die Korsen)* ».

Le choix de Kotzebue qui, depuis 1795, était le directeur du Théâtre Royal de Vienne, montre l'influence de la mode occidentale sur les critères des éditeurs grecs de Vienne. En effet, Kotzebue fut un personnage qui occupa largement l'opinion publique européenne, chose que nous constatons aisément par le grand nombre d'articles et de notices le concernant insérés dans la presse. Le public européen semblait se sentir concerné par les aventures de cet auteur dramatique, qui débuta sa carrière en Russie, devint directeur du Théâtre Royal de Vienne puis de celui de Weimar, connut les prisons allemandes, accusé d'espionnage au profit des Russes, et finit ses jours au moment de la rédaction de la Constitution de 1819, après avoir composé plus de deux cents pièces, assassiné par un étudiant allemand qui le jugea par trop nuisible aux intérêts de la jeunesse libérale allemande.

Au début du siècle, Kotzebue était joué partout en Europe. L'une de ses pièces traduites en grec, *Le Sacrifice volontaire*, venait d'être montée à Paris par Weiss et Patrat juste au moment de la publication de l'article du «Magasin Encyclopédique» dont nous venons de parler, sous le titre d'*Honneur et Indigence, ou le Divorce par Amour*¹.

Mais il nous reste à éclaircir quelques points obscurs relatifs aux manuscrits grecs envoyés à Vienne en 1797.

Comme nous l'avons fait remarquer, ces œuvres ne furent pas toutes publiées : l'imprimerie des frères Puliu fut fermée par la police autrichienne après l'arrestation de Georges Puliu, le 25 décembre 1797. Ainsi n'y a-t-il rien d'étonnant au fait que l'«Allgemeiner Litterarischer Anzeiger» ait publié au mois de janvier 1798 les informations fournies par Alter avant que l'imprimerie de Puliu ait été fermée.

Seule la mention de la traduction en grec moderne de *La Bergère des Alpes* de Marmontel pose un problème. Une traduction de la même œuvre

1. ME, *ibid.*, p.505.

fut incluse dans l'édition *Ἡθικός τρίπους* attribuée à Rhigas, qui contient, outre le texte de Marmontel, la traduction grecque des *Olympiades* de Métastase ainsi que *le Premier Marin* de Salomon Gessner, traduit en grec par Antoine Coronios. Cette édition est considérée de 1797, en raison de la date qui figure sur la page de titre de la traduction de Métastase qui, comme nous le savons, fut publiée séparément, fin 1796 ou début 1797, car sa vente accompagnait celle du calendrier de l'année 1797 des frères Puliu¹.

Grâce à une autre information offerte par ce même article de Winckler, à savoir la mention d'une lettre de L. Hervas datée de Rome, octobre 1797, nous savons que jusqu'au mois de novembre 1797, au plus tôt fin octobre, Alter n'était pas au courant de l'édition de *La Bergère des Alpes*, tandis qu'il avait mentionné dans une autre notice insérée dans le « Allgemeiner Litterarischer Anzeiger » la publication de la traduction des *Olympiades* de Métastase².

De plus, son assertion que tous les manuscrits mentionnés étaient envoyés de Thessalie nous permet d'envisager deux hypothèses. La première est qu'il s'agit de deux traductions différentes d'une œuvre connue depuis un demi-siècle et appréciée par le public grec; ces deux traductions ont dû arriver simultanément à la même imprimerie. En outre, et cela nous paraît étrange, Alter, en tant que censeur impérial des livres grecs, était au courant de l'envoi de la traduction manuscrite, alors qu'il semble ignorer la publication de la traduction présumée de Rhigas.

La seconde hypothèse est donc qu'il s'agit de la même traduction. En ce cas, la traduction de Marmontel qui faisait partie de *Ἡθικός τρίπους* fut publiée dans les derniers mois de 1797, ce qui expliquerait le silence d'Alter.

1. Voir sur ce point l'étude de Léandros Vranoussis, « Rhigas et Marmontel », dans *Hellénogallika, Mélanges offerts à Roger Millieux*, Athènes, E.L.I.A. 1990, p.121-157.

2. L. Vranoussis, *ibid.*, p.151, note 39, et G. Laños, « Les Cartes de Rhigas », (en grec), tiré à part du *Bulletin de la Société Historique et Ethnologique*, vol.14 (1960), Athènes, 1960, p.294-296, où l'article d'Alter est de nouveau publié.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe davantage, c'est le choix de ces textes littéraires. Voltaire, déjà représentant de l'esprit radical et anticlérical des Lumières, était devenu, à la suite de la translation de ses restes par le peuple parisien au mois de juillet 1791, une sorte de père spirituel de la Révolution¹ ; Marmontel, de son côté, par son élection au Conseil des Anciens en avril 1797, à l'âge de 74 ans, ajoutait, deux ans avant sa mort, à son grand renom littéraire l'image du vieil intellectuel progressiste adhérant pleinement à la Révolution².

Le choix de Marmontel et surtout de Voltaire³, au moment où les cercles du patriarcat de Constantinople en interdisaient la lecture aux fidèles orthodoxes, montre certains aspects de l'orientation idéologique des éditeurs. De plus, leur collaboration avec Rhigas Velestinlis, dont ils avaient publié les œuvres révolutionnaires clandestinement et sans doute à l'insu d'Alter, les situe à l'avant-garde idéologique grecque de l'époque. Et cela, sans même mentionner l'édition de leur « Journal » qui paraissait deux fois par semaine entre 1790 et 1798, et qui informait le public grec des progrès de la Révolution française et des armées républicaines en Europe.

Pour ce qui est de leur collaboration avec Rhigas, elle ne put commencer avant 1796, date à laquelle Rhigas s'installa à Vienne.

Dans cet ensemble confus d'informations concernant éditions et manuscrits, exposé dans ce véritable bric-à-brac bibliographique que fut son long article, Winckler parle de la traduction en grec moderne du *Voyage du Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélémy. Il ne cite ni le traducteur ni l'imprimeur ; il ne précise pas non plus si cette édition

1. La translation des restes de Voltaire au Panthéon produisit une vive impression sur Coray, qui décrit la cérémonie solennelle dans une lettre adressée à D. Lotos à Smyrne, datée du 15-11-1791: *Correspondance...*, *op.cit.*, vol.1, p.191-206.

2. Sur le rayonnement de Marmontel en Grèce, la traduction de ses œuvres et la publication de son discours au Conseil des Anciens par le Journal des frères Puliu, voir L. Vranoussis, *ibid.* L'article d'Alter inséré dans le « Allgemeiner Litterarischer Anzeiger », et sa traduction parue dans le ME, semblent avoir échappé à la recherche systématique de l'auteur. Je remercie M. F. Iliou, qui a eu la gentillesse de me communiquer une copie de l'article allemand.

3. Sur la présence de Voltaire dans les lettres grecques au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, voir C. Dimaras, *Les Lumières...*, *op.cit.*, p.145-175.

relevait ou non de la collaboration entre Alter et les imprimeurs grecs. Il se contente de signaler que la traduction « avait déjà commencé à être imprimée à Vienne en Autriche ; mais le traducteur, je ne sais pour quelle raison, après plusieurs persécutions dirigées contre lui, a enfin été livré par la cour de Vienne au Divan, qui l'a condamné à mort ; de sorte que cet ouvrage ne paraîtra pas »¹.

Sur le sujet de l'édition inachevée de la traduction du *Voyage du Jeune Anacharsis* devait revenir, une année plus tard, Silvestre de Sacy, à l'occasion d'un article publié dans le « Magasin Encyclopédique »² sur trois ouvrages d'Alter³. Dans l'un des ces ouvrages (*Über Georgianische Litteratur*) figurait en complément la liste de tous les ouvrages d'Alter, y compris ses articles insérés dans le recueil « Memorabilia » et dans le « Allgemeiner Litterarischer Anzeiger ». « Parmi ces notices », écrivait S. de Sacy, « j'ai remarqué l'annonce d'une traduction en grec vulgaire du *Voyage du Jeune Anacharsis*, accompagné de 12 cartes. Cette traduction est sans doute imprimée, quoique cela ne soit pas dit expressément dans l'endroit que je cite »⁴.

Après les suites sanglantes de l'affaire Rhigas et la fermeture de l'imprimerie des frères Puliu, Alter sembla se sentir lui-même en danger. C'est pourquoi il essaya de dissocier sa personne de l'affaire de la traduction du *Voyage du Jeune Anacharsis*, entreprise par Rhigas et ses amis. En dehors des articles publiés dans la presse littéraire allemande⁵, il

1. ME, 4^e année, 1798, vol.6, p.311.

2. ME, 5^e année, 1799, vol.6, p.453-459.

3. Il s'agit de : 1. *Über Georgianische Litteratur*, Vienne, 1798 ; 2. *Über die Samskrdamische Sprache, vulgo Samskrit*, Vienne, 1799 ; 3. *Philologisch Kritische Miscelaneen*, Vienne, 1799. Dans cet article, S. de Sacy présente Alter comme « docteur en philosophie et professeur de la langue grecque littérale et vulgaire à Vienne, à qui l'on doit une édition du texte grec de la chronique de Georges Phrantzès, qui a paru à Vienne, en 1796, chez les frères Puliu, in-folio, et à la tête de laquelle se trouve une préface de 27 pages, écrite en grec par M. Alter. Ce savant se propose, si les circonstances le lui permettent, d'en donner une seconde édition, de joindre au texte une version latine et un Glossarium graecitatis Phrantzae, avec quelques autres pièces inédites » (*ibid.*, p.454).

4. *Ibid.*, p.455.

5. Sur ce point, voir le travail de G. Laïos, « Les Cartes de Rhigas », *op. cit.*, p.77-79.

envoya une lettre à son collègue S. de Sacy, datée de Vienne, le 13 décembre 1800¹, dans laquelle il traçait l'histoire de la traduction du *Voyage du Jeune Anacharsis* en grec ; Silvestre de Sacy la publia en entier dans le « Magasin Encyclopédique » :

« Citoyen,

La traduction du *Voyage du Jeune Anacharsis* en grec vulgaire, dont on a parlé dans ce journal (an V, t.6, p.455), n'a jamais été publiée en entier. Le I^{er} volume a paru à Vienne en 1797, in-8° de 379 pages, sans la préface de l'auteur et celle du traducteur Sacellarius, médecin grec, sous le titre suivant :

« Περίγησις τοῦ νέου Ἀναχάρσιδος εἰς τὴν Ἑλλάδα... »

Le tome II n'a jamais été imprimé en entier, mais seulement jusqu'à la feuille N. Le III^e, imprimé jusqu'à la feuille P, n'a jamais paru : ils sont l'un et l'autre, comme le premier, de l'imprimerie des frères Puliu ; le IV^e tome a paru à Vienne en 1797, in-8° de 361 pages, chez Pichler. En voici le titre :

« Νέος Ἀνάχαρσις, 4^e volume. »

Ce tome a été interdit, à cause de quelques remarques.

Depuis ce temps, on a annoncé à Trieste, en 1799, une nouvelle traduction de cet ouvrage en grec vulgaire. Ce sont trois Grecs de Trieste, Dimitrio Venieri, Giovanni Marmaromati et Spiridione Preveto, qui ont entrepris cette traduction, qui doit être faite non sur l'original français, mais sur la traduction italienne, imprimée à Venise en 1791, en 12 volumes, sous le titre: *Viaggio d'Anacarsi il giovane...* Venezia, presso Antonio Zatta e figli. La nouvelle traduction grecque vulgaire doit être imprimée à Trieste, dans l'imprimerie des Méchitaristes².

1. Selon Laïos, cette lettre était adressée à Gazis par P. Voukolis, directeur de l'imprimerie de P. Théodossiou à Venise, le 26/14 septembre 1801, et publiée par Alter dans le « Allgemeiner Litterarischer Anzeiger » de Leipzig de 1801, p.1629-1630.

2. ME, 5^e année, 1799, vol.6, p.455.

Lumières et Belles-Lettres

«Le coup porté à l'hellénisme par l'exécution de Rhigas» marque «une suspension des activités politiques des Grecs»¹. En effet, l'intelligentsia grecque, et plus particulièrement celle de Vienne, semble ralentir l'ensemble de ses activités. Comme nous allons le voir par la suite, la reprise de l'édition d'un journal devait attendre plus de treize années, tandis que les diverses entreprises éditoriales grecques prennent des directions nouvelles. En effet, leur caractère se modifie sensiblement : les éditions de toute sorte des ouvrages destinés à l'enseignement constituent désormais la part la plus importante de l'activité éditoriale des intellectuels grecs. C'est par le biais de l'éducation «que va s'élargir le cercle des personnes participant au mouvement pour la régénération de la nation. L'étude et les connaissances vont accélérer le mûrissement intellectuel, moral et politique et ainsi la volonté d'affranchir la nation ne sera plus, surtout dans la deuxième décennie du XIX^e siècle, une simple aspiration diffuse et la cause d'une minorité, mais une attitude consciente qui aura pour aboutissement la Révolution de 1821»².

En effet, les entreprises éditoriales des Grecs de Vienne dont on trouve trace dans la presse littéraire parisienne de la période qui suit l'arrestation de Rhigas et la fermeture de l'imprimerie des frères Puliou, semblent changer d'orientation et de contenu. L'hellénisme presque absent jusqu'alors revendiqué, à côté des ouvrages scientifiques, la majeure partie de leur production éditoriale.

Nous avons déjà évoqué les activités éditoriales de l'archimandrite Anthimos Gazis, dont Barbié du Bocage et d'Ansse de Vilvoison informaient le public du «Magasin Encyclopédique» : œuvre cartographique, traductions, et surtout édition du grand dictionnaire grec ancien et

1. Catherine Koumariou, «Cosmopolitisme et hellénisme dans le *Mercure Savant*, première revue grecque, 1811-1821», *Actes du IV^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Fribourg 1964*, Mouton & Co, Paris-La Haye, 1966, p.602.

2. *Ibid.*

moderne. A tout cela s'ajoutaient d'autres notices, relativement brèves, concernant ses voyages et ses éditions.

Les informations de toute sorte relatives aux antiquités grecques sont au centre de l'intérêt de la presse littéraire parisienne : par exemple lorsque Gazis, voyageant en Thessalie, écrivait à Daniel Philippidis à Jassy à propos de découvertes archéologiques récentes faites dans cette région¹, Philippidis ne manque pas à son tour d'en informer son ami Barbié du Bocage². Mais les informations relatives aux découvertes de Gazis étant bien plus détaillées que celles envoyées par Philippidis à Barbier du Bocage, nous devons présumer une source différente, sans doute quelque gazette allemande, car c'est dans les « Archives Littéraires de l'Europe » que l'information fut publiée en premier lieu³. Il s'agissait des bustes en marbre d'Aristote et Anacréon, d'une statue de Cérès et « d'un monument de seize pieds géométriques de profondeur (telles sont les expressions de la lettre écrite en grec) avec une monnaie de Lysimaque et quelques colonnes de marbre »⁴. Gazis avait aussi découvert un vieux manuscrit grec contenant le commentaire de Nicéphore sur les Antiphones. Les mêmes informations furent publiées dans le « Magasin Encyclopédique »⁵.

L'intérêt de Gazis pour l'archéologie devait se manifester de nouveau quelques années plus tard, lorsqu'il se proposa d'entreprendre l'édition d'un grand ouvrage « qui (formerait), dit-on, plus de dix volumes in-4° », traiterait des antiquités grecques, et serait composé par Georges Sakellarios, le même qui avait traduit le premier volume du *Voyage du jeune Anacharsis* en 1797. Selon la notice du « Magasin Encyclopédique »⁶, « le célèbre Georges Sakellarios », alors médecin d'Ali Pacha, était

1. D'une manière ou d'une autre, cette lettre a dû s'égarer. Dans l'édition de la correspondance de Gazis, Philippidis et Barbié du Bocage, Catherine Koumariou, *op. cit.*, p.207, considère qu'elle a dû être écrite en décembre 1803.

2. Lettre de Philippidis à Barbié du Bocage, datée de Jassy, le 15 janvier 1804, *idem*, p.130.

3. ALE, Gazette littéraire du mois de mars 1804, p.IV.

4. *Ibid.*

5. ME, 10^e année, 1804, vol.2, p.158.

6. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.409.

l'«auteur de plusieurs ouvrages, et particulièrement d'une excellente *Archéologie élémentaire*»¹.

Au cours de cette période, les intellectuels grecs de Vienne semblent se diriger de plus en plus vers les entreprises éditoriales. En effet, c'est précisément au début du XIX^e siècle que l'on remarque un changement dans l'attitude des intellectuels grecs. Leurs activités éditoriales acquièrent une sorte d'agencement interne et, au-delà, une certaine persévérance et donc la durée. Georges Vendotis fut en quelque sorte un précurseur. Dans sa courte vie (1757-1795), il fut traducteur, auteur, éditeur, fondateur enfin et directeur de sa propre imprimerie, et en même temps éditeur du premier journal grec. Cette modification observée dans le comportement des intellectuels grecs résulte d'un concours de circonstances dont l'un des effets, et non des moindres, est la spécialisation de chacun dans un domaine du savoir relativement restreint. On a ainsi vu Daniel Philippidis se spécialiser dans celui des sciences exactes, Constandas dans celui de l'enseignement, Coray principalement dans la philologie, Coumas dans les sciences physiques et mathématiques.

Cette nouvelle attitude de l'intelligentsia grecque, qui marque d'une certaine manière la fin d'un humanisme qui laissa des traces profondes dans la culture grecque moderne tout au long du XVIII^e siècle, est enregistrée par la presse littéraire parisienne. A côté de «l'infatigable archimandrite» et du savant Coumas, apparaissent de temps à autre les fruits des entreprises éditoriales, désormais spécialisées, des autres intellectuels grecs résidant à Vienne. Les frères Kapetanaki de Smyrne traduisent et publient la *Géographie* de Gaspar²; puis ils traduisent de l'allemand en grec moderne et en français les *Leçons élémentaires d'Histoire Naturelle* de Bertuch, «qu'ils continuent de publier par livraisons, à leurs propres frais. Désintéressés et pleins de zèle pour la

1. *Ibid.*

2. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.409.

propagation des bonnes études, ils distribuent gratis aux bibliothèques de toutes les écoles de la Grèce un exemplaire bien relié de chaque ouvrage qu'ils publient »¹. Le « *Mercure Étranger* » de la même année 1813 publie un extrait d'une lettre de Gazis informant le public français que les Frères Kapetanaki « sont sur le point de publier leur *Géographie Universelle* », ouvrage « écrit d'une manière très satisfaisante, et que la partie consacrée à l'Empire ottoman renferme surtout des notions entièrement neuves et lumineuses »².

Même si les intellectuels cultivant les sciences exactes ou la géographie surtout, mais aussi les sciences naturelles, semblent former une apparente majorité au sein de l'intelligentsia grecque de Vienne, l'hellénisme restait présent : dans la tentative de ranimer la civilisation dans le pays et la langue de son origine, un érudit éditeur de textes anciens devait les surpasser tous, du moins par le nombre de ses éditions. Dressant un portrait empreint d'humour et d'affection de Néophyte Doucas, Constantin Dimaras évalue à plus de 50 000 exemplaires ses œuvres « éparpillées » en Grèce³.

Après des études effectuées en Grèce et à Bucarest, mais dépourvu de véritable connaissance des langues européennes, le religieux Néophyte Doucas fut invité à Vienne en 1803, alors qu'il était âgé de quarante-trois ans, afin de s'occuper de la direction spirituelle de la communauté grecque orthodoxe de la ville. Partisan d'un archaïsme linguistique, résultat de ses études humanistes, et surtout d'un « effort courageux, révolutionnaire et national (visant) à la résurrection de la Grèce »⁴, Néophyte Doucas lança la plus vaste entreprise peut-être d'édition des textes anciens jamais ambitionnée par une seule et même personne. De 1803 à 1813, date à laquelle le « *Mercure Étranger* » fit paraître la liste

1. ME, 18^e année, 1813, vol.2, p.174. L'édition bilingue de cette histoire naturelle illustrée visait en même temps à exercer les jeunes à la langue française.

2. MÉtr, vo.2, 1813, n° X, p.251.

3. C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, op. cit., p.343.

4. *Ibid.*

des ouvrages publiés par Doucas, nous comptons déjà quarante-deux volumes¹.

Ces informations sont extraites d'une lettre privée, comme indiqué au bas de l'article qui résumait les renseignements relatifs à l'activité éditoriale de Doucas publiés dans le journal littéraire grec «*Mercur Savant*»². C'est de la même source que proviennent les informations parues quelques mois plus tard dans le «*Magasin Encyclopédique*» concernant l'édition de la *Bibliothèque* d'Apollodore l'Athénien³. Dans cette brève notice bibliographique, Néophyte Doucas est présenté comme le «*savant Père*» qui était déjà «*avantageusement connu par ses nombreux travaux*».

Comme le laissait entendre le premier article, Doucas entretenait d'étroites relations avec les cercles conservateurs du patriarcat de Constantinople ; cela n'était pas le fait de ses positions idéologiques, qui devaient rester progressistes tout au long de sa vie, mais de ses opinions et pratiques linguistiques. Prolixe et dynamique, Doucas devait finalement demeurer à Vienne et y poursuivre ses activités éditoriales jusqu'en 1815, date à laquelle il fut invité à Bucarest afin d'y prendre la direction de

1. Il s'agissait entre autres de l' : « *Histoire Romaine* d'Eutropius, 2 vol. in-8°; les *Œuvres* d'Arrien, 7 vol. in-8°, avec des notes savantes; les *Discours* de Dion Chrysostome, 3 vol. in-8°; la *Bibliothèque Mythologique* d'Apollodore, avec les autres mythographes, 1 vol. in-8°; les *Orateurs grecs*, 10 vol. in-8°; *Histoire Romaine* d'Hérodien, 1 vol. in-8°; *Pédagogie, ou Leçons d'éducation*, 3 vol. in-8°; *Terpsithéa, ou Grammaire grecque ancienne*, d'après la méthode de feu Lambros Photiadis, célèbre professeur de grec dans les Principautés, 1 vol. in-8°, deuxième édition corrigée et augmentée; *Grande Carte chronologique de tous les royaumes de la terre*, avec une brochure explicative. La plupart de ces ouvrages», poursuivait le commentateur du «*Mercur Étranger*», «sont accompagnés de notes critiques et instructives, de différents index, etc. La Grèce moderne doit aussi à l'infatigable père Doucas une traduction en grec vulgaire de toute l'*Histoire* de Thucydide, imprimée à Vienne, avec le texte en regard, et formant 10 vol. in-8°. De plus, un *Dictionnaire français et grec moderne* en 2 vol. in-4°. Cet homme respectable et modeste a sacrifié presque toute sa fortune pour rendre à sa patrie les services qui pouvaient dépendre de lui. Nous venons d'apprendre, avec une vive émotion de joie, qu'il va partir pour la Grèce, dans la seule intention de fonder un grand collège, à la manière européenne, dans une des principales villes de Thessalie. On assure que ce collège sera établi sous les auspices du Patriarche de Constantinople, et aux frais de plusieurs négociants grecs, amis zélés de leur patrie reconnaissante». *MÉtr*, vol.2, 1813, n°X, p.251-251.

2. «*Mercur Savant*», vol.1, p.33-41, et vol.2, p.245-247.

3. *ME*, 18^e année, 1813, vol.2, p.173.

l'Académie Princièrè. Le climat linguistique trop démotique de cette ville, soumise à l'influence du Grand Postelnic Alexandre Mavrocordato, s'y avéra dangereux pour sa santé : il fut frappé à coups de bâton au sortir d'une église. A la suite de cet attentat, Néophyte Doucas fut contraint de passer plus de six mois alité.

Il convient de situer dans la même ambiance linguistique, avec toutefois un contenu nettement conservateur, un autre intellectuel viennois, Stéphanos Comitas, qui alla jusqu'à comparer la production livresque de Néophyte Doucas à l'apport philologique de Coray¹.

De la production éditoriale et de l'œuvre didactique de Stéphanos Comitas, seul un élément devait parvenir jusqu'aux feuilles littéraires parisiennes : il s'agit d'une brève information publiée par le « Magasin Encyclopédique » de 1813², qui apprenait au public que « le savant père Stéphanos Comitas de Phthie en Thessalie (s'occupait) dans ce moment d'une encyclopédie grecque ». L'édition de ce volumineux ouvrage avait en effet commencé dès 1812 ; il était destiné à constituer le manuel élémentaire de l'enseignement grec qui devait être en vigueur pendant plusieurs décennies.

La naissance de la presse grecque.

Mais l'apport essentiel des intellectuels grecs de Vienne se situe dans un autre domaine que celui de l'édition des œuvres éducatives ou des auteurs classiques, également destinées à l'enseignement : celui de la presse. C'est à Vienne que put être imprimé le premier journal grec, pour une période très brève, par Georges Vendotis. Le privilège accordé par le gouvernement autrichien en 1784 et les réactions du pouvoir ottoman au contenu de cette feuille ne laissent subsister aucun doute quant à l'existence effective de ce journal, aujourd'hui disparu. Au mois de décembre 1790 devait paraître l'« Éphéméris » des frères Puliu, dont nous avons déjà parlé, feuille qui dut

1. C. Dimaras, *Les Lumières...*, op.cit., p.101.

2. ME, 17^e année, 1813, vol.5, p.409.

subir en 1797 le sort de Rhigas et de ses compagnons, dont elle exprimait les idées politiques.

Les recherches menées dans les archives autrichiennes ont démontré que les tentatives d'éditer un journal grec se poursuivirent après la fermeture de l'«*Éphéméris*» : en 1804, Néophyte Doucas demanda un privilège en vue d'une édition de ce type ; en 1805, ce fut au tour de J.F. Hall, censeur impérial et directeur du Lycée Pratique de Vienne, de tenter l'entreprise, et en 1806, de Dimitrios Alexandridis.

Le privilège fut accordé, pour des raisons évidentes, à J.F. Hall, en 1807, pour vingt-cinq ans : les «*Nouvelles pour l'Orient*» commencèrent leur parution au début du mois de juillet 1811. Le premier rédacteur fut Éfronios Raphaël Popovitz, originaire de Kozani, professeur de la Communauté grecque de Vienne, qui assumait la direction du journal jusqu'au mois de novembre de la même année, lorsque Dimitrios Alexandridis lui succéda, interrompant l'édition et changeant le titre de la feuille en «*Télégraphe Grec ou journal politique, littéraire et commercial*». Avec quelque retard, le «*Magasin Encyclopédique*» informa ses lecteurs de l'existence et du caractère de ce journal : «*Il paraît depuis quelque temps dans cette capitale (Vienne) un journal en grec moderne bien imprimé, intitulé «Le télégraphe de la Grèce, ou journal politique, littéraire et commercial». Cette feuille intéressante se publie les mardis et les vendredis de chaque semaine. Le rédacteur n'en est pas encore connu ; mais à en juger d'après ses articles, c'est un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition, et surtout très versé dans la politique. Son style est d'ailleurs très pur et très élégant. L'auteur s'attache particulièrement à donner des aperçus fort intéressants sur l'état de civilisation et les progrès d'esprit humain chez les Grecs d'aujourd'hui — ses compatriotes. Ce journal se répand dans toute la Grèce. La plupart des hellénistes d'Allemagne y sont abonnés*»¹.

Ces renseignements, qui ne semblent pas provenir d'une source grecque

1. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.408.

puisque le nom du rédacteur n'est pas communiqué, furent complétés d'une note publiée la même année dans la même revue, et qui donnait quelques détails supplémentaires sur les activités de Dimitrios Alexandridis : « Le docteur Dimitrios Alexandridis, auteur d'un dictionnaire turc et d'une grammaire grecque, traducteur de plusieurs ouvrages historiques en langue grecque, publie dans ce moment un journal politique, littéraire et commercial grec, sous le titre de Télégraphe grec. Il en paraît deux numéros par semaine »¹.

Le « Télégraphe Grec » devait épuiser les vingt-cinq ans accordés par le privilège de 1807 : sa parution se poursuivit jusqu'à fin décembre 1836 ; il fut toujours rédigé par le seul Dimitrios Alexandridis et exprimait donc ses opinions personnelles². Certains articles étaient composés à la première personne ; mais le contenu de la feuille était vaste et varié, comme l'étaient d'ailleurs les intérêts du rédacteur. En effet, Dimitrios Alexandridis était un personnage assez extraordinaire, pour ne pas dire extravagant, par rapport aux réalités culturelles dominantes en ce début de XIX^e siècle. Il ne se mêla jamais aux querelles idéologiques, politiques ou linguistiques qui bouleversaient les têtes pensantes de la société grecque de l'époque. Médecin, ayant accompli ses études à Vienne et à Iéna, membre des sociétés de physique et de minéralogie de cette dernière ville, Alexandridis maniait l'anglais, le français, l'allemand, le turc, l'arabe et le persan, et connaissait parfaitement le grec ancien et le latin. Plusieurs éditions en grec résultèrent de cette exceptionnelle connaissance des langues : la traduction de l'*Histoire de la Grèce* de Goldsmith, première édition en 1806, en deux volumes, et deuxième édition en 1807 en trois volumes, dont le dernier était une compilation d'histoire byzantine ; en 1806, Alexandridis publia son *Miroir grec*, sorte de dictionnaire biographique des intellectuels grecs de la période ottomane ; en 1807-1808, les *Tableaux géographiques du Perse Nassir*

1. ME, 17^e année, 1812, vol.3, p.153.

2. Sur la vie et l'œuvre de D. Alexandridis, se référer à Anna Tabaki et Roxane Argyropoulou, « Les Nouvelles pour l'Orient, le Télégraphe Grec, le Télégraphe Littéraire et Dimitrios Alexandridis », préface à l'Index de ces feuilles, Athènes, CNR/CRN 1983, p.11-30.

Edinou, et du Tatare Ulug bey, une collection des géographes orientaux mineurs ; une traduction de l'arabe de la description de la Chorasmie, du Mawara'Inahr, de l'Arabie, de l'Égypte et de la Perse, d'Aboul'feda Ismal. Enfin, en 1812, une grammaire grecque et turque et le dictionnaire gréco-turc dont parlait le « Magasin Encyclopédique ».

De cette étrange production livresque, pour les données et les nécessités de l'époque, seule l'édition arabo-grecque d'Aboul'feda retint l'attention des érudits français. L'orientaliste Silvestre de Sacy consacra un article long de vingt-quatre pages à cette édition, que le « Magasin Encyclopédique » inséra dans son premier volume de 1808¹, quelques mois à peine après l'impression de l'ouvrage. Le texte de Sacy vise avant tout à rectifier les erreurs et les mauvaises interprétations d'Alexandridis, et malgré une bienveillance apparente, le jugement de fond reste que l'édition était à revoir entièrement. Cet article provoqua la réaction d'Alexandridis, et ainsi s'amorça une longue discussion entre les deux orientalistes, qui forme un chapitre qui se situe hors des limites de notre travail². Pour l'heure, nous devons simplement signaler quelques remarques de Sacy portant surtout sur l'importance de l'édition pour les études orientales et sur le mécénat des frères Zossima, qui avaient une fois de plus pourvu aux frais de l'édition : « L'ouvrage que nous nous empressons d'annoncer » (l'expression choisie indique que le livre a dû être imprimé vers la fin 1807) « est un nouveau bienfait offert à la jeunesse grecque par MM. les frères Zossima. Non contents de lui faciliter les premiers moyens d'une instruction solide, en publiant pour son usage des éditions des écrivains célèbres de la Grèce, dont les travaux ont échappé aux ravages du temps, et d'assurer le mérite de ces éditions en en confiant le soin à la critique savante et exercée d'un de leurs plus illustres compatriotes, le docteur Coray, ils veulent encore procurer à cette même jeunesse studieuse le

1. ME, 14^e année, 1808, vol.1, p.79-102.

2. L'histoire de cette querelle est assez bien racontée par Anna Tabaki, dans son article « L'Édition arabo-grecque de la *Géographie* d'Aboul'feda par Dimitrios Alexandridis (1807) et sa « fortune » au début du XIX^e siècle », *Journal of Oriental and African Studies*, 2 (1990), p.92-100.

moyen de joindre à sa littérature nationale celle des peuples qui, pendant que l'Europe était plongée dans une funeste léthargie, veillaient à la conservation du feu sacré des sciences et de la littérature. Pour la première fois un écrivain arabe, que, malgré la grande réputation dont il jouit, les nations les plus éclairées de l'Europe ne possèdent encore que d'une manière fort imparfaite, paraît accompagné d'une version grecque ; et si la portion que l'on nous donne aujourd'hui n'est qu'un essai, nous pouvons concevoir l'espérance de recevoir l'ouvrage entier de la même main. Ce serait donc au zèle de quelques particuliers pour l'instruction de la jeunesse grecque, que la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne devraient enfin l'édition entière si longtemps désirée de l'original arabe de la *Géographie* d'Abou'lfeda »¹.

Alexandridis publia une autre feuille encore, sorte d'annexe littéraire du «Télégraphe grec», entre 1817 et 1821. Ce journal, le «Télégraphe Littéraire», qui se situe en dehors des limites chronologiques de notre travail, devait rester le plus neutre possible dans les querelles linguistiques, voire idéologiques, qui caractérisèrent le développement de la conscience néohellénique dans les toutes dernières années de la période ottomane. Le «Télégraphe Littéraire» exprimait les intérêts variés d'Alexandridis, qui représente en fin de compte un cas très particulier d'intellectuel dans les lettres grecques modernes, un esprit encyclopédique difficilement adaptable à l'ambiance culturelle de la Grèce de son époque.

Par la nature même de sa pensée, Alexandridis était destiné à demeurer isolé et à ne pas représenter de large réalité sociale et culturelle. Lors du séjour qu'il effectua à Paris entre 1809 et 1811, il conserva la même attitude d'isolement et de neutralité. Dans l'une de ses lettres adressées à Vassiliou, Coray écrivait : «Alexandridis, comme tu le sais, se trouve à Paris. Sa vanité est excessive et ignoble. Il mène une vie solitaire, non pas parce qu'il juge la plupart d'entre nous comme des personnes à éviter, chose qui, malheureusement, est vraie, mais parce qu'il considère sa propre

1. ME, 14^e année, 1808, vol.1, p.101.

personne comme une lumière de la nation capable de nous éclairer de distance ; mais impossible de s'approcher de nous sans nous calciner »¹.

Indépendamment de la marginalité intellectuelle d'Alexandridis par rapport à la culture grecque moderne, le « Télégraphe Grec » était considéré comme d'une certaine valeur. En 1812, comme on l'a déjà souligné, le « Magasin Encyclopédique » trouvait le style du journal « très pur et très élégant »². De même, en 1816, à l'occasion d'une notice générale sur la presse grecque, le « Télégraphe Grec » d'Alexandridis était-il jugé comme une feuille « fort bien rédigée, et très répandue, à cause des rapports multipliés de commerce qui existent entre les Grecs et les sujets autrichiens »³.

Avec Alexandridis se reforme la boucle ouverte par Vendotis en 1784, préliminaire de la presse grecque moderne. Ses caractéristiques sont d'abord qu'il s'agit d'une presse rédigée dans sa majeure partie par une seule personne, exprimant des positions plus personnelles que collectives. Mais en même temps, elle marque une étape importante pour le développement des consciences en Grèce. Elle constitue la preuve que la société grecque sort de l'immobilité et de l'indifférence et qu'elle prend conscience que le changement et le renouveau ont une grande influence sur ses besoins et intérêts immédiats⁴. Telle fut donc cette presse qui visait à informer le public grec des changements politiques, des fluctuations économiques et commerciales ou des curiosités lointaines. Cette première étape une fois franchie, commence la phase de la presse littéraire qui, à son

1. Lettre sans date, publiée par Damalas, dans « Lettres d'Ad. Coray », Athènes, 1886, vol.2, p.730, citée par Roxane Argyropoulou et Anna Tabaki dans leur introduction de l'édition du répertoire de : « Nouvelles pour l'Orient » 1811, « Le Télégraphe Grec » 1812-1836, « Le Télégraphe Littéraire » 1817-1821, Athènes, Centre des Recherches Néohelléniques, 1983, p.20 (K'). Voir la publication de la *Correspondance* de Coray, vol.2, 1966, *op.cit.*, p.538-546. La lettre est datée, dans cette publication, de septembre 1809.

2. ME, 17^e année, 1812, vol.5, p.408.

3. ME, 21^e année, 1816, vol.2, p.384.

4. Sur le rôle de la presse dans ces débats, considérée en tant que mécanisme culturel périodique destiné à suivre et enregistrer l'évolution rapide des événements, se référer à Cl. Labrosse et P. Retat, *L'Instrument périodique. La fonction de la presse au XVIII^e siècle*, Lyon, PUL, 1985.

tour, représente une nouvelle étape du développement des consciences. La formation de la presse littéraire grecque constitue l'un des éléments, peut-être même le plus important, qui marquent le dépassement du stade des efforts strictement individuels des intellectuels grecs. Ceux qui aspirent à l'émancipation culturelle, voire nationale, de la Grèce, ressentent désormais le besoin de combiner et de coordonner leur actions et en même temps, de rendre publique l'élaboration de leurs idées, de confronter celles-ci à un large public lettré qui, à son tour, pourra participer s'il le veut ou le peut, en exprimant ses réactions dans cette même presse.

Cet aspect de coordination et de communication culturelles fut la caractéristique fondamentale de la presse littéraire grecque qui vit le jour à Vienne en 1811, avec la parution du «*Mercure Savant*», destiné à devenir l'une des principales expressions de la dernière étape des «*Lumières*» grecques modernes.

L'idée d'éditer une feuille de ce genre revient à Coray, qui avait indiqué la ville de Vienne et la personne d'Anthimos Gazis comme le lieu et l'intellectuel les plus appropriés à une telle entreprise¹. La Société Littéraire de Bucarest², autre association volontaire d'intellectuels et de dignitaires grecs, fondée par le métropolite Ignace en 1810, devait pourvoir aux frais d'une édition qui, tout au long d'une existence de onze années, connut plusieurs interruptions plus ou moins prolongées. Pendant toute la période que nous étudions, c'est-à-dire jusqu'en 1815, le «*Mercure Savant*» poursuivit la première phase de sa parution sous la direction d'Anthime Gazis entre les années 1811-1813, puis sous celle de Théoclyte Pharmakidis (1813-1814) et d'Alexandridis (1814), qui finit par interrompre la parution du journal³. La seconde et la plus importante phase de

1. Ad. Coray, «*Réflexions improvisées*», préface au premier volume des *Vies parallèles de Plutarque*, Paris, 1808, p.47.

2. La Société Hellénodacique de Bucarest constitue une preuve supplémentaire de l'ouverture de la société et de la culture des Phanariotes dans les Principautés face à l'émergence des nouvelles valeurs sociales et culturelles dans le monde grec.

3. Alexandridis écrivait en 1814 que le journal n'avait en dehors de l'Autriche qu'une dizaine d'abonnés. Cité par C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, op.cit., p.378.

l'édition du «*Mercur*e Savant» eut lieu sous la direction de Th. Pharmakidis et C. Kokkinakis, entre 1816 et 1821, quand la feuille devint une sorte d'organe au service de l'expression des idées progressistes inspirées par Coray.

La presse littéraire parisienne se fit l'écho de plusieurs informations relatives à la culture grecque moderne publiées dans le «*Mercur*e Savant». A partir de 1812, pour le «*Magasin Encyclopédique*» aussi bien que pour le «*Mercur*e Étranger», la revue grecque de Vienne devint une source permanente de renseignements sur les activités éditoriales et culturelles des Grecs. Il arriva quelquefois, comme dans le cas du volume 5 du «*Magasin Encyclopédique*» de 1812¹ ou du volume 2 de 1813², que plusieurs pages successives de la rubrique «*Vienne*» des «*Nouvelles Littéraires*» du «*Magasin Encyclopédique*» ne fussent rien d'autre qu'une compilation de diverses informations bibliographiques puisées dans le «*Mercur*e Savant». D'autres fois, comme c'est le cas du long article du «*Magasin Encyclopédique*» intitulé «*Coup d'œil sur l'état actuel des écoles de la Grèce*» de 1815³ ou de l'article concernant les éditions de Néophyte Doucas du «*Mercur*e Étranger»⁴, la presse littéraire parisienne ne faisait que reproduire, avec de petites modifications, des articles insérés dans la feuille grecque.

Outre ces emprunts, qui faisaient somme toute plutôt honneur à la feuille littéraire grecque de Vienne et qui prouvent que malgré le nombre restreint d'abonnés «*en dehors*» de l'Autriche, elle était bien diffusée dans les milieux hellénistes occidentaux, le «*Magasin Encyclopédique*» consacra de temps à autre quelques lignes à son édition. En 1811, quelques mois avant l'apparition du journal littéraire, le «*Magasin Encyclopédique*» informait son public de la publication à Vienne d'un journal grec moderne intitulé «*Anthime Gaza*»⁵. L'information, qui n'était sûrement fournie ni par un

1. P.408-411.

2. P.173-183.

3. P.309-317 du vol.1.

4. *MÉtr*, vol.2, 1813, p.245-247.

5. *ME*, 17^e année, 1811, vol.2, p.174.

Grec ni par un helléniste, partait d'une fausse interprétation du nom de l'archimandrite (Gazis/gazette). Une année plus tard, le «Magasin Encyclopédique» apporta des renseignements plus corrects et plus amples sur la revue grecque : « Le journal de littérature grecque, connu sous le titre d' *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος*, continue de paraître exactement et d'obtenir tout le succès qu'il mérite. Monsieur l'archimandrite A. Gazis, qui en est le rédacteur général, n'épargne ni veilles ni soins pour le rendre digne de l'état actuel de la Grèce. Parmi les nombreux collaborateurs de ce même journal, on distingue MM. Alexandre Basili, négociant et homme très instruit ; Athanasios Vogoridis, professeur de philologie grecque à l'Université de Bucarest ; Dimitrios Schinas de Constantinople, étudiant en médecine à Pavie, jeune homme plein d'érudition et de goût, et qui a excité l'admiration de ses compatriotes par sa belle *Ode Pindarique* sur la naissance de S.M. le Roi de Rome ; Dimitrios Govdelas, Thessalien, directeur du collège de Jassy, savant traducteur du *Télémaque* de Fénelon et auteur d'une Algèbre très estimée, etc. »¹ Par contre, le «Magasin Encyclopédique» ne semble pas avoir été si bien au fait des choses lorsqu'il assurait à ses lecteurs en 1816 que le «Mercurie Savant» continuait de paraître à Vienne sous la direction d'Anthime Gazis. En effet, le «Mercurie Savant» avait connu des moments difficiles après 1814, lorsque Gazis interrompit presque sa parution (1815). En 1816, la revue parut de nouveau de manière régulière, sous la nouvelle direction de Pharmakidis et Kokkinakis.

Tel que l'avait conçu Coray, le «Mercurie Savant» était une revue littéraire destinée à apporter un moyen de communication entre les intellectuels grecs et à diffuser dans l'espace grec les acquisitions de la civilisation occidentale. En effet, une grande part de son contenu visait à informer le public grec du progrès des sciences et techniques occidentales. Une inspection rapide des matières traitées au cours de la première année de sa parution révèle une bonne quinzaine d'articles sur des sujets scientifiques ou techniques assez variés, qui vont de la botanique, de la

1. ME, 18^e année, 1813, vol.2, p.174.

médecine ou des sciences physiques à l'art des mongolfières, en passant par les expériences électriques de Volta ou l'étude des comètes. Si l'on ajoute à ces articles ceux qui traitent des traductions en grec de livres scientifiques et techniques occidentaux, environ le tiers du contenu de la revue pour cette année semble consacré aux acquisitions scientifiques de l'Occident européen. Le reste se rapporte à la littérature et aux sciences auxiliaires, ensemble assez cohérent, essentiellement axé sur les éditions des auteurs grecs, des grammaires, et sur les discussions, relativement modérées pour l'heure, concernant la question de la langue¹.

Ainsi le «*Mercurus Savant*» apparaît-il comme une édition périodique collective, à l'image de la culture grecque moderne de la période des «*Lumières*». C. Dimaras résume bien cette balance entre «*l'ancien*» et «*l'étranger*», entre la diachronie et la synchronie qui caractérise l'essence même de la période : «*Les Lumières honorent l'antiquité, travaillent pour la présence de cet élément dans la culture moderne : le principal dans la grande bibliographie grecque que Katardgis composa est formé par les auteurs anciens ; dans la production précieuse de Coray, le principal consiste dans les éditions des auteurs anciens. Mais le besoin d'aligner les Grecs modernes sur les réalités occidentales reste une priorité dans la conscience des Lumières. Katardgis écrit un essai afin d'éteindre dans la conscience des érudits la méfiance envers les traductions des œuvres, surtout occidentales ; Coray exige l'édition d'une revue, qui aurait pour but principal la transmission en Grèce des acquisitions de la culture occidentale. L'un comme l'autre, représentants ici aussi des Lumières, s'occupent sans cesse de la question des traductions : ils traduisent eux-mêmes, ils proposent des exemples ; les traductions et la presse littéraire resteront parmi les caractéristiques principales des Lumières grecques*»².

1. Sur le matériel du «*Mercurus Savant*» de provenance occidentale et ses rapports avec le matériel «*grec*», voir Catherine Koumariou, «*Cosmopolitisme et hellénisme dans le «Mercurus Savant», première revue grecque, 1811-1821*», dans les *Actes du VI^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, Fribourg 1964, Mouton & Co, Paris La Haye, 1966, p.601-608.

2. C. Th. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, *op.cit.*, p.66.

Lorsque Coray indiqua la ville de Vienne comme étant l'emplacement le plus adéquat à l'installation de la future feuille littéraire grecque, il considérait les avantages qu'offraient la présence active des intellectuels de la communauté grecque de cette ville, la réussite des tentatives du siècle précédent en matière de presse et la densité des communications établies entre l'Autriche-Hongrie et les Principautés des Phanariotes par le Danube, ou par Constantinople et la Grèce centrale, grâce au réseau routier. Mais le facteur déterminant de cette option dut être la teneur des travaux accomplis par les intellectuels grecs de Vienne qui, automatiquement, deviendraient collaborateurs de la revue : des spécialistes en géographie, cartographie ou histoire, en sciences physiques, mathématiques ou naturelles, et en même temps des érudits qui étudiaient les belles-lettres, tant anciennes que modernes ou même orientales : toute l'intelligentsia active de Vienne, soutenue par une société civile formée en majeure partie de commerçants. Ces intellectuels recevaient fréquemment le soutien de ceux qui, habitant de manière permanente dans les Principautés phanariotes, à Constantinople ou dans les villes et îles opulentes de la Grèce tant asiatique qu'européenne, envoyaient leurs manuscrits à Vienne dans le but de les y faire publier, entretenaient des relations épistolaires ou commerciales avec les membres de la communauté, et visitaient la ville de temps à autre pour leurs intérêts variés. Dans le même temps, les intellectuels grecs de Vienne maintenaient toujours leurs regards dirigés vers les régions de l'Empire ottoman habitées de Grecs, et secondaient de leurs éditions, leurs conseils ou leur propre personne, les efforts culturels de ces derniers. Nous avons ainsi vu Néophyte Doucas, Gazis, Coumas et autres voyager en Grèce ou dans les Principautés, pour y créer des écoles, des sociétés littéraires ou encore enseigner dans les collèges existants.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES INTELLECTUELS GRECS A PARIS

Dans l'orbite des Lumières

En dehors des vieilles communautés grecques d'Occident telles que celle de Corse ou celle de Venise, bien plus importante, qui tombaient en décadence au moment où s'en formaient de nouvelles, là où l'activité commerciale rassemblait le dynamisme et l'énergie des classes ascendantes grecques (Vienne, Trieste, Amsterdam, Livourne, Odessa), la presse littéraire parisienne s'intéressa aussi à l'activité des Grecs résidant à Paris.

Pendant la période que nous étudions, il n'existe pas à Paris de communauté grecque organisée en tant qu'association libre et volontaire de résidents, essayant de résoudre les problèmes rencontrés par la collectivité et surtout de pallier les besoins d'ordre religieux et éducatif de ses membres. Toutefois, bien que le nombre des nationaux grecs habitant Paris de manière permanente ait dû être assez limité, l'importance de leurs activités dans le domaine de la culture n'est pas négligeable.

En effet, c'est précisément au cours de cette période que Paris devait devenir l'un des centres d'élaboration des questions relatives à la culture grecque moderne. Le prestige de Coray et la grande influence qu'il exerçait sur une bonne partie de l'intelligentsia grecque, et, dans une proportion bien moindre, la présence des grands hellénistes français et de Codrîka attirèrent à Paris certains jeunes intellectuels grecs. Ces derniers souhaitaient tout d'abord se retrouver au centre même de la création

culturelle, dans la métropole du savoir occidental. Chacun d'entre eux y parvint par des chemins différents : Coray, le premier, vint en helléniste, invité par ses collègues après de brillantes études de médecine accomplies à Montpellier ; Codrika arriva en tant que secrétaire de l'ambassade ottomane, et des raisons politiques y attirèrent Constantin Stamatis qui, à l'instar de Codrika, fut vite absorbé par l'administration française ; Zalicoglou vint sous le prétexte d'une affaire du prince Callimachi pour compléter ses études et fut rapidement placé au service de Choiseul-Gouffier. Les études semblent avoir été le motif essentiel de la plupart des jeunes intellectuels grecs qui passèrent un moment ou toute leur existence dans cette capitale : Vassiliou, Nicolopoulos, Razis, Vamvas, Contos.

Nous avons souvent parlé au cours de cette étude des activités des intellectuels grecs à Paris. Comme la plupart d'entre eux étaient liés d'une manière ou d'une autre au cercle d'influence d'Adamance Coray, nous avons eu l'occasion d'étudier leur œuvre au fur et à mesure que l'on examinait les procédures d'hellénisation et d'occidentalisation de la culture grecque. Mais il en fut également d'autres qui évoluèrent dans d'autres cercles, comme par exemple Polyzoïs Contos. La biographie de cet intellectuel ambulante caractéristique des Lumières grecques fut composée non sans tendresse par son ami G. Zaviras¹, qui le présente comme un homme de lettres et un poète d'importance. En 1795, il se trouve à Vienne au service du prince Czartoriski, puis enseignant à l'école grecque de Pest. En 1793, il publie à Vienne un poème fort long intitulé *Dialogues des Morts*, empreint d'esprit voltairien : « l'ombre de Voltaire traverse ces vers étranges », soulignait C. Dimaras². En 1802, se trouvant à Paris, il compose et publie un *Poème épique sur les exploits du héros Napoléon Bonaparte, premier consul de la république française... et dédié à Madame Bonaparte, épouse du premier consul*³.

1. *Néa Hellas, Théâtre Grec* (en grec), éd. Krémos, Athènes, 1872, p.519.

2. C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes, op.cit.*, p.156.

3. L'épopée est composée et imprimée en grec et publiée à Paris, de l'imprimerie J.M. Eberhart, 1802, in-4° de 48 pages.

C'est précisément cette édition qui offrit l'occasion, à deux reprises, à l'helléniste Boissonade de critiquer les talents de Polyzoïs Contos. Le premier article de Boissonade, dénonçant la composition archaïsante de l'érudit grec, fut publié dans le «Magasin Encyclopédique» de 1802¹. Il s'agit d'une critique littéraire négative qui examine strophe par strophe le long poème de Contos en signalant toutes les gaucheries et erreurs de langue ou de style et en «écartant tout ce qui tient à la politique, aux événements, aux hommes et aux opinions»².

Cette critique était néanmoins encore tiède et clémente par rapport à celle, sévère et impitoyable, qui parut dix-huit mois plus tard, lorsque le changement de libraire, ou une nouvelle édition du texte de Contos (en 1802, le livre se trouvait chez Eberhart, et en 1804, chez Le Normant et chez Johanneau) engagèrent le jeune helléniste à en parler de nouveau : c'est ainsi qu'un second article fut publié dans le «Mercure de France»³, malgré le désagrément éprouvé par l'auteur : «Il y a déjà dix-huit mois que ce poème est publié, et à peu près aussi longtemps que j'en ai rendu compte dans un autre journal littéraire. Le libraire désire qu'il soit encore annoncé, et je me suis trouvé chargé d'en faire un nouvel extrait. J'avoue que j'aurais bien voulu m'en dispenser ; car s'il est triste d'avoir à faire une fois la critique d'un mauvais ouvrage, il l'est encore plus d'avoir à la répéter»⁴.

Pour ne pas reproduire ses premières observations, Boissonade consacre donc les premières pages de son article à l'auteur et à ses travaux littéraires : «M. Polyzoïs... est un prêtre grec né à Joannina, dans l'ancienne Thessalie (*sic*). Sa muse s'est souvent exercée dans le genre de l'éloge, et il a composé en l'honneur de plusieurs princes allemands des poèmes aussi peu connus en Allemagne que l'est en France celui où il a chanté le premier consul».

1. ME, 8^e année, 1802, vol.1, p.355 et suiv.

2. *Ibid.*, p.355.

3. «Mercure de France», 1804, vol.15, p.25-36.

4. *Ibid.*, p.26.

« Un médecin grec de Tricca », poursuivait Boissonade, « Constantin Caraïoannis, avait fait une *Grammaire grecque* bien diffuse, bien volumineuse, qui restait manuscrite et méritait peu les honneurs de l'impression. M. Polyzoïs s'est chargé d'en donner l'édition; et grâce à son zèle, les Grecs, accablés déjà de mauvaises grammaires de l'ancienne langue, en ont une de plus »¹. Ensuite, Boissonade donne la traduction exacte du titre de la *Grammaire* de Caraïoannis, qui s'étale sur treize lignes, ce qui fait soupçonner Contos « d'un peu de charlatanisme »², tandis qu'il considère sa dédicace aux princes de Valachie comme « des hyperboles asiatiques ».

Boissonade, s'avérant intarissable dans le sarcasme, cite puis traduit les quatre vers iambiques que Polyzoïs Contos avait eu l'innocence d'écrire sur l'exemplaire de la *Grammaire* de Caraïoannis offert à la Bibliothèque Nationale: « Je devais m'empresser d'offrir ces livres à la plus grande bibliothèque de la France, de ce pays où sont les plus grands amis de la littérature des Grecs, inventeurs de sages inventions »³.

Puis Boissonade évoque les autres travaux de Polyzoïs Contos: sa préface à la « détestable édition de Xénophon d'Éphèse » publiée à Vienne en 1793 par Vendotis et son projet de donner une nouvelle édition des *Lettres* d'Aristanète d'après un manuscrit trouvé à Ioannina, qui contenait une lettre de plus que celui de Vienne, unique version connue en Occident. « Si M. Polyzoïs était critique », commentait Boissonade, « s'il avait collationné exactement les deux manuscrits; s'il avait bien lu les classiques anciens; s'il connaissait les ouvrages des hellénistes modernes, il pourrait faire un utile travail sur le texte de cet agréable écrivain; mais à en juger par la manière dont il en parle, il paraît que l'on peut, sans beaucoup d'injustice, placer d'avance son Aristanète à côté du Xénophon de Vendotis »⁴.

1. *Ibid.*, p.26-27.

2. *Ibid.*, p.27.

3. *Ibid.*, p.28.

4. *Ibid.*

Après avoir critiqué la solennité « tout à fait risible » conférée par la presse à l'arrivée de Contos à Paris, ainsi que les quatre vers « plus pauvres les uns que les autres » que ce dernier avait « eu le malheur de faire sur les beautés de Paris » dès son arrivée, Boissonade s'attaque à chacun des vers du poème épique, critiquant aussi bien le style et la langue que l'inspiration poétique de l'auteur. Ce qui semble le gêner le plus, c'est l'intervention constante des divinités païennes se hâtant de secourir Napoléon dans toutes ses actions, y compris le rétablissement du culte catholique. « Quel est l'homme de goût, je dirais plus, quel est l'homme de bon sens », se demande Boissonade, « qui, lisant le poème de M. Polyzoïs, puisse n'être pas choqué de voir Jupiter et Neptune, Apollon et Minerve, intervenir dans l'expédition d'Égypte, les campagnes d'Italie et l'explosion du 3 nivôse ? L'esprit se refuse à de si burlesques suppositions »¹.

Boissonade consacre les cinq dernières pages de son article à l'énumération de diverses fautes de grammaire, de syntaxe et de goût commises par le poète grec, et clôt ses réflexions en ces termes : « Quelques personnes trouveront peut-être que je suis bien sévère, et qu'un homme venu tout exprès du fond de l'Allemagne pour chanter le premier consul méritait plus d'indulgence. Les motifs de M. Polyzoïs peuvent être très honorables : mais je crois ses vers mauvais et je le dis tout haut. C'est avec la même franchise que je l'invite à renoncer à sa *Galliade*, autre poème dont il nous menace, et qui doit avoir pour sujet la Révolution française. Si cependant il s'obstine à vouloir versifier des récits dont peut-être l'histoire elle-même doit s'abstenir encore, qu'au moins il se persuade bien que Jupiter, Apollon et Minerve ne peuvent avoir de rôle sur une pareille scène. Un Athénien, de beaucoup d'esprit (Codrika), me disait une fois que la religion d'Homère devait toujours être la religion d'un poète grec ; ce qui est sûrement très spirituel, et très faux. Les Grecs qui, après trois cents ans de ténèbres, semblent aujourd'hui faire effort vers les connaissances de l'Europe, et vouloir se redonner une littérature,

1. *Ibid.*, p.30-31.

doivent, s'ils désirent être lus, adopter les principes de goût établis par les grands écrivains modernes. Si Homère, aujourd'hui, chantait les exploits d'un héros catholique, il ne lui donnerait pas Minerve pour protectrice, et n'armerait pas dans sa querelle l'Olympe divisé »¹.

Ces avis, que l'on pourrait aisément intituler « du bon usage de l'hellénisme », ne semblent pas déplacés. Les querelles linguistiques, voire idéologiques, entre partisans de la langue archaïque et ceux de la langue moderne, populaire ou savamment purifiée des expressions vulgaires et étrangères, bouleversaient les cercles pensants de la société grecque de l'époque.

Boissonade, conscient tout comme Thurot de l'importance de l'usage d'une langue moderne, véhicule des idées modernes, conseillait à Polyzoïs Contos de renoncer à l'ambiance sclérosée de son archaïsme : la renaissance de la Grèce ne pourrait passer que par une réadaptation de la culture grecque aux réalités européennes. Sur ce point, François Thurot semble plus lucide, quand il écrivait en 1809² que « les mœurs, les opinions, les usages, les idées, tout est changé, et doit changer encore de plus en plus ; les écrivains de cette nation qui seront doués d'assez de talents pour se faire une réputation durable et méritée par les productions de l'esprit seront infailliblement ceux qui, nourris de la lecture et de la méditation des modèles sublimes que produisit jadis leur pays dans tous les genres de littérature, sauront en faire passer dans leurs ouvrages la substance et les grâces immortelles, mais avec des formes de langage nouvelles, appropriées au caractère particulier de leur idiome, avec ces nuances délicates et cette teinte locale, pour ainsi dire, qu'un heureux instinct et l'habitude de vivre et de converser avec les plus éclairés et les plus distingués d'entre leurs compatriotes, leur aura appris à saisir ».

Si les hellénistes français du début du XIX^e siècle désapprouvaient l'usage de la langue et du style antiques par les intellectuels grecs

1. *Ibid.*, p.35-36.

2. « *Mercure de France* », vol.36, p.355 et suiv.

modernes, ils réagissaient tout autrement chaque fois qu'un helléniste grec portait au jour quelque travail d'érudition philologique correct. Nous avons assisté à leur enthousiasme envers l'œuvre philologique magistrale de Coray, qui fut sans doute l'helléniste le plus important en France après la mort de Villoison. Le même enthousiasme caractérisa l'accueil réservé par les hellénistes français à l'édition du discours d'Isocrate *Sur l'Échange*, rétabli dans son ancien état par Andréas Mustoxidi. Natif de Corfou, ce dernier résida habituellement, au cours de la période que nous étudions, dans diverses villes d'Italie du nord. Ses passages à Paris furent également fréquents ; il s'y était lié avec plusieurs intellectuels de premier plan tels que Fauriel, Madame de Staël ou Coray. En 1813, il fut élu membre correspondant de l'Institut.

Il fut cependant un personnage très controversé. Futur organisateur de l'éducation nationale grecque sous le gouvernement de Capodistria, Président de l'Académie Ionienne, homme politique influent, historien et archéologue, Mustoxidi fut violemment pris à partie par G. Typaldos Iakovatos, dans son *Histoire de l'Académie Ionienne*¹. Si ses qualités morales laissaient à désirer, au goût de certains de ses contemporains, ses qualités intellectuelles l'élevaient bien au-dessus de ses compatriotes².

Nous avons déjà traité de l'œuvre historiographique et archéologique d'Andréas Mustoxidi, chaleureusement accueillie par la presse littéraire parisienne : il en fut de même pour son œuvre philologique. Le « Magasin Encyclopédique » de 1811 publia une lettre de Mustoxidi à Coray³, dans laquelle le jeune érudit (il avait alors vingt-cinq ans) retraçait l'histoire des

1. *Histoire de l'Académie Ionienne* (en grec), par Georgios Typaldos Iakovatos, éditée par Sp. Asdrachas, Hermes, Athènes, 1982. Le chapitre consacré à Mustoxidi occupe les pages 95-112 de l'édition. Il contient des remarques avilissantes, telles que : « sans cœur comme un ver, il vivait comme un ver parmi les humains », p.97.

2. A. Politis, dans son ouvrage *La Découverte des chansons populaires grecques* (en grec), Athènes, Centre des Recherches Néohelléniques, n° 31, 1984, considère comme une preuve de l'émergence culturelle de la Grèce au début du XIX^e siècle le fait que « les conditions nouvelles permirent à Coray, à Capodistria ou à Mustoxidi de ne point être absorbés par le milieu étranger dans lequel ils se distinguaient ».

3. ME, 16^e année, 1811, vol.5, p.400-403.

éditions isocratiques en Occident, en commençant par les premières éditions des érudits byzantins qui cherchèrent asile dans les pays européens après la chute de Constantinople, jusqu'au dernier savant grec éditeur d'Isocrate, Coray, qui lui aussi, avait dû se réfugier en Occident. Puis il raconte comment il a découvert des manuscrits du discours d'Isocrate *Sur l'Échange* dans la Bibliothèque Ambrosienne et Laurentienne et comment il a réussi à attribuer ces manuscrits à l'orateur athénien. Il termine sa lettre en saluant en la personne de Coray le dernier représentant de la lignée de Chalkokondylis : «(je vous souhaite) les nombreuses années du bon vieux Isocrate, avec l'espoir que dans vos derniers jours, vous verrez votre patrie jouir d'un sort bien différent de celui qu'il ne put supporter. Alors nous ne vous envierons plus aux étrangers, et les muses, redevenues habitantes de la Grèce, verseront des larmes sur votre tombe»¹.

Cette lettre empreinte d'affection apporte la preuve d'une sensibilité nationale très prononcée chez le jeune intellectuel ionien, qui ne manquait pas de rappeler sa charge d'historiographe des îles Ioniennes et par là son identité nationale : «(le discours d'Isocrate) serait déjà publié si l'obligation qui m'est imposée par mon pays de rechercher ses antiquités ne me forçait pas à négliger un peu les autres études»².

L'édition du discours d'Isocrate *Sur l'Échange* parut à Milan l'année suivante (1812), chez de Stéfanis, et la presse littéraire parisienne lui consacra plusieurs articles³. Quelques mois après cette parution, le «*Mercure Étranger*» consacra un long article aux diverses activités du jeune érudit : l'accent fut alors mis sur sa charge d'historiographe des îles Ioniennes, qui comportait l'engagement de reconstituer l'histoire de ces îles de l'antiquité aux temps modernes. Les motifs qui le contraignirent à suivre l'exemple des autres intellectuels grecs et à s'expatrier bien que sa patrie connût un régime plus indépendant y sont exposés : «Dans nos

1. *Ibid.*, p.403.

2. *Ibid.*, p.401.

3. ME, 18^e année, 1813, vol.1, p.424, article de Nicolopoulos; 18^e année, 1813, vol.5, p.359; 20^e année, 1815, vol.5, p.93. Ginguéné en parla dans le MÊtr, vol.1, 1813, n°5, p.279-286.

elles», écrit le rédacteur anonyme de l'article¹, «qui par l'inclémence des temps restèrent constamment privées de ces établissements utiles que la sollicitude des gouvernements a fondés pour l'accroissement de la civilisation, il n'était pas facile à M. Mustoxidi de se procurer les éléments qui lui étaient les plus nécessaires et il fut obligé d'aller en France et en Italie pour puiser dans les bibliothèques, dans les cabinets numismatiques et auprès des savants, et s'y procurer les lumières qui lui manquaient. Il suivit le conseil que donne aux écrivains d'histoire le grave Plutarque au commencement de la *Vie de Démosthène*, en leur recommandant de séjourner dans les grandes villes où règne la culture, pour rendre leurs ouvrages plus parfaits»².

Paris était alors la plus importante des «grandes villes où règne la culture» et c'est pour cette raison qu'elle attirait les intellectuels de diverses parties du monde. C'est précisément dans la presse littéraire parisienne de cette période que nous rencontrons une multitude d'intellectuels étrangers qui passaient des moments plus ou moins longs de leur existence dans la capitale française qui, sous l'Empire, était indiscutablement le sommet de la culture et de la politique. C'est particulièrement vrai pour les intellectuels grecs qui aspiraient à la libération de leur patrie et étaient accueillis chaleureusement par les hellénistes et autres intellectuels amis de la Grèce littéraire³. La présence de Coray et de son cercle, son rôle hégémonique dans le domaine de la culture et de la formation des idées en général, aidaient à la décision d'un jeune intellectuel grec de se déplacer vers Paris.

Il n'est pas question de tracer ici l'histoire de la présence grecque dans la

1. MÊtr, vol.2, 1813, n°10, p.253.

2. *Ibid.*, p.254.

3. Nous avons rencontré cette expression dans le «*Mercurie Étranger*», 1813, vol.1, n° V, p.324, sous la plume de Constantin Nicolopoulos. Quant au terme «philhellène», nous l'avons trouvé une seule fois dans la presse littéraire, sous la plume d'Anthime Gazis, comme caractérisant les philologues éditeurs des auteurs grecs anciens, ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.313 : l'expression exacte est la suivante : «...les savants et les philhellènes de la chrétienté de vouloir bien honorer l'école de Méliès... de leurs savants écrits».

capitale française sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. C'est plutôt ce que nous avons évité de faire tout au long de notre travail. Car ce qui nous importe, c'est de signaler que Paris était l'un des centres d'élaboration des questions relatives à la culture grecque moderne. L'essor de la presse littéraire grecque, qui explosa véritablement dans cette capitale quelques années avant la Guerre d'Indépendance¹, montre clairement que malgré le nombre très réduit de résidents grecs à Paris, cette ville jouait un rôle majeur dans « l'effervescence spirituelle » grecque qui préparait l'émancipation nationale du pays.

En outre, l'intérêt constant manifesté par la presse littéraire parisienne envers les activités grecques² prouve que les hellénistes parisiens et autres spécialistes collaborateurs des revues littéraires considéraient de plus en plus la Grèce moderne comme un domaine culturel spécifique, doté de son caractère propre.

C'est donc à Paris que deux intellectuels grecs, Gr. Zalicoglou et C. Nicolopoulos, tous deux désapprouvés par Coray, mais néanmoins proches de sa pensée, qui avaient créé leur propre « coraïsme particulier »³, fondèrent en 1809 une société hellénique, l'« Hellénoglosson Xénodoheion », société politique secrète, calquée sur le modèle des francs-maçons et des carbonari, qui avait pour objectif officiel l'étude de la civilisation grecque classique et l'encouragement de son étude par de jeunes boursiers grecs ; mais ses buts véritables étaient politiques : il s'agissait d'influencer l'Empereur afin de le convaincre de libérer les Grecs ; de former une légion philhellène internationale ; d'armer les Grecs au moment de l'insurrection⁴.

Le président de l'« Hellénoglosson Xénodoheion » fut Choiseul-Gouffier, personnage majeur de l'hellénisme français, dont le *Voyage pittoresque en Grèce* avait joué un rôle important dans la formation de

1. « Athéna », 1819 ; « Mélissa », 1819-1821 ; « Mousseion », 1819.

2. Nous comptons plus de 450 articles pour cette période de vingt-deux ans.

3. C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, p.368.

4. Tassos Vournas, *Filiki Etairia* (en grec), Athènes, éd. T. Drakopoulos, s.d., p.8.

l'hellénisme des érudits de la fin du XVIII^e siècle. Par ailleurs, lors de la création de l'« Hellénoglosson Xénodoheion », Zalicoglou travaillait auprès de Choiseul-Gouffier, l'assistant dans la rédaction du second volume du *Voyage pittoresque* : cela pourrait expliquer l'implication du vieux diplomate et érudit dans les projets révolutionnaires de Zalicoglou et Nicolopoulos¹.

Zalicoglou et Nicolopoulos furent deux intellectuels d'envergure restreinte. Indépendamment de l'importance qu'ils purent avoir dans l'élaboration des idées pendant cette période, ce qui nous paraît capital, c'est que leur initiative semble marquer le dépassement de l'étape des efforts isolés des hellénistes et des intellectuels. Ceux qui aspirent à l'émancipation culturelle et nationale grecque éprouvent désormais le besoin de combiner et de coordonner leurs actions. La fondation de cette société « philhellénique », considérée sous cet angle, confirme tout d'abord que Paris était bien l'un des centres actifs de l'intelligentsia grecque de l'époque, et ensuite, que l'action des groupes pensants de la société et de la diaspora grecques avait commencé à donner des fruits.

En effet, l'intelligentsia grecque semblait mûrir. Après la réforme culturelle de l'humanisme des dignitaires de l'Église et des Phanariotes et l'enseignement de maîtres inspirés, la « société civile »² grecque paraît avoir atteint un degré nouveau de conscience. Dorénavant, ce serait à travers une action plus concertée, coordonnée et accélérée, que les revendications culturelles, voire nationales, allaient se formuler : l'enseignement des auteurs classiques et des sciences modernes fut aussitôt suivi de la création de la presse politique et littéraire, tandis que des associations littéraires « helléniques » allaient se créer : peu à peu, se consolidait une nouvelle hégémonie culturelle dans la société grecque.

1. Il ne sera peut-être pas aventureux de signaler ici une coïncidence : c'est en 1809, au moment de la création de l'« Hellénoglosson Xénodoheion », que fut achevé et imprimé le second volume du *Voyage pittoresque*. Le « Magasin Encyclopédique » en publia alors un long extrait relatif aux structures de l'hospitalité ancienne et moderne dans l'Orient grec.

2. L'expression de « société civile » est une distinction analytique très utile, proposée par Gramsci, qui tient à différencier les associations volontaires des institutions étatiques.

Avant de se lancer dans l'aventure de l'«Hellénoglosson Xénodoheion», Constantin Nicolopoulos avait tenté d'inspirer à quelques hellénistes l'idée d'une telle association. Par une lettre de Boissonade à François Thurot, datée de Paris le 12 octobre 1808, nous apprenons que Nicolopoulos avait déjà conçu le projet d'une société hellénique: «Monsieur», écrivait donc Boissonade à François Thurot, «j'ai eu tout à l'heure la visite de M. Nicolopoulos. Il m'a parlé de son projet d'une société hellénique. Dans son zèle, il me pressait d'écrire publiquement sur ce sujet. Il voulait que j'engageasse les hellénistes à se réunir et à former une Académie; mais il ne peut, en aucune façon, me convenir de prendre une pareille initiative. Une idée de cette nature doit être préparée et mûrie par nos premiers savants. Je suis trop inconnu pour avoir le droit de parler le premier et me faire écouter. C'est à M. Coray, à M. Chardon de La Rochette, à M. Clavier, à vous, Monsieur, qu'il appartient de se mettre à la tête d'une pareille entreprise et de la faire réussir... Je tiendrais à grand honneur d'être admis dans cette réunion d'hellénistes, mais de bonne foi, M. Nicolopoulos me donne un mauvais conseil quand il m'engage à faire au public cet appel, qui ne servirait à rien et ne manquerait pas d'un peu de ridicule»¹.

Conscient du rôle indirectement philhellénique de cette éventuelle association d'hellénistes, Boissonade s'empressa d'informer les hellénistes du cercle de Coray, qu'il jugeait les plus indiqués pour se charger d'une telle responsabilité (Chardon, Clavier, Thurot et Coray lui-même).

La correspondance de Coray ne nous livre aucune trace ni du projet de Nicolopoulos ni de la fondation de l'«Hellénoglosson Xénodoheion». En revanche, pendant toute la période que nous étudions, Coray ne cessa de s'exprimer d'une manière très méprisante pour Nicolopoulos et de considérer Zalicoglou comme l'un de ses persécuteurs². De même, dans la presse littéraire que nous avons dépouillée, n'avons-nous trouvé nulle

1. Lettre publiée par F. Colincamp dans *J.F. Boissonade, critique littéraire sous le Premier Empire*, Paris, Didier, 1863, vol.2, p.590.

2. Ad. Coray, *Correspondance, op.cit.*, vol.2, p.510.

trace de l'Hellénoglosson Xénodoheion ; mais cela pourrait être dû au caractère secret de cette société¹. Mais malgré la désapprobation manifestée par Coray face aux activités littéraires et autres de Nicolopoulos et de Zalicoglou, les feuilles littéraires importantes comme le « Magasin Encyclopédique » ou le « Mercure de France », ne leur furent pas pour autant fermées. De son côté, Zalicoglou jouissait tout de même de la protection de Choiseul-Gouffier et de Barbié du Bocage², tandis que Nicolopoulos commençait à se faire une bonne réputation d'helléniste. C'est ainsi que, pendant la période où fleurirent les activités de l'« Hellénoglosson Xénodoheion », c'est-à-dire entre les années 1813 et 1814, nous rencontrons Nicolopoulos comme rédacteur d'un nombre considérable d'articles et de notices consacrés aux activités des intellectuels grecs provenant de cercles qui ne jouissaient pas de la faveur de Coray, dans une revue littéraire qui n'a pu trouver de place ni dans l'intérêt de ses contemporains, ni dans l'histoire littéraire : il s'agit du « Mercure Étranger, ou Annales de la Littérature Étrangère », qui fut publié par des gens de lettres dotés d'un grand savoir et d'une expérience journalistique non moindre, comme Ginguéné et Amaury Duval, anciens éditeurs de la « Décade Philosophique », Vanderbourg, ancien éditeur des « Archives Littéraires de l'Europe », l'orientaliste Langlès, « et autres hommes de lettres tant français qu'étrangers ».

Le « Mercure Étranger » ne compte que vingt et un numéros, dont douze pour l'année 1813, seule période de parution régulière, sept pour 1814 et deux pour 1816. Cette feuille reste complètement inconnue des historiens de la presse littéraire française de l'époque, et c'est ainsi que le matériel grec ne fut jamais exploité.

Le principal collaborateur de la revue pour les matières relatives à la

1. Sur ce caractère de l'« Hellénoglosson Xénodoheion » et son cérémonial influencé par la franc-maçonnerie, ainsi que sur ses buts et son histoire, voir l'article de la *Grande Encyclopédie Hellénique*, f.143 et 145, Athènes, 1928, et les renseignements plus riches mais pas toujours aussi exactement documentés fournis par Tassos Vournas, dans *Filiki Etairia*, Athènes, Tolidis, s.d., p.8-15.

2. Nous savons par cette même *Correspondance* de Coray que Zalicoglou avait été recommandé à Barbié du Bocage par Gazis : *Correspondance*, op.cit., vol.2, p.510.

«littérature» grecque moderne fut, comme nous venons de le dire, Constantin Nicolopoulos, et à ses côtés, Duval-Destains, auquel Razis avait enseigné le grec moderne. La revue s'intéressait aux activités littéraires des Grecs et publiait des extraits de lettres privées sur le sujet ou des passages de textes provenant de sources diverses et surtout de la revue grecque publiée à Vienne, le «*Mercur*e Savant». En même temps, des articles de Ginguéné ou de Langlès sur des éditions d'histoires ou des récits de voyages venaient compléter l'image de l'intérêt porté à la Grèce moderne.

Les rédacteurs des articles relatifs à la Grèce moderne sont soit des érudits de moindre valeur, soit des spécialistes importants en d'autres matières mais restant étrangers aux réalités et aux problèmes spécifiques de la culture grecque moderne. Mais de ce fait même, leur articles constituent un moyen assez sûr de mesure du poids de certains lieux communs. La propagande philhellène inspirée par les activités de l'Hellénoglosson Xénodoheion y laisse probablement ses traces et sa rhétorique : tout est embelli, présenté sous l'angle le plus avantageux, tout est mis en rapport avec la renaissance des vertus et des valeurs antiques. En même temps, certains aspects inconnus jusqu'alors de la culture grecque moderne sont mis en relief : livres de civilité, lecture favorite de la bourgeoisie grecque naissante, livres de rhétorique, principale matière d'enseignement dans les collèges grecs, et poésie, occupation à laquelle les Grecs semblent s'adonner par prédilection.

Il est bien évident que ces articles ne constituent pas une élaboration savante de l'hellénisme critique et comparé, mais simplement un usage de certaines de ses méthodes à des fins philhelléniques. Ainsi tout devient-il preuve supplémentaire des efforts que font les Grecs depuis longtemps «pour recouvrer leur ancienne splendeur» ; «le goût renaît dans la Grèce moderne», la langue vulgaire se forme et devient un matériau précieux, «comme du beau marbre de Paros» qui n'attend que d'être habilement sculpté afin de donner de nouveaux chefs-d'œuvre.

L'hellénisme du «*Mercur*e Étranger», à la différence de celui des autres revues littéraires parisiennes du début du XIX^e siècle, porte strictement sur

l'étape moderne de la civilisation grecque. Cela résulte de la volonté des rédacteurs de restituer l'image de l'état contemporain de la littérature de chaque pays. Il faut bien noter ici que le «*Mercuré Étranger*» ne parvient pas à se défaire totalement de la conception littéraire du XVIII^e siècle. La «*Littérature*» est une seule, et est cultivée simultanément par des gens de lettres différents dans des contrées différentes. Cette acception devait rester celle de la feuille pendant toute sa brève existence.

En outre, l'intérêt pour la «*littérature*» grecque moderne était étroitement associé aux études orientales. Dans la «*Préface*» d'Amaury Duval¹, lorsqu'il s'agit de donner le plan de chaque numéro de la nouvelle revue, la littérature grecque moderne fut placée parmi les littératures orientales, avec l'arabe et le persan : «*Chaque numéro du «Mercuré Étranger» contiendra : 1^o : des Mélanges ou morceaux de poésie et de prose, traduits soit des langues espagnole, portugaise, italienne, russe, suédoise, hollandaise, anglaise, soit même de l'arabe, du persan, du grec moderne, enfin des langues orientales*»².

Ainsi, se conformant en cela aux goûts orientalistes alors en vogue à Paris, les rédacteurs du «*Mercuré Étranger*» mettent-ils l'accent sur la poésie grecque moderne. En dehors de la traduction des fragments de la *Diomidiade* de Perdicaris déjà citée, Duval-Destains publia un article sur la poésie grecque contemporaine : il s'agissait d'une poésie anonyme, probablement composée par Nicolopoulos, et qui mêlait maladroitement des éléments de la poésie phanariote aux systèmes métriques et aux expressions de la poésie populaire. Duval-Destains traduisit en outre le texte de manière assez libre, en en changeant l'esthétique au point de le rendre semblable à une versification arabe³.

S'il est vrai que les articles du «*Mercuré Étranger*» n'apportent rien de neuf à l'approche des réalités culturelles de la Grèce moderne, ils

1. *MÉtr.*, vol.1, 1813, n^o1, p.8.

2. *Ibid.*

3. *MÉtr.*, vol.2, n^o8, p.67-69.

présentent néanmoins un autre intérêt : grâce à une information constante, présente dans chaque numéro de la revue, les diverses activités culturelles des Grecs prennent leur place à côté des œuvres des autres cultures européennes¹, tandis que les sujets choisis traitent de presque tous les aspects de la culture grecque de l'époque (entreprises éditoriales, traduction d'œuvres scientifiques, création d'écoles et de sociétés littéraires, mécénat, etc.).

En outre, c'est précisément par les articles du «*Mercure Étranger*» que le public intéressé de l'époque entendit pour la première fois prononcer les noms de plusieurs intellectuels grecs inconnus, tels que Darvaris, Doucas ou Perdicularis, évoqués dans le présent chapitre, ou encore Benjamin de Lesbos, K. Iconomos, Vamvas ou Razis.

Les noms de Benjamin de Lesbos et de K. Iconomos sont étroitement liés aux questions relatives à l'instruction en Grèce pendant cette période ; Vamvas et Razis sont des intellectuels grecs de la nouvelle génération qui résidaient à Paris au cours de la même période.

On connaît peu de choses sur Razis. Nous concluons d'une brève notice de Duval-Destains dans le «*Mercure Étranger*»² qu'il enseignait le grec à Paris en 1814³. De plus amples informations concernant l'enseignement de G. Razis à Paris, à la Bibliothèque Impériale, furent publiés dans le «*Télégraphe Grec*» d'Alexandridis⁴. Par ailleurs, la correspondance échangée entre Gazis, Philippidis et Barbié du Bocage permet de comprendre que Razis se trouvait à

1. Les littératures orientales occupent une place nettement moindre dans le MÈtr : un bref examen quantitatif révèle qu'aux vingt-trois articles de la revue relatifs à la culture grecque moderne correspondent treize articles sur l'ensemble des littératures orientales, dont trois sur la littérature turque, deux sur la littérature arménienne, deux sur la littérature hébraïque, deux sur la littérature persane, deux sur la chinoise et un sur la littérature indienne et arabe.

2. MÈtr, vol.3, 1814, n°13, p.17.

3. Les observations «*sur les Grecs modernes, leur langue, l'état actuel de leur littérature... méritent une plume savante et plus habile... Espérons qu'elles seront présentées un jour par quelque laborieux helléniste, ou par le jeune et savant professeur qui s'est chargé de répandre parmi nous la connaissance de sa langue maternelle, M. Razis, dont je me dis avec plaisir l'élève et l'ami*», *ibid.*

4. «*Télégraphe Grec*», n°76, 7-4-1814, p.308-310.

Paris dès l'été 1812 et qu'il était en relation avec ces trois personnages¹.

Il résulta des cours de grec moderne de Razis à l'École des Langues Orientales à la Bibliothèque Impériale une édition anonyme de morceaux choisis des écrivains grecs modernes, publiée à Paris en 1813². Le «Magasin Encyclopédique» de 1815³ fit paraître un compte rendu assez bref de cette édition. A travers cet article, nous sommes en mesure de juger du contenu et de la motivation du cours de langue de Razis : comme cela avait été le cas du cours de Villoison, l'enseignement du grec semble avoir été avant tout destiné à l'usage des hellénistes. «Ce recueil... est précédé d'une préface écrite en grec moderne ; elle contient quelques réflexions sur l'utilité de l'étude de cette langue pour la connaissance parfaite de l'ancien grec. Le grec moderne offre un grand nombre d'expressions anciennes qui n'ont pas été conservées dans les ouvrages classiques, mais dont la signification peut éclaircir celle d'un grand nombre de mots dont les anciens ont fait usage, parce que ces mots sont des racines ou des dérivés des autres. La connaissance de l'italien n'est pas absolument sans utilité pour l'étude du latin ; mais celle du grec moderne doit être infiniment plus grande pour la connaissance profonde de l'ancien. Le nom même de moderne indique qu'on n'y trouve pas la même différence que celle qui existe entre le latin et les idiomes qui en dérivent. En effet, la ressemblance entre le langage des écrivains grecs de notre temps et celui de leurs illustres ancêtres est si peu considérable que, si l'on est familiarisé avec ces derniers, on a peu de peine à comprendre les modernes»⁴.

Ainsi le grec moderne est-il présenté comme une étape de la langue

1. D. Philippidis - Barbié du Bocage - Anth. Gazis, *Correspondance...*, *op.cit.*, p.159, 161, 162 et 215. Dans cette correspondance, Razis a pour prénom Jean, alors que dans le «Télégraphe Grec» d'Alexandridis, il est mentionné comme G. Razis.

2. L'édition est anonyme (Vrettos 2519, Guinis-Mexas vol.A, 762). L'ouvrage est attribué à Razis par Quéraud (vol.8 p.5). Je remercie M. Ph. Iliou d'avoir eu la gentillesse de me communiquer cette information.

3. ME, 20^e année, 1815, vol.1, p.186-187. L'article est signé d'un simple N. Le style et l'absence de toute opinion personnelle laissent penser qu'il ne s'agit pas de Nicolopoulos.

4. *Ibid.*

ancienne, permettant aux hellénistes de mieux comprendre les auteurs classiques, et dont l'accès semble facilité par la grande ressemblance entre les deux idiomes. Mais si l'approche de la langue et de son utilité reste la même de Villoison à Razis, il n'en est pas de même des textes enseignés. A la place de la *Géographie moderne* de Philippidis-Constandas et de l'*Arabikon Mythologikon* enseignés par le premier, Razis avait opté pour des expressions plus érudites, rédigées dans une langue qui, sans être toujours archaïsante, était bien plus élaborée. Ainsi les *Morceaux divers recueillis des écrivains grecs modernes* comprenaient-ils des textes de Méniatè¹, des extraits de la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide par Blanté² et de la traduction des *Plaisirs de l'Imagination*, par Kastriosios, « des anecdotes historiques et des contes de Syntipa »³.

Il semble opportun de signaler ici que l'enseignement de la langue grecque, du moins pour la période que nous étudions, coïncide avec un certain tournant de la politique de Bonaparte en ce qui concerne ses vues sur l'Empire ottoman. L'enseignement commence à l'époque où les Français occupent pour la première fois les îles Ioniennes ; il revit lors de l'antagonisme franco-russe, époque qui voit naître l'« Hellénoglosson Xénodoheion », et reprend d'une manière plus continue après 1815.

Malheureusement, nous ne possédons pas de renseignements suffisants pour expliquer comment Razis a pu se trouver en charge du poste laissé vacant par la mort de Villoison en 1805, ni pour le situer dans le contexte politique et idéologique de l'époque⁴.

En revanche, sur l'autre intellectuel grec qui se trouvait à Paris pendant la même période, Néophyte Vamvas, nous possédons bien plus d'informations, car il s'agit d'un personnage marquant dans l'histoire culturelle grecque de la première moitié du XIX^e siècle. Élève de Coray,

1. Il s'agit de Ilias Miniatis (1669-1714) « écrivain du dix-septième siècle, qu'il regarde comme modèle », *ibid.*

2. « Dont il fait grand cas », *ibid.* Il s'agit de Sp. Vlandis (1765-1830).

3. *Ibid.*

4. Une étude des archives de l'École Nationale des Langues et Civilisations Orientales aurait probablement éclairci ce point obscur.

ayant écrit ses premiers ouvrages « sur les genoux » de celui-ci¹, Vamvas devait, au cours de sa longue existence (1776-1855) passer du radicalisme linguistique et idéologique de Coray à une position sclérosée conforme à son intégration aux cadres officiels aussi bien linguistiques qu'idéologiques du jeune État grec.

Vamvas vint à Paris en 1808, après avoir enseigné dans diverses écoles en Grèce, et notamment dans celle de son pays natal, Chios. Le but de son déplacement à Paris était de donner à ses études une nouvelle orientation, vers les sciences exactes². C'est alors qu'il se mit sous la protection de Coray et qu'il devint une sorte de collaborateur rémunéré du savant grec. Il resta à Paris jusqu'en 1815. Il y publia son premier ouvrage en 1813 : il s'agit d'une *Rhétorique, d'après les plus célèbres rhéteurs, anciens et modernes*, ouvrage dans lequel l'imitation de Coray est si frappante « qu'il est divertissant de voir qu'il ne tient pas à éviter même les erreurs du maître »³.

Constantin Nicolopoulos, autre imitateur spontané de Coray, publia dans le « *Mercure Étranger* » de 1814⁴ un compte rendu élogieux de l'ouvrage : « M. Vamvas, natif de l'île de Chios, résidant à Paris, est un jeune ecclésiastique qui fait beaucoup d'honneur à sa patrie et particulièrement au clergé de la nation grecque. Mathématicien fort habile et littérateur distingué, il a fixé de bonne heure l'attention de ses concitoyens et a mérité il y a quelque temps l'honneur d'être nommé, par un décret, professeur de mathématiques et de physique dans le collège public qui fait toute la gloire de Chios. On lui a écrit à ce sujet pour le prier de retourner dans sa patrie, en lui faisant sentir combien elle avait besoin de ses lumières. Mais M. Vamvas, qui s'occupait déjà de la rhétorique que nous annonçons, a fait savoir à ses généreux compatriotes qu'il désirait avant de quitter la grande capitale, le foyer des sciences et des arts, y

1. N. Vamvas, *Eschine*, p.318.

2. C. Dimaras, *Les Lumières... op. cit.*, p.372.

3. *Ibid.*, p.371.

4. *MÉtr.*, vol.3, 1814, n°14, p.87-89.

publier son ouvrage. A peine les Grecs de Chios ont-ils reçu ses lettres qu'il lui ont fait parvenir tous les fonds nécessaires pour l'impression de son utile travail. C'est ainsi que les Grecs modernes honorent le mérite, encouragent les savants et contribuent à répandre le goût des lettres. L'ardeur pour les progrès de l'esprit humain est transmise chez eux de père en fils, comme le plus beau et le plus précieux héritage»¹.

La *Rhétorique* de Vamvas est ensuite présentée comme une composition «fort simple» et qui fait preuve des «excellentes intentions de l'auteur». Vamvas avait traduit en grec moderne et à l'intention des étudiants plusieurs orateurs anciens, grecs et latins, mais aussi des passages d'auteurs modernes comme Corneille, Racine, Voltaire, Massillon, Thomas et autres. Dans sa préface longue de 58 pages, dont Nicolopoulos cite plusieurs fragments, Vamvas passe en revue les efforts fournis par les Grecs modernes afin de s'éveiller et de répandre à nouveau dans leur patrie le goût des sciences et des arts. «M. Bambas», conclut Nicolopoulos, «est un vrai monument du patriotisme des Grecs modernes, et réfute complètement les assertions injustes et outrageantes de quelques savants du nord qui ont prétendu et prétendent encore que les Grecs d'aujourd'hui sont avilis par l'esclavage et ne lisent que des ouvrages de théologie polémique»². Ainsi l'édition d'un volume comprenant des extraits des auteurs anciens et modernes, destiné à l'usage des écoles grecques, constitue-t-elle par excellence un acte de patriotisme.

En effet, la quasi-totalité des articles rédigés par des intellectuels grecs ou par des hellénistes français proches des idées de ceux-ci fait surgir un patriotisme enthousiaste, chargé d'émotivité, et qui ne semble pas toujours lié de manière explicite au problème national ou aux réalités sociales grecques. Les seules exceptions en ce domaine sont les textes anonymes de Coray, comme le *Chant de guerre* ou la *Circulaire fraternelle*, et à un autre degré, les opinions de Codrika sur la stratification de la société et de la

1. *Ibid.*, p.87.

2. *Ibid.*, p.89. Référence à Pauw et à Bartholdy.

langue grecques. Pour le reste, au nom de ce patriotisme, les hellénistes et les intellectuels grecs semblent vouloir voiler les contradictions violentes qui bouleversaient la société grecque, tandis que la censure officielle ne permettait pas aux revendications nationales grecques de s'exprimer ouvertement.

Ce patriotisme, vieux de quelques siècles, enrichi du sens nouveau que donna au mot la Révolution française¹, devint le dénominateur commun du discours des intellectuels grecs progressistes au cours des dernières années de la période ottomane.

P. Codrika

Revenons sur cette réhabilitation de la culture grecque moderne, sur ce grec littéral, produit de la purification du grec moderne, de sa reconstruction sur les règles de la grammaire ancienne, et parent du grec utilisé par les scolastes byzantins.

Les premières constatations émises par Villoison ne se différencient pas essentiellement de la théorie d'ensemble proposée par Codrika. Le grec vulgaire de Villoison était la langue populaire de la littérature populaire, tandis que le grec, toujours vulgaire, de Codrika était le grec littéral, imitation macaronique de la langue ancienne; mais les jugements restaient les mêmes. L'hellénisme critique et comparé repoussait l'origine du grec moderne à l'antiquité et s'arrêtait à l'étude du Bas-Empire, jusqu'alors négligée, relevant partout les signes de la décadence et signalant le besoin de combler le vide de la langue moderne.

Cet ensemble relativement cohérent montre d'une manière assez nette quelles étaient les bases du problème. Bien évidemment, les hellénistes français n'avaient rien inventé; ils venaient juste effleurer un problème qui

1. Sur ce point, voir Jacques Godechot, *La Grande Nation*, Aubier, Paris, 1983, p.211-212, et du même, «Nation, Patrie, Nationalisme et Patriotisme en France au XVIII^e siècle», *Actes du Colloque de Moscou, Patriotisme et Nationalisme en Europe à l'époque de la Révolution française et de Napoléon*, Paris, Société des Études Robespierriistes, 1973, p.7-27.

existait depuis fort longtemps : ils n'apercevaient que la partie visible de l'iceberg, dont la véritable ampleur n'apparut jamais dans la presse littéraire.

Dans son article sur la prononciation, l'accent, la prosodie et la mélodie de la langue grecque, précédemment évoqué, Villoison citait le témoignage de Codrika, «ingénieur Athénien, secrétaire-drogman de l'Ambassadeur de la Porte ottomane à Paris, sur l'état présent de la langue grecque». L'opinion de Codrika sur cette matière, telle que la présente Villoison, est que la langue moderne des Grecs est un « avorton barbare », un idiome qui « renferme à peine assez d'expressions pour rendre les idées les plus communes et les plus familières »¹.

Cette opinion de Codrika s'adressait aux partisans de l'usage de la langue moderne, dont Katardji fut le principal théoricien et propagateur. Élève de ce dernier, Codrika se sentait concerné par les applications littéraires de cette théorie, dont la mise en pratique avait déjà produit quelques ouvrages².

Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire mouvementée des antagonismes violents que souleva au sein de l'intelligentsia grecque de l'époque la question de la langue. Partant de points de vue différents, les uns s'intéressaient avant tout à l'occidentalisation de la culture grecque et à l'introduction rapide du savoir-faire occidental dans l'enseignement, les autres tenaient à purifier la langue moderne, afin de lui rendre l'efficacité expressive du grec ancien. Les deux factions opposées, escortées d'une multitude de positions et de partis pris intermédiaires ou plus mitigés, continuèrent à se combattre tout au long du XIX^e siècle et pendant une bonne partie du XX^e.

La traduction qu'avait faite Codrika, en 1794, des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* de Fontenelle en grec « littéral », traduction chargée d'un important appareil explicatif en notes, retraçant l'histoire de

1. ME, 7^e année, 1801, tome 5, p.478.

2. Parmi les plus importants qui devaient être composés suivant ces théories linguistiques figurent la *Géographie Moderne* de Philippidis-Constandas, ou les premières traductions de Rhigas.

l'évolution des sciences en Occident¹, le situait dans un espace intermédiaire : la modernisation allait de pair avec la purification, d'où l'importance de l'ouvrage, qui devait constituer l'apport le plus important de Codrika aux lettres grecques modernes. Winckler, dans son article sur les Grecs modernes, allait accentuer l'apport scientifique de l'ouvrage, tandis que Villosion allait isoler et présenter les opinions de l'auteur sur la langue.

Codrika ne tarda pas à acquérir la réputation d'un spécialiste de la langue grecque. Dès 1800, la «*Décade Philosophique*» publiait la traduction française de l'un de ses poèmes composés en grec moderne, poème qui était un éloge à Lalande :

Que l'envie en courroux t'insulte par ses cris
De ses vaines clameurs tu ne t'alarmes guère
C'est sur l'arbre chargé de fruits
Que les enfants jettent des pierres.

A l'occasion de la publication de ces vers, composés dans le goût phanariote, la «*Décade*» présentait Codrika comme «*un Athénien digne du siècle de Périclès*»². Peu après, lorsque Gail, professeur de langue grecque au Collège de France et éditeur aussi prolifique que médiocre des auteurs anciens, voulut donner une édition nouvelle et enrichie du *Jardin des Racines grecques* de Lancelot de Port-Royal, il s'adressa à Codrika pour compléter son ouvrage d'un traité sur la prononciation du grec moderne.

Boissonnade, qui présenta l'édition dans le «*Magasin Encyclopédi-*

1. Les notes de Codrika sont toutes puisées dans l'*Encyclopédie Méthodique* de Pankouque, comme il l'affirme lui-même dans l'avertissement de sa traduction (p. XXXIII). Le choix de cet ouvrage, traversé d'un bout à l'autre de l'esprit radical et rénovateur des idéologues, eut une grande influence sur le caractère de l'ouvrage, comme sur celui de la *Géographie Moderne* de Philippidis-Constandas. Pour la fortune et la diffusion de l'*Encyclopédie Méthodique* dans le monde, voir R. Darnton, *L'Aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800, un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Perrin, 1979.

2. DP, 10 pluviôse an VIII, 1800, p.273.

que»¹, se montra particulièrement sévère vis-à-vis de Gail, dont il jugeait l'ouvrage imparfait, tout juste «utile aux jeunes lecteurs»; pour ce qui était du traité de Codrika, il le trouvait «un peu court». Quant à Ginguéné, qui présenta à son tour l'édition dans la «Décade»², tout en traitant d'un sujet qui se situait largement en dehors de ses compétences, il se montra bien plus puriste : «Le traité de la prononciation adoptée par les Grecs modernes a été soumis à M. Codrika, secrétaire-interprète de la légation ottomane, grec de naissance, et que l'on sait très versé dans le grec littéral; ainsi il a, comme prononciation positive du grec moderne, toute l'autorité nécessaire; mais peut-être ne doit-il être suivi qu'avec quelque défiance pour le grec ancien ou littéral. Les Grecs doivent être suspects dans cette question. Ils ont bien laissé corrompre leur langue, à plus forte raison leur prononciation. On ne doit pas les croire plus aveuglement sur la manière dont les anciens Grecs prononçaient»³.

Malgré les réticences d'un public qui partageait les opinions exprimées par Villoison sur la crédibilité des témoignages provenant de la culture et de la réalité grecques modernes en général, l'autorité de Codrika gagnait du terrain dans les cercles des hellénistes français. C'est ainsi que, lorsqu'il entreprit en 1803 la composition d'un petit ouvrage sur la langue grecque moderne, intitulé *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne*, la presse littéraire lui consacra quelques pages.

Cette brochure de Codrika n'avait en réalité aucune raison de voir le jour. Il s'agissait au premier chef de la réfutation d'une opinion extravagante proposée à l'Académie des Inscriptions par l'helléniste Bonnamy une bonne trentaine d'années plus tôt, selon laquelle le grec moderne se serait formé à partir du français, lors de la destruction de l'Empire byzantin par les Francs de la quatrième croisade. Ce paradoxe littéraire avait aussitôt été réfuté par les autres membres de l'Académie,

1. ME, 7^e année, 1801, tome 4, p.279 et suiv.

2. DP, nivôse-ventôse an X, 1802, p.482 et suiv.

3. *Ibid.*, p.483.

notamment Villoison, à l'occasion de son *Mémoire sur l'ancienneté du grec moderne*. Codrika décida de déterrer cette affaire depuis longtemps oubliée en publiant son article. En outre, il y exposa une bonne partie de ses propres opinions sur la langue moderne.

Ginguené et Millin donnèrent, l'un à la «*Décade*» et l'autre au «*Magasin Encyclopédique*», de courtes notices sur le nouvel ouvrage, sans être ni l'un ni l'autre particulièrement compétents pour en juger de manière approfondie. C'est pourquoi ils se limitèrent à présenter le plan général de l'ouvrage, en faisant part de l'opinion d'ailleurs juste et généralement reconnue de Codrika sur l'origine antique de la langue moderne.

Nous comprenons aisément le fait que Millin se sente mal à l'aise quand il déclare qu'«il n'est pas facile de donner un extrait de cette petite brochure», surtout lorsqu'il mentionne la subdivision «de la langue grecobarbare en treize idiomes» et de multiples jargons.

Selon Codrika, le grec moderne est un rejeton de la langue commune des anciens ; c'est le produit d'une évolution mûrie à travers les siècles, qui a subi bien des influences diverses, provenant des différents dialectes «barbares» avec lequel il a été en contact au cours de la période byzantine. C'est pourquoi Codrika appelle la langue populaire de son époque (démotique) la langue «grecobarbare».

Outre les treize idiomes et multiples jargons — et c'est là la position la plus arbitraire —, il divise la langue grecque moderne en quatre styles différents : le style ecclésiastique, haut et élégant, qui conserve les qualités de la langue ancienne ; le style politique, dont se servent les Grecs au service du gouvernement ottoman, dans leur correspondance et leurs discours, mêlé de français, d'italien et de turc ; le style commercial, en usage parmi les commerçants et les navigateurs, très influencé par l'italien ; le style littéraire, constitué de termes et expressions antiques transformés selon le goût de la langue moderne. Ce dernier style est l'objet d'efforts constants de purification par «la partie saine de la nation». Correct et soumis aux règles grammaticales modernes, il constitue la seule véritable langue moderne.

Boissonade présenta l'ouvrage de Codrika au «*Mercur*e de France»¹ et se montra bien plus sévère à l'égard de l'érudit grec. Il démontra l'inutilité de la publication, rectifia plusieurs erreurs philologiques et démontra l'absurdité de ses assertions concernant les dialectes antiques et leur rapport avec la *koinè*. Les problèmes relatifs aux subdivisions du grec moderne, aussi nombreuses qu'arbitraires, proposées par Codrika n'étaient même pas citées. Les scrupules critiques de Boissonade, généraux dans toute son œuvre critique, et qui sont tout à son honneur, ne l'empêchèrent pas pour autant de critiquer rudement les prétentions littéraires et philologiques des érudits grecs, qui pensaient que leur connaissance du grec ancien, littéral et moderne suffisait à leur donner la spécialisation d'un helléniste. «Ils ne sont point critiques», affirmait Boissonade, «ils connaissent à peine le latin et ne peuvent lire les ouvrages des savants, qui presque tous ont écrit dans cette langue. Ils ont même quelquefois la vanité très déplacée de dédaigner les travaux des hellénistes étrangers et de croire qu'un Hollandais et un Allemand ne peuvent pas, aussi bien qu'un Grec, entendre le grec ancien. La vérité est qu'il n'y a pas un seul Grec connu, j'excepte le docteur Coray, qui sache le grec ancien aussi bien que le savaient Casaubon, Saumaise, Hemsterhuys, et le savent aujourd'hui MM. Wytttenbach, Porson, Wolf, Villoison et quelques autres».

Les remarques désobligeantes de Boissonade ne semblent pas avoir froissé Codrika. Il continua à travailler sur sa théorie de la purification de la langue par le rapprochement avec la langue antique, au moyen d'injection d'expressions et de termes antiques dans le vocabulaire moderne, théorie qui devait acquérir sa forme définitive en 1818, avec la parution de l'*Étude du commun dialecte grec*². Entre temps, il poursuivit la publication d'articles dans la presse politique aussi bien que dans la presse littéraire, toujours sur les mêmes idées.

1. MF, pluviôse an XII, 1804, p.307 et suiv.

2. *Étude du dialecte grec commun* (en grec), Paris, Eberhart, 1818.

C'est justement dans un autre article de Codrika, inséré dans le «Magasin Encyclopédique», que l'on retrouve exprimées ses opinions sur la conformité de la langue littérale à la langue antique: il s'agit de son «Mémoire explicatif sur un passage ancien conservé par Hygin, et considéré par quelques hellénistes comme corrompu et inintelligible»¹. Dans ce texte, Codrika tente de rétablir la transcription latine d'un passage en grec concernant les différentes heures de la journée. Le rétablissement de ce texte jugé corrompu par les hellénistes et plus précisément par Clavier, qui venait de l'éditer dans son *Apollodore*, n'était possible selon Codrika que si l'on admettait la théorie selon laquelle le grec ancien se prononçait comme le grec moderne et non comme le proposaient Érasme et ses disciples.

Indirectement, Codrika revenait à ses théories concernant le grec moderne, selon lesquelles la langue de son époque n'était qu'un dialecte de l'ancienne (donc susceptible de s'en rapprocher) dont elle conservait la prononciation. Codrika saisissait cette nouvelle occasion pour souligner une multitude de mots, expressions et emplois que les Grecs conservaient depuis l'antiquité, suggérant de nouveau l'existence d'une continuité ininterrompue de la civilisation grecque. Il citait enfin Eugène Vulgaris, qui composait ses textes et traductions avec une «élégance et un goût exquis», dans une langue archaïsante.

Les tentatives de résurrection de la langue antique, et plus spécialement telles qu'elles apparaissaient dans les traductions de Vulgaris, avaient déjà été rejetées par les hellénistes du «Magasin Encyclopédique». Dans un article paru en 1800 sous le titre «Sur une traduction de l'*Enéide* de Virgile en vers grecs, et sur quelques autres entreprises littéraires du même genre», le latiniste Paul-Henri Marron² présentait l'œuvre d'Eugène Vulgaris, que les lecteurs du «Magasin Encyclopédique» connaissaient déjà par les notices bibliographiques de Winckler et de Villoison.

1. ME, 18^e année 1812, vol.6, p.57 et suiv.

2. Il signe son article P.H.M., ME, 6^e année, 1800, vol.5, p.479 et suiv.

A l'instar de la plupart de ses contemporains, P.H. Marron ne soupçonnait pas que les traductions de Voulgaris étaient destinées au public grec et qu'elles constituaient une proposition concrète concernant le problème de la langue que les jeunes étudiants devaient apprendre. Il rapporte : «cette traduction est dédiée à l'impératrice de Russie Catherine II, qui en avait ordonné l'impression, à l'usage de la jeunesse gréco-russe de son empire» ; mais il ne s'imagine pas les véritables dimensions de l'entreprise. Il la juge comme une extravagance littéraire et, par curiosité, il ajoute quelques remarques sur les autres tentatives qui avaient été faites au cours de la Renaissance, de rendre en grec divers fragments de Virgile¹.

Pour ce qui est des mérites de la versification, de l'élégance et du goût exquis dont s'enorgueillissait Codrika, Marron, ne se considérant pas compétent en la matière, s'adressa aux hellénistes Chardon de La Rochette et d'Ansse de Villosion, dont il cite la réponse écrite : «C'est une chose pitoyable que cette version grecque. L'auteur a su rendre rudes et rocailleux, dans la plus belle des langues, les vers si harmonieux de Virgile. J'ai lu, avec attention, l'épisode de Didon, dans le quatrième livre, et en voyant de quelle manière barbare ce morceau admirable a été défiguré, je me suis écrié, comme le vieux Nestor : «Ὠ πόποι, ἡ μέγα πένθος Ἀχαιῖδα γαίαν ἰκάναι.»

G. Zalicoglou

Un curieux témoignage concernant les tentatives de fabrication d'une langue moderne, structurée selon les principes de grammaire, de syntaxe, de vocabulaire et de prononciation antiques, nous est offert par un article long de 17 pages, paru dans le deuxième volume du «Magasin Encyclopédique» de 1810² : il s'agit d'une présentation critique du *Dictionnaire français et grec moderne* par M. Grégorios Zalicoglou de

1. Eusèbe, édit. Morel, Paris, 1580, Scaliger, Heinsius, Arrien et Voisin, cités par Voulgaris dans sa préface, auxquels il ajoute la traduction de Daniel Halsworth.

2. ME, 16^e année 1810, vol. 2., p.445 et suiv.

Thessalonique..., par un auteur qui garde l'anonymat mais qui, selon ses dires, doit être français (« nous autres Français... »); à en juger par son style, nous ne serons peut-être pas loin de la réalité en proposant le nom de Duval-Destains, futur collaborateur du « Mercure Étranger ».

Ce dictionnaire français - grec moderne s'adressait à des usagers dont la langue de départ était le français et désireux de connaître les équivalents grecs des termes français. Il visait donc d'abord une clientèle d'hellénistes, voyageurs et autres francophones amenés par leurs occupations à se confronter à la langue grecque moderne, et en second lieu, les Grecs soucieux d'approfondir leur connaissance des textes français.

L'auteur anonyme de cet article rend donc un compte détaillé des opinions de Zalicoglou en matière de linguistique et autres, exposées dans la longue préface du *Dictionnaire*¹. Le nombre relativement restreint des hellénistes ne suffisant pas à assurer la vente des 3 000 exemplaires tirés, le rédacteur essaie de mettre en valeur tous les avantages possibles de cette édition : elle pourrait servir aux voyageurs et aux naturalistes (avec toute la terminologie en grec moderne relative aux sciences naturelles qu'elle contient), « faciliter beaucoup les rapports des deux nations dans un temps où l'état des affaires politiques de l'Europe laisse entrevoir la possibilité d'un changement favorable pour la Grèce »².

Dans sa préface, Zalicoglou invite ses compatriotes à l'étude « des beaux monuments de la littérature française », et donne les principales règles de la grammaire et de la prononciation françaises, ainsi qu'un bon nombre d'idiomatismes. Puis, après avoir indiqué le plan du *Dictionnaire* (la partie grecque est composée sur le modèle de celui de Vendotis, et la partie française sur celui de l'Académie française enrichi du vocabulaire de

1. G. Zalicoglou, *Dictionnaire de la langue française...*, Paris, Eberhart, 1809; l'introduction s'étale sur 68 p. en grec moderne.

2. ME, *op. cit.*, p.446. Il convient de signaler ici une chose importante, à savoir que la préface de Zalicoglou est le seul texte grec rencontré au cours de notre recherche, à mentionner l'existence de minorités non grecques vivant en pays grec. Ainsi Zalicoglou entrevoit-il la future résurrection des Grecs comme la première d'une série de révolutions qui se produiront « parmi les différentes nations qui peuplent ce beau pays ».

Wailly), il expose son opinion sur la langue grecque : pour Zalicoglou, le grec moderne est un dialecte de l'ancien grec, avec certaines différences de syntaxe et de prononciation. « Cette langue, en effet », affirme le rédacteur anonyme de l'article, « offre les ressemblances les plus frappantes avec la langue parlée et écrite il y a 3 000 ans. Tous les mots sont restés les mêmes, excepté quelques-uns des plus familiers qui ont subi la contraction à laquelle le besoin d'exprimer rapidement les idées dans la conversation condamne toutes les langues »¹.

La raison pour laquelle rien n'a changé dans la langue grecque ne doit pas être cherchée ailleurs que dans la force conservatrice de l'Orient, région étrange où « les mœurs ne changent presque pas, les institutions, les usages, les habitudes restent indélébiles comme les monuments et semblent tenir quelque chose de la constance du beau ciel et de l'heureux climat qui les a vus naître » ; tous les voyageurs en sont témoins : ils ont pu trouver les pays d'Hérodote, d'Homère et de la Bible dans les régions de Morée, de Mésopotamie et d'Égypte.

Les ressemblances entre les deux états de la langue sont multiples, les règles de grammaire sont les mêmes. C'est pourquoi les Grecs considèrent leur langue comme identique à celle de leurs ancêtres. C'est pourquoi aussi ils n'ont pas encore ressenti le besoin d'adopter une grammaire différente et les anciennes grammaires sont toujours en usage dans les écoles. Malgré cette « évidente ressemblance », il existe en Grèce une « classe nombreuse de citoyens auxquels il est difficile et inutile d'apprendre beaucoup de formes de l'ancienne grammaire qui ne sont plus usitées »². Zalicoglou fournit la liste de ces différences grammaticales, tout en déclarant qu'il préfère la pureté expressive du grec moderne à la rigidité de la langue ancienne³.

Sur ce point, le rédacteur n'est pas en parfait accord avec les préférences du philologue grec. Il pense que le grec moderne doit être plus pauvre que

1. *Ibid.*, p.447.

2. *Ibid.*, p.450.

3. *Ibid.*, p.451.

le grec ancien puisqu'il a perdu l'usage de l'optatif, des pronoms relatifs et de l'infinitif. Il compare ici le grec moderne à certains patois français comme l'angevin, qui ont eux aussi perdu l'usage de l'infinitif.

Zalicoglou se lamente sur la perte de ces précieux attributs de la langue de ses ancêtres et invite ses compatriotes à les restaurer : « Il faut », insiste-t-il, « conserver soigneusement notre langue, si nous voulons que notre nation subsiste éternellement ; c'est sur notre langue que s'appuient nos plus belles espérances ; c'est cette langue qui, restant pure et conservant tous ses moyens, nous aidera à ressaisir et à rallumer le flambeau éteint de la gloire de nos pères. C'est le seul héritage qu'ils aient laissé à leurs enfants, le seul lien qui les conserve et les unisse ; une foule d'autres peuples ont la même croyance, mais n'ayant pas la même langue, ils ne feront jamais avec nous un corps homogène : tant que nous conserverons pure et incorruptible cette langue divine, ce feu sacré, la race des Hellènes restera immortelle. Nous et nos descendants, nous porterons les signes frappants de la noblesse de notre origine ; nous montrerons à l'univers que nous sommes nés du pur sang de ces Grecs qui ont jeté en Europe les premiers fondements de la civilisation. Que sont devenus les descendants de ces Grecs qui peuplaient l'Asie, qui cultivaient l'Afrique, qui régnaient sur la Sicile et sur une grande portion de l'Italie ? Ayant abandonné la langue de leurs pères, ils ont perdu leur nom et leur gloire ; ils ont perdu jusqu'au droit de se vanter de leur origine »¹.

Ainsi la restauration de la langue antique désormais mise en œuvre se présente-t-elle comme la seule action valable et digne d'être accomplie par un Grec moderne. Pour l'auteur anonyme de l'article, la restauration de la langue dans son antique splendeur constitue la « chimère la plus brillante qu'un ami des lettres peut se créer ». La langue actuelle a déjà commencé « à se dégager peu à peu de la rouille dont elle a été souillée par le contact des barbares », et dans son état actuel, elle reste encore la plus belle langue d'Europe, à l'état brut :

1. ME, 16^e année, 1810, t.2, p.452-453.

« C'est un beau marbre de Paros qui n'attend que la main d'un Phidias ou d'un Praxitèle »¹.

Oubliant que la présence d'un Phidias ou d'un Praxitèle est plus déterminante que celle du marbre, Zalicoglou va encore plus loin dans la préparation du terrain en proposant le rétablissement de la prononciation des anciens. Les directeurs d'écoles devraient la rappeler « peu à peu » à leurs étudiants : de cette manière, « on pourrait former une langue » aussi facile à saisir qu'agréable à entendre, idée qui constitue aux yeux de l'auteur de l'article « une nouvelle preuve de la justesse de son goût, que cet abandon courageux des habitudes de l'enfance ».

Dans cette préface au *Dictionnaire* de Zalicoglou, nous pouvons discerner l'étrange cohabitation de presque tous les courants de l'hellénisme critique et comparé : des idées proches de celles de Villoison sur la prononciation du grec se combinent tantôt à l'archaïsme naissant de Codrika, tantôt aux opinions modérées de Coray, que nous présenterons plus loin dans ce chapitre. En effet, dans cette introduction, Zalicoglou essayait de marquer son indépendance vis-à-vis des « grands savants » tels que Coray ou Villoison.

Installé depuis 1802 à Paris, relativement jeune encore (il était né en 1776), Zalicoglou avait été l'élève de Lambros Photiadis, professeur bien connu dans les Principautés, avant de travailler, en tant que secrétaire du comte de Choiseul-Gouffier, à la rédaction du second volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*. Selon certaines sources, c'est Zalicoglou qui fonda, l'année même de la parution du *Dictionnaire*, en 1809, une société philhellénique, une des premières de ce genre d'associations qui jouèrent un rôle si décisif dans l'émancipation nationale grecque. Constantin Dimaras, qui tend à minimiser l'apport déjà faible des intellectuels grecs qui ne jouissaient pas de l'approbation directe de Coray, lui accorde les fonctions d'« organe exécutif parmi les membres » et considère que Zalicoglou s'est trouvé collaborer à la société par la force des choses, du

1. *Ibid.*, p.455.

fait qu'il était à ce moment-là secrétaire de Choiseul-Gouffier, président de cette société philhellénique¹. A côté de Zalicoglou, nous rencontrons dans cette société philhellénique, qui avait adopté l'appellation singulière de «Hellénoglosson Xénodoheion» («Auberge Grecophone»), un second «organe exécutif», Constantin Nicolopoulos, qui joua un rôle très actif dans la presse littéraire parisienne, tant française que grecque, au cours de la période ayant précédé la Guerre d'Indépendance. Il collabora à plusieurs revues françaises, écrivant toujours des textes en faveur de ses compatriotes, et, avec d'autres, dirigea plus tard (1819-1821) une feuille grecque publiée à Paris, «L'Abeille» («Melissa»), importante pour la propagation des idées progressistes.

Nous avons déjà parlé au cours de notre travail des activités de Constantin Nicolopoulos; pour l'instant, il nous faut revenir sur la question de la restauration ou de la régénération de la langue grecque. Sur ce point, les dictionnaires semblent avoir joué un rôle de premier plan. Nous avons déjà évoqué le *Dictionnaire* de Vendotis, ainsi que la traduction du *Prospectus du grand dictionnaire* de Gazis, établie et commentée par Villoison. Dans son article, ce dernier soulignait la nécessité d'un dictionnaire grec ancien et moderne qui, comprenant les phases intermédiaires de la langue, pourrait restaurer d'une certaine manière la continuité de la langue grecque et résoudre une multitude de problèmes philologiques.

Villoison songeait avant tout aux besoins des hellénistes français et européens en général, qui avaient une connaissance approfondie de la langue grecque uniquement pour la période qui allait d'Homère aux derniers écrivains atticisants, autrement dit pour la période dite «classique» de la civilisation grecque. Le reste, qui était considéré comme une longue agonie de la culture grecque, leur était quasiment inaccessible. A vrai dire, avant la période que nous étudions, les hellénistes ne s'occupaient des textes du Bas-Empire que pour y puiser dans les

1. C. Dimaras, *Les Lumières grecques modernes*, Athènes, Ermis, 1977, p.369.

scoliastes des renseignements sur les textes classiques perdus ou mutilés. C'est précisément vers la fin du XVIII^e siècle que les hellénistes occidentaux commencèrent à étudier d'une manière plus systématique la langue et la littérature grecques des périodes qui suivirent l'antiquité classique.

Des fragments épars de cet intérêt naissant parvenaient quelquefois au «Magasin Encyclopédique», qui restait par ailleurs fidèle aux valeurs traditionnelles : Villoison citait en 1796 l'érudit byzantin Jean Tzétzès et travaillait sur des érudits byzantins jusqu'alors inconnus, chose que Dacier devait considérer comme du temps perdu. Le Beau composait l'*Histoire du Bas-Empire*, Nougaret publiait les *Anecdotes de Constantinople ou du Bas-Empire*, tandis qu'Alter faisait paraître à Vienne la *Chronique* de Phrantzis et préparait la *Turcograecia* de Martin Crusius. Parmi les érudits français de cette période qui s'intéressent à la culture byzantine et postbyzantine, nous devons souligner la présence de Chardon de La Rochette (1753-1814) et de Villoison.

Simon Chardon de La Rochette fut un helléniste de moindre envergure et ne laissa qu'une œuvre bibliographique. Néanmoins, son souci d'exactitude dans l'information et ses rapports amicaux tant avec Villoison qu'avec Coray le menèrent à l'étude de la littérature plus récente des Grecs. Il comptait publier une anthologie complète des épigrammes grecques de toutes les époques et inséra dans le «Magasin Encyclopédique» et dans la «Décade Philosophique» plusieurs articles sur les activités culturelles et autres des Grecs. Parmi ces articles, nous devons mentionner ceux portant sur l'œuvre politique et littéraire de Coray et sa longue biographie de Villoison. Nous devons aussi ajouter un intéressant article sur Léonard Philaras, poète, érudit et diplomate originaire d'Athènes, né à la fin du XVI^e siècle et mort en 1673¹, article qui témoigne d'un intérêt pour les activités des Grecs pendant la Renaissance.

1. ME, 5^e année, 1799, tome 5, p.311-336.

A un autre intérêt, plutôt politique qu'historique, nous devons la présence de quelques articles sur la famille impériale des Comnènes installée depuis le XVII^e siècle en France, sur ses ramifications et ses revendications.

Le besoin qui poussait les intellectuels grecs à composer et à publier des dictionnaires était d'une autre nature : leur souci principal était d'introduire dans le vocabulaire moderne une multitude de termes et de notions inexistantes jusqu'alors, d'équiper la langue moderne de l'appareil nécessaire pour qu'elle puisse à son tour saisir et exprimer les notions élémentaires indispensables de la civilisation occidentale.

En même temps, ces compilations de termes et expressions, plus ou moins complètes et réussies, tendaient à revaloriser la richesse du vocabulaire antique et à réveiller en quelque sorte l'efficacité expressive de la langue ancienne.

Selon Gazis, ce n'était pas à force de « longues et vicieuses » études de « mauvaises et innombrables grammaires » que l'on pouvait garder vivante parmi les lettrés une langue morte depuis des siècles. Sans abandonner le soin et la culture de la langue moderne, Gazis proposait d'étudier le grec ancien en tant que langue différente, et c'est la raison pour laquelle il entreprit la compilation et l'édition de ce dictionnaire monumental de grec ancien et moderne, entreprise qui exigeait non seulement un énorme travail mais aussi « de grandes sommes pour subvenir aux frais » de l'édition.

L'objectif de Gazis était l'étude des textes classiques, et non leur imitation. Et cet objectif n'avait jamais été atteint par ceux qui s'efforçaient d'adopter la langue de leurs ancêtres pour s'exprimer. Selon ses dires, ils tournaient perpétuellement autour du vestibule, tandis que le palais restait toujours fermé.

Ce prospectus fut imprimé en 1801, et sa traduction fut insérée dans « Le Magasin Encyclopédique » l'année suivante. Les hellénistes du « Magasin Encyclopédique » ne démentirent jamais leur intérêt pour cette publication, si bien que les annonces de la parution de

chacun des trois volumes de l'ouvrage ne firent jamais défaut¹.

Ainsi l'héritage de l'hellénisme critique et comparé ne semblait-il pas être accepté de la même manière par les divers hellénistes français et intellectuels grecs des premières années du XIX^e siècle. Les opinions divergentes des uns, les aspirations nationales des autres transformèrent parfois radicalement le contenu et la forme de leur discours. Mais à travers ces différences mêmes apparaissent des dénominateurs communs : la plupart nouèrent entre eux des relations professionnelles ou parfois amicales ; ils travaillèrent dans les mêmes institutions, collaborèrent aux mêmes revues. Chacun voulait compléter les opinions de l'autre, les présenter au public ou encore les corriger, essayant de donner une uniformité discursive à leur terrain scientifique commun.

De plus, ces « héritiers » étaient pour la plupart des intellectuels mineurs, qui n'étaient pas en mesure d'élaborer un discours de synthèse comme Villoison, de résoudre ou de renouveler des problèmes vieux de quelques siècles comme Barbié du Bocage, ou d'entreprendre des projets grandioses comme Barthélémy ou Choiseul-Gouffier. La plupart d'entre eux n'ont pas laissé d'œuvre importante : leurs travaux ne dépassaient que rarement les dimensions d'un article ou d'une préface, comme pour Winckler, Chardon de La Rochette, Nicolopoulos ; d'autres n'ont pu laisser qu'une seule édition importante, comme Codrika ou Zalicoglou ; en revanche, tous représentent leur temps bien plus qu'une personnalité majeure comme Coray, qui voulut changer le cours des choses.

C'est précisément pour cette raison qu'à travers leurs articles apparaissent si nettement les lieux communs de l'hellénisme français du début du XIX^e siècle : une approche comparatiste de la réalité culturelle de la Grèce

1. ME, 7^e année, 1801, vol.5, p.556-559 ; 17^e année, 1812, vol.5, p.408 ; 18^e année, 1813, vol.2, p.177. La revue présenta aussi à son public en 1813, vol.2, p.173-175, la traduction du *Lexicon prosodiacum linguae graecae* de Graeffe par le même Gazis, ainsi que la future édition enrichie du *Dictionnaire historique* de Chardon-Delandine, par Coumas. Les efforts successifs de Gazis afin de parvenir à l'élaboration finale de son ouvrage sont exposés dans l'article de Catherine Koumariou, « Le Dictionnaire grec d'Anthime Gazis, l'histoire d'une entreprise lexicographique », dans *Eranistis*, 2^e année, 1964, n° 9-10, p.163-186.

moderne, qui donnait lieu à un système critique élaboré selon l'axe «civilisation/barbarie»; une tendance à expliquer historiquement la «régénération» culturelle qui s'opérait en Grèce, afin de la classer dans une structure diachronique cohérente ou de développer une propagande philhellénique, et enfin, une préoccupation systématique de l'étude et de l'enseignement de la langue grecque, ancienne et moderne. Les longues discussions, parfois fort animées, des spécialistes autour du thème, devenu majeur, de la langue des Grecs modernes, devaient marquer, pendant la période que nous étudions, une étape, peut-être la plus critique de cette version grecque de la grande querelle européenne entre « anciens » et « modernes ».

A ce propos, il nous semble que la mise au point proposée par G. Gusdorf sur les interminables discussions des linguistes du XVIII^e siècle reste valable pour notre cas. Selon lui, « les conceptions linguistiques du XVIII^e siècle ne sont pas de libres constructions, où l'esprit ne céderait qu'à sa propre exigence pour développer des algèbres du discours dans un espace aseptisé. Grammairiens et linguistes mènent un combat difficile pour l'émancipation d'un domaine hypothéqué au profit des systèmes de valeur que représentent, en leur multiple splendeur, les langues anciennes. La lutte avec l'ange de la culture classique est une lutte de chaque linguiste contre lui-même ; il s'efforce de renier ses origines, de se séparer de l'ombre qu'il traîne après soi, afin de parvenir à l'expression pure d'un discours absolu. Une telle entreprise, bien qu'elle hante l'imagination des penseurs, est, en toute rigueur, impossible à mener à bien. La parole humaine n'est pas l'affirmation de l'intellect pur et désincarné ; elle est indissociable de la chair de l'existence »¹.

La linguistique et l'histoire de la langue grecque devaient attendre l'apport d'Adamance Coray pour que la langue fût considérée en tant que partie intégrante, comme nous le verrons par la suite, de la culture et de la vie nationale des Grecs.

1. G. Gusdorf, *Les Sciences humaines et la conscience occidentale*, VI : *L'Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, p.212.

CHAPITRE TROISIÈME

CORAY ET SON CERCLE

Les pamphlets anonymes

Le cas de Coray, dont l'œuvre s'inscrit en partie dans les cadres méthodologiques de ce que nous avons appelé hellénisme critique et comparé, constitue l'un de ces moments heureux pour les historiens, où un seul individu, par sa pensée et ses activités, représente, exprime et donne un sens nouveau à son temps.

Son œuvre est importante et multiple. Elle couvre une période de plus de quarante ans, recoupe, en dépit de son aspect érudit et philologique, la presque totalité des grands thèmes de la vie culturelle et politique grecque. Ses éditions des auteurs anciens, avec leurs préfaces souvent trop longues, ses pamphlets politiques, ses traductions, son œuvre littéraire et surtout sa correspondance forment un ensemble qui pourrait à lui seul fournir une image complète de toute la période. C'est ainsi que plusieurs historiens et analystes grecs ont pu voir les choses avec les yeux de Coray, séduits qu'ils étaient par sa sage critique, la justesse de ses jugements et l'efficacité de sa pensée, si novatrice, radicale et libérale, formant un courant idéologique important, qui fut aussitôt appelé « coraïsme ».

Il est certes difficile de proposer une lecture de la période sans prendre en considération les thèses de Coray, qui constituent une vision globale de la réalité de son temps ainsi qu'une source inépuisable pour les historiens.

Homme d'action, Coray entretenait une relation constante avec son

public, dont il essayait de former l'opinion. Conscient du rôle décisif de la presse, il s'en servit chaque fois que l'occasion s'en présenta ; conscient de même de l'importance de son rôle, hégémonique, d'une certaine manière, parmi les intellectuels grecs de son temps, il ne s'exposa ouvertement que très rarement.

Dans la presse littéraire parisienne de la période que nous étudions, période critique pour l'évolution des consciences en Grèce et pour le développement des grands thèmes qui allaient alimenter les querelles idéologiques pendant plus d'un siècle (langue, hellénisation, occidentalisation), Coray ne prit que trois fois la plume : la première en 1796, pour « corriger » quelques erreurs philologiques de Cornélius de Pauw ; la deuxième en 1799, afin de répliquer à quelques corrections que Boissonade avait faites à son édition des *Caractères* de Théophraste ; et la dernière en 1801, pour rendre service à son ami Étienne Clavier, en présentant sur le mode élogieux l'édition de sa traduction de Pausanias¹.

En dépit de cette abstinence, Coray fut souvent cité dans la presse littéraire, qui reconnut en lui une personnalité majeure de l'hellénisme, en France comme en Grèce, pendant les dernières années du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e. Eu égard à son importance et au rôle majeur qu'il joua dans l'évolution de presque tous les aspects de la vie culturelle grecque au cours de cette période, nous pourrions aisément avancer que Coray fut le grand absent de la presse littéraire.

En 1799, la « Décade » publiait un article rédigé par Chardon de La Rochette, dans la rubrique Philosophie. C'était la présentation de la *Circulaire Fraternelle adressée à tous les Grecs soumis à l'Empire ottoman*, que Coray avait publiée sous couvert de l'anonymat l'année précédente, motivé par l'assassinat de Rhigas et par la publication de la *Circulaire Paternelle* publiée sous le nom du patriarche Anthime de Jérusalem à

1. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.216 et suiv. ; 5^e année, 1799, vol.5, p.372 et suiv. ; 9^e année, 1801, vol.6, p.22 et suiv. Les obligations de Coray envers Clavier dataient de l'époque de l'arrivée de Coray à Paris, lorsque, coupé de ses ressources financières, Coray se trouva dans l'obligation d'aller s'installer chez les Clavier, dans leur résidence de Nozay, près de Nemours.

Constantinople. Chardon ne dévoile pas le nom de l'auteur de la *Circulaire Fraternelle* ; il essaie même de brouiller davantage la piste en déclarant que l'auteur est « un jeune Papa, qui a trouvé depuis quelques années en Italie un asile contre le despotisme ; mais je me garderai bien de proclamer son nom », ajoutait-il. « Le Turc irascible, haineux, vindicatif, comme le Dieu d'Israël, poursuivrait sa famille jusqu'à la dernière génération »¹.

Le fait que les armées françaises se rapprochent de la Grèce inspirait à certains groupes de républicains grecs un grand enthousiasme. La possession par les Français des îles et surtout celle de Rome semblait présager celle d'Athènes et des autres républiques de la Grèce antique. *La Circulaire Paternelle* du patriarche Anthime de Jérusalem fut l'un des efforts manifestés par l'Église orthodoxe, et à travers elle, par le gouvernement ottoman, afin de convaincre les Grecs d'abandonner leurs illusions républicaines et de rester fidèles à leur gouvernement. Avec les soixante-seize vers politiques qui accompagnent la *Circulaire*, ce texte constitue une véritable apologie de l'absolutisme. Coray, caché derrière l'anonymat d'un jeune théologien grec réfugié en Italie, réfute systématiquement les opinions du patriarche en s'appuyant à son tour sur les textes sacrés. Chardon présente la lettre pastorale du patriarche comme une preuve supplémentaire de la haine des Ottomans envers les Français républicains, avant que l'expédition de Bonaparte en Égypte ne leur « eût fourni un prétexte pour (leur) déclarer la guerre »². *La Circulaire Paternelle* avait été imprimée à Constantinople, aux frais du Saint-Sépulcre, au début de 1798, sur « commande des autorités ottomanes ». « Tout le monde connaît la profonde docilité, la respectueuse soumission des patriarches et des papas grecs ; ils se garderaient bien d'écrire un seul mot sans l'ordre ou la permission de la Sublime Porte ».

Cet écrit appuie et justifie la possession de la Grèce par les Turcs, déplore les mésaventures de la papauté, dues aux armes de la République,

1. DP, messidor-fructidor an VII / 1799, p. 225.

2. *Ibid.*, p. 218. 203. *Ibid.* 204. *Ibid.*

et incite les Grecs à se montrer patients en acceptant le choix que la divinité a fait pour eux. Dans un « avis au lecteur », Coray soutient qu'« une telle production ne semble pouvoir sortir « d'un cerveau orthodoxe et sain »¹. Il prétend que la *Circulaire* ne saurait être l'œuvre du « saint personnage » qui signe, mais plutôt de quelqu'un « qui a perdu l'esprit ». Sinon le patriarche ne serait qu'« un loup revêtu de la peau du berger, pour déchirer plus aisément le troupeau du Christ ».

C'est le moment de la guerre franco-turque. Bonaparte est en Égypte et les Turcs ont sollicité l'alliance des Russes et des Anglais. Indépendamment des inquiétudes des autorités orthodoxes devant le phénomène de l'expansion de la Révolution française, inquiétudes partagées par toute autorité de l'époque, l'Église de Constantinople, responsable de l'élément chrétien de l'Empire ottoman, ne pouvait que réagir. Il ne s'agissait plus de simples voisins de l'Empire. Le groupe de Rhigas fut trahi à Vienne et le pacha de Belgrade sut se défaire au plus vite de ces premiers phénomènes « jacobins »². Le journal des frères Puliu répandait des idées du même genre. Constantin Stamatis et ses compagnons inondaient depuis Ancône les îles Ioniennes et le continent de circulaires républicaines³. Les Maniotes envoyaient des délégations à Bonaparte⁴. Bien pire : une

1. *Ibid.*, p. 219

2. La bibliographie consacrée à l'aventure précoce et à la mort prématurée de Rhigas et de ses compagnons est abondante ; parmi le grand nombre de ces ouvrages, se distinguent les études de G. Laios, « Les Frères Markidis Puliu, Georges Théocharis et autres compagnons de Rhigas » (tiré à part, en grec), *Bulletin de la Société Historique et Ethnographique*, vol. 12 (1957), p. 202-270 ; P. Enépékidis, « Contribution à l'histoire des compagnons de Rhigas » (Documents inédits du Ministère de la Police de Vienne) (en grec), *Thessalika Chronika*, Athènes, 1955 ; A. Daskalakis, *Rhigas Veletinlis, la Révolution française et les préudes de l'indépendance hellénique*, Paris, 1937.

3. Sur C. Stamatis et ses activités, voir C. Koumariou, « Éléments nouveaux sur C. Stamatis » (en grec), revue *Eranistis* 1 (19963), p. 13-22, et « Activités de C. Stamatis pour la libération de la Grèce » (en grec), *Actes du 3e Congrès Panionien*, Athènes, 1967, p. 154-174 ; Sp. Pappas, *France et Grèce, la petite histoire*, Paris [1907] et « l'Agence du Commerce Française d'Ancône (1798-1799) », dans *L'Acropole* 7 (1932), p. 123-140.

4. Sur ce point, voir le *Voyage de Dimo et Nicolo Stéphanopoli en Grèce pendant les années V et VI (1797-1798), d'après deux missions, dont l'une du Gouvernement français et l'autre du général en chef Bonaparte, rédigé par un des professeurs du Prytanée, avec figures...*, A Londres, 1800, vol. 2 ; K. Simopoulos, *Voyageurs étrangers en Grèce*, vol. 2, 1700-1800, Athènes 1973, p. 722-723.

portion des Grecs, dépendant du pouvoir spirituel de Constantinople, était annexée à la République française.

Coray, qui dédiait ses ouvrages de ce temps aux « Grecs libres de la Mer Ionienne »¹ en les invitant à profiter des lumières de leurs libérateurs, ne pouvait que réagir à son tour : « Déclarons au monde entier, pour réfuter cet écrit insensé, que la haine pour les tyrans a de profondes racines dans nos cœurs ; et que si nous n'avons pas encore secoué le joug qui pèse sur nos têtes, on ne doit pas pour cela nous accuser de lâcheté. C'est la jalousie seule de quelques puissances de l'Europe, basement prosternées aux pieds de notre tyran, qui retarde pour nous l'heure de la liberté »².

Quand Coray parle des puissances européennes qui soutiennent l'Empire ottoman, il ne songe guère à la politique traditionnelle de la France, qui sauvegardait la stabilité dans la Méditerranée orientale afin de conserver ses privilèges commerciaux et religieux. Il songe surtout à l'Autriche « homicide », « déshonorée aux yeux de l'Europe pour avoir livré entre les mains du Turc féroce huit Grecs innocents... »³. Sans le nommer, Coray évoque Rhigas Velestinlis et ses compagnons, arrêtés par la police autrichienne et livrés aux autorités ottomanes qui les noyèrent par la suite dans le Danube. Coray nie le fait que ces gens conspiraient. Dans une certaine logique, lui-même conspirait contre le régime ottoman, puisqu'il méditait la libération de la Grèce.

Rhigas et ses compagnons étaient, selon la *Circulaire Fraternelle*, « richement » établis à Vienne, où ils « cultivaient les lettres et faisaient fleurir les Arts ». Leur seule conspiration, selon Coray, était contre « l'ignorance de leurs compatriotes ». La seule de leurs activités citée dans cet article fut la traduction du *Voyage du jeune Anacharsis en grec moderne*, que Rhigas ne put mener à son terme. La préface de Coray se termine par une invitation à une prise de conscience nationale, avec un

1. Il s'agit des *Caractères* de Théophraste, Paris an VIII (1799), et de la traduction grecque de l'ouvrage de C. Beccaria, *Des Délits et des peines*, Paris, 1802.

2. Cité par Chardon de La Rochette, DP, *op. cit.*, p. 219.

3. *Ibid.*, p. 219.

rappel du glorieux passé de la Grèce et une violente critique des dignitaires de l'Église orthodoxe et des Phanariotes. « Pour vous, qui êtes à la tête de la nation », déclare-t-il, « laïques honorés du nom d'Archontes, membres du clergé, appelés très saints, etc., je vous rappelle que la prudence ou la piété des fidèles ne vous a donné ces noms imposants qu'afin que vous les conduisiez en pasteurs éclairés et vigilants, en vrais ministres de Dieu, librement et non par la force; que vous leur administriez la justice et l'équité; que vous soyez pour tous le sel et la lumière. La lumière pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et de la superstition qui les enveloppent; le sel pour les conserver sains, et neutraliser les exhalaisons fétides et corrosives qu'exhale autour d'eux l'infidélité des Turcs... »¹

La *Circulaire Fraternelle* constitue un texte patriotique et républicain ardent. Les notions de patrie, de liberté et de propriété, lieux communs de tout discours républicain de l'époque² sont celles qui forment le canevas de la pensée de Coray, telle qu'il l'exprime à travers cette brochure. La tyrannie des Turcs et les avanies que subissent les Grecs sont confrontées aux positions « philoturques » du patriarche. Mais il pousse sa critique de la tyrannie et de l'absolutisme encore plus loin. Il critique le régime despotique de la papauté et de la République de Venise, en rappelant qu'elles non plus n'ont jamais cessé de persécuter les Grecs.

La motivation profonde du texte de Coray est de critiquer le despotisme des Turcs en particulier, et tout despotisme en général. Il appartient à ce que J.Godechot appelle « la propagande républicaine spontanée ». Mais ce texte invite en même temps ses compatriotes à l'émancipation nationale. Si le despotisme est condamnable, il reste toujours plus supportable une fois qu'il est exercé par quelqu'un de la même nation et de la même croyance. Ce qui reste intéressant, c'est la manière dont s'expriment ces choses.

1. *Ibid.*, p. 220-221.

2. Sur ce point, voir J. Godechot, « Nation, patrie, nationalisme et patriotisme en France au XVIII^e siècle », *Actes du 13^e Congrès International des Sciences Historiques (Moscou, 19 août 1970)*, Paris, 1973, p. 7-27. Le christianisme ne semble pas non plus étranger à la doctrine philosophique de Coray. Sur ce point, voir P. Condylys, *Les Lumières grecques modernes; les idées philosophiques*, Athènes, Thémélio (1988), chap. IX: « Coray et la philosophie des Lumières européennes », p. 201 et suiv.

Coray se sert des armes de ses adversaires : il se prétend théologien et tous ses arguments républicains et patriotiques sont tirés des saintes écritures. Est-ce là une simple figure de style, juste utilisée pour mieux réfuter la *Circulaire* du patriarche, ou s'agit-il d'un acte plus réfléchi ? Le pouvoir de l'Église en Grèce était très important, et les Grecs susceptibles de se révolter contre les Ottomans étaient depuis longtemps habitués aux discours orthodoxes des Russes. Mais Coray n'insiste pas sur les arguments religieux : sans doute de telles armes étaient-elles à double tranchant. L'agence d'Ancône, d'ailleurs, s'attachait, précisément à cette époque, à prouver aux Grecs que mieux que l'orthodoxie professée par les Russes, la tolérance de la France républicaine assurait une liberté et une justice plus profondes¹.

Au cours de la même année (1799), Coray édita les *Caractères* de Théophraste, accompagnés de leur traduction française. Il dédia cet ouvrage « aux Grecs libres de la mer Ionienne », les incitant de la sorte à s'appliquer aux deux langues, celle des dieux et celle de la raison. Son dessein était de rappeler aux insulaires ce qu'ils avaient été aux beaux jours de la Grèce, et ce qu'ils pouvaient redevenir pour leur propre bonheur « et pour celui de leurs frères qui (gémissaient) encore sous un sceptre de fer »².

Cette courte dédicace de Coray est l'un des rares textes de la presse littéraire de l'époque à lier le sort des Grecs de l'Empire ottoman à celui des Grecs des îles annexées à la République française. « Puisse votre exemple les consoler de leurs maux », prie-t-il, « en offrant à leurs yeux mouillés de larmes la perspective d'un avenir plus heureux ! » Il était certes gênant que la politique officielle française n'eût rien prévu pour la Grèce. La « Décade », restant toujours attachée à cette politique, ne pouvait se permettre de telles ouvertures. Coray non plus, du moins à partir du moment où son nom figurait en tête de ses textes. La dédicace des

1. Sur ce point, voir C. Koumariou, « Activités de Constantin Stamatis pour la libération de la Grèce » (en grec), *Actes du III^e Congrès Panionien*, Athènes, 1967, p. 154-174.

2. DP, germinal-prairial an VII / 1799, p. 343.

Caractères de Théophraste demeure ambiguë. L'exemple consolant offert par les Grecs libres de la mer Ionienne résidait non pas dans leur liberté, mais plutôt dans leur culture, dans ce qu'ils pourraient désormais devenir sous la protection de la « Grande Nation ». De toute manière, les îles libérées n'avaient jamais connu le sort de leurs compatriotes. Si l'allusion de Coray a une portée politique, elle doit obligatoirement se référer au nouveau régime politique des îles : la république. La même attitude s'observe lors de la présentation d'un autre pamphlet de Coray, toujours sans signature, inséré dans la « Décade ». Cette présentation est également due à Chardon de La Rochette, qui composa une courte introduction, aussi ambiguë qu'étrange, dans l'intention d'informer les lecteurs de la revue de l'activité militaire développée par les Grecs qui participaient à l'expédition de Bonaparte en Égypte. Le texte, placé dans la rubrique « Littérature-Poésie », portait le titre de « ᾠσμα Πολεμιστήριον » : *Chant de guerre des Grecs qui combattent en Égypte pour la cause de la liberté*. De l'imprimerie grecque d'Égypte, l'an 1800 - Grec vulgaire et français. in-8° de 16 pages.¹⁵

L'introduction de Chardon de La Rochette, qui précède la publication intégrale du texte français, est pour le moins curieuse. Chardon donne une image bien originale des Grecs, prétendant que ces derniers combattent en Égypte afin de trouver une nouvelle patrie. Il se réfère aussi à la cause, déjà perdue, des îles Ioniennes. Il avance que les Grecs « crurent un moment, après le traité de Campoformio, qu'ils retrouveraient enfin une patrie, et surtout la liberté, sans laquelle il n'est point de patrie »².

Dans la pensée qu'il n'était pas absurde de prétendre qu'il méditait la libération des Grecs et que l'annexion des îles en était la première étape, Chardon soutient que Bonaparte « méditait les moyens de répandre parmi eux l'instruction : tout était préparé », affirme-t-il, « mais hélas ! des

1. DP, nivôse an IX / décembre 1800, p. 22-25.

2. *Ibid.*, p. 22.

espérances si douces n'ont duré que quelques mois. Ils sont bientôt retombés sous un joug devenu plus pesant et plus insupportable depuis qu'ils avaient conçu l'espoir de le secouer »¹.

Chardon innove de manière surprenante en citant les vers de Voltaire adressés « à la grande Catherine », en les présentant comme une requête des Grecs auprès de Bonaparte : « Puissent ces purs esprits, émanés du Grand-Être, / Ces moteurs des destins, ces confidents du maître, / Que jadis dans la Grèce imagina Platon, / Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, / Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine ; / Que, sortant des débris, qui couvrent sa ruine, / Athènes ressuscite à ta puissante voix ! / Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents et ses lois. »²

Les neuf strophes du *Chant de guerre* qui suivent cette introduction sont beaucoup plus cohérentes. Nulle part ne sont mentionnés l'Égypte ou les îles Ioniennes ou encore les rêves grecs de Catherine II ou de Bonaparte. Il s'agit plutôt d'un appel aux armes et à la révolte contre les Turcs, d'une plainte sur le sort auquel vouent l'esclavage, la misère et la barbarie. Le *Chant* proclame « l'heure de l'affranchissement », le « jour de la vengeance ». Le soulèvement général, « le Grand Sacrifice » se préparent : les Grecs en armes se révoltent au nom de leur « sainte religion » et de la « patrie », pleins de « confiance en l'Être tout-puissant ». « Seuls ils pourraient triompher de leurs ennemis : mais de quoi ne seront-ils pas capables, réunis aux Français ? Désormais à l'abri des revers, ils peuvent s'écrier sans crainte : VIVE LA LIBERTÉ ! »³

Le Chant semble inviter les Français à libérer la Grèce : « Les Grecs réunis aux amis, aux défenseurs de leur liberté, aux intrépides Français, n'ont besoin d'aucun autre secours », affirme le poète. Si la présence des Français dans les îles fut considérée comme un présage de la libération de la Grèce alors que la France continuait d'entretenir avec l'Empire ottoman des relations plus qu'amicales, la déclaration de guerre et

1. *Ibid.*, p. 22-23.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 25.

l'expédition en Égypte et en Syrie étaient celui de la ruine totale des Turcs. C'est pourquoi, « liés... les deux peuples ne font plus qu'un ; ce ne sont plus des Grecs ou des Français qui combattent pour la cause de la liberté ; c'est la nation gallo-grecque. Tous ensemble ils s'écrient : « Que l'horrible servitude disparaisse de la terre ! Que son nom même soit à jamais anéanti !... »¹

La position de la « Décade » apparaît d'une manière assez claire à travers ces trois textes. Ses principes républicains et patriotiques la rendaient relativement ouverte aux requêtes du même ordre provenant des républicains grecs, représentés par Coray. Ces opinions, plutôt avancées par rapport à celles de la majorité des intellectuels grecs de l'époque, plus attachés à l'orthodoxie et moins républicains, sont représentées par d'éminents hellénistes, amis de Coray, et non par des personnages plus proches des manipulations et des décisions politiques. Si la prudence diplomatique n'ouvre que la partie littéraire de la revue aux revendications nationales et républicaines des Grecs, elle garde toujours inaccessible sa rubrique politique. Comme nous l'avons déjà signalé, la « Décade » ne se proclame jamais ouvertement en faveur des Grecs. Tout en publiant même certains articles que les circonstances ont rendus opportuns, elle se réserve toujours une alternative, soit en déplaçant le sens, soit en l'interprétant.

L'œuvre philologique

En dehors de ses textes patriotiques anonymes, que nous venons d'évoquer et des articles philologiques portant sur des questions d'histoire littéraire grecque que nous avons déjà cités, aucun autre texte de Coray ne fut publié dans la presse littéraire ni dans la presse quotidienne, dans l'état actuel de nos informations. Cela paraît fort curieux de la part d'un érudit de l'envergure de Coray, qui eût pu aisément clarifier maints détails

1. *Ibid.*

importants qui préoccupaient ses contemporains hellénistes. Et cela d'autant plus qu'il jouissait de la considération générale, qu'il connaissait personnellement la plupart des hellénistes rédacteurs et collaborateurs des revues en question, et qu'il était sans cesse préoccupé de la défense de la cause grecque.

Des historiens et philologues qui ont étudié son œuvre et sa vie déduisent du fait qu'il n'occupa jamais de charge publique, en dépit des propositions réitérées de ses collègues, que Coray devait redouter de quelque manière la publicité; cette explication nous paraît dénuée de fondement solide, étant donné qu'il s'adressa plus d'une fois au public, par les importantes (du point de vue du contenu et du volume) préfaces de ses éditions, pour ne pas mentionner la lecture publique qu'il fit de son *Mémoire sur l'État Actuel de la Civilisation dans la Grèce* à la séance publique de la Société des Observateurs de l'Homme, le 3 janvier 1803, texte qui constitue un véritable manifeste pour l'émancipation socio-culturelle, voire nationale, hellénique.

La seule raison plausible que nous puissions avancer pour expliquer cette « grande absence » de Coray est que son attitude résultait d'une stratégie réfléchie: comme les chefs véritables d'une armée ne s'exposent pas directement aux dangers de la bataille, sachant que la guerre est plus importante que chacune des batailles et laissant le rôle actif à leurs lieutenants, de même Coray préférait-il agir indirectement, influençant le plus possible ses correspondants et amis, créant autour de lui un cercle de disciples qui influenceraient à leur tour l'opinion publique et donneraient ainsi une impulsion plus décisive au cours des choses. Nous pensons que Coray, partant du principe qu'il est plus facile d'enterrer un homme qu'une opinion largement partagée par le public, sacrifia sa gloire personnelle momentanée au profit de la réussite finale de sa manière de voir les choses. L'histoire a prouvé qu'il n'avait pas tort.

Mais si Coray fut un « grand absent » en tant que collaborateur direct des revues littéraires, en tant que « publiciste », du terme par lequel on désignait alors les journalistes, au contraire, il fut présent et actif dans les

cercles littéraires parisiens de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e¹.

Ami de Villoison (du moins jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle), de Pinel, de Thurot ou de Clavier, lié à Cabanis, à Volney, à Destutt de Tracy ou à Garat, à Barbié du Bocage ou au futur président des États-Unis Jefferson, Coray était très estimé bien au-delà des limites de l'intelligentsia parisienne. Reconnu comme l'un des plus grands philologues d'Europe, il était respecté de la presse littéraire parisienne, qui présentait toujours, soit par des annonces soit par de longs articles élogieux, toute entreprise éditoriale du savant grec.

C'est ainsi que, comme nous l'avons déjà mentionné dans la première partie de notre ouvrage, la « Décade » publia le « chant » patriotique anonyme de Coray ainsi que la *Circulaire fraternelle* qui réfutait les positions réactionnaires des cercles ecclésiastiques orthodoxes. L'édition de Théophraste, dédiée aux Grecs libres de la mer Ionienne, fut présentée sur le mode panégyrique dans la « Décade Philosophique » et le « Magasin Encyclopédique » par Fr. Thurot et Chardon de La Rochette, tandis que l'érudit allemand Schneider, qui publia également les *Caractères* de Théophraste quelques semaines après Coray, lui dédiait son édition².

Mais l'édition la plus importante de Coray fut celle du *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux* d'Hippocrate. A elle seule, cette édition suffirait à le classer parmi les grands penseurs de son temps. C'est une œuvre magistrale, qui combine le savoir médical aux connaissances philologiques approfondies de l'auteur, tandis que sa longue introduction « philosophique » l'associe aux idéologues et le rapproche de leur

1. Catherine Koumariou, Ph. Iliou et Em. Fraghiskos ont à plusieurs reprises démontré le rôle central que Coray sut jouer dans les cercles des hellénistes français et des intellectuels en général. Sur ce point, voir Catherine Koumariou, « Coray et la « Société des Observateurs de l'Homme », tiré à part de *Deux journées sur Coray*, Centre des Recherches Néohelléniques, Centre National des Recherches, Athènes, 1984 (en grec); Ph. Iliou, « Dans l'orbite des idéologues, Coray, Daunou, Fournarakis », tiré à part de *Chiaka Chronika* 10, Athènes, 1978, p.36-68 (en grec); Em. Fraghiskos, « L'Amitié entre Coray et Villoison et ses problèmes », dans *Eranistis*, 1ère année, 1963, n° 3-4, p.5-85 et 191-210 (en grec).
2. ME, 5^e année, 1799, vol.4, p.68 : l'édition est dédiée à Coray et Chardon de La Rochette.

anthropologie médicale, qui entendait replacer l'homme dans son environnement physique¹.

C'est Chardon qui présenta l'ouvrage aux lecteurs du «Magasin Encyclopédique»²; il se limita à parler de Coray et de son œuvre, évoquant les traductions médicales que Coray avait été obligé d'entreprendre afin de résoudre les problèmes de subsistance que l'isolement de la France lors des guerres révolutionnaires avait occasionnés pour lui³, de l'édition de Théophraste et enfin de celle d'Hippocrate. Il mentionne l'influence de ce dernier sur les philosophes du XVIII^e siècle, surtout Montesquieu. Le travail philologique de Coray n'était pas négligeable : à part le *Discours Préliminaire*, qui couvre presque cent pages, Coray enrichit son édition d'un tableau synoptique des auteurs, historiens, voyageurs et médecins qui traitèrent d'Hippocrate, d'un tableau comparatif des Roses des Vents des anciens et des modernes et d'une carte de la Scythie, de l'Égypte et des pays intermédiaires, dressée par Barbié du Bocage.

Avec son édition du *Traité* d'Hippocrate, Coray répondait à un besoin capital des intellectuels français de l'avant-garde, surtout ceux qui appartenaient d'une manière ou d'une autre au groupe des idéologues, qui tendaient à voir l'homme en tant qu'intégré dans un milieu physique et moral. L'édition critique de cette œuvre, redevenue moderne grâce au

1. Ainsî l'hypothèse de Philippos Iliou, selon laquelle c'est Cabanis qui présenta l'édition d'Hippocrate dans la «Décade Philosophique» (DP, messidor-fructidor an IX, 1801, p.325: l'article est signé C.B.N.) s'avère-t-elle probable. Néanmoins, il nous paraît étrange que le philosophe qui avait déjà écrit sur Hippocrate (Cabanis avait écrit deux «Discours sur Hippocrate», que F. Thurot comprit dans l'édition des *Œuvres posthumes* en 1815) et enseigné sa doctrine (voir la «Notice historique et philosophique sur la vie, les travaux et les doctrines de Cabanis», par L. Peisse, «Préface» à l'édition des *Rapports du Physique et du Moral de l'homme* de 1844) se soit contenté de faire des remarques purement philologiques sur cette édition française si attendue.

2. ME, 8^e année, 1802, vol.2, p.145-151.

3. Il s'agissait des *Observations de Médecine*, traduites de l'allemand, du Dr Selle, de la *Médecine clinique* du même et de l'*Introduction à l'Étude de la Nature et de la Médecine*. Il faut ajouter à ses œuvres de vulgarisation médicale l'*Esquisse d'une Histoire de la Médecine et de la Chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours*, traduite de l'anglais, du Dr M.W. Black. Ces traductions firent la plupart du temps l'objet d'une annonce dans la presse littéraire.

renouveau méthodologique des idéologues, fut couronnée par l'Académie Française.

Coray devint ainsi un helléniste réputé. A la mort de Villoison (1805), il fut présenté « par le Collège de France au Gouvernement, pour remplacer M. de Villoison dans la place de professeur de la langue grecque »¹. Le « Gouvernement » ne donna aucune suite à cette proposition. Le poste était encore vacant une année plus tard, lorsque Boissonade revint sur la question lors de la présentation critique de l'édition des *Éthiopiennes* d'Héliodore : « La chaire de grec moderne, obtenue par M. de Villoison, aurait pu devenir infiniment utile, si elle eût été donnée au docteur Coray, pour qui elle avait d'abord été fondée, et qui était bien plus que M. de Villoison en état de l'occuper. Les leçons d'un homme qui, comme le docteur Coray, possède parfaitement les deux langues (grec ancien et vulgaire), qui les parle et les écrit, eussent fort avancé les progrès de l'instruction classique »².

Mais si Coray n'eut pas l'occasion d'occuper la chaire de langue grecque moderne au Collège de France, chaire qui d'ailleurs devait rester vacante pendant de longues années, il fut cependant chargé par le Gouvernement, dès 1805, de l'édition de Strabon, et couronné d'un prix de 5 000 francs pour son édition d'Hippocrate. L'histoire de ce prix ne manque pas d'intérêt, car l'autre candidat, le professeur J.B. Gail (« ὁ γελοῖος ὁ Γαίλιος » comme Coray se plaisait à le nommer dans sa correspondance), eut une réaction pour le moins pittoresque. Il publia un « Mémoire ou Observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S.M. l'Empereur et Roi propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion du *Traité de la chasse* de Xénophon, du Thucydide grec-latin-français et des *Observations littéraires sur Théocrite et Virgile*, de J.B. Gail, membre de l'Institut, lecteur impérial, et, avec l'agrément de S.M. l'Empereur et Roi, chevalier de l'Ordre de Saint-Wolodimir de Russie, etc. »

1. ME, 10^e année, 1805, vol.3, p.446.

2. « Journal de l'Empire », 15 mai 1806.

Cette insignifiante querelle littéraire ne retiendrait pas davantage notre attention si François Thurot n'avait entrepris de ridiculiser J.B. Gail et son *Mémoire* dans le «*Mercur*e de France»¹. Dans cet article, Thurot démontre non seulement la faiblesse des arguments de Gail, mais aussi la médiocrité littéraire de toute son œuvre. Il déclare en outre que le professeur Gail souffre de ce que nous appellerions de nos jours une manie de la persécution et lui conseille d'aller rendre visite à M. Pinel, «*car c'était le seul qui pût lui donner de salutaires avis dans la situation où il se trouvait*»².

Ainsi Coray apparaît-il comme un érudit de premier ordre, estimé de ses collègues et du pouvoir, une sorte de capital intellectuel pour l'hellénisme français du début du XIX^e siècle. Lors de la présentation critique de l'édition du premier volume de Strabon commandé par l'Empereur, Winckler eut ces mots : «*le Gouvernement français, jaloux de faciliter tous les moyens d'instruction, a voulu que cette source de connaissances utiles fût accessible à tout le monde. L'Empereur a ordonné la traduction en français de l'ouvrage de Strabon, et le ministre de l'Intérieur en a chargé M. de la Porte du Theil et M. Coray, l'un et l'autre depuis longtemps célèbres dans les fastes de la littérature grecque. C'est à ces deux respectables savants qu'on doit l'excellente traduction des trois premiers livres de la Géographie de Strabon, contenus dans le volume qui vient de paraître. Ce travail et les notes critiques et grammaticales qui y sont jointes sont une nouvelle preuve de leur immense érudition, de leur rare sagacité, et un monument honorable élevé par eux à la littérature ancienne*»³.

Les éloges de Winckler, qui s'adressaient bien davantage au puissant

1. MF, octobre 1810, vol.64, p.396.

2. Ph. Pinel, qui était d'ailleurs le médecin traitant de Coray, avait formulé des théories modernes et intéressantes en matière de psychiatrie. Sur Pinel, se référer à J. Postel, *Genèse de la psychiatrie. Les premiers écrits de Philippe Pinel*, Paris, Le Sycomore, 1981. J.B. Gail répondit aussitôt à l'article de Thurot (ME, octobre 1810, vol.64, p.470-481), redoublant ses attaques contre le jury et contre l'érudition et la critique de Coray. Dans une note, il propose pour le prix déjà décerné les noms de Guérout, Binet, Lévêque et le sien propre. «*Ces quatre Français*», ajoutait-il, «*offrent de plus beaux titres que M. Coray, étranger*» (*ibid.*, p.480).

3. ME, 12^e année, 1806, vol.1, p.435-443.

commanditaire de Strabon qu'aux érudits qui avaient entrepris la traduction et l'édition de la *Géographie*, témoignent néanmoins de l'estime dont jouissait Coray dans les cercles des hellénistes français de son temps.

Mais le souci principal de Coray était autre : son désir était de se consacrer à la régénération de sa patrie. Et le moyen par lequel il se jugeait capable d'y contribuer était celui de la renaissance de la culture grecque. Ainsi ses activités se partagèrent-elles en deux secteurs, dont le premier fut le travail assidu de reconstitution et de reconstruction de la langue et de la culture grecques, et l'autre la protection de l'image de la Grèce moderne en Europe.

La stratégie qu'il adopta dans le but de reconstituer la langue et la culture grecques, afin de les rendre capables de suivre et d'assimiler les progrès de la civilisation occidentale d'une part, et de les revaloriser en établissant un nouveau lien avec la civilisation antique d'autre part, se résume dans l'idée de « μετακένωσις », terme que l'on pourrait rendre par « transvasement », et qui consistait en un effort systématique de transférer les connaissances de l'Occident en Grèce. Le moyen que choisit Coray pour réaliser ce transvasement fut l'édition critique des auteurs classiques à l'usage des Grecs. Ces éditions devaient donc comprendre le texte ancien, une introduction en langue moderne et des commentaires en langue littéraire, proche de celle des scholiastes byzantins. C'est ainsi que ses théories concernant la langue et la culture purent s'exprimer dans de longues introductions, et être mises en pratique dans des commentaires non moins étendus, tandis que le public était de nouveau mis en contact avec le texte original intégral.

Coray avait toutefois tenté de s'adresser aux Grecs modernes avant de mettre en œuvre sa grande entreprise éducative. La première tentative, hésitante encore, fut l'édition de la traduction en grec moderne du traité *De Diliti e delle Pene* de Beccaria (1802), ouvrage traduit dans plusieurs langues européennes et qui joua un rôle important dans la réforme judiciaire et pénale. L'introduction et les commentaires de Coray, comme l'affirmait Chardon de La Rochette, « ne pouvaient sortir que d'une plume

brûlante, conduite par l'amour de l'humanité et de la liberté»¹. L'année suivante, il essayait de corriger la mauvaise image des Grecs modernes et d'annoncer en même temps leur régénération, par la lecture de l'important *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, ouvrage majeur pour l'histoire idéologique de l'indépendance grecque, dont nous reparlerons plus loin.

Le premier texte ancien que devait publier Coray à l'usage de ses compatriotes, texte qui deviendrait le point de départ de sa grande entreprise de réforme, fut celui des *Éthiopiennes* d'Héliodore, édition menée à bien aux frais du commerçant grec Alexandre Vassiliou (1804). Puis la *Bibliothèque Hellénique* ne tarda pas : sa publication, annoncée dès 1805, année de la parution du premier volume de Strabon, se poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. Elle débuta aux frais des frères Zossima ; dans ses *Discours Préliminaires* successifs, Coray devait exprimer ses théories sur la langue et la culture grecques modernes : « la diffusion (des idées exprimées dans ces *Discours Préliminaires*) en Grèce et l'affection de la nation pour moi, qu'elles ont créée, m'a fait comprendre que la nation avait commencé à sentir le besoin de la culture, et augmenter mes espoirs... d'une future libération »², résumait-il à la fin de sa vie.

Quelques maigres fragments seulement de toutes ces idées parvinrent jusqu'à la presse littéraire de la période que nous étudions. La chose ne doit pas surprendre. Selon Coray, les querelles qui divisaient les intellectuels grecs sur la question de la langue et qui secouaient véritablement tous les cercles pensants de l'époque, ne devaient pas arriver aux oreilles des spécialistes non plus que du public occidental. La presse étrangère ne devait faire part que de l'aspect positif des choses ; les hellénistes ne devaient surtout pas apprendre que les descendants des Grecs avaient repris la querelle qui avait causé leur ruine. Cette manière de propagande fut mise en œuvre chaque fois que le besoin l'exigeait, comme

1. Chardon de La Rochette, ME, 11^e année, 1805, vol.3, p.242.

2. *Vie d'Adamance Coray, écrite par lui-même*, Paris, 1833, p.30 (en grec).

nous pouvons le constater en plusieurs endroits de sa correspondance¹. Mais malgré sa vigilance, ou parfois avec son consentement, certaines de ses opinions parvinrent toutefois jusqu'aux pages des revues littéraires.

Lorsque, en 1803, Coray décida d'abandonner ses éditions adressées au public occidental pour se consacrer entièrement à la « régénération de sa patrie », et qu'il composa le petit chef-d'œuvre d'analyse politique et sociale que constitue le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, la presse littéraire n'en parla pas. Sans aucun doute, le contenu politique de la brochure et les engagements de l'auteur, à un moment si critique pour la presse, déconseillaient-ils vivement toute allusion². Mais il n'en fut pas de même lors de l'édition des *Dix livres des Éthiopiennes* d'Héliodore, édition destinée à l'usage des Grecs, avec une introduction sous forme d'épître dédicatoire à Alexandre Vassiliou, composée en grec moderne, où, pour la première fois, Coray exprimait publiquement son sentiment sur la langue moderne.

Pour Coray, la langue est un bien vivant, qui appartient de manière républicaine à une nation. Elle évolue selon des lois internes que tout le monde doit essayer de comprendre et de respecter. Ce respect doit être le souci principal des savants, ces « législateurs de la langue », qui doivent toujours agir en considération du fait que la langue est « un bien public ». Loin de proposer l'abandon de la langue dans son état de dégénérescence actuelle, Coray rejette les efforts des archaïsants qui ne respectent pas la langue parlée de leurs concitoyens et juge leurs actes hâtifs et tyranniques.

François Thurot, qui présenta l'ouvrage au public français dans les

1. Le cas de la fermeture de l'école du Mont Athos reste l'un des plus significatifs : Coray intervint auprès de Barbié du Bocage afin de l'empêcher de publier les informations relatives à la fermeture de l'école que Daniel Philippidis avait envoyées à son correspondant. Voir *Correspondance, ibid.*, vol.2, p.175-176.

2. Coray prit l'autorisation de publier le « Mémoire », à condition que l'ouvrage ne serait diffusé qu'en Grèce. D'autre part, la presse française devait connaître un contrôle assidu à partir du mois de mars 1802, quand Roederer fut nommé Directeur de l'Instruction Publique. Sur ce point, voir A. Cabanis, *La presse...*, *op.cit.*, p.24-36 et 172-175.

pages de «La Décade Philosophique», consacra quelques lignes aux opinions de Coray en matière de linguistique : « La lettre... est terminée par une digression sur les moyens de perfectionner la langue grecque moderne. L'auteur, qui est un véritable ami de sa patrie, et qui s'adresse à un compatriote qui partage à cet égard tous ses sentiments, ne pouvait traiter un sujet plus important, et il y porte cette raison saine et cette sage critique mûrie par la réflexion et par l'étude assidue des grands modèles, qui caractérisent spécialement tous ses écrits. Sans doute il veut que ceux de ses compatriotes qui aspirent à la gloire de recréer en quelque sorte la langue grecque, s'y préparent par une connaissance approfondie des anciens écrivains, mais il est loin de penser, comme quelques personnes de sa nation, que cette régénération du langage puisse s'opérer en rétablissant dans l'idiôme moderne le plus grand nombre des locutions, et en général, la syntaxe et la phraséologie des Grecs anciens : ce serait méconnaître entièrement le but, et par conséquent le manquer, que d'y marcher par cette route »¹.

C'est dans cette optique que Coray donna le texte d'Héliodore, accompagné d'un grand nombre de notes explicatives, rédigées en grec littéral², qui éclaircissaient des passages difficiles du point de vue grammatical ou philologique, ainsi que des explications sur un grand nombre de termes ne figurant pas dans les lexiques ordinaires de l'époque. Dans son souci d'initier les Grecs qui étudiaient leur langue, et plus spécialement la langue et la littérature anciennes, Coray adjoignit à son édition d'Héliodore un véritable dictionnaire philologique et grammatical.

François Thurot loue ce souci d'enseignement systématique de la langue, « ce principe qui veut que l'on inculque de bonne heure à ceux de ses jeunes compatriotes qui se vouent à la culture des lettres, de ne pas écrire une phrase, une ligne, un mot, qui ne puisse produire directement ou

1. DP, vendémiaire-frimaire an XIII, 1804, p.408-409.

2. Le « grec littéral » marque des divergences très nettes sous la plume de Coray, de Gazis, de Codrika ou de Doucas.

indirectement quelque avantage, grand ou petit, à cette patrie que tous doivent chérir avec idolâtrie»¹.

Selon François Thurot, l'édition de cinq cents pages de scholies érudites qui accompagnaient le roman agréable et «frivole» d'Héliodore relevait du plus pur patriotisme. Malheureusement, nos connaissances en matière de circulation et de diffusion des livres en Grèce en ce début de XIX^e siècle ne suffisent pas à nous instruire sur le succès réel de cette édition docte et pédante ni à nous faire savoir dans quelle mesure elle remplaça les romans populaires si prisés par le public grec de l'époque.

Cette question de la littérature «populaire» appréciée par les Grecs modernes devait être abordée par Chardon de La Rochette, lors de la présentation de la nouvelle édition d'Héliodore aux lecteurs du «Magasin Encyclopédique»². L'édition des dix livres des *Éthiopiennes* lui fournit l'occasion de témoigner, une fois de plus, son amitié et son respect à son collègue grec. Il loue la perspicacité de sa critique et la sagesse de son érudition ; puis il parle d'Alexandre Vassiliou, qu'il avait connu lors du séjour de ce dernier à Paris. Chardon informe le public du «Magasin Encyclopédique» que c'est Vassiliou qui insista auprès de Coray afin de le convaincre de la nécessité de l'édition d'Héliodore³. Pour Chardon, la véritable finalité de l'édition était de «détourner les Grecs modernes de la lecture de quelques romans fades ou insignifiants, pour lesquels ils (témoignaient) déjà du goût»⁴.

Ainsi donc, pour Chardon de La Rochette comme pour François Thurot, l'édition des *Éthiopiennes* constituait-elle une preuve supplémentaire de la régénération de la Grèce. «La Grèce paraît enfin sortir de son long assoupissement», écrivait Chardon, «et l'on voit se dissiper peu à peu les ténèbres qui la couvraient depuis plusieurs siècles. Ce n'est encore, il est

1. *Ibid.*, p.410.

2. ME, 11^e année, 1805, vol.3, p.241-253.

3. Ce souci de Coray et de ses amis hellénistes, de présenter le premier comme cédant aux instances d'un ami très cher, ne visait qu'à excuser, si l'on peut dire, cette édition jugée «frivole» et «décadente».

4. ME, 11^e année, 1805, vol.3, p.242.

vrai, qu'un faible crépuscule, mais tout annonce que le grand jour luira bientôt pour elle. Déjà quelques-uns de ses enfants, heureusement échappés à la tyrannie, semblent depuis quelques années se donner la main d'un bout de l'Europe à l'autre, pour éclairer leurs compatriotes en traduisant dans leur langue les ouvrages des nations hospitalières qui leur avaient offert un asile. Les riches négociants grecs ne voyagent plus uniquement pour des spéculations de commerce. Ils vont puiser chez les peuples polis le goût des sciences, des lettres, des arts, de la solide instruction ; et à leur retour, ils répandent ces semences précieuses, qui ne tardent pas à germer. Ainsi tout prépare les esprits et les idées à une révolution qui s'avance à grands pas »¹.

Pour sa part, Thurot affirmait que la régénération de la nation grecque était l'objet des vœux de tous les Grecs éclairés et de tous « les amis de la raison et de l'humanité ». Les efforts coordonnés des commerçants et des intellectuels grecs ne laissent selon lui aucune place au doute : cette régénération allait s'achever bientôt. Les gens, « fatigués du spectacle de dégénération et de servitude qu'offrent tant d'autres climats et tant d'autres pays, se tourneront alors avec quelque consolation vers cette terre classique du génie et de la liberté »².

François Thurot devait revenir quelques années plus tard sur les opinions de Coray sur la langue, telles qu'elles s'exprimaient dans sa lettre à Vassiliou. En mai 1809, lors de la présentation de l'œuvre de Coumas³, il résuma la théorie linguistique de Coray et rejeta les tentatives de restauration de la langue ancienne proposées par Codrika : « En général, les Grecs qui aspirent à contribuer à l'instruction et à la régénération de leur patrie ne sauraient trop s'appliquer à cultiver et à perfectionner leur langue vulgaire », affirmait-il ; « c'est un point de la plus haute importance : il n'y a point de peuple sans une langue nationale ; et quelque analogie qu'il

1. *Ibid.*

2. DP, vendémiaire-frimaire an XIII, 1804, p.410.

3. MF, mai 1809, vol.36, p.355 et suiv. Il s'agit des éditions de sciences physiques, mathématiques et chimiques destinées à l'enseignement dans les collèges grecs.

y ait, soit pour le fond, soit pour la forme, entre le grec ancien et le grec moderne, ce serait un projet tout à fait insensé que de tenter de rétablir l'ancienne langue ; il y aurait même un grand inconvénient à faire trop de violence à l'idiôme moderne pour le rapprocher du langage ancien. Les mœurs, les opinions, les usages, les idées, tout est changé, et doit changer encore de plus en plus ; les écrivains de cette nation, qui seront doués d'assez de talents pour se faire une réputation durable et méritée par les productions de l'esprit, seront infailliblement ceux qui, nourris de la lecture et de la méditation des modèles sublimes que produisit jadis leur pays dans tous les genres littéraires, sauront en faire passer dans leurs ouvrages la substance et les grâces immortelles, mais avec des formes de langage nouvelles et appropriées au caractère particulier de leur idiôme, avec ces nuances délicates et cette teinte locale, pour ainsi dire, qu'un heureux instinct et l'habitude de vivre et de converser avec les plus éclairés et les plus distingués d'entre leurs compatriotes, leur aura appris à saisir »¹.

Pour Coray également, l'une des étapes de cette régénération était l'abandon de la mauvaise littérature et la lecture des textes anciens, afin que le goût corrompu de ses compatriotes y puise des modèles. L'hellénisme de Coray était devenu une doctrine aussi bien culturelle que politique et sociale, une « biothéorie »², et rejetait la littérature populaire, pour laquelle Coray nourrissait les mêmes sentiments que pour la langue démotique : dans son *Discours Préliminaire* à l'édition d'Héliodore, après avoir cité quelques vers de Théodore Prodrome et de Nicétas Eugénianos, il répète « la phrase du Comique :

... Αἰβοί· τουτί και δὴ χωρεῖ το κακόν. δότε μοι λεκάνην.»

Pour Coray, la littérature populaire est inspirée par le « démon

1. *Ibid.*, p.359-360.

2. Comme l'appelle très justement Constantin Dimaras : « L'expression humaniste des Lumières grecques ». Préface aux *Discours Préliminaires aux auteurs grecs* par Coray, Fondation Culturelle de la Banque Nationale de Grèce, Athènes, 1984, p.IX (en grec).

ténébreux et infernal » et entrave la renaissance de la Grèce. Ainsi l'édition d'Héliodore se présente-t-elle comme une tentative parmi d'autres de Coray de régénérer la culture de ses compatriotes par la « purification ». Ce processus d'« hellénisation » de la civilisation grecque moderne, les stratégies qu'il impliquait et sa pratique préoccupèrent le savant helléniste tout au long de sa vie.

L'édition d'Héliodore par Coray donna l'occasion à l'helléniste Boissonade de disserter longuement sur la décadence progressive de la langue et de la culture grecques pendant les siècles du Bas-Empire¹. Esprit indépendant, destiné à remplir les charges les plus honorifiques de l'hellénisme français pendant la première moitié du XIX^e siècle, Boissonade voulut se distinguer des grands hellénistes de son temps. Par l'intermédiaire d'articles littéraires subtils, il porta tout d'abord son regard critique sur l'œuvre prolixe, complexe et parfois absurde de Villoison. Dans un article publié dans le « Magasin Encyclopédique » de 1798, où l'esprit critique s'alliait à l'humour, Boissonade essaya de montrer le ridicule du pédantisme et de la bizarrerie de l'esprit de Villoison, à propos d'une correction inutile apportée à un vers de Synésius. Puis il attaqua Coray sur deux passages des *Caractères* de Théophraste². Villoison, reconnaissant dans le jeune helléniste un grand philologue, lui confia toutes ses notes sur Philostrate, dont Boissonade préparait l'édition, tandis que Coray lui répondait poliment, par l'intermédiaire d'un article inséré dans le « Magasin Encyclopédique »³. Boissonade ne se contenta pas, comme Thurot, d'exposer les opinions de Coray. C'est ainsi qu'il parle de l'utilité de la connaissance du grec vulgaire pour les hellénistes ; puis, retraçant l'histoire du roman grec, il présente ce qu'il appelle « la corruption progressive de l'ancien grec et la formation de la langue moderne ». Cette corruption n'est pas seulement d'ordre linguistique. Les productions des romanciers byzantins sont pour Boissonade la preuve

1. « Journal de l'Empire », 15 mai 1806.

2. ME, 5^e année, 1799, vol.4, p.390.

3. ME, 5^e année, 1799, vol.5, p.464.

irréfutable qu'« à cette époque, l'ignorance fut bien grande, et que presque toute idée de goût fut éteinte parmi les Grecs. Il y a dans la littérature de ces derniers temps de l'Empire des ouvrages si misérables que les plus mauvaises productions de nos plus mauvais auteurs sont, en comparaison, de véritables chefs-d'œuvres de conception, de style et de langage ».

Boissonade devait revenir à cette littérature « maudite » du Bas-Empire : douze ans après la publication de son article sur Héliodore, où il adoptait pleinement les opinions de Coray, il publia le roman *Drosilla et Chariclès* de Nicéas Eugénianos¹. Il n'en fut pas de même pour Coray.

La réflexion de Coray sur les problèmes relatifs à la langue et à la culture grecques modernes devait prendre une forme plus complexe et plus élaborée lors de l'édition de l'« Avant-coureur de la Bibliothèque Hellénique », ou « Essai d'une Bibliothèque Hellénique », selon la traduction que donna Boissonade du titre grec². La longue préface en était un véritable essai sur la civilisation moderne de la Grèce, essai composé en grec vulgaire, sous le titre modeste de « Réflexions improvisées ».

Le « Magasin Encyclopédique » se borna à annoncer la parution de l'ouvrage, tandis que la « Décade Philosophique » et plus spécialement le « Mercure de France » la passaient sous silence. C'est dans la presse quotidienne que fut publiée l'unique présentation critique de l'ouvrage, dans le « Journal de l'Empire » du 8 février 1806. L'article, rédigé par Boissonade, mettait l'accent sur le rôle de la « Bibliothèque Hellénique » de Coray et plus spécialement sur le rôle de l'hellénisme dans la régénération de la Grèce : « Les Grecs font depuis quelques années de grands et heureux efforts vers les sciences et la littérature. Il s'est élevé de toutes parts des écoles où l'ancienne langue est enseignée. Pour perfectionner à la fois le langage moderne et le goût de la nation, on a traduit les meilleures productions des écrivains étrangers. Mais le moyen le plus sûr pour faire

1. Nicéas Eugénianos, *Drosilla et Chariclès*, éd. par Boissonade, Paris 1819.

2. « Journal de l'Empire », 8 février 1806, p.3.

revivre en ce pays le goût du beau et l'amour de la saine littérature, c'est d'y multiplier les exemplaires des bons ouvrages de l'antiquité grecque. C'est par la lecture et l'étude de ces grands modèles, par les souvenirs qu'ils feront naître et l'heureuse émulation qu'ils ne peuvent manquer d'exciter, que la Grèce moderne se replacera au rang des pays éclairés»¹.

Les éditions occidentales des auteurs grecs convenaient peu aux Grecs modernes qui, ne sachant lire le latin, n'étaient pas en mesure de comprendre les traductions latines ni les remarques critiques et grammaticales. Boissonade estima que la *Bibliothèque Hellénique* de Coray, qui avait pour but de donner des leçons de langage et de goût et non de former des érudits, était l'instrument le plus apte à permettre à l'instruction de faire de rapides progrès en Grèce.

Le contenu de cette *Bibliothèque Hellénique*, décrit par Boissonade, montre une fois de plus la façon dont fonctionnait l'hellénisme de Coray, les choix qu'il faisait dans l'histoire de la civilisation qui s'était développée dans l'espace géographique grec.

Coray se proposait de publier les auteurs «classiques», «c'est-à-dire ceux qui ont écrit à l'époque du grand éclat et de la plus grande pureté de la langue : les «classiques» remplissent tout l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis Homère jusqu'aux Ptolémées, et même un peu au-delà»².

Le «zèle généreux» des frères Zossima pourvoit à toutes les dépenses nécessitées par l'entreprise. En outre, les livres seraient distribués gratuitement «à tous les jeunes gens sans fortune, dont les maîtres des écoles attesteront la diligence et les succès. Ils les donneront également à ceux des maîtres qui s'occuperont d'une façon active et soutenue de l'instruction et de l'avancement de leurs élèves»³.

Boissonade traite ensuite des «Réflexions Improvisées» de Coray, morceau «fort long, écrit aussi en grec vulgaire..., où on trouve les détails

1. «Essai d'une Bibliothèque Grecque pour les Grecs modernes qui apprennent l'ancien grec», «Journal de l'Empire» du 8 février 1806, p.3.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

les plus étendus et les plus curieux sur les défauts de l'instruction littéraire en Grèce et sur la grammaire grecque, considérée philosophiquement. Le docteur Coray... entre dans une discussion pleine de choses neuves sur le dialecte commun, les adverbes, les prépositions, les pronoms, le nombre des conjugaisons, le génitif absolu, l'irrégularité de construction appelée « solécisme », et dont il y a des exemples dans les écrivains les plus corrects et les plus élégants ». C'est là la seule et très brève allusion de Boissonade aux opinions linguistiques de Coray. Étant donné que les relations entre les deux hellénistes étaient devenues entre temps amicales, il est probable que le silence de Boissonade sur l'opinion de Coray concernant la langue, qui n'était qu'une nouvelle étape d'une querelle qui allait s'aggraver, lui était dictée par l'helléniste grec.

En revanche, Boissonade laissait entrevoir un autre aspect de la lutte idéologique grecque : la réaction des cercles conservateurs, surtout ecclésiastiques, face au renouveau de l'enseignement, par l'introduction des sciences physiques et mathématiques, des langues étrangères, du latin et de la morale, autrement dit de la « philosophie ». Cette réaction avait été quasi immédiate ; mais au fur et à mesure que le renouveau gagnait du terrain, que la « philosophie » s'introduisait dans les écoles, que les éditions relatives aux matières « maudites » se multipliaient, la réaction prenait elle aussi une forme de plus en plus concrète : en 1776, le patriarcat de Constantinople condamna Voltaire. Quatre ans plus tard (1780), Moisioudax sentit le besoin de publier son *Apologie* ; en 1793, Chr. Pamblékis, qui avait beaucoup œuvré en faveur de l'introduction de l'enseignement des sciences dans le système éducatif grec, fut excommunié, tandis que le patriarcat condamnait de nouveau Voltaire. En 1797, Serge Macréos attaquait Copernic, et l'année suivante, la *Circulaire Paternelle* condamnait les Grecs qui acceptaient les idées républicaines. La même année (1798), le patriarche œcuménique Grégoire V publiait une nouvelle encyclique contre la culture française, tandis qu'en 1802, Athanasios Parios publiait son *Antiphonésis*, manifeste des idées réactionnaires. Enfin, au moment où Coray publia ses *Réflexions Improvisées*, lançant ainsi sa *Bibliothèque Hellénique*, la réaction se fit plus vive que jamais, avec

l'édition de l'*Apologie chrétienne* et l'édition manquée du *Jeune Rapsakis* d'Athanasios Parios¹.

De cette querelle idéologique si grave pour l'évolution de la pensée grecque moderne et pour la formation d'une identité culturelle et nationale, dans laquelle des hommes se sacrifiaient au nom des sections coniques et des expériences chimiques, Boissonade laisse échapper un faible écho, tout à la fin de son article: «... Cet excellent morceau (les *Réflexions Improvisées*) est terminé par des réflexions fort sages sur l'union de la religion et de la philosophie. Il paraît que les maux incalculables produits, en France surtout, par l'inconcevable hardiesse de certains auteurs appelés philosophes, ont excité en Grèce les alarmes de quelques personnes prudentes, et qu'elles repoussent de toutes leurs forces les opinions philosophiques qu'elles se représentent comme essentiellement ennemies de la religion. Le docteur Coray, distinguant avec raison la philosophie fausse et mensongère, le philosophisme, de la véritable et saine philosophie, montre que si l'une est audacieuse et turbulente, l'autre est l'amie, l'alliée de la religion; que le Dieu des chrétiens étant appelé «le Père des Lumières», la Parole, «la Sagesse», c'est en quelque sorte attaquer la religion que d'attaquer la vraie philosophie». Boissonade ne manque pas d'admirer le sophisme de son collègue, concluant qu'il est certain qu'«en divisant ainsi la question, le docteur Coray ne trouvera personne qui ne soit de son avis».

1. Le texte du *Jeune Rapsakis*, composé par Parios, fut envoyé à Trieste pour y être publié. Deux jeunes disciples de Coray, Rotas et Rallis, surent soustraire habilement le manuscrit et l'envoyer à Coray. Le texte a été récemment retrouvé par Catherine Koumarianou, qui a publié une partie de l'ouvrage dans *Eranistis*, 6^e année, 1968, n° 31-33, p.1-18.

CHAPITRE QUATRIÈME

« RÉGÉNÉRATION » ET « DÉGÉNÉRATION »

Pour et contre Cornélius de Pauw

Si les opinions de Coray concernant la langue et la culture grecques modernes n'ont laissé dans la presse littéraire parisienne que de faibles traces, cette même presse fut par contre le terrain par excellence sur lequel se développa l'autre stratégie de Coray : il s'agissait de préparer les esprits occidentaux à accepter l'idée de l'émancipation de la Grèce. Cette préparation comporta deux étapes : la première consistait à promouvoir l'image de la Grèce moderne à l'étranger et à réfuter systématiquement les « calomnieux » ; la seconde consistait à bombarder constamment, dans les éditions et la presse, des informations concernant la régénération culturelle et sociale du pays.

Vers les dernières années du XVIII^e siècle, Coray ressentit le besoin d'assumer le rôle de protecteur de l'image de la Grèce moderne à l'étranger. La dimension personnelle de cette décision ne doit pas être négligée : dans sa correspondance, nous rencontrons maints détails qui prouvent amplement le fait que Coray se sentait personnellement offensé chaque fois que quelqu'un critiquait sa patrie. « Les hontes et les opprobes de la nation, seule la nation doit les connaître », écrivait-il à A. Vassiliou. « Ainsi j'ai prié Bocage de ne point publier la nouvelle [du bannissement de Benjamin de Lesbos de l'école de Cydonie] pour éviter les commentaires des Philhellènes comme X [Villoison], tu comprends de qui je parle. Celui-ci, chaque fois qu'il me rencontre, la première question qu'il m'adresse,

c'est si j'ai des nouvelles de l'état actuel et du progrès du nouveau collègue du Mont Athos. Mais ce bavard et baveux pose la question d'une manière si affectée et maligne qu'il me donne à comprendre que soit il souhaite, soit il a déjà appris la bonne (pour lui) nouvelle du mauvais résultat de cette bonne entreprise»¹.

Ayant grandi à Smyrne avant de venir vivre en Hollande et en France, Coray dut comprendre qu'étant Grec, à l'époque, il n'était pas occidental. Mais — et c'est en cela que réside sa différence par rapport aux autres intellectuels grecs de son temps — il réagissait en philosophe : « Le point de départ de l'élaboration critique », écrivait Gramsci, « est la conscience de ce qui est réellement, c'est-à-dire un « connais-toi toi-même » en tant que produit du processus historique qui s'est déroulé jusqu'ici et qui a laissé en toi-même une infinité de traces, reçues sans bénéfice d'inventaire. C'est un tel inventaire qu'il faut faire pour commencer »².

L'« inventaire » de Coray devait l'emmener aux origines de la décadence de la civilisation grecque ; de là, remontant pas à pas, il tenta de rectifier les erreurs, de rattraper d'une certaine manière le temps perdu, en chargeant d'hellénisme l'émergence de la bourgeoisie commerçante grecque, conférant de la sorte l'aspect d'une régénération à l'apparition d'un facteur social nouveau.

L'idée ne lui appartient pas en exclusivité : les intellectuels grecs des deux derniers siècles de la domination ottomane s'étaient constamment référés à la gloire de leurs ancêtres. Coray fut simplement la personnalité majeure de l'intelligentsia grecque qui sut donner forme et contenu à une aspiration qui prenait ses racines dans la conscience de plusieurs intellectuels en cette fin de la période ottomane.

Nous avons déjà parlé de sa traduction de Beccaria ; cette tentative devait, à l'origine, être suivie d'autres traductions d'œuvres « philosophiques » majeures de l'Occident. Boissonade parle de la promesse faite par

1. Coray, *Correspondance*, *ibid.*, vol.2, p.175-176.

2. Gramsci, *Cahiers de prison*, *Cahiers 10-13*, Paris, Gallimard, 1978, p.176.

Coray « de donner quelques ouvrages de Rousseau »¹, mais l'entreprise fut vite abandonnée. Sans doute Coray avait-il compris que Rousseau s'adressait à des lecteurs provenant d'une autre culture.

Comme nous l'avons déjà signalé, la décision de Coray de participer activement à la formation et à la protection de la culture des Grecs modernes s'exprima publiquement en 1803, par la lecture du *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, annonce solennelle de la régénération de la Grèce, et qui ne tarda pas à être suivie des éditions d'auteurs classiques, avec leurs *Discours préliminaires* et leurs longs commentaires.

En même temps, il essayait d'empêcher la diffusion des mauvaises nouvelles, de favoriser au contraire la propagation de tout succès des Grecs, si mince fût-il, ou encore d'adoucir l'aspect parfois violent des querelles idéologiques entre les différentes fractions de l'intelligentsia grecque. Bref, il se présentait comme le véritable protecteur de la culture grecque en France et en Europe. A partir du moment où il renonça à la carrière d'helléniste en France, refusant titres, postes ou entreprises éditoriales destinées à un public autre que le public grec (la seule exception ayant été la traduction française de Strabon, commandée par l'Empereur et richement récompensée, qu'il s'avérait donc difficile de ne pas honorer), Coray se consacra de manière exclusive à la culture grecque et à la promotion d'une image flatteuse de son pays. Cette préparation des esprits qui, en outre, joua un rôle non négligeable dans la formation de l'esprit philhellénique français, lors des négociations sur la paix de 1815 et surtout au moment du déclenchement de la Guerre d'Indépendance, fut l'axe autour duquel se développa une grande partie de ses activités.

Sur ce point, ce ne serait pas forcer les choses, à notre sens, que de considérer Coray bien davantage comme chef de file que comme protecteur de la culture grecque. La promotion de la cause de sa patrie, devenue systématique à partir de 1803, le fait qu'il vivait aux frais des

1. « Journal de l'Empire » du 11 septembre 1808.

négociants grecs Zossima et surtout l'idée qu'il se faisait lui-même de sa mission, tout confirme cette hypothèse. Le 20 septembre 1808, il écrivait à son ami Alexandre Vassiliou à Vienne : « Il y a quelques jours, je t'ai envoyé le « Journal de l'Empire » qui contient l'apologie en faveur des Grecs. Par la présente aujourd'hui, je t'envoie la présentation critique d'Isocrate. Il serait bon, mon ami, de les communiquer à St.I. non pour qu'il apprenne les éloges à ma personne, et le « critique dont la Grèce peut s'enorgueillir », mais qu'il fasse comprendre aux Z. que si, à tort ou à raison, les étrangers me considèrent comme tel, il ne faut pas que mes compatriotes me torturent, car la nation a besoin de tels éloges dans son état actuel, même si ces éloges sont exagérés. Et il ne faut pas croire que la pension annuelle est de trop. Moi, mon ami, tout en étant ennemi naturel du luxe, je fus obligé de dépenser non seulement pour l'augmentation de ma bibliothèque (chose indispensable), mais aussi pour la décence de ma demeure ; et ceci en l'honneur de ma nation. Il n'y a un seul savant venu de l'étranger qui ne souhaite me rendre visite et faire ma connaissance. C'est ridicule de trouver « le premier critique de la nation » (comme dit l'apologiste de la nation) habiter comme un gueux. Et s'ils considéraient que cela était ainsi par cynisme, la chose ne serait pas si méchante, mais le plus probable est qu'ils allaient le considérer comme étant dû à l'imbécillité de la nation »¹.

Le désir de Coray de jouer un rôle dirigeant dans la formation de la conscience de ses compatriotes et de devenir une sorte d'ambassadeur culturel de la Grèce en Europe date des dernières années du XVIII^e siècle. Nous avons déjà évoqué dans ce qui précède ses textes patriotiques anonymes, ses chants républicains qui exhortaient les Grecs à combattre aux côtés des troupes de Bonaparte lors de l'expédition d'Égypte, ou qui répondaient aux accusations portées par les cercles religieux grecs proches du pouvoir ottoman contre les Français républicains et les Grecs des îles Ioniennes ou d'ailleurs, qui approuvaient par leurs actes ou leurs écrits

1. Coray, *Correspondance*, op.cit., vol.2, p.471. Z = Zossima

l'application des idées républicaines. Puis Coray quitta l'anonymat et dédia ouvertement ses éditions des *Caractères* de Théophraste et *Des délits et des peines* de Beccaria «aux Grecs libres de la mer Ionienne».

De cette même époque date aussi une réfutation philologique de certaines remarques de Cornélius de Pauw, relatives aux usages législatifs des Athéniens, et plus précisément au *Testament secret des Athéniens*.

Cornélius de Pauw fut un personnage très discuté, tant en France que partout en Europe, au cours des dernières années du XVIII^e siècle. Philosophe d'origine hollandaise, installé en Allemagne et écrivant en français, Cornélius de Pauw rédigea une sorte d'histoire naturelle de l'homme. Ses réflexions philosophiques suivirent trois étapes, comme il l'observe lui-même dans le discours préliminaire du dernier de ses livres: la première consistait en des «observations touchant les peuples sauvages et abrutis», c'est-à-dire les habitants indigènes des Amériques; la deuxième était faite d'observations sur «des nations condamnées à une éternelle médiocrité», autrement dit les Égyptiens et les Chinois; la dernière, la plus discutée aussi, portait sur les Grecs, peuple qui porta «à un tel degré la culture des arts et des sciences»¹.

L'œuvre philosophique de Cornélius de Pauw n'a pas encore été étudiée comme elle le mérite. Les critiques et commentateurs se sont surtout arrêtés sur la fragilité méthodologique de son système et sur le peu de respect que l'auteur nourrissait pour ses sources: en effet, la presque totalité de ses citations sont inexactes, et son système manque effectivement de cohérence. Dans le même temps, l'aisance de son style et la grande popularité dont il jouissait en Europe de son vivant le chargèrent d'un soupçon bien autrement grave: celui de n'être qu'un vulgarisateur qui n'avait découvert que «le secret d'avoir beaucoup de lecteurs»².

1. *Recherches philosophiques sur les Grecs par M. de Pauw*, 2 vol., Berlin 1788, vol.1, p.5.

2. Quatremère de Quincy, «De Mr de Pauw et de son opinion sur la beauté des femmes de la Grèce», *Archives Littéraires de l'Europe*, 1804, vol.4, p.430.

L'étude des opinions de Cornélius de Pauw donnerait des fruits plus intéressants si elle s'orientait vers un rapprochement des réflexions philosophiques de l'auteur avec la montée du racisme en Europe occidentale vers la fin du XVIII^e siècle. Cet ensemble d'idées tendait à dégager la civilisation occidentale des diverses « enfances » dont l'avait dotée l'évolution des idées en Europe occidentale depuis la Renaissance : la formation d'une conscience européenne moderne devait, selon certains penseurs, passer par le rejet des diverses « enfances » historiques, idéologiques, philosophiques ou même morales¹.

Ainsi, après avoir rejeté successivement les civilisations égyptienne, chinoise et américaine, Cornélius de Pauw s'en prenait-il très subtilement aux Grecs. Selon lui, ce que l'on appelle la « civilisation grecque » n'est en vérité que la civilisation des Athéniens, les quatre autres nations qui occupèrent la Grèce n'ayant rien laissé : les Lacédémoniens étaient un peuple dangereux et ignorant ; les Étoliens étaient des barbares, des bêtes féroces cachées sous un masque humain ; les Thessaliens étaient tyranniques, présomptueux et ridicules ; quant aux Arcadiens, ils étaient dégénérés par la vie pastorale, simples et paresseux. Les Athéniens avaient dû presque seuls porter l'immense fardeau. Cornélius de Pauw traitait donc presque exclusivement d'eux, ce qui s'avérait d'autant plus intéressant que la documentation les concernant était très abondante.

Cornélius de Pauw se livra donc à une critique subtile et méthodique de la civilisation et de la société des Athéniens. Tout en prenant de remarquables précautions, louant sans cesse les prodigieuses conquêtes de cette culture, ménageant ses mots, il traita avant tout des vices des Athéniens, de la prostitution, de l'homosexualité, de l'« ivrognerie nationale », du luxe excessif, des spéculations et des fraudes. Il considère

1. Martin Bernal, dans le 1^{er} volume de son ouvrage tant discuté, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, vol 1 : *The Fabrication of Ancient Greece, 1785-1985*, Londres, 1987, propose entre autres, un historique de la mise en valeur des « modèles » indien, égyptien, chinois et grec au XVIII^e siècle. Sa thèse curieuse et intéressante repose sur un système, auquel les opinions de Cornélius de Pauw ne s'adaptent guère.

que c'est une civilisation fondée sur le profit, l'impiété et le vice, la superstition et les injustices sociales.

Cette image peu flatteuse des Athéniens est complétée par celle encore plus sévère de leurs concurrents, les Lacédémoniens, qu'il juge cupides, avides de brigandage, ignorants et cruels. Ses réflexions philosophiques se terminent sur un chapitre assez long consacré aux Maniotes, dont les voyageurs et les analystes politiques parlaient de plus en plus fréquemment. Nous avons déjà signalé comment la présence de ce petit pays semi-indépendant avait attiré l'attention de divers spécialistes de la Grèce, ce qui donna lieu à plusieurs écrits en leur faveur. Cornélius de Pauw, ayant une prédisposition défavorable envers l'ensemble de la civilisation grecque, n'éprouvait aucune sympathie pour les Maniotes. Il affirmait qu'ils étaient les descendants des esclaves laoniens, qu'ils constituaient une nation de dangereux brigands qui ne différaient en rien des peuplades anarchiques et barbares d'Asie et d'Europe orientale. Ils étaient barbares et basanés, infidèles et scélérats ; leurs prêtres étaient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation, accusant la providence s'ils ne trouvaient rien à voler pendant une semaine. Ce tableau était complété par une dernière hypothèse malveillante de Pauw, disant qu'il ne serait pas surpris d'apprendre que les Maniotes étaient anthropophages et qu'ils avaient déjà goûté à la chair des Turcs.

Les quelques détails qui avaient favorisé l'ascension du petit pays du Magne sur la scène internationale ne furent pas négligés : les cruautés des Maniotes étaient la cause de la défaite des Russes devant les Turcs, et le fondateur de la maison princière des Comnènes reconnue par la cour de Louis XV n'était qu'un aventurier qui se prétendait fils de David, dernier empereur grec de Trébizonde.

Avec tout ce qu'il représentait, Coray avait donc toutes les raisons de considérer Pauw comme l'ennemi le plus redoutable de la nation grecque. Son animosité envers ce philosophe fut telle qu'elle ne tarda pas à se développer en une véritable psychose : chaque fois que Coray voulait parler des « accusateurs de la nation », il mentionnait le nom de Pauw, auquel il ajouta quelques années plus tard celui de Villoison. Mais sa haine

pour Cornélius de Pauw ne connut pas d'égale. Le 15 août 1790, il écrivait à son ami D. Lotos de Smyrne qu'il se sentait devenir lunatique chaque fois qu'il pensait à ce personnage. Quelque temps plus tard, le 27 novembre 1796, Coray faisait savoir à ce même ami qu'il s'occupait de la rédaction d'un ouvrage « gréco-français » qu'il pensait achever au début de l'année suivante : « J'ai l'intention, avec cet ouvrage, de frotter (mais de frotter vigoureusement) le visage effronté du sophiste allemand, de Pauw, pour ses horribles calomnies qu'il vomit contre la malheureuse nation des Grecs »¹. C'est sans doute cet ouvrage qui fut la base de son important *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* que Coray devait lire à la Société des Observateurs de l'Homme en 1803. Pour le moment, il se contenta d'en publier une partie dans le « Magasin Encyclopédique » de 1796².

Il s'agit d'un texte philologique, rédigé sur un ton remarquablement modéré et courtois. Coray entreprend de rectifier certaines interprétations erronées de Pauw relatives au *Testament secret des Athéniens*, fondées sur une mauvaise lecture d'un passage du rhéteur Dinarque dans sa harangue contre Démosthène. Dans cet article, qui se présente sous la forme d'une lettre adressée à son ami et collègue Chardon de La Rochette, Coray déclare qu'il serait un « Grec dégradé » s'il n'entreprenait pas de prouver la fausseté des thèses de Pauw, qui voyait dans le prétendu *Testament secret des Athéniens* un livre « prophétique et mystérieux », un « ouvrage des ténèbres », dû à « l'esprit superstitieux et fantasque des Grecs », qui « étaient à la fois très crédules et très amateurs de merveilleux », et dont la « religion devint un édifice fantastique qui n'avait aucune racine au ciel ni aucun fondement en terre »³.

Mais cette explosion sereine d'une rage profonde ne devait être que l'étape préliminaire de la guerre entre Coray et Cornélius de Pauw. Le premier se préparait en effet à une grande offensive avec son introduction

1. *Correspondance, op.cit.*, I.499.II.

2. ME, 2^e année, 1796, vol.4, p.213 et suiv.

3. Cornélius de Pauw, *Recherches Philosophiques sur les Grecs, op.cit.*, vol.2, p.203-208.

au *Traité* d'Hippocrate, qui malheureusement ne vit le jour qu'un an après la mort de Pauw, de sorte que Coray dut se contenter de donner une longue réponse en note aux accusations du philosophe allemand.

La mort de Cornélius de Pauw fut une occasion à exploiter : l'ami de Coray, Chardon de La Rochette, écrivit une brève notice que publia le «Magasin Encyclopédique»¹. Il y communiquait une lettre inédite d'Anacharsis Cloutz, parent du défunt, contenant des renseignements sur la famille Pauw. A la fin de la notice, Chardon de La Rochette faisait allusion aux nombreuses erreurs philologiques du philosophe : «Un ami de Pauw, M. Maas, littérateur allemand très philosophe et très modeste, avait indiqué une partie des passages grecs qu'il a employés dans son dernier ouvrage; mais il aurait dû en même temps lui en donner le sens précis. Il lui aurait épargné plus d'une erreur et plus d'un faux système».

Mais la véritable réfutation des opinions de Pauw devait venir d'un personnage tout à fait inattendu : Quatremère de Quincy publia dans les «Archives Littéraires de l'Europe», revue qui visait avant tout à familiariser le public français avec la pensée et la culture allemande, un long article intitulé «De Mr. de Pauw et de son opinion sur la beauté des femmes de la Grèce». Quatremère de Quincy considère l'œuvre philosophique de Pauw comme l'un des produits «de la manie des nouveautés et des opinions extraordinaires en tout genre» qui fut l'une des caractéristiques les plus frappantes de la pensée du XVIII^e siècle. Selon lui, cette manie avait pris des proportions considérables partout en Europe, et il y eut un moment «où non seulement on n'écrivait que pour dire des choses inouïes, mais il fallait en imaginer pour avoir le droit d'écrire»².

L'une de ces idées extravagantes avait été celle de Cornélius de Pauw qui, négligeant tous les fruits de la saine critique et de l'érudition des philologues, avait proposé une nouvelle interprétation de la civilisation grecque ancienne. Le but de l'écrivain allemand était de rendre accessible

1. ME, 5^e année, 1799, vol.2, p.522-523.

2. «De Mr. de Pauw et de son opinion sur la beauté des femmes de la Grèce», «Archives Littéraires de l'Europe», vol.4, 1804, p.425-426.

au grand public non spécialiste l'ensemble de la vie des Grecs anciens. Cornélius de Pauw avait réussi à éblouir un large public persuadé que les Grecs devaient être le modèle en matière de gouvernement et d'institutions pour les sociétés modernes, en dévoilant le côté trivial et fantasque de la civilisation antique. Pour Quatremère de Quincy, les idées de Pauw n'étaient que des « des sottises in-folio », qui heureusement n'étaient pas contagieuses¹, « des sottises devenues vulgaires » par le moyen d'une fausse érudition et qui écartaient le lecteur de toute approche scientifique et cohérente.

Archéologue spécialiste de l'art antique, ami de Canova et de David, Quatremère de Quincy était aussi en rapport avec les cercles des premiers romantiques et plus précisément celui de Chateaubriand et de l'équipe du « Mercure de France ». Son texte sur Cornélius de Pauw lui permettait d'exprimer ses opinions personnelles et de critiquer la « résurrection » du gouvernement et de la législation antiques mise en œuvre par le Premier Consul.

« La civilisation dans la Grèce »

Mais revenons à Coray, dont le courroux contre le philosophe allemand semble s'être apaisé à la mort de ce dernier. Dans sa correspondance, il abandonne progressivement son idée de vengeance, tandis qu'un nouveau personnage, d'Ansse de Villosion, devient la cible de ses sarcasmes subtils et accablants. Et cette fois encore, seule la mort de l'adversaire devait soulager la colère de Coray.

Entre temps, celui-ci composa le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, dont il fit lecture à la Société des Observateurs de l'Homme le 6 janvier 1803. Ce texte, qui constitue le premier manifeste solennel des droits des Grecs modernes, et qui s'appuie sur les efforts constants de ceux-ci de participer activement à la civilisation européenne,

1. *Ibid.*, p.430.

ne préoccupa guère la presse littéraire parisienne. La censure napoléonienne ne permettait pas, sans doute, la diffusion et discussion en France d'un texte dont le caractère était avant tout politique : d'ailleurs, l'autorisation obtenue par Coray auprès de la Société des Observateurs de l'Homme de publier son *Mémoire* ne lui fut accordée que sous la réserve que l'ouvrage ne circulerait qu'en Grèce. De toute la presse française, seul le « Publiciste » (du 15 pluviôse) consacra au *Mémoire* de Coray un court article anonyme, écrit par un proche de Codrika, et qui traitait surtout des traductions et des écoles évoquées par Coray dans son opuscule.

Le *Mémoire* de Coray tendait avant toute chose à réfuter les opinions de Cornélius de Pauw sur les Grecs modernes. Il s'attaque directement, à plusieurs reprises, au système et aux remarques du philosophe allemand, mais il est aussi facile de comprendre que Coray pense à lui chaque fois qu'il se réfère aux opinions des « Européens » qui « n'ont pas vu la Grèce, persuadés vraisemblablement que pour connaître une nation, il n'était point nécessaire de se déplacer de son cabinet, (et) voulant faire une peinture de la dégénération des Grecs modernes, n'en ont donné que la caricature. Par un calcul qui ne fait honneur ni à la justesse de leur esprit ni à la justice de leur cœur », ajoutait-il, « ces observateurs ont accumulé et mis sur le compte de la génération présente des Grecs les vices et les erreurs de toutes les générations qui l'ont précédée depuis le siècle où la Grèce a perdu sa liberté »¹.

Pour Coray, les Grecs sont les victimes des crimes dont on les accuse d'être les auteurs. Et dans des circonstances aussi contraires, ils essaient malgré tout de s'instruire en voyageant à l'étranger, ils traduisent des livres dans leur langue, ils créent des écoles.

Le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* se présente comme l'annonce, adressée à toute l'Europe éclairée, des efforts entrepris par les Grecs pour être eux aussi éclairés. Ce besoin apparaît comme celui de rentrer en possession des lumières des Grecs anciens, ancêtres

1. *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, op.cit., p.5.

indiscutables des Grecs modernes. A l'aide d'une logique subtile, digne d'un casuiste, Coray assimile les lumières de l'antiquité à celles de l'Europe occidentale. Il affirme que les Grecs modernes considèrent les Européens comme des débiteurs « qui leur rembourseraient avec de très gros intérêts un capital qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres »¹.

Pour mieux saisir la forme et le système du discours de Coray, il convient de prendre en considération la nature de son auditoire, à savoir les membres de la Société des Observateurs de l'Homme : cette Société avait été fondée en frimaire an VII (décembre 1799) par une équipe de savants. Les membres fondateurs étaient le naturaliste L.F. Jauffret, l'historien de Maymieux, le linguiste Le Blond, l'abbé de Jauffret, l'abbé Sicard, ce dernier considéré comme une autorité en matière d'éducation des sourds-muets, et les « citoyens » Bonnefoux, La Chaussée, Lerminier, Mathieu-Montmorency et Portalis².

L'histoire de la Société des Observateurs de l'Homme, qui s'appuierait sur l'ensemble des activités de cette savante compagnie, n'est pas encore écrite ; le peu de renseignements dont nous disposons est relativement obscur et confus. La Société elle-même, qui se proposait, selon son propre règlement, de se consacrer entièrement à l'étude de l'homme, de se dévouer à sa connaissance, sous son triple rapport physique, moral et intellectuel³, était un étrange rassemblement de naturalistes, linguistes, philosophes, ecclésiastiques, médecins, explorateurs, archéologues, historiens, économistes, hellénistes et publicistes.

Les travaux récents des anthropologues veulent voir dans cette Société un précurseur de la Société Anthropologique de Paris, qui fut vite détournée de ses objectifs par ses membres non naturalistes. Le célèbre anthropologue Broca put dire de ce groupe, en 1883, dans les pages de la

1. *Ibid.*, p.12.

2. M. Bouteiller, « La Société des Observateurs de l'Homme, ancêtre de la Société d'Anthropologie de Paris », travail du laboratoire du Musée de l'Homme, in *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 10^e série, t.7, 1956, p.448-465 (449).

3. ME, 6^e année, 1800, t.1, p.408.

«Revue Archéologique», qu'il fut «une société d'Anthropologie ou d'Ethnographie, la première de toutes»¹. Vingt ans auparavant, dans un rapport lu à la Société Anthropologique, il considérait la Société des Observateurs de l'Homme comme annonçant la Société Anthropologique : «fondée sur des principes peu différents des nôtres, mais venue avant le temps, elle ne put se constituer d'une manière définitive»².

Cette remarque est d'autant plus judicieuse que le domaine de recherche délimité par les Observateurs était immense et inexploré. Il pouvait mener aussi bien à l'anthropologie culturelle et à l'ethnologie qu'à la sociologie. Les Observateurs poussaient des portes jusque là ignorées. D'après Picavet, le but de la Société était de «démontrer l'importance de l'examen attentif des facultés physiques, intellectuelles et morales, d'établir ce qui est fait et ce qui reste à faire, de tracer la ligne où les certitudes finissent et où les conjectures commencent»³.

Ce n'est que sous cet angle que l'on peut comprendre la curieuse déclaration des Observateurs : «Ainsi l'homme suivi, comparé dans les différentes scènes de la vie, deviendra le sujet de travaux d'autant plus utiles qu'ils seront dégagés de toute passion, de tout préjugé et surtout de tout esprit de système»⁴. Car il ne s'agissait pas encore de déterminer une science nouvelle, mais de tracer un nouveau champ d'activité⁵.

La Société des Observateurs se servit du «Magasin Encyclopédique» comme organe d'expression, du moins pendant les trois premières années

1. «Revue Anthropologique», 1883, p.152.

2. *Mémoires de la Société Anthropologique de Paris*, t.2, 1863-1865, p.XII.

3. Picavet, *Les Idéologues*, op.cit., p.82.

4. ME, 6^e année, 1800, t.1, p.408.

5. M. Bouteiller, «La Société des Observateurs de l'Homme, ancêtre de la Société d'Anthropologie de Paris», *Bulletins et Mémoires de la société d'Anthropologie de Paris*, 10^e série, vol.7 (1956), p.448-465, propose la liste complète des membres dont elle a pu trouver mention : parmi ces membres, nous distinguons plus particulièrement les naturalistes Cuvier, Jussieu ; les linguistes Destutt-Tracy, de Gérando, Silvestre de Sacy ; les philosophes Laromiguière, Garat ; les médecins Cabanis, Hallé, Moreau de la Sarthe, Sue ; les explorateurs Andrew, Baudin, Bernier, Bougainville, Bissy, Hamelin, Legout, Lavaillant, Maugé, Michaux, Riedlé, Sonnini de Manoncourt ; les archéologues, historiens, économistes d'Ansse de Villoison, Larcher, Millin, Portalis, Volney ; les hellénistes Coray, Ricard (d'Ansse de Villoison).

de ses activités. En effet, de 1799 à 1801, nous trouvons dans cette revue douze articles relatifs à l'organisation ou aux réunions de la Société, grâce auxquels nous pouvons suivre de près les débuts de cette étrange association de savants¹.

Le blocus continental priva les Observateurs de documents anthropologiques ; c'est pourquoi il n'est pas étonnant en soi que le *Mémoire* de Coray ait alors remplacé les mémoires habituels de la Société, qui traitaient davantage de sujets ethnologiques ou médicaux. Finalement, la Société disparut vers la fin de l'année 1804, par fusion avec la Société Philanthropique.

Devant les Observateurs de l'Homme, Coray tenta de réfuter les opinions de Cornélius de Pauw et de présenter et analyser la dégénérescence et régénération des vertus de sa patrie comme s'il s'agissait d'un phénomène d'histoire naturelle de la civilisation. L'observation de ce mouvement palindromique apparaissait selon lui comme une étude « des causes qui détruisent ou favorisent la civilisation des hommes »².

Mais en dépit de la méthode d'approche annoncée, Coray n'essaya pas d'analyser les causes de la dégénérescence des Grecs : il se contente de tracer un bref aperçu historique de la décadence de la civilisation grecque, qui, selon lui, commence au moment où les Athéniens se laissèrent corrompre par l'or des Macédoniens. En revanche, les causes de la régénération occupent la majeure partie de son discours.

Pour Coray, les causes de la régénération de la civilisation grecque qui s'opère depuis le milieu du XVIII^e siècle résident dans les rapports de plus en plus étroits de la Grèce avec la culture occidentale, dans l'enseignement du grec ancien dans les écoles et collèges grecs et dans la fierté nationale des Grecs modernes, qui les a empêchés d'oublier leur noble origine.

1. Quelques-uns des mémoires anthropologiques des Observateurs furent publiés par Jean Copans et Jean Jamin dans *Aux origines de l'anthropologie française*, Paris, Le Sycomore, 1978. De plus, la revue grecque « MéliSSa », qui paraissait à Paris, publia le statut de la Société des Observateurs de l'Homme en 1819, date à laquelle le *Mémoire* de Coray fut réimprimé.

2. Coray, *Mémoire...*, *op.cit.*, p.1.

Les rapports entre les intellectuels grecs et la culture occidentale existaient depuis longtemps: la plupart des médecins grecs avaient fait leurs études en Italie, et la majorité des livres grecs étaient imprimés et publiés à Venise. Mais ce qui devait modifier le sens de l'évolution des choses, ce fut, selon Coray, le grand renouveau scientifique des «Lumières» qui s'opéra en France au cours de la première partie du XVIII^e siècle et qui unifia et réorganisa l'ensemble du savoir occidental. En effet, peu de temps après l'édition de l'*Encyclopédie*, des traités de physique expérimentale, de mathématiques et de morale commencèrent à être traduits en Grèce et enseignés dans les collèges.

Parallèlement, « par une nouvelle direction que diverses circonstances venaient de donner aux canaux du commerce »¹, les Grecs se mirent à commercer avec l'Europe occidentale, à apprendre, de plus en plus nombreux, les langues européennes, et ne tardèrent pas à créer plusieurs colonies marchandes en Hollande, Allemagne, Autriche et France. Ainsi les rapports se multiplièrent-ils. Les jeunes gens furent de plus en plus nombreux à s'instruire, tandis que le commerce répandait l'aisance dans la nation et « arrachait à l'oisiveté une foule de jeunes Grecs et les (disséminait) dans diverses contrées de l'Europe, en même temps qu'il (fournissait) au reste de la jeunesse nationale plus de moyens de s'instruire, par la multiplication des collèges. L'émulation qui devait nécessairement naître de ce nouvel état de choses (détermina) une partie de cette jeunesse à venir, après avoir fait ses classes dans les collèges nationaux, compléter ses études en Europe »².

L'essor de la marine marchande des Grecs, résultat des traités conclus entre la Russie et la Porte ottomane, constitue à lui seul l'une des causes les plus importantes de la régénération de la civilisation en Grèce. Coray consacre plusieurs pages à montrer l'interaction qui existe entre la floraison du commerce et l'organisation d'un enseignement plus moderne

1. Coray, *Mémoire...*, *op.cit.*, p.17.

2. Coray, *Mémoire...*, *op.cit.*, p.19.

et plus efficace, offrant ainsi un portrait détaillé de la bourgeoisie grecque naissante. Il parle du luxe de millionnaires d'Hydra et de Chios, de leur mécénat qui encourageait les éditions des traductions et favorisa la création de plusieurs institutions d'enseignement. Il évoque aussi les structures administratives semi-indépendantes de ces petites régions de commerçants ou de guerriers.

Tout son discours tend à prouver l'inexactitude des accusations de Cornélius de Pauw contre les Grecs modernes. Coray estime que Pauw n'était pas suffisamment informé sur ce qui se passait en Grèce depuis le milieu du XVIII^e siècle, quand il « prophétisait en face de toute l'Europe, avec le ton et la confiance d'un inspiré, que chez les Grecs l'ignorance et la superstition (avaient) jeté des racines si tenaces et si profondes qu'aucune puissance humaine ne saurait les extirper. S'il avait été instruit de ce qui se passait alors chez les Grecs, et qu'il eût voulu raisonner en philosophe », ajoutait Coray, « il aurait vu et conclu... que chez ce peuple, les esprits étaient en fermentation »¹.

La réflexion de Coray reste avant tout politique. La « fermentation des esprits » qu'il constate en Grèce est en même temps socio-culturelle et politique. En répliquant à de Pauw, Coray entend montrer une nation qui se considère comme « prisonnière de guerre » et qui n'a jamais manqué l'occasion de combattre l'occupant, aux côtés de tous ceux qui se présentaient comme des libérateurs virtuels : Vénitiens, Russes, puis Français républicains.

Coray donne ainsi l'image d'un pays qui essaie de s'organiser et de rattraper d'une certaine manière le temps perdu, un pays où tout est en effervescence : la vie économique comme la vie sociale, l'enseignement et l'impression des livres. Les rapports de plus en plus étroits entre nationaux grecs et civilisation occidentale, par le biais de la culture et du commerce, accomplissaient un changement radical de la vie et de la mentalité des habitants contemporains de la Grèce. Selon Coray, tout

1. Coray, *Mémoire...*, *op.cit.*, p.14.

dans ce pays annonçait déjà qu'il allait bientôt reprendre son rang parmi les nations éclairées de l'Europe. « L'ardeur et la persévérance de la jeunesse étudiante, le zèle des gens riches » et les initiatives de tous les dignitaires, laïques ou ecclésiastiques, si injustement accusés par Cornélius de Pauw, travaillaient à la régénération et au redressement de la Grèce.

Du fait du caractère politique et propagandiste du *Mémoire*, Coray déforma légèrement les aspects de la réalité grecque qu'il se proposait d'analyser. Que l'on songe, par exemple, à la manière dont il parle des traductions de Voulgaris, qu'il jugeait par ailleurs absurdes et inutiles, ou encore au fait qu'il passe sous silence le mécanisme de restriction et de réaction politique et intellectuelle déployé par l'Église, auquel il avait lui-même répondu sous couverture de l'anonymat : tout tend à démontrer le caractère propagandiste de ses opinions, dictées par les circonstances qui avaient vu naître son discours.

Ce discours ne passa pas inaperçu : si le caractère politique de son contenu n'en permit pas la diffusion et le commentaire en France, il n'en fut pas de même pour le reste de l'Europe. L'Allemand Jacob Salomon Bartholdy, au retour d'un voyage de deux ans en Grèce, devait consacrer 150 pages à la réfutation de l'opuscule de Coray.

Les observations de Bartholdy sur la Grèce et sa réfutation des opinions de Coray furent publiées en 1805 à Berlin, sous le titre modeste de *Bruchstücke zur näheren Kenntniss des heutigen Griechenlands, gesammelt auf einer Reise von J.L.S. Bartholdy im Jahre 1803-1804*, en deux volumes in-8°. Ces « fragments » constituent, dans le premier volume, un important ouvrage de synthèse sur la Grèce moderne, une analyse approfondie de la vie sociale, économique et culturelle de la Grèce à l'aube du XIX^e siècle, tandis que le second volume est entièrement consacré à la réfutation des thèses de Coray.

La synthèse de Bartholdy représente un type radicalement nouveau de récit de voyage en Grèce : il ne s'agit plus d'une relation du trajet et d'observations du voyageur, mais d'un commentaire systématique et synthétique de l'ensemble de la vie de la nation grecque, accompagné d'un

commentaire des diverses autres approches du même sujet, une sorte de scholie sur les voyages en Grèce.

Fils d'une riche famille juive de Berlin, doté d'une solide éducation en droit et en philosophie, Bartholdy devait devenir par la suite un diplomate assez important pour représenter la Prusse au Congrès de Vienne et assumer les fonctions d'ambassadeur du roi de Prusse à Rome. Quand il visita la Grèce, il n'était âgé que de 24 ans, ce qui ne l'empêcha pas de composer l'une des premières études européennes globales et systématiques sur ce pays.

En effet, le récit de Bartholdy porte avant tout sur les habitants modernes de la Grèce, et consiste en une critique calme et lucide des opinions des différents voyageurs qui l'avaient précédé. Les scholiastes grecs ont voulu voir en sa personne un ennemi de la nation grecque: C. Dimaras constate à ce propos que le nom de Bartholdy était devenu la pire des insultes entre les érudits grecs du début du XIX^e siècle¹. Mais la lecture de l'ouvrage ne confirme en rien ce sentiment.

Bartholdy voyagea dans la Grèce continentale du début du XIX^e siècle, et en retraça une des images systématiques que nous possédions pour ces années si importantes de l'histoire du pays. Doté d'un esprit méthodique, Bartholdy observe et relate tous les aspects de la vie sociale, économique et culturelle du pays. En homme cultivé, il s'intéresse aux ruines de l'antiquité, et constate leur total abandon à la voracité des antiquaires et des voleurs de tous les temps, et s'étonne que l'incroyable barbarie de lord Elgin n'ait pas donné le signal de la complète mise à sac des antiquités de la Grèce.

Lucide et objectif, notre observateur essaie d'approfondir tous les sujets auxquels il touche: l'insécurité et les turbulences dues aux guerres entre Turcs et Russes avaient été fatales à l'économie du pays; la violence des Albanais à Mistra avait eu pour conséquence une baisse de 50% de la production de la soie, tandis que le seul voisinage du Magne révolté avait

1. C. Dimaras, *Frontismata*, I, Athènes, 1968, p.77. Parmi les «aventures» de Bartholdy en Grèce, nous nous limitons à citer la plus humoristique: en 1848, Jacob Pitsipios publia son roman *Le singe Xouth*, qui n'était autre que Bartholdy, transformé par la justice divine en orang-outang et vivant à Athènes afin d'expier ses crimes.

obligé les cultivateurs turcs de Sparte à abandonner leurs champs. En même temps, la piraterie féroce exercée par les mêmes Maniotes posait de très graves problèmes à la navigation au Cap Matapan et par conséquent au commerce. En revanche, les actifs industriels d'Ambélakia lui offrirent la possibilité de décrire une région prospère et commerçante, peuplée de gens ouverts à l'Occident par la pratique de leur commerce, parlant des langues étrangères, dont les enfants avaient étudié en Allemagne ou en Autriche. Bartholdy consacre plusieurs pages de son récit à cette société opulente, perchée sur des montagnes arides, que la fabrication et le commerce du fil teinté avaient accoutumée aux mœurs et usages occidentaux, à la cravate qui protégeait le cou du froid, à la franc-maçonnerie, au théâtre. En observateur perspicace, Bartholdy constate que pour cette société civilisée, les vexations des Turcs étaient bien plus pénibles à supporter.

Le second volume de la narration de Bartholdy a pour titre *De l'état de la civilisation chez les Grecs modernes ; de leur danse, de leur constitution physique ; de l'état de la sculpture, de la peinture et de la poésie parmi eux*. Il s'agit d'une réfutation, menée aussi méthodiquement que le reste de l'ouvrage, des opinions exprimées par les propagateurs des idées de régénération de la Grèce, et plus précisément, de celles de Coray parues dans le *Mémoire*.

Pour mieux saisir la réaction de Bartholdy face à ces panégyristes de la régénération de la Grèce, il conviendra d'abord d'examiner attentivement certaines expressions qui nous semblent aujourd'hui des formules rhétoriques, mais qui, à la fin du XVIII^e siècle, modifiaient totalement le contenu d'un discours.

L'ouverture et la conclusion du *Mémoire* de Coray fournissent un aperçu clair de sa pensée. Dès l'épître dédicatoire, Coray affirme au nom de tous les Grecs que la régénération dont il va traiter sera une restauration de l'antiquité : « Nous avons tous senti le besoin de rentrer en possession des lumières de nos ancêtres, dont une longue suite de malheurs nous avait, pour ainsi dire, déshérités ; et nous commençons tous à agir en conséquence ». Mais l'hésitant « pour ainsi dire » de

l'introduction devait disparaître dans la conclusion : s'adressant à ses compatriotes, Coray déclare : « Vous prouvez à l'univers que si des circonstances malheureuses peuvent dévaster le sol le plus fertile, elles ne peuvent point lui ôter sa fécondité naturelle ; une légère pluie et un peu de culture suffisent pour y faire germer de nouveau toutes les richesses qui le couvraient... »¹.

Influencé par l'hellénisme critique et comparé de la fin du XVIII^e siècle, Coray oublie que dans tout le cours de son discours, il avait traité de l'émergence d'un nouveau pays, disposant d'un caractère propre, tout à fait différent de tout ce que représentait la Grèce antique : un pays bourgeois et libéral, ouvert aux acquisitions culturelles, mais surtout techniques de l'Occident européen. Entraîné par son hellénisme, il tombe facilement dans ces lieux communs qui constituaient cependant le fonds méthodique et affectif à la fois de sa pensée, pensée qui demeurait pour le reste claire et lucide.

Suivant la voie ouverte par Voltaire, Guys, Choiseul-Gouffier et Volney, Coray apporte le témoignage de la formation d'une conscience moderne, occidentale, commerçante et technologique en Grèce, comme une preuve supplémentaire de la restauration de l'antiquité tant désirée par les partisans du « retour à l'antique ». Cette attitude de Coray est toutefois bien plus complexe. Durant toute sa vie, face aux circonstances critiques qui devaient modifier l'histoire de sa patrie, Coray trouva toujours la réponse adéquate à donner à travers l'édition d'un texte classique.

Mais c'était précisément cet aspect particulier de la régénération de la Grèce qui était rejeté par des observateurs différemment motivés. Bartholdy se moquait de l'attachement des hellénistes à la moindre manifestation grecque. Il l'avait d'ailleurs montré lors de son retour de Grèce, quand il osa la plaisanterie d'envoyer à l'Académie des Arcades, à Rome, de l'eau de Trépi et du miel de la Sabine comme provenant de la fontaine de Castalie et du mont Hymette. Les bons Arcadiens, bien loin de

1. Coray, *Mémoire...*, *op.cit.*, p.64.

s'imaginer joués, célébrèrent ce don par de nombreux sonnets, ce qui amusa beaucoup le mystificateur.

Armé de son esprit froid et objectif, Bartholdy parcourut deux années durant presque toutes les régions habitées par les Grecs et ne trouva nulle part le moindre signe de régénération des arts, de la pensée ou de la législation antiques. Il ne rencontra qu'abandon total en matière artistique, un peuple ignorant de la culture des anciens, un clergé superstitieux, bref partout des gens prétentieux et incultes, avides de gain. Nul créateur, nul artiste, nul poète. Les arts populaires, en admettant même qu'ils aient conservé quelques souvenirs à demi éteints de l'antiquité, et cela seulement aux yeux d'un spécialiste, restaient grossiers, monotones et dépourvus de charme.

Bartholdy est accusé par les historiens grecs actuels mêmes¹ de partialité, de mauvaise foi, d'esprit de calomnie. Mais ses conclusions semblent bien plus cohérentes, réalistes et concrètes que les élucubrations enthousiastes des promoteurs de la restauration de l'antiquité.

Pour Bartholdy, la Grèce ressemble à une grande forêt, jadis splendide, d'arbres rares et majestueux. Mais les vieilles branches ont été coupées, et tout espoir de voir de nouveaux rejetons fleurir sur les vieux troncs semble perdu à jamais. Là où persistaient encore les vieilles racines, toute culture paraissait exclue. Sans doute ne serait-il pas impossible de tout déraciner et de replanter sur le même sol une nouvelle culture, toute différente. Mais nul ne saurait prévoir les résultats d'une telle opération. La seule chose que l'on puisse suggérer, c'est la manière: tout d'abord, il faut expulser les Turcs de l'Europe, mais il serait peu sage d'attendre de tels exploits de la part des Grecs; de plus, l'occidentalisation de ce peuple s'avérerait bien plus malaisée que ne se plaisent à l'imaginer certains.

Les deux ouvrages, le *Mémoire* de Coray et les *Fragments* de Bartholdy, sont pour ainsi dire complémentaires. L'un et l'autre ont essayé de décrire

1. Emm. Franghiskos, «Deux accusateurs de la nation», *Epoheis* 41, 1966, p.18, tiré à part; Simopoulos, *op.cit.*, vol.III, p.180-225.

l'état de la Grèce moderne. Mais alors que Coray étudie l'émergence de la bourgeoisie commerçante, voulant voir en elle la réapparition et la restauration des valeurs antiques, Bartholdy constate la complète et irrévocable décadence de toutes les vertus de l'antiquité.

Coray essayait de construire une image dynamique et combative de la société grecque. C'est ainsi qu'il avait rassemblé un matériel provenant d'horizons parfois opposés : la culture traditionnelle des ecclésiastiques, qui s'appuyait sur les structures byzantines, et celle des commerçants, qui puisaient leur savoir-faire dans l'Occident européen ; la combativité et le désir d'indépendance des « pirates » du Magne et des « klephtes » de Souli ; le luxe des armateurs et l'administration « éclairée » des princes phanariotes. Il voyait en tout la « régénération de la Grèce », c'est-à-dire des pays et des civilisations disparus avec la conquête des Macédoniens.

En revanche, Bartholdy constatait la disparition définitive des vertus de la civilisation classique ; et même là où avaient subsisté des formes pétrifiées de cette décadence, soit à travers l'usage de la langue, soit dans l'existence tenace de structures byzantines, surtout ecclésiastiques et éducatives, avec tout ce qu'elles comportaient de renfermement sur soi et de haine vis-à-vis de l'étranger, rien de valable ne pouvait éclore.

L'hellénisation de la culture et de la société grecques était évidente pour l'un et impossible pour l'autre. Ils s'accordaient davantage sur l'occidentalisation de la civilisation grecque moderne. Mais pour Bartholdy, cette société devait être une société toute neuve, débarrassée de la rouille accumulée en deux mille ans de décadence. Pour Coray au contraire, cette nouvelle société serait l'héritière légitime de la culture antique rapatriée ; il considérerait l'ensemble de la culture occidentale comme une superstructure, une construction élaborée avec les matériaux pris à l'antiquité grecque classique.

Sur ce point, nous devons remarquer que Coray déformait les phénomènes qu'il étudiait afin de les ramener aux schémas de son système, comme pour le rôle de l'Église ou l'importance accordée aux traductions extravagantes de Voulgaris déjà citées. Bartholdy au contraire restait plus serein, n'étant impliqué ni psychologiquement ni affective-

ment, et n'ayant pas de système à défendre. C'est pourquoi il représente un exemple assez sain de l'hellénisme critique et comparé, et, surtout, le début de son dépassement : l'apparition d'une lecture renouvelée de la Grèce, qui ne chercherait plus les permanences, décadentes ou florissantes, de l'antiquité. Ses pages sur la manière de voyager en Grèce ou sur la société d'Ambélakia sont peut-être les premières approches de la Grèce moderne dépourvues de système préconçu.

Néanmoins, nous devons signaler que Bartholdy tombe dans une erreur analytique que Coray avait su délicatement éviter : tout au long de ses observations, Bartholdy ne cesse de comparer la société grecque aux sociétés organisées de l'Europe occidentale ; il semble incapable d'apprécier le rôle que l'unification nationale, en tant que facteur de constitution d'une société, peut jouer dans la formation des esprits.

De son côté, l'intelligentsia grecque n'était pas prête à abandonner le soutien moral que lui apportaient l'antiquité et sa restauration en pays grec. Les hellénistes français, surtout ceux du cercle de Coray, se rallièrent rapidement aux intellectuels grecs, soit en présentant dans la presse des comptes rendus de leurs ouvrages réfutant les thèses de Bartholdy, soit en rédigeant des articles originaux sur les progrès de la civilisation en Grèce.

L'ensemble du matériel de cette discussion, orchestrée en grande partie par Coray, est exposé dans l'ordre chronologique dans le tableau suivant. Nous distinguons trois étapes différentes : la première consiste en la réfutation des thèses de Cornélius de Pauw, la deuxième en celle des thèses de Bartholdy, et la troisième, plus restreinte, en l'exposition des opinions, jusque là inconnues du grand public, de Villoison et en leur réfutation.

1788, Cornélius de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, Berlin.

1796, nov., Coray, « Lettre à M. Chardon de La Rochette sur le Testament secret des Athéniens », *Le Magasin Encyclopédique*.

1799, mai, Chardon de La Rochette, « Notice sur Mr. de Pauw », *Le Magasin Encyclopédique*.

1800, Coray, *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, Paris.

1803, janv., Coray, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, Paris.

1804, (fin) Quatremère de Quincy, « De Mr. de Pauw et de son opinion sur la beauté des femmes de la Grèce », *Archives Littéraires de l'Europe*.

1805, Bartholdy, *Bruchstücke zur näheren Kenntniss des heutigen Griechenlands*, Berlin.

1807, Coumas, *Recueil de traités élémentaires sur les diverses parties des mathématiques et de la physique*, Vienne.

1807 Bartholdy, *Voyage en Grèce*, traduction Aug. de C., Paris.

1807, Coray, *Harangues et Lettres d'Isocrate... et un discours sur l'enseignement de la langue grecque*, Paris.

1808, 20-1, Malte-Brun, « Compte rendu du *Voyage en Grèce* par Bartholdy », *Journal de l'Empire*.

1808, avril, N.K. (Codrika), « Observations sur le *Voyage en Grèce...* par Bartholdy... », *Le Magasin Encyclopédique*.

1808, avril, Villoison, éd. Malte-Brun, « Observations faites pendant un voyage en Grèce », *Annales des Voyages*.

1808, sept., Clavier, « Compte rendu des Traités élémentaires de Coumas », *Le Magasin Encyclopédique*.

1808, sept., Fr. Thurot, « Compte rendu de l'*Isocrate* de Coray », *Mercure de France*.

1808, 11 sept., Boissonade, « De la littérature des Grecs modernes », et 20 Sept. « Sur la traduction d'*Atala* en grec vulgaire », *Journal de l'Empire*.

1809, 29 mai, Boissonade, « Sur l'*Isocrate* de Coray », *Journal de l'Empire*.

1809, Coray, *Les Vies parallèles des hommes illustres de Plutarque*, tome 1^{er}, Paris.

1809, mai, Fr. Thurot, « Notice sur deux ouvrages publiés dans le cours des années 1807 et 1808 par M. Coumas... », *Mercure de France*.

1809, juillet, Fr. Thurot, « Compte rendu du *Plutarque* de Coray », *Mercure de France*.

1810, St. Voulgaris, éd. Malte-Brun, « Extraits de quelques lettres de M.

St. Voulgaris, de Corfou, sur les Grecs modernes», *Annales des Voyages*.

Et c'est ainsi que commença la nouvelle étape de cette guerre des images mentales, la plus violente de toutes. Lors de la publication de l'édition allemande du *Voyage* de Bartholdy, Coray se sentit justement offensé et exhorta son ami et correspondant Alexandre Vassiliou, qui résidait à Vienne, à réfuter le plus violemment possible les thèses de Bartholdy sur la régénération des Grecs. Le fait que Bartholdy réfutait ses propres opinions en le nommant ne permettait pas à Coray de défendre ouvertement ses thèses déjà exposées. De plus, il voulait avant tout montrer que partout en Europe existaient des intellectuels grecs responsables et instruits, dotés d'une conscience nationale élaborée et prêts à défendre les droits offensés de leur nation. Mais Vassiliou ne devait jamais composer ce que Coray lui demandait avec tant d'insistance, et il ne se trouva personne pour répondre à la thèse « dangereuse » de cet héritier idéologique de Cornélius de Pauw. Ainsi la « contamination » passa-t-elle les frontières de l'Allemagne : le livre fut traduit en français par Auguste de Coudray, sous la surveillance directe de Bartholdy, sous le titre *Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804 par J.L.S. Bartholdy, contenant des détails sur la manière de voyager dans la Grèce et l'Archipel...* (2 vol. in-8°, Paris, 1807).

Malte-Brun, depuis peu éditeur des « Annales de Voyages », travaillait au moment de la parution de la traduction française de Bartholdy sur les papiers laissés par Villoison. Nous avons déjà parlé, au chapitre précédent, de la publication par Malte-Brun des remarques de Villoison sur les Grecs ; le géographe danois dut être frappé par la concordance des opinions des deux voyageurs, qui avaient parcouru la Grèce avec un intervalle de vingt années. C'est pourquoi, lorsqu'il entreprit d'écrire dans le « Journal de l'Empire »¹ le compte rendu de l'édition du *Voyage* de Bartholdy, c'est surtout de la dégénération des Grecs qu'il traita, combinant les opinions de Pauw, de Villoison et de Bartholdy sur le sujet.

1. Feuille du mercredi 20 janvier 1808, p.3 et 4.

Malte-Brun est un personnage assez extraordinaire, en ce début du XIX^e siècle. Héritier de l'esprit républicain et épistémologique des idéologues, mais à présent étroitement attaché aux intérêts politiques de l'Empire, collaborateur de Mentelle et futur auteur de la *Géographie Universelle*, ouvrage monumental qui devait donner une image nouvelle, synthétique et complète de l'humanité, Malte-Brun, dans son compte rendu de l'ouvrage de Bartholdy, ne saisit pas l'esprit du voyageur. Loin de s'apercevoir, comme Bartholdy, des lacunes dans le système de l'hellénisme critique et comparé, qui voulait voir la Grèce moderne comme un appendice décadent et dégénéré de l'antiquité classique, Malte-Brun composa un article qui s'adressait avant tout aux hellénistes soucieux de voir les changements opérés en Grèce comme des preuves de la régénération des valeurs antiques.

Influencé par l'esprit, l'érudition et le volume des travaux de Villoison, Malte-Brun s'engage dans la voie de l'hellénisme critique et comparé, considérant tout le matériel apporté par Bartholdy en dehors de la pensée de ce dernier.

« M. Bartholdy trace, de la dégénération morale des Grecs modernes, un tableau peu riant, mais malheureusement très vraisemblable. Tout ce qu'il dit à cet égard s'accorde avec ce que nous venons de lire dans les papiers inédits du célèbre Villoison ; et les remarques de ce voyageur français, qui paraîtront dans les « Annales des Voyages », confirment la plupart des jugements que le voyageur allemand a portés »¹.

Ainsi Malte-Brun laisse-t-il échapper le véritable renouveau que l'ouvrage de Bartholdy apportait à l'étude et à l'approche de la Grèce moderne, et se lance dans une longue discussion avec ceux parmi les hellénistes qui ne voulaient pas admettre le fait que la civilisation grecque s'était irrémédiablement corrompue.

« Pourquoi cette vérité historique excite-t-elle le courroux de quelques hellénistes qui ne connaissent la Grèce que par des relations ? Tous les

1. *Op.cit.*, p.3.

ouvrages de l'antiquité classique sont remplis de témoignages sur cette dégénération des Grecs, qui a commencé dans le siècle d'Alexandre et qui a continué sans interruption sous la domination des empereurs romains et byzantins... Les Turcs n'ont point contribué à cet avilissement d'une nation jadis si digne d'admiration; elle était parvenue au dernier degré avant l'invasion de ces conquérants; on ne peut les accuser que d'avoir perpétué le déplorable état des choses qu'avait amené le stupide despotisme des successeurs de Constantin»¹.

L'article de Malte-Brun est une longue série de preuves, d'Hérodote à Bartholdy, de la dégénération des vertus et du génie des Grecs. Outre ces preuves, Malte-Brun retient de Bartholdy ses objections concernant la modernisation et l'occidentalisation du pays. C'est ainsi qu'il évoque le rôle réactionnaire du clergé orthodoxe et l'indiscipline des Grecs, ainsi que les nombreuses différences sociales, économiques et ethniques qui les divisent et qui gêneraient leur unification, et partant, la formation d'un État moderne. Son discours est bien moins modéré que celui de Bartholdy, ou même de Villoison: il n'a pas voulu ménager son langage: «Les Grecs d'aujourd'hui rampent en esclaves au pied d'un pacha; ils se dénoncent entre eux de la manière la plus atroce; parmi les vains et corrompus habitants du Fanal de Constantinople, le fils livre le père à la mort pour partager ses dépouilles sanglantes; les ministres de la religion trafiquent de la crédulité d'un peuple ignorant», etc².

Le clergé et les commerçants, tant vantés par Coray dans son *Mémoire*, ne sont pas davantage épargnés: «On doit avouer que les Turcs ne défendent l'entrée d'aucun ouvrage européen: c'est le patriarche de Constantinople qui excommunie ceux qui oseraient les lire. En un mot, le clergé grec seul travaille à retenir le peuple dans la profonde barbarie où il est tombé: le clergé grec a ses raisons pour cela. Les pratiques superstitieuses du peuple, relatives aux ensorcellements, sont dirigées par

1. *Ibid.*, p.3.

2. *Ibid.*

ces indignes ministres de la religion, qui en tirent de gros revenus. D'un autre côté, les seuls Grecs qui s'élèvent un peu au-dessus du peuple sont marchands ; or, l'esprit du commerce, quand il n'est pas contenu et contrebalancé, doit nécessairement avilir un peuple : le commerce amène le luxe, sans adoucir les mœurs ; il n'est l'ami des lumières qu'autant qu'elles l'aident dans ses spéculations : jamais un grand homme ne sortit d'un comptoir ni d'une boutique... »¹

Malte-Brun tente de dissiper « l'illusion des âmes généreuses » qui veulent se représenter les Grecs comme soupirant après la liberté, avides des Lumières de l'Europe, prêts à recevoir avec enthousiasme ceux qui ramèneraient la civilisation européenne dans son antique patrie. « Mais l'amour de la vérité doit imposer silence à la voix du sentiment », affirme-t-il ; « on doit avouer que l'insouciant, le faible, le décrépît gouvernement des Turcs oppose à la civilisation de la Grèce bien moins d'obstacles qu'on ne le pense communément ». Tandis que Bartholdy désignait comme étant la première chose à faire, base indiscutable de tout effort de changement de la Grèce, l'expulsion des Turcs de l'Europe, Malte-Brun prétendait que les Turcs n'empêchaient en rien les Grecs de s'instruire : « Les Turcs ne persécutent point ceux de leur sujets qui voyagent en Europe pour leur instruction ; c'est un moine grec qui, dans un misérable pamphlet, rapporté par Bartholdy, menace de la damnation éternelle ceux qui envoient leurs enfants étudier dans les universités d'Allemagne »².

Cette présentation de la dégénération morale des Grecs, faite sur le mode le moins favorable possible, traitée comme une vérité historique indéniable, provoqua de vives réactions parmi les intellectuels grecs et les

1. *Ibid.*, p.4.

2. Malte-Brun pense ici à l'*Antiphonésis* d'Athanassios Parios, publiée en 1802. Si Coray, dans sa volonté de présenter ses compatriotes sous le jour le plus favorable, passe sous silence le rôle réactionnaire de l'Église grecque, Malte-Brun semble ignorer que les Ottomans s'assuraient de la soumission des minorités nationales qui vivaient sous leur domination par l'intermédiaire des autorités ecclésiastiques, qui étaient responsables de tout ce qui se passait au sein des communautés qu'elles dirigeaient. En même temps, il néglige aussi la force d'inertie des Ottomans, ennemis de toute occidentalisation et modernisation de leur Empire. Ce sont ces forces religieuses et militaires qui provoquèrent les révoltes sanglantes de 1807 et 1808.

hellénistes. Grâce à la correspondance de Coray, nous sommes en mesure de conclure qu'une véritable contre-offensive s'organisa dans le but de répondre à cette triple attaque de la fin 1807 et du début 1808 : toute une série de textes et d'articles se donna pour objectif de démentir et réfuter la traduction de Bartholdy, le compte rendu de Malte-Brun et l'édition des *Observations* de Villoison, de prouver enfin qu'en Grèce tout était en train de se transformer radicalement et que cette révolution culturelle et sociale rendait inévitable le rapatriement des lumières et de la civilisation.

Avant même que la contre-offensive française ne se manifestât sous l'impulsion de Coray et des hellénistes de son cercle, c'est Pan. Codrika qui, dès mars 1808, répliqua aux attaques conjuguées de Malte-Brun et de Bartholdy. Son article, long de 29 pages, signé des initiales N.K., fut inséré dans le « Magasin Encyclopédique »¹ sous le titre « Observations sur le Voyage en Grèce, fait dans les années 1803 et 1804, par J.L.S. Bartholdy. Traduit de l'allemand par A. du C. »

En tout premier lieu, la grille de lecture à travers laquelle Codrika interprète l'évolution des phénomènes en Grèce diffère de celle de Bartholdy. Pour Codrika, la Grèce moderne est une permanence de l'antiquité : dès les premières lignes de son argumentation, il déclare qu'un voyage en Grèce n'est autre chose que le récit « de détails sur tout ce que la Grèce moderne renferme encore de beau et de curieux, de médiocre ou d'indifférent »².

Selon lui, cette permanence répond aux lois naturelles. Quand il argumente sur la beauté des femmes antiques et modernes, déniée par de Pauw et Bartholdy — le premier niait que les femmes eussent été belles dans l'antiquité, tandis que le second affirmait que la beauté des femmes antiques n'existait plus en Grèce —, Codrika affirme : « Nous demandons pourquoi cette dégradation au physique, quand même elle serait reconnue, ce dont nous sommes loin de convenir, serait sans retour, comme il a plu à cet observateur de le décider ? Les lois immuables de la nature sont-elles

1. ME, 13^e année, 1808, vol.2, p.90-118.

2. *Ibid.*, p.90.

donc entièrement interverties en haine seule des Grecs ? La Grèce a-t-elle changé de position géographique ? La beauté et la température du climat n'y sont-elles donc plus les mêmes ? Et s'il en était ainsi, on aurait encore à demander en quoi les Grecs modernes devraient encourir tant de reproches pour une dégradation dont ils seraient victimes sans en être responsables ? Mais rien de tout cela n'existe. La Grèce n'a changé que de régime politique ; et puisque cette prétendue dégradation, quant au physique, ne pourrait être imputée qu'à une cause purement morale, le mal ne saurait être sans remède, et il ne faudrait qu'une circonstance heureuse pour rendre encore à la Grèce ses belles femmes, que M. Bartholdy regrette tant de n'avoir pas retrouvées »¹.

Sur le problème de la dégradation morale des Grecs modernes observée par Bartholdy, Codrika se montre plus virulent : recourant à des expressions de grand seigneur, il accuse Bartholdy d'exposer des preuves insignifiantes, des « anecdotes ramassées dans les tabagies, ou racontées par certains individus qui abusaient gaiement de son inexpérience »². Pour Codrika, tout se dénature aux yeux de Bartholdy parce qu'il est arrivé en Grèce avec des idées toutes formées : « Ainsi, dans le zèle et le respect des Grecs pour la religion, M. Bartholdy ne verra que *fanatisme destructeur* ; dans la soumission aux lois du pays, que *dégénération politique* ; dans l'obéissance aux préposés de l'autorité, qu'un honteux avilissement. Pour lui, la fierté nationale n'est que *de la vanité* ; la bonne foi, la loyauté, la délicatesse, *tromperie, ignorance, stupidité* ; enfin, l'urbanité, l'hospitalité, *calcul d'intérêt, bassesse, cupidité...* »³

Codrika et Bartholdy partent de points diamétralement opposés. Le premier considère que la Grèce moderne n'est que l'un des avatars du même « esprit », de la même « nation » et du même « génie », qu'elle se dégagera de « la longue éclipse qu'elle a éprouvée »⁴ et qu'elle « peut

1. *Ibid.*, p.99.

2. *Ibid.*, p.100.

3. *Ibid.*, p.101.

4. *Ibid.*, p.111-112.

renaître de ses cendres »¹, tandis que le second estime qu'en Grèce, « tout annonce, tant au physique qu'au moral, une dégradation complète, et qui paraît sans remède » ; « que la dépravation des mœurs est portée à un degré si affligeant que l'on doit désespérer d'une réforme heureuse »².

Au-delà de sa rhétorique, le discours de Codrika ne manque pas de perspicacité ni de lucidité : les moindres transformations positives, les moindres améliorations opérées au sein de la société, guidées par des nécessités internes et non par une décision du pouvoir, sont à ses yeux des preuves de la régénération inévitable de la Grèce : « on peut se livrer à l'espérance de voir s'opérer dans un pays une révolution morale, une régénération de l'esprit, sans changement ni dans le gouvernement ni dans la situation politique d'un peuple ; en considérant tout ce qui a déjà eu lieu en Grèce et toutes les améliorations qu'elle a obtenues, tant par rapport à l'éducation que par rapport à l'instruction publique, c'est ce qu'on doit attendre de ce pays »³.

Outre un angle d'approche opposé, Codrika reproche principalement à Bartholdy les points suivants : la confusion qui règne dans son ouvrage ; le fait que l'auteur ne parle ni le grec ni le turc ; l'ignorance absolue des lois du pays, de la politique administrative, des formes du gouvernement ; la rapidité de son voyage et la « mesquinerie » de ses moyens ; enfin, la mauvaise sélection de ses sources.

Le premier point prouve que le fait que le *Voyage* de Bartholdy représentât un genre nouveau dans la littérature des voyages avait totalement échappé à Codrika. Il ne s'agissait plus de la relation détaillée du circuit du voyageur, d'une sorte de journal, mais d'un traité sur le pays visité, accompagné de la présentation raisonnée des conclusions de l'auteur. En effet, par sa forme même, le récit de Bartholdy se différencie radicalement des ouvrages de ses prédécesseurs : la volonté d'une synthèse méthodique est omniprésente, quand Bartholdy compose des chapitres

1. *Ibid.* p.117.

2. *Ibid.* p.97.

3. *Ibid.*, p.114-115.

portant sur le climat, le paysage, les modes de transport, le caractère des Grecs et des Turcs, l'état de la littérature et des arts, la religion et les mœurs des habitants du pays.

Bartholdy, comme nous l'avons déjà souligné, voulut voir la Grèce comme un pays uniforme et unifié. Mais l'« unification » qu'il propose, à travers le regroupement synthétique de son récit, des différentes sociétés grecques, était pleine de dangers. Entre la caste des Phanariotes et les cultivateurs de Morée, entre les armateurs des îles, les commerçants d'Ambélakia et les éternels révoltés du Magne, il n'existait aucun lien véritable en dehors de la langue, de la religion et des souvenirs communs. La « nation grecque », en tant qu'ensemble cohérent et structuré, n'existait pas encore et ne pouvait exister, privé qu'elle était, depuis des siècles, d'un gouvernement et d'une administration qui l'eussent unifiée. Bartholdy avait cherché deux choses en Grèce, et n'avait trouvé ni l'une ni l'autre : la Grèce ancienne d'une part, ou un pays moderne de l'autre, avec son éducation, ses sciences, ses lois et ses arts¹.

Là où existaient quelques faibles traces d'organisation comme dans les Principautés Danubiennes, contrôlées depuis un siècle déjà par des princes phanariotes, avec son esprit méthodique et quelque peu pédant, Bartholdy parvient à imaginer une évolution pour l'avenir : « Si jamais... les cours de Valachie et de Moldavie deviennent indépendantes, il se pourrait que, sous un gouvernement favorable, et après un long intervalle, il s'y élevât des hommes distingués. Mais je répète néanmoins que, même en supposant la situation politique la plus avantageuse, je n'attends rien qui réponde aux brillantes espérances que nous donnent les panégyristes de la Grèce moderne »².

Codrika se donna beaucoup de peine pour détecter toutes les lacunes qui pouvaient exister dans le système et les connaissances de Bartholdy. Il

1. Pour l'image de la société et de la culture grecques modernes dans la presse littéraire parisienne, se référer à la deuxième partie de notre étude.

2. J.L.S. Bartholdy, *Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804... traduit de l'allemand par A. du C.*, 1807, vol.2, p.44.

sut mettre à profit sa propre expérience des particularités de la société grecque dispersée et son savoir linguistique, entre autres. Il parla abondamment de l'éducation et des éditions, des traductions et du commerce des Grecs modernes. Cependant, malgré tout son désir de donner une image positive des efforts entrepris par ses concitoyens pour s'éduquer et participer activement à la civilisation de l'Europe occidentale et devenir dignes de la gloire de leurs ancêtres, Codrika ne parvient pas à convaincre le lecteur de l'inexactitude des opinions de Bartholdy. Avec son élitisme déplacé et sa vision étriquée de Phanariote concernant l'effervescence des esprits en Grèce, Codrika n'était certainement pas la personne la mieux indiquée pour réfuter non seulement les erreurs faciles de Bartholdy, mais aussi sa vision globale des choses.

Bien que Bartholdy eût été l'un des rares voyageurs occidentaux à composer un livre exclusivement consacré aux Grecs modernes et à présenter un pays défectueux à bien des égards, sinon irrémédiablement décadent, mais doté d'un caractère propre, il faut avouer que certains aspects lui échappèrent. Il ne saisit pas le sens véritable de l'effort considérable d'organisation qui s'opérait en Grèce, et qui se manifestait par une mobilisation plus concrète et plus consciente que toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, et qui n'allait pas tarder à donner ses fruits. *A posteriori*, l'évolution des choses a démenti une bonne part de ses assertions, mais en même temps, a prouvé l'exactitude de bien d'autres.

Les attaques de Bartholdy, survenant à un moment si critique pour le développement des consciences en Grèce, bouleversa bien des intellectuels grecs. L'un des premiers à leur donner une réponse publique fut Constantin Coumas, dans l'introduction de sa *Série des Essais Mathématiques et Physiques* publiée en grec à Vienne chez Vendotis en 1807, en 8 volumes.

Il entreprit d'y réfuter, dans un idiome archaïsant et macaronique, l'une des deux « accusations » de Bartholdy, selon laquelle l'occidentalisation du pays était une opération très difficile, voire impossible. Il essaya donc de rectifier l'image que donnait Bartholdy de l'état de l'éducation et du clergé en Grèce, en exposant d'une manière précise et détaillée tous les

changements qui avaient eu lieu dans le domaine de l'enseignement grec. C'est ainsi qu'il parla des écoles « qui couvraient » le pays, des nombreuses traductions de tous les livres élémentaires en langue grecque, de la création de bibliothèques importantes et surtout de la présence bienfaisante d'un grand nombre d'enseignants éclairés « qui semaient à pleines poignées la semence du savoir »¹.

Coray sut vite apprécier le secours de ce nouvel allié. Déjà, dans sa correspondance, quand il se désespérait du retard d'Alexandre Vassiliou à réfuter publiquement les opinions de Bartholdy, il invitait son ami à confier tout le matériel qu'il lui avait envoyé, comme celui que Vassiliou avait rassemblé en vue de la réfutation, à Constantin Coumas, le considérant comme la personne la plus indiquée pour composer un tel ouvrage. Il est vrai que dans son introduction, Coumas parle de manière plus qu'élogieuse de Coray, de son *Mémoire* et de tout son travail d'éditeur des auteurs antiques.

A son tour, Coray diffusa l'ouvrage de Coumas partout où cela pouvait servir, et surtout parmi les hellénistes de son cercle. Il prêta à l'helléniste Clavier l'exemplaire dédicacé que Coumas lui avait expédié : « J'ai prêté mon exemplaire à un ami, afin d'en rendre compte au «*Mercur* de France» ou au «*Magasin Encyclopédique*», écrivait-il dans sa lettre à Vassiliou en date du 10 avril 1808².

L'article de Clavier, en effet, ne tarda pas à paraître : il fut publié dans le «*Magasin Encyclopédique*»³. Il porte presque entièrement sur l'introduction de l'ouvrage, dont il donne un compte rendu détaillé.

L'occidentalisation de la culture en Grèce constitue l'idée directrice de cet article : « L'ouvrage que nous annonçons est un nouveau monument des efforts que font depuis quelque temps les Grecs pour se mettre de niveau avec les autres peuples civilisés de l'Europe »⁴. Cette « mise à

1. C. Coumas, *Série des traités élémentaires de Mathématiques et de Physique*, Vienne, 1807, vol.1, p.20.

2. Coray, *Correspondance*, op.cit., vol.2, p.452.

3. ME, 13^e année, 1808, vol.5, p.145-155.

4. *Ibid.*, p.145.

niveau» ne pouvait se concrétiser que par le transfert dans la culture grecque de la « philosophie », « source unique de tous les biens, qui seule pouvait exercer les hommes aux affaires, les faire bien vivre les uns avec les autres et atténuer des maux occasionnés en partie par la force des circonstances et en partie par le défaut d'instruction »¹. Cette « philosophie », qui n'était autre que les sciences physiques et mathématiques, avait été introduite dans l'enseignement grec bien avant Coumas, par des hommes de science et de lettres comme Méthodios Anthrakitès, Balanus de Jannina, Eugène Vulgaris ou Nicéphore Théotokis, « bienfaiteurs » dont les ouvrages « répandus partout ont banni des écoles les subtilités scholastiques qui s'en étaient emparées et ont ouvert la voie des connaissances solides ». Ainsi l'état de l'enseignement en Grèce avait-il été radicalement renouvelé, et les écoles de Grèce, par leur simple existence, « (vengeaient) les reproches injustes qui (avaient) été faits par Bartholdy et d'autres écrivains »². Les élèves de ces écoles, pourvus dorénavant de bases solides, se dirigeaient vers les universités d'Europe « pour y puiser des connaissances et les apporter dans la Grèce ».

Plusieurs étapes avaient marqué cet effort de modernisation et d'occidentalisation : Spyridon Asanès, de Céphalonie, avait traduit les *Sections Coniques* de Guido Grandi et enseigna longtemps dans les écoles de Thessalie ; Constantin Vardalachos enseignait les sciences exactes à Bucarest ; Dorothée Proïos, à Constantinople ; Jean Tsélépès, à Chios ; Benjamin de Lesbos, à Cydonie, et bien d'autres encore, dans les nombreuses écoles de Grèce. « La Grèce, éveillée par l'amour de la philosophie », abandonnant les vaines et dangereuses discussions grammaticales, était dorénavant guidée par les savants directeurs de ces écoles, « qui (puisèrent) dans les universités de l'Europe les principes de la saine philosophie et surtout les connaissances mathématiques »³.

Des hommes fortunés apportaient leur soutien financier à ces efforts.

1. *Ibid.*, p.146.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

Ici, Clavier arrête le fil de l'introduction de Coumas et ouvre une parenthèse sur les frères Zossima. Étant donné que ceux-ci pourvoyaient aux besoins des entreprises éditoriales de Coray, nous pouvons conclure que cette mention flatteuse des frères Zossima était une sorte de service rendu à Coray. Clavier les nomme tous les quatre, mentionnant leurs résidences respectives ; il parle des éditions, des écoles et autres bienfaits dus à leur mécénat. Et la nation grecque n'était pas seule à leur être redevable : les savants de l'Europe l'étaient également, parce qu'ils leur devaient les « belles éditions de Coray », parues à leur frais. Une autre parenthèse est ensuite aussitôt ouverte afin de mentionner Alexandre Vassiliou, « ami du Dr. Coray », commerçant résidant à Vienne en Autriche, qui avait pourvu aux dépenses de l'édition d'Héliodore par Coray.

Ce n'est qu'à la fin de l'article que Clavier donne une idée de la composition de l'ouvrage de Coumas, qui exposait les bases élémentaires des sciences exactes, à savoir l'algèbre et la géométrie, la trigonométrie, l'astronomie, les sciences physiques, la physiologie, les sciences naturelles et la chimie. La traduction en langue grecque des éléments de ces sciences avait posé quantité de problèmes, concernant surtout le transfert en grec d'une multitude de termes scientifiques qui n'existaient pas dans les lexiques grecs. La création de tous ces néologismes s'avéra un travail colossal et ce n'est qu'avec l'aide et les conseils constants de Coray que cet important renouvellement de la langue et de la pensée put aboutir. Clavier rend hommage à Coray (« un homme qui travaille sans relâche à hâter le progrès des Lumières dans sa patrie ») et défend ses positions concernant la langue grecque, sa purification et son enrichissement.

La liste des souscripteurs, placée à la fin de l'ouvrage de Coumas, offre à Clavier une nouvelle occasion d'attaquer Bartholdy : la présence, dans cette liste, des noms de presque toutes les personnalités grecques, y compris le patriarche de Constantinople, les princes de Moldavie et de Valachie, ainsi que d'un grand nombre d'ecclésiastiques, démontre, selon Clavier, que les accusations de Bartholdy contre le clergé et les dignitaires de la nation grecque étaient injustifiées. « Les gens de l'Église sont toujours

fanatiques», conclut-il. Mais les Grecs ont raison de s'attacher à leur religion, puisqu'elle constitue le seul lien qui les unisse, et donc leur seul espoir.

Cette apologie du clergé grec, dans la préface même d'une compilation des éléments du savoir-faire occidental, constituait un argument redoutable, par sa double portée: en effet, l'exposé historique des efforts fournis par les intellectuels grecs dans le but de moderniser et occidentaliser la culture et l'enseignement grecs était suivi de l'affirmation solennelle que dans cette entreprise, les gens de lettres et de science avaient le soutien permanent, aussi bien moral que matériel, des autorités et du peuple grecs (organisation, financement, création d'écoles, etc.), toutes classes confondues, dirigeants ecclésiastiques ou laïques, commerçants, et tous ceux qui sentaient le besoin d'un renouveau radical et profond de la culture, de l'éducation, et par conséquent de la société grecque.

Quelques mois après la présentation de l'ouvrage de Coumas par Clavier dans le «Magasin Encyclopédique», un autre helléniste français, proche des idées et de la personne de Coray, François Thurot, en entreprenait une nouvelle présentation, bien plus critique et approfondie. La «Notice sur deux ouvrages publiés dans le cours des années 1807 et 1808, par M. Coumas de Larisse en Thessalie, pour l'instruction des Grecs ses compatriotes» fut publiée dans le «Mercure de France»¹; elle consiste en un texte qui prétend «réfuter les calomnies que quelques voyageurs mal intentionnés, et encore plus mal informés peut-être, semblaient s'être plu à reprendre contre la nation grecque». Dans son article, Thurot s'engage à prouver «l'excellent esprit dont une grande partie des Grecs sont animés, et avec quelle ardeur la nation presque entière semble se porter vers tous les moyens d'améliorer sa condition et de marquer enfin sa place parmi les peuples civilisés»².

1. MF, mai 1809, vol.36, p.355 et suiv.

2. *Ibid.*

Les deux œuvres que présente Thurot sont le *Recueil des traités élémentaires* et les *Leçons élémentaires de chimie*, une traduction de la chimie d'Adet, ouvrage composé sur ordre du gouvernement français à l'usage des lycées. « L'écrivain à qui la Grèce doit ces deux intéressants ouvrages », commente Thurot, « est M. Constantin Coumas de Larisse ; et c'est déjà un phénomène assez curieux que de voir un homme né et élevé dans la ville qui fut jadis la capitale des États d'Achille, non seulement être parfaitement instruit des doctrines de nos savants les plus célèbres, mais développer par écrit et de vive voix (en note : M. Coumas a été appelé depuis quelque temps à la place du professeur des sciences dans le Gymnase de Smyrne) à ses compatriotes les sublimes théories des Lagrange, des Laplace, des Lavoisier, des Bertholet, etc., et payer à ces hommes illustres le tribut d'éloges et d'admiration qu'ils ne s'attendaient guère à recevoir que chez les nations les plus éclairées de l'Europe »¹.

Ainsi la diffusion et l'enseignement des sciences en Grèce, pour cet apologiste de la régénération de la Grèce, sont-ils « un phénomène assez curieux », et la reconnaissance et l'admiration de l'œuvre des grands scientifiques français, une surprise. La culture grecque semble se défaire de sa léthargie et s'ouvrir aux découvertes et aux techniques qui font les fondements du savoir occidental.

Thurot explique ensuite la structure des deux ouvrages de Coumas, puis présente les idées de ce dernier telles qu'elles apparaissent dans les discours préliminaires des deux éditions. Les idiomes dans lesquels les deux textes sont écrits, grec littéral pour le *Recueil des traités élémentaires* et grec vulgaire pour les *Éléments de chimie*², lui donnent l'occasion d'une longue digression sur la question de la langue que les Grecs modernes doivent adopter. C'est ici, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que Thurot expose les idées de Coray sur la langue grecque, soulignant que

1. *Ibid.*

2. Ce fut en effet après 1807 que C. Coumas connut les idées linguistiques de Coray, qu'il accepta pleinement, au point de devenir l'un des représentants les plus actifs du « coraïsme ». Sur ce point, voir C. Dimaras, *Les Lumières...*, *op.cit.*, p.384-385.

l'hellénisation de la langue doit s'opérer à partir du grec vulgaire, en l'enrichissant, sans hâte ni violence, de la « substance et des grâces immortelles » du grec ancien.

Revenant au discours préliminaire de Coumas, Thurot cite un passage qui suit l'exposé du développement des sciences en Europe et de leur abandon en Grèce : « Hélas ! à l'époque où des génies sublimes, tels qu'un Descartes, un Newton, éclairaient l'Europe, dont ils étaient les bienfaiteurs, la Grèce, qui avait jadis produit et nourri ces sages célèbres, auxquels tous les peuples civilisés ont dû tant et de si grands avantages, asservie sous un joug ignominieux et cruel, était privée des trésors de son antique sagesse et dépouillée de ses riches et glorieux ornements. Au milieu des maux sans nombre qui l'accablaient, elle n'était occupée que des moyens de subvenir à l'indigence et à la détresse de ses enfants orphelins. Mais, sachant combien peu il faut compter sur la reconnaissance due aux bienfaits, elle n'attendait que de ses fils un remède à ses douleurs et la fin de ses peines. Elle avait vu jadis la philosophie faire naître et multiplier dans son sein les biens de toute espèce, tracer aux hommes les règles de conduite les plus sûres, adoucir leurs mœurs sauvages et leur inspirer les plus nobles sentiments d'humanité ; elle l'avait vue distinguant les maux qui naissent de l'ignorance d'avec ceux qui sont nécessairement attachés à la condition humaine, adoucir les uns et remédier aux autres, et d'une voix plaintive elle nous conjurait de revenir au culte de cette divinité bienfaisante. Enfin, cette voix sacrée de la patrie fut entendue de quelques Grecs, qui s'empressèrent de ramener parmi nous l'étude et le goût des lettres et des sciences »¹.

Aussi étrange que cela puisse paraître, aux dires de Coumas, l'étude des lettres et des sciences unifierait l'espace de quinze siècles qui séparait la Grèce des philosophes de celle de ses contemporains. Autre point caractéristique de sa rhétorique, assez représentative des lieux communs de la pensée des intellectuels grecs du début du XIX^e siècle : la

1. *Ibid.*

« philosophie », ou, selon d'autres, « les Lumières » constituaient par excellence les moyens pour les Grecs de remédier « à leurs maux ».

François Thurot, helléniste proche des idéologues, conscient que les diverses expressions d'une société, aussi variées et multiples soient-elles, dérivent des mêmes structures profondes, tente d'approcher d'une manière bien plus complexe les éditions des sciences élémentaires de Coumas. Il y voit l'émergence de nouveaux éléments : une langue nationale moderne, une société qui tend à se moderniser et à rattraper rapidement le temps perdu, un effort collectif d'occidentalisation des structures éducatives, autant de données enfin qui font « naître surtout des réflexions consolantes sur l'état actuel des esprits et des idées dans la Grèce »¹.

A l'instar de Bartholdy, et comme d'ailleurs tous ceux qui se préoccupaient du sort des Grecs modernes, Thurot savait bien la nature réelle du mal dont souffrait le pays. « Sans se permettre de rien préjuger sur les événements auxquels peut donner lieu la situation présente de l'Europe », concluait-il, « il est au moins possible d'espérer et de prévoir jusqu'à un certain point que ces événements seront favorables à la nation grecque. Grâce à l'esprit de vertige et de démence qui semble s'être emparé du gouvernement féroce sous le joug duquel elle gémit depuis si longtemps, il peut arriver d'un moment à l'autre que ce joug soit brisé sans retour »².

Comme nous l'avons déjà signalé, en 1809, la situation était plus que critique pour l'Empire ottoman : des guerres perdues, des provinces entières en état de rébellion ou passées sous le contrôle des Russes, une crise administrative sans précédent, et d'autre part les efforts de remédier au démembrement interne et externe de l'Empire par la modernisation et l'occidentalisation des structures de l'armée et du pouvoir, tout cela avait abouti à la révolte des Janissaires et des Ulémas et à de sanglantes répressions. François Thurot ne fait que constater que face à la décadence de la Turquie qui allait s'accélérant, les intellectuels grecs travaillaient de

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

concert pour la régénération de leur pays et que leurs efforts rencontraient le soutien matériel et moral de plusieurs groupes sociaux, commerçants opulents, dignitaires de l'Église ou de la caste des Phanariotes, qui monopolisaient depuis un siècle déjà l'administration des Principautés Danubiennes.

«Ce qui paraît incontestable», affirmait-il, «c'est que l'heure de l'affranchissement trouvera tous les Grecs dès longtemps préparés ; c'est que chaque jour le souvenir des vertus, des exploits, des grandes actions en tout genre qui ont illustré leurs ancêtres se ravive, pour ainsi dire, dans leurs âmes, et y fait naître un vif désir de ressaisir un jour au moins une partie de cet immense héritage de gloire, dont ils ont été si longtemps dépossédés. En un mot, on ne saurait douter, par tous les faits qui se multiplient chaque jour pour démentir les assertions contraires des détracteurs de ce peuple généreux, qu'aussitôt qu'il sera délivré des entraves cruelles qui le captivent encore, il ne marche à grands pas vers la civilisation et vers tous les biens qu'elle amène à sa suite»¹.

Ainsi l'hellénisation de la culture grecque est-elle présentée par Thurot, en dehors de tout enthousiasme et élans oratoires, comme une étape dans l'évolution de la conscience nationale grecque moderne. Dans leur marche vers l'affranchissement, les Grecs seront soutenus moralement par le souvenir de la gloire de leurs ancêtres. La revendication de leur héritage apparaît comme une participation à la civilisation, autrement dit une mise à niveau avec les pays civilisés d'Europe occidentale. Ainsi l'hellénisation est-elle intimement liée à l'occidentalisation, et c'est cette idée qui constitue le fond de la pensée et de l'action de Coray.

De son côté, Coray réfuta les critiques de Bartholdy dans les préfaces des volumes de sa *Bibliothèque Hellénique* de 1807 (édition des *Harangues* d'Isocrate, volume deuxième de la *Bibliothèque Hellénique*) et de 1809 (édition du premier tome des *Vies parallèles* de Plutarque, volume trois de la *Bibliothèque Hellénique*). Ces textes, qui s'adressaient aux Grecs

1. *Ibid.*

modernes et étaient pour cette raison rédigés en grec vulgaire, vont bien au-delà d'une simple réfutation des thèses de Bartholdy. Le début et la fin du *Discours préliminaire* à l'édition d'Isocrate ou à celle de Plutarque traitent des « outrages » faits à la Grèce moderne par l'observateur allemand. Mais tout le reste du contenu consiste en admonitions et conseils, souvent excessivement longs et d'une minutie pédante, adressés à ses compatriotes par l'auteur. Cette longue série de *Réflexions improvisées*, qui se poursuivait d'un volume à l'autre dans les préfaces de sa Bibliothèque Hellénique, entre 1805 et 1814, forme l'expression la plus complète de l'ensemble des théories de Coray sur la régénération de la culture et de la langue grecques, ce que Dimaras appelle : « l'expression humaniste des Lumières grecques »¹.

La « régénération », le « progrès », la « renaissance », la « révolution », les « Lumières » sont des termes qui parcourent le discours de Coray. La lucidité et la justesse de ses conseils, toujours pragmatiques et applicables, rencontrent souvent des formes de rhétorique dénuées de tout sens pratique, mais qui répondent aux besoins de ce moment si critique pour l'évolution des mentalités et des consciences en Grèce.

Son *Discours préliminaire aux Harangues* d'Isocrate tend avant toute chose à inciter les Grecs à « soigner », si l'on peut dire, leur image : « Au moins », conseille Coray, « il est bon de faire paraître aux yeux des nations éclairées de l'Europe que nous nous préoccupons de notre propre culture, et de ne point souffrir que nous soit enlevé injustement l'honneur de la reconnaissance de la Grèce. Il est bon de nous vanter, et pour eux, d'apprendre, que même sans eux, il n'était plus possible que la nation grecque restât dans l'état lamentable où l'avait plongée l'ignorance. C'est une chose importante de nous voir nous occuper de ces choses dont toute personne qui ne veut pas être considérée comme barbare doit s'occuper, et de ne plus être immergés dans le sommeil funeste de l'ignorance dont très

1. C. Dimaras, Préface à l'édition des *Discours Préliminaires aux auteurs anciens*, (en grec), Fondation Culturelle de la Banque Nationale de Grèce, Athènes, 1984, p.XI.

souvent et très justement ils nous ont accusés ; et il n'y a pas si longtemps qu'un de leurs prétendus savants osa nous calomnier, sans que je sache si cela était par pure cruauté ou par manque de jugement »¹.

François Thurot présenta l'édition dans le «*Mercure de France*»². Il définit le but de son article comme étant «*de réclamer contre l'injurieuse partialité avec laquelle la nation grecque est traitée dans un ouvrage récemment traduit en français et dans quelques journaux où cet ouvrage a été vanté avec aussi peu de jugement que de convenance*»³. Il loue l'érudition et la sagesse de Coray ainsi que la générosité des frères Zossima, «*qui invitèrent Coray à entreprendre la publication d'une collection des écrivains grecs les plus recommandables*». Puis il passe à la contre-offensive contre les «*détracteurs de la nation grecque*». L'édition de la *Bibliothèque Hellénique* constitue une preuve irréfutable de la fausseté de ces calomniateurs, qui sont «*les ennemis de toute idée grande et libérale*»⁴.

«*Jugeons ce peuple non sur les relations frivoles et mensongères du voyageur allemand Bartholdy, ou sur les sarcasmes injustes de l'érudit Villoison, mais sur les faits qui sont à notre connaissance : tout semble lui présager une régénération qu'il appelle de tous ses vœux, à laquelle il conspire de tous ses efforts ; et cette heureuse révolution sera d'autant plus sûre et d'autant plus durable qu'on paraît désirer la devoir uniquement au progrès des lumières et de la raison*»⁵.

Dans une note, Thurot attaque l'éditeur des *Observations* de Villoison, puis l'helléniste lui-même : «*On s'est plu à citer dans quelques journaux des fragments du Voyage de M. Villoison, trouvés, dit-on, dans ses manuscrits, et on a affecté de donner une grande importance au jugement défavorable qu'il paraît avoir porté de la nation grecque. Mais on sait très*

1. Ad. Coray, *Discours Préliminaires...*, op.cit., p.221.

2. MF, septembre 1808, vol.33, p.458 et suiv.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

bien qu'il est possible qu'un homme d'une érudition prodigieuse et d'une vaste mémoire soit absolument incapable de juger et d'apprécier l'esprit et le caractère d'un peuple; et, en vérité, tous ceux qui ont connu M. Villoison sont fort surpris d'entendre citer son opinion en ce genre comme une autorité d'un grand poids».

Tout comme Coumas et Coray, Thurot essaie de présenter le clergé grec sous le jour le plus favorable, en mettant l'accent sur la participation des ecclésiastiques grecs au corps des enseignants des collèges grecs. Selon Thurot, ce clergé est ouvert à la civilisation occidentale, et c'est surtout à travers son œuvre que s'opère le renouveau de l'enseignement grec : « Il se fait, dans les principales villes de l'Europe, pour toutes ces écoles, de fréquents envois de livres, d'instruments de mathématiques et de physique; les professeurs, dont plusieurs sont prêtres, comme je l'ai dit, entretiennent pour cet objet des correspondances suivies à Vienne, à Venise et à Paris. Beaucoup de jeunes gens, la plupart destinés à l'état ecclésiastique ou déjà membres du clergé, sont répandus en Italie, en Allemagne et en France, où ils se livrent à l'étude des sciences (en note : Il y a en ce moment à Paris un prêtre grec et un diacre de la même nation qui y sont venus l'un et l'autre pour cet objet intéressant, et tous les deux avec la permission du patriarche de Constantinople); ils traduisent les meilleurs ouvrages européens, qui sont imprimés et envoyés en Grèce aux frais des négociants de ce pays, dont les plus riches semblent rivaliser de zèle avec les membres éclairés du clergé pour favoriser la propagation des connaissances utiles et le progrès de la civilisation dans leur patrie »¹.

Pour ce qui est des faits contraires présentés par Bartholdy, et plus précisément, de l'*Antiphonésis* d'Athanasios Parios, ce n'est qu'un « pamphlet absurde », dû aux caprices d'un « moine imbécile du Mont Athos », qui ne peut en rien faire autorité. En outre, « M. Bartholdy... n'aurait pas dû prendre ce ridicule écrit pour l'expression des sentiments du clergé grec en général, malgré tous les faits contraires

1. *Ibid.*

sur lesquels il ne tenait qu'à lui d'ouvrir les yeux; il n'aurait pas dû surtout se livrer à un esprit de dénigrement et de satire injurieuse, qui est au moins très injuste et très indécente quand elle s'adresse à un peuple tout entier»¹.

Les autres voyageurs avaient su éviter cet excès blâmable. Thurot cite les noms d'Eton et de Castellan, qui avaient voyagé peu de temps auparavant et qui parlaient des Grecs « toujours avec décence ».

Boissonade présenta lui aussi l'édition d'Isocrate par Coray², mais cette fois-ci, ne parla pas de la suite des *Réflexions improvisées*; préférant traiter l'ouvrage en helléniste, il examina les commentaires érudits de l'édition, où se développait l'important travail philologique et linguistique de Coray. Boissonade s'intéressa surtout au travail lexicographique de Coray, à l'étymologie et à l'évolution des mots grecs, aux rapprochements critiques entre grec ancien et grec moderne auxquels Coray s'adonnait par prédilection. La lexicographie, partie majeure de sa théorie sur la langue, constituait par excellence un terrain d'application de purification et d'hellénisation³.

Mais l'édition d'Isocrate et son long *Discours préliminaire* n'épuisèrent pas l'envie qui tenait Coray d'argumenter contre Bartholdy et autres calomnieurs de la nation grecque: l'édition des *Vies des hommes illustres* de Plutarque⁴ lui fournit l'occasion de revenir sur le sujet: « Nos cœurs sont toujours pleins de l'indignation provoquée depuis peu de temps par les injures impertinentes contre la nation; et il n'y a personne qui ne désire venger sa patrie.

C'est à nous aujourd'hui de montrer la décision irrévocable de la nation entière de se libérer de la barbarie et de récupérer la sagesse qui fit la gloire de ses ancêtres. Cette décision est désormais devenue évidente, même pour

1. *Ibid.*

2. « Journal de l'Empire » du 29 mai 1809, p.3-4.

3. Sur cet aspect de première importance de l'œuvre de Coray, voir Dinos Georgoudis, « Lexicographie de Coray », dans *Deux journées sur Coray*, Athènes, Centre National de la Recherche, 1984, p.59-69.

4. Le volume I parut en 1809, le volume II en 1810.

les aveugles ; et personne n'en doute, à l'exception de ceux qui ressemblent au voyageur allemand Bartholdy.

Nous devons accélérer dans ce nouveau chemin de notre progrès, pour mettre fin aux injures de ces misanthropes diseurs de riens et pour soulager les âmes des philanthropes de la crainte que tous les bons espoirs de notre renaissance ne s'avèrent vains ; celle-ci est la seule vengeance excusée par la philosophie »¹.

En plusieurs endroits de cette suite des *Réflexions improvisées*, Coray revient sur Bartholdy : lors du commentaire lexicologique du verbe voir², il remarque qu'il est rare que des gens qui ont beaucoup vu aient aussi acquis beaucoup d'expérience. C'est la raison pour laquelle Homère dit d'Ulysse qu'il a vu les villes de nombreux hommes et a connu leur esprit : « Voir les villes ne nécessite que des yeux, tandis que connaître l'esprit est impossible à ceux qui n'en possèdent point. Exemple, le dernier voyageur allemand en Grèce. Il a vu toutes les villes ; mais l'esprit et l'état moral actuel de leurs habitants, il les a connus si peu, comme s'il voyageait endormi, transporté sur une litière tenue par quatre personnes ».

L'esprit d'une part, mais aussi la philanthropie, cet heureux effet de la civilisation sur les mœurs : « Parmi les peuples de l'Europe, le plus civilisé est le peuple français, et pour cette raison le plus doux et le plus philanthrope », affirmait Coray. « C'est l'expérience qui le prouve : qui fut bouleversé par l'injustice tellement éhontée de Bartholdy qui dansa lâchement sur le corps blessé de la Grèce au moment où elle se lève et cherche à soigner ses blessures ? Le Français Clavier, le Français Thurot, le Français Boissonade, en tant qu'héritiers véritables de la sagesse et de la culture grecques »³.

Ainsi, au milieu des attaques directes ou indirectes menées contre Bartholdy et ses opinions, Coray conseillait-il sagement à ses compatriotes de poursuivre d'une manière plus systématique le chemin de la

1. Ad. Coray, *Discours Préliminaires...*, op.cit., p.316-317.

2. *Ibid.*, p.336 et 323.

3. *Ibid.*, p.363-364.

régénération de leur patrie. La seule voie possible de réaliser cette entreprise colossale était, selon lui, l'acquisition des lumières de la philosophie, autrement dit de l'ensemble du savoir occidental, scientifique aussi bien que littéraire. Tout en attaquant les ennemis de la philosophie, Coray exhortait les intellectuels grecs à composer un grand dictionnaire du grec moderne (sans oublier toutefois de mentionner la nécessité d'un dictionnaire critique et comparé de la langue grecque auquel rêvait déjà Villoison quelques années plus tôt), à créer des écoles aux frais des communautés, à constituer un journal littéraire, bref, à contribuer chacun selon ses moyens à la cause de la régénération du pays.

Thurot fut le seul à présenter la nouvelle édition de Coray dans la presse littéraire parisienne, dans le «*Mercur de France*»¹. Dans cet article, il évite de reprendre la plume contre Bartholdy. Son souci semble être différent cette fois. Michel Zossima était mort quelques semaines auparavant, et le financement de la *Bibliothèque Hellénique* par ses frères était pour le moins en péril. Et cela d'autant plus que Michel Zossima lui-même ne pourvoyait pas de si bon cœur aux besoins de l'entreprise éditoriale de la *Bibliothèque*, comme nous pouvons aisément le comprendre d'après les lettres souvent désespérées de Coray à ce propos.

Aussi Thurot, après avoir loué à plusieurs reprises la libéralité des frères Zossima et signalé le plan et l'importance de l'édition, consacre-t-il la majeure partie de son article à un long exposé sur le travail du véritable helléniste, sur son savoir illimité, son indispensable sagacité instinctive, la connaissance approfondie de la langue et du style de chaque écrivain, et enfin sur le temps et les frais qu'impliquait toute édition critique correcte.

Puis il met ses lecteurs en garde contre les mauvais ouvrages, trop rapidement composés, sans élaboration critique préalable, qui multiplient les erreurs du passé et trompent les lecteurs, surtout les lecteurs jeunes. En cela, nous pensons que Thurot essaie de rendre un nouveau service à Coray, fréquemment accusé de lenteur excessive, au moment où Doucas

1. «*Mercur de Fance*», juillet 1809, vol.37, p.141 et suiv.

poursuivait à Vienne l'édition de sa propre collection des auteurs classiques destinée à l'instruction des Grecs modernes, à un rythme nettement plus accéléré.

En revanche, lors de la présentation que fit Thurot du second volume des *Vies des hommes illustres* de Plutarque par Coray¹, il traita beaucoup plus des Grecs modernes et beaucoup moins de Coray. Ce texte fut un autre hommage de Thurot à son ami et un grand service rendu à la «révolution culturelle» grecque.

Comme nous l'apprend une note située au début de l'article, le problème du financement de l'entreprise éditoriale de Coray était résolu : les frères du défunt Michel Zossima, installés en Russie, étaient disposés à poursuivre «avec le même dévouement» la noble entreprise de leur frère, «qui correspondait plus particulièrement avec l'éditeur».

La poursuite de la *Bibliothèque* étant de la sorte assurée sur le plan financier, Thurot ne s'étend pas sur l'exposé de l'«esprit» et du travail de Coray. Il loue la générosité des Zossima et la sagesse de l'helléniste grec, insiste sur l'avantage qui distingue celui-ci de posséder toutes les étapes successives de la langue grecque et présente rapidement le contenu du livre. Les deux derniers tiers de son article portent sur la *Suite des Réflexions improvisées* de Coray qui, comme à l'accoutumée, constituaient la préface du nouveau volume de la Bibliothèque Hellénique.

Cette fois, Coray s'adressait aux habitants de Smyrne, ville qui l'avait vu naître et où il avait passé son enfance. François Thurot donne un bref aperçu des idées exposées par Coray dans ce texte, relatives à l'enseignement. Partant de la création du nouveau collège de Smyrne et de la nomination de Coumas au poste de directeur, Coray disserte sur les vertus de l'éducation, «unique source de tous les avantages que les nations civilisées ont sur les peuples barbares»². La culture et l'éducation sont,

1. MF, août 1810, vol.43, p.274 et suiv.

2. Ad. Coray, *Discours Préliminaires...*, op.cit., p.405.

selon lui, ce qui différencie les hommes les uns des autres, et de plus, ce qui peut faire d'un peuple une nation. Le peuple grec doit donc reconquérir « ce don précieux de la divinité ». Les Grecs « ne peuvent aspirer à rendre à leur patrie la gloire et le bonheur dont elle a joui dans les temps passés qu'en s'efforçant d'y rappeler et d'y ranimer ces arts et ces sciences, fruit d'une intelligence parvenue au plus haut degré de culture et de développement »¹.

Cette hellénisation de la culture grecque moderne ne peut s'opérer que grâce à la « philosophie », notion-clé dans la pensée de Coray, et qui consiste en « l'ensemble de tous les moyens propres à éclairer l'esprit, à former la raison, à inspirer aux hommes ces sentiments d'humanité et d'amour du bien public sans lesquels il n'existe véritablement ni bonheur public ni bonheur individuel »².

Nous avons affaire ici au développement personnel d'un terme qui découle d'un glissement de la notion encyclopédique de « philosophie ». En effet, Coray était profondément conscient du fait que cette « philosophie » avait été le catalyseur idéologique de la Révolution française : elle était porteuse de la libération intellectuelle et de la réforme sociale. Ainsi la « philosophie » était-elle pour lui une affaire de pratique morale, donc une affaire politique : « Le véritable philosophe ne parle et n'écrit que sur les choses qu'il sait, et n'entreprend rien qui soit au-dessus de ses forces ; il n'écrit que dans l'espoir d'être utile aux hommes, en général, et spécialement à sa patrie ; il peut aspirer à la considération publique, mais en ce sens seulement qu'elle est pour lui un nouveau motif de se rendre utile, plutôt que la récompense des services qu'il a rendus. Il ne flatte ni sa patrie ni aucun de ses compatriotes ; il loue franchement et blâme le mal avec la même franchise et voue au mépris ceux qui, pour un vil intérêt, déclarent sans pudeur la guerre à la raison et à la vérité ; il n'aspire point dans ses écrits à obtenir les suffrages du vulgaire stupide, dont il sait bien que l'opinion n'est jamais fondée sur des motifs dont

1. *Ibid.*, p.395.

2. *Ibid.*

on puisse s'honorer ; mais si par malheur il ne se trouve dans son pays que deux ou même un seul individu dont le suffrage mérite d'être compté pour quelque chose, il préférera l'approbation tacite de ce seul juge intègre et éclairé au vain bruit des applaudissements d'une multitude ignorante si flatteur pour l'oreille des sophistes»¹.

Ainsi Coray trace-t-il le portrait du philosophe, qui combine toutes les vertus intellectuelles, morales et civiques. Ce qui relie cette définition isocratique à celle des encyclopédistes, c'est que pour Coray, le philosophe doit être le défenseur de la raison et de la vérité, notions quasi identiques dans le système de Coray, qui permet de la sorte d'établir le lien entre l'antiquité, le christianisme « sain » et les Lumières du XVIII^e siècle. Panayotis Condylis remarque fort justement sur ce point que « Coray n'unifie pas des structures culturelles, concrètes historiquement, dans leur totalité, mais il insère dans son propre système théorique des fragments qu'il sélectionne lui-même »². Le même analyste constate que ce qui permet à Coray d'opérer cette unification, c'est sa connaissance sans égale des textes, qui lui offre la possibilité de trouver la citation dont il a besoin dans chaque cas différent.

Bien évidemment, le système de Coray, si personnel soit-il, reste étroitement lié à la pensée des encyclopédistes et des idéologues. Sa conception morale et politique de la philosophie, sa conviction que la raison est l'ultime juge de toute contradiction, sa foi en la loi naturelle, pour ne citer que quelques points dominants de son système, en font l'un des représentants les plus accomplis de l'*Aufklärung* néohellénique.

Après avoir présenté les thèses philosophiques de Coray, chose relativement singulière dans un article littéraire, Thurot revient sur le point central du Discours préliminaire à cette édition de Plutarque, qui est l'éducation de la jeunesse. Thurot présente Coray comme un véritable philosophe, dont les écrits et la pensée « sont dirigés vers un but unique, le

1. *Ibid.*, p.393-394.

2. P. Condylis, *Les Lumières grecques modernes*, Athènes, Themelio, 1988, p.208-209.

bonheur de sa patrie, et qui ne voit qu'un moyen de parvenir à ce but, la propagation des connaissances utiles de toute espèce»¹. Coray pense justement qu'un enseignement qui ne propage pas les connaissances «de toute espèce» restera toujours incomplet et inefficace. C'est pourquoi il propose la création d'une bibliothèque destinée à faire partie du principal établissement d'instruction publique et à laquelle professeurs et étudiants pourraient recourir afin de compléter leurs connaissances.

Le reste de l'article de François Thurot porte sur l'état de l'enseignement en Grèce, sujet auquel la presse littéraire parisienne avait déjà consacré quelques articles : nous avons traité de ce petit ensemble un peu plus haut. Ici, nous devons constater que cet article de Thurot est essentiellement le dernier de la presse littéraire parisienne à parler des efforts entrepris par Coray afin de régénérer la culture des Grecs modernes. *Les Vies parallèles* de Plutarque se poursuivirent jusqu'en 1814 sans que les hellénistes proches de Coray n'écrivissent la moindre ligne dans la presse littéraire ; il en fut de même pour les autres éditions de Coray destinées à l'usage de ses compatriotes. La seule exception fut l'édition des *Fables* d'Ésope, à laquelle Thurot consacra un long article dans le «*Mercur de France*»², dans lequel il ne parla que d'Ésope, de ses compilateurs et de ses éditeurs. La poursuite de l'édition de la traduction française de Strabon fournit aussi l'occasion de quelques articles, pour la plupart simples annonces élogieuses de la parution d'un nouveau volume né de la collaboration du célèbre helléniste avec son confrère La Porte du Theil.

Cet arrêt abrupt ne peut s'expliquer que par l'éloignement définitif de Coray de tout ce qui préoccupait les intellectuels français et par le fait qu'il se consacra entièrement à la régénération intellectuelle et morale de sa patrie. Entre temps, il acquit un nouvel instrument, bien plus efficace, pour véhiculer ses idées : le «*Mercur Savant*», première feuille littéraire grecque qui commença à paraître à Vienne dès janvier 1811. Elle devait

1. ME, *op.cit.*, p.274 et suiv.

2. MF, avril 1811, vol.47, p.7 et suiv.

passer sous le contrôle de Coray à partir de 1816 ; mais même pendant la première période de sa parution, Coray s'en servit pour diffuser ses opinions et former la conscience de ses compatriotes.

Un dernier mot : évolution et épuration

Mais l'influence de l'approche critique et comparée fut plus importante en ce qui concerne la problématique de la langue grecque moderne. Villoison, par son enseignement, regroupa autour de lui les principaux participants à une discussion qui ne faisait que commencer. La question de la langue des Grecs modernes, qui a tant fait couler d'encre au cours des deux derniers siècles, ne pouvait être absente des débats et critiques de nos hellénistes. Un écho, fût-il faible, se laisse toujours entendre, composant l'arrière-plan des articles sur les activités des intellectuels grecs.

Nous ne nous proposons pas d'approfondir ici un sujet si complexe, qui dépasse nos compétences directes, mais de reconstituer quelques traits de cette problématique tels qu'ils apparaissent dans la presse littéraire parisienne de la période que nous étudions.

Comme nous l'avons déjà signalé, Villoison s'intéressait vivement à l'histoire comparée de la langue grecque. Ainsi ses jugements sur la prononciation et l'état de la langue à son époque apparaissaient-ils assez souvent dans ses articles qui, d'ailleurs, ne se limitaient quasiment jamais au traitement d'un seul sujet. A part les articles relatifs au langage des Grecs modernes ou ses études sur l'ancienneté du grec moderne, textes qui étaient plus ou moins spécialement consacrés à ce sujet, nous avons rencontré une multitude de digressions dans diverses autres œuvres de Villoison soit sur l'enseignement de la langue, soit sur les éditions de grammaires, soit encore sur la dégradation et la corruption de la langue grecque au cours des siècles.

Une autre idée de Villoison qui se répandit largement dans les cercles hellénistes français de l'époque fut la constatation de l'utilité linguistique du grec vulgaire. Comme les études des hellénistes de la fin du XVIII^e siècle couvraient toutes les périodes de l'histoire de la littérature grecque,

ils rencontraient souvent des expressions populaires que leur connaissance de la langue classique ne leur permettait pas de comprendre. Un exemple assez pittoresque de cette opinion nous est offert par Chardon de La Rochette, à l'occasion de la présentation critique des *Caractères* de Théophraste de Coray¹. Dans une note longue de deux pages, Chardon expose les explications fausses et les étymologies erronées proposées par différents hellénistes ignorant le grec vulgaire, dans leur effort d'interpréter le fragment anonyme publié par Meursius². Pour ce qui était de la traduction de Théophraste par Coray, Chardon la considérait comme supérieure à celle de La Bruyère, car ce dernier « n'avait point vécu dans la Grèce moderne, où la plus grande partie des usages auxquels Théophraste fait allusion se retrouvent encore ; il fallait (conclut Chardon), pour nous donner l'intelligence de ce petit traité, un Grec qui réunit à la connaissance de la langue que parlaient ses ancêtres, celle des changements successifs qu'elle a éprouvés, celle des localités, celle des usages et des mœurs modernes, altérés en partie, il est vrai, mais qui conservent toujours des traces évidentes des usages et des mœurs antiques »³.

De même, lors de la reprise de l'enseignement de la langue grecque moderne à l'École des Langues Orientales⁴ par l'ancien élève de Villoison,

1. ME, 5^e année, 1799, vol.1, p.360 et suiv.

2. « καὶ δὲν μού λέγεις, κήσουε πουτάνα, καὶ μεθύστρα, καὶ φαντασμένη, καὶ λοβή, καὶ μιά κακή μωλιίστρα. » Il faut admettre que les fausses étymologies de ces adjectifs que Chardon se complaît à rapporter ne manquent pas de charme. Par exemple, l'étymologie que proposait Aretin pour le mot « putana » : « perché pute la tana ».

3. ME, 5^e année, 1799, vol.1, p.368.

4. La reprise officielle date de 1815 : ME, 20^e année, 1815, vol.6, p.407 : « D'après l'autorisation de Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, M. Hase ouvrira, le lundi 15-1-1816, un Cours de Grec moderne à l'école royale et spéciale des Langues Orientales Vivantes près de la Bibliothèque du Roi ; il fera connaître l'origine et les principes du grec moderne, démontrera l'utilité de cette langue pour l'intelligence des scholiastes et des auteurs anciens, donnera quelques règles pour faciliter la lecture des manuscrits grecs des derniers siècles, et expliquera ensuite l'Histoire de la Moldavie, composée par Myron, et traduite en grec moderne par Alexandre Amira. Il donnera ses leçons les lundis, mercredis et vendredis, à deux heures et demie de l'après-midi ». Par d'autres sources, nous savons que Rhazis avait assuré un enseignement de grec moderne à la Bibliothèque Impériale, au siège donc de l'École des Langues Orientales, pendant l'année 1813 : Curieusement, aucune mention de ce cours n'apparaît dans les annonces littéraires des revues littéraires parisiennes de l'époque.

C. B. Hase, le nouveau professeur, doté d'une compétence et d'une perspicacité au moins égales à celles de son maître, prononça un discours inaugural qui reprenait en les ordonnant les idées de Villoison sur l'évolution de la langue grecque. Ce discours fut publié dans son intégralité dans le « Magasin Encyclopédique » et constitue l'étude la plus complète et la plus approfondie sur l'histoire de la langue grecque moderne que nous ayons rencontrée au cours de notre recherche¹.

Le discours de Hase commence par une sorte de lamentation sur la dégradation du grec. L'helléniste est pénétré de sentiments pénibles lorsqu'il arrête sa pensée à l'époque où cette langue parfaite « se dénature et semble s'anéantir ». Son âme est oppressée : « elle croit errer parmi les débris d'un superbe édifice » ; « une profonde impression de tristesse la saisit, à l'aspect de l'avitissement des peuples et de la barbarie qui en est la suite inévitable. Voilà ce qu'on éprouve », conclut-il, « lorsque, méditant sur les monuments littéraires du moyen-âge, on voit naître la langue appelée aujourd'hui le grec moderne, langue formée par l'altération successive de l'idiome le plus parfait qui jamais ait exprimé la pensée humaine... »²

Puis il entreprend de suivre pas à pas la dégradation du grec ancien, afin de voir à quelle époque précise la langue ancienne a commencé à s'altérer et les expressions modernes sont venues remplacer celles de l'antiquité. Il retrace ainsi ce qu'il appelle « la grande révolution qui s'est opérée dans les esprits pendant le moyen-âge ». Il constate que si le grec ancien a su se conserver à la cour de Constantinople, sinon avec la pureté antique, du moins sans altération remarquable, il s'est altéré dans la bouche du bas peuple. « Ainsi, affirme-t-il, « la plus grande partie des hommes, occupés de travaux obscurs et grossiers, doit parler un idiome sans correction, sans élégance, et incapable d'exprimer ces idées abstraites, ces nuances délicates de sentiments divers, presque tout à fait inconnues de la multitude »³. Hase reconnaît dans ce

1. ME, 21^e année, 1816, vol.1, p.81-95.

2. *Ibid.*, p.81-82.

3. *Ibid.*, p.84.

langage la κοινή, la δημώδης et la ἀπλή des auteurs du VI^e siècle, qui étaient réservées pendant de longues années « à la multitude seule ».

Vers la fin du moyen-âge, un nouveau coup porté à cette langue vint achever de la corrompre. Au temps des croisades, des nations « étrangères et barbares » forcèrent les barrières de l'Empire et s'installèrent en Grèce. Leur rapport avec le peuple grec fut si étroit qu'« il faut aujourd'hui le secours de glossaires volumineux pour interpréter une foule de mots qui, tirés des langues arabe, turque, esclavone, latine, italienne ou française, s'introduisirent alors dans celle des Grecs »¹. Mais la pureté de la langue ancienne se maintint toujours à la cour des princes byzantins, jusqu'à l'époque de la conquête ottomane, qui « hâta le départ des Muses » et éparpilla en Italie et dans tout l'Occident « les fugitifs illustres de Constantinople ».

Hase présente ensuite l'état de la langue dont se servait le peuple au cours des trois premiers siècles de l'occupation ottomane. Privé de son indépendance, celui-ci perdit son gouvernement, ses savants, les familles opulentes et éclairées qui avaient cultivé et parlé la langue ancienne. Plongé dans l'ignorance, il continuait à utiliser un langage qui s'altérait chaque jour davantage et qui ne tarda pas à exploser « en une infinité de dialectes qui différaient entre eux par la prononciation, l'intonation et les mots étrangers que l'habitant de chaque province empruntait, d'après sa position géographique, des nations conquérantes ou voisines »². Cette période fut la plus funeste pour la civilisation et pour la langue des Grecs, qui parvinrent au dernier degré de leur décadence. Seuls quelques ecclésiastiques restaient éclairés ; mais, composant leurs ouvrages en grec ancien, ils firent peu d'efforts en faveur de la langue vulgaire et vécurent « comme étrangers au milieu de leurs compatriotes »³. Ces savants ecclésiastiques considéraient le langage usuel comme peu susceptible d'être cultivé avec succès et par conséquent indigne de leur attention.

1. *Ibid.*, p.85.

2. *Ibid.*, p.86.

3. *Ibid.*

Mais « vers le milieu du (XVIII^e) siècle, un concours de circonstances heureuses porta les Grecs à s'occuper sérieusement de la langue vulgaire », constate Hase, qui propose une analyse de ce concours de circonstances : le commerce tout d'abord, qui enrichit une partie de la nation ; une autre partie avait trouvé l'aisance et même une sorte de liberté et de pouvoir dans l'administration des provinces de Valachie et de Moldavie : « une impulsion générale eut lieu ; on voulut se mettre au niveau des nations civilisées de l'Europe ; et les hommes instruits regardèrent avec raison la culture et l'épuration de la langue comme un moyen puissant d'opérer cette régénération »¹.

Cette « culture » et cette « épuration » de la langue, en tant que véhicules par excellence de l'occidentalisation de la société grecque, prit aussitôt la forme de l'« hellénisation » de cette langue. Hase constate que « dans les ouvrages qui ont paru depuis cette époque, on remarque une forte tendance à se rapprocher de la langue ancienne ». Cette hellénisation était une tâche excessivement difficile, faute de coordination. Chaque auteur établissait entre le grec ancien et le grec moderne plus ou moins de points de contact, « selon que son érudition le (mettait) à portée de faire plus ou moins d'emprunts à la première »².

La culture et l'épuration de la langue moderne passaient donc par le rapprochement des deux langues, et plus précisément par les emprunts que la moderne pouvait faire à l'ancienne. Par son analyse, Hase se révèle proche des idées des érudits grecs archaïsants qui essayaient d'« emprunter » au grec ancien une syntaxe, une grammaire ainsi qu'une multitude de termes et d'expressions disparus. Ces détenteurs de la « bonne grammaire » avaient de la sorte recréé un langage factice proche du jargon des scholiastes du moyen-âge, qu'ils appelaient le grec littéral. Et c'est précisément au grec littéral que songeait Hase quand il affirmait que l'absence de coordination dans les efforts d'« hellénisation » du grec

1. *Ibid.*, p.87.

2. *Ibid.*

moderne «(serait) infailliblement corrigée par le principe adopté facilement par tous, de se modeler le plus possible sur le grec littéral». Cette fabrication, pour user d'un terme cher à Coray, pourrait seule devenir «le même but», la «route unique» où tous les intellectuels grecs pourraient se rencontrer.

Sur ce point, Hase est bien obligé d'admettre que «cette réunion ...est loin d'avoir été opérée». La raison en était dans le fait que le grec s'était tellement altéré qu'il s'avérait difficile de le «ramener si tôt à son état primitif»¹. Mais le grec littéral, au moment où Hase prononçait son discours, n'était pas totalement dépourvu de charme: «Déjà l'étude et l'imitation des écrivains de l'ancienne Grèce commencent à produire un style plus pur, des raisonnements plus justes, des sentiments plus nobles. La langue, dans son état actuel, a de l'harmonie et de la flexibilité, elle ne manque ni d'élévation dans les idées ni d'énergie dans l'expression»².

La partie du discours consacrée à l'origine et à l'évolution de la langue grecque moderne se termine sur un subtil mélange de doute et d'espoir concernant l'avenir de cette langue. Selon Hase, personne ne peut prévoir si le mouvement imprimé à la Grèce durera: «si cette terre classique, jadis le séjour de la beauté et des arts, pourra une seconde fois devenir la patrie des lettres, et si le grec moderne méritera, sous tous les rapports, d'être comparé à la langue mère dont il dérive». L'hellénisme critique et comparé de Choiseul-Gouffier, de Barbié du Bocage et de Villoison ne se contente plus, à sa seconde génération, d'interpréter les phénomènes. La régénération de la Grèce, plus envisageable et plus proche que jamais en ce début de l'année 1816, aboutirait peut-être à une résurrection de la langue, sinon de la civilisation ensevelie deux millénaires plus tôt; pour la langue au moins, la chose paraissait possible. D'ailleurs, les intellectuels grecs n'avaient-ils pas persisté dans une expression morte, résisté avec succès durant toute la période

1. *Ibid.*, p.88.

2. *Ibid.*

byzantine aux changements et aux altérations, voire à la modernité ?

La deuxième partie du discours de Hase n'est pas moins importante que la première, car elle consiste en un exposé méthodique des avantages que le public français pouvait retirer de l'étude du grec moderne.

Au premier plan, la connaissance du grec moderne s'avère indispensable aux voyageurs, « à tous ceux que l'intérêt ou la curiosité appellent en Grèce »¹. Et lorsque Hase parle d'intérêt ou de curiosité, il pense aux pèlerins de l'antiquité, car il ajoute que « les notions plus exactes que le dix-huitième nous a données sur cette terre classique sont en grande partie le résultat et la récompense de l'intérêt avec lequel des voyageurs éclairés ont étudié le dialecte qui, de nos jours, y est en usage »².

Ce sont surtout les hellénistes qui tireront de grands avantages de l'étude du grec moderne. « Appelés à recueillir l'immense héritage de jouissances et de savoir qui se trouve déposé dans les écrits de l'antiquité »³, ils doivent se familiariser avec la langue moderne, dont les origines remontent à l'époque où l'antiquité était encore vivante. Les scholies qui accompagnent les auteurs classiques, « mélange singulier de traditions classiques et d'erreurs barbares », sont indispensables à l'étude complète des textes, et leur usage s'avère impossible sans la connaissance du grec moderne. Ainsi l'enseignement de ce dernier à l'école des langues orientales vivantes devenait-il partie intégrante du vaste domaine des hellénistes.

Pour notre auteur, l'étude de la langue moderne ouvrait d'abord les portes à une meilleure compréhension des scholiastes du Bas-Empire. Mais l'histoire des peuples du moyen-âge, sinon en tant que telle, du moins dans ses rapports avec l'antiquité dont elle était la continuation sur le mode de la décadence, pouvait apparaître sous un jour différent. Dans ce texte de Hase, nous pouvons discerner, plus nettement que jamais, une subtile différenciation des attitudes des hellénistes vis-à-vis

1. *Ibid.*, p.89.

2. *Ibid.* On se demande en quoi le grec littéral pouvait être utile au voyageur.

3. *Ibid.*, p.90.

du monde byzantin. Dans le cadre du renouveau religieux de la Restauration, l'helléniste percepteur du futur Napoléon III cite les Pères grecs, « conservateurs de la vraie éloquence, célébrant les mystères de la foi chrétienne dans le style noble et harmonieux de Platon et de Démosthène »¹.

Byzance émerge lentement. Hase propose l'étude de la collection de la « Byzantine », considérée jusqu'alors comme du temps perdu². Les auteurs byzantins renferment des renseignements « précieux sur les croisades, sur l'histoire du Midi de l'Europe, sur l'origine des Russes, des Ottomans, ainsi que sur celle des nations qui bordent le Danube et le Pont-Euxin ». De plus, leur science n'est plus négligeable. Les ouvrages de botanique, de médecine, de mathématiques, de musique ou d'histoire naturelle, composés sous le Bas-Empire, constituent un véritable lien entre les civilisations arabe, grecque ancienne et médiévale.

Puis, l'étude de la langue grecque moderne aiderait les hellénistes à mieux saisir la civilisation moderne de la Grèce. Pour Hase, la connaissance de cette langue serait très utile aux spécialistes de l'antiquité « pour multiplier les relations avec un peuple qui avait survécu, sinon à sa gloire, du moins à son indépendance et à sa liberté »³.

Ainsi l'hellénisme critique et comparé du tournant du XVIII^e siècle se transformait-il insensiblement, s'orientant vers la différenciation des étapes successives de la civilisation grecque. Les débuts d'une revalorisation encore timide de Byzance et la réhabilitation de la modernité ouvraient la voie aux grandes schématisations romantiques et à la nouvelle conception historique de l'évolution⁴. Mais Hase ne se préoccupe pas encore des arrière-plans de sa pensée. Son discours se termine sur quelques réflexions qui restent en-deçà : l'« honorable » hellénisme qui se consacre à

1. *Ibid.*, p.91.

2. Voir Dacier sur Vilvoison, *op.cit.*, p.6.

3. ME, 21^e année, 1816, vol. 1, p.89

4. Sur la naissance de l'historisme grec, voir G. Véloudis, *Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historisme grec* (en grec), Athènes, Mnimon, 1982; C. Th. Dimaras, *Constantin Paparrigopoulos* (en grec), Athènes, Centre Culturel de la Banque Nationale de Grèce, 1986.

l'étude de l'antiquité classique, la « haute philologie », « l'ignorance du moyen-âge » et la « décadence » de la langue et de la civilisation de la Grèce moderne sont les notions qu'il fait résonner à l'esprit de ses auditeurs au moment de clore son discours.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. SOURCES MANUSCRITES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE: Département des Manuscrits,
Nouvelles Acquisitions Françaises.

BARBIÉ DU BOCAGE:

Lettres 12880 (Papiers de l'helléniste P.H. Archer, de l'abbé de
Barthélémy, de J.F. Boissonade et d'Anse de
Villoison).

22873-22878 (Papiers de Fauvel, de Barthélémy, de Félix de
Beaujour, de M.G.A. Choiseul-Gouffier).

22852 folio 301-302: M.G.A. Choiseul-Gouffier.

folio 289, 290, 295, 296: J.B. Gail.

10255: papiers de Anth. Gazis et D. Philippides.

22860 folio 28, 29: papiers de C.B. Hase.

22866 folio 250, 251: papiers de F. Thurot.

22863 folio 302, 303: papiers de A.L. Millin.

BOISSONADE, J. F. :

Lettres 22853 folio 329, 330: papiers de L.F.S. Fauvel.

folio 299, 300: papiers de J.B. Gail

6772 folio 94-97: papiers de C. Nicolopoulos.

CHARDON DE LA ROCHETTE:

Papiers 12378, 12385, 12874, 12763: Anthologie grecque et mélanges
de critiques.

Lettres 807 folio 82, 85, 88, 95: papiers de d'Anse
de Villoison.

folio 163, 164: papiers de Amaury-Duval.

folio 86: Journal de Paris.

folio 188, 227: papiers de J.F. Boissonade.

6839 folio 13, 14: papiers de J.D. Barbié du Bocage.

folio 32, 33: papiers de J.F. Boissonade.

folio 17, 18: papiers de J.B. Gail.

folio 34: papiers de Mme Thurot.

folio 29, 30: Mercure de France.

6772 folio 10, 11: papiers de J.F. Boissonade.

MILLIN, A. L. :

Correspondances et papiers: 24528 24712

24677-24703: Sociétés.

24675-24676: Personnes.

Lettres 3231 folio 7-9 : papiers de J.F. Boissonade.
folio 95 : papiers de Langlès.
962 folio 106 : papiers d' Amaury-Duval.
9620 : lettres de C. Nicolopoulos, de S. Chardon de la
Rochette, de Villoison et d'autres.

D'ANSE DE VILLOISON :

Manuscrits 506 : remarques sur quelques auteurs grecs.
948 suppl. gr. folio 469-548 : notes d'un
voyage en Grèce.
Lettres 9118, 9355 N.A.F. 501, 815, 1308, 5214, 6886.

2. LA PRESSE LITTÉRAIRE PARISIENNE

Les feuilles littéraires

I. La « Décade Philosophique », puis « Revue ou Décade Philosophique », puis « Revue Philosophique » ; 1794-1807, date à laquelle Napoléon obligea la « Décade » à fusionner avec le « Mercure de France ». Dirigée par « une société des Gens de Lettres » (Amaury-Duval, J.B. Say, Le Breton, Ginguéné). Feuille engagée, proche des Idéologues et du groupe des Girondins. Elle paraissait trois fois par mois. Outre les rédacteurs de la revue, pour les questions relatives à notre sujet, y collaborèrent L.F.S. Fauvel, Fr. Thurot et S. Chardon de la Rochette.

II. « Le Magasin Encyclopédique » : 1795-1816, date à laquelle il changea son titre en « Annales Encyclopédiques », puis en « Revue Encyclopédique » (1818-1833). Dirigé par Noels et Millin, puis par le seul Millin. Rattaché comme la « Décade » au groupe girondin, organe important des intellectuels libéraux, il se tint soigneusement à l'écart de l'arène politique. Plus érudit et plus savant que les autres feuilles de cette période, il eut pour principal objectif de transmettre au XIX^e siècle l'héritage de la « Philosophie » du XVIII^e. Pratiquement tous les rescapés de la « Décade » y collaborèrent. Outre Millin, sur les sujets de notre enquête, nous retrouvons Barbié du Bocage, T.F. Winckler, J.F. Boissonade, Silvestre de Sacy, P.H. Marron, D'Anse de Villoison, Ad. Coray, D. Comnène, Judot, P. Codrika, Et. Clavié, Choiseul-Gouffier, Langlès, An. Mustoxidi, C. Nicolopoulos, Casimir Rostan, J. Capodistrias, Ch. Tricon, C.B. Hase, Taylor Combe, Chardon de la Rochette et L.F.S. Fauvel.

III. Le « Mercure de France », ressuscité par L. Fontanes en 1800 et dirigé par le même, Laharpe, Esménard et Bonald ; Chateaubriand l'acheta à son retour d'Orient. Feuille essentiellement littéraire, qui défendait les valeurs monarchiques et religieuses ; lui-même et la « Décade » devaient représenter sous Napoléon les deux extrêmes de l'opposition. En 1807, le « Mercure » absorba la « Décade » et devint en majorité propriété de l'État. Il paraissait une fois par semaine. Outre ses rédacteurs, pour les sujets de notre enquête y

collaborèrent Malte-Brun, Le Breton, Ch. Vanderbourg, F. Thurot, C.N.S. Sonnini, J.B. Gail, Auger, Jourdain et Girard.

IV. Les « Archives Littéraires de l'Europe », dirigées par Ch. Vanderbourg, parurent entre 1804 et 1808. Revue importante, qui établit des contacts entre gens de lettres français et étrangers, surtout allemands. Elles paraissaient une fois par semaine. Outre les articles du rédacteur, sur les questions relatives à notre sujet, on trouve aussi ceux de Quatremère de Quincy et de Paroretti ; de longs extraits du « Mercure Savant » ou de l'œuvre de Choiseul-Gouffier, Murhard et Salaberry, qui y furent publiés.

V. Les « Annales des Voyages », fondées en 1808 par Malte-Brun. Feuille spécialisée dans les sciences géographiques et historiques et idéologiquement conforme aux positions adoptées par le gouvernement impérial. Elles paraissaient une fois par mois et comprennent plusieurs études et récits originaux. Pour les sujets relatifs à notre étude, on retrouve les noms de Winckler, N. Ivelio, Sonnini, Depping, Letronne, J.B. Gail, Leclerc, St. Voulgari, Castellan, Jourdain, A. Dupré ; des passages importants tirés des œuvres de Villoison, A. Wolf, Philippiadis-Constandas, Appendini et Thornton y furent publiés.

VI. « Le Mercure Étranger », fondé en 1813 par Langlès, Ginguéné, Amaury-Duval et autres. Feuille dont l'intérêt se tournait vers les littératures vivantes, européennes et orientales. De parution irrégulière à partir de mars 1814, le « Mercure Étranger » disparut en 1816. La littérature et les diverses éditions grecques y étaient traitées par Langlès, C. Nicolopoulos, Ginguéné, Duval-Destains ; il publia fréquemment des extraits du « Mercure Savant ».

3. DIVERS (Éditions et témoignages)

ALTER, F.C., « Schreiben des Paul M. Wukoli, Faktor in der Griechischen Buchdruckerei des Panos Theodosii, in Venedig... » dans *Allgemeiner Litterarischer Anzeiger* N° 168, colonnes 1629-1630, 3 novembre 1801.

ANVILLE, J.B. Bourguignon d', *Géographie ancienne abrégée*, Paris, 1768.

— *Traité des mesures anciennes et modernes*, Paris, 1769.

AVRAMIOTTI, G.D., *Alcuni cenni critici... sul viaggio in Grecia che campono la prima parte dell' itinerario da Parigi a Gerusalemme del signor F.A. de Chateaubriand...*, Padova, 1816.

BARBIÉ DU BOCAGE, J.D., *Carte de la Morée, dressée et gravée au Dépôt de la Guerre par ordre du Gouvernement en 1807*, Paris, 1814.

— *Description topographique et historique de la plaine d'Argos et d'une partie de l'Argolide*, Paris, 1834.

— « Notice historique et analytique sur la construction des cartes géographiques » dans *Mémorial Topographique et Militaire* N° 1, Paris, 1803, p. 11-24.

— *Recueil de cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'ancienne Grèce, relatifs au voyage du jeune Anacharsis, précédé d'une analyse critique des cartes*, Paris, 1788.

— Le même, nouvelle édition, Paris, l'an VII (1799).

BARTHOLDY, J.L.S., *Bruchstücke zur näheren Kenntnis des heutigen Griechenlands*, 2 vol., Berlin, 1805.

— *Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804*, 2 vol., Paris, 1807.

BEAUJOUR, FÉLIX de, *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1789 jusqu'en 1797*, Paris, 1800.

— *Voyage militaire dans l'Empire Ottoman*, Paris, 1829.

BERNEAUD, THIÉBAULT de, *Éloge historique de C.N.S. Sonnini*, Paris, 1812.

BJÖRNSTAHL, J.J., *Briefe auf seinen ausländischen Reisen an den königlichen Bibliothekar C.C. Gjörwell in Stockholm, Rostock et Leipzig, 1777-1783*.

BOISSONADE, J.F., *Critique littéraire sous le Premier Empire*, publié par F. Colincamp, 2 vol., Paris, 1863.

BOSSANGE, A. *Notice sur la vie et les écrits de C.F. Volney*, Paris, 1822.

BOTTA, C.G.C., *Storia naturale et medica dell'isola di Corfù*, Venise, 1823.

BOUCHER DE LA RICHARDERIE, G., *Bibliothèque Universelle des Voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, classés par ordre de pays, dans leur succession chronologique avec des extraits*, 6 vol., Paris, 1808.

BOUGAINVILLE, L.A., « Vues générales sur les antiquités grecques et sur les premiers historiens de la nation grecque considérée par rapport à la chronologie », dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. XXIX, Novembre 1760.

BOURLET DE VAUXCELLES, *Lettres sur Constantinople de M. l'abbé Sevin... suivies de plusieurs lettres de M. Peyssenet... contenant des détails curieux sur l'Empire Ottoman... le tout... revu par M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles*, Paris, s.d. (1802).

BRION DE LA TOUR, L., *Du partage de la peau de l'ours...*, Belgrade, (Paris), 1788.

CABANIS, P.J.G., *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1844, réimpression, Paris-Genève (1980), Ressources, Slatkine.

CASTELLAN, A.L., *Lettres sur la Morée et les Iles de Cerigo, Hydra et Zante*, Paris, 1808.

— *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, Paris, 1811.

— *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, 2^e édition, 3 vol., Paris, 1820.

— *Mœurs, usages, costumes des Ottomans et abrégé de leur histoire*, Paris, 1820.

CHANDLER, R., *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce, faits aux dépens de la Société des Dilettanti, dans les années 1764, 1765 et 1766... Traduits de l'anglais et accompagnés de notes géographiques, historiques et critiques, par M.M. J.P. Servois et Barbié du Bocage...*, 3 vol., Paris, 1806.

CHARDON DE LA ROCHETTE, S., *Mélanges de critique et de philologie...*, 3 vol., Paris, 1812.

CHATEAUBRIAND, F.R. vicomte de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne...*, 3 vol., Paris, 1811.

CHOISEUL-GOUFFIER, M.G.A. comte de, *Discours préliminaire du voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, Ph.-D. Pierres, 1783; autre édition de l'Imprimerie de la société littéraire-typographique, Paris, 1783.

— *Voyage Pittoresque de la Grèce*, 2 vol., en trois parties, Paris, 1782-1822, (vol. I: 1782, vol. II première partie: 1809 et vol. II deuxième partie: 1822).

CLARKE, D.E., *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa, ... Greece, Egypt and the Holy Land, ...*, London, 1812.

CLAVIER, E., *Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien*, 2 vol., Paris, 1805.

— *Histoire des premiers temps de la Grèce depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides... avec des tableaux généalogiques des principales familles de la Grèce*, 2 vol., Paris, 1809.

— *Description de la Grèce de Pausanias*, 7 vol., Paris, 1814-1821.

CONDORCET, M.J.A.N. CARITAT, marquis de, *Réponse de M. le marquis de Condorcet, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. le comte de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1784.

DACIER, J., *Éloge à d'Anville*, Paris, 1782.

— *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Barbié du Bocage, lue dans la séance publique du vendredi 28 juillet 1816*, Extrait du Moniteur du 18 Août 1816.

— *Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1824.

— *Notice sur la vie et les ouvrages de M. le comte de Choiseul-Gouffier. Séance publique de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres du 24 Juillet 1819*, Extrait du Moniteur Universel, N° 257, 14 septembre 1819, p. 1208-1209.

— *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Villoison, membre de la Classe d'Histoire et de Littérature Ancienne de l'Institut National et de presque toutes les Académies de l'Europe, lu dans la séance publique du vendredi 11 avril 1806*, Paris, 1806.

— *Rapport historique sur les progrès de l'Histoire et de la Littérature Ancienne depuis 1789, et sur leur état actuel*, Paris, MDCCCX - 1810.

DODWELL, Ed., *A classical and topographical tour through Greece during the years 1801, 1805 and 1806*, London, 1819.

DUBOIS, J.J., *Catalogue du Musée de M. de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1818.

ETON, W., *A survey of the Turkish Empire...*, London, 1798.

— *Tableau historique, politique et moderne de l'Empire Ottoman*, traduit par Lefèbre, Paris, l'an VIII (1799).

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF, L.F., comte de, *Mémoires historiques et géographiques des voyages faits en Turquie, en Perse et en Arabie, depuis 1782 jusqu'en 1789*, Paris, 1790.

FOURMONT, abbé, « Relation abrégée du voyage littéraire que M. l'abbé Fourmont a fait dans le Levant... » dans *Rapports des Assemblées de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1730.

GRASSET SAINT-SAUVEUR, A., *Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles et possessions ci-devant vénitiennes du Levant...*, 3 vol. et Atlas, Paris, l'an VIII (1800).

GUILLETIÈRE, J. de la, *Lacédémone ancienne et nouvelle*, Paris, 1675,

— *Athènes ancienne et moderne*, Paris, 1676.

GUYS, P., *Voyage littéraire de la Grèce*, 3 vol., 3^e éd., Paris 1783.

HANSON, J.O., « Private journal of a voyage from Smyrna to Venice », éd. A. Anghelou, dans *The Annual of the British School of Archeology of Athens*, vol. 66, Athènes, 1971.

— « Recollections of Smyrna », éd. A. Anghelou, dans *Μικρασιατικά Χρονικά*, vol. 13, 1967, p. 435-520, Athènes, 1968.

HAUTERIVE, A.M. BLANC de LANNAUTE, comte d', « Journal du voyage de Hauterive en Moldavie », dans *Revue de Géographie*, 1877, p. 120-131 et 274-287.

HOLLAND, H., *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia etc.*, London, 1815.

IRUMBERRY, C.M., comte de SALABERRY, *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, l'an VII (1799).

JUCHÈREAU, A. DE SAINT-DENY, *Révolutions de Constantinople de 1807-1808*, 2 vol., Paris, 1819.

LAMARE-PIQUOT, F.V., *Nos anciens à Corfou*, Paris, 1918.

LAMARTINE, Al. de, *Cours familier de littérature*, vol. 13, Paris, 1862.

LARENAUDIÈRE, M. de, «Éloge de M. Barbié du Bocage... lu dans l'assemblée générale de la Société de Géographie du 1^{er} décembre 1826», dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, N° 43-44, Paris, 1827.

LEAKE, W.M., *Travels in Northern Greece...*, 4 vol., London, 1835.

— *Researches in Greece...*, London, 1814.

— *Travels in Morea...*, London, 1830.

LECHEVALIER, J.B., *Voyage dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie...*, 2 vol., Paris, l'an VII (1799).

— *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin...*, 2 vol., Paris, 1800.

— *Voyage de la Troade, fait dans les années 1785 et 1786...*, édition revue, corrigée et considérablement augmentée, 3 vol., Paris, 1802.

LINDER, J.G., *Prolusio de vera vocalium Graecae linguae pronunciatione...*, Amsterdam, 1772.

MALTE-BRUN, (Malte-Conrad BRUUN, dit), «Sur le voyage en Grèce de Bartholdy» dans *Journal de l'Empire*, mercredi 20/1/1808, p. 3-4.

MARCELLUS, M.L.J. DEMARTIN du TYRAC comte de, *Souvenirs de l'Orient*, Paris, 1839.

MARTIN, Abbé, *Voyage à Constantinople, fait à l'occasion de l'ambassade de M. le comte de Choiseul-Gouffier à la Porte Ottomane; par un ancien aumônier de la Marine Royale*, Paris, 1819.

MELLING, M.I. *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore d'après les dessins de M. Melling, architecte de l'Empereur Selim III et dessinateur de la Sultane Hadigé sa sœur, publié par M.M. Treuttel et Würtz*, Paris - Strasbourg - Londres, 1819.

MONTAGU, Mary, *The complete letters of Lady Mary Wortley Montagu*, édité par Robert Hasband, Oxford, 1965.

MORELLI, Iacopo, abbate, *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori, eruditi, Veneziani, poco noti, pubblicata nelle faustissime nozze del nobile uomo, il Signore Conte Leonardo Manino, con la nobile Donna Signora Contessa Foscarina Giovanelle...*, Venise, 1803.

MUSTOXIDI, An., *Illustrazioni Corciresi di Andrea Mustoxidi*, 2 vol., Milan, 1811-1814.

— *Notizie per servire alla storia corcirese dai tempi eroici fin al secolo XII*, Corfou, 1804.

OLIVIER, G.A., *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du Gouvernement pendant les six premières années de la République... et Atlas pour servir au voyage dans l'Empire Ottoman et la Perse*, 2 vol., Paris, 1801-1807.

PAUW, Cornelius de, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, 2 vol., Berlin, 1788.

PEYSSONNEL, Ch. de, *Examen du livre intitulé Considérations sur la Guerre actuelle des Turcs...*, Amsterdam, 1788.

PIGNATORRE, M. & N., *Memorie storiche e critiche dell' isola di Cefalonia dai tempi eroici alla caduta della Republica Veneta...*, 2 vol., Corfou, 1887.

POUQUEVILLE, F.C.H.L., *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire Ottoman, pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801...*, 3 vol., Paris, 1805.

REINARD, J., *Notice historique et littéraire sur M. le Baron Silvestre de Sacy, lue à la séance générale de la Société Asiatique le 25 juin 1838*, Paris, 1838.

SAVARY, C., *Lettres sur la Grèce, faisant suite à celles sur l'Égypte...*, Paris, 1788.

SCROFANI, X., *Voyage en Grèce... fait en 1794 et 1795... avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne et dix tableaux du commerce des Iles Vénitiennes, de la Morée et de la Romélie méridionale*, 3 vol., Paris et Strasbourg, l'an X (1801).

SEID MUSTAFA, *Diatribes de l'ingénieur Seid Mustafa sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, Scutari, 1803, 2^e édition, par Langlès, Paris, 1810.

SILVESTRE de SACY, A.I., baron, *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur... au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette...*, Paris, l'an X, 1802.

— *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Thurot, lue à la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 5 Août 1836*, Extrait du Moniteur du 25 Août 1836, Paris, 1836.

SONNINI de MANONCOURT, C.N.S., *Voyage dans la Haute et la Basse Égypte, fait par ordre de l'ancien gouvernement...*, 3 vol. et atlas, Paris, l'an VII (1800).

— *Voyage en Grèce et en Turquie...*, 2 vol. et atlas, Paris, l'an IX (1801/1802).

— *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'Archipel du Levant par C. S. Sonnini...*, Paris, l'an V (1797).

STÉPHANOPOLI, D. & N., *Voyage en Grèce pendant les années V et VI (1797 et 1798) d'après deux missions, dont l'une du gouvernement français et l'autre du général en chef Bonaparte, rédigée par un des professeurs du Prytanée...*, 2 vol., Paris, 1800.

TARILLON, P., *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant. Relation en forme de journal de la nouvelle isle de la mer dans le golfe de Santorin...*, Paris, 1714.

THUROT, Fr., *Mélanges littéraires*, Paris, 1880.

TOURNEFORT, J. - P. de, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi...*, Paris, 1717.

TURGOT, C., « Sur la géographie politique », dans *Œuvres...*, vol. II, Paris, 1808.

VILLOISON, J.B.G. d'ANSSE de, « Mémoire sur quelques inscriptions inconnues, ou publiées inexactement; extrait de la Relation du Voyage Littéraire fait dans le Levant... lu à l'Académie le mardi 3 juillet 1787 », dans *Mémoires de l'Institut*, vol. 47 (1809) 2, p. 283-344.

— « Mémoire sur différentes inscriptions grecques... lu le 11 Germinal an XI (1804) », dans *Mémoires de l'Institut pour l'an XI*, p. 111-161.

— « Recherches critiques sur le grec vulgaire », dans *Annales de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 38 (1772), p. 60-73, Paris, 1772.

— *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec... par J. B. Morin. Enrichi de notes par M. d'Ansse de Villoison...* 2^e édition corrigée et augmentée, 2 vol., Paris, 1809.

— *Notice des manuscrits grecs et latins qui, de la bibliothèque des anciens empereurs grecs et de celle du sérail de Constantinople, sont passés dans la Bibliothèque Impériale, et éclaircissements sur quelques-unes des plus fameuses bibliothèques de la Grèce*, s.l.n.d. (ca 1810).

— *Ὀμήρου Ἰλιάς σὺν τοῖς σχολίοις*, 2 vol., Venise, 1788.

— *Villoison in Grecia; note di viaggio 1784-1786*, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par Renata Lavagnini, Palerme, Institut Sicilien des Études Byzantines et Néohelléniques N° 9, 1974.

VOLNEY (C. F. Chassebœuf, dit), *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, 1787. Réédition par J. Gaulmier, Paris, École Pratique des Hautes Études, VI^e section, 1959.

— *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* Paris, 1795 et 1813.

— *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, Londres, (Paris), 1788.

— *Leçons d'Histoire faites à l'École Normale*, Paris, 1799. Réédition par J. Gaulmier avec le texte de la « Loi Naturelle », Paris, Garnier, 1980.

— *Les Ruines, ou méditation sur les révolutions des Empires*, Paris, 1792; la 10^e édition, celle de 1822 a été réimprimée par J. Tulard aux éditions Slatkine, Paris-Genève, 1979.

— *Œuvres Complètes*, 8 vol., éd. par A. Bossange, Paris, 1820-1826.

VOLTAIRE (F. M. Arouet, dit), *Œuvres Historiques*, édité par R. Pomeau, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1957 et 1968.

WOLF, Andr., *Mémoires pour servir à la description historique et statistique de la Moldavie*, 2 vol., Hermanstadt, 1805.

ZALLONI, M.Ph., *Essai sur les Fanariotes...*, Marseille, A. Picard, 1824.

— *Voyage à Tine, l'une des îles de l'Archipel de la Grèce, suivi d'un traité de l'asthme...*, Paris, 1809.

ΓΑΖΗΣ, Άνθ., (GAZIS, Anth.), tr. *Χημική Φιλοσοφία, ἢ, Στοιχειώδεις ἀλήθειαι τῆς νεωτέρας χημικῆς...* ὑπό Α. Φ. Φουρκροά, Vienne, 1802.

— éd. *Πίναξ χωρογραφικός τῆς μεγάλης ἀρχισατραπίας Ἰκονίου...* παρά... Κυρίλλου..., Vienne, 1812.

— *Τῶν κωνικῶν τομῶν ἀναλυτικὴ πραγματεία...* παρά τοῦ Ἀββὰ Κάϊλλε..., Vienne, 1803.

— éd. *Λεξικόν ἑλληνικόν πρὸς χρῆσιν τῶν περὶ τοῦ παλαιοῦς συγγραφεῖς ἐνασχολουμένων...* ἐπιστασία καὶ διορθώσεις Σποριδωνος Βλαντῆ, 3 vol., Venise, 1809 - 1816.

— tr. *Γραμματικὴ τῶν φιλοσοφικῶν ἐπιστημῶν...* ὑπό Βενιαμίν Μαρτίνου..., Vienne, 1799.

— éd. *Γεωγραφία παλαιὰ καὶ νέα...* ὑπό Μελετίου. Πλείστοις δὲ σημειώμασι ἐπαυξηθεῖσα καὶ ἐπιδιορθωθεῖσα..., 4 vol., Venise, 1807.

— éd. *Στοιχεῖα Γεωγραφίας...* ὑπό Νικηφόρου τοῦ Θεοτόκου... ἐμπλουτισθέντα..., Vienne, 1804.

ΕΛΛΗΝΙΚΟΣ ΤΗΛΕΓΡΑΦΟΣ journal périodique grec, politique, littéraire et commercial, dirigé par D. Alexandridés, Vienne, (1812-1836).

ΕΡΜΗΣ Ο ΛΟΓΙΟΣ ἢ ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΑΙ ΑΓΓΕΛΙΑΙ, journal littéraire grec publié par Ant. Gazis, Vienne, 1811-1821.

ZABIRAS Γ., (ZAVIRAS, G.), *Νέα Ἑλλάς, Ἑλληνικόν Θέατρον*, édité par G. Krémos, Athènes, 1872.

ΖΑΛΙΚΟΓΛΟΥ Γ., (ZALIKOGLU, Gr. G.), *Λεξικόν τῆς γαλλικῆς γλώσσης*, Paris, 1809. 2^e édition par Sp. Vlandis, Venise, 1815.

— *Περὶ τῆς κοινωνικῆς συνθήκης, ἢ Ἀρχαί τοῦ πολιτικοῦ δικαίωματος, σύγγραμμα τοῦ φιλοσόφου Ἰωάννου-Ἰακώβου Ρουσσώ...* ἐκδοθέν μετὰ προλεγομένων Κ. Νικολοπούλου, Paris, 1828.

ΚΟΔΡΙΚΑΣ, Π., (CODRIKA, P.), *Ἐφημερίδες*, édité par A. Anghelou, Athènes, 1991.

— *Μελέτη τῆς κοινῆς Ἑλληνικῆς διαλέκτου*, Paris, 1818.

— *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne* par P. Codrika, Athénien, Paris, l'an XII (1804).

— *Ὁμιλία περὶ πληθὺς κόσμων τοῦ κυρίου Φοντενέλ*, Vienne, 1794.

ΚΟΝΤΟΣ, Π., (KONDOS, P.), *Ἐποποιία Ναπολέοντος Βοναπάρτου...*, («*Roème épique sur les exploits du héros Napoléon Bonaparte...*»), Paris, 1802.

ΚΟΡΑΗΣ, Ἀδ., (CORAY, A.), *Ἀδελφική διδασκαλία πρὸς τοὺς εὐρισκόμενους κατὰ πᾶσαν τὴν Ὀθωμανικὴν ἐπικράτειαν Γραικοὺς εἰς ἀντίρρησιν κατὰ τῆς ψευδονόμως ἐν ὀνόματι τοῦ Μακαριωτάτου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων ἐκδοθείσης ἐν Κωνσταντινουπόλει Πατρικῆς διδασκαλίας*, Rome (Paris), l'an I de la liberté (1798).

— *Ἄσμα πολεμιστήριον τῶν ἐν Αἰγύπτῳ περὶ ἐλευθερίας μαχομένων Γραικῶν*, Imprimerie grecque de l'Égypte, (Paris), 1800.

— *Ἀλληλογραφία*, 1774-1833, 6 vols, Athènes, 1964-1984.

— tr. *Βεκκαρίον περὶ ἀδικημάτων καὶ ποινῶν*, Paris, 1802.

— *Βίος Ἀδαμαντίου Κοραῆ συγγραφεὶς παρὰ τοῦ ἰδίου*, Paris, 1833.

— éd. *Les caractères de Théophraste d'après un manuscrit du Vatican contenant des additions qui n'ont pas encore paru en France*, Paris, l'an VII (1799).

— *Τὰ εἰς διαφόρους συγγραφεὶς ἐκδοθέντας ἀπὸ τοῦ Κοραῆ προλεγόμενα*, Vienne, 1815.

— *Ἡλιόδωρον Αἰθιοπικῶν βιβλία δέκα, ἃ χάριν Ἑλλήνων ἐξέδωκε μετὰ σημειώσεων... ὁ Α. Κοραῆς*, Paris, 1804.

— éd. *Corayii Emendationes in Hippocratem*, éd. Thomas Burges, Musei Oxoniensis Literarii Conspectus, 1792.

— *Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραῆ, Βουλῆ μὲν καὶ δαπάνη τῆς ἐν Μασσαλία Κεντρικῆς Ἐπιτροπῆς Κοραῆ, ἐπιμελεῖα δὲ Ν. Μ. Λαμαλᾶ...*, Athènes, 1885.

— tr. *Esquisse d'une histoire de la Médecine... traduite de l'anglais de M. W. Black...*, Paris, l'an V (1798).

— éd. *Traité d'Hippocrate des airs, des eaux et des lieux*, Paris, l'an IX (1800)

— tr. *Introduction à l'étude de la nature et de la médecine traduite de l'allemand... de M. Selle...*, Montpellier, l'an III (1795).

— éd. *Ἰσοκράτους λόγοι καὶ ἐπιστολαὶ...*, 2 vol., Paris, 1807.

— tr. *Médecine clinique... traduit de l'allemand de M. Selle...*, 2 vol., Montpellier, 1797.

— *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce...*, Paris, l'an XI (1803).

— éd. *Μύθων Αἰσωπειῶν συναγωγαί*, Paris, 1810.

— *Πλουτάρχου βίοι παράλληλοι...*, 6 vol., Paris, 1809-1814.

— *Πολυαῖνον Στρατηγημάτων βιβλίο ὀκτώ...*, Paris, 1809.

— *Πρόδρομος Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης, περιέχων Κλαυδίου Αἰλιανοῦ τὴν Ποικίλην Ἱστορίαν, Ἡρακλείδου τοῦ Πολικοῦ, Νικολάου Δαμασκηνοῦ τὰ σωζόμενα...*, Paris, 1805.

— *Σάλπισμα πολεμιστήριον*, Alexandrie (Paris), Imprimerie grecque de Marathonios Atromitos, (1801).

— *Τί πρέπει νὰ κάμωσι οἱ Γραικοὶ εἰς τὰς παρούσας περιστάσεις...*, Venise (Paris), 1805.

ΚΟΡΑΗΣ, Ἀδ., (CORAY, A.), et LA PORTE DU THEIL *Géographie de Strabon, traduite du grec en français*, Paris, 5 vol., 1805-1819.

ΚΟΥΜΑΣ, Κ., (COUMAS, C.), *Σειράς στοιχειώδους τῶν μαθηματικῶν καί φυσικῶν πραγματειῶν*, 8 vol., Vienne, 1807.

— *Σύνοψις φυσικῆς*, Vienne, 1812.

ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ, Γ., (CONSTANTIN, G.), *Λεξικόν τετράγλωσσον*, — *Dictionarium quatuor linguarum*, Venise, 1786.

ΜΟΙΣΙΟΔΑΞ, Ἰωσ., (MOESIODAX, J.), *Ἀπολογία*, 1780, édité par A. Anghelou, Athènes, 1976.

ΠΕΡΔΙΚΑΡΗΣ, Μ., (PERDICARIS, M.), *Ἐρμηλος*, Vienne, 1817.

ΤΥΠΑΛΔΟΣ-ΙΑΚΩΒΑΤΟΣ., (TYPALDOS-IACOVATOS, G.), *Ἱστορία τῆς Ἰόνιας Ἀκαδημίας*, édité par Sp. Asdrachas, Athènes, 1982.

ΦΙΛΙΠΠΙΔΗΣ, Δ. Δ., (PHILIPPIDES. D.D.), *Ἀλληλογραφία (1794-1819) - Barbié du Bocage-Gazis*, édité et commenté par Catherine Koumariou, Athènes, Hestia, 1966.

— *Ἐπιτομή ἀστρονομίας, συγγραφεῖσα ὑπό Ἱερωνύμου Λαλάνδ... μεταφρασθεῖσα... παρά Δ. Δ. τοῦ Φιλίπιδου...*, Vienne, 1803.

ΦΙΛΙΠΠΙΔΗΣ, Δ. Δ., (PHILIPPIDES. D.D.), et ΚΩΝΣΤΑΝΤΑΣ Γρ., (CONSTANDAS, Gr.), *Νεωτερικὴ Γεωγραφία*, Vienne, 1791, 2^e édition intégrale, Athènes, 1988.

INDEX DES NOMS PROPRES

L'index comprend tous les noms propres cités dans le texte. Les dates de naissance et de décès ne sont pas mentionnées pour les noms anciens (jusqu'au X^e siècle après J.-C.), ni pour les auteurs contemporains. L'ensemble des noms de ces derniers est inclus dans l'index afin de suppléer à l'absence de bibliographie analytique des ouvrages consultés.

- Abadiotes, les 229
 Aboul Feda (1274-1331) 361, 362
 Académie arménienne de Saint-Lazare (Venise) 26
 Académie de Berlin 138
 Académie de Copenhague 138
 Académie de Constantinople (Paidagogeion) 236
 Académie de Cotrone 138
 Académie de Göttingue 138
 Académie de Madrid 138
 Académie de Manheim 138
 Académie de Marseille 327
 Académie de Mt Pélion 272
 Académie d'Upsal 138
 Académie Impériale des Langues Orientales (Vienne) 344
 Académie Ionienne (Corfou) 21, 318, 325, 330, 375
 Académie d'Édimbourg 83
 Académie des Arcades (Rome) 454
 Académie des Beaux-Arts (Paris) 74
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 42, 46, 47, 55, 74, 126, 129, 130, 138, 392
 Académie des Sciences 47, 54
 Académie des Sciences Physiques et Mathématiques 54
 Académie Française 74, 80, 397, 420
 Académie Princièrè de Bucarest 178, 183, 358, 366
 Académie Princièrè de Jassy 176, 184, 185, 366
 Académie Royale de Londres 138
 Achille 84, 280, 472
 Acropole d'Athènes 87, 101, 103, 289, 295
 Adikèria (île de l'Archipel) 130
 Adriatique, mer 104, 300, 312, 315, 327
 Adriatiques, îles 300
 Afrique 94, 202, 288, 399
 Agamemnon 286
Agathanguelos 299
 Agée (village de Magnésie) 268
 Agora d'Athènes 109
 Agrati, Joseph (actif au début du XIX^e s.) 318
 Ainali-Kavac (convention de 1779) 288
 Ainsley, Sir Robert (1730?-1812) 83
 Airay, Sir George (1761-1833) 111, 317
 Akerblad, Jean-David (1763-1819) 27, 150, 151
 Albanais, les 149, 173, 277, 278, 281, 287, 292, 452
 Albanie 107, 284, 304, 305, 312
 Alcinouïs 316
 Alefchi (canton de Corfou) 319
 Alembert, Jean Le Rond d' (1717-1783) 74
 Alep (pachalic d') 224
 Alexandre le Grand 69, 150, 461
 Alexandre I^{er}, tsar de Russie (1777-1825) 297, 315
 Alexandria - Troas 86
 Alexandridis Dimitrios (ca 1770-1851) 359-364, 384
 Alexandrie 150, 222, 291
 Allgemeiner Litterarischer Anzeiger 346-352
 Ali Pacha de Jannina (ca 1744-1822) 88, 111, 149, 270, 278, 284, 285, 298, 354
 Allemagne 138, 149, 244, 267, 268, 362, 371, 373, 439, 449, 453, 459, 462
 Allemands, les 152, 394
 Almadoro, Francescachi d' (primat de Stampalie ca 1770) 206
 Alter, Franz-Karl (1741-1804) 343-352, 402
 Amaury-Duval, Charles-Alexandre Amaury Pineu Duval, dit (1760-1838) 55, 213, 381, 383
 Ampélachie (village de Salamine) 130
 Ambélakia ou Ampélakie (village de Magnésie) 148, 149, 262, 267-269, 453, 457, 466
 Ambélokipoï (faubourg d'Athènes) 112
 Ambroise, orientaliste actif à la fin du XVIII^e s. 139
 Ameilhon, Hubert-Pascal (1730-1811) 150
 Amériques, les 439
 Amira, Alexandre-Constantin (actif à la fin du XVIII^e s.) 487
 Amorgos (île de l'Archipel) 130

- Amsterdam 168
 Amyclée 287
 Anacréon 354
 Anagnostidis Chr., 267
 Annales des Voyages 20, 132-136, 174-180, 204-210, 231, 234, 246, 253, 257, 260, 263-266, 268, 269, 274-278, 281, 290, 291, 319, 320, 458, 459
 Ananias d'Antiparos († après 1770) 146
 Anaphé ou Nanfi (île de l'Archipel) 130
 Anastasios d'Ithaque (actif ca 1810) 242
 Ancône 207, 208, 224, 311
 Ancône, agence d' 410, 413
 Andrémon 98
 Andrew, James (1774?-1833) 447
 Andrinople (ville de Thrace) 269
 Andros (île de l'Archipel) 130
 Anglais, les 95, 101, 103, 108, 111, 208, 241, 275, 304, 306, 312, 316, 317, 323, 326, 330, 410
 Angleterre 103, 168, 269, 298, 362
 Anguelou, Alkis 251
 Anne d'Autriche (1601-1666) 136
 Anthime, patriarche de Jérusalem (1717-1808) 408, 409
 Anthimus, patriarche de Constantinople (†1826) 240, 242, 243
 Anthrakitès, Méthodios (ca 1650-1730) 469
 Antiparos ou Oléaros (île de l'Archipel) 130
 Anville, Jean-Baptiste Bourignon d' (1697-1782) 39, 48, 69, 70, 71, 72, 81, 115
 Aphaia (temple à Égine) 109, 110
 Apollodore 357, 395
 Apollon 373
 Apollon Épicurien (Temple à Bassae) 109-111
 Apollonius 126
 Apollonius Dyscolus 45
 Apostolios de Smyrne (actif au début du XIX^e s.) 242
 Arabes, les 78, 79, 222, 291
 Arcadia (= Cyparissie, ville du Péloponnèse) 158, 258
 Arcadie 108, 109, 110, 158, 258, 279, 280, 317
 Arcadiens (membres de l'Académie des Arcades à Rome) 440, 454
 Archipel, voir aussi Égée 46, 64, 71, 75, 81, 89, 95, 101, 121, 131, 135, 136, 137, 141, 156, 193, 198, 199, 202-259, 261, 285, 312
 Archives Littéraires de l'Europe 20, 172-174, 182, 316, 340, 354, 439, 443, 444
 Aretin, Pierre (1492-1556) 487
 Argentière (île de l'Archipel) 213
 Argos (ville du Péloponnèse) 130, 294
 Argostoli (ville de Céphalonie) 104, 313
 Argyropoulos, P. 167
 Argyropoulou, Roxane 360, 363
 Aristanète 372
 Aristide 73
 Aristote 31, 354
 Arméniens, les 26, 91, 164, 194, 222, 227, 262
 Arrien 357, 396
 Arsinoé 150
 Arta (ville d'Épire) 262
 Asanès, Spyridon (1756-1833) 469
 Asdrachas, Spyros 208, 262, 375
 Asie 94, 202, 399, 441
 Asie Mineure 17, 46, 50, 65, 81, 98, 101, 107, 201, 224, 246, 259, 316, 337
 Association pour l'Encouragement des Études Grecques 22
 Astypalée ou Stampalie (île de l'Archipel) 130
 Athéna 378
 Athènes 29, 34, 46, 65, 72, 87, 91, 100-110, 112, 115, 130, 237, 250, 251, 252, 260, 288, 291-293, 402, 409, 415
 Athéniens, les 112, 275, 292, 439-441, 448
 Athos, Mont 121, 129, 130, 154, 176, 207, 231, 261, 341, 424, 436, 478
 Attique 28, 87, 101, 109, 204, 230
 Aubert Dubayet, Jean-Baptiste-Annibal (1759-1797) 102
 Auger, Louis-Simon (1772-1829) 281-283
 Aulide 130
 Autriche-Hongrie 26, 159, 168, 237, 297, 312, 337-341, 343, 347, 351, 368, 411, 449, 453, 470
 Autrichiens, les 28, 95
 Avramiotti, Denis (1770-1835) 294
 Bach, Jean-Sébastien (1685-1735) 71
 Bacon, Sir Francis (1561-1626) 52
 Balanus, Vassilopoulos (†1760) 285, 469
 Balkans 17, 168, 227, 259, 261
 Balsa ou Balcha, Georges, noble moldave du XVIII^e s. 123
 Baltique 215
 Balzac, Honoré de (1799-1850) 33
 Bannat 338
 Barbié du Bocage, Jean-Denis (1760-1825) 17, 30, 50, 51, 55, 58, 69-72, 77, 104, 106, 108, 109,

- 111, 113-125, 144-148, 157-160, 178, 179, 210, 236, 253, 257, 260, 261, 277, 280, 284, 317, 321, 343, 353, 354, 381, 384, 385, 404, 418, 419, 424, 435, 491
- Barthélémy, Jean-Jacques (1716-1795) 42, 48-50, 64, 66-71, 113, 114, 155, 350, 404
- Bartholdy, Jacob-Salomon (1779-1825) 108, 267, 273, 276, 280, 388, 451-470, 477-481
- Bas-Empire, voir aussi Byzance 127, 130, 135, 137, 147, 206, 389, 401, 429, 430, 493
- Basilios, négociant à Silymno (Thrace) 249
- Bassae (région d'Arcadie) 100, 110, 111
- Bassiliou Alexandros, voir aussi Vassiliou Alexandre (1740-1817) 309
- Baudin, Nicolas (1750-1803) 447
- Baumeister, Fr. Chr. (XVIII^e s.) 345
- Bayendir (village aux bords du Méandre) 99
- Beaujour, Louis-Auguste Félix baron de (1765-1836) 261, 267
- Beccaria, Cesare-Bomesana marquis de (1738-1794) 411, 422, 436, 439
- Belgique 301
- Belgrade 410
- Bénédictins, les 146
- Benjamin de Lesbos (1762-1824) 245, 384, 435, 469
- Béotie 104, 275
- Bergame (Italie) 301
- Berlin 451, 452, 457, 458
- Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri (1737-1814) 36
- Bernier, Pierre-François (1779-1803) 447
- Berquin, Arnaud (1747-1791) 392
- Berthier, Louis-Alexandre, prince de Neuchâtel (1753-1815) 315
- Bertholet, Claude-Louis comte de (1748-1822) 472
- Bertrand, Louis-Marie-Émile (1866-1941) 33-35
- Bertuch, Frédéric-Justin (1748-1823) 355
- Bessarion (1403-1472) 345
- Bibliothèque Ambrosienne et Laurentienne (Florence) 376
- Bibliothèque des Frères Balanos (Jannina) 285
- Bibliothèque Bodléenne (Londres) 180, 230
- Bibliothèque de Chios 247
- Bibliothèque Gennadeion (Athènes) 100, 104
- Bibliothèque de Méliès (Magnésie) 271, 273
- Bibliothèque Nationale (Paris) 71, 106, 108, 131, 137, 139, 143, 151, 179, 331, 372, 385
- Bibliothèque Royale, voir Bibliothèque Nationale 114
- Bibliothèque de Saint-Germain-des-Près 126
- Bibliothèque de Saint-Marc (Venise) 127, 128
- Bibliothèque Impériale de Vienne 140, 247
- Bichat, Marie-François-Xavier (1771-1802) 60
- Bignon, Jean-Paul (1662-1743) 47
- Binet, René (1732-1812) 421
- Bion 242
- Björnstahl, Jacob-Jonas (1731-1779) 267
- Black, William (1749-1829) 419
- Blanté v. Vlandis, Spyridon (1765-1830) 386
- Boissonade, Jean-François (1774-1857) 55, 58, 371-374, 380, 391, 394, 408, 420, 429-433, 436, 458, 479, 480
- Bonald, Louis-Gabriel-Ambroise vicomte de (1754-1840) 288
- Bonamy, Pierre-Nicolas (1694-1770) 392
- Bonaparte, voir aussi Napoléon (1769-1821) 27, 94, 215, 231, 252, 253, 257, 297-299, 301-303, 330, 370, 386, 409, 410, 414, 415, 438
- Bonaparte, Marie-Joséphine-Rose (1763-1814) 370
- Bonnefoux, François-Casimir baron de (1761-1838) 446
- Bordone, Benedetto (1460-1531) 326
- Borée 87
- Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste-Georges-Marie baron (1778-1846) 22, 64
- Bosnie 65
- Bosphore 26, 78, 118
- Bossange, Marie-Henri-Adolphe (1797-1862) 33
- Bossuet, Jacques-Bénigne (1627-1704) 49
- Botta, Charles-Joseph-Guillaume (1766-1837) 316
- Bougainville, Louis-Antoine de (1729-1814) 447
- Bourlet de Vauxcelles, l'abbé Simon-Jérôme (1734-1802) 254
- Bournaba (village situé sur les côtes de l'Asie Mineure) 130
- Bournabachi (village situé sur les côtes de l'Asie Mineure) 130
- Bouteiller, Marcelle 446, 447
- Bracken, Catherina-Philippa 110, 111
- Brancovani, Constantin (1654-1714) 172
- Brancovanos, Grégorios (1785-1854) 182, 183
- Brenner-Felsach, Ignaz von (1772-1849) 246
- Brescia (Italie) 301

- Brest 305
 Brinckman ou Brinkman, Carl-Gustaf von (1764-1847) 140
 Brion de la Tour, Louis (1756-1823) 30
 British Library (Londres) 331
 Broc, Numa 36, 46, 50, 63, 65, 81, 155, 156, 181, 201
 Broca, Paul (1824-1880) 446
 Brøndsted, Peter-Olaf (1780-1842) 110
 Brown, John (1736-1788) 285
 Bruguière, Jean-Guillaume (1750-1799) 221, 224
 Bruneau, André 64, 76, 299
 Bucarest 179, 182, 190, 321, 322, 356, 357, 469
 Bucarest, Traité de (1812) 20, 148
 Bude 148, 181,
 Buffon, Georges-Louis Leclerc comte de (1707-1788) 210, 212
 Bulgarie 121, 172
 Buondelmondi, Cristoforo (actif au XV^e s.) 203
 Buttman, Philippe-Charles (1764-1829) 244
 Bythinie 303
 Byzance, voir aussi Bas-Empire 15, 45, 192, 493
 Cabanis, André 424
 Cabanis, Pierre-Jean-Georges (1757-1808) 52, 53, 310, 418, 419, 447
 Caistre (affluent du Méandre) 99
 Calamata (ville de la Morée) 89
 Calimo ou Calimnos (île de l'Archipel) 317
 Callimachi, Alexandre (1737-1821) 75, 370
 Callimachi, Scarlatos (1773-1821) 184
 Callimachie (famille) 180
 Callipoli (ville de Thrace) 130
 Camariano, Nicolai 167
 Camariano-Cioran, Adriana 178
 Cambridge 230
 Campe, Joachim-Henri (1746-1818) 181
 Campoformio, Traité de (1797) 20, 35, 297, 301, 302, 307, 414
 Canat, René 14, 35, 50, 57, 61
 Candie, voir aussi Crète 304
 Canée 229
 Canova, Antoine (1757-1822) 444
 Cantacuzènes (famille) 340
 Cantemir, Dimitrius (1673-1723) 119, 172, 179, 340
 Capitan Pacha 172, 206
 Capodistria, Jean comte de (1776-1831) 320, 375
 Cappadoce 172, 248
 Cappodociens, les 141
 Caradjas, Stéphanos 241, 243
 Caraïoannis Constantin (actif au XVIII^e s.) 372
 Caramanie 233
 Carbury, Marino comte (début du XVIII^e s.-1782) 104
 Cariès (ville du Mont Athos) 130
 Carlovitz, paix de (1699) 172
 Carthage 291
 Casaubon, Isaac (1559-1614) 34
 Cassas, Louis-Francois (1756-1827) 74, 84
 Cassini, Jacques-Dominique comte de (1747-1845) 84
 Castalie 454
 Castellan, Antoine (1772-1838) 115, 278, 27, 280, 281, 283, 479
 Castiglione, Balthazar (1478-1529) 168
 Castorianos, Emmanuel (début du XVII^e s.-ca 1670) 236, 237
 Castries, Charles-Eugène-Gabriel de la Croix marquis de (1727-1801) 75, 156
 Catherine II de Russie (1729-1796) 30, 32, 37, 207, 299, 396, 415
 Catsoni, Lambros (1752-1804) 229, 277
 Catsoni (mère de Lambros) 277
 Cattaro (bouches de) 315
 Caylus, Anne-Claude-Philippe de Tubières, comte de (1692-1765) 42
 Cécrops 288
 Céphalonie (île de la mer Ionienne) 104, 300, 304, 305, 313, 314, 323, 326, 469
 Céphaloniens, les 304, 305
 Céphise (fleuve à Athènes) 87
 Cérameus, Daniel (†1801) 146
 Cérés 354
 Cérigo, voir aussi Cythère (île de l'Archipel) 82, 90, 279, 280, 303, 307, 317
 César 114, 294
 Césarée (ville de Cappadoce) 248
 Chabot, Louis-Francois-Jean (1757-1837) 308
 Chabert, Joseph-Bernard marquis de (1724-1805) 64, 65, 71
 Chagilar (ville de l'Asie Mineure) 130
 Chalkokondylis, Laonicos (ca 1430-1490) 376
 Champenois, les 275
 Chandler, Richard (1738-1810) 82, 112, 115, 249
 Chaptal, Jean-Antoine comte de Chanteloup (1756-1832) 150, 246, 269

- Chardin, Jean (1643-1719) 115, 326
 Chardin, Jean-Baptiste-Siméon (1699-1779) 31
 Chardon de la Rochette, Simon (1753-1814) 45, 56, 125, 137, 140, 155, 160, 171, 309, 311, 380, 396, 402, 404, 408, 409, 411, 414, 415, 418, 419, 422, 423, 426, 442, 443, 457, 487
 Chassiotis, Georges (1842-début du XX^e s.) 179, 194, 235, 236, 238, 272
 Chateau des Sept Tours (prison à Constantinople) 278
 Chateaubriand, François-René vicomte de (1766-1848) 22, 61, 113, 200, 286-295, 444
 Chaussard, Pierre-Jean-Baptiste (1766-1823) 66
 Chénier, Santi-l'Homaka (fin du XVIII^e s.) 37
 Chéronée 69
 Chine 114
 Chinois, les 439
 Chios (île de l'Archipel) 164, 247-249, 336, 387, 388, 450, 469
 Choiseul, Étienne-François duc de (1719-1785) 64
 Choiseul-Gouffier, Marie-Gabriel-Florent-Auguste comte de (1752-1817) 25, 37, 48-51, 55, 56, 59, 63-85, 87, 8, 3, 95, 96, 98, 99, 100, 102, 104, 105, 113-115, 118, 125, 128, 155, 157, 203, 220, 233, 235, 255, 270, 278, 279, 299, 381, 400, 401, 404, 454, 491
 Choiseul-Gouffier, Madame de (épouse du précédent) 77
 Choniate, Nicétas (XII^e s.) 209
 Choricus 127
 Chourouchismé ou Courou Tchechmé (faubourg de Constantinople) 179, 194
 Christodoulos de Thessalie (actif au début du XIX^e s.) 242
 Chypre 300
 Cimolis ou Cimolos, voir aussi Argentière (île de l'Archipel) 101, 130, 229
 Cirbiéd, J. (orientaliste actif à la fin du XVIII^e s.) 139
 Clarke, Edward-Daniel (1769-1822) 103, 179, 230, 231, 233-235, 267
 Classe des Sciences morales et politiques de l'Institut 260
 Clavier, Étienne (1762-1817) 55, 247, 283, 380, 395, 408, 418, 468, 470, 471, 480
 Clootz, Anacharsis = Jean-Baptiste baron du Val de Grâce (1755-1794) 443
 Clytemnestre 286
 Coblence 301
 Cockerell, Charles-Robert (1788-1863) 110
 Codrika, Panagiotis (1762-1827) 19, 140, 142, 143, 188, 237, 249, 294, 369, 370, 373, 388-396, 400, 404, 425, 427, 445, 458, 463-467
 Colincamp, François 380
 Collège de France 21, 153, 247, 391, 420
 Collège grec de Césarée, voir aussi École 248
 Collège grec de Chios, voir aussi École 246, 247
 Collège grec de Cydonie, voir aussi École 246
 Collège grec de Courou Tchechmé ou Grande École Nationale de Constantinople 194
 Collège grec du Mont Athos, voir aussi École 436
 Collège grec de Paros 249
 Collège grec de Patmos 234, 235
 Collège grec de Smyrne, voir aussi École 241, 482
 Colotscha (ville de Hongrie) 340
 Comitas, Stéphanos (1770-1833) 358
 Comité de Salut Public (France) 222
 Comité de Salut Public (Venise) 301
 Comnène, David empereur de Trébizonde (1458-1461) 441
 Comnène, Dimitri-Étienne comte de (1760-1820) 121
 Comnènes (famille) 121, 403, 441
 Condorcet, Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat marquis de (1743-1794) 80
 Condylis, Panagiotis 412, 484
 Conseil des Anciens 350
 Constandas, Grégoire (1753-1844) 120, 144, 145, 148, 236, 262, 271, 272, 338, 355, 386, 390, 391
 Constantin le Grand 94, 461
 Constantine, David 36, 37, 82
 Constantinople 15, 50, 51, 63, 65, 88, 89, 90-95, 100-105, 118, 125, 128, 130, 131, 134, 149, 152-156, 171-173, 178-182, 189, 193, 194, 199, 204, 207-211, 223, 226-231, 236-240, 244, 250, 262, 264-268, 271, 278-281, 317, 321, 322, 336-345, 357, 366, 368, 376, 409, 411, 461, 469, 478, 488, 489
 Constantinople, Pacte commercial de (1783) 208
 Constantinos d'Ithaque (actif au début du XIX^e s.) 242
 Constantinou, Georgios (actif à la seconde moitié du XVIII^e s.) 236
 Constitution Allemande de 1819 348
 Contos, Polyzois (XVIII^e s.-XIX^e s.) 370-374
 Copans, Jean 448

- Copernic, Nicolas (1473-1543) 432
 Coray, Adamance (1748-1833) 17, 19, 21, 58, 88, 115, 118, 125, 132, 146, 147, 153, 166-171, 183, 188, 195, 199, 203, 238, 241, 247, 300, 308-311, 340-342, 350, 355, 358, 361-370, 375-378, 380, 381, 386-388, 394, 400, 402, 404, 405, 407-439, 448, 453, 468, 470, 472, 486, 487, 491
 Corcyre, Département de, voir aussi Corfou 303
 Corfou (île de la mer Ionienne) 21, 81, 104, 251, 284, 285, 297, 299, 300, 304, 305, 312, 314, 316-320, 323-331, 375, 459
 Corinthe (ville de la Morée) 49, 72, 130, 275, 277
 Corneille, Pierre (1606-1684) 388
 Coron (ville de la Morée) 280
 Coronello (consul russe à Naxos en 1784) 207
 Coronios, Antoine (actif vers la fin du XVIII^e s.) 349
 Corse 312, 369
 Corsini, Édouard (1702-1765) 324
 Corvigny (commissaire républicain aux îles Ioniennes) 308
 Corydalus (site en Attique) 130
 Cos (île de l'Archipel) 130, 204, 234
 Cosmas Étolos (1774-1779) 236
 Costabel, Pierre 55
 Cotylus, Mont (Arcadie) 317
 Coubertin, Pierre baron de (1863-1937) 22
 Coudray, Auguste de (début du XIX^e s.) 459
 Coumas, Constantin (1777-1836) 194, 239, 240, 242, 244, 245, 355, 368., 404, 427, 458, 467-475, 478, 482
 Courier de Méré, Paul-Louis (1773-1825) 140, 170
 Courou Tezmer ou Courou Tchechmé 238
 Cousinery, Esprit-Marie (1747-1833) 74, 96, 98, 99, 100, 108, 114, 157
 Cressidas (fontaine de Corfou) 316
 Crète 164, 202, 229, 300
 Crétois, les 229
 Crips, John Marten (ca 1780-milieu du XIX^e s.) 231
 Crostandt 341
 Crusius, Martin (1526-1607) 345, 402
 Cuvier, Georges-Léopold-Christien-Frédérico baron de (1769-1832) 447
 Cyclades, les 65
 Cydonie (ville sur les côtes de l'Asie Mineure) 245, 246, 435, 469
 Cythère ou Cérigo (île de l'Archipel) 303, 306, 309, 316
 Cythnos ou Thermia (île de l'Archipel) 130, 134
 Czartoriski, Adam-Kazimierz-Joachim-Ambrozy-Marek (1734-1823) 370
 Dacier, Bon-Joseph (1742-1833) 30, 39, 42-45, 48, 64, 69-72, 115, 126-128, 131, 154, 155, 402, 493
 Dafni (site en Attique) 107
 Dainville, François de 55
 Dallaway, James (1763-1834) 226
 Dalmatie 301, 302
 Damalas, Nicolas (1842-1892) 363
 Daniel, archevêque de Smyrne et d'Éphèse (actif vers la fin du XV^e s.) 346
 Danube 338, 368, 411, 493
 Darbois, frs officiers (fin du XVIII^e s.) 307, 308
 Dardanelles 46, 130, 233
 Darnton, R. 391
 Darvaris, Dimitrios (1754-1823) 341, 342, 384
 Daskalakis, Apostolos 410
 Daunou, Pierre-Claude-Francois (1761-1840) 418
 David, Charles-Louis-Jules (1783-1854) 140
 David, Jacques-Louis (1748-1825) 444
Décade Philosophique 20, 26, 27, 34, 35, 56, 61, 83, 84, 85, 88, 95, 96, 98, 100-103, 138, 171, 194, 201, 213, 214, 224, 228-231, 236, 255, 256, 261, 286-289, 302-308, 310-315, 337, 391, 392, 409-416, 425-427
 De la Croix, Louis-Antoine-Nicolle (XVIII^e s.) 120, 122
 Dêlicanis, Constantin 163
 Delille, Jacques (1738-1813) 36, 74, 87
 Delisle, Joseph-Nicolas (1688-1768) 39, 113
 Dêlos (île de l'Archipel) 101, 213
 Delphes 49
 Démétrer Cistophore 230
 Démétrius (élève à l'Académie princière de Jassy) 185
 Démosthène 148, 210, 377, 442, 493
 Dépôt de la Guerre 116
 Depping, Antoine-Berhard (1784-1853) 174, 179, 231, 233, 235, 260, 263, 268
 Descartes, René (1596-1650) 473
 Destutt de Tracy, Antoine-Louis-Claude comte (1754-1836) 54, 418, 447
 Devari, Mathieu (1505-ca 1580) 146
 Devèze, M. 36
 Diderot, Denis (1713-1784) 31

- Didier, Pierre-Paul (1800-1865) 380
 Didon 396
 Dimaras, Constantin (1904-1992) 14, 64, 165, 168, 184, 193, 299, 335, 339, 340, 350, 356, 358, 364, 367, 370, 378, 400, 401, 428, 452, 472, 476, 493
 Dinarque 442
 Diomède 127, 187
 Dion 45
 Dion Chrysostome 357
 Dionysios, évêque de Platamon (entre 1763-1793) 268
 Directoire 297, 298
 Divan, voir aussi Porte 351
 Divan de Moldavie 175
 Divan, de Valachie 175
 Dodwell, Edward (1767-1832) 103, 109, 267
 Dosithée, patriarche de Jérusalem (1641-1707) 119, 179, 189
 Doucas, Néophyte (1760-1845) 356-359, 365, 368, 384, 425, 481
 Doungas ou Duncce, Étienne (ca 1765-1830) 185, 194, 238
 Drakia (village de Magnésie) 265
 Drios (site dans l'île de Paros) 206
 Drogman de la flotte 205, 206
 Droulia, Loukia 170
 Dubois, Jean-Joseph (XIXe s.) 77
 Dupré, Louis (1789-1837) 113
 Duval-Destains, Eugène (1793-1830) 187, 188, 252, 273, 382-384, 397
 Eberhart, J.M., libraire (début du XIX^e s.) 370, 371
 École Américaine d'Athènes 64
 École Autrichienne d'Athènes 64
 École Britannique d'Athènes 64
 École Évangélique de Smyrne 241
 École Française d'Athènes 22, 64
 École ou Collège d'Athènes 237, 249, 250
 École ou Collège de Chios 387
 École grecque de Colotscha 340
 École grecque de Crostandt 341
 École ou Collège de Cydonie 435
 École ou Collège de Jannina 236
 École des Langues Orientales Vivantes 21, 139, 152, 344, 385, 386, 487
 École ou Collège de Miliès (Méliès) 270
 École ou collège du Mont Athos 424
 École Normale (Paris) 247
 École grecque de Pest 370
 École Polytechnique (Paris) 246
 École ou Collège de Zagore 266
 Édimburgh 83
 Ègée, voir aussi Archipel 130, 164, 197, 203, 215, 248
 Ègée, Département de la mer, (1797) voir aussi Cythère 303
 Egger, Émile-Auguste (1813-1885) 14, 22, 26, 30, 31, 36, 37, 41, 42, 49, 56, 57, 64
 Ègine (île du Saronique) 107, 109-111, 130, 317
 Èglise grecque 159, 164-166, 183, 187, 193, 198, 202, 235, 239, 243, 246, 262, 270, 336, 379, 409, 410, 412, 432, 451, 456, 462, 470, 475, 478
 Ègypte 27, 94, 98, 100, 101, 103, 104, 140, 152, 207, 211, 212, 215, 222, 230, 231, 252, 266, 278, 298, 299, 373, 398, 409, 410, 414, 415, 416, 419, 438
 Ègyptiens, les 439
 Èleusis 101, 107, 130, 230
 Èleuthériaki (consul de France à Hydra en 1784) 207
 Elgin, Thomas Bruce, 7^e comte d' (1766-1841) 103, 316, 317, 452
 Èliadès, Th. Manassis (XVIII^e s.) 147
 Èmerard, 276
 Empire Byzantin, voir aussi Byzance 336, 392, 430, 489
 Empire Français, voir aussi France 153, 308, 314, 330, 331, 460
 Empire Grec, voir aussi Byzance 208
 Empire d'Orient, voir aussi Byzance 321, 322
 Empire Ottoman, voir aussi Turquie 16, 25, 28, 30, 39, 92, 119, 156, 159, 163, 164, 193, 194, 197, 201, 208, 223, 224, 254, 259, 262, 278, 289, 297-299, 335-337, 342, 343, 356, 368, 386, 410, 411, 413, 415, 462, 474
 Encyclopédie 180, 234, 449
 Encyclopédie Méthodique 124, 125, 391
 Encyclopédistes, les 52, 53, 168
 Ènèpékides, Polychronis 345, 410
 Èpaminondas 73
 Èphémérides des îles Ioniennes délivrées 330, 331
 Èphéméris des frères Pouliou 358, 359, 410
 Èphèse 130
 Èpidaure 130, 288
 Èpire 236, 260, 261, 278, 284, 337
 Èranistis 147, 433

- Esménard, Joseph-Alphonse (1769-1811) 68, 86, 90, 91
 Ésope 485
 Espagne 114, 136, 234, 362
 Espagnols, les 284
 Espérandieu, Émile-Jules (1857-1939) 77
 États-Unis 418
 Étoliens 440
 Eton, William (actif vers la fin du XVIII^e s.) 17, 94, 198, 208, 299, 337, 479
 Eudocie ou Eudoxie, impératrice de Constantinople 58, 127
 Euripide 87
 Europe 33, 43, 49, 90, 120, 125, 126, 140, 168, 202, 230, 233, 242, 247, 257, 307, 326, 338, 340, 342, 348, 350, 362, 373, 397, 399, 411, 418, 422, 437-441, 443, 445, 446, 449-451, 455, 457, 459, 462, 468-476, 478
 Europe Centrale 168
 Europe Occidentale 203
 Eurotas 291
 Eusèbe 26, 396
 Eustache, évêque de Salonique (XII^e s.) 121
 Eutropius 357
 Expédition Scientifique de la Morée 22, 64
 Faculté de Paris 310
 Fanal, voir aussi Phana 95, 134, 135, 172, 180, 461
 Farnèse (famille) 211
 Fauriel, Claude-Charles (1772-1844) 55, 56, 57, 375
 Fauvel, Louis-François-Sébastien (1753-1838) 74, 84, 96, 99-114, 118, 157, 260, 286, 294, 317
 Fénelon, François de Salignac de la Mothe (1651-1715) 49, 148, 181, 366
 Ferrières-Sauvebœuf, Louis-François comte de (1762-1814) 74, 75
 Ferriol, Charles marquis de Pont-de-Veyle (1652-1722) 81
 Filias, Vassilis 263, 267
 Finopoulos, Eustathios 73, 172
 Firmin-Didot, Ambroise (1790-1876) 140, 278
 Florescu, R. 167
 Fontanes, Jean-Pierre-Louis marquis de (1757-1821) 86, 291, 292
 Fontenelle, Bernard le Bovier de (1657-1757) 49, 142, 184, 390
 Foster, John (1786-1846) 110
 Foucherot, (actif au XVIII^e s.) 65, 100, 104
 Fourcroy, Antoine-François de (1755-1809) 147
 Fourmont, Michel (1690-1746) 47, 70
 Fournarakis, (XIX^e s.) 418
 Français, les 190, 207-209, 302, 304, 306, 307, 313, 315, 317, 318, 326, 327, 386, 397, 409, 415, 416, 438, 450
 France 17, 90, 96, 97, 103, 159, 168, 190, 212, 215, 233, 256, 237, 269, 278, 284, 286, 297, 298, 299, 302, 307, 309, 312, 314, 321, 325, 327, 329, 362, 371, 372, 375, 377, 392, 403, 411, 413, 415, 433, 436, 437, 439, 445, 449, 451
 Franceschi, Catherine (résidente à Paros en 1786) 141
 Franck, Louis (ca 1780-milieu du XIX^e s.) 284, 285
 Franc-maçonnerie 381
 Francs de Constantinople, les 91
 Franghiskos, Emmanuel 347, 418, 455
 Freret, Nicolas (1688-1749) 70
 Gail, Jean-Baptiste (1755-1829) 33, 55, 115, 140, 391, 392, 420, 421
 Gaillard, Emmanuel-Pierre (1779-1836) 140
 Galaxidi (ville de la Grèce Continentale) 208
 Garat, Dominique-Joseph (1749-1833) 418, 447
 Gascons, les 275
 Gaspari, Adam-Christian (1752-1830) 355
 Gaulmier, Jean 28, 33
Gazette de Corfou ou *Journal de Corfou* 330
 Gazis, Anthime (1758-1828) 50, 123, 124, 144, 145, 147, 148, 158, 183, 244, 270, 271, 272, 285, 343, 353, 354, 356, 364, 366, 368, 377, 384, 385, 401, 403, 404, 425
 Gédéon, Manuel (1851-1943) 194, 247
 Gell, Sir William (1777-1836) 106-109, 200
 Gènes 224
 Genève 247
 Gennadios, Ioannis (1844-1932) 103
 Gennadius, Georges Scholarios, patriarche de Constantinople (1453-1458) 82
 Gentili, Antoine (1743-1798) 307, 308
 Georgelin, Jean 300
 Géorgiadès, D. 207, 233
 Géorgiadès, S. 346
 Géorgiou, Il. 269
 Géorgoudis, Dinos 479
 Gérando, Joseph-Marie de (1772-1842) 447
 Gérassimos ou Yérassimos, Stefan 189

- Géro (île de l'Archipel) 130
 Gessner, Salomon (1730-1788) 36, 349
 Ghika, Alexandre (1693-1741) 181
 Ghika, Grégoire-Alexandre (1724-1777) 176
 Ghika, Jean-Grégoire (XVIII^e s.) 181
 Ghika, Scarlatos (XVIII^e-XIX^e s.) 182, 183
 Gibraltar 312
 Ginguené, Pierre-Louis (1748-1816) 55-57, 311-314, 323, 324, 376, 381, 382, 392, 393
Giornale dei patrioti d'Italia 309
 Godechot, Jacques 301, 309, 389, 412
 Goldsmith, Olivier (1728-1774) 360
 Goleski ou Golescu, Georges (fin du XVIII^e s.) 123
 Golos ou Volos (ville de Thessalie) 265, 266
 Gormenzano (juif employé par Choiseul-Gouffier aux fouilles de la Troade) 84
 Gosselin, Pascal-François-Joseph (1751-1830) 39, 55
 Govdelas, Dimitrios (1780-ca 1830) 148, 366
 Graeffe, Jean-Frédéric-Christophe (1754-1816) 404
 Gramsci, 379, 436
 Grandi, François-Louis-Guido (1671-1742) 469
 Grand Maître de Malte, le 207
 Grand Seigneur ou Sultan 173
 Grand Tour, le 231
 Grande-Bretagne, voir aussi Angleterre 241, 299
 Grande École Nationale de Constantinople 195, 238
 Grande Grèce (Italie septentrionale) 35
 Grands Interprètes, les 167, 193
 Grasset Saint-Sauveur, André 18, 311-314, 319
 Grèce passim
 Grecs, les passim
 Grégoire V, patriarche de Constantinople (ca 1745-1821) 166, 432
 Gropius, Georg-Christian (1776-1845) 108, 109
 Guéroult, Pierre-Claude-Bernard (1744-1821) 421
 Guerre de l'Indépendance hellénique (1821-1827) 437
 Guerre russo-turque (1768-1774) 203, 208
 Guillet de Saint-Georges dit Guillet de la Guilletière (1624-1705) 36
 Gusdorf, Georges 15, 16, 33, 54-56, 66, 405
 Guyane 212
 Guys, Pierre-Augustin (1721-1799) 36, 37, 46-48, 51, 112, 131, 132, 157, 158, 159, 203, 454
 Gymnase ou École Philologique de Smyrne ou Collège grec 244, 472
 Hadsiniku, (XVIII^e s.) 341, 342
 Hall, Joseph-François (XVIII^e-XIX^e s.) 359
 Hallé, Jean-Noël (1754-1822) 447
 Haller von Hallerstein, Carl baron (1774-1817) 109, 110
 Halsworth, Daniel (1558-1595) 396
 Hamelin, Jacques-Félix-Emmanuel (1768-1839) 447
 Hanson, John-Oliver (première moitié du XIX^e s.) 111, 251
 Hantzeris, Alexandre (1759-1854) 180
 Hase, Charles-Benoît (1780-1864) 58, 140, 152, 487-493
 Hauterive, Alexandre Maurice Blanc de Lannautte, comte de (1750-1830) 74, 75, 82
 Heindenstam ou Heidenstam, Gerhard-Johan-Baltasar von (1747-1803) 98
 Heineccius, Jean-Théophile (1681-1741) 182, 184
 Heinsius, Daniel (1580-1655) 396
 Héliodore 45, 420, 423-430, 470
 Helladios d'Alexandrie 146
 Hellénoglosson Xénodoheion 77, 251, 378-382, 386, 401
 Hellespont 86, 154, 281
 Hemsterhuys, Tibère (1685-1766) 394
 Hennin, Pierre-Michel (1728-1807) 137
 Henny, G. 110
 Henri de Valois (1603-1676) 136
 Herculanium 35
 Hermanstadt (ville de Roumanie) 174
 Hérode Atticus 142
 Hérodién le Grammairien 127, 357
 Hérodote 58, 238, 338, 398, 461
 Hervas y Panduro, Lorenzo (1735-1809) 349
 Hilair ou Hilaire, Jean-Baptiste (1751-1822) 65
 Hippocrate 115, 310, 418, 419, 443
 Hölderlin, Frédéric (1770-1843) 36
 Holland, sir Henry (1788-1873) 267
 Hollandais, les 208, 394
 Hollande 266, 436, 449
 Homère 36, 58, 62, 81, 82, 84, 89, 90, 126, 136, 210, 234, 235, 242, 280, 287, 291, 373, 374, 398, 401, 431, 486
 Hongrie, voir aussi Autriche-Hongrie 148, 340
 Hontzali, Al. Bono 180
 Horace 137

- Husch (ville de Moldavie) 175
 Hydra (île de l'Archipel) 207, 234, 279, 450
 Hymette (mont) 130, 454
 Iassi, voir aussi Jassi 321, 322
 Iconomos, Constantin (1780-1857) 242, 244, 384
 Iconomos, Stéphanos (1786-1831) 244, 245
 Ictinus 288
 Idéologues, les 16, 54-57, 59, 60, 210, 310, 391, 418-420, 460
 Iéna 360
 Ignatios ou Ignace, archevêque de Hongrie et Valachie (1765-1827) 182, 212, 364
 Iles des Princes 180, 234
 Iles Ioniennes 17, 20, 111, 164, 253, 297-331, 376, 386, 409, 410, 413-415, 418, 438
 Iliou, Philippos 168, 243, 310, 350, 418, 419, 168, 243, 310, 350, 418, 419
 Illissus, fleuve d'Athènes 87
 Imprimerie Patriarcale de Constantinople 189
 Institut Allemand d'Athènes 64
 Institut d'Égypte 27
 Institut National 42, 51-55, 78, 103, 105, 107, 109, 115, 126, 145, 150, 154, 210, 224, 231, 247, 255, 260, 278, 325, 375
 Institut Néohellénique à la Sorbonne 22
 Insulaires, les 203
 Interprètes, voir Drogmans et Grands Interprètes 171
 Ionie 28
 Ionienne, mer 439
 Iorga, Nicolai 167, 336
 Ios ou Nio, (île de l'Archipel) 130
 Ipsilanti (famille) voir aussi Ypsilanti 180
 Irignian, Dr. (fin du XVIII^e s.) 26
 Isis 150
 Isocrate 45, 325, 375, 376, 438, 475, 476, 479
 Istrie 301, 302
 Italie 94, 138, 159, 168, 204, 297, 302, 307, 316, 323, 340, 362, 373, 375, 377, 399, 409, 449
 Ithaque 104, 304, 306, 314
 Ithaque, département d'(1797) 303
 Jamblique 127
 Jamin, J. 448
 Janissaires, les 282, 474
 Jannina 107, 119, 169, 276, 278, 284, 285, 322, 338, 371, 372, 469
 Jassi ou Jassy, voir aussi Iassy 123, 124, 175, 176, 184, 193, 212, 354
 Jassy, Traité de (1792) 76
 Jaubert, Pierre-Amédée Émilien Probe (1779-1847) 107, 139
 Jauffret, Louis-François abbé de (1770-1840) 446
 Jefferson, Thomas (1743-1826) 418
 Jérusalem 119, 176, 189, 291, 293
 Johann, comte (consul général de la Russie à Myconos 1784) 207
 Johanneau, Éloi (1770-1851) 371
 Joret, Pierre-Louis-Charles-Richard (1829-1914) 126, 136, 137, 144, 154
 Joseph II, empereur de l'Autriche-Hongrie (1741-1790) 89
 Jourdain (fleuve) 287, 291
Journal voir aussi *Éphéméris* des Frs. Pouliou 350
Journal de l'Empire 420, 429-431, 437, 438, 358, 459, 479
Journal de Littérature de Iéna 344-345
Journal des Savants 39
 Juifs, les 91, 164, 222, 227, 233, 262, 338
 Julien, empereur romain 294
 Jumelin 84, 96, 97, 98, 157, 255, 256
 Jupiter Olympien 101, 373
 Jussieu, Antoine-Laurent de (1748-1836) 447
 Justinien, empereur byzantin 152
 Kalliarchis, D., archevêque d'Éphèse (†1821) 246
 Kapetanaki frs (XIX^e s.) 355, 356
 Kastoria (ville de Macédoine) 339
 Kastorianos, Manolakis, voir aussi Castorianos (XVII^e s.) 179
 Kastrisios, Daniel (XVII^e s.) 386
 Katardji ou Katardgis ou Photiadis, Dimitri (1730-1807) 178, 367, 390
 Katsoulis, G. 263, 267
 Kauffer, Franz (XVIII^e-XIX^e s.) 65, 74, 82, 84, 90
 Kéa (île de l'Archipel) 112, 130
 Kérata ou Kératéa (citée en Attique) 130
 Kioutsouk Kainardgi, Traité de 167, 177, 208
 Kiphissos (fleuve) 107
 Kôes, G. (†1811) 110
 Kokkinakis, Constantin (1781-1831) 365, 366
 Kondylis, Panagiotis, voir aussi Condylis 165
 Kopitar, Barthélémy (1780-1844) 247
 Kotzebue, Auguste von (1761-1819) 347, 348
 Koulouri (ville de Salamine) 130
 Koumariou, Catherine 64, 99, 105-113, 118, 120-124, 158, 170, 184, 193, 241, 253, 258, 263, 268, 338, 343, 353, 354, 367, 404, 410, 413, 418, 433

- Kouphonisi (île de l'Archipel) 130
 Kozani (ville de Macédoine) 359
 Krémos, G. (1839-1926) 370
 Labrosse, Cl. 363
 La Bruyère, Jean de (1645-1696) 487
 Lacédémone 292
 Lacédémoniens, les 96, 255, 440, 441
 La Chaussée, Pierre-Claude Nivelles de (1692-1754) 446
 Laconie 327
 Lagrange, Joseph-Louis de (1736-1813) 472
 Laios, G. (1907-1978) 345, 349, 351, 352, 410
 Lalande, Joseph-Jérôme Lefrançois de (1732-1807) 188, 391
 Lamarck, Jean-Baptiste de Monet, chevalier de (1744-1829) 60
 Lamare-Picquot, F.V. (XIX^e s.) 318
 Lamartine, Alphonse de (1790-1869) 22, 113, 294
 Lambros, Spyridon (1851-1919) 337
 Laméras, K. 163
 Lancelot de Port-Royal, Dom Claude (1615-1695) 391
 Landos, Agapios (XVII^e s.) 139, 143
 Langlès, Louis-Mathieu (1763-1824) 55, 139, 381, 382
 Lantier, Étienne-François de (1734-1826) 66
 Laplace, Pierre-Simon (1749-1827) 472
 La Porte du Theil, François-Jean-Gabriel de (1742-1815) 55, 150, 421, 485
 Larcher, Pierre-Henri (1726-1812) 447
 La Renaudière, Philippe-François de (1781-1845) 115
 Larisse ou Larissa (ville de Thessalie) 265, 268, 471, 472
 Laromiguière, Pierre (1756-1837) 447
 Lascaris, Constantin (1434-1501) 341
 Laurium (ville en Attique) 130
 Lavagnini, Renata 206
 Lavaillant, 447
 Lavoisier, Antoine-Laurent (1743-1794) 54, 472
 Layton, Evro 170
 Lazaraki (consul de France à Hydra, 1784) 207
 Leake, William-Martin (1777-1860) 200, 267
 Le Beau, Charles (1701-1778) 402
 Le Blond, Auguste-Savinien (1760-1811) 446
 Lebrun, 278, 281, 307
 Lechevalier, Jean-Baptiste (1752-1836) 37, 50, 74, 75, 81-96, 106, 137, 157, 226, 235, 316
 Lecluse, Fleury (1776-1845) 141
 Legoût, voyageur (ca 1800)
 Legrand, Émile (1841-1903) 447 22, 99, 105, 339
 Legrand, Jean-Guillaume (1743-1807) 105, 202
 Leibnitz, Gottfried Wilhelm (1646-1716) 29
 Leipzig 149, 267, 268, 346, 352
 Lemnos (île de l'Archipel) 130
 Lenormand, libraire (ca 1800) 371
 Lenz, Jacob Michael Reinhold (1751-1792) 84
 Léobon, Traité de (1797) 301
 Léon Diaconus (X^e s.) 45
 Leon, G.B. 208
 Léonidas 73, 287, 292
 Le Page, helléniste (ca 1800) 140
 Lermier, Théodorik-Nilammon (1770-1836) 446
 Leroi ou Leroy, Julien-David (1724-1803) 254, 293
 Léros (île de l'Archipel) 130
 Lesbos ou Mytilène (île de l'Archipel) 228
 Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy de (1766-1832) 320
 Lessing, Gotthold-Ephraim (1729-1781) 347
 Letronne, Antoine-Jean (1787-1848) 55, 114, 115, 116
 Leucade ou Santa Maura (île Ionienne) 323, 325
 Levant 25, 47, 129, 201, 209, 211, 212, 214, 215, 222, 223, 231, 269, 298, 299, 300, 305, 307, 311, 316, 331, 338
 Lévêque, Pierre-Charles (1736-1812) 421
 Lewis, Bernard 163
 Ligourio (bourgade en Argolide) 130
 Linckh, Jacob (1787-1841) 109, 110
 Linder, Jean-Gottlob 142
 Litharitz, fortification de Jannina 285
 Littré, Maximilien-Paul-Émile (1801-1881) 41, 44
 Livadia (ville de Grèce continentale) 277
 Livourne 208, 312, 342
 Lobanoff-Rostovsky, Alexandre Iakovlevitch, prince (1788-1866) 315
 Lombardie 279, 301
 Londres 89, 106, 230, 231, 253
 Longus 126
 Lotos, Dimitrios (ca 1734-ca 1811) 350, 442
 Loucatos, Spyros 337
 Louis I^{er}, roi de Bavière (1786-1868) 110
 Louis XV, roi de France (1710-1774) 441
 Louis XVI, roi de France (1754-1793) 74, 76
 Louvre 106
 Lowe, C.G. 104

- Lucius 187
 Lucrèce 287
 Lumières, les 165, 166, 350, 367, 412, 449, 470, 474, 484
 Luther, Martin (1483-1546) 152
 Lycée Pratique de Vienne 359
 Lycée Républicain de Paris 260
 Lycurgue 73, 292
 Lysistrate, monument chorégraphique de 105
 Lysimaque 354
 Maas ou Maass, Jean-Gebhard-Ehrenreich (1766-1823) 443
 Mably, Gabriel Bonnot de (1709-1785) 49
 Macédoine 69, 98, 107, 168, 230, 236, 261, 265, 337, 340
 Macédoniens, les 141, 448, 456
 Machiavel, Niccolò (1469-1527) 168
 Macréos, Serge (après 1734-1819) 432
 Macri ou Glaucus (îlot près de Rhodes) 232
Magasin Allemand de Busching 119
Magasin Encyclopédique 20, 26, 35, 61, 65, 70, 78-80, 86, 87, 97, 103, 107-112, 118-123, 138-153, 169, 177, 179, 181, 183, 185, 189, 200, 201, 210, 222-228, 231, 236-242, 245, 247-262, 269, 271-273, 284, 285, 289, 290, 309, 317-331, 338, 339, 341, 344-346, 348, 351, 352, 354, 355, 357-366, 371, 375, 376, 385, 386, 390, 392, 395-399, 402, 404, 408, 418-421, 426, 429, 442, 443, 446, 457, 458, 463-465, 468, 469, 485, 488-493
 Magne, le 97, 121, 122, 164, 252-259, 441, 452, 456, 466
 Magnésie (région de Thessalie) 122, 263-266
 Magoula (village près de Sparte dans le Péloponnèse) 130, 287
 Magniotes ou Maniotes 97, 121, 253, 254, 256-259, 277, 279, 298, 410, 441, 453
 Makrinitza (village de Magnésie) 264
 Malée, cap 89
 Malmignati, Jules (fin du XVI^e-milieu du XVII^e s.) 140
 Malte 298, 314
 Malte-Brun ou Bruun, Conrad (1775-1826) 206, 209, 210, 231, 253, 257, 260, 274, 276, 277, 279, 280, 281, 283, 290, 458-483
 Manas, Jacques d'Argos (ca 1650-1721) 189
 Manoncourt (ferme de Sonnini) 212
 Manuel, Jacques-Antoine (1775-1827) 222
 Manzoni, libraire (ca 1800) 202
 Marathon 30, 49, 62, 101, 104, 291, 415
 Marcellus, Louis-Marie-Auguste Demartin du Tyrac comte de (1776-1841) 113, 247
 Marcère, Émile-Louis-Gustave Deshayes de (1828-1918) 298
 Marmaromatis, Giovanni 352
 Marmontel, Jean-François (1723-1799) 36, 49, 346, 348, 349, 350
 Marouis, F. 100
 Marron, Paul-Henri (1754-1832) 395, 396
 Marseille 75, 97, 168, 207, 215, 323, 326, 327, 329
 Martin, Benjamin (1704-1782) 148
 Martin, Marc-Antoine (ca 1740-1821) 73, 74
 Martin, consul aux Dardanelles (ca 1810) 118
 Massillon, Jean-Baptiste (1663-1742) 388
 Matapan, cap 97, 255, 453
 Mat-Hasquin, M. 31
 Maugé, explorateur (ca 1800) 447
 Maures, les 291
 Maurice, Constantin, médecin des Mavrocordato (début du XVII^e s.) 266
 Mavrocordato (famille) 180
 Mavrocordato, Alexandre (1641-1709) 119, 172, 179, 189, 194
 Mavrocordato, Alexandre (1754-1819) 83, 181, 238, 358
 Mavrocordato, Nicolas (1670-1730) 119, 172, 177, 178, 179, 189
 Mavrogéni, Nicolas (1738-1790) 206
 Mavroyannis, Yérassimos (1823-1905) 111, 308
 Maymieux, de 446
 Méandre, fleuve 46, 98
 Méchain, Pierre-François-André (1744-1804) 84, 156
 Médès, les 223
 Méditerranée 30, 64, 75, 167, 208, 331, 411
 Mégare (bourgade en Attique) 130
 Mékhitaristes ou Méchitaristes, cloître arménien à Venise 26
 Mékhitaristes ou Méchitaristes, imprimerie arménienne des, à Trieste 352
 Mélétiüs, évêque d'Athènes (1661-1714) 119, 120
 Méliais ou Miliès (village de Magnésie) 144, 265, 270-272, 377
 Mélissa 378, 401, 448
 Melling, Antoine-Ignace (1763-1831) 202
Mémoires de l'Académie Française 129-130
Mémoires de l'Institut National des Sciences et des

- Arts* 104, 129
Mémorial Topographique et Militaire 118
 Ménélas 89, 280
 Ménéiate, Ilias (1669-1714) 386
 Mentelle, Edme (1730-1815) 17, 55, 260, 460
Mercur de France 20, 49, 62, 65, 68, 89-94, 106, 190, 191, 195, 201, 214, 215, 216-221, 238, 276, 278, 281-283, 291-294, 371-374, 394, 421, 427, 428, 458, 471-475, 477-479, 481-485
Mercur Étranger 20, 182, 187, 188, 244, 246, 248-251, 273, 323 325, 342, 356, 357, 365, 377, 381, 382, 384, 387, 388
Mercur Savant 21, 182 184, 243, 273, 357, 364-367, 382, 485
Mercurio Letterario de Corfou 285
 Mer Ionienne 411, 413
 Mer Noire 207, 233, 304
 Mésopotamie 27, 224, 398
 Messongi (rivière à Corfou) 316
 Métastase, Pierre-Bonaventure (1698-1780) 349
 Métélin ou Lesbos (île de l'Archipel) 130
 Meursius, Jean I^{er} (1579-1639) 487
 Meurthe, département de la 212
 Meuse, la 301
 Michaelis ou Mikélis, Ioannis, érudit à Smyrne (ca 1810) 169, 245
 Michaux, André (1746-1803) 447
 Micone ou Mycone (île de l'Archipel) 134
 Milan 253, 323, 325, 376
 Millin, Aubin-Louis (1759-1818) 55, 56, 61, 84, 118, 140, 151, 200, 223, 275, 309, 321, 326, 393, 447
 Milo (île de l'Archipel) 229
 Miltiade 73
 Minerve 373, 374
 Misitra ou MISTRA 130, 287
 Missolongui 208
 Moïsiodax, Iossipos (XVIII^e s.) 184, 432
 Moldaves, les 172
 Moldavie 74, 82-84, 93, 119, 121, 122, 164, 172-174, 176, 177, 181, 184, 189, 212, 345, 466, 470, 487, 490
 Molière, Jean-Baptiste Poquelin (1622-1673) 184
 Molinos, Jacques (1743-1831) 105
 Molosses, les 284
 Monemvassia 327
 Mongez, Antoine (1747-1835) 55, 106, 107, 108, 109
 Montague, Lady Mary Wortley (1690-1762) 82, 201
 Montaigne, Michel seigneur de (1533-1592) 40
 Monténégrins, les 315
 Montesquieu, Michel Eyquem seigneur de (1533-1593) 419
 Montfaucon, dom Bernard de (1655-1741) 42, 324
 Montmorency-Laval, Mathieu-Félicité duc de (1767-1826) 446
 Montpellier 222, 370
 Moraites, les 280, 287
 Moreau de la Sarthe, Jacques-Louis (1771-1826) 447
 Morée, voir aussi Péloponnèse 111, 115, 116, 118, 234, 253, 254, 277-282, 287, 300, 305, 398, 466
 Morel, Frédéric l'ancien (1558-1630) 396
 Moscha, Constantin (XVIII^e s.) 339
 Moscha, Naoum (XVIII^e s.) 339
 Moschovakis, N. 163
 Moscopolis (ville de Macédoine) 321, 322
 Moscou 31
 Moulas, Panagiotis 188, 189
 Mourousi, Alexandre (1746-après 1806) 181, 191, 193
 Mourousi, Constantin (1730-1787) 179
 Mourousi, Dimitrios (1768-1812) 193, 194, 195, 236, 238, 241, 244
 Mourousi, Panagiotis (1769-1812) 181
Mousseion 378
 Moutafchieva, Vera 263
 Moyen Age 256
 Munich 99, 317
 Munichie (port au Pirée) 130
 Muratori, Lodovico-Antonio (1672-1750) 324
 Muséum de la République 102
 Mustoxidi, Andréas (1785-1860) 323-325, 375-377
 Mycènes 286
 Mycomo ou Micone (île de l'Archipel) 207
 Myron, Konstantin (seconde moitié du XVII^e s.) 487
 Mystakidis, B. 163
 Mystra ou Misitra 452
 Naoussa (port dans l'île de Paros) 206, 207
 Naple de Romanie ou Nauplie 130
 Naples 207, 312
 Napoléon I^{er}, voir aussi Bonaparte (1769-1821)

- 35, 42, 76, 200, 292, 315, 326, 331, 373, 378, 420, 421, 437, 444
- Napoléon III (1808-1873) 493
- Narlkui (bourgade sur les côtes de l'Asie Mineure) 130
- Navarin, (port au sud-ouest du Péloponnèse) 278, 280, 281
- Naxos ou Naxie (île de l'Archipel) 101, 130, 134, 204, 205, 207, 209, 212, 231
- Nègrepont ou Eubée (île de l'Archipel) 130
- Nemours 408
- Néophyte de Péloponnèse (1713-1784) 146, 148, 179, 181
- Neptune 373
- Nestor 396
- Neuchâtel, prince de, voir Berthier, Louis-Alexandre
- Newton, sir Isaac (1643-1727) 315 473
- Nicéphore, Bryenne à (1295-1360) 354
- Nicétas Eugénianos (XII^e s.) 428, 430
- Nicolaos de Smyrne (actif au début du XIX^e s.) 242
- Nicolas de Damas 45
- Nicolopoulos, Constantin (1774-1842) 77, 244, 323, 325, 326, 341, 342, 370, 376-383, 387, 388, 401, 404
- Nicomédie, archevêque de (ca 1810) 239
- Nikolinakis, M. 263, 267
- Nikopolis 111
- Nil, le, fleuve 291
- Nointel, Charles-François-Olier marquis de (ca 1635-1685) 81
- Nonnus 154
- Norden, Frédéric-Louis (1708-1742) 326
- Normands, les 275, 284
- Notaras, Chrysanthè, patriarche de Jérusalem (†1733) 119, 179
- Nougaret, Pierre-Jean-Baptiste (1742-1823) 402
Nouvelles pour l'Orient 359
- Nozay (bourgade près de Nemours) 408
- Nyzary ou Nissiros (île de l'Archipel) 232
- Occident 164, 165, 168, 184, 186, 187, 192, 252, 316, 317, 335, 336, 367, 369, 372, 376, 391, 422, 436, 453, 454, 456, 489
- Odysée 216, 234, 235
- Olivier, Guillaume-Antoine (1756-1814) 18, 60, 62, 198, 203, 210, 211, 221, 224, 225, 228-230, 275, 286
- Olympe, mont 87, 291, 374
- Olympie 100-102, 105
- Omont, Henry (1857-1940) 38
- Onoranda (assemblée constitutionnelle de Corfou, 1803) 314
- Opéra Comique 35
- Orchomène (site de Béotie) 104
- Ordre de Saint-Wolodimir (russe) 420
- Orient 79, 89, 105, 113, 192, 210, 229, 291, 294, 300, 316, 344, 398
- Orient grec 379
- Orithie 87
- Orléans 136, 137, 140
- Orloff, Alexis (1736-1808) 37
- Orloff, Théodor (1741-1796) 37
- Osiris 150
- Ottomans, les, voir aussi Turcs 198, 202, 227, 228, 283, 293, 409, 413, 462
- Outrey 294
- Ovide 386
- Paidageoion de Constantinople 179, 237
- Palamas, Jean (fin du XVIII^e s.-1840) 194, 250
- Pallatidis, An. 337
- Palmyre 27, 287, 293
- Pamblékis, Chr. (1733-1793) 432
- Pankouque, Charles-Joseph (1736-1798) 391
- Panthéon 350
- Papabasile, Georges (ca 1815) 272
- Papadopoulos, C. 167
- Papadopoulos, K.S. 164
- Papageorgiou, Constantin (XVIII^e s.) 339
- Papageorgiou, Jean (XVIII^e s.) 339
- Papageorgiou, Michel (XVIII^e s.) 339
- Pappas, Spyridion (1878-1968) 410
- Parga (ville maritime de l'Épire) 304, 305
- Parios, Athanasios (ca 1725-1813) 166, 246, 247, 432, 433, 462, 478
- Paris 48, 53, 75, 82, 102, 104, 105, 109, 122, 140, 156, 190, 212, 230, 247, 251, 257, 293-295, 308, 309, 341, 344, 348, 362, 369-405, 408, 448, 457, 458, 478
- Paris, Traité de (1814) 326, 327
- Parisiens, les 306
- Parnasse, mont 49, 291
- Parnès, mont 107
- Paroletti, Victor-Modeste (1765-1834) 316, 323
- Paros (île de l'Archipel) 134, 141, 206, 207, 249, 382, 400

- Parthénon 100, 103, 106, 288, 294, 316
 Parthes, les 223
 Passarowitz, Traité de (1718) 337
 Passeri, Jean-Baptiste (1694-1780) 324
 Pasvanoglou, pacha de Widine (1758-1807) 227
 Patin, Charles (1633-1693) 49
 Patmos (île de l'Archipel) 72, 130, 209, 231, 234, 235, 237
 Patras (port du Péloponnèse) 262, 322
 Patrat, Joseph (1732-1801) 348
 Patriarcat de Constantinople 169, 239, 241, 321, 350, 357, 432, 470
 Patriarches de Jérusalem 176
 Pausanias 115, 121, 141, 238, 286, 408
 Pauw, Cornélius de (1739-1799) 153, 214, 388, 404, 435, 439-445, 448, 450, 451, 457, 459, 463
 Pavie 366
 Pavium, ruines de 233
 Pays-Bas 159
 Peisse, L. 419
 Pélasges, les 280
 Pélégas, G.C. (XVIII^e s.) 339
 Pélion, mont 121, 149, 164, 263, 272
 Péloponnèse, voir aussi Morée 49, 65, 81, 101, 111, 198, 260, 277, 281, 282, 286, 292
 Pénée, fleuve 104, 267
 Péra 75, 81, 154, 317
 Perdicaris, Michel (1766-1828) 187, 383, 384
 Périclès 288, 291, 292, 391
 Perse 107, 222, 223
 Perses, les 223
 Pesth ou Pest 338, 339, 340, 370
 Petrizopoulos, Dimitrios (1763-1833) 323, 325, 326
 Pétrou, Stamatis (XVIII^e s.) 168
 Peyssonnel, Charles de (1700-1757) 30, 46
 Phalère (port de l'Attique) 130
 Phanal ou Phanar ou Fanal (quartier de Constantinople) 234, 336
 Phanariotes, les 165, 167, 168, 169, 171-195, 198, 203, 234, 252, 332, 335, 336, 364, 368, 379, 412, 466, 467, 475
 Pharaons, les 291
 Pharmakidis, Théoclitos (1784-1860) 364-366
 Pthersale ou Pharsale (ville de Thessalie) 265
 Phidias 28, 62, 288, 291, 400
 Philaras, Léonard (fin du XVI^e s.-1673) 402
 Philippe II de Macédoine 68
 Philippidis, Daniel (1758-1832) 17, 50, 118, 120-125, 144, 158, 178, 193, 236, 257, 262, 271, 272, 338, 343, 354, 355, 384-386, 390, 424
 Philitis, Constantin (1763-1827) 285
 Philostrate 141, 429
 Pholegandros ou Policandro (île de l'Archipel) 130
 Photiadis, Lambros (milieu du XVIII^e s.-1805) 357, 400
 Photinos, Dionyssios (1777-1821) 178
 Phrantzis, Georges (1401-ca 1467) 344, 351, 402
 Phthie (ancienne région de Thessalie) 358
 Phygalie ou Phigalie (ancienne ville en Arcadie) 110, 111, 317
 Picavet, François-Joseph (1851-1921) 54, 447
 Pichler, libraire viennois (fin du XVIII^e s.) 352
 Picouli, Georges, habitant de Paros (ca 1790) 141
 Pierre le Grand de Russie (1672-1725) 104
 Piètri, F. 193
 Pignatorre, Marino (XVIII^e-XIX^e s.) 326
 Pikkolos, Nicolas Sava (1792-1866) 183
 Pindare 28, 129, 139
 Pinde, Mont 107
 Pinel, Philippe (1745-1826) 60, 418, 421
 Pingaud, Léonce (1841-1923) 63, 64, 66, 75, 82
 Pirée ou Pyrée 49, 130
 Pitsipios, Jacob (1800-1865) 452
 Pivec-Stelè, M. 338
 Platamon (ville aux confins nord de la Thessalie) 148, 268
 Platées 36, 62, 104, 106, 107, 291, 415
 Platon 28, 30, 31, 62, 146, 148, 291, 415, 493
 Platon de Chios (actif au début du XIX^e s.) 194
 Pline l'Ancien 218
 Plutarque 377, 475, 476, 479, 482, 484, 485
 Pochol, commissaire républicain à Corfou (1797) 308
 Poccocke, Richard (1704-1765) 82
 Polino ou Polyegos (île de l'Archipel) 213, 229
 Politis, Alexis 56, 57, 375
 Polybe 32, 151
 Polydecte 133
 Polyidis, Théoclitos (fin du XVII^e s.-1754 ou 1759) 299
 Polyzu, Dimitrios (ca 1750-1820) 346
 Pomian, Kr. 32, 38
 Pompéi 35
 Pomponius Méla 283

- Pont-Euxin (Mer Noire) 167, 208, 493
 Popovitz, Éfronios Raphaël (1772-1853) 359
 Porphyre 127
 Porson, Richard (1759-1808) 394
 Portalis, Joseph-Marie (1778-1858) 446, 447
 Portaria (village de Magnésie) 265
 Porte, la (voir aussi Turquie) 172, 173, 175, 254, 272, 303, 305, 313, 409, 449
 Porte Hippades à Athènes 112
 Postel, Guillaume (1510-1581) 421
 Pouliou Markidès, frs., voir aussi Puliu 148, 410
 Pouqueville, François-Charles-Hughes-Laurent (1770-1838) 107, 115, 118, 155, 200, 260, 267, 277, 278, 279, 281, 285
 Praxitèle 28, 400
 Preveto, Spyridion (actif au début du XIX^e s.) 552
 Prévêza (ville maritime de l'Épire) 88, 95, 305
 Prévôt, Pierre (1751-1839) 247
 Principautés Danubiennes (voir aussi Moldavie et Valachie) 123, 159, 167, 172, 173, 174, 177, 178, 183, 184, 190, 192, 193, 212, 251, 338, 357, 364, 368, 400, 466, 475
 Princos, Jean (XVIII^e s.) 266
 Procope de Gaza 127
 Proios Dorothe, évêque d'Adrinople (ca 1750-1821) 182, 194, 469
 Propylées 288
 Prosalendi, Stelio-Doria-Pietro (1789-1822) 320
 Provence 214, 305
 Provinces Illyriennes 26
 Prusse, la 452
 Ptolémée, Claude 150, 261, 283
 Ptolémées, les 431
 Puliu Markidès, frs., Publius et Georges, voir aussi Pouliou, frs. (XVIII^e s.) 344-349, 351-353, 358
 Puliu, Georges (XVIII^e s.) 345
 Quatremère de Quincy, Antoine-Chrysostome (1755-1849) 55, 140, 439, 443, 44, 458
 Question d'Orient, la 26, 94
 Quinet, Edgard (1803-1875) 22
 Racine, Jean (1639-1699) 388
 Rallis ou Rhallis, Stéphanos (1755-1827) 245, 433
 Ramsay, André-Michel de (1686-1743) 49
 Rapsanie (ville de Thessalie) 148, 268, 269
 Razis ou Rhasis, Dimitrios (actif à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e s.) 249, 250, 273, 370, 382, 384-386, 487
 Reclus, Jean-Jacques-Élisée (1830-1905) 261
 Regaldo, Marc 302, 309
 Reiz, Guillaume-Othon (1702-1769) 140
 Rémondini, Balthasar-Marie (1698-1777) 326
 Renaissance, la 14, 30, 41, 69, 155, 203, 230, 396, 402, 440
 Renan, Joseph-Ernest (1823-1892) 13, 22
 République Cisalpine 301
 République Française, voir aussi France 303, 304, 306, 319, 409, 411
 République Ionienne ou République Septinsulaire 314, 323, 324
 République Ligure 301
 Restauration de 1815 493
 Retat, P. 363
 Réthymno (ville de Crète) 229
 Révolution Française de 1789 212, 221, 308, 350, 373, 483
 Révolution Grecque de 1821 353
Revue Anthropologique 447
 Rhigas Velestinlis (1757-1798) 178, 299, 345, 349, 350, 351, 353, 359, 390, 408, 410, 411
 Rhin, fleuve 301
 Rhodes 232
 Ricard, Dominique (1741-1803) 447
 Robert de Vaugondy, Gilles (1688-1786) 123
 Robespierre, Maximilien-Marie-Isidore de (1758-1794) 53
 Rochon de Chabanne, Marc-Antoine-Jacques (1730-1800) 347
 Rodocanachi, Emmanuel (1859-1934) 315, 330
 Roederer, Pierre-Louis (1754-1833) 424
 Roland de la Platière, Jean-Marie (1734-1793) 222
 Romains, les 223, 284
 Roman (ville de Moldavie) 175
 Rome 94, 95, 409, 452, 454
 Roque (famille installée à Athènes) 109
 Rosette (en Égypte) 150-152
 Rostan, Casimir (actif au début du XIX^e s.) 140, 327-329
 Rotas, Jacob (fin du XVIII^e s.-1842) 433
 Roucher, Jean-Antoine (1745-1794) 36
 Rouillé (commissaire républicain à Corfou) 1798 308
 Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778) 34, 49, 183, 184, 213, 437
 Rozier, Jean (1734-1793) 212

- Runciman, Sir Steven 164
 Russes, les 28, 206, 231, 277, 281, 287, 298, 299, 309, 314, 348, 410, 413, 441, 450, 452, 474, 493
 Russie 17, 26, 76, 95, 102, 105, 168, 206, 230, 231, 257, 299, 305, 312, 313, 342, 348, 420, 449, 482
 Sabine 454
 Saint Basile 248
 Saint Domingue 303
 Saint Évangile 271
 Saint-Georges ou Anchesmus (mont) 130
 Saint-Laurent (village de Magnésie) 265
 Sainte-Maure ou Leucade (île Ionienne) 304
 Saint-Paul, 49
 Saint-Petersbourg 32
 Saint-Sépulcre à Jérusalem 409
 Saint-Simon, Charles-François Vermandois de Rouvroy Sandricourt de (1727-1794) 37
 Sainte-Beuve, Charles-Augustin (1804-1869) 61
 Sakellarios, Georges (1765-1838) 169, 285, 352, 354
 Salaberry, Charles-Marie d'Irumberry, comte de (1766-1847) 172, 176, 226
 Salamagas, D. 164
 Salamine 30, 62, 107, 288, 291, 415
 Salonique ou Thessalonique 65, 98, 99, 130, 261, 262, 267
 Samé (port dans l'île de Céphalonie) 104
 Santorin ou Théra (île de l'Archipel) 100, 101, 130, 209, 216, 217, 229
 Santoriniotes, les 134
 Sari, Manuel 148, 181
 Sarrasins, les 229
 Sathas, Constantin (1842-1914) 246
 Saumaise, Bénigne de (1560-1653) 394
 Savary, Claude-Étienne (1750-1788) 37, 132, 203, 214, 226, 286
 Savas ou Pikkolos, Nicolas (1792-1866) 183
 Scaliger, Joseph-Juste (1540-1609) 396
 Schinas, Dimitrios (fin du XVIII^e s.-ca 1821) 366
 Schinas, Michel 182
 Schneider, Jean-Gottlob (1750-1822) 418
 SchrämbeI, 148
 Sciatho (île de l'Archipel) 130
 Scio (île de de l'Archipel) 130, 134, 207, 209
 Sclavochori (l'ancienne Amyclès) 130
 Scrofani, Xavier (1756-1835) 200, 275-277, 279, 280, 286
 Scutari (l'ancienne Chrysopolis) 91, 130
 Scythie 419
 Sébastiani, Horace-François-Bastien de la Porta (1775-1851) 107, 193
 Sedikoi (village aux bords du Mèandre) 98
 Sélím III, (1761-1808) 194, 236, 282
 Selle, Chrétien-Théophile (1748-1800) 419
 Séminaria Philologica 146
 Sénat Ionien 324
 Septantes, les 151, 152
 Sérail 172
 Serbes, les 26, 173
 Sevin, François (1682-1741) 179
 Seznec, J. 32
 Sfyroéras, V. 167, 193, 208
 Siatista (ville de Macédoine) 339, 340
 Sicard, Roch-Ambroise-Cucuron (1742-1822) 446
 Sicile 299, 399
 Sicino (île de l'Archipel) 130
 Silène 232
 Silvestre de Sacy, Antoine-Isaac (1758-1838) 55, 139, 150, 351, 352, 361, 447
 Silymbrie (ville de Thrace) 249
 Silymno 249
 Simopoulos, K. 36, 156, 176, 270, 410
 Sinigaglia (foire commerciale à Ancône) 311
 Siphanto ou Sifnos (île de l'Archipel) 72, 130
 Sisondi, Jean-Charles-Léonard Simonde de (1773-1841) 55, 56, 57
 Sistova, traité de 1791 76
 Skalioras, K. 243
 Smyrne 30, 65, 98, 108, 112, 130, 149, 169, 204, 238-246, 249, 251, 262, 266-269, 293-295, 350, 355, 436, 442, 472, 482
 Smyrniens, les 242
 Soave, François (1743-1816) 144
 Société Anthropologique de Paris 446, 447
 Société des Antiquaires de Londres 150
 Société d'Encouragement pour les Lettres et les Arts de Smyrne 243, 244
 Société Hellénodacique ou Société Littéraire de Bucarest 182, 183, 193, 364
 Société Italienne 306
 Société Médicale de Paris 253
 Société de Minéralogie de Iéna 360
 Société des Observateurs de l'Homme 200, 210, 217, 417, 418, 442, 444-448
 Société Philanthropique 448
 Société des Philomuses d'Athènes 250, 251

- Société de Physique de Iéna 360
 Société Royale de Göttingen 174
 Socrate 49, 271
 Solon 292
 Sonnini de Manoncourt, Charles-Nicolas-Sigisbert (1751-1812) 60, 62, 140, 182, 200, 203, 210, 211, 213, 214, 217-221, 226, 229, 275, 447
 Sophocle 28, 62, 291
 Souli 107, 149, 253, 456
 Souliotes, les 149, 298
 Soutso, Michel (1730-début du XIX^e s.) 188
 Spallanzani, Lazare (1729-1799) 89, 90, 306
 Spanmuller ou Pontanus, Jacobus (1542-1626) 344
 Sparte 28, 61, 100, 254, 275, 287, 291, 292, 453
 Spartiates, les 253, 254, 566
 Spezzia (ville italienne) 233
 Sphaciotes, les 229
 Spiridof, Grégoire Andréïvich (1713-1790) 206
 Spon, Jacob (1647-1685) 36, 39, 47
 Stackelberg, Othon-Magnus von (1786-1837) 110
 Staël-Holstein, Anne-Louise-Germaine Necker baronne de (1766-1817) 55-57, 375
 Stamatis, Constantin (1764-1817) 50, 370, 410
 Stampalie ou Astypalée (île de l'Archipel) 134, 204, 206
 Stanislas II, roi de Pologne (1732-1798) 211
 Stavropoulos, Ar. (1927-1994) 194, 285
 Stéphanis, de (libraire milanais début du XIX^e s.) 325, 376
 Stéphanopoli, Dimo (actif vers la fin du XVIII^e s.) 17, 37, 158, 252-258, 277, 279
 Stoianovich, Tr. 208
 Strabon 58, 84, 121, 283, 420, 421, 423, 437, 485
 Strophades (îlots de la mer Ionienne) 303
 Sue, Pierre (1739-1816) 447
 Suède 98
 Suidas (X^e s.) 210
 Sultan, voir aussi Grand Seigneur 171, 172, 175, 193
 Svoronos, N. 164, 165, 193, 198, 208, 262
 Syène ou Simi (île de l'Archipel) 232
 Synésius de Cyrène 137, 148, 429
 Syntipa 386
 Syra ou Syros (île de l'Archipel) 130, 136, 209
 Syrie 152, 416
 Szabadszalos ou Szabadzallas (village de Hongrie) 338, 340, 341
 Tabaki, Anna 184, 347, 360-363
 Talleyrand, Charles-Maurice de (1754-1838) 87, 89, 326
 Talon, R. 55
 Tarillon, jésuite installé aux Cyclades (début du XVIII^e s.) 217
 Tartares, les 288
 Tavernier, Jean-Baptiste (1605-1686) 203
Télégraphe Grec, le 243, 359 363, 384
Télégraphe littéraire, le 362
 Tempé 49
 Ténédos (île de l'Archipel) 130, 228, 231
 Terre Sainte 119
 Théâtre 34
 Théâtre Lyrique 35
 Théâtre National des Arts 35
 Théâtre Royal de Vienne 348
 Théâtre de Vaudeville 35, 306
 Théâtre de Weimar 348
 Thèbes (ville de la Grèce continentale) 28, 106, 107, 130
 Thémistocle 277
 Théocharis, Georges (1757-1843) 410
 Théocrite 36, 129, 280
 Théodore de Gaza 146, 179, 181
 Théodore Prodrome 428
 Théodossiou, Panos (1755-1824) 352
 Théon 242
 Théophraste 309, 310, 408, 413, 414, 418, 419, 429, 439, 487
 Théotochi, Spyridon-Georges (1722-1803) 318, 319, 320
 Théotokis, Nicéphore (1736-1805) 469
 Thessalie 148, 149, 233, 236, 238, 242, 262, 265, 337, 346, 349, 354, 357, 358, 371, 469, 471
 Thessaliens, les 149, 440
 Thessalonique ou Salonique 338, 340, 397
 Thévenot, Jean de (1633-1667) 203
 Thévet, André (1502-1590) 203
 Thiard de Bissy, Auxonne-Théodore (1770-1854) 447
 Thiébaud de Berneaud, 212
 Thomas d'Aquin (1225-1274) 388
 Thoricie (site en Attique) 130
 Thouin, André (1747-1824) 224
 Thrace 121, 149, 172
 Thucydide 238, 282, 283, 338, 357, 420
 Thurot, Jean-François (1768-1832) 58, 195, 238,

- 240, 241, 247, 238, 310, 374, 380, 418, 419, 421, 424-427, 458, 471-475, 477-486
- Thyeste 286
- Tilsit, Traité de (1807) 20, 108, 297, 299, 314, 315
- Tinos ou Tine (île de l'Archipel) 115, 133, 134, 207, 219, 220
- Tite-Live 32
- Tmolus, mont 99
- Todorov, N. 262
- Tolias, G. 260, 319
- Tomadakis, N.B. 337
- Tondu, astronome (actif à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e s.) 74, 84
- Toscane 279
- Tott, François baron de (1733-1793) 212
- Toulon 128, 214, 305, 323
- Tournefort, Joseph-Pitton de (1656-1708) 36, 39, 47, 202, 203, 205, 220, 222, 280
- Trabuchi, frs (actifs au début du XIX^e s.) 105
- Trafalgar (bataille navale de 1805) 230
- Transtéverins, les 95
- Trébizonde 441
- Trépi (faubourg de Rome) 454
- Tricca, voir aussi Trikkala (ville de Thessalie) 372
- Tricon, Charles 118
- Trieste 18, 352, 433
- Trikkala 265
- Tripolitza (ville dans le Péloponnèse) 130
- Troade 65, 82, 84, 85, 86, 89, 95, 96, 137, 233
- Troie 82, 83, 187
- Truguet, Laurent-Jean-François (1752-1839) 74, 84
- Tsélépès, Jean (ca 1760-1822) 469
- Tunusli, frs (= Puliu ?) 177
- Turcs, les 78, 79, 91, 92, 101, 119, 121, 164, 175, 194, 207, 214, 215, 216, 220, 221, 227, 228, 240, 246, 254, 261, 263, 266, 268, 277, 278, 281, 284, 285, 287, 313, 409, 411, 412, 415, 416, 441, 452, 453, 455, 461, 462, 466, 474
- Turquie 90, 91, 95, 120, 149, 221, 222, 229, 230, 259, 264, 267, 278, 287, 321, 338, 343
- Typaldos-Iakovatos, Georges (1814-1882) 375
- Tyrnave (village de Thessalie) 238
- Tzaconie (région du Péloponnèse) 130
- Tzaconiens, les 129
- Tzétzès, Jean (1110-1180) 402
- Ulémas, les 474
- Ulysse 480
- Université de Vienne 344
- Valachie 93, 119, 121, 164, 172, 173, 177, 179, 181, 182, 189, 190, 191, 345, 372, 466, 470, 490
- Valaques, les 172, 177
- Valois, Adrien de (1612-1692) 136
- Valois, Henri de (1603-1676) 136
- Validé Sultane (mère du Sultan) 228
- Valsamakis, C. 326
- Vamvas, Néophyte (1750-1855) 247, 370, 384, 386, 388
- Vanderbourg, Martin-Marie-Charles Boudens de (1765-1827) 381
- Van Swieten, Gérard (1700-1772) 140
- Vardalachos, Constantin (1775-1830) 469
- Varsovie 107
- Vassiliou ou Basili, Alexandre (1740-1817) 140, 183, 244, 341, 342, 362, 366, 370, 423, 424, 426, 427, 435, 438, 459, 468, 470
- Vatopédi (monastère au mont Athos) 207
- Veli, Pacha de la Morée (1773-1822) 111
- Velianitis, Th. 251
- Véloudis 493
- Vendotis, Georges (1757-1795) 148, 181, 355, 358, 363, 372, 397, 401, 467
- Veneto 300
- Venieri, Dimitrios (fin du XVIII^e s.) 352
- Venise 26, 65, 86, 89, 119, 127, 186, 198, 207, 237, 249, 254, 297, 300, 301, 304, 305, 306, 307, 311, 319, 320, 322, 337, 343, 352, 369, 412, 478
- Vénitiens, les 450
- Venlo (ville dalmate) 301
- Venture de Paradis, Jean-Michel (1742-1799) 139
- Vénus 306
- Versailles 32
- Vervitza (ville de Thessalie) 100
- Vésuve 218
- Vicaire de Myconos, le 207
- Vienne 50, 99, 120, 123, 124, 144, 147, 148, 149, 182, 230, 242, 244, 251, 267, 268, 272, 285, 322, 337-372, 382, 410, 411, 438, 458, 459, 467, 470, 478, 482, 485
- Vienne (congrès de 1815) 452
- Vigoureux, baronne de (noble de Naxie) 207
- Villoison, Jean-Baptiste Gaspard d'Ansse de (1750-1805) 22, 27, 37, 46, 50, 51, 55, 56, 58, 74, 125-155, 157, 160, 179, 180, 203-210, 280, 353, 375, 385, 386, 389-396, 400-402, 404, 418, 420, 429, 435, 441, 444, 447, 457-461, 477, 478,

- 481, 486, 488, 491, 493
 Virgile 73, 395, 396
 Visconti, Ennius-Quirinius (1751-1818) 43
 Vogoridis, Athanassios (actif au début du XIX^e s.) 366
 Volney, Constantin-François Chassebœuf comte de (1757-1820) 16, 27-34, 57, 94, 97, 198, 224-226, 299, 418, 447, 453
 Volta, Alexandre (1745-1826) 367
 Voltaire, François-Marie Arouet de (1694-1778) 30-32, 34, 37, 59, 72, 159, 168, 190, 213, 235, 346, 347, 350, 370, 388, 415, 432, 454
 Vortolis, Antonios 170
 Voulgaris, Eugénios (1716-1806) 451, 456, 469
 Voulgaris, prêtre à Corfou (1797) 308, 395-396
 Voulgaris, Stamatis (1774-1842) 319, 320, 458, 459
 Vournas, T. 378, 381
 Vraclioti, Antonios (XIX^e s.) 327-329
 Vranoussis, L. 349-350
 Wailly, Étienne-Augustin de (1770-1821) 398
 Watteau, Antoine (1684-1721) 306
 Wieland, Christophe-Martin (1733-1813) 153
 Winckelmann, Johann-Joachim (1717-1768) 42
 Winckler, Théophile-Frédéric (1771-1807) 140, 235-238, 249, 284, 338-350, 391, 395, 404, 421
 Wolf, Andréas (début du XIX^e s.) 174 176
 Wolf, Frédéric-Auguste (1759-1824) 82, 136, 394
 Wood, Robert (1717-1771) 82
 Wyttenbach, Daniel (1746-1820) 394
 Xénophon d'Éphèse 372, 420
 Xirocrini ou Courou Tchêchmé (faubourg de Constantinople) 194
 Yannoukos, Arsénios (début du XIX^e s.) 327, 329
 Yassi ou Jassy 82
 Yérasimos, St. 202, 205, 208
 Ypsilanti, voir aussi Ipsilanti 180
 Ypsilanti, Alexandre (1726-1806) 177, 189
 Ypsilanti, Jean-Constantin (XVIII^e s.) 181
 Zagora ou Zagore (village de Magnésie) 121, 164, 265, 266, 272
 Zakythinos, D. 163
 Zalicoglou, Grégorios (1785-1827) 50, 77, 370, 378, 379, 381, 396-401
 Zalony, Marc-Philippe (1782-ca 1850) 115, 167, 169, 218, 219, 220
 Zankarade (village de Magnésie) 265
 Zante (île de la mer Ionienne) 81, 89, 104, 110, 111, 279, 280, 300, 304, 305, 314, 316, 317, 323, 326, 330
 Zaviras, Georges (1774-1804) 338, 340 342, 370
 Zatta, Antonio, libraire vénitien 352
 Zerévo (Pérévo?) 331
 Zeuxis 62, 291
 Zografou (monastère du mont Athos) 207
 Zossima, frs. (milieu du XVIII^e s.-milieu du XIX^e s.) 342, 361, 423, 431, 438, 470, 477, 481, 482
 Zuliani, chevalier, Baile de Venise à Constantinople 89
 Zygomalas, Théodose (1544-après 1614) 345, 346

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	9
INTRODUCTION.....	13

PREMIÈRE PARTIE Les domaines de l'hellénisme

CHAPITRE PREMIER : L'hellénisme restructuré <i>Le mirage de l'antiquité ; L'hellénisme critique et comparé ; L'Institut National : Idéologie et hellénisme</i>	25
CHAPITRE DEUXIÈME : L'École française de Constantinople <i>Choiseul-Gouffier ; J.B. Lechevalier ; Jumelin, Cousinery ; L.F.S. Fauvel ; J.D. Barbié du Bocage ; J.B.G. d'Ansse de Villoison ; L'héritage de l'École française de Constantinople</i>	63

DEUXIÈME PARTIE La connaissance de la Grèce

CHAPITRE PREMIER : Cultures et sociétés grecques à la fin de la période ottomane.....	163
CHAPITRE DEUXIÈME : La société et la culture des Phanariotes <i>Images de la société des Phanariotes ; Images de la culture des Phanariotes</i>	171

CHAPITRE TROISIÈME : Sociétés et cultures en Grèce	
<i>Particularités de la société grecque pendant la période ottomane ; L'apport des voyageurs ; Sociétés et cultures sur les côtes et les îles de l'Archipel ; Sociétés et cultures en Grèce continentale ; La critique littéraire des récits de voyage dans la Grèce continentale</i>	197

CHAPITRE QUATRIÈME : Les îles Ioniennes	
<i>La première occupation française 1798 ; La seconde occupation française 1807-1814 ; 1814 : Collaborateurs ioniens à Marseille ; La presse ionienne 1816</i>	297

TROISIÈME PARTIE
« Hellénisation » et « Occidentalisation »
de la culture grecque moderne
(Activités culturelles de la diaspora grecque)

CHAPITRE PREMIER : La diaspora grecque en Europe centrale	
<i>Commerce et éditions ; Vienne : le laboratoire de la culture grecque moderne ; Lumières et Belles-Lettres ; La naissance de la presse grecque</i>	335

CHAPITRE DEUXIÈME : Les intellectuels grecs à Paris	
<i>Dans l'orbite des Lumières ; P. Codrîka ; G. Zalicoglou</i>	369

CHAPITRE TROISIÈME : Coray et son Cercle	
<i>Les pamphlets anonymes ; L'œuvre philologique</i>	407

CHAPITRE QUATRIÈME : « Régénération » et « Dégénération »	
<i>Pour et contre Cornélius de Pauw ; « La civilisation dans la Grèce » ; Un dernier mot : évolution et épuration</i>	435

BIBLIOGRAPHIE-SOURCES	495
-----------------------------	-----

INDEX	509
-------------	-----

Photocomposition, films et montage

« Altes »

Achévé d'imprimer

en août 1997

par « Panos Gonis »

Athènes

COLLECTION CONFLUENCES

- Mario Vitti, *Histoire de la littérature grecque moderne*.
Michel Grodent, *Le Bandit, le prophète et le mécréant. La poésie et la chanson dans l'histoire de la Grèce moderne*, essai.
Collectif, *Arrêts sur image*, nouvelles.
Sophie Basch, *Le Voyage imaginaire. Les écrivains français en Grèce au XX^e siècle*, essai.
Nikos Houliaras, *Bakakok* ou *Le chemin d'Ali Baba*, nouvelles.
M. Karagatsis, *Le Colonel Liapkine*, roman.
Menis Koumandaréas, *La Verrerie*, roman.
Despina Tomazani, *L'Eau du silence*, roman.
Yannis Xanthoulis, *La liqueur morte*, roman.
Thanassis Valtinos, *Bleu nuit presque noir*, roman.
Nikos Gavriil Pentzikis, *Le Jeune homme, la mort et la résurrection*, roman.
Dimitris Nollas, *Une peau douce*, nouvelles.
Alexandre Papadiamantis, *L'Amour dans la neige*, nouvelles.
Nikos Houliaras, *Je m'appelle Loussias, moi*, roman.
Maro Douka, *Le miroir aux images*, roman.
Pierre Louÿs, *L'Homme de Pourpre* et Constantin Théotokis, *Le Peintre antique* (en coffret), récits.
E.C. Gonatas, *Le Désert Hospitalier*, textes.
Démosthène Kourtovik, *Poussière d'étoiles*, roman.
Vassilis Vassilikos, *Les Lotophages*, roman.
Pétros Abatzoglou, *Les Choix de Madame Freeman*, récit.
Jules Verne, *L'Archipel en feu*, roman.
Antonis Sourounis, *Les Premiers meurent toujours les derniers*, roman.
Sophie Basch, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, essai.
Nikos Kachtitsis, *L'Hôtel Atlantic*, roman.
Yannis Xanthoulis, *Le Taxi des Hespérides*, roman.
Yannis Skaribas, *L'Air de Figaro*, roman.
Lettres de Mademoiselle Aïssé.

Ilias Papadimitrakopoulos, *Dentifrice à la chlorophylle*, nouvelles.

Dido Sotiriou, *Terre de sang*, roman.

Nikos Houliaras, *Dans la maison de mon ennemi*, roman.

Jean Lorrain, *La Dame turque*, récit.

Constantin Théotokis, *L'Honneur et l'argent*, récit.

Pètros Abatzoglou, *La Supernova*, roman.

Kostas Moursélas, *La Rousse aux cheveux teints*, roman.

Michel Faïs, *Autobiographie d'un livre*, roman.

Nikos Houliaras, *La vie, ça sera pour une autre fois*, roman.

E.T.A. Hoffman, *Contes grecs*.

Georges Tolias, *La Médaille et la rouille*, essai.

CONFLUENCES

Collection dirigée par
Marcel Durand

Ont paru des romans,
nouvelles et essais de

Mario Vitti

Michel Grodent

Sophie Basch

Nikos Houliaras

M. Karagatsis

Despina Tomazani

Yannis Xanthoulis

Thanassis Valtinos

Nikos G. Pentzikis

Dimitris Nollas

Alexandre Papadiamantis

Maro Douka

Constantin Théotokis

Pierre Louÿs

E. C. Gonatas

Démosthène Kourtovik

Pétros Abatzoglou

Jules Verne

Lettres de Mlle Aïssé

Antonis Sourounis

Nikos Kachtitsis

Yannis Skaribas

Ilias Papadimitrakopoulos

Dido Sotiriou

Jean Lorrain

Kostas Moursélas

Michel Faïs

«... Aussi cherchais-je, au milieu de la dégradation que j'avais sous les yeux, à démêler quelques traits héréditaires du caractère des Grecs, comme j'eusse cherché l'empreinte d'une médaille antique sous la rouille qui la couvre et la décore... »

Choiseul-Gouffier
Voyage Pittoresque de la Grèce (1782)

Illustration de couverture :
Frederic, Lord Leighton
Flaming June
Tous droits réservés

ISBN 2-218-70511-7



9 782218 705113 >